LES

PÈRES DE L'ÉGLISE

TRADUITS EN FRANÇAIS,

NOUVELLE EDITION

PAR M. DE GENOUDE

ET DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ SAPIA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SÈVRES 16, ET DU COUVENT 12.

1839.

R. 1693

LES STROMATES

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER

PRÉFACE.

L'auteur expose les matières qu'il va traiter, et montre de quelle utilité les écrivains sont pour leurs lecteurs.

Faut-il ne permettre à personne d'écrire, ou faut-il l'accorder à quelques hommes? S'il faut ne le permettre à personne, à quoi serviront les lettres? S'il faut l'accorder à quelques hommes, ce sera ou aux hommes de bien, ou aux méchants. Or, il serait ridicule de repousser les écrits des hommes de bien, et d'accepter les écrits des autres. Théopompe et Timée, ces auteurs de fables et de calomnies, Epicure aussi, ce père, ce chef de l'impiété, Hipponax enfin et Archiloque auraient la permission d'écrire leurs honteuses conceptions, et à celui 2 qui prêche la vérité, il serait défendu de transmettre d'utiles doctrines à la postérité! Il est beau, je crois, de laisser après nous des enfants vertueux. Or, les enfants sont les fruits du corps, et les écrits les fruits de l'âme. Ne donnons-nous pas le nom de pères à nos catéchistes? La sagesse aime les hommes et se communique volontiers. C'est pourquoi Salomon dit :

« Mon fils, si tu reçois mes paroles, si tu renfermes mes préceptes en toi, ton oreille s'ouvrira pour recevoir la sagesse. »

Il nous montre ainsi que la parole qu'on répand est renfermée dans l'âme du disciple, comme dans un champ, et que ce sont là des semences toutes spirituelles. Il ajoute ensuite :

« Et tu tourneras ton cœur vers la prudence, et tu emploieras ta prudence à donner à ton fils les avertissements nécessaires ».

L'union de l'âme avec l'âme, et celle de l'esprit avec l'esprit, font croître et vivifient, par la semence de la parole, ce qui est en nous comme dans une terre féconde. Or, tout disciple est le fils de son maître, quand il défère à ses paroles :

« Mon fils, dit Salomon, n'oublie pas mes enseignements. »

Comme tous les esprits ne sont pas propres à la connaissance des choses, les écrits sont pour la plupart ce qu'une lyre est pour l'âne, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison. Le pourceau préfère la fange à l'eau pure.

« Aussi, dit le Seigneur, je leur parlerai en paraboles, parce qu'en voyant, ils ne voient pas, et en écoutant, ils n'entendent ni ne comprennent pas. »

Ce n'est pas que Dieu les condamne à l'ignorance; une telle pensée serait un crime ; mais il nous révèle par là l'ignorance qui est en eux, et il déclare d'avance qu'ils ne comprendront pas ses paroles. Nous voyons le Sauveur lui-même, après avoir donné des talents aux serviteurs, en les proportionnant à leurs facultés et leur recommandant de les faire valoir ; nous le voyons, dis-je, à son retour, entrer en compte avec eux, approuver ceux qui avaient augmenté le talent qu'ils avaient reçu, et qui s'étaient montrés fidèles en peu de chose, leur promettre de les établir sur beaucoup, et leur dire d'entrer dans la joie du Seigneur; puis, s'adresser en ces termes au serviteur qui avait enfoui l'argent qu'on lui avait confié pour le 3 prêter à intérêts, et qui le rendait tel qu'il l'avait reçu, sans l'avoir augmenté :

« Serviteur méchant et paresseux, il fallait confier mon argent aux changeurs, et, à mon retour, j'aurais pris moi-même ce qui m'appartient. »

C'est pourquoi le serviteur inutile sera jeté *dans les ténèbres extérieures*.

«Fortifiez-vous donc, dit Paul, par la grâce qui est en Jésus-Christ ; et ce que vous avez appris de moi, devant plusieurs témoins, donnez-le en dépôt à des hommes fidèles, qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres »

L'apôtre dit encore :

« Mettez-vous en état de paraître devant Dieu, comme un ministre digne de son approbation, qui ne fait rien dont il ait à rougir, et qui sait distribuer la parole de vérité. »

Si donc il est deux fidèles qui prêchent la parole, l'un par écrit, l'autre de vive voix, comment tous les deux ne sont-ils pas dignes d'être admis dans le royaume des cieux, puisqu'ils ont fait en sorte que la foi agît par la charité? Dieu n'est pas l'auteur de la faute de celui qui n'a pas su faire le meilleur choix. La tâche des uns est de prêter à usure la parole ; la tâche des autres est de l'éprouver et de l'accepter ou non. Leur décision elle-même est jugée par leur propre conscience. Il est deux manières de propager l'Evangile : l'une est la prédication, l'autre est une sorte de vie angélique ; toutes les deux sont utiles, que ce soit la main ou la langue qui opère. *Ainsi, celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. Ne nous lassons donc point de faire le bien*. Celui qui est appelé par la providence divine à la prédication, en reçoit les plus grands biens, le principe de la foi, le désir de régler saintement sa vie, la soif de la vérité, le mouvement intérieur qui pousse l'esprit à l'examen et à la recherche, la découverte même de la vraie doctrine ; en un mot, les moyens et l'occasion du salut. Et ceux qui ont été légitimement et sincèrement nourris des paroles de la vérité, ont reçu le viatique de la vie éternelle ; ils n'appartiennent déjà plus à la terre, ils sont transportés dans les cieux. C'est pourquoi l'apôtre a dit ces paroles admirables :

« Nous nous montrons en toutes choses tels que doivent être des ministres de Dieu, comme pauvres, et enrichissant plusieurs, 4 comme n'ayant rien et possédant tout. Ma bouche s'ouvre par l'affection que je vous porte. »

« Je vous conjure, dit-il dans son épître à Timothée, devant Dieu, devant Jésus-Christ et devant les anges élus, d'observer ces choses sans vous laisser prévenir, et sans rien faire par inclination et par affection particulière. »

Il est donc nécessaire que les uns et les autres se mettent eux-mêmes à l'épreuve, les uns pour savoir s'ils sont dignes de prêcher et de laisser des écrits ; les autres pour savoir s'ils sont dignes d'écouter et de lire. C'est ainsi qu'après avoir, selon la coutume, rompu le pain de l'Eucharistie, on permet à chaque fidèle d'en prendre une part; car, pour choisir ou pour rejeter avec raison, la conscience est le meilleur juge. Or, la règle certaine d'une bonne conscience est une vie droite, jointe à une saine doctrine : suivre l'exemple de ceux qui ont été déjà éprouvés, et qui se sont conduits avec droiture, c'est la voie la plus sûre pour atteindre à l'intelligence de la vérité, et à l'observance des préceptes. *Quiconque mangera le pain et boira le calice du Seigneur indignement, se rendra coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'après cela il mange de ce pain et boive de cette coupe.* Il faut donc que celui qui entreprend de prêcher aux autres s'examine pour savoir s'il a en vue l'utilité du prochain; si ce n'est point avec présomption, et par esprit de rivalité ou par amour de la gloire, qu'il répand la sainte parole ; s'il se propose pour unique récompense le salut de ses auditeurs, et s'il n'en flatte aucun ; et enfin s'il évite toute occasion qui pourrait le faire accuser de vénalité.

« En effet, dit l'apôtre, nous n'avons jamais employé la flatterie, comme vous le savez, ni fait de notre ministère un commerce d'avarice : Dieu en est témoin. Nous n'avons pas non plus recherché la gloire des hommes, soit de vous, soit

des autres. Nous pouvions, comme apôtres de Jésus-Christ, vous charger de notre subsistance, mais nous nous sommes montrés pleins de mansuétude parmi vous, comme une nourrice pleine de tendresse pour ses enfants. »

De leur côté, il faut que ceux à qui l'on distribue la parole divine s'examinent 5 avec soin pour savoir si ce n'est point par curiosité qu'ils désirent apprendre, s'ils n'entrent point dans la sainte science comme dans une ville dont on veut seulement voir les monuments ; pour savoir enfin s'ils ne viennent pas dans le seul but d'avoir part à certains avantages temporels, parce qu'ils ont appris que les personnes consacrées au Christ ne laissent pas manquer des choses nécessaires à la vie. Mais ceux-là sont des hypocrites, n'en parlons pas. Si l'on veut être réellement juste, et non pas seulement le paraitre, il faut avoir une conscience irréprochable. Si donc *la moisson est grande,* et qu'il y ait *peu d'ouvriers,* en vérité, il faut *prier* pour que le nombre des ouvriers s'accroisse. Or, on ensemence de deux manières le champ de l'Église ; par la parole et par les écrits. Mais de quelque manière que l'ouvrier du Seigneur sème le divin froment, de quelque manière qu'il fasse croitre et qu'il moissonne les épis, on reconnaitra toujours en lui un ouvrier vraiment divin,

« s'il travaille, dit le Seigneur, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. »

La nourriture de l'homme se compose et d'aliments et de paroles. *Bienheureux sont les pacifiques* dont la saine doctrine remet dans le droit chemin les voyageurs égarés, nous dégage des ténèbres de l'ignorance, et nous conduit à cette paix que donne le Verbe et une vie conforme à la loi de Dieu, et rassasie les âmes affamées *de la justice,* en leur distribuant le pain céleste. Les âmes ont une nourriture qui leur est propre : les unes croissent et se développent par la connaissance et par la science ; les autres se nourrissent de la philosophie grecque, philosophie semblable aux noix,

dont tout n'est pas bon a manger. *Or, celui qui plante et celui qui arrose*, étant les ministres de celui qui donne l'accroissement, *sont une seule et même chose* en ce qui touche leur ministère. *Mais chacun recevra son propre salaire, selon son propre travail ; car nous sommes les coopérateurs de Dieu, et vous êtes le champ que Dieu cultive, et l'édifice que Dieu bâtit*, comme dit l'apôtre. Il ne faut donc ni permettre aux auditeurs d'éprouver la sainte parole au moyen de la comparaison, ni la livrer à l'exa- 6 men de ceux qui sont nourris de toutes les sciences humaines et remplis de ces vains sophismes dont ils n'ont pas encore cherché à s'affranchir. Celui qui commence à vivre de la foi acquiert la solidité d'esprit nécessaire pour recevoir la divine parole, car il possède un jugement d'accord avec la raison que la foi seule peut donner, c'est-à-dire il possède la foi; et à cette heureuse source il puise la conviction, et voilà ce que signifie cette parole du prophète :

« Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. C'est pourquoi, pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qui sont entrés, par la foi, dans la famille du Seigneur. »

Et que chacun d'eux répète les paroles du saint roi David, et chante avec reconnaissance :

« Arrosez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et je serai purifié ; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige. Vous ferez retentir à mon oreille l'allégresse et la joie, et mes os brisés tressailleront. Détournez vos yeux de mes crimes, effacez mes iniquités. Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelez, au fond de mon âme, l'esprit de droiture. Ne me rejetez pas de votre présence, et ne retirez pas de moi votre esprit saint. Rendez-moi la joie de votre salut, et fortifiez-moi par votre esprit souverain. »

Celui donc qui annonce de vive voix la parole, éprouve avec le temps, juge après un mûr examen, et distingue des

autres celui qui est capable de l'entendre ; observant attentivement les discours, le caractère, les habitudes, la vie, les mouvements intérieurs, les manières d'être, le regard, la voix de chacun, et pour me servir d'un langage figuré, le carrefour, la pierre, le sentier battu, la terre féconde en fruits, la région couverte de bois, riche, fertile, bien cultivée, et propre à multiplier la semence. Quant à celui qui annonce la parole par des écrits, il prend des engagements sacrés auprès de Dieu, en proclamant dans ses écrits qu'il n'agit ni par amour du gain, ni par un désir de vaine gloire, qu'il n'obéit à aucune passion, qu'il n'est point l'esclave de la crainte, que ce n'est point sa propre satisfaction qu'il cherche, qu'il ne veut pas recueillir de ses soins d'autre fruit que le salut de ses lecteurs : 7 il n'a pas sa récompense dans cette vie, mais il l'attend avec confiance de celui qui a promis que les ouvriers auraient leur salaire, chacun selon ses mérites. Le véritable chrétien ne doit pas travailler dans cette vue. Celui qui se glorifie du bien qu'il a fait mérite à cause de son orgueil d'être privé de récompense. L'homme qui remplit ses obligations dans l'espoir d'obtenir le salaire promis à la vertu, ou pour éviter le supplice annoncé au méchant, n'agit-il pas d'après l'esprit de ce monde ? Il faut, autant que possible, imiter le Seigneur, et celui-là se conforme à la volonté de Dieu, qui, ayant reçu gratuitement, donne gratuitement, et reçoit, comme une récompense assez grande, la vie même dont il jouit.

« Le prix de la prostitution, dit le Seigneur, n'entrera point dans le sanctuaire. »

C'est pourquoi il a été défendu d'offrir sur l'autel des sacrifices, ce qu'on aura reçu en échange d'un chien. Quiconque aura l'œil de l'âme obscurci par une éducation mauvaise, et par un enseignement vicieux, qu'il marche vers la lumière qui est sa voie vers la vérité qui, dans les choses écrites, fait comprendre même ce qui n'est pas écrit.

« Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux, dit Isaïe, et buvez l'eau dans vos vases, dit Salomon. »

C'est pour cela que dans les lois, Platon, dont la philosophie s'est inspirée des traditions hébraïques, engage les laboureurs à n'arroser leurs champs au moyen de rigoles, et à ne recourir à l'eau de leurs voisins, qu'après avoir fouillé d'abord leur propre fonds jusqu'à la terre que l'on nomme vierge, et que dans le cas où ils n'auraient trouvé qu'un sol entièrement privé d'eau. Car, il est injuste de ne pas venir au secours de l'indigent ; mais nourrir l'oisiveté est un mal. Et Pythagore disait que s'il est raisonnable de partager le fardeau des autres, il n'est pas convenable de les aider à l'abandonner. Or, l'Écriture, en même temps qu'elle réveille le feu endormi dans notre âme, dirige vers la contemplation le regard qui nous a été donné pour y atteindre ; comme l'agriculteur qui greffe, elle insinue une sève nouvelle, ou du moins elle ranime l'ancienne.

« Car, il y en a beaucoup parmi nous, selon les paroles du divin apôtre, qui sont malades et languissants, et plusieurs 8 dorment : si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés de Dieu. »

Cet ouvrage n'est pas un livre écrit dans le but d'étaler une vaine science ; c'est un recueil de réflexions que j'amasse pour ma vieillesse, un remède contre l'oubli ; c'est réellement la reproduction et l'esquisse des traits qui caractérisent les discours pleins de vie et de clarté de quelques saints personnages que j'ai été jugé digne d'entendre. L'un, l'Ionien, florissait dans la Grèce, et l'autre dans la grande Grèce; le premier originaire de la Cœlé-Syrie ; le second d'Égypte; deux autres furent célèbres en Orient; l'un originaire d'Assyrie, l'autre de Palestine et juif de naissance. Celui-ci était le premier de tous sans contredit ; lorsque je l'eus découvert je me fixai en Égypte, m'emparant de tous les trésors cachés qu'il possédait. Véritable abeille de Sicile, il recueille le suc des fleurs qui couvrent le champ

des prophètes et des apôtres, et dépose dans l'âme de ses auditeurs une science toute pure et toute sainte. Ceux qui ont reçu des saints apôtres Pierre et Jacques, Jean et Paul, la tradition véritable de la sainte doctrine, comme un fils qui reçoit un héritage de son père (et il en est peu qui ressemblent à leurs pères), sont parvenus jusqu'à nous, par une grâce particulière de Dieu, pour déposer dans nos âmes la doctrine apostolique, léguée par leurs ancêtres. Et je suis certain que nos lecteurs tressailleront de joie, non point à cause de cet ouvrage en lui-même, mais sur l'observation que c'est la doctrine transmise par les successeurs même des apôtres. Et, voilà, selon moi, le caractère d'une âme qui désire garder toujours intacte la bienheureuse tradition : *L'homme qui aime la sagesse est la joie de son père.* Les puits auxquels on puise habituellement donnent une eau plus limpide; mais les eaux de ceux auxquels on ne puise jamais se corrompent. Le fer aussi devient plus brillant par l'usage ; mais si vous ne vous en servez pas, la rouille s'en empare. Pour tout dire, en un mot, l'exercice intérieur et extérieur est la santé de l'esprit comme du corps. *On n'allume pas une lampe pour la placer sous le boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire ceux qui sont jugés dignes d'être ad-* 9 *mis au même repas.* Car, à quoi sert la sagesse qui ne rend pas sage celui qui peut l'entendre? Et, en outre, le Sauveur aussi sauve toujours, et toujours il agit comme il voit agir son père. En enseignant, nous apprenons davantage, et en parlant, nous entendons souvent en même temps que ceux qui nous écoutent ; car, il n'y a qu'un maître, et pour celui qui enseigne, et pour celui qui écoute : il est la source et de l'esprit et de la parole. Est-ce que le Seigneur a voulu qu'on fût un moment sans faire le bien? Il a permis d'admettre à la participation des mystères divins et de cette sainte lumière ceux dont l'esprit et les yeux en seraient dignes ; mais il n'a pas révélé à un grand nombre d'auditeurs les choses qui n'étaient pas à la portée d'un grand nombre d'intelligences; il ne les a révélées qu'au

petit nombre de ceux auxquels il savait que cette nourriture était propre, et qui pouvaient la recevoir, et à l'esprit desquels elle pouvait servir. Il en est des mystères comme de Dieu, ils ne doivent se confier qu'a la parole et non à l'écriture. Si l'on nous répond qu'il est écrit : *Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, et rien de secret qui ne doive être connu* ; que l'on apprenne de nous aussi qu'il a été prédit par ces paroles que celui qui reçoit les mystères comme mystères, les mystères lui seront révélés ; et que celui qui sait conserver dans le secret de l'âme les choses qui lui sont transmises, les choses secrètes lui seront dévoilées ; de sorte que la vérité, et ce qui est caché à la plupart des hommes, sera révélé au plus petit nombre. Pourquoi tous les hommes ne connaissent-ils pas la vérité ? Pourquoi tous n'aiment-ils pas la justice, si la justice est le propre de tous? Les mystères sont transmis d'une manière mystique, de sorte que la vérité se trouve sur les lèvres de celui qui enseigne, et plus encore dans son intelligence que dans sa bouche. *Et c'est Dieu qui a donné à l'Église, les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, d'autres comme pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ.* Je sais quelle est la faiblesse des réflexions qui composent ce recueil, si on les compare à cet esprit plein de 10 grâce dont nous avons été jugés dignes d'entendre les paroles; mais ce recueil sera une image qui rappellera le modèle à celui dont l'esprit en aura été vivement pénétré ; car, il est dit, parle à un sage, et il deviendra plus sage ; et celui qui possède recevra plus encore. Toutefois ce recueil ne promet pas une explication suffisante de nos saints mystères ; il s'en faut de beaucoup qu'il la donne ; il promet seulement de nous les rappeler, soit que nous les ayons parfois oubliés, soit afin que nous ne les oublions plus. Je le sais, beaucoup de choses, pour n'avoir pas été écrites, nous sont à la longue sorties de la mémoire. Aussi pour obvier à la faiblesse de la mienne, je

me suis fait une exposition divisée par chapitres, et voilà pourquoi j'ai adopté cette forme donnée à mon ouvrage. Bien des choses nous ont échappé ; car l'élévation de ces saints personnages était merveilleuse : beaucoup d'autres, pour n'avoir pas été notées, se sont, avec le temps, effacées de notre mémoire. Il en est encore dont le souvenir est fort affaibli et presque éteint. Il n'est pas facile de rendre compte de ce travail à ceux qui n'en ont pas l'expérience. Mais en réveillant ces souvenirs, ainsi que je le fais, j'omets plusieurs choses à dessein, pour ne pas écrire ce que je me suis gardé de dire, non par envie, ce qui serait coupable, mais dans la crainte que mes lecteurs, prenant peut-être mes paroles dans un autre sens que le sens véritable, ne viennent à faillir, et qu'on puisse m'accuser, comme dit le proverbe, d'offrir une épée à un enfant. Car ce qui est écrit est écrit, et demeure quand même on ne le publierait pas ; et ce que vous avez une fois écrit et qui ne change pas vous reproduit toujours les mêmes choses quand vous les consultez ; car ces choses manquent nécessairement du secours ou de celui qui les a écrites, ou de celui qui a marché sur ses traces. Il en est aussi que je ne désignerai qu'à mots couverts. J'insisterai davantage sur les unes; je me contenterai de faire mention des autres; je m'efforcerai de me faire entendre sans rien dire, de manifester en me servant d'un voile, de montrer en me taisant. Je rapporterai les opinions émises par les hérétiques les plus célèbres, et je leur opposerai tout ce qui 11 existait avant la révélation prophétique. Nous prendrons pour point de départ la création du monde, et pour guide la sainte et glorieuse tradition ; nous exposerons ce qui résulte de la simple contemplation de la nature : nous purgerons ainsi la terre de toute épine et de toute mauvaise herbe, à la manière du laboureur qui veut planter une vigne. Le prélude d'un combat est aussi un combat, et les études qui précèdent les mystères sont aussi des mystères. Nous ne craindrons pas dans ce recueil d'emprunter à la philosophie et aux

traditions qui la précèdent ce qu'elles renferment de plus beau.

« Car, nous dit l'apôtre, il est juste, non seulement de se faire juif à cause des Hébreux et de ceux qui vivent sons la loi, mais encore de se faire grec à cause des Grecs, afin de les gagner tous. »

Il écrit encore dans l'épitre aux Colossiens :

« Avertissons tous les hommes et instruisons-les en toute sagesse, afin de rendre tous les hommes parfaits en Jésus-Christ. »

La forme de contemplation convient à ce genre d'ouvrage. Le trésor des saines doctrines peut être comparé à l'assaisonnement mêlé à la nourriture d'un athlète. Ce n'est pas qu'il y prenne plaisir, mais il ranime en lui l'appétit, c'est-à-dire l'amour de la gloire. Ainsi, en chantant, nous corrigeons, mais sans violer la loi de l'harmonie, ce qu'il y a de trop tendu dans les sons graves de notre voix. Et de même que ceux qui veulent haranguer le peuple, le font souvent par la bouche d'un crieur, afin que les choses qu'ils veulent dire soient mieux entendues; ainsi ferons nous dans ce recueil. C'est à de nombreux auditeurs que nous devons communiquer la doctrine de la tradition. C'est pour cela, certes, qu'il nous faut employer les opinions et le langage qu'ils ont coutume d'entendre. Par ce moyen nos auditeurs seront amenés plus sûrement à la vérité. Et, pour tout dire en un mot, de même que parmi la foule des petites perles, il n'y en a qu'une de remarquable, et parmi les nombreux poissons que l'on pèche, il n'y a qu'un callionyme ; ainsi avec lei temps, du travail, la vérité seule apparaitra, surtout si l'on trouve un bon guide. La plupart des biens viennent d'en haut par le canal des hommes. Sans doute, nous tous qui 12 jouissons de la vue, nous envisageons les objets qui se rencontrent devant nos yeux; mais chacun de nous les envisage sous un jour différent. Ce n'est pas d'un même œil

que le cuisinier et le pasteur regardent la brebis. L'un n'a souci que de savoir si elle est grasse, l'autre si elle a une épaisse toison. Que celui qui a besoin de nourriture tire le lait de la brebis ; que celui qui manque de vêtements lui enlève sa toison. Ainsi puisse me profiter ce qu'il y a de bon chez les Grecs. Je ne pense pas qu'il soit aucun livre assez heureux pour se produire sans éprouver de résistance et de contradiction ; mais il faut regarder comme conforme à la raison le livre qui n'éprouve aucune contradiction raisonnable. L'action et la doctrine qu'il faut admettre ne sont pas celles qui ne sont pas attaquées, mais celles qui le sont sans raison. De ce que d'une chose, on n'en fait point son principal but, il ne suit pas qu'on la néglige, mais on agit en quelque sorte comme inspiré par la divine sagesse ; on se plie et on s'accommode à toutes les circonstances. Car l'homme qui possède la vertu n'a plus besoin de la route qui mène à la vertu; et l'homme qui se porte bien, n'a pas besoin de rétablir ses forces. Et de même que les laboureurs arrosent d'abord la terre, et l'ensemencent ensuite; ainsi, parce qu'il y a de bon dans les écrits des Grecs, nous arrosons ce qu'il y a de terrestre, afin que ce sol reçoive la semence spirituelle qu'on y jette, et qu'il puisse facilement la nourrir.

Les Stromates contiendront la vérité qui se trouve mêlée aux dogmes de la philosophie, ou plutôt que ces dogmes recouvrent et enveloppent, comme la coquille renferme ce qu'il y a de bon ù manger dans la noix. Il ne convient, selon moi, qu'à ceux qui sèment la foi d'en conserver toutes les semences. Je n'ignore pas ce que répètent partout certains esprits ignorants et craintifs ; ils disent qu'il ne faut se livrer qu'à l'étude des choses les plus nécessaires, et qui sont le principe de la foi ; mais qu'il faut négliger les choses étrangères et superflues qui nous fatiguent en vain et qui nous arrêtent à des soins entièrement inutiles pour le salut. Il en est d'autres qui veulent que la philosophie soit entrée

dans la vie pour le mal- 13 heur et pour la perte des hommes, et qu'elle soit l'invention de quelque malin esprit. Mais comme le vice est mauvais de sa nature et ne peut jamais rien produire de bon, je montrerai, bien qu'indirectement, dans tous mes livres des Stromates, qu'il n'en est pas ainsi de la philosophie, qu'elle est aussi en quelque sorte l'œuvre de la providence divine.

CHAPITRE II.

Il prévient l'objection de ceux qui le blâmeraient d'avoir inséré dans ses ouvrages de nombreux fragments de la philosophie grecque.

A l'égard de mes livres qui, selon la nécessité du moment, ont reproduit les opinions des Grecs, je me contente de répondre en ces termes à ceux qui aiment à critiquer. D'abord, la philosophie fût-elle inutile, s'il est nécessaire de prouver son inutilité, elle est par le même motif utile. Ensuite ou n'a pas acquis le droit de condamner les Grecs si on ne s'est attaché qu'à la lettre de leurs doctrines, sans être préalablement descendu dans l'examen de chacune de ces doctrines. Car, la réfutation qui s'appuie sur l'expérience est la seule digne de la foi la plus entière ; la connaissance des choses que l'on a condamnées tient alors lieu de la démonstration la plus complète. En outre, il est beaucoup de choses qui, bien qu'inutiles au salut, ornent les discours de celui qui enseigne. Et d'ailleurs, l'érudition du maitre qui cite les principaux dogmes des Grecs, le recommande à la confiance de ses auditeurs ; elle fait naitre l'admiration dans l'esprit des catéchumènes et les prépare à l'intelligence de la vérité. Or, le charme de cette admiration qui amène les esprits studieux à la vérité, et que le vulgaire décrie, les convaincra que la philosophie ne corrompt nullement la vie humaine, bien qu'elle soit la cause de beaucoup de vices et d'erreur. Aussi quelques écrivains assurent à tort qu'elle est la vive image de la vérité et un don fait aux Grecs par Dieu même ; on les convaincra en outre que nous ne nous 14 laissons pas entrainer loin de la foi

par la philosophie, comme si nous étions fascinés par les prestiges de quelque art trompeur, mais que, pour ainsi dire, couverts d'un rempart plus solide, nous trouvons dans cette étude le moyen de donner à notre foi une démonstration plus entière. Bien plus, du contact de deux dogmes contraires que l'on compare entre eux, jaillit la vérité; et de là une connaissance plus certaine. Car la philosophie ne s'est pas produite d'elle-même et pour elle-même ; elle n'existe que pour les fruits que l'on retire de la science, parce que la science des choses découvertes par l'esprit de l'homme affermit en nous la confiance que nous sommes dans la vérité. Je ne dirai pas que c'est à dessein qu'on a caché les semences de la science dans ces Stromates qui réunissent en un seul ouvrage les fragments nombreux de diverses doctrines. De même que l'homme passionné pour la chasse, après s'être mis en quête de l'animal qu'il veut atteindre, après en avoir découvert la piste et suivi les traces, après avoir lancé ses chiens sur lui, le prend enfin et le tue ; ainsi la vérité parait douce à celui qui l'a cherchée longtemps et qui l'a découverte avec peine. Mais pourquoi vous a-t-il paru bon de disposer ainsi vos commentaires? Parce qu'il est fort dangereux de révéler les mystères de la véritable philosophie à ceux qui, hardiment et à tout propos, veulent parler contre tout, et sans raison, et qui prodiguent les noms les plus grossiers, se trompant eux-mêmes, et éblouissant les yeux de ceux qui les entourent.

« Car les hébreux demandent des miracles, comme dit l'apôtre, et les gentils cherchent la sagesse. »

CHAPITRE III.

Contre les sophistes et les prôneurs de la science inutile.

La foule des gens de cette sorte est nombreuse. Les uns, esclaves des plaisirs, et d'avance refusant de croire, se rient de la vérité digne de tant de respect, et se font un jeu de ce qu'ils nomment son origine barbare. Les autres, enflés

d'eux-mêmes, s'efforcent de découvrir dans nos paroles des sujets de calomnie contre elle ; ils élèvent des disputes sur tout; ils cherchent des subtilités, ils usent à l'envi des plus petits moyens, querelleurs et pointilleux sur des riens, comme dit l'Abdéritain. Leur langue est pleine de volubilité, dit un poète, elle profère mille paroles de toutes sortes, et en fait partout une grande distribution. Et ailleurs : Il te faut entendre réponse à ce que tu as dit. Enflés de leur art, les malheureux sophistes, débitant a toute heure leurs propres mensonges, et travaillant pendant leur vie entière à choisir des mots, à donner à leur style une tournure particulière, à arranger leurs phrases, se montrent plus bavarda que des cigales; ils caressent, ils flattent d'une manière peu convenable à des hommes, les oreilles de ceux qui les écoutent. Ce sont des fleuves et non de simples ruisseaux de paroles stériles, ils ressemblent à de vieilles chaussures. Tout est faible en eux et sans consistance, ils n'ont de bon que la langue. L'athénien Solon les a très bien caractérisés lorsqu'il les attaque en ces termes :

La langue est tout pour vous, vous ne songez qu'aux paroles qui séduisent; les actes ne vous importent nullement. Chacun de vous suit les traces du renard, et vous avez tous l'esprit vide et frivole.

C'est ce que nous donne à entendre cette parole du Sauveur :

« Les renards ont des tanières, mais le fils de l'homme n'a point où reposer sa tête. »

Car c'est sans doute en celui qui croit, en celui qui a été entièrement séparé de ceux que l'Écriture nomme *bêtes sauvages*, que se repose la tête de celui par 16 qui tout existe,

« le Verbe doux et bienfaisant qui surprend les sages dans leurs propres artifices ; car le Seigneur pénètre seul les pensées des sages, et il en connait la vanité. »

L'Écriture donne ainsi le nom de sages aux sophistes qui ne s'occupent que de mots et d'arts futiles. C'est de là que les Grecs eux-mêmes se sont aussi, par dérivation, servis a la fois du nom de sages et du nom de sophistes, pour désigner ceux qui se livrent avec ardeur à quelque étude que ce soit. C'est pourquoi Cratinus, faisant dans les *Archiloques* le dénombrement des poètes, dit :

Vous avez bien examiné ce qu'étaient les sophistes?

Pareillement, le comique Jophon dit des rhapsodes et d'autres encore, dans *Les joueurs de flûte et les satyres* :

« Une foule nombreuse de sophistes fit invasion chez nous. »

C'est d'eux et de tous ceux qui, à leur exemple, se sont livrés à l'étude stérile d'une vaine éloquence, que l'Écriture dit avec raison :

« Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. »

CHAPITRE IV.

Les arts humains ne sont pas moins sortis de la main de Dieu que la science des choses divines.

Homère donne à un simple artisan le nom de sage, c'est ainsi qu'il s'exprime sur un certain Margites :

« Les dieux n'en firent ni un cultivateur ou fossoyeur, ni un sage en quoi que ce soit ; il ne réussit en aucun art. »

Hésiode, après avoir dit que Linus le joueur de harpe était versé dans toutes sortes de sagesses, ne craint pas de nommer sage un matelot. Il ne montre, écrit-il, aucune sagesse dans la navigation. Que dit le prophète Daniel :

« Les sages, les mages, les devins et les augures ne peuvent découvrir au roi le secret dont il s'inquiète; mais il est un Dieu dans le ciel qui révèle les mystères. »

Ainsi Daniel salue du nom de sages les savants de Babylone. Ce qui prouve clairement que l'Écri- 17 ture enveloppe sous la même dénomination de *sagesse* toute science ou tout art profane, enfin tout ce que l'esprit de l'homme a pu concevoir et imaginer, et que toute invention d'art ou de science vient de Dieu ; ajoutons les paroles suivantes, elles ne laisseront aucun doute :

« Et le Seigneur parla à Moïse en ces termes : Voilà que j'ai appelé Béséléel, fils d'Uri, fils de Hur, de la tribu de Juda, et je l'ai rempli d'un divin esprit de sagesse, d'intelligence et de science, pour inventer et exécuter toutes sortes d'ouvrages, pour travailler l'or et l'argent, et l'airain, et l'hyacinthe, et le porphyre, et le bois de l'arbre qui donne l'écarlate, et pour exécuter tous les travaux qui concernent l'architecte et le lapidaire, et pour travailler les bois, etc. »

Dieu poursuit de la sorte jusqu'à ces mots :

« Et tous les ouvrages. »

Puis il se sert d'une expression générale pour résumer ce qu'il vient de dire :

« Et j'ai mis l'intelligence dans le cœur de tous les ouvriers intelligents; »

c'est-à-dire, dans le cœur de tous ceux qui peuvent la recevoir par le travail et par l'exercice. Il est encore écrit d'une manière formelle, au nom du Seigneur :

« Et toi, parle à tous ceux qui ont la sagesse de la pensée, et que j'ai remplis d'un esprit d'intelligence. »

Ceux-là possèdent des avantages naturels tout particuliers; pour ceux qui font preuve d'une grande aptitude, ils ont reçu une double mesure, je dirai presque un double esprit d'intelligence. Ceux même qui s'appliquent à des arts grossiers, vulgaires, jouissent de sens excellents. L'organe de l'ouïe excelle dans le musicien, celui du tact dans le sculpteur, de la voix dans le chanteur, de l'odorat

dans le parfumeur, de la vue dans celui qui sait graver des figures sur des cachets. Mais ceux qui se livrent aux sciences ont un sentiment spécial par lequel le poète a la perception du mètre; le rhéteur, du style; le dialecticien, du raisonnement ; le philosophe, de la contemplation qui lui est propre. Car, c'est à la faveur de ce sentiment ou instinct qu'on trouve et qu'on invente, puisque c'est lui seul qui peut déterminer l'application de notre esprit. Cette application s'accroit à raison de l'exercice continu. L'apôtre a 18 donc eu raison de dire que

« la sagesse de Dieu revêt mille formes diverses, »

puisque que pour notre bien elle nous révèle sa puissance en diverses occasions et de diverses manières, par les arts, par la science, par la foi, par la prophétie. Toute sagesse vient donc du Seigneur, et elle est avec lui pendant tous les siècles, comme le dit l'auteur du livre de la sagesse :

« Si tu invoques à grands cris l'intelligence et la science, si tu la cherches comme un trésor caché, et que tu fasses avec joie les plus grands efforts pour la trouver, tu comprendras le culte qu'il faut rendre au Seigneur, et tu découvriras la science de Dieu. »

L'écrivain sacré la nomme ainsi pour la distinguer de la science philosophique; science que d'ailleurs il nous invite en termes pompeux et magnifiques à chercher avec soin, pour avancer dans la connaissance du vrai culte et croître dans la piété envers Dieu. En regard de cette science philosophique, il a mis l'intelligence des devoirs qu'impose la piété, voulant ainsi désigner la science de la vraie religion, et il s'explique en ces termes :

« Car, de la bouche du Seigneur se répandent à la fois le don de la sagesse et le don du savoir et de la prudence, et ce sont des secours que le juste amasse comme un trésor ; »

car, ceux que la philosophie éclaire trouvent un secours caché qui est mis en réserve comme un trésor ; c'est elle qui

les conduit au vrai culte et à la piété envers Dieu.

CHAPITRE V.

La philosophie est la servante de la théologie. Interprétation de l'histoire de Sara et d'Agar.

Avant la venue du Seigneur, la philosophie était nécessaire aux Grecs pour les conduire à la justice ; maintenant encore elle est utile pour les conduire à la véritable religion ; elle sert d'instruction préparatoire à ceux dont l'esprit ne s'ouvre à la foi qu'après une démonstration préalable. *Ton pied,* dit l'Écri- 19 ture, *ne chancellera pas,* si tu rapportes à la providence divine tout ce qui est bon en toi, soit que tu le tiennes de la philosophie grecque ou de nos saints livres. Dieu est le principe de toutes les choses bonnes; des unes immédiatement comme l'ancien et le nouveau Testament ; des autres secondairement, comme la philosophie. Peut-être même la philosophie a-t-elle été donnée aux Grecs au même titre que l'Écriture, avant que le Seigneur les appelât; car elle aussi, elle a été *un maitre* qui, de même que *la loi* pour les Hébreux, *a conduit* les Grecs c*omme des enfants à Jésus-Christ.* La philosophie est donc une étude préparatoire ; c'est elle qui ouvre la route à celui que Jésus-Christ mène à la perfection.

« Entoure ta sagesse d'un rempart, dit Salomon, et elle t'élèvera, et elle ornera ta tête d'une couronne d'honneur et de joie; »

lorsque tu auras élevé autour d'elle les murailles de la philosophie, et que, pour leur donner une plus forte assiette, tu n'auras rien épargné de ce que la vertu te permet, tu la conserveras inaccessible aux sophistes. Sans doute la vérité n'a qu'une voie ; mais d'autres ruisseaux lui arrivent de divers côtés, et se jettent dans son lit comme dans un fleuve éternel. Aussi Dieu nous dit :

« Écoute, mon fils, et reçois mes paroles, afin que de nombreuses routes s'ouvrent devant toi dans la vie ; car je

te montre les voies de la sagesse, afin que les sources ne tarissent pas, »

les sources qui jaillissent du sol même. Le saint roi compte en cet endroit plusieurs voies de salut pour un seul juste, c'est ce qu'il fait entendre par ces paroles :

« Les voies des justes brillent comme la lumière. »

Les préceptes et les instructions préparatoires sont aussi des chemins et des ressources pour entrer dans la vie.

« Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule ses petits ? »

Or, Jérusalem veut dire *vision de la paix* ; le Seigneur nous déclare donc d'une manière prophétique que ceux qui seront admis à contempler en paix les saints mystères, auront été préparés comme des enfants à cette sublime vocation. Quoi donc ? le Seigneur a voulu, mais il n'a pas pu ? Combien de fois et dans quel lieu ? Deux fois, par les 20 prophètes et par sa venue. Ce mot, *combien de fois,* prouve donc que la sagesse divine prend des voies diverses, et que, par tous les moyens, quelle qu'en soit la forme particulière ou le nombre, elle nous sauve non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité;

« car l'esprit du Seigneur remplit l'univers. »

Que si l'on nous objecte ce passage de l'Ecriture :

« Ne prête pas l'oreille aux paroles de la femme perverse, car les lèvres de la courtisane distillent le miel »;

et que l'on prétende, en forçant la signification des mots, que, par *la courtisane*, l'Écriture désigne la science des Grecs ; que l'on écoute le verset qui vient ensuite :

« Selon le temps, ses paroles sont onctueuses comme l'huile. »

Or, la philosophie ne flatte pas. De quelle courtisane l'Écriture veut-elle donc parler? Elle la fait assez connaître

lorsqu'elle ajoute :

« Les pieds de la folie conduisent aux enfers après leur mort ceux qui l'écoutent; ses démarches sont changeantes et ne laissent pas de traces. »

Éloigne-toi de la folle volupté ;

« ne te tiens pas auprès de la porte de sa maison, de peur qu'elle ne livre ta vie aux étrangers. »

L'Écriture ajoute à l'appui de ses préceptes :

« Tu te repentiras ensuite dans ta vieillesse, lorsque tes forces seront éteintes et ton corps épuisé ; »

car telle est la fin des folles voluptés, ainsi vont les choses. Mais lorsque l'Écriture nous dit :

« Ne reste pas longtemps auprès de l'étrangère, »

elle nous conseille de faire usage de la science humaine, mais de ne pas nous y arrêter ; car les dons intellectuels qui ont été faits à chaque nation en temps convenable, sont pour elles toutes une instruction préalable, qui les disposait à recevoir le verbe du Seigneur. Cependant il y a des hommes qui, séduits par les charmes trompeurs des études préparatoires, qui ne sont que les servantes, ont dédaigné la maîtresse du logis, c'est-à-dire la philosophie, et ont vieilli, les uns dans la musique, les autres dans la géométrie ; d'autres dans la grammaire, la plupart, dans l'art oratoire. De même que les études encyclopédiques sont des degrés utiles pour arriver à la philosophie qui est leur souveraine, de même aussi la philosophie est une aide pour acquérir la vraie sagesse; car la philosophie est un 21 exercice préparatoire ; mais la sagesse est la science des choses divines et humaines, et des causes. La sagesse est donc la maitresse de la philosophie, comme celle-ci est la maitresse des études préparatoires ; car, si la philosophie fait profession de pratiquer la continence dans l'usage des sens, et s'il est beau de l'embrasser pour elle-même, elle paraitra

plus auguste et s'élèvera plus haut, si on l'embrasse pour honorer Dieu et arriver à sa connaissance. L'Écriture va nous fournir un témoignage pour confirmer ce que nous venons de dire : Sara, la femme d'Abraham, était depuis longtemps stérile; comme elle n'enfantait pas, elle permit à Abraham de s'approcher de sa servante Agar, l'égyptienne, pour en avoir des enfants. Ainsi donc la sagesse, qui est la compagne du fidèle, c'est-à-dire d'Abraham qui fut réputé fidèle et juste, était encore stérile et sans enfants, puisqu'elle n'avait produit aucun fruit de vertu. Elle voulait donc avec raison que celui qui marchait déjà dans la voie du progrès s'approchât d'abord de la science mondaine (l'Egypte est le symbole qui représente le monde), et qu'ensuite s'approchant d'elle, la sagesse, selon la volonté de la providence divine, l'épouse légitime, il engendrât Isaac. Or, Philon prétend que le mot Agar signifie *habitation voisine*; car il est dit à ce propos :

« Ne reste pas longtemps auprès de l'étrangère. »

Philon ajoute que le mot Sara signifie l'autorité dont je dépends. Toutes les études préparatoires peuvent donc conduire à la sagesse qui occupe le trône et par laquelle se multiplie la race d'Israël ; il est montré par là que la sagesse divine est un bien qui s'acquiert ; c'est à elle qu'Abraham est parvenu, en passant de la contemplation des choses célestes à la foi et à la justice qui se rapportent à Dieu. Or, *Isaac* veut dire *celui qui n'a pas eu d'autre maitre que lui-même*; c'est pour cela qu'on le regarde comme la figure du Christ. Il fut le mari d'une seule femme, *Rebecca*, dont le nom signifie *patience*. On dit que Jacob lutta contre plusieurs adversaires, comme l'indique son nom qui veut dire : *Qui s'exerce*. Or, on ne trouve à s'exercer qu'au milieu du conflit des différentes doctrines, c'est de la que Jacob reçut 22 un autre nom, le nom d'Israël, qui signifie *véritable voyant*, parce qu'il fut éclairé par une longue expérience et par de longues épreuves. Ces trois aïeux du peuple juif nous

offrent encore une autre interprétation, c'est que le sceau d'une science forte et solide résulte de la nature, de la doctrine et de la pratique. Thamar nous présente encore une autre image du principe que nous posons, Thamar qui vint s'asseoir à l'entrée d'un carrefour, et fit croire qu'elle était une courtisane. Juda, qui possédait l'amour de la science (son nom signifie qui *peut*), qui n'a rien laissé sans l'examiner, sans l'étudier à fond, considéra Thamar et s'approcha d'elle, mais sans cesser de *confesser Dieu*. C'est par le même motif que voyant la jalousie de Sara contre Agar, qui était plus honorée que sa maîtresse, Abraham aussi qui n'avait pris dans la philosophie humaine que ce qu'elle renferme d'utile, dit à Sara :

« Voilà ta servante entre tes mains, fais d'elle ce que tu voudras ; »

comme s'il disait : j'ai pris la science du siècle comme la plus jeune et comme une simple servante ; mais votre science je la respecte et l'honore comme la vraie maîtresse. *Et Sara affligea l'Égyptienne* ; c'est comme s'il y avait : la corrigea et la réprimanda. Il a donc été dit avec raison :

« Mon fils, n'oublie pas les enseignements de Dieu ; ne te rebute pas devant ses réprimandes ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime. Tous ceux de ses enfants qu'il recevra dans le ciel, il les frappe ici-bas. »

Envisagés sous un autre jour, les passages des Écritures dont nous venons de parler, présentent l'explication d'autres mystères; mais ils peuvent aussi très-bien signifier que la philosophie est la recherche de la vérité et de la nature des choses ; et la vérité c'est Dieu lui-même, ainsi qu'il l'a dit : *Je suis la vérité.* Ils nous font aussi comprendre que les doctrines qui précèdent le repos dont le Christ est le centre, exercent l'esprit et éveillent l'intelligence, en faisant naître une ardeur et une sagacité propres à rechercher la vérité avec l'aide de la véritable philosophie que les initiés

dans les choses saintes ont trouvée, ou plutôt qu'ils ont reçu" de. la vérité elle-même.

CHAPITRE VI.

C'est l'éducation, non la nature, qui le plus souvent nous rend vertueux. La science est d'un grand secours pour nous porter à la vertu.

Cette ardeur est d'un grand secours pour s'élever à la contemplation des choses qu'il faut étudier. Or, les choses perceptibles à l'intelligence sont de trois natures différentes : Les quantités distinctes, les quantités continues, et les pensées à formuler par la parole. L'ensemble de preuves qui en résulte produit dans l'esprit de l'auditeur une foi si solide, qu'il n'a pas même la pensée que ce qu'on lui a démontré puisse être autrement ; et l'effet est d'empêcher que le néophyte ne succombe aux séductions des sophistes. Ainsi donc, par ces études préalables, l'âme se dégage des sens, s'embrase, se purifie, afin de pouvoir tôt ou tard pénétrer jusqu'à la vérité. Cette éducation de l'esprit, ces heureuses connaissances que l'on conserve créent de bonnes natures, qui vont toujours s'améliorant pour en produire d'autres encore meilleures qu'elles-mêmes, ainsi qu'il arrive dans la reproduction des autres êtres. Voilà pourquoi il est dit : *Paresseux, va vers la fourmi, et deviens plus sage qu'elle. Durant la moisson, elle met en réserve*, pour braver les menaces de l'hiver, *une abondante nourriture*, composée de provisions de toute espèce ; ou bien encore : Va vers l'abeille, vas apprendre quelle est son ardeur au travail ; elle-même, dépouillant de leur suc toutes les fleurs de la prairie, en forme un seul rayon. Mais, *si vous priez dans votre chambre,* pour obéir au Seigneur, qui nous a dit de *l'adorer en esprit,* ce n'est plus seulement de l'administration de votre maison que vous devez vous occuper, c'est de l'administration de votre âme. Il faut examiner ce que vous lui donnerez, quand et comment vous le lui donnerez ; quelles choses vous lui tiendrez en réserve ou vous amasserez en elle; car ce n'est pas la nature, mais

l'éducation qui nous rend bons et 24 honnêtes, comme elle fait les médecins et les pilotes. Tous, nous voyons également la vigne et le cheval; mais le laboureur sait si la vigne peut ou non produire, et le marchand de chevaux reconnait facilement si le cheval qu'il a devant les yeux est lent ou rapide. Sans doute les résultats obtenus dans certaines études par ceux qui tiennent de la nature des facultés supérieures, nous montrent qu'il est des hommes dont l'esprit est naturellement plus propre que d'autres à la vertu; mais ils ne prouvent nullement que la perfection de la vertu se trouve dans ces organisations privilégiées, puisque ceux même qui sont doués d'une nature contraire à la vertu parviennent à la pratique des vertus les plus éminentes, s'ils obtiennent et reçoivent les enseignements convenables ; tandis que, d'autre part, ceux dont la nature était propre a la vertu tombent dans le vice par le défaut d'éducation et par la négligence. En nous créant, Dieu a mis en nous les principes de la justice et nous a faits pour la société ; mais ce n'est pus à dire pour cela que le juste se forme par l'effet seul de ce don originel. Il faut admettre que l'éducation fait jaillir en nous les étincelles de bien que le Créateur y a déposées; notre âme apprenant d'un maitre à choisir le bien et à le préférer au mal. Mais de même que sans étude on peut être fidèle, de même sans être instruit de la foi on peut comprendre tout ce qu'elle enseigne. Ce n'est pas la foi pure et simple, mais la foi appuyée sur la science, qui sait admettre les saines doctrines et rejeter les mauvaises. Mais si l'on m'objecte que l'ignorance et le défaut d'instruction donnent, aussi bien que la science, l'intelligence des choses divines et humaines, je répondrai : De même que l'on peut bien vivre dans la pauvreté, on peut également bien vivre au milieu des richesses. Et nous disons encore qu'avec le secours d'une instruction préalable, on s'avance plus rapidement et plus facilement dans la carrière de la vertu, bien qu'on puisse arriver au terme sans un pareil secours.

Mais que ne peuvent pas ceux qui ont été pourvus de ce secours, et qui ont l'intelligence plus exercée !

« Les contestations allument la haine, dit Salomon, mais la science garde les voies de la vie ; afin que nous ne soyons ni 25 trompés, ni circonvenus à notre insu par les artifices de ceux qui ne cherchent qu'à perdre leurs auditeurs. Quiconque dédaigne la science, erre ça et là. »

Il faut donc étudier la dialectique pour repousser les arguments captieux des sophistes. Et Anaxarque, surnommé l'heureux, a eu raison d'écrire dans son livre *de la Royauté* :

« Une grande érudition peut être fort utile à celui qui la possède ; elle peut également lui être fort nuisible. Elle est utile à celui qui en est digne ; elle est nuisible à celui qui la prodigue à la foule, sans choix et sans retenue. Il faut savoir parler à propos ; telle est la fin de la sagesse. Mais tous ceux qui haranguent sur les places publiques, leur bouche prononçât-elle les choses les plus sensées, ne sont pas réputés sages ; ils font acte de folie. »

Hésiode a dit que

« Les muses donnaient au poète la fécondité, l'inspiration, la voix retentissante. »

Il entend par la fécondité, l'abondance des paroles ; par la voix retentissante, la force et la véhémence ; et par l'inspiration divine, l'expérience du vrai philosophe, la connaissance de la vérité.

CHAPITRE VII.

La philosophie ouvre à l'homme une route vers le ciel. Elle n'est pas particulière à une secte, mais éclectique.

Il est donc évident que les études préparatoires des Grecs nous viennent de Dieu avec la philosophie elle-même, non pas comme but principal, mais comme les eaux de la pluie qui tombent indistinctement sur la bonne terre, sur le fumier et sur le toit des maisons. L'herbe et le froment poussent de

la même manière ; le figuier croit même sur les tombes ; et s'il est quelque arbre encore plus hardi, il s'élève aussi. Et ces productions du hasard ont quelquefois plus d'apparence que les véritables, car elles participent également aux bienfait de la 26 pluie ; mais elles n'ont pas le même privilège que les productions nées dans le sol fertile, puisqu'elles sèchent et qu'on les arrache. La parabole de la *semence*, expliquée par notre Seigneur, revient très-bien à notre sujet. Le seul laboureur du champ qui est dans l'homme, c'est celui qui, depuis la création du monde, répand d'en haut les semences nutritives, celui qui, dans tous les temps, a fait pleuvoir sur les hommes le verbe divin. Mais la différence des temps et des sols qui l'ont reçu est la cause des différences qui se trouvent entre les productions sorties du même germe. Et d'ailleurs le laboureur ne sème pas seulement du froment (bien qu'il en existe de plusieurs sortes), il sème encore de l'orge, des fèves, des pois, et la graine des légumes et des fleurs que l'on cultive dans les jardins. C'est la même agriculture qui s'occupe des plantations, des jardins et des vergers, enfin, des soins qui font naître et qui nourrissent toutes sortes d'arbres. De même il n'y a pas seulement la science de faire paître les brebis; il y a encore celle de faire paître les bœufs, celle de nourrir et de dresser les chevaux et les chiens, celle d'élever les abeilles ; et pour tout dire en un mot, celle de soigner les troupeaux et de nourrir les animaux ; toutes sciences qui diffèrent plus ou moins les unes des autres, mais qui sont toutes utiles à la vie d'ici-bas. Je ne donne le nom de philosophie, ni à la doctrine stoïcienne, ni à celle de Platon, ni à celle d'Épicure, ni à celle d'Aristote ; mais seulement au choix qui se compose des meilleures maximes professées par chacune de ces écoles sur la justice, la science et la piété. Tout ce que les sophistes ont pris à la philosophie humaine en l'altérant, je n'en ferai jamais l'ouvrage de Dieu. Voyons ceux qui n'ont pas la science de bien vivre : il leur arrive par fois de faire le bien ; mais il en est qui marchent

avec connaissance de cause vers la parole de vérité, comme vers un but. Or, *Abraham n'a pas été justifié par ses œuvres,* mais *par sa foi.* Ainsi donc, toutes leurs bonnes œuvres ne leur serviront de rien pour le salut, s'ils n'ont pas eu la foi. Dieu a permis que les saintes Écritures fussent traduites en grec, afin de leur ôter tout pré- 27 texte d'avoir ignoré la vérité qu'il leur était facile de connaitre, il leur suffisait de le vouloir. Autre chose est d'entendre discourir quelqu'un sur la vérité, autre chose est d'entendre la vérité s'expliquer elle-même. Autre chose est d'avoir une conjecture sur la vérité, autre chose est de la posséder; autre chose est l'image, autre chose est la réalité. Il est une science qui s'obtient par le travail ; il en est une qui est le fruit de la foi. La doctrine qui nous enseigne la piété est un don, comme la foi est une grâce ; dès lors que nous faisons la volonté de Dieu, nous la connaissons.

« Ouvrez-moi donc, dit l'Écriture, les portes de la justice, afin que j'y entré et que je célèbre le Seigneur. »

Mais les voies qui mènent à la justice sont nombreuses et variées (car Dieu, dans sa bonté, emploie divers moyens pour sauver les hommes), et tous nous conduisent à la voie et à la porte du Seigneur. Si vous demandez la voie royale et avouée par Dieu même, il vous sera répondu :

« Voici la porte du Seigneur, c'est par elle que les justes entreront. »

Toutes les portes de la justice aboutissent à celle qui mène au Christ, et dans laquelle tous les bienheureux sont entrés et ont marché selon la sainteté et la science. Saint Clément, dans son épitre aux Corinthiens, fait en ces termes l'énumération des différentes voies que suivent ceux que l'Église honore :

« Que l'un soit simple fidèle, qu'un autre sache expliquer les vérités saintes ; que celui-là soit habile dans le choix des paroles ; que celui-ci étonne par ses œuvres. »

CHAPITRE VIII.

L'art du sophiste, et généralement tous les arts qui ne traitent que des mots, ne doivent pas être regardés comme utiles.

L'art du sophiste, art dont les Grecs ont toujours fait le plus grand cas, est une puissance factice qui agit sur l'imagination, et qui par la multitude des paroles produit l'erreur et la donne pour la vérité. La rhétorique pour convaincre, la dispute pour 28 l'emporter dans une discussion, voilà ses moyens. Les arts qui ne sont pas unis à la saine philosophie sont funestes à quiconque veut s'en servir. C'est pourquoi Platon dit positivement que la sophistique est un art pernicieux. Aristote est du même avis; il déclare qu'elle est l'art de tromper, puisqu'elle usurpe les fonctions de la sagesse, et qu'elle se donne pour la sagesse elle-même, à l'étude de laquelle elle ne s'est jamais livrée. La rhétorique a pour principe ce qui est probable; pour moyen, l'argument ; pour fin, la persuasion : l'art de la dispute a pour principe ce qui est vraisemblable ; pour moyen, la discussion ; pour fin, la victoire. La sophistique aussi a pour principe le vraisemblable, mais son mode est double : l'un rentre dans la rhétorique, et emploie la forme du discours suivi ; l'autre rentre dans la dialectique, et emploie la forme interrogative ; sou but est l'admiration, l'étonnement. Enfin cette dialectique tant vantée dans les écoles, n'est qu'un exercice philosophique sur des choses d'opinions, dans la vue de contredire et de se rendre habile dans la dispute. C'est donc avec raison que le grand apôtre, exprimant son mépris pour ces arts inutiles qui ne s'occupent que des mots, a dit :

« Si quelqu'un ne se rend point aux saines paroles, c'est qu'il est enflé de quelque vaine doctrine, orgueilleux qui ne sait rien, mais dont l'esprit malade s'arrête à des questions et à des disputes de mots, d'où naissent les contestations, les jalousies, les médisances, les mauvais soupçons, les

vaines disputes des hommes dont l'intelligence est dépravée, et qui sont privés de la vérité. »

Vous voyez comment l'apôtre les traite; il nomme *maladie* cette dialectique dont se glorifient les sophistes grecs ou barbares qui se plaisent dans cette loquacité si dangereuse. Ces paroles que le poète tragique Euripide met à la bouche d'un de ses personnages, dans les Phéniciennes, sont dignes de remarque :

« Un discours contraire à la justice est malade au fond; il a besoin des remèdes de la sagesse. »

La parole du salut est appelée parole saine, parce qu'elle est elle-même la vérité. Or, ce qui est toujours sain est immortel. Mais tout ce qui s'en éloigne est impiété et maladie mortelle, 29 Ces sophistes sont des loups ravissants, couverts de la peau des brebis, des hommes qui trafiquent de leurs semblables, d'éloquents séducteurs ; ils volent en secret, et il est facile de convaincre de vol ces hommes qui mettent tout en œuvre pour s'emparer par ruse et par force de ceux qui n'aiment pas leur vain partage et qui n'ont pas leur habileté. Écoutez ce que dit un poète tragique :

« Il arrive souvent qu'un homme qui n'a pas le don de l'éloquence produit avec un discours fort de raisons moins d'effet qu'un homme éloquent. De nos jours on couvre d'un fleuve de paroles les choses les plus vraies, afin d'empêcher la vérité d'apparaitre. »

Ainsi font ces sophistes ergoteurs, soit qu'ils suivent les opinions d'une secte, soit qu'ils s'exercent à je ne sais quelle misérable dialectique.

« Ce sont eux, dit l'Écriture, qui enlèvent du métier la trame du tisserand ; mais ils n'en ourdissent pas ; »

ils s'épuisent en efforts inutiles dans le travail que l'apôtre appelle

« malice et adresse propre à jeter dans les pièges de l'erreur. Car, il y en a plusieurs, dit-il encore, qui ne veulent point se soumettre, qui s'occupent à conter des fables et à séduire les âmes. »

Il n'a donc pas été dit à tous :

« Vous êtes le sel de la terre. »

Car, même parmi ceux qui ont reçu l'enseignement de la divine parole, il en est qui ressemblent aux poissons de la mer, qu'il faut assaisonner avec du sel, bien que dès leur naissance ils aient vécu dans l'eau salée. C'est pourquoi je souscris pleinement à ces paroles du poète tragique :

« O mon fils, souvent un discours habilement composé n'est qu'un mensonge ; et par les charmes du style, il l'emporte sur la vérité. Ce n'est pas là ce qu'on doit estimer le plus, c'est le caractère et la droiture. Sans doute, l'homme qui possède le don de la parole fait preuve de mérite et d'habileté ; mais pour moi je préférerai toujours les choses mêmes aux plus belles paroles. »

Il ne faut donc pas désirer plaire à la foule ; nos études, nos sciences n'ont rien qui lui soit agréable, elles sont même bien 30 loin de ses goûts.

« Ne soyons point, dit l'apôtre, amateurs de la vaine gloire ; nous provoquant les uns les autres, et nous portant envie les uns aux autres. »

C'est pour cela que Platon, cet ami de la vérité, a dit, comme inspiré par Dieu lui-même :

« Voilà mon caractère, je ne me rendrai jamais qu'à la raison qui, après examen, m'aura paru la meilleure. »

Il blâme donc ceux qui, sans connaître et sans réfléchir, ajoutent foi aux premières doctrines venues. Il n'est pas permis d'abandonner la droite et saine raison pour croire à des paroles mensongères. S'écarter de la vérité est mal ; mais dire la vérité et n'émettre que des idées justes, est

bien. Or, c'est malgré eux que les hommes se voient privés de ce qui leur est utile ; ils perdent de précieux avantages, soit par la ruse, soit par la séduction, soit par la violence, soit enfin par leur manque de foi. Celui qui a cru n'est surpris que parce qu'il le veut bien ; il change, et se laisse prendre aux pièges, parce qu'il n'est point sur ses gardes, qu'il oublie que, faute de vigilance, le temps et notre raison laissée à elle-même suffisent pour nous ravir nos convictions. Souvent aussi un moment de dépit, d'angoisse, de contention ou de colère font rejeter le sentiment que l'on avait d'abord adopté. Ceux que la volupté séduit ou que la crainte effraie, sont facilement dupes de l'erreur. Mais la volonté est toujours pour beaucoup dans ces changements ; la vraie science n'est sujette à aucune de ces vicissitudes.

CHAPITRE IX.

Pour bien comprendre les Écritures, les sciences qui se rapportent à la philosophie sont absolument nécessaires.

Il est des hommes qui, se croyant heureusement nés, pensent n'avoir besoin de se livrer ni à l'étude de la philosophie, ni à l'étude de la dialectique, ni même à la contemplation de la nature, et qui ne demandent que la foi pure et simple. C'est comme si, n'ayant pris aucun soin de la vigne, ils voulaient, [31] aussitôt après l'avoir plantée, en avoir des fruits. Or, le Seigneur est appelé vigne dans un sens figuré, et c'est lui-même qui doit cueillir le fruit quand la vigne a été cultivée avec soin, et cette culture se fait par la parole. Il faut la tailler, la bêcher, la lier, faire tous les autres travaux. Pour la culture de la vigne, il est besoin, ce me semble, et de la serpe, et du hoyau, et des autres instruments aratoires, afin qu'elle donne de bons fruits. En agriculture, en médecine, on n'est habile qu'autant qu'on a étudié les sciences diverses, dont le but est d'apprendre à mieux cultiver la terre, ou à mieux guérir; de même, en fait de religion, on n'est solidement instruit qu'autant qu'on rapporte tout à la vérité ; qu'on prend à la géométrie, à la

musique, à la grammaire, à la philosophie, ce qu'elles ont d'utile pour en faire le soutien de la foi et la mettre à l'abri de tous les pièges. Nous l'avons déjà dit, on méprise l'athlète qui ne s'est point exercé dans des luttes préparatoires. N'accordons-nous pas des éloges au pilote expérimenté qui a vu beaucoup de peuples et beaucoup de villes, et au médecin qui a traité beaucoup de malades? C'est pour cela qu'on l'appelle empirique, c'est-à-dire qui a plus d'expérience. Celui qui rapporte tout à la vertu, soit qu'il emprunte sa science à la philosophie grecque, soit qu'il la tire de la philosophie barbare, est un véritable ami de la vérité qui la recherche de bonne foi. Il est comme la pierre de touche, autrement dite pierre de Lydie, par le moyen de laquelle on reconnait, dit-on, l'or pur de l'or qui contient de l'alliage. Un homme de science et d'expérience sait distinguer la sophistique, de la philosophie ; la gymnastique d'un art d'agrément ; l'art culinaire, de la médecine ; la rhétorique, de la dialectique ; enfin toutes les erreurs qui se trouvent dans la philosophie barbare, de la vérité elle-même. Combien il importe pour celui qui veut se faire une grande idée de la puissance de Dieu, de s'occuper, par l'étude de la philosophie, des choses qui sont du domaine de la raison ? Combien n'est-il pas utile de savoir discerner le sens véritable de certains endroits difficiles et équivoques qui se trouvent dans l'ancien et dans le nouveau Testament ? C'est par une expression amphibolo- 32 gique que le Seigneur, quand il fut tenté, mit satan en défaut. Et je ne vois plus dès lors comment l'on pourrait attribuer à satan, comme plusieurs le font, l'invention de la philosophie et de la dialectique, puisqu'il s'est lui-même laissé mettre en défaut par un terme équivoque. Quand bien même les prophètes et les apôtres n'auraient pas connu les sciences qui sont du ressort de la philosophie, il n'en est pas moins vrai que le sens allégorique de beaucoup de passages obscurs ne peut, sans le secours des sciences en question, être expliqué clairement. Les prophètes et les apôtres ont

eu, il est vrai, l'intelligence des Écritures sans le secours de la philosophie, mais ils étaient instruits par l'Esprit saint, et c'est de lui qu'ils ont appris la doctrine qu'ils nous ont enseignée. Mais ceux qui n'ont pas été instruits de la même manière ne peuvent saisir le sens des Ecritures aussi facilement :

« Écris deux fois mes préceptes, dit le Seigneur, en toi-même, par la volonté et par la science nécessaires pour répondre des paroles de vérité à ceux qui t'interrogeront. »

Or, quelle est la science de répondre, ou quelle est la science d'interroger? La dialectique elle-même. Mais quoi ! La parole aussi n'est-elle pas un acte, et l'acte ne procède-t-il pas de la raison? Car, si la raison n'était pas le principe de nos actions, nous agirions comme les brutes. Or, l'acte qui procède de la raison, est conforme à la volonté de Dieu;

« et rien, dit l'apôtre, n'a été fait sans lui, c'est-à-dire sans le Verbe divin, sans la raison. »

Le Seigneur aussi n'a-t-il pas tout fait par le Verbe? tandis que les bêtes travaillent sous l'impulsion irrésistible de la crainte. Mais ceux que l'on nomme orthodoxes se porteraient-ils vers des œuvres louables, sans savoir ce qu'ils font?

CHAPITRE X.

Il faut plutôt s'appliquer à bien faire qu'à bien dire.

C'est pour cela donc que le Sauveur, après avoir pris le pain, a parlé d'abord et rendu grâces ; puis, après avoir rompu [33] le pain, l'a placé devant nous pour en faire notre nourriture spirituelle, et que les saintes Écritures une fois connues, l'obéissance devint la règle de notre conduite. Or, de même que celui qui profère de mauvais discours, ne diffère en rien de celui qui commet une action mauvaise (car la calomnie est une sorte de glaive, et la médisance enfante la douleur, et la douleur et le glaive frappent de mort ; et

voilà l'effet des mauvais discours) ; de même aussi celui qui n'en tient que de bons touche de près à celui qui fait de bonnes actions. La parole régénère donc l'âme et la porte à la vertu. Heureux celui qui est également adroit des deux mains ! Pourtant, celui qui a le don de la parole ne doit pas mépriser celui qui a le don des œuvres ; pas plus que celui-ci ne doit blâmer l'autre. Que chacun d'eux accomplisse la tâche pour laquelle il est né. Que l'un montre ses œuvres, et que l'autre parle ; le premier ouvrant la route par son exemple, le second portant ses auditeurs à bien faire. Car les paroles sauvent comme les œuvres. Sans les paroles, pas de justice. Mais, de même qu'il n'y a plus de bienfaits où il n'y a plus de bienfaiteurs ; de même il n'y a plus d'obéissance ni de foi, si l'on n'admet point ensemble et le précepte et celui qui doit l'expliquer. C'est ainsi qu'en nous entraidant, nous sommes riches en paroles et en œuvres. Mais il faut repousser la sophistique et tout esprit de contention. Les phrases des sophistes, non-seulement aveuglent et séduisent la plupart de ceux qui les écoutent, mais parfois respirent la violence et remportent une victoire à la Cadmus. Cette parole du psalmiste est de la plus grande vérité :

« Le juste vivra jusqu'à la fin, et il ne verra point lui-même la mort, tout en voyant les sages mourir. »

Qui désigne-t-il par ce nom de *sages !* Apprenez-le du livre de la sagesse :

« L'habileté dans le mal n'est pas la sagesse. »

Il veut dire l'habileté née de l'art oratoire et de la dialectique.

« Cherchez la sagesse dans l'esprit des méchants et vous ne la trouverez pas. »

Et si vous demandez encore où est cette sagesse, il vous sera répondu :

« La bouche du juste distille la sagesse. »

C'est une équivoque quand on donne le nom de sagesse à la sophistique comme à 34 la vérité. Pour moi, le seul but que je me propose, et avec raison, je crois, c'est de vivre selon le Verbe, et de comprendre l'esprit de ses préceptes ; c'est de ne jamais m'inquiéter de bien dire, et d'être content si je parviens à faire comprendre ce que je comprends. Peu m'importe le style pourvu que je rende bien la pensée que je veux exposer. L'essentiel, à mes yeux, c'est de sauver ceux qui désirent être sauvés, c'est de coopérer à leur salut, et non pas d'arranger des mots, comme on ajuste des colifichets de toilette.

« Si tu ne t'inquiètes pas trop des mots, dit un pythagoricien, dans la *politique de Platon,* la sagesse sera ton trésor aux jours de ta vieillesse. »

On lit encore dans le Théétète :

« La négligence dans le style et l'incorrection ne doivent pas être considérées comme les défauts d'un homme sans goût ; c'est plutôt la manière opposée, indigne d'un homme libre. Car, celle dont nous parlons est quelquefois une nécessité. »

C'est ce que l'Écriture nous dit d'une manière bien précise :

« Ne vous appesantissez pas trop sur les mots, dit-elle, car le style est aux choses ce que les vêtements sont au corps, les choses sont les chairs et les muscles. »

Il ne faut donc pas que le soin du vêtement passe avant le salut du corps. Car, lorsqu'on a embrassé la vie de la vérité, il ne suffit pas d'être frugal dans son régime, il faut en outre écarter de ses paroles toute recherche et tout ornement superflu ; si toutefois nous repoussons le faste et la mollesse, à cause des pièges qu'ils renferment, et des excès dont ils sont la source ; si nous les repoussons, dis-je, comme les anciens Lacédémoniens proscrivaient les essences et la pourpre, comme des vêtements trompeurs et

des parfums mensongers. Car ce n'est pas un mets bien préparé que celui où il entre plus d'assaisonnements que de choses nutritives ; et ce n'est un discours ni utile, ni convenable, que celui qui est plus propre à plaire qu'à profiter à ceux qui l'écoutent. Pythagore nous exhorte à préférer les muses aux Sirènes, nous enseignant à écarter la volupté de la sagesse, la regardant comme une amorce trompeuse qui perd et séduit l'âme. Il s'est rencontré tout au plus un homme dont le vaisseau a passé sans 35 danger à côté des Sirènes, et un autre qui ait pu expliquer l'énigme du Sphinx ; il n'y en a pas eu même un, si vous le voulez. Il ne faut donc pas élargir ses phylactères par un désir de vaine gloire. Le gnostique n'eût-il même trouvé qu'un seul auditeur, c'est assez pour lui. Ces paroles du poète thébain peuvent ici trouver leur place :

« Ne faites pas jaillir à tous les yeux la source des traditions antiques. »

Le silence est quelquefois plus sûr. Souvent le meilleur discours est un aiguillon de combat. Aussi est-ce avec raison que le bienheureux apôtre nous recommande expressément de ne point nous livrer à des disputes de paroles qui ne servent qu'à pervertir ceux qui les écoutent, et de fuir les vains discours des séducteurs.

« Car ils contribuent beaucoup à l'impiété, et leur doctrine est comme la gangrène qui répand insensiblement sa corruption. »

CHAPITRE XI.

Quelle est la sagesse et la philosophie que l'apôtre nous exhorte à fuir.

Cette sagesse de l'homme est donc une folie aux yeux de Dieu, et le Seigneur pénètre les pensées de ces sages, et en connaît la vanité. Que personne donc ne se glorifie de l'emporter en sagesse sur les autres ; car c'est avec raison qu'il est écrit dans Jérémie :

«Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, que le fort ne se glorifie point dans sa force, que le riche ne se glorifie point dans sa richesse ; mais que celui qui se glorifie, se glorifie de me connaitre et de savoir que je suis le Seigneur qui fais miséricorde et jugement et justice sur la terre, parce que telle est ma volonté, dit le Seigneur. »

« Ne mettons point notre confiance en nous-mêmes, dit l'apôtre, mais en Dieu qui ressuscite les morts, le quel nous a délivrés des mains d'une telle mort ; afin que notre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu ; car l'homme spirituel juge de tout et n'est jugé par personne.»

Je comprends aussi ces pa- 36 roles du même apôtre :

« Or, je dis ceci, afin que personne ne vous séduise par la subtilité des discours, et que le ravisseur ne s'introduise pas furtivement dans votre esprit. »

L'apôtre dit encore :

« Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie et par de vaines subtilités, selon les traditions des hommes, selon les éléments de ce monde, et non selon Jésus-Christ. »

L'apôtre ne s'élève pas là contre toute espèce de philosophie, mais contre *celle d'Épicure,* qui rejette la Providence et déifie la volupté (philosophie dont Paul a fait aussi mention dans les actes des apôtres); et contre tonte autre philosophie qui rend un culte aux éléments, ne reconnaît point de cause première, et ne s'élève pas jusqu'à l'idée d'un Créateur. Les stoïciens dont le même apôtre a fait également mention, ne sont pas plus dignes d'éloges lorsqu'ils disent que Dieu est un corps, puisqu'il s'unit à la plus vile matière. L'apôtre nomme *traditions humaines* les subtilités de la logique; c'est pourquoi il ajoute encore :

« Fuyez les questions de jeune homme, »

car de pareils débats sont puérils. Or, ce n'est point là ce qu'aime la vertu, dit le philosophe Platon ; et, selon Gorgias le Léontin, il nous faut deux vertus pour le combat que nous avons à soutenir, l'intrépidité et la sagesse : l'intrépidité, pour faire face au danger ; la sagesse, pour comprendre le sens caché des choses; car le Verbe, comme le héraut d'armes aux jeux olympiques, appelle quiconque veut combattre, mais il ne couronne que celui qui n'a pu être vaincu ; le Verbe ne veut pas que celui qui a cru demeure oisif.

« Cherchez, dit-il, et vous trouverez. »

Il nous assure donc que cette recherche a pour fin la découverte, quand on rejette les futilités et qu'on s'applique à la contemplation qui fortifie en nous la foi.

« Or, je dis ceci, dit l'apôtre, afin que personne ne vous séduise par la subtilité des discours ; instruits que vous avez été à les apprécier à leur juste valeur, et à repousser toutes les vaines objections. Marchez donc dans les voies de Jésus-Christ, notre Seigneur, selon ce que vous avez appris de lui, enracinés en lui, édifiés en lui comme sur un fondement, et affermis dans la foi. »

Or, c'est la persuasion qui affermit la foi.

« Prenez 37 garde que quelqu'un ne vous détourne de la foi au Christ par la philosophie vaine et subtile, qui rejette la Providence et qui s'appuie sur les traditions des hommes. »

Car la philosophie, qui s'appuie sur la tradition divine, élève et affermit le dogme de la Providence. Enlevez la Providence, et le gouvernement du Sauveur ne parait plus qu'une fable, puisque dès lors *ce sont les éléments, et non le Christ*, qui nous régissent. La doctrine conforme à celle du Christ, enseigne que c'est Dieu qui a tout créé, et fait descendre l'action de sa providence jusque dans les moindres choses, et sait que le propre de la nature des éléments est de naitre ou de changer. Elle nous dit encore

que le but de Dieu, par sa providence qui gouverne tout, c'est de nous rendre semblables à lui et de placer ce principe à la tête de tout enseignement. Diogène, Thalès, Hippasus, et certains hommes impies et misérables, qui usurpent le nom de philosophes, se livrent aux plaisirs, et posent pour principes les atomes; ces faux philosophes, dis-je, adorent les éléments; Diogène, par exemple, l'air; Thalès, l'eau ; Hippasus, le feu.

« C'est pourquoi, dit l'apôtre, je prie Dieu que votre charité croisse de plus en plus en science et en sagesse, pour que vous puissiez faire l'essai des choses qui sont les meilleures. Car, lorsque nous étions encore enfants, nous étions assujettis aux éléments de ce monde. Or, l'enfant bien qu'il soit héritier, ne diffère en rien du serviteur, jusqu'au temps marqué par son père. »

Les philosophes aussi sont donc des enfants, à moins que la doctrine du Christ ne les fasse devenir hommes.

« Car, si le fils de la servante ne doit pas hériter avec le fils de la femme libre, »

toujours est-il qu'il est vraiment cet enfant d'Abraham, qui n'est point l'enfant de la promesse, et qui a reçu sa part.

«Mais la nourriture solide est pour les parfaits, pour ceux dont l'esprit, par un long exercice, s'est accoutumé à discerner le bien et le mal ; car, quiconque n'est nourri que de lait est incapable d'entendre la doctrine de la justice, parce qu'il est encore enfant, »

et qu'il ne comprend pas la parole selon laquelle il a cru, et selon laquelle il agit, et parce qu'il ne peut en rendre 38 raison :

« Au reste éprouvez tout, et attachez-vous à ce qui est bon, »

dit l'apôtre aux hommes spirituels, qui examinent si les choses qui leur sont dites au nom de la vérité n'ont que

l'apparence de la vérité, ou si elles la renferment réellement.

« Celui qui dédaigne la discipline erre ca et là, et la verge et la réprimande inspirent la doctrine; »

évidemment, la réprimande jointe à la charité.

« Car un cœur droit cherche la connaissance ; et celui qui cherche Dieu trouve la connaissance avec la justice ; et ceux qui ont cherché la connaissance avec droiture ont trouvé la paix. «Et je connaitrai, dit l'apôtre, non les paroles orgueilleuses, mais la vertu. »

S'élevant contre ceux qui, sages en apparence, croient l'être et ne le sont pas, il écrit : « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, dans celles qui ne sont pas conformes à la vérité, mais qui n'en offrent qu'un faux semblant; il consiste *dans l'efficacité des paroles*, dit l'apôtre ; car il n'y a que la vérité qui soit efficace. Il dit encore :

« Si quelqu'un se vante de savoir quelque chose, il ne sait pas même encore de quelle manière il faut savoir ; »

la vérité n'est point une affaire d'opinion, et l'opinion qu'on a de sa propre *connaissance enfle* et remplit d'orgueil, *mais la charité édifie*, parce qu'elle ne consiste pas dans l'opinion de soi-même, mais dans la vérité. De là,

« si quelqu'un aime Dieu, il est connu de Dieu, »

dit l'apôtre.

CHAPITRE XII.

Il ne faut pas dévoiler au premier venu les mystères de la foi.

Chacun n'est pas apte à entendre la vérité : cependant, comme la tradition divine ne frappe pas seulement les oreilles de celui qui comprend la majesté de la parole, mais qu'elle s'adresse également à tous, il faut envelopper d'un voile la sagesse qui est révélée d'une manière mystérieuse, et que le fils de Dieu a enseignée. C'est ainsi que le

prophète Isaïe eut la 39 langue purifiée avec du feu, afin de pouvoir raconter sa vision ; et ce n'est pas seulement notre langue, mais nos oreilles que nous devons purifier, si toutefois nous voulons être faits participants de la vérité. Ces considérations m'empêchaient d'écrire ; et maintenant encore je crains, comme dit le Seigneur,

« de jeter nos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se retournant, ils ne nous déchirent : »

car il est dangereux de proférer des paroles vraiment pures et claires sur la lumière véritable, devant des auditeurs ignorante et semblables à des pourceaux ; car rien ne leur parait plus ridicule, tandis que l'auditeur intelligent ne trouve rien de plus admirable, rien ou Dieu se révèle davantage.

« L'homme-animal n'admet point les choses qui sont de l'esprit « de Dieu: elles lui paraissent une folie. »

Les sages ne divulguent pas au dehors le secret des délibérations intérieures.

« Ce que vous entendez à l'oreille, dit le Seigneur, prêchez-le sur les toits. »

Mais ici il veut parler des traditions ignorées concernant la vérité, traditions dont il nous a donné le sens d'une manière sublime et parfaite. Voilà celle dont il veut qu'on reçoive le dépôt pour te transmettre à tous. Mais il ne nous enjoint pas de dévoiler à tous indistinctement les choses qui leur ont été dites en paraboles. C'est sur ce modèle que nous avons fait ce recueil où la vérité est répandue comme une semence qui peut échapper à ceux dont le langage n'est pas plus suivi que celui du geai. Pour échapper à l'œil de ceux qui vont partout recueillant des lambeaux de phrases, comme les geais recueillent les graines semées, ces commentaires ressembleront à toute œuvre qui renferme ça

et là répandue la vérité ; mais qu'elle rencontre un laboureur intelligent, elle germera et produira du froment.

CHAPITRE XIII.

Chacune des différentes sectes s'est emparée de quelque fragment de vérité.

La vérité est une, le mensonge a mille faces différentes. De même que les bacchantes mirent en pièces Penthée, et dispersèrent ses membres, de même les hérésies qui ont déchiré le sein, tant de la philosophie barbare que de la philosophie grecque, se glorifient chacune de ce qu'elle conserve de vérité, comme si chacune possédait la vérité tout entière. C'est l'apparition de la lumière qui fait ressortir tous les objets. Tous ceux d'entre les Grecs et d'entre les barbares qui ont recherché la vérité ont été illuminés plus ou moins par le Verbe, source de la vérité. Si l'éternité résume en elle-même l'avenir, le présent, et aussi le passé, la vérité, beaucoup mieux que l'éternité, peut rassembler ses propres semences, bien que tombées dans des terres étrangères. En effet, on retrouve ces parcelles dans les hérésies (je parle de toutes celles qui ne sont pas entièrement absurdes, qui n'ont pas détruit et brisé l'enchainement et l'ordre de la nature), bien qu'elles aient mis en pièces le Christ et sa doctrine, comme les bacchantes déchirèrent le corps de Penthée; bien qu'elles soient si différentes entr'elles et qu'elles soient à si grande distance de ce qui forme l'ensemble de la vérité ; car elles s'y rattachent par quelque côté, ou par la forme, ou par le genre, et peuvent recomposer le corps. Dans un instrument de musique, la plus haute corde est le contraire de la plus basse ; et pourtant, de leur vibration simultanée, jaillit un seul accord. Le nombre pair diffère du nombre impair, et pourtant l'arithmétique les rapproche. Ainsi du cercle, du triangle, du tétragone, et des autres figures géométriques si différentes entr'elles. De plus, toutes les parties de l'univers, quelque soit leur diversité, ont cependant cela de commun, que des

rapports identiques les [41] unissent toutes au même tout. Il en est de même de la philosophie barbare et de la philosophie grecque. Elles ont pris des fragments de l'éternelle vérité, non dans la mythologie de Bacchus, mais dans la théologie du Verbe éternel. Or, celui qui réunira de nouveau en un seul tout ces fragments épars, sachez qu'il contemplera, sans danger d'erreur, le Verbe parfait, la vérité. C'est pour cela qu'il est écrit dans l'Ecclésiaste :

« Et j'ai élevé ma sagesse au-dessus de tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusalem, et mon âme a vu beaucoup de choses, et j'ai eu en outre l'intelligence de la sagesse et de la connaissance des paraboles et de la science. Tel a été l'ordre établi par l'Esprit saint. Une grande sagesse renferme une science profonde. »

Le véritable gnostique est l'homme en possession de toute la sagesse. N'est-il pas écrit : Quiconque se règle sur la sagesse, la connaissance de la sagesse lui viendra en abondance et le vivifiera ? » Les versets suivants viennent confirmer d'une manière encore plus positive ce que nous avons dit plus haut :

« Toutes mes paroles sont à la portée des intelligents. »

Par *toutes*, le Seigneur entend la philosophie grecque et la philosophie barbare. Et dès lors, l'une ou l'autre ne représente pas la signification du mot *toutes*.

« Elles s'offrent d'elles-mêmes pour ceux qui veulent en pénétrer le sens. Préférez mes enseignements à l'argent, et la science à l'or éprouvé. Préférez cette science aussi à l'or le plus pur. « Car la sagesse est meilleure que les pierres précieuses; il n'est rien d'un si grand prix et qui lui soit comparable. »

CHAPITRE XIV.

Série des philosophes grecs.

Les Grecs disent qu'après Orphée, Linus et leurs plus anciens poètes, les hommes les plus admirés pour leur sagesse furent les sept auxquels on donna le surnom de sages. Quatre [42] d'entr'eux étaient originaires d'Asie, savoir : Thalès de Milet, Bios de Priène, Pittacus de Mitylènes, Cléobule de Lindus; deux autres étaient originaires d'Europe, savoir : Solon d'Athènes et Chilon de Lacédémone. Quant au septième, les uns disent que c'est Périandre de Corinthe ; d'autres, Anacharsis le scythe; d'autres enfin, Épiménides de Crète, que l'apôtre Paul reconnaissait pour prophète, et dont il fait mention en ces termes, dans l'épitre à Titus :

« Un de leurs compatriotes, qui est leur prophète, a dit d'eux : Les Crétois sont toujours menteurs; ce sont des bêtes cruelles, des cœurs lâches. Ce témoignage est véritable. »

Vous voyez qu'il accorde aussi aux auteurs grecs quelque connaissance de la vérité, et que, dans ses discours pour édifier les uns et pour couvrir les autres de honte, il ne craint pas d'employer leur autorité. C'est pour cela que parlant de la résurrection des morts, dans son épitre aux Corinthiens, (car l'exemple cité plus haut n'est pas le seul, c'est pour cela, dis-je, qu'il emploie un iambe tragique, en s'écriant :

« A quoi cela me sert-il, si les morts ne ressuscitent point ? Ne pensons qu'à boire et à manger, puisque nous mourrons demain. Ne vous laissez pas séduire ; les mauvais entretiens corrompent les mœurs. »

Les uns mettent Acusilaüs d'Argos au nombre des sept sages; les autres, Phérécyde le syrien. Platon met Myson le chénéen à la place de Périandre, qu'il regarde comme indigne du nom de sage, parce qu'il fut tyran. Nous montrerons un peu plus tard que les sages de la Grèce sont venus bien longtemps après Moïse. Maintenant, il nous faut examiner leur philosophie souvent mystérieuse, et combien elle a de rapports avec la philosophie hébraïque. C'est ainsi

qu'ils recherchaient la concision, comme étant la forme la meilleure et la plus commode pour transmettre des maximes et des préceptes. Platon lui-même nous dit que tous les Grecs en général, mais surtout les Lacédémoniens et les Crétois, qui avaient les meilleures lois, suivaient autrefois soigneusement cette méthode. Ainsi cet apophtegme : *Connais-toi toi-même*, les uns l'attribuent a Chilon. Chamaeléon, dans son livre sur les dieux, l'attribue 43 à Thalès; Aristote, à la Pythie. Il est possible que cette maxime soit un avertissement pour nous exhorter à chercher la sagesse. Car on ne peut connaitre les parties, si l'on ne connait pas l'essence du tout. Pour se livrer avec fruit à l'étude de la nature humaine, il faut d'abord avoir pénétré les mystères de la création du monde. On attribue en outre au lacédémonien Chilon cet apophtegme : *Rien de trop.* Mais Straton, dans son livre sur les Inventions, l'attribue à Stradodème le Tégéate. Didyme l'attribue à Solon ; comme il attribue aussi à Cléobule cette autre parole : *Le mieux en tout est la mesure*. Ce proverbe : *Rends-toi caution, et ton dommage est proche*, Cléomène, dans son livre sur Hésiode, prétend qu'Homère s'en était déjà servi en ces termes :

« C'est une méchante caution que de cautionner un méchant. »

Aristote attribue ce proverbe à Chilon; Didyme veut que ce soit une maxime de Thalès. Puis cet apophtegme *: Tous les hommes sont méchants*; ou : La plupart des hommes sont méchants, (car il y a deux versions); Sotades de Bysance l'attribue à Bias. Et cet autre : *Le travail vient à bout de tout*, on veut qu'il soit de Périandre. On veut également que celui-ci : *Saisissez l'occasion,* soit de Pittacus. Or, Solon fut le législateur d'Athènes, et Pittacus, de Mitylènes. Enfin Pythagore, l'ami de Phérécyde, prit le premier le nom de philosophe. Aux hommes dont nous venons de parler, succédèrent trois écoles, qui prirent leurs noms des lieux où elles fleurirent. L'école d'Italie, fondée par

Pythagore; l'école d'Ionie, fondée par Thalès, et l'école d'Elée, fondée par Xénophane. Selon Hyppobote, Pythagore était fils de Mnésarque, et originaire de Samos. Mais Aristoxène, dans la vie de Pythagore, et Aristarque et Théopompe, veulent qu'il soit de Toscane; Néanthe, qu'il soit de Tyr ou de Syrie ; en sorte que, selon la plupart, Pythagore est d'origine barbare. Thalès, s'il faut en croire Léandre et Hérodote, était phénicien, et, selon d'antres, de Milet. Il parait que ce philosophe n'eut de rapport qu'avec les sages d'Égypte. L'histoire ne lui donne aucun maitre, il en est de même de Phérécyde le syrien, dont Pythagore fut le disciple. Quant à l'école italique, fondée par Pythagore, elle 44 vieillit dans le sein de Métaponte, ville d'Italie. Anaximandre, fils de Praxidame et originaire de Milet, fut le successeur de Thalès. Après lui vint Anaxagore, fils d'Hégésibule et né à Clazomènes. Anaxagore transporta d'Ionie à Athènes l'école Ionique. Il eut pour successeur Archélaus, dont Socrate fut le disciple.

« Mais ce tailleur de pierres, grand parleur d'équité, cet enchanteur des Grecs, »

dit Timon dans ses Silles, quitta son maître. Socrate en effet abandonna les sciences physiques pour la morale. Après avoir l'un et l'autre entendu Socrate, Antisthène fonda la secte des cyniques, et Platon se retira dans l'Académie. Aristote ayant étudié la philosophie dans l'école de Platon, passa dans le Lycée et fonda la secte des péripatéticiens. Il eut pour successeur Théophraste; celui-ci Straton; Straton, Lycon; puis Critolaus, puis Diodore. A Platon succéda Speusippe; à Speusippe, Xénocrate; à celui-ci, Polémon. Polémon eut pour auditeurs Cratès et Crantor, avec lesquels s'éteignit l'ancienne Académie. Crantor eut pour disciple Arcésilaüs, depuis lequel jusqu'à Hégésilaus fleurit la seconde Académie. Après Hégésilaus, vint Carnéade, puis ceux qui suivirent. Cratès eut pour disciple Zénon de Citium, fondateur de la secte des stoïciens. A Zénon succéda

Cléanthe ; à Cléanthe, Chrysippe et ceux qui suivirent. Le fondateur de l'école d'Élée fut Xénophane de Colophon; Timée dit qu'il vécut du temps d'Hiéron, roi de Syracuse, et qu'il fut le contemporain du poète Épicharme. Mais Apollodore veut qu'il soit né dans la quarantième olympiade, et que sa vie se soit prolongée jusqu'au temps de Cyrus et de Darius. Xénophane eut pour auditeur Parménide; celui-ci, Zénon; puis vint Leucippe, puis Démocrite. Démocrite eut pour auditeurs Protagoras l'abdéritain, et Métrodore de Chio; Métrodore, Diogène de Smyrne; Diogène, Anaxarque; Anaxarque, Pyrrhon; Pyrrhon, Nausiphane. Il en est qui prétendent que Nausiphane eut pour disciple Épicure. Telle est en abrégé la suite des philosophes grecs. Il ne nous reste qu'à dire dans quels temps vivaient ceux qui furent les fondateurs de leur secte, afin de montrer, eu comparant les dates, que la philosophie des Hébreux est plus ancienne 45 d'un grand nombre de générations. On dit que c'est Xénophane qui est le fondateur de l'école d'Élée; selon Eudème, dans son *Histoire de l'Astrologie*, c'est Thalès, qui a prédit l'éclipsé de soleil qui eut lieu le jour où les Mèdes en vinrent aux mains avec les Lydiens; Cyaxare, père d'Astyage, était alors roi des Mèdes, et Alyatte, père de Crésus, régnait sur les Lydiens. A la tête de ceux qui sont d'accord sur ce point avec Eudème, nous citerons Hérodote. La date de cette éclipse correspond environ à la cinquantième olympiade; et il est dit que Pythagore vécut sous le règne du tyran Polycrate, vers la soixante-deuxième olympiade. D'une autre part, on rapporte que Mnésiphile, qui eut Thémistocle pour disciple, fut le rival de Solon. Or, Solon florissait dans la quarante-sixième olympiade. Quant à Héraclite, le fils de Bauson, il détermina le tyran Mélancome à se démettre de son autorité. Il refusa d'écouter les propositions du roi Darius, qui l'invitait à venir en Perse.

CHAPITRE XV.

La philosophie grecque est puisée en grande partie dans la philosophie barbare.

Telles sont les époques ou vécurent les sages et les philosophes les plus anciens de la Grèce. Est-il besoin d'ajouter que la plupart d'entre eux furent d'origine barbare, et qu'ils eurent des barbares pour maitres ? Nous l'avons vu, Pythagore était de Toscane ou de Tyr. Antisthène était phrygien ; Orphée, odryssien ou thrace. La plupart des historiens rapportent qu'Homère était égyptien; on dit que Thalès, originaire de Phénicie, eut des entretiens avec les sages d'Égypte. Il en est de même de Pythagore. Il reçut en outre de la main de ces sages la circoncision, afin de pénétrer dans les sanctuaires d'Égypte, et d'être initié dans leur philosophie mystique. Il fréquenta les plus illustres d'entre les Chaldéens et d'entre les Mages, et le lieu qu'il nomme Homacaeon (omôs acoéion, lieu 46 où tous écoutent ensemble) représente indirectement le lieu que maintenant nous nommons Église (*ecclesia*, assemblée). Platon ne nie pas qu'il ait reçu des barbares ce que sa philosophie renferme de plus beau; et il avoue qu'il est allé en Égypte ; c'est pourquoi il écrit dans le Phédon que le philosophe peut recueillir en tous lieux quelque avantage.

« La Grèce est grande, o Cébès, dit-il, et elle renferme des hommes doués de mille qualités : les peuples barbares sont nombreux aussi. »

Platon pense donc que les barbares aussi possèdent quelques philosophes. Épicure, au contraire, croit que les Grecs seuls peuvent se livrer à la philosophie. Mais Platon, dans le Banquet, louant les barbares pour avoir excellé dans la philosophie, leur rend justice aussi bien qu'aux Grecs; il montre les honneurs qu'ils ont reçus de leurs dignes successeurs. Il est certain que les barbares ont environné des plus grands hommages leurs législateurs et leurs maitres, car ils les ont appelés dieux. Ils pensent, s'il faut en croire Platon, que les âmes vertueuses, après avoir

abandonné la région qui est au-dessus des cieux, ont bien voulu descendre sur cette terre, dans ce tartare, et y revêtir un corps, et prendre leur part de tous les maux attachés à la condition mortelle, et que, chargées de veiller sur le sort des hommes, ce sont elles qui ont fondé les lois, et ont enseigné la philosophie, le plus grand des biens que les hommes aient reçu ou recevront jamais. C'est aussi, je crois, pour avoir compris la grandeur des bienfaits qu'ils tenaient des sages, que les Brachmanes, les Odrysiens et les Gètes leur rendirent les honneurs divins; c'est par le même motif que la nation égyptienne les mit au rang des dieux ; comme aussi les Chaldéens et les Arabes, surnommés heureux, et tous les peuples qui habitèrent la Palestine, et une grande partie des Perses, et des milliers d'autres nations. Platon ne fait pas mystère de l'estime qu'il porte aux barbares. Il se souvenait que lui et Pythagore tenaient des barbares une suite de vérités les plus belles et les plus élevées de la philosophie. C'est pour cela qu'il nomme ces peuples, nations de philosophes barbares. Il fait voir dans son Phèdre qu'il 47 connait le roi égyptien, et il nous le montre plus sage que Toth, qu'il sait être une sorte de Mercure. De plus, il parait, d'après ce qu'il dit dans son Charmide, avoir connu quelques Thraces qui passent pour croire l'âme immortelle. On rapporte que Pythagore eut pour maitre Sonchis, le premier des sages égyptiens ; Platon, Sechnuphis d'Héliopolis ; et Eudoxe de Cnide, Chonuphis, également égyptien. Dans le dialogue sur l'âme, Platon parait encore reconnaitre le don de la prophétie; car il introduit un prophète qui proclame les arrêts de Lachésis, et qui prédit l'avenir aux âmes désignées par le sort. Pour venir sur la terre dans le Timée, il nous montre le sage Solon recevant des leçons d'un barbare. Telles sont les paroles qu'on lui adresse :

«O Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants. « Il n'y a pas un vieillard parmi vous, car vous

n'avez aucune doctrine que le temps ait rendue vénérable.»

En effet, Démocrite a composé des traités sur la morale babylonienne, et l'on dit qu'il a joint à ses écrits l'interprétation des hiéroglyphes gravés sur la colonne d'Acicarus. On peut s'assurer au fait par les ouvrages mêmes de ce philosophe : or, voilà ce qu'écrit Démocrite parlant de lui-même, et se glorifiant de son érudition :

« Parmi les hommes de mon temps, c'est moi qui, pénétrant jusqu'aux peuples les plus reculés pour en étudier les traditions, ai parcouru le plus de contrées, moi qui ai vu le plus de régions aériennes ou terrestres, moi qui ai entendu le plus d'hommes érudits ; et pas un ne m'était comparable pour disposer des digues et résoudre les problèmes ; pas un, même parmi les Égyptiens, nommés Arpédonaptes. J'ai vécu comme hôte pendant quatre-vingts ans avec tous ces différents sages. »

En effet, il parcourut la Babylonie, la Perse et l'Égypte, et se fit le disciple des mages et des prêtres. Pythagore s'inspira de la philosophie de Zoroastre, mage de la Perse ; ceux qui partagent l'hérésie de Prodicus se glorifient de posséder des livres apocryphes de ce mage. Alexandre, dans son ouvrage sur les symboles pythagoriciens, rapporte que Pythagore fut le disciple de l'assyrien Nazaratus (quelques-uns pensent que cet assyrien est Ézé- 48 chiel, nous prouverons plus tard qu'ils se trompent) ; Alexandre veut encore que Pythagore ait en outre entendu les Galates et les Brachmanes. Cléarque le péripatéticien nous dit qu'il connaissait un certain Juif qui avait eu des relations et des entretiens avec Aristote. Héraclite prétend que les paroles de la Sybille n'émanaient pas d'une intelligence humaine, mais bien plutôt de l'inspiration divine. Aussi dit-on que dans la salle des délibérations, à Delphes, on montrait une pierre qui, selon la tradition, avait servi de siège à la première Sybille, laquelle était venue de l'Hélicon, après avoir été élevée par les Muses. Quelques-uns la disent

venue de Malée, et fille de Lamie de Sidon. Dans un poème, Sérapion dit que la Sybille n'a pas cessé de prédire, même après sa mort, et que ce qui s'est alors exhalé d'elle dans les airs constitue la faculté divinatrice des augures et des présages ; et que son corps, après s'être changé en terre, ayant fait, comme de raison, pousser de l'herbe, les entrailles de tous les bestiaux qui la broutaient à l'endroit même où elle croissait, donnaient aux hommes une connaissance parfaite de l'avenir. Il croit enfin que le visage que nous présente la lune est l'âme de cette Sybille. Voilà ce que nous apprennent d'elle les traditions anciennes. Numa, roi des Romains, était pythagoricien ; c'est d'après ce qu'il apprit dans les livres de Moïse, qu'il défendit aux Romains de représenter Dieu sous l'image d'un homme ou de tout autre être vivant. Aussi, dans les cent soixante-dix premières années, on ne voit dans leurs temples aucune statue ni peinture. Numa leur montrait ainsi, d'une manière allégorique, qu'on ne peut atteindre au souverain bien que par l'intelligence. Ainsi donc la philosophie, cette science si utile, fleurit autrefois chez les barbares, et brilla au milieu des nations. Plus tard, elle pénétra aussi chez les Grecs. Ceux qui la professèrent furent en Égypte, les prophètes ; en Assyrie, les Chaldéens ; en Gaule, les Druides ; en Bactriane, les Samanœens ; parmi les Celtes, les philosophes ; en Perse, les mages (ces derniers annoncèrent aussi la naissance du Sauveur, avant qu'elle fut connue, et vinrent en Judée, conduits par une étoile) ; dans les Indes, les Gymnoso- 49 phistes, et d'autres philosophes barbares. Ils sont de deux sortes : les uns se nomment Sarmanes, les autres Brachmanes. Parmi les Sarmanes, ceux que l'on nomme Allobiens, n'habitent pas les villes, n'ont pas de maisons, se revêtent d'écorce d'arbres, se nourrissent de fruits, et boivent de l'eau qu'ils puisent dans leurs mains ; ils ne connaissent ni le mariage, ni les enfants, de même que les hérétiques de nos jours, auxquels on donne le nom de Continents. Parmi les Indiens, il en est qui suivent les

préceptes d'un certain Butta, que sa grande vertu leur fait honorer comme un Dieu. Anacharsis aussi était scythe, et des historiens l'ont placé au-dessus d'un grand nombre de philosophes grecs. Hellanicus rapporte que les Hyperboréens habitent au delà des monts Ryphées, qu'ils sont élevés dans la justice, qu'ils se nourrissent, non de chair, mais de fruits. Ils conduisent les sexagénaires hors des portes de la ville, et les retranchent du milieu d'eux. Chez les Germains les femmes sont des êtres sacrés; elles interrogent l'agitation des fleuves, les sinuosités et le bruit des flots, et, d'après ce qu'elles ont vu ou entendu, elles devinent et prédisent l'avenir. Ce sont elles qui empêchèrent d'engager le combat contre César, avant la nouvelle lune. La nation juive est beaucoup plus ancienne que tous ces peuples, et le pythagoricien Philon prouve, par de nombreux exemples, que leur philosophie écrite est antérieure à la philosophie grecque; Aristobule le prouve également, et bien d'autres encore ; mais je ne veux pas m'arrêter à les désigner tous par leur nom. L'écrivain Mégasthènes, contemporain de Séleucus Nicator, s'exprime en ces termes, dans le troisième livre de son ouvrage sur les Indiens :

« Toutes les choses qui ont été dites par les anciens sur la nature, l'ont été aussi par les philosophes étrangers à la Grèce, savoir : en partie dans l'Inde, par les Brachmanes; en partie en Syrie, par ceux qu'on appelle Juifs. »

Dans un récit plein de fables, des historiens rapportent que les Dactyles Idéens ont été primitivement des sages. On attribue à ces anciens Dactyles l'invention des lettres dites éphésiennes et du rythme musical. C'est de là que les dactyles [50] de la musique tirent leur nom. Or, les Dactyles Idéens étaient Phrygiens et barbares. Hérodote rapporte que le célèbre Hercule était devin, qu'il s'occupait à contempler la nature, et qu'il reçut d'Atlas, phrygien et barbare, l'idée des colonnes du monde. Cette fable signifie qu'il fut instruit par Atlas, dans la science des choses célestes. Hermippe de

Berytium appelle sage le centaure Chiron. C'est de Chiron que l'auteur de la Titanomachie dit :

« Il est le premier qui ait conduit les mortels à la justice, après leur avoir enseigné les formules des serments, les cérémonies des sacrifices propitiatoires, et la science des figures célestes. »

Il fut l'instituteur d'Achille, qui combattit au siège de Troie. Hippo, fille du Centaure, ayant épousé Eole, le forma à la contemplation de la nature, science qu'elle tenait de son père. Euripide rend aussi témoignage à Hippo :

« C'est elle la première, dit-il, qui prédit la volonté des dieux, soit d'elle-même et par une faculté divinatrice, soit en interrogeant le lever des astres. »

Ulysse, après la prise de Troie, reçut l'hospitalité de ce Eole. Remarquez bien les dates, pour comparer le temps de Moïse, avec l'époque de la plus ancienne philosophie.

CHAPITRE XVI.

Les barbares sont aussi les inventeurs de presque tous les autres arts.

Ce n'est pas seulement de la philosophie, c'est encore de presque tous les arts que les barbares furent les inventeurs. Les Égyptiens furent les premiers qui enseignèrent l'astrologie aux hommes. Il en est de même des Chaldéens. Les premiers encore, les Égyptiens enseignèrent aux hommes à se servir de flambeaux. Ce sont eux qui divisèrent l'année en douze mois, qui proscrivirent tout commerce impur avec les femmes dans les temples, et qui en défendirent l'entrée à quiconque s'y rendrait en sortant des bras de son épouse sans s'être préalablement purifié. Ce sont eux encore qui ont inventé la géométrie. [51] On attribue aux Cariens la découverte de la science qui consiste à prévoir l'avenir d'après l'inspection des astres. Les Phrygiens sont les premiers qui aient observé le vol des oiseaux. Et tous les peuples voisins de l'Italie ont connu parfaitement la

science des aruspices. Les Isauriens et les Arabes s'appliquèrent à la science des augures, comme les Tolmessiens à la divination, qui a pour base l'interprétation des songes. Les Étrusques ont inventé la trompette, et les Phrygiens la flûte ; car Olympe et Marsyas étaient phrygiens. Cadmus, qui, selon Euphore, enseigna aux Grecs l'alphabet, était phénicien. C'est de là qu'Hérodote écrit que l'on nommait aussi phéniciennes les lettres dont cet alphabet se compose. Selon d'autres, les Phéniciens et les Syriens sont les premiers inventeurs de l'alphabet. Apis, égyptien d'origine, a inventé la médecine, avant que la nymphe Io fût venue en Égypte ; et dans la suite, Esculape a perfectionné cet art. Atlas de Lybie a le premier construit un vaisseau, et le premier tenté la mer. Celmis et Damnanéus, Dactyles idéens, ont les premiers trouvé le fer dans l'ile de Chypre. Un autre Idéen a trouvé l'art de le forger et de s'en servir. Suivant Hésiode, ce serait un Scythe. Les Thraces ont inventé l'arme que l'on nomme harpé; c'est un sabre recourbé. Ils se sont servi les premiers, à cheval, du bouclier nommé pelte. Les Illyriens passent aussi pour en être les inventeurs. On croit que les Toscans ont inventé la plastique, et que le samnite Itanus fit le premier bouclier. Ce fut Cadmus de Phénicie qui découvrit les premières carrières, et qui, le premier, trouva les mines d'or du mont Pangée. On doit à un autre peuple, les Cappadociens, l'instrument de musique nommé nabla; de même que l'on doit aux Assyriens le dicordon. Les Carthaginois construisirent la première quadrirème : Bosphore, d'origine carthaginoise, en fut l'architecte, il l'imagina tout à coup. Médée, fille d'Aéta et originaire de Colchide, inventa la première l'art de teindre les cheveux. Les Noropes (nation de Pœonie, maintenant appelée Norique), sont les premiers qui aient travaillé l'airain et purifié le fer. Amycus, roi des Bebryces, est le premier inventeur des cestes. 52 Dans le domaine de la musique, Olympe a introduit le mode lydien; et les peuples qu'on appelle Troglodytes ont inventé la sambuque. On dit

que Satyre, phrygien, a inventé la flûte champêtre aux tuyaux obliques; Yagnis, phrygien aussi, le tricorde et le diatonum ; et Olympe le phrygien, l'art de toucher des instruments à cordes ; comme Marsyas, qui était du même pays que les précédents, a inventé le mode phrygien, le mode demi-phrygien, et le mode demi-lydien ; et Thamyris de Thrace, le mode dorien. Nous savons aussi que les Perses ont construit les premiers chars, les premiers lits, les premiers marchepieds ; et les Sidoniens, les premières trirèmes. Les Siciliens, peuples voisins de l'Italie, sont les premiers inventeurs de la phormingue, qui diffère peu de la cithare ; ils ont aussi inventé les crotales. On rapporte que la fabrication des vêtements de lin date du règne de Sémiramis, reine d'Égypte. Hellanicus dit qu'Atossa, reine des Perses, est la première qui ait écrit des lettres. Scamon de Mitylènes, Théophraste d'Érèse, Cydippe de Mantinée, Antiphanes, Aristodème, Aristote, Philostéphane, et Straton le péripatéticien, dans son ouvrage sur les inventions, rapportent tous ces faits. J'en ai ajouté quelques-uns, afin de prouver que les barbares sont féconds en inventions des plus utiles à la vie, et que les Grecs ont puisé chez eux de grands secours pour leurs études et pour leurs arts. Si quelqu'un se récrie contre l'idiome barbare, je lui répondrai par ce mot d'Anacharsis :

« Le grec est à mon oreille ce que le scythe est à l'oreille des Grecs. »

Anacharsis est ce philosophe admiré des Grecs, pour avoir dit :

« La laine est mon vêtement, le lait et le fromage ma nourriture. »

Vous voyez la philosophie barbare, elle ne parle pas, elle agit. Or, l'apôtre dit de même :

« Si la langue que vous parlez n'est pas intelligible, comment saura-t-on ce que vous dites ? vous ne parlerez

qu'en l'air. Il y a tant de langues différentes dans le monde, et il n'y a point de peuple qui n'ait la sienne. Si donc j'ignore ce que signifient les paroles, je serai barbare pour celui à qui je parle ; et celui qui me parle sera barbare pour moi ; celui qui parle une langue inconnue [53] a besoin d'un interprète. »

Que dirai-je encore ! l'art oratoire et l'art d'écrire pénétrèrent tard chez les Grecs. En effet, Alcméon, fils de Périthe, et originaire de Crotone, écrivit le premier un ouvrage sur la nature. D'autres rapportent que ce fut Anaxagore de Clazomène, fils d'Hégésibule, qui publia le premier livre. Terpandre d'Antisse fut le premier qui introduisit dans les poèmes la forme du vers, il mit en vers les lois de Lacédémone. Lassus Hermionée inventa le dithyrambe ; Stésichore d'Himère, l'hymne ; Alcman de Lacédémone, la danse; Anacréon de Téos, le poème érotique ; Pindare de Thèbes, les chants qui accompagnent la danse; Timothée de Milet chanta le premier les nomes sur la cithare et avec accompagnement de chœurs. Archiloque de Paros inventa l'iambe; Hipponax d'Ephèse, le choliambe ; Thespis d'Athènes, la tragédie ; et Susarion d'Icarie, la comédie. Les grammairiens nous disent les époques où ces poètes ont vécu. Il serait trop long d'en donner le tableau détaillé, d'autant plus qu'il nous est prouvé que Bacchus même, en l'honneur duquel ont été institués les jeux et les spectacles dionysiaques, est postérieur à Moïse, et de beaucoup. Selon Diodore, on doit à Antiphon, fils de Sophylus, et originaire de Rhamnos, le premier discours qui ait été prononcé dans une école, et les premiers traités de rhétorique. Selon le même Diodore, Antiphon fut aussi le premier avocat qui se fit payer ; le premier, il écrivit un plaidoyer pour le remettre à un client. Apollodore de Cumes reçut le nom de Critique et fut le premier grammairien. Quelques-uns veulent que ce soit Eratosthène le cyrénéen, parce qu'il publia deux livres ayant pour titre, *Traité grammatical.* Mais le premier qui fut nommé grammairien, dans l'acception que nous donnons

maintenant à ce mot, fut Praxiphanès, fils de Dionysiphanès, et originaire de Mitylène. On rapporte que Zaleucus de Locres fut le premier législateur. D'autres désignent Minos, fils de Jupiter, et contemporain de Lyncée. Celui-ci succéda à Danaüs, onze générations après Inachus et Moïse, comme nous le prouverons un peu plus bas. Lycurgue, né longtemps après la prise de Troie, donna des lois à Lacédémone, cent cinquante ans avant 54 la première olympiade. Nous avons déjà dit à quelle époque vécut Solon. Nous voyons pareillement que Dracon, qui fut aussi législateur, vécut vers la trente-neuvième olympiade. Antiloque, auteur d'un ouvrage sur les philosophes et les savants qui se succédèrent depuis le temps de Pythagore jusqu'à la mort d'Épicure, arrivée le dixième jour du mois de gémélion, embrasse l'intervalle de trois cent douze ans complets. On dit encore que Phanothée, femme d'Icare, a inventé l'hexamètre héroïque; d'autres en attribuent l'invention à Thémis, l'une des Titanides. Didyme, dans son traité de la philosophie pythagoricienne, rapporte que Théano de Crotone est la première femme qui se soit livrée à l'étude de la philosophie, et qui ait écrit des poèmes.

Ainsi donc la philosophie grecque, selon les uns, atteint comme par hasard la vérité, mais très faiblement ; elle est loin de la posséder toute entière. Selon les autres, c'est une création du démon. Quelques-uns pensent que toutes les philosophies émanent de certaines puissances d'un ordre inférieur. Mais, selon nous, si la philosophie grecque n'a pas la vérité dans toute sa sublimité, si elle est absolument sans force pour l'accomplissement des préceptes du Seigneur, toujours est-il qu'elle prépare la voie qui mène à la doctrine vraiment royale, puisqu'elle corrige et forme les mœurs à un certain point, et qu'elle rend assez fort pour recevoir l'enseignement de la vérité, celui qui croit à la Providence.

CHAPITRE XVII.

Sur cette parole du Sauveur : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs. »

Mais, dit-on, il est écrit: Tous ceux qui sont venus avant le Seigneur *sont des voleurs.* Tous ceux donc qui ont parlé sans mission avant l'incarnation du Verbe sont compris généralement dans cette parole. Mais les prophètes, comme ayant été envoyés et inspirés par le Seigneur, ne sont pas des vo- 55 leurs, ce sont des ministres ; c'est pourquoi l'Écriture dit :

« La sagesse a envoyé ses serviteurs ; et, des lieux les plus hauts, elle a convié tout le monde à venir se désaltérer dans la coupe remplie de vin. »

Quant à la philosophie, dit-on encore, elle n'a pas été envoyée par le Seigneur, elle a été dérobée ou elle a été donnée par celui qui l'avait dérobée. Ainsi donc, une puissance ou un ange, n'importe, après avoir appris quelque chose de ce qui constitue le vrai, et avoir déserte la vérité, inspira et enseigna aux hommes les doctrines qu'il avait dérobées ; non pas que le Seigneur l'ait ignoré, lui qui sait la fin des choses futures, avant même qu'elles existent, mais il ne l'a pas empêché. Car le larcin transmis aux hommes leur fut de quelque utilité, non que l'auteur du larcin se proposât un pareil but, mais la Providence donna cette direction utile à son audacieuse entreprise. Je sais que beaucoup de sophistes nous attaquent, en disant que celui qui n'empêche pas un fait en est cause. Ils disent que celui qui ne veille pas à la garde d'une chose ou qui ne s'oppose pas au vol, est la cause du vol ; de même qu'on est la cause d'un incendie, lorsqu'on n'éteint pas le feu dès sa naissance ; de même encore que le pilote est la cause du naufrage, lorsqu'il ne cargue pas les voiles. Or, la loi punit ceux qui causent de pareils malheurs ; car celui qui pouvait empêcher un accident en est responsable. Je réponds : Être cause, s'entend de l'action de faire, d'opérer et d'agir ; mais ne pas défendre, c'est par cela même s'interdire toute action. En

outre, la cause a pour objet l'action, comme le constructeur de navires la construction de la carène, et le maçon la construction de la maison; mais celui qui n'empêche pas est entièrement étranger à ce qui advient. Il suit de là que la faculté de pouvoir empêcher ne constitue ni un acte ni une défense ; car quel est l'acte de celui qui n'empêche pas ? Mais le système des adversaires touche à l'absurde, puisqu'il leur faudrait dire que la cause de la blessure n'est pas le javelot, mais le bouclier qui n'a pas empêché le javelot de traverser les chairs; puisqu'il faudrait s'en prendre non au voleur, mais à celui qui n'a pas empêché le vol ; dès-lors ce n'est plus à Hector, mais à Achille, 56 qu'il faut imputer l'embrasement des vaisseaux grecs, puisque Achille aurait pu l'empêcher, et qu'il ne l'a pas fait. Sa colère, je l'avoue (car il était en son pouvoir de s'y livrer ou de la vaincre), fut cause qu'il n'empêcha pas l'incendie, et l'en constitua peut-être en partie l'auteur. Mais le démon, puisqu'il avait son libre arbitre, pouvait à son gré ou s'abstenir ou commettre le vol ; il est donc lui-même la cause du vol, non le Seigneur qui ne l'a pas empêché. Et d'ailleurs, il n'y avait pas de raison qui provoquât une défense, puisque le don fait aux hommes par le démon n'était pas nuisible. S'il faut recourir à l'égard des adversaires à des raisonnements plus subtils, nous leur dirons que ne pas empêcher ce qui s'est fait au sujet du vol, n'est point en être cause ; mais que la cause et la faute sont imputables à celui qui empêche ; car celui qui couvre quelqu'un de son bouclier est cause que celui qu'il couvre n'est pas blessé, puisqu'il le défend de toute blessure. Le démon de Socrate était la cause de ses actions; moins en l'empêchant qu'en l'exhortant, si toutefois il eut un démon qui l'ait poussé à agir. Ni les louanges, ni les reproches, ni les récompenses, ni les châtiments ne seraient justes, si l'âme n'était pas libre de se porter vers une chose ou de s'en éloigner, et si le vice était involontaire; c'est pourquoi celui qui empêche est cause ; mais celui qui n'a pas empêché peut juger avec équité le choix volontaire de

l'âme ; de sorte que, dans aucun cas, Dieu ne se trouve l'auteur du mal. Comme c'est un libre choix joint au désir qui commence le péché, et que par fois nous laissons par ignorance ou inadvertance régner dans notre esprit une opinion erronée en soi, un faux préjugé dont nous négligeons de nous éloigner, ignorants et inexpérimentés que nous sommes, le châtiment est juste. En effet on pourrait s'affranchir : la fièvre est une souffrance involontaire ; mais si quelqu'un la provoque par sa propre intempérance, la faute retombe sur lui sous un rapport. Le vice aussi est involontaire ; car personne ne choisit le mal en tant que mal ; mais, séduits par la volupté qui l'entoure, nous le prenons pour un bien, et nous le regardons comme digne de notre choix. Mais il est en notre pouvoir de 57 nous délivrer de l'ignorance, et de tout choix qui plait; et avant tout, de ne pas céder à ces trompeuses chimères qui nous attirent. Or, le démon est appelé *voleur*, pour avoir mêlé de faux prophètes aux prophètes véritables, comme l'ivraie au froment. Ainsi donc *tous ceux qui sont venus avant le Seigneur sont des voleurs*; mais quand ou dit tous, on veut faire entendre tous les faux prophètes, et tous ceux qui n'ont pas reçu de mission spéciale du Seigneur. Les faux prophètes commirent aussi un vol qui leur est propre en se faisant appeler prophètes ; puisque, s'ils étaient prophètes, ils étaient les prophètes de l'imposteur; car le Seigneur dit :

« Le père dont vous êtes nés est le démon, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. « Il a été homicide dès le commencement, et il n'a point persévéré dans la vérité ; car la vérité n'est point en lui. Quand il profère le mensonge, il dit ce qui lui est propre; car il est menteur, et père du mensonge. »

A leurs mensonges les faux prophètes mêlaient quelques mots de vérité ; et, lorsqu'ils prophétisaient, ils étaient réellement dans une sorte d'extase, comme les dignes

ministres de l'apostat. Le pasteur aussi, l'ange de la pénitence, dit à Hermas, en parlant du faux prophète :

« Il profère quelques mots de vérité ; car le démon le remplit de son esprit, pour qu'il puisse renverser quelque juste. »

Tout, sans exception, tourne à bien entre les mains de la Providence, afin que la sagesse de Dieu, si merveilleuse dans la diversité de ses opérations, soit manifestée par son Église, selon le dessein éternel qu'il a accompli par le Christ; car rien ne résiste à Dieu, rien ne peut tenir contre lui; il est le Seigneur, il est le Tout-Puissant. Bien plus, les desseins et les œuvres des anges révoltés ne sont que des incidents particuliers qui naissent d'une disposition mauvaise, comme les maladies corporelles. Mais la Providence universelle les. dirige vers une fin salutaire, bien que la cause en soit corrompue; c'est pourquoi le trait le plus caractéristique de la divine Providence est de ne pas permettre que le vice né d'une défection volontaire demeure entièrement inutile, ou soit nuisible en tout et pour tous. En effet, le propre de la 58 sagesse, de la vertu, de la puissance divine, est non seulement de produire le bien (car telle est, pour le dire, une fois en passant, la nature de Dieu, comme celle du feu est de répandre la chaleur, et comme celle de la lumière est d'éclairer), c'est encore, et surtout, d'amener à quelque fin bonne et utile les inventions pernicieuses de certains esprits méchants, et de tirer un parti avantageux de ce qui paraît nuisible, comme, par exemple, de faire naître de la tentation et de l'épreuve l'occasion et le mérite du témoignage. Il y a donc aussi dans la philosophie qui a été dérobée comme par un autre Prométhée, quelques étincelles propres à donner la lumière, si on les ranime avec le soin convenable; il y a, dis-je, dans la philosophie, quelques traces de sagesse, quelque mouvement imprimé par la main divine ; mais les philosophes grecs ont été *des voleurs* qui ont pris dans les prophètes hébreux, avant la venue du Seigneur, quelques

parties de la vérité ; et qui, loin d'avouer le fait, se les sont attribuées comme des dogmes leur appartenant en propre ; ils ont altéré les uns, ils ont glissé sur d'autres avec leur misérable adresse sophistique, et ils en ont inventé plusieurs ; car ils eurent peut-être aussi *l'esprit d'intelligence*. Aristote est d'accord avec l'Écriture, puisqu'il nomme la sophistique l'art de voler la sagesse ; nous avons déjà fait connaître cette expression. L'apôtre dit :

« Et ces dons, nous les annonçons, non avec les discours éloquents de la sagesse humaine, mais avec ceux que l'esprit enseigne ; »

car Jean dit des prophètes :

« Nous avons tous reçu de sa plénitude, »

de la plénitude du Christ ; c'est pourquoi les prophètes ne sont pas des voleurs.

« Et ma doctrine n'est point de moi, dit le Seigneur, mais de mon Père qui m'a envoyé. »

Il dit des voleurs :

« Qui parle de soi-même, cherche sa propre gloire. »

Or, tels sont les Grecs, vains et glorieux. L'Écriture, en les appelant sages, fait la critique non des vrais sages, mais de ceux qui ne le sont pas et qui croient l'être.

CHAPITRE XVIII.

L'auteur développe cette parole de l'apôtre : « Je détruirai la sagesse des sages. »

L'Écriture dit de ces derniers :

« Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. »

C'est pourquoi l'apôtre ajoute :

« Que sont devenus les sages? que sont devenus les docteurs de la loi ? que sont devenus les esprits curieux des

sciences de ce siècle. »

Il les classe de la sorte, pour distinguer des docteurs de la loi, les esprits investigateurs et avides de la science de ce siècle, c'est-à-dire les philosophes des gentils.

« Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la sagesse de ce monde? »

en montrant qu'elle était folie et non vérité, ainsi que le monde le pensait. Et si vous demandez la cause qui les porte à se croire sages, l'apôtre vous répondra :

« L'aveuglement de leur cœur. »

En effet, le monde n'a pas connu Dieu, même à la lumière de cette sagesse de Dieu qui fut annoncée par les prophètes, je veux dire cette sagesse qui parle par leur bouche ; alors

« il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ; »

c'est-à-dire par la prédication qui parait aux Grecs une folie,

« ceux qui croiraient. » Pour croire, dit l'apôtre, les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse; c'est-à-dire, les discours à démonstrations rigoureuses, et les autres formules de raisonnement.

« Or nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs, »

parce que tout en connaissant la prophétie, ils ne croient pas à l'événement qui l'accomplit, et une folie pour les Grecs, car ceux qui se croient sages regardent comme une fable que le fils de Dieu parle par la bouche de l'homme, que Dieu ait un fils et que ce fils ait souffert ; c'est pourquoi la haute opinion qu'ils ont conçue d'eux-mêmes, les empêche de croire. Car la venue du Sauveur n'a pas fait de ceux qui ont obéi à la vocation, des insensés, des cœurs durs, des infidèles, mais bien des esprits sages, dociles et fidèles.

Tandis que ceux qui se 60 sont séparés des hommes dont l'obéissance fut volontaire et ont refusé de se soumettre, ont été convaincus d'erreur, d'incrédulité, de folie.

« Pour ceux qui ont été fidèles à la voix qui les appelait, qu'ils soient Juifs ou gentils, le Christ est la force de Dieu, et la sagesse de Dieu. »

Conséquemment, ne vaut-il pas mieux dire, pour rendre la pensée plus claire :

« Dieu n'a pas rendu folle la sagesse de ce monde, en ce sens qu'il l'ait jetée lui-même dans la folie; »

comme s'il y avait :

« Dieu n'a pas rendu folle ; de peur que la dureté de cœur des incrédules ne semble venir de Dieu, qui a montré la folie de leur sagesse ? »

Puisqu'ils étaient si sages, ils sont donc plus coupables de n'avoir pas cru à la prédication de l'Évangile. Car le choix qui se déclare pour la vérité est volontaire. De plus, par cette expression :

« Je détruirai la sagesse des sages, »

le Seigneur veut dire qu'il l'a éclairée en faisant luire à côté d'elle le flambeau de la philosophie barbare trop dédaigné par elle, comme on dit d'une lampe éclairée par le soleil, que l'effet de sa lumière est détruit, parce qu'elle n'a pas le même éclat. Ainsi donc, tous les hommes ayant été appelés, ceux qui n'ont pas refusé d'obéir à la voix qui les invitait ont été également nommés les appelés, car il n'y a pas d'injustice en Dieu.

« Ceux d'entre les Juifs et d'entre les gentils, qui ont cru, composent le peuple particulier de Dieu. »

Et vous trouverez dans les actes des apôtres :

« Ceux donc qui récurent la parole furent baptisés. »

Mais ceux qui ne voulurent pas la recevoir, se retranchèrent d'eux-mêmes de ce peuple de Dieu. C'est à eux que le prophète dit :

« Si vous voulez, si vous écoutez ma voix, vous jouirez des fruits de la terre ; »

montrant par là qu'il est en notre pouvoir d'accepter ou de refuser. L'apôtre a nommé s*agesse de Dieu* la doctrine du Seigneur, afin de montrer que la véritable philosophie nous est transmise par lui. Pour ceux aussi qui se croient sages, il y a dans une des épitres de l'apôtre des avertissements qui leur enjoignent de

« se revêtir de l'homme nouveau, qui a été créé à la ressemblance de Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité. C'est pourquoi renonçant au mensonge, parlez selon la vé- 61 rité, ajoute l'apôtre. Ne donnez pas entrée au démon. Que celui qui dérobait ne dérobe plus ; mais plutôt qu'il travaille à quelque ouvrage bon et utile. »

(Or, s'appliquer à la recherche de la vérité, c'est aussi travailler ; car cette étude se rattache à la bienfaisance, qui a la parole pour instrument.)

« Afin de pouvoir ouvrir à ceux qui sont dans l'indigence et les trésors de ce monde, et les trésors de la sagesse divine ; »

car l'apôtre veut que la parole soit enseignée, comme l'argent, après avoir été bien éprouvé, est confié aux changeurs pour produire des intérêts. Il ajoute donc :

« Que votre bouche ne profère aucune parole mauvaise. »

Telles sont les paroles qui proviennent de l'opinion que l'on a de soi-même.

« Mais que tout ce que vous direz soit propre à nourrir la foi et à communiquer la grâce à ceux qui vous entendent. »

Il est nécessaire que les paroles dites au nom d'un Dieu bon soient bonnes. Or, comment ne seraient-elles pas bonnes, celles qui sauvent ?

CHAPITRE XIX.

Il prouve que les philosophes ont recueilli quelques fragments de la vérité.

On peut aussi remarquer qu'il est prouvé par plusieurs témoignages que la philosophie grecque renferme plusieurs dogmes conformes à la doctrine de la vérité ; il est rapporté dans les Actes des apôtres que Paul parla en ces termes aux membres de l'Aréopage :

« Vous me paraissez très religieux ; car passant et voyant les statues de vos dieux, j'ai trouvé un autel où il était écrit : Au Dieu Inconnu. Ce Dieu que vous adorez sans le connaitre, est celui que je vous annonce, le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, le Seigneur du ciel et de la terre, qui n'habite point dans des temples bâtis par les hommes, qui n'est point honoré par les œuvres des mortels, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. Il a fait 62 naître d'un seul toute la race humaine pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant les temps de la durée des peuples et les limites de leur demeure; afin qu'ils cherchent Dieu et qu'ils s'efforcent de le toucher ou de le trouver, bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous ; car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être ; et comme quelques uns de vos poètes ont dit : Nous sommes les enfants de Dieu même. »

De ces paroles, il résulte évidemment que l'apôtre approuve ce qu'il y a de bon dans les auteurs grecs; il se sert d'exemples tirés de leurs poètes comme ceux qu'il prend aux livres des phénomènes célestes du poète Aratus. Il montre aussi que leur *Dieu inconnu* est une périphrase sous laquelle, à défaut de mot propre, les Grecs adoraient le Créateur ; et qu'il faut apprendre les attributs réels du Créateur, non plus sous la forme d'une périphrase, mais

d'une manière positive, et le connaitre lui-même par la personne du fils.

« Je t'ai donc envoyé vers les gentils, dit le Seigneur, pour leur ouvrir les yeux, pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que, par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés et qu'ils aient part à l'héritage des saints. »

Les Grecs sont donc les aveugles dont on ouvre les yeux : connaitre le père par la personne du fils, c'est saisir le vrai sens de la périphrase grecque, et passer de la puissance de Satan à Dieu, » c'est être délivré de la servitude du péché.

Cependant nous n'admettons pas absolument toute philosophie, mais celle dont Socrate aussi parle dans Platon :

« Car, selon le proverbe en usage parmi les initiés, il y a beaucoup de Porte-thyrse, mais peu de Bacchus. »

Socrate donne ainsi à entendre que *beaucoup sont appelés, mais que peu sont élus*. C'est pourquoi il ajoute en termes formels :

« Les Bacchus, à mon avis, ne sont autres que les philosophes qui ont su prendre le droit chemin. Pour être de leur nombre, je n'ai, autant que possible, rien négligé dans la vie; loin de là, j'ai mis tout en œuvre. Mes efforts émanaient-ils d'un bon principe et ont-ils été dirigés dans une direction convenable ? [63] Ai-je réussi en quelque point? C'est ce que bientôt, si Dieu le veut, nous saurons clairement, après être arrivés au terme. »

Socrate ne vous semble-t-il pas, là, manifester d'une manière conforme à l'esprit des écritures hébraïques, l'espérance que la foi donne au juste, et qui doit s'accomplir après la mort ? Il dit encore dans le Démodocus, si toutefois cet ouvrage est de Platon :

« Ne croyez pas que je donne le nom de philosophe à qui passe sa vie dans l'étude des arts ou possède un grand savoir. C'est un tout autre nom que je lui donne; car je regarde ses occupations stériles comme une sorte de honte. »

Socrate savait sans doute que, selon Héraclite, posséder une grande science ne sert à rien. On trouve encore ce fragment de dialogue dans le cinquième livre de la République :

« Tous ces hommes donc, et les autres qui désirent se livrer à de pareilles études, et ceux qui s'appliquent aux arts, but misérable, les appellerons-nous philosophes? Nullement, répondis-je. Nous dirons qu'ils sont semblables aux philosophes. Mais, reprit-il, quels sont les philosophes que vous nommerez véritables? Les contemplateurs de la vérité, répartis-je. »

Car la philosophie n'est pas dans la géométrie, puisque le domaine de cette dernière se compose d'hypothèses. La philosophie n'est pas davantage dans la musique, art conjectural ; ni dans l'astronomie, science pleine de démonstrations qui ne s'appuient que sur des objets physiques et passagers, et que sur des probabilités. Il faut à la philosophie la science du bien lui-même et de la vérité. Car autre chose est le bien lui-même ; autres choses sont les routes qui y mènent. C'est pourquoi Socrate ne veut pas non plus que ce qu'on nomme le *Cercle des études* suffise pour atteindre à la connaissance du bien; mais, selon lui, le seul fruit qu'on en tire, est un excitant pour l'esprit, et un exercice qui habitue l'âme à comprendre les choses qui ne sont perceptibles qu'à l'intelligence. Soit donc que les Grecs aient professé par hasard quelque maxime de la véritable philosophie ; le hasard est un des actes de l'administration divine ; (car pour écarter le débat qui nous sépare des épicuriens, on ne fera pas du hasard un dieu). [64] Soit que les Grecs aient rencontré juste par un effet du sort, le sort n'est

point en dehors de l'action providentielle ; soit qu'ils aient eu des notions naturelles, nous savons que le créateur de la nature est unique; c'est pourquoi nous avons dit que la justice aussi est naturelle. Soit qu'ils aient reçu la raison commune à tous; considérons quel en est le père, et quelle est la justice qui préside à la répartition de cette faculté. Car si quelqu'un la nomme *la faculté de prédire les choses futures*, ou celle d'interpréter les choses présentes, il aura désigné les deux espèces de prophéties. D'autres veulent que ce soit par le moyen d'un réflecteur que certains rayons de la vérité aient été présentés aux philosophes. C'est pourquoi le divin apôtre dit de nous :

« Nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir; »

nous connaissant nous-mêmes par la réflexion de notre image en Dieu; et dans la réflexion de l'image divine en nous, contemplant en même temps la cause efficiente, autant qu'il nous est possible.

« Car, dit l'Écriture, tu as vu ton frère, tu as vu Dieu. »

C'est le Sauveur, à mon avis, qu'elle nous annonçait déjà sous le nom de Dieu. Mais lorsque nous aurons déposé notre enveloppe charnelle, si nous avons le cœur pur nous verrons Dieu *face à face,* et nous posséderons enfin la définition et la perception parfaite de son essence. Ceux d'entre les Grecs qui ont apporté le plus grand soin et l'intelligence la plus droite à l'étude de la philosophie ont vu Dieu comme dans un réflecteur ou comme à travers un instrument d'optique. Car tel est l'accompagnement obligé de notre faiblesse, que les images véritables que Dieu nous offre de son essence, notre intelligence ne peut les saisir que comme nos yeux aperçoivent les objets qui se reflètent dans l'eau, ou dont nous séparent les corps transparents. Salomon a donc eu raison de dire :

« Celui qui sème la justice recueillera la moisson de la foi ; celui-là prodigue ses trésors et ils s'accroissent. »

Il dit encore :

« Prends soin de tes prairies, et tu auras de l'herbe à faucher. »

Puis :

« Recueille le foin mûr afin d'avoir des brebis dont la laine te vêtisse. »

Vous voyez qu'il faut également prendre soin des vêtements et des se- 65 cours extérieurs. « Étudie a fond les mœurs de ton troupeau.

« En effet, lorsque les gentils qui n'ont pas de loi, font naturellement les choses que la loi commande, n'ayant point « la loi, ils sont à eux-mêmes la loi ; »

c'est-à-dire, selon l'apôtre, si les incirconcis ont gardé les préceptes de la loi, et avant la loi, et avant l'arrivée du Christ. Le Verbe, comme pour établir une comparaison entre les philosophes et ceux qu'on nomme hérétiques, dit en termes formels :

« Mieux vaut un ami près de soi qu'un frère éloigné. Celui qui s'appuie sur le mensonge fait paitre les vents et poursuit les oiseaux ailés. »

A mon avis, ce n'est pas la philosophie que le Verbe désigne par ces paroles, bien que souvent la philosophie cherche à prouver les choses probables par des arguments probables; ce sont les hérésies contre lesquelles il s'élève. C'est pourquoi il ajoute :

« Car il a quitté les chemins de la vigne et il a erré dans les sillons de son propre champ. »

Telles sont les hérésies qui dès le commencement ont déserté l'Église. Celui qui est tombé dans les pièges d'une hérésie, *traverse un désert privé d'eau*. Ayant abandonné le

vrai Dieu, il en est abandonné lui-même, il cherche de l'eau et n'en trouve pas, *il parcourt un sol inhabitable et altéré, et ses mains ne recueillent que la stérilité.*

« Venez, dit encore la sagesse aux insensés, c'est-à-dire aux hérétiques, le pain caché est agréable, et les eaux dérobées sont douces. »

Par *le pain et l'eau,* l'Écriture désigne clairement les hérésies qui n'emploient pas, selon les règles de l'Église, l'eau et le pain dans l'oblation. Il en est même où l'eau seule est employée dans la célébration de l'Eucharistie. L'Écriture ajoute :

« Fuyez promptement, et ne restez pas longtemps dans le même lieu que cette femme. »

C'est à la synagogue des hérétiques, non pas à l'Église, que l'Ecriture applique le nom équivoque de lieu; puis elle s'écrie :

« Car en agissant ainsi, tu laisseras derrière toi l'eau étrangère. »

L'Ecriture regarde l'eau du baptême hérétique comme une eau impure et illégitime. Et tu traverseras le fleuve étranger, dont le cours entraine quiconque se détourne de la vérité seule [66] immuable, et le précipite au milieu du flux et reflux des opinions humaines avec les gentils.

CHAPITRE XX.

En quoi la philosophie est utile pour comprendre la vérité divine.

De même que, de plusieurs hommes qui traînent ensemble un vaisseau, on ne peut pas dire qu'ils sont plusieurs causes, mais bien une seule cause composée de plusieurs éléments, car chacun n'est pas cause que le vaisseau est traîné, il ne l'est que conjointement avec ses compagnons : de même la philosophie aide à l'intelligence de la vérité, puisqu'elle est la recherche de la vérité ; mais elle n'est pas la cause de l'intelligence ; elle ne l'est que

conjointement avec le reste ; elle n'est qu'une cause auxiliaire ; peut-être aussi est-elle la cause coopérante. De même encore que la béatitude est une, et que plusieurs vertus en sont les causes ; et de même que le soleil, et le feu, et le bain, et les vêtements sont des causes différentes de chaleur : ainsi, bien que la vérité soit une, il y a des aides nombreuses qui nous sont utiles pour la chercher ; mais on ne peut la trouver sans le secours du Fils. Si nous examinons bien, la vertu est une puissance; mais il arrive que, lorsqu'elle s'exerce d'une certaine manière, on la nomme prudence ; d'une certaine autre, tempérance ; de telle autre enfin, courage viril ou justice. De même, bien que la vérité aussi soit une, dans la géométrie il y a la vérité géométrique ; dans la musique, la vérité musicale ; et dans la droite philosophie, la vérité grecque. Mais la seule vérité proprement dite, la vérité à laquelle personne ne peut atteindre, est celle qui nous est enseignée par le Fils de Dieu. C'est ainsi que l'on nomme une seule et même drachme naulage, si elle est donnée à un maître de navire ; impôt, si elle est donnée à un publicain; loyer, si elle est donnée à un hôtelier; rétribution, si elle est donnée à un pré-
67 cepteur; arrhes, si elle est donnée à un marchand. Chaque vertu, cémme aussi chaque vérité, bien que portant un nom générique, est la cause propre et unique de l'effet qu'elle produit. De la réunion de toutes ces vertus se compose la vie des bienheureux; car ce n'est pas dans les mots ni dans les noms que consiste la béatitude, puisque nous appelons béatitude une vie droite, et bienheureux celui dont l'âme est ornée de vertus. Bien que la philosophie ne nous aide que de loin à la recherche de la vérité, et elle nous aide en effet, puisque, par des voies différentes, elle tend vers notre science, qui procède immédiatement de la vérité, toujours est-il que la philosophie est utile à celui qui s'efforce de s'élever, avec le secours du Verbe, jusqu'à la connaissance. Du reste, la vérité grecque, bien qu'elle porte le même nom que la nôtre, en est assez distinguée, et par l'importance des

choses, et par l'exactitude des démonstrations, et par l'efficacité divine et autres attributs semblables, qui sont le propre de notre vérité ; car nous avons été les disciples de Dieu même, puisque c'est le Fils de Dieu qui nous a enseigné ces lettres et ces sciences vraiment sacrées. De là vient que les Grecs ne développent pas les âmes de la même manière que nous, ils se servent d'une méthode et d'une discipline différentes. S'il faut, à cause des malveillants qui nous épient, bien préciser ce que nous sommes, nous qui disons que la philosophie, étant la recherche de la vérité, est la cause auxiliaire et coopérante de l'intelligence de la vérité, nous avouerons qu'elle est pour le gnostique une instruction préparatoire; mais nous ne regardons pas comme cause ce qui n'est que la cause coopérante; comme cause contenant son effet, ce qui n'est que la cause auxiliaire; et la philosophie, comme cause *sine qua non*. Presque tous, en effet, sans le secours des études encyclopédiques, quelques-uns même, sans le secours des lettres, éclairés seulement par les lumières de la philosophie divine qu'on appelle barbare, cette connaissance de Dieu nous l'avons maintenant à l'aide de la foi; nous sommes instruits par la lagesse même, qui a tout fait par elle-même. Ce qui ne peut agir par soi-même, vu son imperfection, et a besoin d'auxiliaire, nous 68 l'appelons cause seconde et coopérante. C'est une cause à raison de l'union avec une autre cause, mais sans efficacité pour produire par soi-même un effet. Bien que par elle-même la philosophie aussi justifiât quelquefois les Grecs, elle ne leur procurait pas une justification pleine et générale, mais elle y contribuait, elle y conduisait, comme l'escalier sert de route pour monter au dernier étage d'une maison. Elle était utile, comme la grammaire, à celui qui veut se livrer à la philosophie; non pas que, faute de celle-ci, quelque chose manque au Verbe universel, ou que la vérité soit détruite ; car, et la vue, et l'ouïe, et la voix, sont utiles aussi pour atteindre à la vérité ; il n'en est pas moins vrai que c'est l'intelligence qui, par un

privilège de sa nature, connait la vérité. Mais les causes auxiliaires sont plus ou moins efficaces. La clarté du style nous aide à transmettre la doctrine de la vérité; la dialectique, à repousser victorieusement les attaques des hérésies; mais la doctrine du Sauveur étant *la puissance et la sagesse de Dieu*, produit complètement son effet par sa seule vertu, et n'a besoin d'aucun autre secours. Si l'on joint la philosophie à la vérité, celle-ci n'en devient pas plus efficace ; mais, comme la philosophie rend impuissantes les attaques des sophistes, comme elle écarte les pièges trompeurs que l'on tend à la vérité, on l'a nommée *la haie et le mur* qui entourent *la vigne*. Cette vérité, que la foi nous fait comprendre, est nécessaire à la vie de l'âme, comme le pain à la vie du corps ; quant aux études préparatoires, elles sont semblables aux mets que l'on mange avec le pain, et à ceux qui composent le dessert.

« A la fin du repas, dit Pindare de Thèbes, le dessert est chose agréable. »

L'Écriture dit formellement :

« Le simple deviendra prudent s'il m'écoute, et le sage recevra la connaissance. Qui parle de soi-même, dit le Seigneur, cherche sa propre gloire ; mais qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. »

On est donc injuste quand on s'approprie les dogmes de la philosophie barbare, et quon s'en glorifie comme d'un bien personnel ; quand on cherche à augmenter sa propre gloire et qu'on se pare des dépouilles de la vérité. [69] Celui qui agit ainsi, l'Écriture le nomme voleur; aussi dit-elle:

« Mon fils, ne sois pas menteur, car le mensonge conduit au vol. »

Cependant, ce que le voleur a dérobé n'en est pas moins pur et vrai, que ce soit de l'or ou de l'argent, un discours ou un dogme. C'est pour cela que les dogmes dérobés par les

philosophes grecs sont en partie conformes à la doctrine de la vérité ; mais les philosophes n'en savent le sens que par conjecture, et à l'aide des arguments de la dialectique. Or, ils les comprendront d'une manière sûre et positive s'ils veulent se faire les disciples de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXI. A

En comparant les époques respectives, il prouve que les institutions et les lois des Hébreux sont de heancoup plus anciennes que la philosophie grecque.

A l'égard du larcin qu'ils ont fait de leurs dogmes à la philosophie hébraïque, nous en traiterons un peu plus tard. Il nous faut d'abord, pour procéder méthodiquement, parler du temps où Moïse a vécu. L'examen de cette date prouvera, d'une manière incontestable, que la philosophie hébraïque est la plus ancienne de toutes. Tatien, dans son discours contre les gentils, est entré dans les plus grands détails sur cette matière; Cassien aussi, dans le premier livre de ses exégétiques. Cependant la forme de cet ouvrage, et son titre de commentaires, nous imposent la nécessité de parcourir tout ce qui s'est dit. Apion le grammairien, surnommé Plistonikes, c'est-à-dire vainqueur (remarquez qu'il était égyptien, et à ce titre l'ennemi naturel des Hébreux ; il alla même jusqu'à composer un livre contre eux) ; Apion, dis-je, faisant mention, dans le quatrième livre de son histoire d'Égypte, d'Amosis, roi des Égyptiens, s'appuie du témoignage de Ptolémee de Mendès, à l'endroit où il parle des faits et des gestes de ce prince. Voici les paroles [70] d'Apion :

« Le lac Abaris fut creusé par Amosis, contemporain d'Inachus d'Argos, comme le rapporte Ptolémée de Mendes dans ses annales. Ce Ptolémée fut prêtre. Dans un des trois livres où il passe en revue l'histoire des rois d'Égypte, il dit que ce fut sous le règne d'Amosis que les Juifs, ayant Moïse à leur tête, sortirent d'Égypte. »

On voit par-là que Moïse fut le contemporain d'Inachus. Or, la ville d'Argos bâtie par Inachus, comme nous l'apprend Denys d'Halycarnasse dans ses annales, est la plus ancienne des villes grecques. Athènes, fondée par l'autochthone Cécrops, l'homme aux deux natures, est postérieure de quatre générations à la ville d'Argos, comme le dit Tatien, dans les termes mêmes dont nous nous servons. Pelasge, le premier législateur de l'Arcadie, est postérieur de neuf générations à Inachus. Ou le dit aussi autochthone. Deucalion, premier roi de la Phtiotide, est postérieur de quinze générations au même Inachus. Or, d'Inachus au temps où fleurit Troie, on compte vingt générations au plus. Ce qui donne environ quatre cents ans et au delà. Et si, d'après le témoignage de Ctésias, les Assyriens se sont réunis en peuple longtemps avant les Grecs, il est évident que ce fut quatre ceuts ans après la fondation de l'empire assyrien, la trente-deuxième année du règne de Bélochus, huitième du nom, et du temps d'Amosis et d'Inachus, l'un roi d'Argos, l'autre d'Égypte, que Moïse fit sortir d'Égypte les enfants d'Israël. Ce fut sous le règne de Phoronée, successeur d'Inachus, que la Grèce vit le déluge d'Ogygès, et que s'éleva le royaume de Sicyone avec ses premiers rois Agiale, Europs et Telchin, et que Crêtès régna en Crète. Car Acusilaüs nomme Phoronée le premier homme ; et c'est delà que l'auteur de la Phoronide lui donne aussi le nom de père des mortels. C'est pourquoi Platon, adoptant la version d'Acusilaus, dit dans le Timée :

« Et parfois, pour les engager eux-même à lui parler des antiquités de leur ville, il se mettait à leur parler des premiers temps de la Grèce, et de Phoronée, dit le premier homme, et de Niobé, et des faits qui avaient suivi le déluge de Deucalion. »

Actœus, qui donna son nom à l'Attaque actéenne, fut contemporain de Phorbas. [71] Prométhée, Atlas, Epiméthée, Cécrops aux deux natures, et Io, furent contemporains de

Triopas. L'incendie de Phaéton et le déluge de Deucalion eurent lieu du temps de Crotope ; et le règne de Sthénélus eut pour faits contemporains le règne d'Amphyction, l'arrivée de Danaüs dans le Péloponèse et la fondation de Dardanie par Dardanus, le premier-né de Jupiter, qui rassemble les nuages, comme dit Homère. Ce fut vers le même temps qu'Europe fut enlevée de Phénicie et conduite en Crète. Les faits contemporains du règne de Lyncée furent l'enlèvement de Proserpine, la fondation du temple d'Eleusis, l'invention de l'agriculture par Triptolème, l'arrivée de Cadmus à Thèbes, et le règne de Minos. Ce fut du temps de Prœtus qu'Eumolpe fit la guerre aux Athéniens ; et du temps d'Acrisius que Pélops passa de Phrygie en Grèce. La même époque vit l'arrivée d'Ion à Athènes, le deuxième Cècrops, les faits et gestes de Persée et de Bacchus, et Orphée et Musée.

Selon Denys d'Argos, Troie fut prise la dix-huitième année du règne d'Agamemnon, la première du règne de Démophon, roi d'Athènes, et fils de Thésée, et le douzième jour du mois de thargélion. AEgias et Dercyle veulent que Troie ait été prise le huitième jour de la troisième décade du mois de panémus ; Héllanicus, le douzième jour de thargélion ; selon quelques-uns de ceux qui ont écrit l'histoire d'Athènes, ce fait aurait eu lieu le huitième jour de la dernière décade du mois de thargélion, la dernière année du règne de Ménesthée et pendant là pleine lune.

La nuit avait parcouru la moitié de sa carrière, dit l'auteur de la petite Iliade, et la lune brillait de tout son éclat. D'autres veulent que ce soit le huitième jour de la dernière décade du mois de scirophorion. Thésée, l'émule d'Hercule, est antérieur d'une génération au siège de Troie. Aussi dans Homère est-il fait mention de Tlépolème, fils d'Hercule, comme ayant combattu contre Troie. Il est donc prouvé que Moïse est antérieur de six cents ans à l'apothéose de Bacchus, puisque cette apothéose eut lieu la trente

deuxième année du règne de Persée, comme on le voit dans les annales d'Apollodore. Depuis l'apothéose de Bacchus jusqu'au temps d'Hercule et des guerriers célèbres qui 72 montèrent avec Jason le navire Argo, on compte soixante ans. Esculape et Castor et Pollux furent aussi de ce voyage, comme l'atteste Apollonius de Rhodes, dans son poème sur les Argonautes. Depuis l'année où Hercule monta sur le trône d'Argos, jusqu'à l'apothéose du même Hercule et d'Esculape, on compte trente-huit ans, selon le chronographe Apollodore. De cette époque à l'apothéose de Castor et de Pollux, on compte cinquante-trois ans. Troie fut prise environ vers la même époque. Si nous devons aussi ajouter foi aux paroles du poète Hésiode, entendons-le nous dire :

Maïa, fille d'Atlas, après être entrée dans la couche sacrée de Jupiter, lui donna un fils, le grand Mercure, le messager des immortels ; et Sémélé, fille de Cadmus, après avoir reçu les caresses du maitre des dieux, enfanta Bacchus, qui répand partout la joie.

Or, Cadmus, le père de Sémélé, vint à Thèbes du temps de Lyncée, et fut l'inventeur des lettres grecques. Triopas vivait dans le même temps qu'Isis, sept générations après Inachus. On prétend qu'Isis est la même que la nymphe Io, (*iôn*, allant) ainsi nommée parce qu'elle erra sur toute la surface de la terre. Ister, dans son livre sur les colonies Égyptiennes, dit que cette nymphe était fille de Prométhée. Or, Prométhée vivait dans le même temps que Triopas, sept générations après Moïse. Il est donc constant que Moïse est antérieur même à l'époque où la Grèce place la création du premier homme. Léon, auteur d'un traité sur les dieux égyptiens, dit qu'Isis est appelée Cérés par les Grecs. Or, Cérès vivait, du temps de Lyncée, onze générations après Moïse. Apis, roi d'Argos, est le fondateur de Memphis, comme le rapporte Aristippe, dans le premier livre de son histoire d'Arcadie. Aristée d'Argos dit qu'on surnomma ce roi

Sarapis, et qu'il est le même Sarapis que les Égyptiens adorent. Mais Nymphodore d'Amphipolis, dans le troisième livre de son ouvrage sur les lois de l'Asie, dit que le taureau Apis étant mort et ayant été embaumé, on le déposa dans un cercueil (en grec *soros*), et que le cercueil fut placé dans le temple du dieu que l'on adorait; que le taureau prit de là le nom de Soroapis, et que dans 73 la suite, les habitants du lieu contractèrent l'habitude de le nommer Sarapis. Apis est le deuxième successeur d'Inachus.

B

Latone vivait du temps de Titye :

« Car il viola Latone, l'illustre épouse de Jupiter. »

Or, Titye et Tantale furent contemporains. Pindare aussi a donc eu raison d'écrire : « Alors naquit Apollon. » Et en cela rien d'étonnant, puisque nous trouvons Apollon avec Hercule au service d'Admète pour un longtemps. Zéthus et Amphion, inventeurs de la musique, naquirent vers le temps de Cadmus. Si l'on vient nous dire que la première sybille est Phémonoé, qui fut consultée par Acrisius, qu'on sache qu'elle n'est antérieure que de vingt-sept ans à Orphée, à Musée et à Linus, le précepteur d'Hercule. Homère et Hésiode sont de beaucoup postérieurs à la prise de Troie, et de beaucoup antérieurs aux législateurs grecs, Lycurgue et Solon, aux sept sages, au syrien Phérécyde et au grand Pythagore, qui tous parurent longtemps après l'établissement du système des Olympiades, comme nous l'avons déjà montré. Il nous est donc prouvé que Moïse est plus ancien, non-seulement que les sages et que les poètes grecs, mais encore que la plupart des dieux adorés en Grèce. Et non-seulement Moïse, mais la sybille même est plus ancienne qu'Orphée ; car on dit qu'il existe de nombreux ouvrages qui traitent de son surnom et des oracles qu'elle a rendus; et qu'en sa qualité de Phrygienne, on l'avait appelée

Diane, et que, s'étant rendue à Delphes, elle chanta ces vers :

« Habitants de Delphes, adorateurs d'Apollon aux flèches rapides, je suis venue pour vous annoncer la volonté du tout-puissaut Jupiter, moi que l'esprit de mon frère Apollon remplit d'un feu prophétique. »

Il est encore une autre sibylle, originaire d'Erythrée; elle se nommait Hérophyle. Héraclide de Pont fait mention de toutes les deux, dans son *Traité sur les oracles*. Je passe sous silence la sibylle d'Égypte et la sybille italienne qui établit sa demeure dans l'emplacement où s'éleva depuis la porte Carmentale à Rome. Cette sibylle eut pour fils Evandre, fondateur du temple que Rome possède en l'honneur de Pan, et [74] qu'on nomme Lupercal. Il est à propos maintenant de rechercher aussi avec soin dans quel temps ont vécu les autres prophètes que les Hébreux ont eus après Moïse. Après la mort de Moïse, Josué prit le commandement du peuple d'Israël. En tout, il fit la guerre pendant soixante-cinq ans ; il se reposa dans la terre promise pendant vingt cinq autres années, et, selon le livre de Josué, il gouverna Israël pendant vingt sept ans. Après lui, les Hébreux ayant péché, furent livrés pendant huit ans à Chusachar, roi de Mésopotamie, comme on le voit dans le livre des Juges. Mais ayant imploré Dieu, ils prirent pour chef Gothoniel, le frère puiné de Caleb, de la tribu de Juda. Gothoniel, après avoir tué le roi de Mésopotamie, gouverna le peuple pendant cinquante ans. Les Hébreux, ayant péché de nouveau, furent livrés pendant dix-huit ans à Églon, roi des Moabites. S'étant de nouveau repentis, ils eurent pour chef, pendant quatre-vingts ans, Aod, habile de la main gauche comme de la droite, et de la tribu d'Éphraïm. C'est lui qui mit à mort Églon. Après la mort d'Aod, les Hébreux ayant de nouveau péché, furent livrés pendant vingt ans à Jabin, roi de Chanaan. Dans le même temps vivait la prophétesse Débora, femme de Labidoth, et de la tribu d'Éphraïm. Ozius, fils d'Abiésus, était alors grand-

prêtre. Barac, fils de Benner et de la tribu de Nephthali, s'étant, à l'instigation de Débora, mis à la tète de l'armée, marcha contre Sisara, général en chef de l'armée de Jabin et le vainquit. Après cette victoire, Débora jugea le peuple pendant quarante ans. Elle mourut, et le peuple pécha de nouveau et fut livré aux Madianites pendant sept ans. Alors Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassé, marcha contre les Madianites avec trois cents hommes, et leur tua cent-vingt-mille hommes. Il jugea Israël pendant quarante ans, et après lui son fils Achimélech, pendant trois ans. A ce dernier succéda Boléas, fils de Bédan, fils de Charran, de la tribu d'Ëphraïm ; il fut juge en Israël pendant vingt-trois ans. Après sa mort, les Hébreux ayant de nouveau péché, furent livrés aux Ammonites pendant dix-huit ans. S'étant repentis de nouveau, ils eurent pour juge Jephté de Galaad, et de la tribu de Manassé.

75 Jephté les gouverna six ans. A Jephté succéda Abatthan de Bethléem, et de la tribu de Juda. Il fut juge sept ans; puis Ëbron et Zabulon, huit ans ; puis Églon d'Éphraïm, huit ans. Il en est qui joignent aux sept années d'Abatthan, les huit aimées d'Ébron. Après Églon, les Juifs ayant encore péché, forent assujettis quarante ans au joug étranger des Philistins ; mais étant revenus à Dieu, Samson se mit à leur tête et vainquit les étrangers. Il gouverna Israël pendant vingt ans. Un interrègne ayant eu lieu après sa mort, le grand-prêtre Héli jugea le peuple pendant quarante ans. A Héli succéda le prophète Samuel ; avec Samuel régna Saûl, qui monta sur le trône âgé de vingt-sept ans. Samuel oignit aussi David, et mourut deux ans avant Saùl, sous le pontificat d'Abimélech. Or, Saul avait reçu l'onction à titre de roi, et il fut le premier roi qui règna sur Israël après les juges. Les juges avaient gouverné Israël pendant quatre cent soixante-trois ans et sept mois. Après eux, comme on le voit dans le premier livre des Rois, Saûl ayant été régénéré par l'huile sainte, régna vingt ans. Après la mort de Saûl, David régna en Hébron ; ce

fut le second roi. Il était fils de Jessé, de la tribu de Juda; son règne dura quarante ans, comme le rapporte le second livre des Rois. Abiathar, fils d'Abimélech et de la parenté d'Héli, était alors grand-prêtre. Les prophètes Gad et Nathan étaient aussi de cette époque. Il s'écoula donc, depuis Jésus, fils de Marie, jusqu'au temps où David reçut la couronne, quatre cent cinquante ans selon les uns, mais comme le prouve notre supputation chronologique, on compte cinq cent vingt-trois ans sept mois jusqu'à la mort de David.

C.

Salomon, fils de David, régna après lui pendant quarante ans. Sous son règne vécut le prophète Nathan, qui l'engagea à construire le temple. Achias de Selom prophétisa aussi vers la même époque. David et Salomon étaient eux-mêmes prophètes. Sadoc fut le premier grand-prêtre qui sacrifia dans le temple construit par Salomon. Il fut le huitième grand-prêtre depuis Aaron, le premier qui ait porté ce titre. Ainsi donc, depuis Moïse jusqu'au temps de Salomon, il s'écoula, selon les uns, cinq cent quatre-vingt-quinze ans, [76] selon les autres, cinq cent soixante-seize ans. Ou, si l'on ajoute aux quatre cent cinquante ans qui s'écoulèrent depuis Jésus jusqu'à David, les quatre-vingts ans pendant lesquels Moïse commanda le peuple d'Israël, et les autres quatre-vingts ans qui remontent jusqu'à la naissance de Moïse, avant que les hébreux sortissent d'Égypte, et qu'on joigne en outre les quarante ans du règne de David, on obtiendra un total de six cent dix ans. Et si l'on va jusqu'à la mort de Salomon, on trouvera pour total six cent quatre-vingts-trois ans sept mois. Hiram donna sa fille à Salomon, vers l'époque où Ménélas, après la prise de Troie, abordait en Phénicie, comme le rapportent Ménandre de Pergame, et Laetus dans ses Phéniciens. A Salomon succéda son fils Roboam, qui régna dix-sept ans. Abimélech, fils de Sadoc, était alors grand-prêtre. Sous Roboam, le royaume s'étant divisé, Jéroboam serviteur de Salomon, et de la tribu

d'Éphraïm, régna à Samarie. De ce temps vécurent aussi les prophètes Achias de Selom et Samseas, fils d'Amamé, et celui qui vint de Juda vers Jéroboam, et qui prophétisa contre l'autel élevé par ce dernier. A Roboam succéda son fils Abiu qui régna vingt-trois ans, et à ce dernier son fils Asaman, qui régna le même nombre d'années. Dans sa vieillesse, Asaman eut la goutte aux pieds. Sous son règne vécut le prophète Jéhu, fils d'Ananias. Josaphat, fils d'Asaman, lui succéda et régna cinq ans. Son règne vit les prophètes Elie de Thesbé et Michée fils d'Ieble, et Abdias fils d'Ananias. Michée eut pour contemporain le faux prophète Sédécias, fils de Chanaan. Vient ensuite Joram, fils de Josaphat, qni régna huit ans; sous son règne vécut Élie, et après Élie, Élisée, fils de Saphat. Ce fut du temps d'Élisée que les Samaritains furent réduits à manger leurs propres enfants et de la fiente de pigeon. Le règne de Josaphat s'étend depuis la dernière partie du troisième livre des Rois jusqu'au quatrième livre. Ce fut sous le règne de Joram qu'Élie fut enlevé au ciel. Après Élie, Élisée, âgé de quarante ans, prophétisa pendant sept ans. Puis vint Ochosias, qui régna un an. De son temps, Élisée prophétisait encore, et avec lui Abdadonaï. A Ochosias succéda sa mère Athalie, qui 77 régna huit ans, après avoir massacré les enfants de son fils. Elle était du sang d'Achab. Mais Josabeth, sœur d'Ochosias, déroba au massacre Joas, fils d'Ochosias, et dans la suite, lui mit la couronne sur le front. Sous le règne d'Athalie vivait encore Élisée. Après Athalie, comme nous venons de le dire, régna loas, qui avait été sauvé de la mort par Josabeth, la femme du grand-prêtre Jolada. il vécut en tout quarante ans. Ainsi donc, depuis Salomon jusqu'à la mort du prophète Élisée, on compte, selon les uns, cent-cinq ans, selon les autres, cent-deux ans; mais comme le prouve notre supputation chronologique, il s'est écoulé, depuis le régne de Salomon jusqu'à la mort d'Élisée, cent quatre-vingt-un ans. Selon Philocore, il s'est écoulé cent quatre-vingts ans depuis la prise de Troie jusqu'à la naissance

d'Homère, laquelle eut lieu après l'émigration de la colonie ioniennne. Mais Aristarque, dans ses commentaires, dit qu'Homère vivait lors de cette émigration. Or, cette émigration eut lieu cent quarante ans après la prise de Troie. Apollodore veut qu'Homère soit né cent ans après l'émigration de la colonie ionienne, pendant qu'Agésilas, fils de Dorysséus, régnait à Lacédémone. Il établit de la sorte que le législateur Lycurgue fut dans sa jeunesse le contemporain d'Homère. Mais Euthymène, dans ses annales, dit qu'Homère florissait ainsi qu'Hésiode du temps d'Acaste, et que le premier naquit dans l'Ile de Chio, environ deux cents ans après la prise de Troie. Archémaque est du même avis, dans son histoire de l'île d'Eubée. D'où il suit qu'Homère et Hésiode sont postérieurs même a Élisée. Si l'on veut suivre la version du grammairien Cratès, et que l'on place la naissance d'Homère vers la descente des Héraclides dans le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la prise de Troie, on trouvera encore qu'Homère est postérieur à Salomon, dont le règne correspond à l'arrivée de Ménélas en Phénicie, comme nous l'avons dit plus haut. Selon Ératosthènes, Homère naquit cent ans après la prise de Troie. Il y a plus, Théopompe, dans le quarante-troisième chapitre de son histoire de Philippe, rapporte qu'Homère est né cinq cents ans après les guerriers qui prirent part au siège de Troie. Euphorion, dans 78 son histoire des rois Halyattes, dit qu'Homère est né du temps de Gigès, qui commença de régner vers la dix-neuvième Olympiade, et qui, selon le même Euphorion, reçut le premier le nom de tyran. Dans un tableau chronologique, Sosibius de Lacédémone place Homère vers la huitième année du règne de Charillus, fils de Polydecte. Or, Charillus régna soixante-quatre ans, et après lui son fils Nicander, trente-neuf ans. Et Sosibius dit que la première Olympiade fut établie dans la trente-quatrième année du règne de Nicander ; en sorte qu'Homère serait postérieur de quatre-vingt-dix ans au système des Olympiades.

Après Joas, son fils Amasias prit la couronne et régna trente-neuf ans. Amasias eut pour successeur son fils Ozias, qui régna cinquante-deux ans, et demeura lépreux jusqu'à sa mort. De son temps vécurent les prophètes Amos et Isaie fils d'Amos, et Osée fils de Béeri, et Jonas fils d'Amathi; Jonas qui était de Geth en Chober, qui prêcha la pénitence aux Ninivites, et qui sortit du ventre de la baleine qui l'avait englouti. Osias eut pour successeur son fils Jonathan qui régna seize ans. Sous le règne de ce dernier, prophétisaient encore Isaïe et Osée, et Michée de Morasthi, et Joël fils de Bathuel. Jonathan eut pour successeur son fils Achas, qui régna seize ans. Vers la quinzième année du règne d'Achaz, les tribus d'Israël furent emmenées captives à Babylone, et Salmaiinsar, roi d'Assyrie, transféra chez les Mèdes et à Babylone, les habitants de Samarie. Achaz eut pour successeur Ézéchias, qui régna vingt-neuf aus. Ce roi, étant sur le point de mourir, mérita par la sainteté de sa vie, que Dieu lui accordât, par la bouche d'Isaïe, de vivre encore quinze autres années, promesse que Dieu ratifia soudain, en ramenant le soleil en arrière. Isaïe, Osée et Michée prophétisèrent jusqu'au règne d'Ézéchias. On les dit postérieurs à Lycurgue, le législateur des Lacédémoniens. En effet, Dieuchidas, dans le quatrième livre de son histoire de Mégare, rapporte que Lycurgne appartient à la deux cent quatre-vingt-dixième année qui suivit la prise de Troie. Et l'on trouve Isaïe, et avec lui Michée, et Osée et Joël fils de Bathuél, on les trouve, dis-je, prophétisant encore [79] dans la deux centième année qui suivit Salomon, pendant le règne duquel nous avons déjà montré Ménélas abordant en Pbénicie.

D.

Ézéchias eut pour successeur son fils Manassès, qui régna cinquante cinq ans ; Manassès, son fils Amon, qui régna deux ans; Amon, son fils Josias,qui régna trente et un ans, et qui se montra le plus fidèle observateur de la loi.

« Il jeta les cadavres mutilés des hommes sur les statues renversées et brisées des idoles,

comme il est écrit dans le Lévitique. Dans la dix-huitième année de son règne, la pâque fut célébrée comme elle ne l'avait été, ni par Samuel, ni par aucun des rois prédécesseurs de Josias. Ce fut aussi sous le régne de ce prince que le grand-prêtre Chelcias, père du prophète Jérémie, ayant trouvé dans le temple le livre de la loi, mourut après l'avoir lu. Vers le même temps florissaient les prophètes Olda, Sophonie et Jérémie. Ce dernier eut pour contemporain le faux prophète Ananias, qui pour ne l'avoir pas écouté, mourut l'année même. Quant à Josias, s'étant avancé à la rencontre de Néchao, roi d'Égypte, qui marchait contre les Assyriens, il fut tué près de l'Euphrate. A Josias succéda son fils Jéchonias, autrement dit Joachaz, qui régna trois mois et dix jours. Néchao, roi d'Égypte, enchaina Joachas et l'emmena en Egypte, après avoir établi roi Joachim en la place du roi son frère, et l'avoir chargé de percevoir tout le tribut dont lui, Néchao, avait frappé tout le pays. Joachim régna douze ans. Il eut pour successeur son fils Joachin, qui régna trois mois. Vint ensuite Sedécias, qui régna douze ans. Jérémie prophétisait encore sous le règne de ce prince. Dans le même temps prophétisaient aussi Ézéchiel fils de Buzi, et Urias fils de Saméi, et Habacuc. Là finissent les rois hébreux. Ainsi donc, depuis la naissance de Moïse jusqu'au jour où Sédécias fut emmené captif a Babylone, il s'écoula, selon les uns, neuf cent soixante-deux ans, mais selon les résultats certains de notre supputation chronologique, mille quatre-vingt-cinq ans, six mois, dix jours. Et depuis le règne de David jusqu'à la captivité dout les Chaldéens furent les instruments, il s'écoula, selon les uns, quatre cent cinquante-deux ans et six mois ; mais selon les ré- 80 sultats certains de notre supputation chronologique, quatre cent quatre-vingt-deux ans, six mois et dix jours. Or, ce fut dans la douzième année du règne de

Sédécias, soixante-dix ans avant la domination des Perses, que Nabuchodonosor combattit contre les Phéniciens et contre les Juifs, comme le rapporte Bérose, dans son histoire des Chaldéens. Et Jabas, dans son histoire des Assyriens, avoue qu'il tient de Bérose ses renseignements historiques, rendant ainsi témoignage à la véracité de cet historien. Ainsi donc, Nabuchodonosor, apres avoir crevé les yeux à Sédécias, l'emmena à Babylone, et transféra dans des pays lointains le peuple tout entier, à l'exception d'un petit nombre d'individus qui se réfugièrent en Égypte. Cette captivité dura soixante-dix ans. Du temps de Sédécias, Jérémie et Habacuc prophétisaient encore. Dans la cinquième année du règne de ce prince, Ezéchiel prophétisa à Babylone, et après lui Nahum, puis Daniel. Après ce dernier, sous le premier Darius, Aggée et Zacharie prophétisèrent pendant deux ans ; après Darius, Malachie, l'un des douze, dont le nom veut dire *mon messager*. Après Aggée et Zacharie, Néhémias, le grand échanson d'Artaxerce, fils de l'israélite Acheli, réédifia la ville de Jérusalem, et releva le temple. A cette captivité se rattache l'histoire d'Esther et de Mardochée. Nous avons un livre sur cette histoire, comme nous en avons également uu sur les Machabées. Durant cette captivité, Misaël, Ananias et Azarias ayant refusé d'adorer une statue, furent jetés dans une fournaise ardente, et sauvés des flammes par un ange qui descendit vers eux. Alors aussi, Daniel ayant été jeté dans la fosse aux lions, fut nourri par les mains d'Habacuc, par un miracle, et retiré sain et sauf de la fosse le septième jour. Ce fut alors aussi qu'un miracle fut fait en faveur de Jonas, et que Tobie, avec le secours de l'ange Raphaël, épousa Sara, dont les sept premiers prétendants avaient été tués par le démon; et que Tobie le père, après la célébration des noces, recouvra la vue. Ce fut encore durant la captivité de Juda, que Zorobabel, ayant déjoué par sa prudence les projets de ses adversaires, acheta de Darius le droit de relever Jérusalem, et 81 revint dans sa patrie avec Esdras, qui

délivra le peuple, mit en ordre, avec le secours de l'inspiration divine, le recueil des saintes Écritures, fit célébrer la pâque du salut, et anuula les mariages que les Hébreux avaient contractés avec des femmes étrangères. Or, Cyrus avait fait auparavant publier qu'il rendait les Hébreux à leur patrie et à la liberté. Cette promesse ayant reçu son accomplissement sous le règne de Darius, les Hébreux célébrèrent la fête de la dédicace, comme aussi celle des tabernacles. On compte en tout, depuis la naissance de Moïse jusqu'à la délivrance des Juifs, onze cent cinquante ans, six mois et dix jours; et depuis le règne de David, trois cent cinquante-deux ans selon les uns, mais selon les résultats plus sûrs d'une supputation plus exacte, cinq cent soixante-douze ans, six mois, dix jours. Ainsi se trouvèrent accomplies par la captivité que les Hébreux souffrirent à Babylone, du temps de Jérémie, les paroles suivantes du prophète Daniel :

« Les soixante-et-dix semaines sont abrégées sur ton peuple et sur la sainte cité, afin que la prévarication soit consommée et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée et expiée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision et la prophétie soient accomplies, et que le saint des saints recoive l'onction. Sache donc et comprends : Depuis cette prophétie et la réédification de Jérusalem jusqu'au Christ roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et de nouveau seront édifiées la place publique et les murailles, et les temps seront renouvelés, et après soixante-deux semaines le Christ sera mis à mort, et il n'y aura pas de jugement pour lui ; et de concert avec le roi qui doit venir, il dissipera la cité et le sanctuaire ; et un nouveau cataclysme en exterminera les habitants, et jusqu'à la fin de la guerre la destruction les décimera; et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et au milieu d'une semaine l'oblation et le sacrifice cesseront, et l'abomination de la désolation sera dans le temple, et persévérera jusqu'à

la consommation des temps. Et au milieu d'une semaine, il ne s'élèvera plus de parfums de l'autel des sacrifices, et la destruction étendra [82] ses ravages jusqu'à la consommation, et en quelque sorte, jusqu'à l'anéantissement de l'oblation. »

Il est donc évident que le temple a été reconstruit dans les sept premières semaines ; car le fait se trouve dans Esdras. Ainsi, le Christ est devenu roi des Juifs, après l'accomplissement des sept semaines ; et durant les *soixante-deux semaines* la Judée entière s'est reposée dans une paix profonde qu'aucune guerre n'a troublée; et notre Seigneur Jésus-Christ, l*e Saint des Saints,* étant alors venu et ayant accompli la *vision et la prophétie, a été oint* par l'esprit du Père dans la chair qu'il avait revêtue. La royauté du Christ appartient donc à *ces soixante-deux semaines et à la semaine unique*, comme a dit le prophète. La moitié de la semaine suivante occupe la fin du règne de Néron, et part de l'époque où cet empereur mit l'abomination dans la ville sainte de Jérusalem ; et la seconde moitié de cette semaine le vit périr lui-même, ainsi que Galba, Othon et Vitellius; elle vit également l'élection de Vespasien à l'empire, la destruction de Jérusalem et la désolation du temple. Pour celui qui peut comprendre, il est évident que les choses se sont réalisées comme le prophète les avait annoncées.

E.

Ainsi donc, après la onzième année, et au commencement de la suivante, qui fut la première du règne de Joachim, Nabuchodonosor, qui depuis sept ans régnait en Assyrie, transféra les habitants de Jérusalem à Babylone. Cette captivité frappa les Juifs dans la deuxième année du règne de Vaphré, roi d'Egypte, et dans la première année de la quarante-huitième Olympiade, lorsque Athènes avait pour archonte, Philippe. Elle dura soixante-dix ans, puisqu'elle prit fin dans la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, qui fut roi des Perses, des Assyriens et des

Égyptiens. De son temps prophétisaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, Aggée, Zacharie et Malachie, l'un des douze prophètes. Alors aussi, Jésus, fils de Josedec, était grand-prêtre. Or, dans la seconde année du règne de Darius, qui, selon Hérodote, renversa le gouvernement usurpateur des Mages, Zorobabel, fils de Salathiel, fut envoyé pour relever et décorer le temple de Jérusalem. 83 Voici pareillement quelle est la supputation des années pendant lesquelles a duré l'empire des Perses. Cyrus régna trente ans; Cambyse dix-neuf ans; Darius quarante-six ans; Xerxès vingt-six ans ; Artaxerxès quarante et un ans ; Darius huit ans ; Artaxerxès quarante-deux ans; Ochus ou Arsès trois ans; etc... En somme, toute la suite des rois de Perse donne deux cent trente-cinq ans. Alexandre le macédonien, après avoir détrôné Darius Codoman, commença de régner en Perse. Voici la durée de la domination des rois macédoniens : Alexandre régna dix-huit ans; Ptolémée, fils de Lagas, quarante ans; Ptolémée Philadelphe, vingt-sept ans; puis Ptolémée Évergètes, vingt-cinq ans ; puis Ptolémée Philopator, dix-sept ans ; après lequel Ptolémée Épiphanes, vingt-quatre ans; à ce dernier succéda Ptolémée Philométor, qui régna trente-cinq ans ; après lui vint Ptolémée Physcon, qui régna vingt-neuf ans; puis Ptolémée Lathuras, qui régna trente-six ans; puis Ptolémée Denys, qui régna vingt-neuf ans; puis enfin Cléopâtre, qui régna vingt-deux ans. Après elle s'éleva le royaume de Cappadoce, qui dura dix-huit jours. En somme, toute la suite des rois macédoniens donne trois cent douze ans dix-huit jours. Il est donc démontré que les prophètes, savoir Aggée, Zacharie et Halachie, l'un des douze, lesquels ont fleuri dans la deuxième année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, et commencé à paraitre dans la première année de la quarante-huitième Olympiade, sont plus anciens que Pythagore, qui appartient, dit-on, à la soixante-deuxième Olympiade, et plus anciens que Thalès, le plus ancien des Sages grecs, puisqu'il est né vers la cinquantième Olympiade. Or, les Sages qui ont été revêtus

de ce titre, conjointement avec Thalès, furent contemporains, comme le dit Andron dans son *Tripode*. Héraclite, postérieur à Pythagore, fait dans ses écrits mention de ce philosophe. Il est donc incontestable que le temps où vécurent les prophètes cités plus haut, comme aussi le temps où fleurirent les philosophes nommés les sept Sages, est postérieur à la première Olympiade, qui elle-même, ainsi que nous l'avons prouvé, est postérieure de quatre cent sept ans à la prise de 84 Troie. Il est donc facile de voir que Salomon, dont le règne correspond à l'époque où régnait Ménélas, contemporain lui-même du siège de Troie, est antérieur, d'un grand nombre d'années, aux Sages de la Grèce. Or, nous avons déjà montré plus haut de combien d'années Moïse est antérieur à Salomon. Alexandre, surnommé Polyhistor, rapporte dans son écrit sur les Juifs, le contenu de quelques lettres de Salomon à Vaphré, roi d'Egypte, et au roi de Tyr, et les réponses de ces deux rois à Salomon. On voit dans ces lettres que Vaphré envoya huit mille ouvriers Égyptiens à Salomon, pour la construction du temple ; et que le roi de Tyr en envoya autant avec un architecte tyrien, né d'une mère juive, de la tribu de David, et nommé Hypéron. L'histoire dit en outre que l'athénien Onomacrite, réputé l'auteur des poèmes attribués à Orphée, vivait sous les Pisistratides, vers la cinquantième Olympiade. Orphée, qui, avec Hercule, fut un des passagers du navire Argo, fut le disciple de Musée. Amphion est antérieur de deux générations au siège de Troie. Démodocus et Phémius, après la prise de Troie, furent célèbres dans l'art de jouer de la harpe, et conquirent l'admiration, Démodocus, des Phéaciens, Phémius, des prétendants de Pénélope. On dit en outre que les oracles en vers attribués à Musée, sont d'Onomacrite; que la Coupe d'Orphée est de Zopyre d'Héraclée ; et que la *Descente aux enfers* est de Prodicus de Chio. Ion de Chio rapporte dans ses Triagmes que Pythagore a composé des poèmes qu'il a publiés ensuite sous le nom d'Orphée. Épigènes, dans son traité sur les

poèmes attribués à Orphée, avance que la *Descente aux enfers* et le *Discours sacré* sont du pythagoricien Cécrops; et que le Péplum et le Poème de la nature sont de Broutinus. Il en est qui placent aussi Terpandre parmi les anciens poètes. Hellanique rapporte que Terpandre est né du temps de Midas ; mais Phanias place Leschès de Lesbos et Archiloque avant Terpandre, et rapporte que Leschès de Lesbos lutta contre Archiloque et remporta la palme. Or, selon Xanthus de Lydie, la ville de Thasos a été fondée vers la dix-huitième Olympiade, et selon Denys, vers la quinzième. Il est en effet constant que 85 le poète Archiloque était déjà connu après la vingtième Olmpiade, puisqu'il parle de la destruction de Magnésie comme d'une calamité récente. On rapporte que Simonides fut contemporain d'Archiloque, et que Callinus n'est pas d'une époque beaucoup plus reculée; car Archiloque parle de la destruction de Magnésie, et Callinus de l'état florissant de cette ville. Mais Eumèles de Corinthe était d'une époque plus reculée ; car les historiens rapportent qu'il connut Archias, le fondateur de Syracuse. Je suis entré dans de pareils développements, parce qu'on range surtout les poètes cyniques parmi les plus anciens poètes. On rapporte que les Grecs aussi ont eu de nombreux devins; les Bacides, par exemple, l'un béotien, l'autre arcadien, ont rendu, dit-on, une foule d'oracles. Ce fut par le conseil de l'athénien Amphilyte que Pisistrate consolida son œuvre tyrannique ; ce fut Amphilyte qui lui indiqua le moment favorable pour s'emparer du pouvoir. Je passe sous silence Comète de Crète, Cinyras de Chypre, Admète de Thessalie, Aristée de Cyrène, Amphiaraûs d'Athènes, Timoxène de Corcyre, Démœnète de Phocée, Épigènes de Thespies, Nicias de Carystie, Ariston de Thessalie, Denis de Carthage, Cléophon de Corinthe, Hippo, la fille de Chiron, et Beo, et Manto, et la foule des sybilles, la sybille de Samos, celle de Colophon, celle de Cumes, celle d'Érythrée, celle de Pytho, celle de Taraxandre, celle de Macétis, celle de Thessalie, celle de Thesprotis; et Calchas et Mopsus, tous

deux contemporains du siège de Troie. Mais Mopsus était plus âgé, puisqu'il avait été l'un des argonautes.

F.

On dit que Battus de Cyrène est l'auteur du traité sur l'art divinatoire appelé *Divination de Mopsus*. Dorothée, dans la première partie de sa compilation, rapporte que Mopsus a entendu Alcyon et Coroné. Le grand Pythagore se livra toujours à l'étude de la divination, et eut foi dans les oracles de cet art. Il en fut de même d'Abaris l'hyperboréen, d'Aristée de Marmora, du Crétois Épiménides qui vint à Sparte, et du mède Zoroastre, et d'Empédocle d'Agrigente, et de Phormion de Sparte, et de Polyaratus de Thasos, et d'Empédotime de Syracuse, et enfin, et surtout, de l'athénien Socrate.

« Je 86 tiens de la faveur divine, dit-il, dans le Théagé, un démon qui m'accompagne depuis l'enfance, et qui m'avertit. C'est une voix qui, lorsqu'elle s'élève, me détourne de ce que je vais faire, mais qui ne m'excite jamais. »

Exéceste, tyran des Phocéens, portait à l'une de ses mains deux anneaux magiques, et par le son qu'ils rendaient en s'entrechoquant, jugeait du moment où il devait agir. Il fut cependant tué par ruse, bien que le bruit de ses anneaux lui eût d'avance présagé cette mort, comme le dit Aristote, dans son livre sur la république des Phocéens. Nous citerons en outre, parmi les Égyptiens qui jadis furent hommes, mais que leurs semblables ont déifiés, Hermès de Thèbes, Esculape de Memphis, Tiresias et Manto deThèbes, comme dit Euridipe; et Hélène, Laocoon, Oenone et Crénus, tous quatre de Troie. Ce Crénus, l'un des Héraclides, fut, dit-on, un devin remarquable. Nous citerons encore Jamus d'Élide, de qui descendent les Jamides, et Polyde, qui fut célèbre à Argos et à Mégare. C'est de lui que parle le poète tragique. Qu'est-il besoin de citer Télème, qui fut le devin des cyclopes, et qui prédit à Polyphème le coup dont le

frapperait Ulysse, dans le cours de ses voyages ; ou bien Onomacrite d'Athènes, ou Amphiaraùs que l'on dit antérieur d'une génération à la prise de Troie, et qui fut l'un des sept chefs qui combattirent devant Thèbes ; ou Théoclymène de Céphalonie, ou Telmesse de Carie, ou Galéus de Sicile? Outre ceux-là, il en fut encore d'autres, tels que, Idmou, l'un des Argonautes, Phémonoé, la pythonisse de Delphes, Mopsus fils d'Apollon et de Manto et originaire de Pamphylie, Amphiloque, fils d'Amphiaraûs et originaire de Cilicie, Alcméon d'Acarnanie, Anias de Delos, et Aristandre de Telmesse qui suivit Alexandre. Philochore, dans le premier livre de son traité sur l'art divinatoire, rapporte qu'Orphée aussi fut devin. Théopompe, Éphore et Timée, parlent d'un devin nommé Orthagore; Pythocle de Samos, dans le quatrième livre de son histoire d'Italie, fait mention d'un autre devin nommé Caïus-Julius-Nepos. Mais de tous les Grecs dont nous avons cité les noms, les uns furent *des brigands et des voleurs*, comme dit l'Écriture, et la plupart 87 de leurs prédictions n'eurent d'autre base que des observations matérielles et que des conjectures, comme les médécins qui, dans l'exercice de leur art, prennent pour seul guide la physiognomonie. Les autres furent inspirés par des démons, ou jetés dans des extases prophétiques soit par les vapeurs qui s'élèvent des eaux, soit par l'odeur des parfums, soit par certaines émanations atmosphériques. Mais les prophètes hébreux tenaient du ciel leur puissance divinatrice. Tel fut avant la loi, Adam qui prédit l'avenir dans les paroles qu'il prononça sur la femme, et qui prophétisa encore en donnant anx animaux le nom que chacun d'eux devait porter. Tel fut Noé, qui prêcha la pénitence; tels furent Abraham, Isaac et Jacob, qui d'avance annoncèrent clairement un grand nombre de fait qu'un avenir éloigné recélait encore, et de ceux dont l'accomplissement était déjà proche. Tels furent, sous la loi, Moïse et Aaron, et après eux Jésus, fils de Navé, Samuel, Gad, Nathan, Achias, Saméas, Jéhu, Héli, Élie, Michée, Abdiu, Elisée, Abdadonaï, Amos,

Isaïe, Osée, Jonas, Joël, Jérémie, Sophonie, fils de Chusi, Ézéchiel, Urias, Habacuc, Nahum, Daniel, Misaël, l'auteur du traité sur les arguments, Aggée, Zacharie, Malachie l'un des douze, en tout trente-cinq prophètes. Parmi les femmes, (car elles aussi prophétisaient) ; nous trouvons Sara, Rébecca, Débora et Olda. Puis sous la loi ancienne encore, Jean prophétisa jusqu'au baptême du Sauveur. Après la naissance du Christ, paraissent les prophètes Anne et Siméon. Les Évangiles rapportent que Zacharie, père de Jean, prophétisa aussi avant son fils. Voyons donc, en prenant Moïse pour point de départ, quelle est la supputation chronologique adoptée par les Grecs. Depuis la naissance de Moïse, jusqu'au jour où les Israélites sortirent d'Égypte, quatre-vingts ans; depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la mort de Moïse, quarante années. La sortie des Israélites eut lieu du temps d'Inachus ; car Moïse sortit d'Égypte quatre cent quarante-cinq ans avant la période sothiaque. Depuis le temps où Moïse eut le commandement d'Israël, et depuis Inachus jusqu'au déluge de Deucalion, le second déluge qui ait eu lieu en Grèce, [88] veux-je dire, et jusqu'à l'incendie causé par Phaéton, événements contemporains au règne de Crotops, on compte quarante générations. Or, trois générations représentent cent ans. Depuis le déluge de Deucalion jusqu'à l'incendie du mont Ida, jusqu'à la découverte du fer, jusqu'aux dactyles idéens, Thrasylle compte soixante-treize ans ; et depuis l'incendie du mont Ida, jusqu'à l'enlèvement de Ganymède, soixante-cinq ans ; depuis cet enlèvement jusqu'à l'expédition de Persée, et jusqu'à l'établissement des jeux isthmiques par Glaucus, en mémoire de Mélicerte, il s'écoula quinze ans ; depuis l'expédition de Persée jusqu'à la fondation de Troie, trente-quatre ans; de là jusqu'à l'expédition des argonautes, soixante-quatre ans ; depuis cette expédition jusqu'à Thésée et jusqu'au Minotaure, trente-deux ans ; depuis Thésée et le Minotaure jusqu'aux sept chefs qui assiégèrent Thèbes, dix aus; depuis les sept chefs jusqu'à l'établissement des jeux

olympiques par Hercule, en mémoire de Pélops, trois ans ; depuis l'établissement des jeux olympiques jusqu'à l'expédition des Amazones contre Athènes, et jusqu'à l'enlèvement d'Hélène par Thésée, neuf ans; de là jusqu'à l'apothéose d'Hercule, onze ans ; depuis cette apothéose jusqu'à l'enlèvement d'Hélène par Alexandre Pâris, quatre ans; depuis cet enlèvement jusqu'à la prise de Troie, dix ans ; depuis la prise de Troie jusqu'à la descente d'Énée en Italie, et jusqu'à la fondation de Lavinie, dix ans; depuis la fondation de l.avinie jusqu'au règne d'Âscagne, huit ans ; depuis ce règne jusqu'à la descente des Héraclides, soixante et un ans ; depuis la descente des Héraclides jusqu'à l'olympiade d'iphitus, trois cent trente-huit ans.

G.

Voici la supputation chronologique d'Ératosthènes : Depuis la prise de Troie jusqu'à la venue des Héraclides, quatre-vingts ans; depuis la venue des Héraclides jusqu'à la formation de l'Ionie, soixante ans ; depuis la formation de l'Ionie jusqu'au gouvernement de Lycurgue, cent cinquante-neuf ans ; depuis ce gouvernement jusqu'à la première année de la première olympiade, cent-huit ans ; depuis cette époque jusqu'à l'invasion de Xerxès, deux cent quatre-vingt dix-sept ans; depuis cette invasion jusqu'au commencement 89 de la guerre du Péloponnèse, quarante-huit ans ; et depuis le commencement jusqu'à la fin de cette guerre, qui se termina par la défaite des Athéniens, vingt-sept ans; depuis cette défaite jusqu'à la bataille de Leuctres, trente-quatre ans; depuis cette bataille jusqu'à la mort de Philippe, trente-cinq ans ; depuis la mort de Philippe jusqu'à la mort d'Alexandre, douze ans.

Il en est qui, depuis la première olympiade jusqu'à la fondation de Rome, comptent deux cent quatre ans; depuis la fondation de Rome jusqu'à l'expulsion des rois, expulsion suivie de la création des consuls, deux cent quarante-trois ans ; depuis l'expulsion des rois jusqu'à la mort d'Alexandre,

cent quatre-vingt-six ans; depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la victoire d'Auguste, après laquelle Antoine se donna lui-même la mort dans la ville d'Alexandrie, deux cent quatre-vingt quatorze ans (Auguste était alors consul pour la quatrième fois) ; depuis cette époque jusqu'à l'établissement des jeux fondés à Rome par Domitien, cent quatorze ans; depuis la première célébration de ces jeux jusqu'à la mort de Commode, cent onze ans.

Quelques historiens comptent depuis Cécrops jusqu'à Alexandre le macédonien, dix-huit cent vingt-huit ans; et depuis Démophon, douze cent cinquante ans. Depuis la prise de Troie jusqu'à la descente des Héraclides, cent vingt ou cent quatre-vingts ans; depuis ce dernier événement jusqu'à l'archontat d'Événète, pendant lequel on dit qu'Alexandre passa en Asie, sept cent quinze ans, selon le témoignage de Phanias; sept cent trente-cinq ans selon Éphore; huit cent vingt ans selon Timée et Clitarque; et sept cent soixante-quatorze ans selon Ératosthènes. Duris compte mille ans depuis la prise de Troie jusqu'à l'arrivée d'Alexandre en Asie ; depuis ce dernier fait jusqu'à Événète, qui exerçait les fonctions d'archonte à Athènes, au moment de la mort d'Alexandre, onze ans; depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne de Germanicus Claude César, trois cent soixante-cinq ans. On sait au juste le nombre des années qui s'écoulèrent depuis Claude jusqu'à la mort de Commode.

Après nous être servis de la supputation adoptée par les Grecs, il nous faut, pour exposer le tableau 90 des plus longues séries d'années, nous aider aussi de la chronologie adoptée par les barbares. Depuis Adam jusqu'au déluge ils comptent deux mille cent quarante-huit ans quatre jours. Depuis Sem jusqu'à Abraham, douze cent cinquante ans. Depuis Isaac jusqu'au partage de la terre promise, six cent seize ans. Depuis les juges jusqu'à Samuel, quatre cent soixante trois ans sept mois. Aux juges succède le

gouvernement royal, qui dure cinq cent soixante-douze ans six mois dix jours. Après les rois de Juda s'élève l'empire des Perses qui dure deux cent trente-cinq ans. Après l'empire des Perses, l'empire des Macédoniens, qui depuis Alexandre jusqu'à la mort d'Antoine, représente un total de trois cent douze ans et dix-huit jours. Viennent ensuite les empereurs Romains ; et depuis Auguste jusqu'à la mort de Commode, deux cent vingt-deux ans se sont écoulés. Depuis la fin de la captivité de soixante-dix ans et du retour des Juifs dans leur patrie, jusqu'à la nouvelle servitude qui les frappa sous le règne de Vespasien, on compte quatre cent dix ans. Enfin, depuis Vespasien jusqu'à la mort de Commode, cent vingt et un ans, six mois vingt-quatre jours.

Démétrius, dans son histoire des rois de Judée, dit que les tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi ne furent pas emmenées en captivité par Sennachérib, et que depuis cette captivité jusqu'à la dernière, celle que Nabuchodonosor fit subir aux habitants de Jérusalem, il s'écoula cent vingt-huit ans six mois; que depuis l'année où les dix tribus d'Israël furent emmenées captives de Samarie, jusqu'au règne de Ptolémée quatre, il s'écoula cinq cent soixante-treize ans et neuf mois; et depuis l'époque où elles furent emmenées captives de Jérusalem, trois cent trente-huit ans et trois mois. Mais Philon lui-même, en ce qui touche l'histoire chronologique des rois de Judée, n'est pas d'accord avec Démétrius. Eupolème, en outre, dans un ouvrage qui traite de la même matière, compte depuis Adam jusqu'à la cinquième année du règne de Ptolémée Démétrius, roi d'Egypte, et le douzième du nom, cinq mille cent quarante-neuf ans; et depuis le jour où Moïse ramena les Juifs d'Egypte jusqu'au même temps, deux mille cinq cent quatre- 91 vingts ans. Or, depuis cette époque jusqu'au consulat de Caïus Domitien et de Cassianus, il s'est écoulé cent-vingt ans. Éphore et beaucoup d'autres historiens

disent qu'il y a soixante-quinze nations et soixante-quinze idiomes. Ils connaissaient sans doute ces paroles de Moïse :

« Toutes les personnes de la maison de Jacob qui entrèrent en Égypte, étaient au nombre de soixante-quinze. »

Mais ce qui est plus conforme à la vérité, c'est qu'on trouve que les dialectes primitifs sont au nombre de soixante-douze, comme nos saintes Écritures nous l'apprennent. Tous les autres dialectes se forment du mélange de deux ou trois dialectes primitifs, ou d'un plus grand nombre. Un dialecte est un mode de langage qui caractérise une localité, ou le génie d'un peuple particulier. Les Grecs disent qu'ils ont cinq dialectes : l'attique, le dorien, l'ionien, l'éolien et le dialecte commun; et que les idiomes des barbares étant innombrables, on ne les appelle pas dialectes, mais langues. Platon attribue aussi aux dieux un certain dialecte. C'est surtout dans les songes et dans les oracles qu'il puise cette conjecture; les démoniaques la lui fournissent aussi, eux qui ne parlent ni avec leur propre voix ni avec leur propre dialecte, mais avec la voix et le dialecte des démons, qui se sont furtivement introduits en eux. Il pense que les animaux même ont des dialectes particuliers, qui sont compris par tous les individus d'une même espèce. C'est ainsi que lorsqu'un éléphant tombe dans un marécage, et qu'il pousse des cris, quelqu'autre éléphant survient, et voyant ce qui est arrivé, rebrousse chemin, et ramène peu après une troupe d'éléphants avec le secours desquels il dégage celui qui s'était embourbé. On dit que dans la Lybie, quand un scorpion voit un homme qu'il ne peut atteindre avec son dard, il s'éloigne et revient avec d'autres scorpions, et que s'attachant l'un à l'autre en forme de chaine, ils réussissent de la sorte dans les embûches qu'ils tendent. Les brutes, pour s'exprimer, ne se servent pas de gestes équivoques, ni du jeu de la physionomie, mais selon moi, d'un dialecte qui leur est propre. Il est encore des

naturalistes qui disent que, si la ligne d'un pécheur vient à se rompre au moment où il enlève un 92 poisson, ce poisson s'échappant, on ne trouve plus de tout le jour aucun poisson de la même espèce dans le même endroit. Les dialectes primitifs et générateurs sont les dialectes de peuples que les Grecs appellent barbares. Ils tiennent de Dieu même les éléments dont ils se composent. Car on reconnaît que les prières faites en langue barbare sont plus efficaces que les autres. Dans Cratyle, Platon voulant donner l'étymologie du mot feu, dit que c'est un mot barbare. Il certifie en conséquence que les Phrygiens se servent de ce mot, à une légère altération près.

H.

Il n'est pas hors de propos, je crois, pour bien établir l'époque où le Sauveur est né, d'exposer maintenant l'histoire chronologique des empereurs romains. Auguste régna quarante-trois ans, Tibère vingt-deux ans, Caïus quatre ans, Claude quatorze ans, Néron quatorze ans, Galba un an, Vespasien dix ans, Titus trois ans, Domitien quinze ans, Nerva un an, Trajan dix-neuf ans, Adrien vingt et un ans, et Antonin vingt et un ans. Puis le régne de Marc-Aurèle, surnommé Antonin, et celui de Commode, donnent ensemble trente-deux ans. Depuis Auguste jusqu'à Commode il s'est donc écoulé deux cent vingt-deux ans, et depuis Adam jusqu'à la mort de Commode, cinq mille sept cent quatre-vingt-quatre ans deux mois douze jours. Il est des historiens qui exposent comme il suit l'histoire chronologique des empereurs romains : Caïus Jules César régna sur l'empire romain pendant trois ans quatre mois et cinq jours; après lui, Auguste régna quarante-six ans quatre mois et un jour ; puis Tibère, vingt-six ans six mois dix-neuf jours; Caïus César, trois ans dix mois et huit jours; Claude, treize ans, huit mois et vingt-huit jours; Néron, treize ans huit mois et vingt-huit jours ; Galba, sept mois et six jours; Othon, cinq mois et un jour ; Vitellius, sept mois et un jour ;

Vespasien, onze ans onze mois et vingt-deux jours; Titus, deux ans et deux mois; Domitien, quinze ans huit mois et cinq jours; Nerva, un an quatre mois et dix jours; Trajan, dix-neuf ans sept mois et quinze jours; Adrien, vingt ans dix mois et vingt-huit jours; Antonin, vingt-deux ans trois mois 93 et sept jours; Marc-Aurèle Antonin, dix-neuf ans et onze jours ; Commode, douze ans neuf mois et quatorze jours. Ainsi donc, depuis Jules-César jusqu'à la mort de Commode, il s'est écoulé deux cent trente-six ans et six mois. Et depuis Romulus, le fondateur de Rome, jusqu'à la mort de Commode, on compte en tout neuf cent cinquante-trois ans et six mois. Or, notre Seigneur est né la vingt-huitième année du gouvernement d'Auguste, lorsqu'on ordonna *le premier dénombrement.* Ce qui prouve la fidélité de cette date, c'est qu'il est écrit dans l'Évangile selon saint Luc :

« Or, la quinzième année de l'empire de Tibère César, le Seigneur parla à Jean, fils de Zacharie. »

Il est encore écrit dans le même évangile :

« Quand Jésus se présenta pour être baptisé, il entrait dans sa trentième année. »

Et quant à sa prédication qui ne devait durer qu'un an, le même évangile nous l'apprend aussi en ces termes:

« Il m'a envoyé pour prêcher durant l'année de grâce du Seigneur. »

Telles sont les paroles du prophète et de l'Évangile. Ainsi donc les quinze ans que le Sauveur vécut sous le règne d'Auguste, et les quinze autres qu'il vécut sous le régne de Tibère forment les trente ans qui s'écoulèrent jusqu'au jour de sa passion. Depuis ce jour jusqu'à la destruction de Jérusalem, on compte quarante-deux ans et trois mois, depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à la mort de Commode, cent vingt-huit ans dix mois et trois jours. En tout, depuis la naissance du Seigneur jusqu'à la mort de Commode, cent quatre-vingt-quatorze ans un mois et treize

jours. Il est des historiens qui, poussant plus loin l'exactitude chronologique, ont indiqué non seulement l'année de la naissance du Seigneur, mais encore le jour, et le disent né la vingt-huitième année du règne d'Auguste, le vingt-cinquième jour du mois de *pachon*. Ceux de la secte de Basilide célèbrent aussi le jour du baptême de Jésus-Christ, en employant à des lectures la nuit qui précède ce jour. Ils disent que ce baptême eut lieu la quinzième année du règne de Tibère-César, le quinzième jour du mois de *tubi*. D'autres veulent que ce soit le onzième jour du même mois. Il en est qui, recherchant avec le soin le plus minutieux les moindres 94 détails qui se rapportent à la passion de notre Seigneur, disent qu'elle eut lieu la seizième année du régne de Tibère-César, le vingt-cinquième jour du mois de *phoménoth* ; quelques-uns disent le vingt-cinquième jour du mois de *pharmuthi* ; d'autres le dix-neuvième jour de ce dernier mois. Il en est même plusieurs d'entre eux qui disent que le Christ est né le vingt-quatrième ou le vingt-cinquième jour du mois de *pharmuthi*. Il faut, en outre, ajouter à notre tableau chronologique le nombre des jours qui, selon les paroles de Daniel, devaient s'écouler depuis la désolation de Jérusalem jusqu'à sa ruine, et les sept années et sept mois formant le reste du règne de Vespasien. Car, si l'on réunit les deux premières années de ce règne aux dix-sept mois et huit jours écoulés pendant les règnes de Galba, d'Othon et de Vitellius, on obtient de la sorte trois ans et six mois, qui représentent l*a moitié de la semaine* dont parle le prophète Daniel. En effet, il a dit qu'il s'écoulerait deux mille trois cents jours, depuis l'époque où Néron jetterait l'abomination dans la ville sainte, jusqu'à la destruction de cette ville. C'est ce que marquent ces paroles de l'Écriture :

« Jusques à quand la vision et l'abolition du sacrifice, et la désolation du péché commis? Jusques à quand sera foulé aux pieds le sanctuaire et sa force? Et il lui dit : Jusqu'au soir

et au matin, deux mille et trois cents jours, et le sanctuaire sera détruit. »

Ces deux mille trois cents jours forment donc six ans et quatre mois, dont une moitié appartient au règne de Néron, et compose la moitié de la semaine du prophète; et dont l'autre moitié se trouve remplie par les règnes de Galba, d'Othon et de Vitellius, et par deux années du règne de Vespasien. C'est pour cela que Daniel dit : « Bienheureux celui qui sera parvenu jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours. » Car la guerre a duré jusqu'à ces jours, puis elle a cessé. On trouve aussi ce nombre dans un autre passage du chapitre où nous avons déjà puisé les paroles précédentes ; voici ce passage :

« Et depuis le temps que le sacrifice continuel aura été aboli et que l'abomination sera mise dans la désolation, Il y aura douze cent quatre-vingt-dix jours. Bienheureux celui qui au- 95 ra attendu, et qui sera parvenu jusqu'à treize cent trente cinq jours. »

Flavius Josèphe de Judée, auteur d'une histoire des Juifs, établit une supputation chronologique dans laquelle il dit que, depuis Moïse jusqu'à David, il s'est écoulé cinq cent quatre-vingt cinq ans; depuis David jusqu'à la deuxième année du règne de Vespasien, onze cent soixante dix-neuf ans; et depuis cette époque jusqu'à la dixième année du règne d'Antonin, soixante-dix-sept ans. En sorte que depuis Moïse jusqu'à la dixième année du règne d'Antonin, Josèphe compte en tout dix-huit cent quarante et un ans. D'autres comptent depuis Inachus et Moïse jusqu'à la mort de Commode, deux mille huit cent quarante-deux ans; d'autres, deux mille trois cent vingt et un ans. Dans l'Évangile selon saint Mathieu, la généalogie du Christ commence à Abraham et finit à Marie, mère du Seigneur.

« Toutes les générations, dit-il, depuis Abraham jusqu'à David, sont quatorze générations; et depuis David jusqu'à la

transmigration de Babylone, quatorze générations; et depuis la transmigration de Babylone jusqu'à Jésus-Christ, quatorze autres générations; en somme, trois intervalles mystiques embrassant six semaines de générations. »

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur expose les matières qu'il va traiter.

Attendu que les Grecs, d'après le témoignage de l'Écriture, ont été les plagiaires de la philosophie barbare, il s'agit maintenant de fournir, en peu de mots, cette démonstration. Nous établirons que, peu satisfaits de transporter dans leurs récits les faits extraordinaires racontés par nos livres saints, ils nous ont dérobé nos dogmes principaux, en les altérant, puisque l'antériorité, comme il résulte de nos preuves, appartient à l'Écriture. Nous les surprendrons en flagrant délit sur ce qui concerne la foi et la sagesse, la connaissance et la science, l'espérance et la charité, la pénitence et la chasteté; enfin, sur la crainte de Dieu : cortège de vertus qu'enfante sans contredit la vérité. Nous entrerons dans tous les développements que réclamera la discussion présente. Nous percerons les ténèbres de la philosophie barbare ; ses symboles, ses mystères, toutes les formes adoptées par ceux qui propagèrent activement les traditions antiques, nous les pénétrerons; étude très-avantageuse, disons mieux, étude indispensable pour la connaissance de la vérité. Ce sera le moment de repousser les inculpations des Grecs contre nous, par quelques preuves empruntées aux livres sacrés, afin que le juif, inclinant peu à peu l'oreille à nos paroles, puisse revenir de ce qu'il croit à ce qu'il ne croit pas encore. La raison veut ensuite que nous censurions avec une critique, toute de charité, la vie et les prétendues découvertes des philosophes [118] les plus renommés. Que voulons-nous par-là ? nous venger de nos accusateurs? Loin de nous cette pensée ! nous avons appris à bénir ceux qui nous maudissent, même quand ils nous chargent de vaines imprécations. Les convertir, voilà notre but. Peut-être

rougiront-ils d'eux-mêmes, ces illustres sages, corrigés par la censure d'un barbare, et contraints enfin de reconnaître à quoi se réduisent ces doctrines si vantées, qui les entraînent loin de leur patrie, et par delà les mers. Afin de détruire en eux une orgueilleuse présomption, produisons au grand jour leurs larcins; d'autre part, faisons justice des prétendues découvertes qu'ils doivent à eux-mêmes et dont ils se glorifient.

« Qui blâme avec franchise n'est point ennemi de la paix. »

Arrivant ensuite à démontrer l'inutilité de ce qu'ils nomment le cercle des sciences, nous dirons nn mot en passant de l'astrologie, des mathématiques, de la magie et de la goatie : spéculations dont les Grecs s'applaudissent comme du dernier effort de l'intelligence. Nous sommes peu exercé, nous l'avons dit souvent, à l'élégance grecque dont nous faisons d'ailleurs peu de cas ; elle ne sert qu'à égarer la multitude loin de la vérité, tandis que la philosophie réelle cherche moins à flatter l'oreille des auditeurs qu'à porter la lumière dans leurs âmes. Il faut, selon nous, que le zélateur de la vérité, sans artifice de style, ni préoccupation de langage, exprime du mieux qu'il peut sa pensée. Les choses échappent à ceux qui soignent laborieusement la composition et n'ont souci que des mots. Voyez l'habile agriculteur ! Il cueille, sans la blesser, la rose qui croît au milieu des épines. Le lapidaire expérimenté surprend la perle cachée dans la chair du coquillage. Enfin, les poules, dont la chair est la plus succulente, ne sont pas celles, dit-on, que l'on a nourries abondamment, mais celles qui ont creusé la terre pour en arracher péniblement une rare pâture. Ainsi donc, l'homme qui, étudiant la vraisemblance, chercherait la vérité à travers le cercle des probabilités et la vaine science des Grecs, cet homme imiterait le peintre qui se fatigue vainement à saisir les traits véritables d'un modèle, sous le masque qui les lui dérobe.

« Tout ce qu'il est à propos de te révéler, te 119 sera révélé. »

Ainsi parla à Hermas l'Esprit de Dieu, qui lui apparut dans une vision.

CHAPITRE II.

C'est par la foi seule que l'on peut arriver à la connaissance de Dieu.

« Ne t'enorgueillis pas de ta sagesse, disent les Proverbes, mais reconnais Dieu dans chacune de tes voies, afin qu'il aplanisse tes sentiers, et que ton pied ne heurte pas. »

Salomon veut montrer par-là que les actions doivent être conformes à la raison. Il veut de plus nous enseigner qu'il faut choisir dans chaque doctrine ce qu'elle a d'utile. Car les voies de la sagesse sont diverses pour arriver à la route qui conduit directement à la vérité ; or, la voie unique de la vérité, c'est la foi.

« Que ton pied ne heurte pas, »

dit Salomon, à l'occasion des hommes qui lui paraissaient on opposition avec cette sagesse une et divine, régulatrice universelle. Aussi, ajoute-t-il:

«Ne « sois pas sage à tes propres yeux, »

c'est-à-dire perdu dans tes raisonnements impies qui sont une révolte contre le plan même de Dieu.

« Crains le Seigneur, seul puissant ; »

d'où il suit qu'il ne faut pas résister à Dieu. L'induction elle-même prouve évidemment que la crainte de Dieu consiste à se détourner du mal. Car il dit :

« Crains le Seigneur, détourne toi du mal. C'est la règle de la sagesse. »

Le Seigneur châtie. il est vrai, celui qu'il aime, il le frappe pour qu'il comprenne, et il lui rend ensuite la paix et

l'innocence. Cette philosophie, barbare au jugement des Grecs, et sur les traces de laquelle nous marchons, est donc la parfaite et véritable philosophie.

« Lui-même, il m'a donné la vraie science de tout ce qui existe, afin que je connaisse l'ordonnance de l'univers, dit Salomon, au livre de la Sagesse ; »

et ce qui suit, jusqu'à ces mots :

« et les propriétés des racines elles-mêmes. »

Dans cette énumération, il embrasse la contemplation des phénomènes que renferme le monde physique. Il insinue plus bas qu'il désigne aussi le monde moral, quand il ajoute :

« Et 120 j'ai appris les choses secrètes et ignorées, parce que la sagesse, auteur de tout ce qui est, me les a enseignées. »

Vous avez, en quelques mots, la profession de foi de notre philosophie. Entretenue par l'innocence des mœurs, l'étude de ces préceptes nous élève, par l'intermédiaire de cette sagesse, auteur de toutes choses, vers le chef et le modérateur de l'univers : but difficile à découvrir, non moins difficile à atteindre, qui recule incessamment et se dérobe à la main qui le poursuit ! Mais ce Dieu, quoique placé bien loin de l'homme, marche près de l'homme, ô prodige ineffable !

« Je suis le Dieu de près, dit le Seigneur ; c'est mon essence qui est loin. »

A quel titre, en effet, l'incréé se rapprocherait-il du créé ? Mais il nous environne par sa puissance qui renferme tout en elle-même.

« Qui se cachera dans les ténèbres, sans que je le voie, s'écrie-t-il ?»

La puissance de Dieu, en contact avec nous, toujours présente au milieu des hommes, nous voit, nous protège, nous enseigne. Aussi Moïse, persuadé que la sagesse humaine ne peut arriver par elle-même à la connaissance de Dieu, s'écrie :

« Montrez-vous vous-même à moi, »

et il s'efforce d'entrer dans les ténèbres de la nuée où tonnait la voix de Dieu, qu'est-ce à dire? dans les mystères profonds et impénétrables de l'Être. Car Dieu n'est pas dans une nuée, ni dans un lieu ; il réside par delà l'espace, le temps et l'essence des choses. Aussi n'est-il point divisible ; il ne contient ni n'est contenu à la manière des substances matérielles, rien ne le circonscrit, rien ne le partage !

« Quel palais pouvez-vous me bâtir, dit le Seigneur ? »

Lui-même ne s'en est point bâti, puisqu'il est sans bornes ; quoique le *ciel* soit appelé sa *demeure*, il n'y est point renfermé, mais il s'y repose, content de son œuvre. Il est donc évident que la vérité nous est cachée, et s'il nous a suffi d'un seul exemple pour le prouver, il faudra bien se rendre tout à l'heure à la multiplicité de nos témoignages ? Et comment refuser nos éloges

«à ceux qui veulent et peuvent arriver, d'après le langage de Salomon, à connaitre la sagesse et la discipline, à comprendre les paroles de la prudence, à saisir les lumières de l'intelligence, la justice véritable (car elle diffère de celle que les lois grecques et la philosophie ensei- 121 gnent en dehors de la vérité) et enfin à diriger ses jugements. »

S'agit-il ici des jugements des tribunaux? Non ; mais de cette conscience qui réside au fond de nous même, et que le texte sacré nous avertit de garder saine et libre, dégagée de toute erreur,

« pour inspirer la sagesse aux simples, la science et l'habileté aux enfants. Le sage, en écoutant deviendra plus sage, et l'homme prudent apprendra l'art de gouverner. Il pénètrera les paraboles et leurs secrets, les discours des sages et leurs mystères. »

Car ceux que Dieu inspire, ne profèrent pas de discours menteurs, ni ceux qui parlent d'après eux. Ils n'enlacent pas la jeunesse dans des filets, à la manière des sophistes, tourbe insouciante de la vérité. Ceux qui possèdent l'Esprit-Saint pénètrent les profondeurs de Dieu, c'est-à-dire s'emparent du sens obscur des prophètes. Mais il est défendu de prostituer aux chiens ce qui est sacré, tant qu'ils demeureront farouches. Convient-il, en effet, de livrer la pure et divine source d'eau vive aux lèvres des hommes envieux, inquiets, incrédules, et qui aboient impudemment contre la vérité?

« Que tes sources ne jaillissent donc point au dehors; qu'elles coulent au sein de ton domaine. Car, il en est peu, dit le célèbre Héraclite, qui, en tombant sur ces matières, les comprennent. Quand ils les ont apprises, ils ne les connaissent même pas, quoiqu'ils s'imaginent les connaitre. »

Et Abacuc ne vous semble-t-il pas avoir blâmé les incrédules par ces paroles :

« Le juste vivra de la foi ! »

Et cet autre prophète :

« Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas. »

En effet, le moyen qu'elle s'élève à la contemplation naturelle de ces dogmes, l'âme au dedans de laquelle l'incrédulité lutte à tout moment contre les mystères qu'il faut apprendre ? Or, la foi que les Grecs calomnient, en la réputant vaine et barbare, est un préjugé volontaire, un pieux assentiment,

« la substance des choses que nous devons espérer, et l'évidence de celles que nous ne voyons pas »,

suivant le langage du divin apôtre. C'est par elle que les anciens ont été honorés du témoignage que Dieu leur a rendu :

« Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. »

D'autres ont défini la foi, un assentiment qui nous 122 unit aux choses cachées, comme la démonstration un assentiment manifeste à l'existence d'une chose ignorée. Si donc ce choix comporte le désir, le désir est un acte de l'intelligence. Et puisque le choix de la volonté est toujours le principe de l'action, il suit de là que la foi est le principe même de cette action : base fondamentale du choix plein de sagesse qui la détermine, quand la foi nous a montré un motif raisonnable d'agir. S'attacher volontairement à ce qui est utile, c'est le commencement de la sagesse.

Un choix fermement arrêté est donc d'un grand poids dans l'acquisition de la connaissance. Dès-lors la méditation de la foi devient la science qui repose sur une base inébranlable. De là les philosophes définissent la science une manière d'être que ne peut renverser la raison. Or, existe-t-il réellement quelque autre état semblable, hors la piété, dont la raison est le seul instituteur? Pour moi, je ne le pense pas. Selon Théophraste, le sentiment est le principe de la foi. N'est-ce pas loi qui suggère les principes à notre raison et à notre intelligence? Ainsi, qui croit aux saintes Écritures, armé d'un témoignage solide et que rien ne saurait contredire, reçoit avec elles la parole du Dieu qui a donné les Écritures. La foi ne repose donc pas sur des preuves matérielles.

« Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru! »

Ainsi les sirènes, avec leurs chants d'une puissance surhumaine, saisissaient d'admiration les passants, et,

malgré leur résistance, les attiraient à elles par la séduction de leurs voix.

CHAPITRE III.

Il combat les hérétiques, qui prétendent que la foi provient d'une nécessité naturelle.

Ici les Basilidiens affirment que la foi nous est naturelle. Conséquemment, ils la placent dans l'élection, avec la vertu de pénétrer les choses sans démonstration préalable, et par 123 une sorte d'intuition de notre intelligence. Entendez les Valentiniens. Tout en nous accordant la foi, à nous autres gens simples, ils revendiquent pour eux seuls la science suprême. Ils seront d'ailleurs sauvés de droit : double avantage qu'ils doivent à l'excellence du limon dont ils ont été pétris; mais, s'il faut les en croire, la connaissance est aussi loin de la foi que l'esprit l'est de la matière. Les Basilidiens veulent de plus que la foi soit une élection personnelle, à des degrés divers, que la foi de tous les êtres du monde inférieur arrive comme conséquence de l'élection acquise dans le monde supérieur, et que le don de la foi ait été réparti à chacun sur la mesure de ses espérances. La foi n'est donc plus un acte de détermination volontaire, si elle est un privilège de notre nature. Qui n'aura pas cru, ne pourra être justement condamné; la faute n'en sera point à lui. Qui aura cru, n'aura pas le mérite d'une foi qui ne sera pas la sienne. Foi ou incrédulité, elles échappent dans leur propriété ou leur différence à la récompense ainsi qu'au châtiment. La raison le dit assez, puisqu'elles dérivent l'une et l'autre d'une nécessité naturelle et antérieure, dont le principe est dans la main du Tout-Puissant. Mais si, machines dépourvues d'âme, nous obéissons à des ressorts naturels, qu'avons-nous à faire du libre arbitre, de la contrainte et du désir qui marchent devant eux? Je me demande vainement à moi-même quelle sorte d'animal je suis, moi qui ai reçu de la fatalité des appétits que met en jeu une force étrangère.

Que devient alors, chez l'homme qui peut-être a été incrédule, le repentir, gage du pardon? Où est la raison du baptême? Pourquoi le bienheureux sceau qu'il imprime? A quoi bon le Fils et le Père ? Dieu n'est plus aux yeux des Basilidiens qu'un aveugle dispensateur d'organisations physiques, sans souci de la foi volontaire, fondement du salut.

CHAPITRE IV.

Il insiste sur l'utilité de la foi ; et il montre que la foi est le fondement de toute science.

Mais nous qui, grâce au témoignage des saintes Écritures, sommes convaincus que Dieu a communiqué à l'homme la libre et souveraine faculté de choisir ou de rejeter, appuyons-nous sur la foi avec la confiance d'un jugement inébranlable, avec l'ardeur d'un esprit zélé. N'avons nous pas choisi le Verbe qui est la vie ? En croyant à sa voix nous avons cru en Dieu ; en effet, qui croit au Verbe connait la vérité. Le Verbe est la vérité; mais qui ne croit pas à la parole du Verbe, ne croit pas en Dieu.

« C'est la foi qui nous apprend que le monde a été fait par la parole de Dieu, et que d'invisible qu'il était, il est devenu visible, dit l'apôtre. C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une victime plus excellente que celle de Caïn, et qu'il fut déclaré juste, Dieu lui-même rendant témoignage qu'il acceptait ses dons. C'est par la foi que la voix du juste parle encore après sa mort. »

L'apôtre poursuit de la sorte jusqu'à ces mots :

« que de jouir du plaisir passager du péché. »

La foi, en justifiant les saints personnages qui précédèrent la loi et que mentionne l'apôtre, les a institués héritiers de la divine promesse. A quoi bon invoquer de nouveau nos livres saints en témoignage de la foi ?

Le temps me manquerait si je voulais rappeler ce qui concerne Gédéon, Barac, Samson, Jephté, David, Samuel, les prophètes, et ce qui vient après eux.

Le vrai repose sur quatre bases : le sentiment, l'intelligence, la science et l'opinion. Selon la nature, c'est l'intelligence qui est la première ; selon nous et par rapport à nous, c'est le sentiment. L'essence de la science réside dans la réunion du sentiment et de l'intelligence. L'évidence est commune à l'intelligence et au sentiment ; mais le sentiment est comme l'introduction de la science. La foi, se frayant un passage à travers les sensations, laisse l'opinion derrière elle, se précipite vers la vé- 125 rité, et s'assied dans sa lumière. Vous qui prétendez que la science unie à la raison est capable de démontrer ; sachez-le bien! les causes premières sont au-dessus de toute démonstration ; ni l'art, ni la pénétration ne peuvent les saisir. La pénétration ! elle ne s'exerce que sur les choses éventuelles et variables ; l'art ! il est dans l'action et presque aussi dans la théorie; la contemplation est son domaine. C'est donc par la foi seule, disent nos livres, que l'on peut pénétrer jusqu'aux principes de l'univers; car toute science peut s'enseigner; mais on ne peut enseigner que ce que l'on a appris d'avance. Or, le principe de l'univers, énigme pour les Grecs, n'était connu ni de Thalès, qui désignait l'eau comme cause première, ni des autres physiciens qui l'ont suivi. N'est-ce pas Anaxagore qui le premier attribua la création de la matière à l'intelligence ? mais inhabile à défendre la dignité de la cause efficiente, il décrit bientôt je ne sais quels tourbillons insensés, où l'intelligence est réduite à l'inertie et à la passivité. C'est pourquoi le Verbe dit :

« N'appelez sur la terre personne votre maitre ; »

La science est donc un état démonstratif. La foi, au contraire, est une grâce toute spéciale qui nous élève des choses où la démonstration est impossible vers le principe simple, universel, qui n'est point attaché à la matière, qui

n'est point caché sous la matière, qui n'est point la matière elle-même.

Les incrédules, à ce qu'il semble, arrachent tout du ciel et du monde invisible pour le faire descendre sur la terre, palpant de leurs mains la pierre et l'arbre,

selon le langage de Platon.

En effet, le doigt placé sur la création sensible, ils n'accordent l'existence qu'à ce qu'ils peuvent saisir et manier; l'essence et la matière sont pour eux même chose. Et pourtant, adversaires de leur propre système, par une piété invincible, ils prennent la défense de certaines formes incorporelles, perceptibles à la seule intelligence, et qu'ils placent au-dessus de notre sphère dons un monde invisible ; ce sont les essences réelles, disent-ils.

« Voilà que je prépare de nouveaux prodiges, s'écrie le Verbe, tels que l'œil n'en a pas vu, ni l'oreille entendu, tels que rien de semblable n'est encore en- 126 tré dans le cœur de l'homme. »

C'est avec un œil nouveau, une oreille nouvelle, un cœur nouveau que les disciples du Seigneur, qui parlent, entendent et agissent selon l'esprit, doivent comprendre par la foi et par l'intelligence tout ce qui peut être vu et entendu. A côté de la bonne se trouve la fausse monnaie; celle-ci, pour réussir à tromper l'œil inexpérimenté, n'en impose point au changeur ; il a appris par l'usage à reconnaitre et à distinguer l'argent de bon ou de mauvais aloi. Ainsi le changeur est seul apte à dire à l'ignorant : Voici la fausse monnaie; pourquoi et comment? c'est le secret de son art, que transmettront l'enseignement et l'exercice. Selon Aristote, le critérium de la science, c'est-à-dire le moyen de découvrir la réalité, c'est la foi. La foi est donc supérieure à la science, puisqu'elle en est le critérium. La conjecture, espèce d'opinion indécise, ressemble à la foi, comme le flatteur à l'ami, le loup au chien. Mais lorsque

l'artisan voit qu'avec l'étude il devient bon artisan, lorsque le pilote, dressé à la manœuvre, peut enfin tenir le gouvernail, l'un et l'autre tirent cette conclusion que la volonté d'exceller dans un art ne suffit pas ; qu'auparavant il faut obéir et apprendre. Obéir au Verbe que nous avons proclamé notre maitre, c'est croire en lui seul, sans résistance, sans contradiction ; car à quel titre opposer notre science à la science de Dieu ? La connaissance a donc pour base la foi, la foi s'unit à la connaissance par une relation divine et dans une sorte d'alliance inséparable.

Epicure lui-même, qui place le plaisir bien au-dessus dé la vérité, appelle la foi un *préjugé* de l'esprit. Il définit le *préjugé*, un élan de la pensée vers un objet évident, et vers la compréhension manifeste de cet objet. Sans le préjugé, ajoute-t-il, impossible de chercher, de douter, de décider, d'argumenter. Sans préjugé de ce que l'on désire, comment s'instruire dans ce que l'on cherche ? Pour qui en est instruit, le préjugé a déjà fait place à la compréhension. Mais si le disciple ne peut apprendre sans le préjugé qui recueille la doctrine, il a donc des oreilles douées de la faculté de s'ouvrir à la vérité.

Heureux qui parle à des oreilles dont il est entendu; plus heureux [127] encore l'homme de l'acquiescement et de la docilité! car écouter, c'est comprendre. Si donc la foi n'est qu'au préjugé de ce qui nous est enseigné, si le préjugé n'est lui-même que l'obéissance, l'intelligence que la persuasion ; on ne peut donc rien apprendre sans la foi, puisqu'on ne peut rien sans le préjugé. De là ressort encore mieux l'incontestable vérité de ces paroles du prophète :

« Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. »

Héraclite d'Éphèse a aussi paraphrasé cette parole de cette façon :

« A moins d'espérer vous ne trouverez pas l'inespérable, puisqu'on ne saurait ni le découvrir ni l'atteindre. »

Enfin écoutons Platon dans ses *Lois* :

« Qui veut devenir parfaitement heureux doit être dès l'origine participant de la vérité, pour vivre le plus longtemps possible dans la vérité ; le voilà fidèle dès ce moment. Mais l'infidèle, c'est l'homme pour qui le mensonge est un ami de choix. Qui en est l'esclave volontaire, est tout au moins un insensé, sinon une brute. Double mal à éviter ! L'infidèle et l'ignorant n'ont point d'amis. »

Si le même Platon, dans *Euthydème*, appelle indirectement la vérité, *sagesse royale,* ouvrez son *Politique*, vous y lirez textuellement :

« La science du vrai roi est une science royale : qui la possède, prince ou citoyen, acquiert par là même le droit d'être nommé intelligence royale. »

Ainsi ceux qui ont cru en Jésus-Christ sont Chrétiens de nom et d'effet ; ainsi sont vraiment royaux ceux dont le roi prend soin. Ainsi les sages tirent leur nom de la sagesse, les justes de la justice ; ainsi qui procède de Jésus-Christ, roi des hommes, est roi; et qui procède du Christ, est Chrétien. Plus loin, Platon déclare ouvertement

« que ce qui est droit est légitime; et que la loi étant de sa nature une droite raison, ne se rencontre ni dans les livres, ni dans les productions de l'homme. »

Et l'Eléate son hôte, en parlant du roi et du chef de l'état, le nomme la loi vivante; tel est celui qui accomplit la loi et

« qui fait la volonté de son père. »

Loi vivante, il a été inscrit, pour ainsi dire, sur une haute colonne de bois, modèle de la vertu divine, exposé à tous les yeux qui peuvent le contempler. Les Grecs n'ignorent pas qu'à Lacédé- 128 mone la scytale des Ephores s'écrivait sur des rouleaux de bois. Or ma loi, je le répète, est une loi royale et vivante, une droite raison.

La loi! c'est la dominatrice universelle, la reine des hommes et des dieux,

dans la langue poétique de Pindare. Speusippe, dans son premier discours contre Cléophon, s'est rapproché de Platon en écrivant :

« Si l'on définit la royauté, le bien ; si le sage lui seul est prince, la loi étant la droite raison, sera bonne. »

Rien de plus vrai. Les stoïciens professent les mêmes maximes. Selon eux, la royauté, le sacerdoce, le don de prophétie, la science du législateur, la richesse, la vraie beauté, la noblesse et la liberté n'appartiennent qu'aux sages. Du reste, ils pensent avec l'opinion commune que cet idéal est difficile à rencontrer.

CHAPITRE V.

Il prouve par plusieurs exemples que les Grecs ont beaucoup puisé dans les saintes écritures.

Tous les dogmes dont nous venons de parler, le fait est constant, ont été transmis par le grand Moïse aux Grecs. Dans ce passage :

« Parce que Dieu a eu pitié de moi, je suis dans l'abondance de tous les biens, »

Moïse nous enseigne que tout appartient au sage. Et Dieu, lorsqu'il dit à Moïse :

« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, »

nous fait connaitre que Moïse lui est cher. En effet Dieu honore ouvertement le premier de ces patriarches du titre d'ami. Il change le nom primitif du deuxième en celui de *Voyant-Dieu*, et il se réserve pour lui-même Isaac comme une victime consacrée, symbole de la rédemption à venir ! Si les Grecs nous vantent leur Minos conversant familièrement avec Jupiter tous les neuf ans, c'est après

avoir su que Moïse s'était entretenu avec Dieu, comme un homme parle à son ami. Moïse aussi avait été un sage, un roi, un législateur; mais notre Sauveur s'élève au-dessus de toute nature humaine, d'une beauté si merveilleuse que nous ne pouvons aimer que lui, nous qui soupirons après 129 la véritable beauté, car il était la véritable lumière. Il fut salué roi par des enfants inexpérimentés encore, par les Juifs incrédules qui le méconnaissaient ; les prophètes, ses hérauts, proclamèrent son avènement. Telle est sa richesse que, dédaigneux de toute la terre et de l'or qu'elle porte à sa surface ou qu'elle cache dans ses entrailles, il méprisa les trésors que le démon lui offrait avec la gloire des empires. Ajouterai-je qu'il est le seul pontife, que seul il possède la science du culte divin? *Roi de la paix, Melchisédech*, il est le plus digne de marcher à la tête du genre humain. Il est législateur, puisqu'il a donné la loi dont les prophètes sont l'organe, puisqu'il prescrit et enseigne clairement ce qu'il est bon de faire ou d'éviter. Est-il une noblesse qui surpasse la noblesse de celui qui a Dieu seul pour père ?

Maintenant Platon va lui-même appuyer ces dogmes de son témoignage. Il a dit dans le *Phédon* que le sage est le seul riche.

« Ô Pan, s'écrie-t-il, et vous tous, dieux ici présents, donnez-moi d'acquérir la beauté de l'âme ! faites qu'il y ait alliance entre mes biens intérieurs et mes biens extérieurs! Faites que je n'accorde qu'au sage le nom de riche ! »

Son hôte athénien, blâmant ceux qui placent la richesse dans la possession de beaucoup d'or, s'exprime en ces termes :

« Il est impossible d'être à la fois très-riche et vertueux, à prendre ce terme de riche dans le sens qu'on lui donne communément ; et on entend par là ce petit nombre d'hommes qui possèdent en abondance cette sorte de biens

qui s'estiment à prix d'argent et qu'un malhonnête homme peut posséder comme un autre. »

« A l'homme probe, dit Salomon, appartiennent tous les biens de ce monde, au méchant pas une obole. »

L'Ecriture mérite donc beaucoup plus de créance quand elle dit :

« Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche de pratiquer la sagesse. »

« Bienheureux les pauvres, »

ajoute-t-elle. C'est encore l'avis de Platon, dans ces paroles :

« Celui-là n'est pas pauvre dont les biens décroissent, mais dont l'insatiabilité augmente. Car la pauvreté ne consiste pas dans l'exiguïté des ressources ; la pauvreté, c'est l'insatiabilité. Détruisez cette passion, le juste devient riche.»

J'ouvre [130] l'Alcibiade : Platon proclame que le vice est le propre de l'esclave, la vertu le propre de l'homme de bien.

« Secouez le joug pesant qui vous accable, dit l'Écriture, et prenez le mien qui est léger; »

expressions familières aux poètes du paganisme. Et cet autre passage,

« vous vous êtes vendus à vos péchés, »

vient confirmer nos paroles.

« Quiconque commet le péché est esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours en la maison ; si donc le fils vous affranchit, vous serez vraiment libres, et la vérité vous affranchira. »

Tel est le sens dans lequel l'hôte athénien dit que le sage est beau. Affirmer que le sage, même avec un corps

difforme, est beau, parce qu'il est juste, c'est donc ne rien dire que de vrai.

« Son visage était obscurci ; il était le dernier des enfants des hommes, »

s'écrie le prophète. Que Platon, dans le *Politique*, ait donné au sage le nom de roi, nous l'avons dit. Cette démonstration terminée, revenons à la foi. Platon prouve en toute évidence, dans le passage où il célèbre en même temps la paix, que la foi est partout nécessaire.

« Placez un homme droit et fidèle dans une sédition, vous l'y rencontrerez armé de toutes les vertus. Mais les mercenaires cherchent la mort dans les combats dont ils sont avides, téméraires et injustes pour la plupart, insolents, sans prudence, à peu d'exceptions près. »

Or, si ces principes sont justes, tout législateur qui voudra servir les hommes ne portera des lois qu'en se proposant pour but la vertu la plus haute. Cette vertu, c'est la foi elle-même, dont nous avons besoin en toute occasion, dans la paix comme dans la guerre, à chaque moment de la vie; car elle semble contenir à la fois toutes les autres vertus. Le bien, ce n'est ni la guerre, ni la sédition ; car il faut demander aux dieux de n'avoir jamais à y recourir. La paix, une bienveillance réciproque, voilà le bien par excellence. »

Il résulte sans contredit de ces maximes de Platon que la paix doit être le plus ardent de nos vœux, et que la mère des vertus les plus hautes, c'est la foi. Elle est donc juste cette parole de Salomon:

« La sagesse est dans la bouche de ceux qui ont la foi, »

puisque Xénocrate, dans son Traité de la prudence, appelle *la sa-* 131 gesse *la science des causes premières et de l'essence perceptible à l'intelligence*. Selon lui, la prudence est double, l'une applicable à la vie pratique,

l'autre à la vie contemplative ; il nomme cette dernière la sagesse humaine. Partant la sagesse est prudence, mais toute prudence n'est pas sagesse.

Nous avons déjà prouvé que c'est par la foi plutôt que par la démonstration que l'on acquiert la science du principe universel. Or, n'est-il pas étrange que les disciples de Pythagore de Samos refusassent, dans leurs recherches, le secours de la démonstration, persuadés que ce mot : *le maitre l'a dit,* tenait lieu de foi, emportant avec lui l'assentiment de l'intelligence ; et que de nos jours ceux qui veulent s'élever à la contemplation de la vérité, n'aient pas foi dans un maitre si digne de croyance, dans notre seul rédempteur, dans un Dieu, argumentent contre loi, et lui demandent des preuves à l'appui de ses paroles? Mais le Christ a dit :

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

Quel est-il? Epicharme va nous l'apprendre :

« L'esprit voit, l'esprit entend ; le reste est aveugle et sourd. »

Héraclite, pressant quelques incrédules, les appellent des hommes qui ne savent ni écouter ni parler. Il s'est inspiré de ces paroles de Salomon :

« Si tu aimes à écouter, tu recevras l'instruction, et si tu prêtes l'oreille, tu seras sage. »

CHAPITRE VI.

Excellence et utilité de la foi.

« Seigneur, qui croira à votre parole? dit Isaïe.

Car la foi vient de l'ouïe, selon le témoignage de l'apôtre, et l'on entend par la prédication de Jésus-Christ. Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient pas en lui? Et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne

leur prêche? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, si on ne les envoie? Selon ce qui est écrit : qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile de paix! »

Voyez-vous comment, par 132 l'ouïe et par la prédication des apôtres, saint Paul élève la foi jusqu'à la parole du Seigneur et jusqu'au fils de Dieu?

Nous ne comprenons pas encore que la parole de Dieu est une démonstration. A la paume, tout ne dépend pas de l'adresse de celui qui lance la balle ; il faut encore quelqu'un qui la reçoive à propos, afin que le jeu soit conforme aux règles. De même, une doctrine n'entre dans l'esprit du disciple qu'à la faveur de la soumission, sorte de foi naturelle nécessaire pour s'instruire. La fertilité d'une terre favorise le travail du semeur. Le meilleur enseignement est stérile, sans l'assentiment de l'élève, et les prophéties sont vaines sans la docilité des auditeurs. La paille sèche, disposée à subir l'action du feu, s'enflamme plus aisément. Et si l'aimant, cette pierre renommée, attire le fer, elle le doit à l'affinité qui existe entre eux. C'est par la même raison que l'ambre attire la paille. Or, en cette occurrence, le fer et la paille sont entrainés par un souffle qu'on ne peut définir, et qui n'agit pas comme cause efficiente, mais comme cause auxiliaire. Le vice nous fait deux sortes de guerre : tantôt il s'enveloppe de ténèbres et recourt à l'artifice pour nous surprendre, tantôt il nous emporte et nous déchire violemment. C'est pourquoi le Verbe divin a élevé la voix pour appeler tous les hommes. Il connaissait d'avance ceux qui n'obéiraient pas; mais, parce qu'il est en nous d'obéir ou de résister, et afin que personne ne puisse prétexter de son ignorance, il a fait la vocation égale pour tous, demandant à chacun selon ses forces. Car les uns ont à la fois la volonté et le pouvoir. C'est par une lutte constante qu'ils ont atteint ce double but, et qu'ils se sont purifiés. Les autres, bien qu'ils n'aient pas encore le pouvoir, ont déjà la volonté. La volonté émane de l'âme. L'acte ne peut avoir lieu sans le concours

du corps. La fin des choses n'est pas l'unique mesure de leur appréciation. On tient aussi compte à chacun du choix qui l'a déterminé. La résolution a-t-elle été prise sans effort? S'est-on repenti de ses fautes? A la suite des remords a-t-on reconnu son erreur? c'est-à-dire, l'a-t-on *connue ensuite*? Car, le repentir est comme une connaissance postérieure; et la connais- 133 sance, un éloignement réfléchi du péché. Le repentir est donc l'œuvre de la foi ; car, à moins de croire que les liens dans lesquels on était auparavant, soient les liens du péché, on ne s'en éloignera pas. Et si l'on ne croit pas qu'un châtiment soit réservé au pécheur, et que le salut de celui qui vit selon les préceptes soit certain, on ne changera pas de conduite. L'espérance aussi nait de la foi. C'est pourquoi les Basilidiens définissent la foi, l'assentiment de l'âme à l'existence des choses qui n'excitent pas eu nous de sensations, parce qu'elles sont hors de notre présence. L'espérance est l'attente de la possession d'un bien; mais il faut que l'attente soit pleine de foi, et celui-là est fidèle, qui conserve intact le dépôt qui lui a été confié. Or, le nôtre se compose des traditions sur Dieu, des préceptes divins, et de l'observance de ces préceptes. Le fidèle serviteur est celui que le Seigneur éprouve; et lorsque l'apôtre dit :

« Dieu est fidèle, »

il indique le Dieu qu'il faut croire lorsqu'il parle. Le Verbe nous fait connaitre ce Dieu fidèle. Comment donc, si penser c'est croire, comment les philosophes s'imaginent-ils que leurs opinions soient solides, puisqu'ils ne croient pas? La pensée n'est pas un assentiment volontaire à une démonstration antérieure; c'est un assentiment irrésistible à quelque chose de puissant. Or, qu'y a-t-il de plus puissant que Dieu? L'incrédulité est une pensée débile et négative sur une proposition, de même que le doute, un état qui admet difficilement la foi. La foi est une pensée volontaire, une sorte de présomption dictée par la prudence; l'attente,

une croyance à une chose future. Eu toute autre matière, c'est une opinion sur une chose incertaine. Mais la confiance est la possession anticipée d'un objet. C'est pourquoi nous avons foi en celui dans lequel nous nous confions pour nous aider à faire notre salut et à entrer dans la gloire de Dieu ; et nous avons confiance en Dieu seul, parce que nous savons qu'il ne violera pas ses promesses, et qu'il ne nous retirera pas les biens créés pour nous et réservés à notre fidélité. La bienveillance consiste à vouloir du bien à quelqu'un à cause de lui seul. Or, Dieu n'a besoin de rien. L'homme seul est le but de la bonté du Seigneur, divine mu- 134 nificence qui n'a pour objet que le bien de la créature. Si la foi d'Abraham lui fut imputée à justice, descendants d'Abraham, c'est aussi parce que nous avons entendu que nous devons croire, car nous sommes ces enfants d'Israël qui croient, non par des prodiges, mais par les paroles qu'ils entendent.

« C'est pourquoi, réjouis-toi, stérile, qui n'enfantes pas; chante des cantiques de louanges, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants, dit le prophète. L'épouse abandonnée est devenue plus féconde que celle qui a un époux. Tu as vécu au milieu du peuple, tes enfants seront bénis sous les tentes de leurs pères. »

Si la prophétie nous promet les mêmes demeures qu'aux patriarches, c'est la preuve qu'il n'y a qu'un Dieu pour les deux alliances.

« Tu as hérité de l'alliance d'Israël, »

ajoute encore plus clairement le prophète, en faisant allusion à la vocation des gentils, épouse longtemps stérile du Verbe, et délaissée jadis par son époux. *Le juste vivra de la foi,* c'est-à-dire de celle qui vient de l'alliance et des commandements ; car, ces deux alliances, différentes d'époque et de nom, et providentiellement accordées, suivant les progrès du temps, ne faisant d'ailleurs qu'une en puissance, relèvent, l'ancienne comme la nouvelle, d'un seul

Dieu, agissant par le ministère de son fils. C'est pourquoi l'apôtre dit dans son épitre aux Romains :

« C'est dans l'Évangile que la justice de Dieu nous est révélée selon les différents degrés de notre foi pour la foi unique, proclamée par les prophètes et réalisée dans l'Évangile. »

L'apôtre nous enseigne ainsi que l'on arrive au salut sur les pas d'un seul et même Seigneur.

« Voici, dit-il, ô mon fils Timothée, mes avertissements; ayez soin, conformément aux prophéties qu'on a faites autrefois, de combattre selon les lois de la sainte milice, conservant la foi et la bonne conscience, à laquelle quelques-uns ayant renoncé, ont fait naufrage dans la foi, parce qu'ils ont souillé la conscience que Dieu leur avait donnée. »

Comment, après cela, des lèvres téméraires prétendraient-elles encore que la foi est une vertu facile et vulgaire, à la portée du premier venu? Si elle était d'invention [135] humaine, comme le pensent les Grecs, déjà elle serait éteinte. Mais si, dans ses accroissements journaliers, il n'est pas un lieu où elle ne soit, je dis que la foi, qu'elle ait pour fondement la charité ou la crainte, comme le veulent nos accusateurs, est une vertu vraiment divine, puisque aucune affection terrestre n'en peut diviser les forces, ni aucune crainte présente en ruiner la puissance. Car, c'est par l'amour uni à la foi que la charité fait les fidèles ; et à son tour, la foi est le fondement de la charité, puisque c'est elle qui suscite la bienfaisance. Dès que nos détracteurs même croient à la crainte, cette institutrice de la loi, la crainte est donc un article de foi; et si le fait en révèle l'existence, ce n'est pas à une crainte présente et immédiate qu'ils croient, mais à une crainte future et pleine de menace. S'ils croient à la réalité de la crainte, ce n'est donc pas la crainte qui engendre la foi, puisque c'est par la foi que la

crainte est jugée digne de croyance. Grâce aux merveilleux changements que Dieu opère par la foi, l'incrédule devenu croyant croit en même temps à l'espérance et à lu crainte. Il nous paraît donc évident que la foi est le premier pas vers le salut. Après elle, la crainte, l'espérance et la pénitence, unies à la continence et à la persévérance, nous conduisent progressivement vers la charité et vers la connaissance. Ainsi l'apôtre Barnabé a donc eu raison de dire :

« J'ai pris à tâche de vous communiquer peu à peu les dons que j'ai reçus, pour vous affermir dans la foi et vous faire entrer dans l'intelligence des mystères de Jésus-Christ. » La crainte et l'attente des biens futurs sont comme les gardiennes de notre foi ; mais la patience dans les maux et la continence nous soutiennent dans le combat. Ceux eu qui ces vertus demeurent dans leur pureté, appartiennent à Dieu et trouvent leur joie dans la sagesse, l'intelligence, la science et la connaissance. »

Or, comme les vertus précédentes sont les éléments de la connaissance, il résulte que la foi en est un principe encore plus élémentaire, puisqu'elle est aussi nécessaire au gnostique qu'à l'homme qui vit dans ce monde, l'air qu'il respire. Sans les quatre éléments, la 136 vie animale est impossible. De même, sans la foi, on ne peut atteindre à la connaissance. La foi est donc la base de la vérité.

CHAPITRE VII.

Usage de la crainte ; réfutation de ceux qui l'attaquent.

Les détracteurs de la crainte sont en même temps les détracteurs de la loi. Attaquer la loi, c'est évidemment attaquer Dieu, auteur de la loi. Peut-on séparer l'administrateur de l'administration, et l'administration de la chose administrée? Vous posez en principe l'abolition de la loi ! il faut dès lors que chacun, se livrant au plaisir selon que ses désirs l'y poussent, méprise ce qui est juste,

dédaigne Dieu, et affiche, sans crainte, l'injustice et l'impiété, puisqu'il a déserté les voies de la vérité. La crainte, dites-vous, n'est qu'un instinct de fuite où la raison n'agit en rien, une maladie de l'âme. Qu'est-ce à dire? Et comment pouvez-vous admettre plus longtemps une pareille définition, quand le précepte de la crainte m'a été donné par le Verbe lui-même? Or, le précepte a promulgué la crainte, préparant ainsi, par la discipline, la conversion du pécheur qui s'y soumet. La crainte n'est donc pas étrangère à la raison ; elle a donc la raison pour guide.

Comment n'en serait-il pas ainsi? La loi dit :

«Tu ne tueras point ; tu ne seras point adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne porteras point de faux témoignage. »

Mais si les philosophes veulent sophistiquer sur les mots, eh bien ! qu'ils décorent la crainte de la loi du nom de circonspection, avertissement de la raison qui nous conseille de fuir. C'était à bon droit que Crételaüs le phasélyte appelait ces philosophes batailleurs de mots. Envisagé sous une autre qualification, le précepte a paru sage et même sublime à nos détracteurs. La circonspection, selon eux, est donc conforme à la raison, puisqu'elle nous porte à fuir toute chose nuisible, et qu'à sa suite arrive le repentir des fautes commises. Car,

« la crainte du Seigneur est le commen- 137 cement de la sagesse. »

La véritable intelligence habite en ceux gui réprouvent. David nomme la sagesse une opération dont le commencement est la crainte de Dieu ; crainte qui nous ouvre la route vers la sagesse. Si la loi engendre la crainte, le commencement de la sagesse est la connaissance de la loi, et, sans la loi, pas de sage. Les insensés sont ceux qui repoussent la loi; aussi est-ce justice de les appeler athées. Mais la discipline est le commencement de la sagesse.

« Les insensés méprisent la sagesse et la discipline »,

dit l'Ecriture. Voyons les maux que la loi proclame redoutables. Sont-ce les maux qui tiennent le milieu entre le vice et la vertu, la pauvreté, par exemple, les maladies, l'obscurité du rang, la bassesse de la naissance et d'autres semblables? Mais on vante la législation de plusieurs cités qui les proposent pour but. C'est aussi l'opinion des Péripatéticiens, qui établissent trois sortes de biens, et regardent leurs contraires comme des maux. Mais notre loi à nous, nous ordonne de fuir les véritables maux, savoir : l'adultère, le libertinage, le péché de Sodome, l'ignorance, l'injustice, les maladies de l'âme, la mort, non celle qui sépare l'âme du corps, mais celle qui sépare l'âme de la vérité. Voilà les maux graves et véritablement à redouter, ainsi que les désordres qui en découlent.

« Non, on ne tend pas impunément des pièges à l'innocence, disent les divins Proverbes; car les complices du meurtre amassent sur leurs propres têtes un trésor de maux. »

Comment donc certains hérétiques viennent-ils prétendre encore que la loi n'est pas bonne, en appelant de tous leurs poumons à cette parole de l'apôtre :

« La loi donne la connaissance du péché. »

Nous répondons : La loi n'a pas fait le péché ; elle l'a montré. Après avoir prescrit ce qu'il faut faire, elle a frappé de blâme ce qu'il ne fallait pas faire. Or, enseigner ce qui sauve, et signaler ce qui perd, conseiller l'un, défendre l'autre, n'est-ce pas là le caractère d'une bonne loi? Ils n'ont pas compris l'apôtre. D'après lui la connaissance du péché a été rendue manifeste par la loi ; il ne dit pas que l'on reçoive de la loi la cause du péché. Comment donc ne serait-elle pas bonne, la loi qui nous sert de maître et

« nous conduit, comme des enfants, à Jésus-Christ »,

afin que, 138 disciplinés par la crainte, et changeant de route, nous marchions droit à la perfection que l'on acquiert

par Jésus-Christ ?

« Je ne veux pas la mort de l'impie, dit le Seigneur, mais je veux que l'impie se convertisse. »

Or, le précepte fait le repentir, en défendant d'une part et en commandant de l'autre. Je pense que par la mort le Seigneur entend l'ignorance. Et par ces mots :

« celui qui est près du Seigneur est plein de châtiments »,

il veut dire, sans doute, que celui qui s'approche de la connaissance brave les dangers, les craintes, les ennuis et les tribulations par amour pour la vérité. Car, après avoir été châtié, le fils devient sage; et le fils intelligent échappe au désordre des passions ; et il se soumet aux préceptes.

« Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux, dit l'apôtre Barnabé ; malheur à ceux qui croient à leur prudence ! »

Puis il ajoute :

« Servons Dieu en esprit ; soyons ce temple digne de sa majesté. Autant qu'il est en nous, méditons la crainte de Dieu, et combattons pour garder ses préceptes, afin de nous réjouir de l'accomplissement de ses ordonnances. »

De là cette parole divine :

« La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. »

CHAPITRE VIII.

Réfutation des Basilidiens et des Valentiniens, qui veulent que la crainte soit le mobile universel des actions.

Les Basilidiens interprètent ainsi l'oracle qui précède:

« L'*archon* suprême, à la voix de l'Esprit-Saint, qui le servait, fut frappé de stupéfaction de ce qu'il voyait et entendait, parce que l'Évangile lui était annoncé contre son

attente. Cette stupéfaction fut appelée crainte et devint le commencement de la sagesse qui, après avoir divisé les genres, les distingua, les perfectionna, les rétablit. Car *l'archon*, qui commande à a toutes choses, n'envoya devant lui sa création que quand il eut arrêté dans ses desseins, non-seulement le plan du monde, mais encore le choix qu'il méditait. »

Valentin paraît avoir 139 eu les mêmes idées, dans l'épitre où il écrit :

« Les anges furent saisis de crainte lorsque cette argile humaine, qu'ils avaient pétrie, fit entendre des sons dont elle ne paraissait pas capable, merveilleux effet de la semence invisible de l'essence divine que l'homme avait reçue d'en haut, et qui lui donnait la faculté de la parole ; de même, parmi les générations païennes, les statues, les images, et tous les simulacres que fabriquèrent les mains humaines, en la forme de Dieu, devin mit des objets d'épouvanté à ceux-là même qui les avaient produits. Adam, ayant été fait en la forme de l'homme préexistant, inspira de la crainte aux anges, comme si le type primitif revivait dans l'imitation. Frappés d'étonnement, ils voulurent anéantir leur œuvre. »

Voilà ce que disent les Valentiniens. Mais il n'y a qu'un seul principe, comme nous le prouverons bientôt, d'où l'on verra clairement que ces hérétiques ne sont que des visionnaires et des rêveurs. Dieu ayant trouvé bon d'instruire son peuple par la loi et par les prophètes, avant de lui envoyer le Verbe, la crainte du Seigneur a été appelée le commencement de la sagesse, crainte proclamée par Moïse, pour les indociles et les cœurs durs. Car, ceux que ne subjugue pas la loi, la crainte les assouplit. Le Verbe qui enseigne et châtie avait bien prévu d'avance l'indocilité et la dureté du cœur. Il voulut les purifier de l'une et de l'autre manière; et monta l'instrument à la piété. La stupéfaction nait donc d'une chose qui se présente à nous, terrible ou

inattendue, comme, par exemple, une nouvelle ou une vision subite ; la crainte, au contraire, est une admiration exagérée pour ce qui naît ou ce qui est.

Les Basilidiens ne remarquent donc pas qu'en soumettant à la stupéfaction ce grand Dieu qu'ils célèbrent eux-mêmes, ils le livrent également aux agitations de l'âme, et le font esclave de l'ignorance avant la stupéfaction ; puisque l'ignorance précède la stupéfaction. Mais si la stupéfaction et la crainte, commencement de la sagesse, furent la crainte de Dieu, prenez-y garde, voilà l'ignorance érigée en cause première, précédant la sagesse de Dieu, précédant la création, et même le choix et la distinction des genres? Est-ce l'ignorance du bien? Est-ce 140 l'ignorance du mal? Ignorance du bien! pourquoi cesse-t-elle après la stupéfaction? Et dès lors à quoi bon le céleste envoyé, et la prédication et le baptême ? Ignorance du mal ! comment le mal peut-il enfanter le bien? Si l'ignorance n'eut pas tout précédé, un envoyé fût-il descendu du ciel? La stupéfaction n'eût pas frappé l'archon suprême, comme ils l'appellent. La crainte n'eût pas été le commencement de la sagesse, pour guider sou Choix dans l'ordre et le gouvernement des choses terrestres. Mais si la crainte de l'homme préexistant a poussé les anges à tenter la perte de leur propre ouvrage, parce que cet ouvrage avait reçu d'en-haut l'influence invisible de l'essence divine, de trois choses l'une ; ou, par une fausse opinion, les anges, ce qui est inadmissible, jaloux de la créature dont ils étaient comme les pères, ont lutté contre elle pour en devenir maitres; dès lors il faut les supposer condamnés à une ignorance complète. Ou bien ils ont agi sous l'impulsion de In prescience. Mais, avec la prescience de ce que devait être la créature, ils ne lui auraient pas laborieusement dressé des embûches. D'autre part, ils n'auraient pas été frappés de stupéfaction à l'aspect de leur propre ouvrage, puisque la prescience leur révélait le mystère de la semence divine, que la créature avait reçue

d'en-haut. Ou bien en dernier lieu, forts de la connaissance, ils n'ont pas craint de tendre des embûches à l'homme; ce qui est également impossible, puisqu'ils auraient connu l'excellence de la consommation (*Pleroma*). La tradition leur aurait appris d'ailleurs que l'homme est à l'image de son archétype, que cet archétype est reproduit dans l'empreinte, et qu'enfin l'âme humaine est impérissable, comme le reste de la *connaissance* (*Gnose*).

C'est à ces hérétiques, à quelques autres encore, et surtout aux Marcionites, que l'Écriture crie, mais à des oreilles qui sont sourdes :

« Celui qui m'écoute habitera dans la joie; libre de crainte, il vivra en paix. »

Que veulent-ils donc faire de la loi? La déclarer mauvaise ? Ils ne le diront pas. Ils sont obligés d'avouer qu'elle est juste, puisqu'ils établissent une différence entre le bon et le juste. Quand le Seigneur prescrit de craindre le mal, il n'éloigne pas le mal du mal, mais il sépare 141 deux contraires. Le mal est le contraire du bien, comme le juste de l'injuste. Si donc le Seigneur a dit que le commencement de la crainte est l'éloignement du mal qu'amène la crainte do Seigneur, la crainte est donc un bien ; la crainte de la loi n'est pas seulement juste, elle est encore bonne, puisqu'elle nous délivre du vice. En nous conduisant ainsi par la crainte a la délivrance de la crainte, ce n'est pas par les troubles de l'âme que le Seigneur produit le calme dans notre âme, c'est par la discipline qu'il établit en elle l'empire sur les passions. C'est pourquoi lorsque Salomon nous dit :

« Honore le Seigneur et ta seras fort ; mais ne crains personne autre que moi, »

la conclusion est que, craindre le péché et obéir aux préceptes donnés par Dieu même, c'est honorer Dieu. La crainte, née du respect, voilà la crainte de Dieu. Mais, quoique la crainte soit un mouvement de l'âme, comme il en

est qui le veulent, toute crainte n'est pas un trouble de l'âme : la crainte des démons est de cette nature, les démons n'étant que trouble au dedans et au dehors. Au contraire, Dieu étant impassible, la crainte qu'il inspire est aussi libre de troubles que lui-même. Ce n'est pas Dieu que je crains, je crains seulement d'être précipité du sein de Dieu. L'homme qui redoute de tomber dans le vice, craint le vice et le redoute. Celui qui redoute la chute veut être incorruptible et sans passions. Que dit l'Écriture?

« Le sage craint, et se détourne du mal ; l'insensé, dans sa folle confiance, s'attaque à Dieu. »

Et plus loin :

« Dans la crainte du Seigneur réside l'espérance de la force. »

CHAPITRE IX.

Les vertus chrétiennes se tiennent mutuellement.

Cette crainte nous élève donc vers le repentir et vers l'espérance. L'espérance est l'attente d'un bien ou le bon espoir d'entrer en possession d'un bien absent. On passe par des épreuves pour arriver au bon espoir qui semble nous conduire par la main vers la charité. La charité est l'observance de ce qui est 142 selon la raison, la vie et les usages, ou, en un mot, la doctrine sociale de la vie ; ou bien encore une amitié, une communauté d'affections, droite, sage et persévérante, entre soi et ses compagnons. Car l'étymologie du mot *etairos, compagnon*, est dans ces deux mots, *eteros ego; un autre moi-même;* c'est ainsi que nous appelons *frères* ceux qui ont été régénérés par le même Verbe. A la charité se rattache aussi l'hospitalité, espèce d'amitié qui s'exerce envers les étrangers; or, ceux-là sont étrangers pour lesquels les choses terrestres sont étrangères; car nous entendons par mondains ceux qui n'espèrent que dans la terre et dans les passions charnelles.

« Ne vous conformez point, dit l'apôtre, au siècle présent ; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, et ce qui est bon, agréable à ses yeux, et parfait. »

L'hospitalité s'occupera donc de ce qui est utile aux étrangers ; or, ceux qui reçoivent l'hospitalité sont des hôtes ; les hôtes sont des amis, et les amis sont des frères.

« Ô frère ! ô ami, dit Homère. »

L'humanité, mère de l'affection, qui, à son tour, consiste dans un commerce d'amitié avec les hommes, et l'affection qui nous unit à ce que chérissent nos amis et nos proches, l'humanité, dis-je, et l'affection sont les compagnes inséparables de la charité. Or, si réellement l'homme qui est en nous procède de l'esprit, l'affection est une fraternité pour ceux qui participent du même esprit. L'affection est donc l'exercice persévérant de la bienveillance ou de la dilection. La dilection est une démonstration complète d'affection. Être aimé, c'est plaire aux autres par son naturel, conduit soi-même à les aimer par une influence réciproque. On arrive à s'identifier l'un à l'autre par l'unanimité, qui est la science des biens communs ; car le mot grec *omognomosuné* signifie littéralement *l'action dépenser ensemble.*

« Que votre charité, dit l'apôtre, soit sincère et sans déguisement. Ayez horreur du mal, et attachez-vous constamment au bien. Aimez-vous les uns les autres. »

Il poursuit dans les mêmes termes jusqu'à ces mots :

« Vivez en paix, si cela se peut, et autant qu'il est en vous, avec tous les hommes. »

Il 143 ajoute :

Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. »

Le même apôtre confesse que les Juifs ont du zèle pour Dieu, mais que leur zèle n'est point selon la science, parce que, ne connaissant point la justice de Dieu, et s'efforçant d'établir la leur propre, ils ne se sont point humiliés sous la justice de Dieu. En effet, ils n'ont ni connu ni fait la volonté de la loi ; ce qu'ils ont pensé, ils ont cru que la loi le voulait. Ainsi ils n'ont pas cru à la loi en tant que parole prophétique, ils n'ont vu en elle qu'une parole stérile. C'est par crainte, non par affection ni par foi qu'ils lui ont été fidèles; car Jésus-Christ, dont l'avènement a été prédit par la loi, est la fin de la loi pour justifier tous ceux qui croiront. C'est pourquoi Moïse dit aux Juifs :

« Et moi je les provoquerai avec un peuple qui n'est pas le mien, et je les irriterai avec un peuple insensé, c'est-à-dire contre un peuple prêt à obéir. »

Isaïe ajoute :

« J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis manifesté à ceux qui ne demandaient point à me connaitre ; »

c'est-à-dire avant la venue du Seigneur, après laquelle les reproches du prophète s'adressent avec raison à Israël :

« J'ai tendu les bras durant tout le jour à ce peuple incrédule et rebelle âmes paroles. »

Voyez-vous comme le prophète attribue clairement la cause de la vocation des gentils à l'incrédulité et à la rébellion du peuple de Dieu ? Ce n'est pas tout : là se manifeste aussi la bonté de Dieu ; car l'apôtre dit :

« Mais la chute des Juifs est devenue une occasion de salut aux gentils, afin que cet exemple leur inspirât une émulation salutaire, et les excitât au repentir.»

Le Pasteur, parlant de ceux qui dormaient déjà leur sommeil, reconnut que parmi les gentils et les Juifs, non-seulement avant la venue du Seigneur, mais encore avant la

loi ancienne, plusieurs justes avaient trouvé grâce devant Dieu, tels qu'Abel, Noé, et d'autres encore. Suivant lui,

« les apôtres et les docteurs qui avaient prêché le nom du fils de Dieu, étant morts dans sa foi, et revêtus de sa puissance, avaient prêché à ceux qui étaient morts avant eux. »

Puis il ajoute :

« Et à ces derniers ils donnèrent le sceau de la prédication. Ils sont donc des- 144 cendus avec eux dans l'eau sainte, et en sont sortis de nouveau. Mais, descendus vivants, ils sont remontés vivants. Et quant à ceux qui étaient morts auparavant, à la vérité ils y sont entrés morts, mais ils en sont sortis vivants (1). Ainsi c'est par les apôtres qu'ils ont reçu la vie et connu le Fils de Dieu. Figurés par ces pierres, ils ont été élevés avec eux de ce lieu profond, et sont entrés dans la structure de la tour tout entiers, et sans avoir été taillés, parce qu'ils étaient morts dans une grande chasteté et une parfaite justice. Il n'y avait que ce sceau qui leur manquât. »

« En effet, dit l'apôtre, lorsque les gentils qui n'ont point de loi font naturellement les choses que la loi commande, n'ayant point de loi, ils sont à eux-mêmes la loi. »

Les vertus se trouvant donc ainsi tour-à-tour subordonnées les unes aux autres, est-il besoin de dire ce que nous avons déjà prouvé, que la foi espère par le repentir, et la piété par la foi; et que la persévérance et l'exercice de ces vertus viennent avec la discipline aboutir ensemble dans la charité, qui elle-même se perfectionne par la connaissance. Or, il faut nécessairement se souvenir qu'à Dieu seul appartient la sagesse par nature ; en conséquence, la sagesse, la vertu de Dieu qui a enseigné la vérité, se trouve aussi être la perfection de la connaissance. Le philosophe aime et chi-rit la vérité; de serviteur fidèle, l'amour le transforme en ami.

« Le commencement de la vérité est l'admiration »,

dit Platon dans le Théétète. Et Mathias, en nous disant dans ses traditions

« Admirez ce qui est devant vous, »

établit que l'admiration est le premier degré pour atteindre ensuite à la connaissance; c'est pourquoi il est écrit pareillement dans l'Évangile selon les Hébreux :

« Celui qui aura admiré régnera, et celui « qui aura régné se reposera. »

Impossible donc que celui qui ne sait pas s'applique à la philosophie, tant que durera son 145 ignorance, non plus que celui qui n'a reçu aucune notion de la sagesse, puisque la philosophie est le désir de ce qui est réellement, et des études qui ont la vérité pour objet. Quand même on serait exercé au bien par une pratique habituelle, il faudrait encore travailler à en acquérir la science et l'application. Ainsi l'on s'assimile à Dieu, j'entends à Dieu notre Sauveur, eu servant le Dieu de toutes choses par l'intermédiaire de son grand-pontife, le Verbe, par qui on distingue ce qui est juste et honnête selon la vérité ; car la piété est la pratique des désirs qui nous attachent au service de Dieu.

CHAPITRE X.

Caractère du philosophe chrétien.

Voici donc les trois caractères qui distinguent notre philosophe : il contemple, il accomplit les préceptes, enfin il forme des hommes vertueux. La réunion de ces trois qualités constitue le parfait gnostique; que l'une des trois lui manque, la connaissance est boiteuse en lui. De là, ces divines paroles de l'Écriture :

« Or, le Seigneur s'adressa à Moïse, en ces termes : Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur : Je suis le Seigneur votre Dieu. Vous n'agirez point selon la coutume du pays d'Égypte

où vous avez habité, ni selon les mœurs du pays de Chanaan, dans lequel je vous introduirai, et vous ne suivrez point leurs lois. Vous garderez mes jugements, et observerez mes préceptes, et marcherez eu eux. Je suis le Seigneur votre Dieu. Gardez mes lois et mes jugements ; l'homme qui les accomplit vivra en eux. Je suis le Seigneur. »

Que l'Égypte et la terre de Chanaan soient les symboles ou du monde et de ses mensonges, ou des passions et des vices, ce n'est pas ici l'occasion de discuter cette question : le divin oracle ne nous en montre pas moins ce qu'il faut nous interdire et ce qu'il faut rechercher comme appartenant au ciel et non au monde. Et lorsqu'il dit :

« L'homme qui accomplit mes préceptes vivra en eux, »

c'est autant pour 146 l'amendement des Hébreux que pour l'instruction et le progrès de nous tous qui sommes prés du Christ ; c'est autant pour leur vie que pour la nôtre. Nous étions morts par nos péchés : notre alliance nous a rendu la vie en Jésus-Christ. Et l'Écriture, en répétant souvent, *je suis le Seigneur votre Dieu*, nous remplit d'une sainte confusion pour nous détourner du mal, et nous apprend à suivre Dieu qui nous a donné les commandements. Elle nous avertit même tacitement de chercher Dieu, et autant qu'il est en nous de nous efforcer de le connaître. Elle est donc la contemplation la plus haute, la contemplation qui voit dans les sainte mystères, la contemplation qui est la science certaine et immuable. Cette contemplation est la seule connaissance de la sagesse, de laquelle jamais ne se sépare la pratique de la justice.

CHAPITRE XI.

La connaissance qui vient de la foi est la plus sûre de toutes.

Chez les hommes qui s'estiment sages, qu'ils aient embrassé les hérésies des barbares ou la philosophie des Grecs, la science enfle, selon l'apôtre. Elle est fidèle au

contraire la connaissance qui aura été une démonstration scientifique des traditions selon la vraie philosophie ; la véritable raison, ce sera pour nous celle qui, des points convenus, fait jaillir la foi sur les points controversés. Or, la foi étant double, l'une appuyée sur la science, l'autre sur l'opinion, rien n'empêche que l'on n'appelle double aussi la démonstration, l'une appuyée sur la science, l'autre sur l'opinion, puisque la connaissance et la prescience sont également appelées doubles ; l'une parfaite de sa nature, l'autre imparfaite. La démonstration que possède le chrétien ne sera-t-elle pas la seule véritable, puisqu'elle est fournie par les saintes Écritures qui sont les lettres sacrées, et par la sagesse que nous avons apprise de Dieu, selon l'expression de l'apôtre ? Dès lors la discipline est d'obéir aux préceptes; obéir, c'est 147 croire à Dieu ; la foi est la force de Dieu, puisqu'elle est la force de la vérité. Aussi le Seigneur a-t-il dit :

« Si vous aviez la foi dans la mesure d'un grain de sénevé, vous transporteriez des montagnes. »

Et de rechef :

« qu'il vous soit fait selon votre foi ; »

l'un est guéri pour avoir cru, l'autre est ressuscité grâce à la foi de celui qui avait cru à sa résurrection.

La démonstration qui s'appuie sur l'opinion est humaine et nait des arguments oratoires, ou des raisonnements de la dialectique. Mais la démonstration suprême qui repose sur la science, comme il a été prouvé, inculque la foi dans l'âme de ceux qui veulent apprendre, en leur présentant et en leur ouvrant les Écritures. Cette démonstration est la connaissance. Car, si les traditions auxquelles on a recours pour atteindre à la vérité, ont été reçues comme véritables, en tant que divines et prophétiques, il est évident que les conséquences qu'on en déduira seront véritables, et que la connaissance sera pour nous une démonstration. Aussi,

lorsque Moïse reçut l'ordre de consacrer, dans un vase d'or, un témoignage commémoratif de la divine et céleste nourriture,

« le *Gomor*, nous dit-il, est la dixième partie des trois mesures.»

Ces trois mesures signifient que nous avons en nous trois critériums : le sentiment pour les choses sensibles ; la parole pour les choses parlées, c'est-à-dire les noms et les mots ; l'esprit pour les choses qui ne peuvent être perçues que par l'intelligence. Le gnostique s'abstiendra conséquemment de pécher, soit en parole, soit en pensée, soit en sentiment, soit en action, une fois qu'il sera averti par la parole que quiconque regarde avec un but de convoitise a déjà commis l'adultère ; une fois qu'il aura conçu dans son esprit le bonheur de ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, et qu'il saura du reste que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, mais ce qui en sort, qui souille l'homme. Du cœur, en effet, viennent les pensées. A mon avis, les dix parties qui composent l'homme, et que représentent en somme les trois mesures énoncées plus haut, constituent cette mesure véritable et juste, selon Dieu, d'après laquelle nous mesurons tout ce 148 que nous devons mesurer. Ces dix parties sont : le corps, l'âme, les cinq sens, la parole, la vertu d'engendrer, et la faculté pensante, incorporelle, ou quelque soit le nom dont on veuille l'appeler. Or, il faut, pour tout dire en peu de mots, nous élever au-dessus des neuf parties inférieures et nous arrêter dans l'esprit. De même que dans le système de l'univers, après avoir franchi les neuf parties inférieures, la première qui embrasse les quatre éléments, réunis en un seul lieu pour y subir d'égales transformations, les sept planètes qui errent dans les cieux, et enfin la neuvième qui demeure immobile, il faut monter à la dixième partie, à ce nombre parfait, qui est le séjour des dieux ; ainsi, il faut arriver à la connaissance de Dieu, aspirant à posséder le Créateur, après avoir possédé la créature. C'est

pourquoi la dime de l'Ephi et des victimes était offerte à Dieu, et la solennité pascale qui figurait le passage de toute passion et de toute chose sensible commençait le dixième jour. Le gnostique est donc consolidé par la foi : celui qui se croit sage, n'ayant que des désirs passagers et chancelants, ne peut atteindre à rien de ce qui est la vérité. C'est donc avec raison qu'il est écrit :

« Caïn sortit de la présence du Seigneur et habita dans la terre de Naïd, en face d'Eden. »

Or, Naïd signifie trouble, et Eden, délices. La foi, la connaissance et la paix sont des délices ; qui refuse d'écouter en est chassé. Le prétendu sage ne veut pas même écouter les préceptes divins ; mais, comme ceux qui n'ont eu d'autre maître qu'eux-mêmes, il secoue la règle, et se précipite, tête baissée, sur une mer pleine d'orages, descendant de la connaissance de l'incréé au périssable et au créé, toujours flottant d'une opinion à l'autre. Là où il n'y a point de régulateur les hommes tombent à la manière des feuilles. La raison, tant qu'elle demeure ferme et qu'elle gouverne l'âme, en est appelée le pilote. En effet, pour marcher vers l'immuable, ne faut-il pas une voie immuable?

Ainsi, Abraham se tenait debout en face du Seigneur, et s'approchant, il dit, etc. etc.

Ainsi, Dieu dit à Moïse :

« Mais toi, tiens-toi debout ici avec moi. »

Les sectateurs de Simon veulent devenir semblables à la statue de leur Dieu, qu'ils représentent [149] debout. La foi donc et la connaissance de la vérité donnent a l'âme qui les a reçues d'être toujours la même et de garder son équilibre. Mais le mensonge a pour alliées l'instabilité, la déviation et la défection, comme le vrai gnostique a pour compagnons, le calme, le repos et la paix. De même donc que la présomption et l'orgueil attaquent la philosophie ; ainsi, la

véritable connaissance est attaquée par la fausse, qui prend le même nom, et dont l'apôtre dit :

« Ô Timothée ! gardez le dépôt qui vous a été confié, évitant les nouveautés profanes de paroles et les objections d'une doctrine qui a faussement le nom de science ; car ceux qui l'ont professée se sont égarés de la foi. »

Terrassés qu'ils sont par ces paroles, les hérétiques rejettent les épitres à Timothée. Concluons : si le Seigneur est la vérité, s'il est la sagesse et la vertu de Dieu, et il l'est véritablement, il devient évident que le vrai gnostique est celui qui a connu le Seigneur, et le Père, par le Fils. Salomon a dit de lui :

« Les lèvres du juste savent les choses du ciel.

CHAPITRE XII.

Sur la double foi.

La foi étant double, comme le temps, nous trouvons en elle deux facultés qui se tiennent, le souvenir qui s'applique au passé, l'espérance qui s'applique à l'avenir. Que les choses passées aient eu lieu, que les choses futures doivent être, nous le croyons fermement. Et alors convaincus par la foi, nous acquiesçons par l'amour aux formes qu'a revêtues le passé, tandis que, par l'espérance, nous attendons les événements qui ne sont pas encore. Chez le gnostique, l'amour entre dans toutes les parties de l'édifice. Il sait qu'il n'y a qu'un Dieu, et que toutes les œuvres de Dieu sont parfaites ; il le sait, et il admire. La piété ajoute aux années de la vie, et la crainte du Seigneur, à la longueur des jours ; et de même que les jours mortels sont une partie de cette vie, qui va montant à l'éternité ; ainsi la crainte 150 est le commencement de l'amour. Elle devient, par accroissement, la foi d'abord, l'amour ensuite. Mais la crainte de Dieu n'est pas comme la crainte et l'aversion qu'inspiré une bête féroce (souvenons-nous que la crainte est double).

J'appréhende le blâme de mon père que je crains et que j'aime à la fois. Dans la crainte du châtiment, je m'affectionne moi-même en choisissant la crainte ; mais craindre d'offenser son père, c'est l'aimer. Heureux donc celui qui devient fidèle sous la double influence de l'amour et de la crainte ! La foi est une force pour le salut, et une puissance pour la vie éternelle. La prophétie est une prescience. La connaissance est l'intelligence de la prophétie, et pour ainsi dire la connaissance des choses révélées d'avance aux prophètes, par le Seigneur, qui manifeste tout avant le temps. Ainsi, la connaissance des choses prédites nous découvre trois sortes d'événements ; ou celui qui a eu lieu, ou celui qui est déjà présent, ou celui qui arrivera. Sont du domaine de la foi les deux termes de la prophétie embrassant soit les faits accomplis, soit les faits espérés. Ce qui se passe maintenant sert à nous persuader ces prédictions du passé et de l'avenir. En effet, la prophétie étant une, si l'un de ses termes est déjà consommé, tandis que l'autre s'accomplit, ce qu'on attend encore est assuré, et le fait accompli est tenu pour vrai. Car, le passé était d'abord présent, puis il est resté en arrière de nous ; de telle sorte que la foi aux événements qui ne sont plus est la compréhension du passé, et que l'espérance dans les choses futures est la compréhension de l'avenir. Or, consultez, non-seulement les Platoniciens, mais encore les Stoïciens, ils vous diront que les acquiescements sont en notre pouvoir. Donc, toute opinion, tout jugement, toute pensée, toute discipline dans laquelle nous vivons, et qui lie nos rapports avec le genre humain, est un acquiescement qui se confond avec la foi. L'incrédulité ou l'infidélité, par là même qu'elle est la répudiation de la foi, montre aussi la possibilité de l'assentiment et de la foi. Y a-t-il privation d'une chose qui n'existe pas ? Et à bien considérer ici la vérité, ou trouvera que l'homme, intérieurement enclin à acquiescer au mensonge, a pourtant en lui des instincts qui le portent vers la foi à la vérité. Que dit 151 le Pasteur ?

« La vertu qui tient l'Église dans sa main est la foi, et c'est par elle que les élus de Dieu obtiennent le salut. L'autre vertu virile et forte, c'est la continence. Après elles viennent la simplicité, la science, l'innocence, la gravité de mœurs, la charité; toutes, elles sont les filles de la foi.»

Le Pasteur dit encore :

« La foi précède ; la crainte édifie ; la charité achève. »

Et ailleurs : « Il faut craindre le Seigneur, pour édifier, mais non

« Satan, pour détruire. Loin de là, il faut aimer et accomplir les œuvres du Seigneur, c'est-à-dire ses préceptes ; il faut détester et se garder d'accomplir les œuvres du démon ; car la crainte de Dieu nous enseigne et nous replace dans la charité. Mais la crainte des œuvres du démon emporte avec elle la haine. »

Le Pasteur poursuit :

« La pénitence est une grande intelligence ; car, en se repentant de ses fautes, on ne pèche plus désormais, soit en actions, soit en paroles. Mais, en affligeant son âme par le souvenir de ses péchés, on fait le bien. »

La rémission des péchés est donc une chose qui diffère de la pénitence. Mais le Pasteur nous montre que toutes les deux dépendent de nous.

CHAPITRE XIII.

De la première et de la seconde pénitence.

Une fois qu'il a reçu la rémission de ses péchés, l'homme ne doit donc plus faillir, parce que la première pénitence, celle d*s fautes qui souillèrent la vie de paganisme, c'est-à-dire la vie d'ignorance, est la meilleure. Elle est proposée à ceux qui ont été appelés comme purification de l'âme pour y établir la foi. Mais le Seigneur qui lit dans le secret des cœurs et connait l'avenir, a prévu d'en haut et dès le

commencement l'inconstance de l'homme, son penchant aux rechutes, elles artifices du démon. Il n'ignore pas que l'ange du mal, jaloux de ce que l'homme jouit du privilège de la rémission des péchés, suggérera des occasions de faillir aux serviteurs de Dieu, et que sa malice leur tendra habilement des pièges pour 152 les entrainer dans sa ruine. Dieu l'a prédit, et dans l'abondance de sa miséricorde, il a fait don d'une seconde pénitence aux enfants de la foi qui viendraient à tomber ; afin que si la faiblesse, cédant à la force ou à la séduction, se laissait tenter, elle reçût une seconde pénitence, celle après laquelle il n'y a plus de pénitence.

« Car, si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désormais de victime pour les péchés, mais il ne nous reste qu'une attente terrible du jugement, et le feu vengeur qui dévorera les ennemis de Dieu. »

Ceux dont les pénitences et les fautes se succèdent continuellement ne diffèrent en rien de ceux qui n'ont pas encore la foi, sinon qu'ils ont péché avec connaissance de cause. Et je ne sais ce qu'il y a de plus funeste, ou de pécher sciemment, ou de se repentir de ses péchés et d'y retomber de nouveau ; des deux côtés la faute est évidente. Ici, pendant l'acte même, l'iniquité est condamnée par l'ouvrier de l'iniquité ; là, l'auteur du péché le connait avant de le commettre, et pourtant il s'y livre avec la conviction que c'est un mal. L'un se fait l'esclave de la colère et du plaisir, n'ignorant pas à quels penchants il s'abandonne ; l'autre qui, après s'être repenti de ses vices, se replonge de nouveau dans la volupté, touche de près à celui qui, dès le principe, pèche volontairement; faire succéder au repentir d'un péché. l'acte de ce même pèche, tout en le condamnant, n'est-ce pas le commettre avec connaissance de cause ? Celui donc d'entre les gentils qui, de sa vie antérieure et profane, a pris son vol vers la foi, a obtenu

d'un seul coup la rémission de tous ses péchés. Mais celui qui, pécheur relapse, s'est ensuite repenti, lors même qu'il obtient son pardon, doit rougir de honte, comme n'étant plus lavé par les eaux baptismales pour la rémission des péchés. Car il faut qu'il renonce, non-seulement aux idoles dont il se faisait auparavant des dieux, mais encore aux œuvres de sa vie antérieure, l'homme qui est né à la foi, non du sang ni de la volonté de la chair, mais qui a été régénéré dans l'esprit; ce qui arrivera si, fidèle à ne pas retomber dans le même péché, il se repent avec sincérité. [153] Je le répète, la fréquence du repentir est trop souvent une sorte de complaisance pour le péché, une disposition à la rechute, faute de s'exercer à la pénitence réelle. Ce n'est donc pas la pénitence, mais le semblant de la pénitence, que de toujours implorer son pardon pour des fautes toujours commises.

« La justice aplanira les sentiers du juste, »

dit l'Écriture ; puis ailleurs :

« La justice aplanit la voie de l'innocent. »

David lui-même écrit :

« Comme un père s'attendrit sur ses enfants, ainsi le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent. Ceux qui ont semé dans les larmes moissonneront dans l'allégresse, »

dit-il encore de ceux qui, dans la pénitence, confessent le Seigneur. Heureux ceux qui craignent le Seigneur. On trouve, dans l'Evangile, une semblable définition de la félicité :

« Ne craignez pas l'homme, quand il multipliera ses richesses et qu'il étendra la gloire de sa maison. A la mort, il n'emportera pas son opulence, et sa gloire ne descendra pas avec lui dans le tombeau. Pour moi, grâce à votre miséricorde, j'entrerai dans votre demeure ; je me

prosternerai dans la crainte devant votre sanctuaire. Seigneur, conduisez-moi dans votre justice. »

Le désir est donc un mouvement timide de l'esprit, qui nous porte vers un objet ou nous en éloigne ; la passion, un désir exagéré, poussé au delà des bornes, sans frein et rebelle à ce que demande la raison. Les passions sont donc des perturbations contre nature, qui agitent l'âme et la soulèvent contre la raison. La défection, l'égarement et la désobéissance sont en notre pouvoir aussi bien que l'obéissance. C'est pourquoi tout acte volontaire est passible de jugement. Quiconque voudra s'attacher à étudier chacune des passions, l'une après l'autre, trouvera pour conclusion immédiate qu'elles ne sont que des appétits contraires à la raison.

CHAPITRE XIV.

De combien de manières on agit involontairement.

Pour les actes involontaires, ils ne sont pas passibles de jugement. Ils sont de deux sortes : les uns se commettent par 154 ignorance, les autres par nécessité. Quel jugement prononcer sur ceux que l'on dit avoir péché involontairement? Les uns ne se connaissaient pas, nouveaux Cléomène et Athamas, possédés par une folie furieuse; d'autres ne savaient ce qu'ils faisaient, comme Eschyle, qui, pour avoir dévoilé les mystères sur la scène, fut appelé devant l'aréopage, et renvoyé absous, après avoir prouvé qu'il n'était pas initié. Tel ignore quelle action il a commise, comme celui qui, laissant échapper son adversaire, tue son ami au lieu de son ennemi. Tel autre n'a pas connu quel instrument il maniait ; c'est l'athlète qui, s'exerçant aux combats du gymnase avec une pique dont la pointe a été boutonnée, perd sans le savoir l'enveloppe protectrice, et tue son antagoniste. Celui-là ignorait de quelle manière le fait aurait lieu, comme celui qui a tué son rival dans le stade, que voulait-il ? vaincre, mais non pas

tuer. Celui-ci ignore les conséquences du fait. Un médecin, par exemple, qui prescrit un remède qu'il croit salutaire, et qui emporte le malade : son but en donnant ce remède n'était pas la mort, mais la guérison. Il est vrai que la loi punissait le meurtre involontaire, comme aussi la gonorrhée involontaire, mais non de la même peine que le fait volontaire. Ajoutons que l'homme qui abuse de la vérité pour justifier sa passion devrait en être puni comme d'un fait volontaire. N'est-il pas bien digne en effet de châtiment le misérable qui ne peut garder la semence de la parole, maladie de l'âme que réprouve la raison, et qui se rapproche d'une vaine et ridicule loquacité? Mais l'homme dont l'esprit est fidèle cache ce qu'il faut taire. Ainsi donc, tout acte libre et qui résulte du choix, est passible de jugement ; car le Seigneur sonde les cœurs et les reins; et celui-là sera jugé, qui aura regardé une femme avec convoitise. C'est pourquoi Dieu dit :

« Tu ne désireras point la femme de ton prochain. »

Et ailleurs :

« Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Car Dieu pénètre jusque dans le fond de nos pensées. Voyez la femme de Loth ! Pour avoir jeté un regard volontaire vers Sodome, Dieu la prive de sentiment, et la change en bloc de sel, sta- 155 tue immobile qui ne peut plus avancer. Il n'en a pas fait un grossier et stupide simulacre, mais un éloquent symbole, destiné à enseigner et à consolider dans la doctrine ceux qui peuvent comprendre selon l'esprit.

CHAPITRE XV.

Sur les différentes sortes d'actes volontaires et de péchés qui en résultent.

Le libre arbitre s'exerce dans le domaine du désir, du choix ou de la pensée. Nous savons déjà que le péché, le

malheur, le crime ou la violence se touchent réciproquement par quelques points. Ainsi le péché est de vivre dans la luxure et dans l'intempérance. Le malheur est de tuer involontairement un ami pour un ennemi ; le crime est, par exemple, de violer les tombeaux ou les temples. La méprise est en défaut sur ce qu'il faut faire ou sur ce qu'il est impossible de faire: comme un homme qui tombe dans un fossé, ou par mégarde, ou par ce qu'il est trop faible pour le franchir. Mais il est en notre pouvoir de nous appliquer avec ardeur à l'étude de la discipline, et de prêter l'oreille aux préceptes ; nous aurons beau refuser de les apprendre, nous pécherons en nous livrant à la colère et à la volupté, ou plutôt nous ferons à notre âme. de graves blessures. Écoutez le célèbre Laïus, disant dans la tragédie :

« Rien ne m'est nouveau des avis que tu me donnes ; j'ai ma raison qui sait. mais la nature l'emporte. »

Voilà comme on est esclave des passions. Médée aussi s'écrie sur la scène :

« Je sais d'avance tout le mal que je vais faire; la colère est plus forte que ma raison. »

La vérité échappe aussi à Ajax près de se frapper lui-même :

« Non, s'écrie-t-il, rien ne déchire plus cruellement l'âme d'un homme libre qu'un déshonneur non mérité ! Ainsi je souffre, et l'épaisse souillure qui s'amoncelle sur moi me remue jusque dans les entrailles, et m'enfoncé dans les flancs les aiguillons acérés de la rage. »

Tels sont les fruits du la colère ; la convoitise a rendu célèbres sur la scène tragique une foule d'autres victimes, Phè- 156 dre, Anthia, Ériphyle, qui vendit à prix d'or un mari qu'elle chérissait auparavant. La même passion a fait dire sur l'autre scène au comique Thrasonide :

« Une petite fille de rien m'a entièrement subjugué. »

Si le malheur est une méprise de notre raison, si le péché volontaire constitue l'injustice, si l'injustice volontaire constitue la perversité, mon péché est donc un acte libre de ma volonté. C'est pour cela qu'il est écrit :

« Le péché n'aura plus d'empire sur vous, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce ; »

et que l'apôtre dit à ceux qui avaient eu foi :

« Nous avons été guéris par ses meurtrissures. »

Le malheur est un acte involontaire de quelqu'un envers moi ; mais l'injustice seule est volontaire, qu'elle vienne de moi ou d'autrui. Le psalmiste nous donne à entendre ces différences entre les péchés, lorsqu'il proclame heureux celui dont Dieu a effacé les iniquités et couvert les péchés, celui auquel ses autres fautes n'ont pas été imputées, et qui a été absous du reste :

« Heureux celui à qui son iniquité a été pardonnée, et dont le péché a été couvert ; heureux l'homme à qui Dieu n'a point imputé son crime, et qui ne recèle point la fraude dans son âme ! »

Cette grâce descend sur les élus de Dieu par l'entremise de Jésus-Christ notre Seigneur ; car la charité couvre la multitude des péchés. Celui qui les efface c'est le même Dieu

« qui ne veut point la mort de l'impie, mais que l'impie se convertisse. »

Les actes ne nous sont pas imputés, qui ne procèdent pas de notre volonté libre ; car,

« quiconque aura regardé une femme par convoitise, dit le Seigneur, a déjà commis l'adultère. »

Et le Verbe qui éclaire remet les péchés.

« Et en ce temps-là, dit le Seigneur, on cherchera l'iniquité d'Israël, et elle ne sera plus; le péché de Juda, et il

ne sera pas trouvé. En effet, qui sera comme moi ? qui se tiendra devant ma face ? »

Vous le voyez, il n'est proclamé qu'un seul et même Dieu bon, un Dieu qui rétribue selon les mérites, et qui remet les péchés. Saint Jean aussi parait, dans la plus longue de ses épitres, avoir enseigné qu'il existe des différences entre les péchés.

« Si quelqu'un, dit-il, a vu son frère commettre un péché qui ne va point à 157 la mort, qu'il prie, et Dieu donnera la vie à cet homme dont le péché ne va point à la mort. Mais il y a un péché qui va à la mort, et ce n'est pas pour ce péché-là que je dis qu' il faut prier. Toute iniquité est péché, mais il y a un péché qui ne va pas jusqu'à la mort. »

David, et avant David, Moïse, nous dévoile, comme il suit, le sens spirituel des trois préceptes qu'il avait reçus.

« Heureux l'homme qui n'est pas entré dans le conseil de l'impie, »

comme ces poissons qui vivent dans les ténèbres de l'abime ; car les poissons sans écailles, aux quels Moïse défend de toucher, se nourrissent dans les profondeurs de la mer.

« Heureux celui qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs »,

comme ceux qui, tout en paraissant craindre le Seigneur, imitent le pourceau qui crie lorsqu'il a faim, et qui, bien repu, ne reconnait pas son maitre.

« Heureux celui qui ne s'est point assis dans la chaire de corruption »,

comme des oiseaux qui sont toujours prêts à fondre sur leur proie. Or, Moïse proscrit la chair du porc, celle de l'aigle, celle de l'épervier, celle du corbeau et celle de tout poisson sans écailles. Voilà ce que nous lisons dans Barnabé. Pour moi, j'ai entendu dire par un homme versé dans ces

matières, que le *conseil de l'impie* signifie les *Gentils*; la voie des pécheurs, l'opinion juive ; et la *chaire de corruption*, les hérésies. Un autre parlait plus juste en appliquant la première béatitude à ceux qui n'ont pas suivi les pensées mauvaises qui éloignent de Dieu, et la seconde à ceux qui ne sont pas restés dans la voie spacieuse et large, soit qu'ils aient été nourris sous la loi ancienne, soit qu'ils aient répudié l'erreur des Gentils. Quant à la chaire de corruption, il entendait les théâtres et les tribunaux, où l'on apprend surtout à marcher sous les étendards des puissances perverses et homicides, et à participer à leurs œuvres. Heureux celui dont la volonté s'accorde avec la loi du Seigneur! Saint Pierre, dans sa prédication, appelle le Seigneur la Loi et le Verbe. En acceptant une autre interprétation, il semble aussi que le législateur ait voulu enseigner qu'on reçoit le péché de trois manières. Par les poissons muets, il nous signale d'abord les péchés relatifs à l'usage de la parole. Car, il est certes des occasions où le 158 silence vaut mieux que la parole, quoique l'honneur du silence soit un honneur sans péril. Il nous signale les péchés en actions par les oiseaux qui vivent de chair et de rapines. Enfin, le pourceau se plaît dans la fange et dans les excréments, ce qui veut dire : gardons-nous des souillures de la conscience. Le prophète a donc raison de dire :

« Il n'en est pas ainsi des impies ; ils sont pareils à la paille que le vent enlève de la surface de la terre. C'est pourquoi les impies ne se lèveront pas au jour du jugement. Ils sont déjà condamnés, puisque celui qui ne croit point est déjà jugé, et que les pécheurs ne se lèveront pas dans l'assemblée des justes. Les pécheurs sont déjà condamnés, pour qu'ils ne soient pas réunis à ceux qui ont vécu sans faillir; »

car Dieu connaît les sentiers du juste, et la voie de l'impie conduit à la mort. Le Seigneur montre de nouveau avec évidence, que les chûtes et les péchés sont le fait de notre

volonté, lorsqu'il nous indique des remèdes appropriés aux maladies de notre âme, et que, par la bouche d'Ezéchiel, il déclare que nous devrions être guéris par nos pasteurs. Il accuse dans ce passage, à mon avis, quelques-uns de ces pasteurs qui n'avaient pas gardé les commandements :

« Vous ne fortifiez point les faibles, vous ne guérissez pas les malades, s'écrie-t-il ; et il poursuit ainsi jusqu'à ces mots : Et nul ne les cherchait, nul n'était qui les ramenât ; car, il y aura une grande joie dans le cœur de mon père, dit le seigneur, pour un seul pécheur qui fera pénitence. »

Voilà pourquoi Abraham est d'autant plus digne d'éloges pour avoir marché selon que Dieu lui a dit. De là un des sages de la Grèce a tiré cet apophtegme :

« Suis Dieu. »

« Les hommes pieux, dit Isaïe, ont le conseil prudent. »

Or, le conseil est un examen pour trouver la

« droite route au milieu des choses présentes; et, le bon conseil est la prudence dans les délibérations. »

Mais quoi? après le pardon de Caïn, Dieu n'a-t-il pas, en conséquence de ce pardon, introduit sur la terre Enoch, le fils du repentir, et n'a-t-il pas ainsi montré que le repentir engendre le pardon, grâce qui ne consiste pas dans la rémission, mais dans la guérison? C'est ce qui arriva à Aaron, lors de l'é- 159 rection du veau d'or. De là cette maxime d'un sage de la Grèce :

« Le pardon est plus fort que le supplice. »

Comme encore cet autre adage :

« Rends-toi caution, et bon dommage est proche, »

a été inspiré par ces paroles de Salomon:

« Mon fils, si tu as engagé ta foi pour ton prochain, tu as donné ta main à un étranger; car, à tout homme ses propres

lèvres sont un filet solide, et il est pris par les paroles de sa propre bouche. »

Enfin, la maxime :

« Connais-toi toi-même, »

a été puisée d'une manière encore plus mystique dans ces mots:

« Tu as vu ton frère, tu as vu ton Dieu. »

» C'est pourquoi, tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même. »

« Ces deux commandements, dit le Seigneur, renferment toute la loi et les prophètes. »

Les paroles qui suivent sont dans le même sens que les précédentes :

« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous. C'est mon commandement que vous vous aimiez les uns tes autres comme je vous ai aimés ; car le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde, et il est le Christ pour tous. »

Moïse, pour nous recommander plus clairement encore la maxime, *connais-toi toi-même,* répète souvent :

« Prends garde à toi ! »

C'est par les aumônes et par la foi que les péchés sont effacés, et c'est par la crainte du Seigneur que tant homme se détourne du mal.

Or, la crainte du Seigneur est la sagesse et la science.

CHAPITRE XVI.

Comment il faut interpréter les passages des saintes écritures qui attribuent à Dieu des passions humaines.

Ici encore se récrient les accusateurs, en soutenant que la tristesse et la joie sont des passions de l'âme. Ils définissent la joie, au transport de l'âme d'accord avec la raison;

l'exultation, la joie que font éprouver le beau et l'honnête ; et la miséricorde, la tristesse qu'inspiré le spectacle d'une infortune non méritée.

« Toute impression qui se rapproche de celle-là, ajoutent-ils, est 160 une modification et une secousse de l'âme. »

Pour nous, entraînés par ces définitions, nous ne cessons d'interpréter, selon la chair, les saintes Écritures, et nous inférons de nos passions, que l'immuable volonté de Dieu est semblable aux fluctuations de la nôtre. Oui, certes, admettre que dans le Tout-Puissant les choses se passent comme en chacun de nous, ce serait là une erreur impie, puisqu'il est impossible de définir Dieu tel qu'il est. Mais les prophètes nous ont parlé selon qu'il nous était possible de comprendre, à nous esclaves de la chair, le Seigneur se prêtant de la sorte à la faiblesse humaine par une salutaire condescendance. Comme la volonté de Dieu est que tous les deux soient sauvés, celui qui garde les préceptes et celui qui se repent de ses péchés, nous nous réjouissons de notre salut. Cette joie, qui nous est particulière, le Seigneur se l'attribue à lui-même comme sa propre joie, quand il parle par la bouche des prophètes. C'est ainsi, par exemple, qu'il dit miséricordieusement ici il dans l'Évangile :

« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; car, ce que vous avez fait pour un seul de ces petits, vous l'avez fait pour moi. »

De même donc, que Dieu est nourri sans être nourri, parce que le pauvre a été nourri, conformément à sa volonté, de même il se réjouit sans que son impassibilité s'en altère, parce que celui-là est dans la joie, qui s'est repenti comme sa volonté le demandait.

« Dieu est riche en miséricorde. »

En vertu de sa bonté, il nous donne ses commandements, par la loi, par les prophètes ; plus immédiatement encore il sauve et prend en pitié par la venue de son fils, comme il le

dit lui-même, ceux dont il a eu pitié. A proprement parler, c'est le supérieur qui a pitié de son inférieur, et il n'est pas d'homme supérieur à un autre, en tant qu'homme. Mais Dieu est en tout supérieur à l'homme. Si donc le supérieur a pitié de son inférieur, à Dieu seul de prendre pitié de nous. L'homme apprend de la justice à ouvrir sa main à tous, et s'il partage avec les autres les dons qu'il a reçus de Dieu, c'est par une disposition naturelle à la bienveillance, et par fidélité aux préceptes. Dieu, au contraire, n'a, comme le 161 veulent les hérésiarques, aucun rapport de nature avec nous, soit qu'il ait fécondé le néant, soit qu'il ait travaillé sur la matière préexistante ; puisque, dans le premier cas, le néant est l'absence de l'être, et que, dans le second, la matière, en tout et partout, se trouve différente de Dieu ; car sans doute l'on n'osera pas faire de l'homme une partie de Dieu et un être qui lui soit consubstantiel. L'homme semblable et consubstantiel à Dieu ! Je ne sais en vérité comment, avec la connaissance de Dieu, on pourrait entendre de sang-froid une pareille assertion, surtout après avoir jeté tin coup d'œil sur notre vie et les maux dont elle est mêlée. Ainsi donc, ô blasphème ! Dieu pourrait pécher dans quelques parties de lui-même, puisque les parties décomposent et recomposent le tout ? Si, au contraire, elles ne peuvent le recomposer, elles n'en étaient pas les parties. Mais rien de tout cela n'est vrai ; Dieu étant naturellement riche en miséricorde, c'est par l'effet de sa bonté qu'il veille sur nous, qui ne sommes ni ses éléments constitutifs, ni ses fils du côté de la nature. Et c'est bien là, certes, la plus grande preuve de la bonté de Dieu, que, malgré notre infériorité vis-à-vis de lui et en dépit d'une nature qui lui est absolument étrangère, il ait cependant pris soin de nous. La tendresse des animaux pour leurs petits, ainsi que l'amitié qui nait d'un commerce journalier entre deux esprits de même sentiment, sont fondées sur des relations naturelles; mais la miséricorde de Dieu est abondante envers nous, sans que nous ayons avec lui aucune affinité, soit d'essence, soit

de nature, soit de vertu particulière à notre être, sinon que nous sommes l'œuvre de sa volonté. Aussi, celui qui, volontairement et avec le secours de l'étude et de l'enseignement, est parvenu à la connaissance de la vérité, Dieu le convie au privilège de l'adoption, qui est le plus grand de tous les progrès. Ses iniquités enveloppent l'impie; il est enchainé dans les liens de son péché, et il ne peut les imputer à Dieu !

« Et en vérité, heureux l'homme qui craint « toujours par esprit de piété ! »

162 CHAPITRE XVII.

Sur les différentes sortes de connaissance.

De même que la science est une manière d'être inébranlable, d'où le savoir dérive, et qu'une compréhension en résulte, indestructible à la raison ; ainsi l'ignorance est une opinion sans consistance que la raison peut détruire. Or, ce que la raison peut renverser et ce qu'elle peut établir, dépend de nous. A la science viennent s'adjoindre l'expérience, l'*eidèsis,* la *sinésis*, l'intelligence et enfin la connaissance. L*'eidèsis* est la science de l'universalité des choses envisagées dans leur apparence (en grec *eidos*, forme, apparence). L'expérience est une science compréhensive qui étudie dans les moindres détails les propriétés de chaque objet. L'intelligence est la science de ce qui n'est perceptible qu'à l'esprit. La *synésis* est la science des choses susceptibles de comparaison, ou un assemblage indestructible, ou la faculté de grouper ensemble les choses dont s'occupent la sagesse et la science, qu'il s'agisse d'un seul objet, ou de chaque objet, ou de tous ceux qui se réunissent dans la même catégorie. La connaissance est la science-de l'être en lui-même, ou une science en harmonie avec la loi des êtres. La vérité est la science du vrai. La constitution de la vérité est la science des choses vraies. La science n'a de solidité que par la

raison, ne peut être détruite par une autre raison, et arrivée à ce point, elle ne s'occupe que de la connaissance. Quand nous nous abstenons, il y a ou impuissance, ou défaut de volonté, ou l'un et l'autre tout à la fois. Nous ne volons pas, par exemple, parce que nous ne le pouvons, ni ne le voulons. Mais, nous ne nageons pas, en ce moment du moins, parce que, avec la possibilité de le faire, nous ne le voulons pas. Nous ne sommes pas comme le Seigneur ; souvent nous voulons une chose sans pouvoir l'exécuter. Car, le disciple n'est point au-dessus du maitre ; il nous suffit de ressembler à notre Seigneur, non par l'essence toutefois, : il est impossible que l'adoption fournisse 163 une substance égale à celle que donne la nature ; mais parce que nous avons été investis de l'immortalité, parce que nous sommes admis à la contemplation de ce qui est, parce que nous sommes appelés fils, et que nous voyons Dieu distinct et séparé de ce qui lui est uni. La volonté marche donc la première ; les facultés de l'intelligence ne sont que les ministres de la volonté.

« Veuillez, dit le Seigneur, et vous pourrez. »

Chez le gnostique, la volonté, le jugement et l'action ne font qu'un. Car si les propositions sont identiques, identiques aussi seront les doctrines et les jugements, afin que les paroles et la vie et la conduite du gnostique soient conformes à la règle. Un cœur droit cherche avec soin les connaissances et les comprend. Dieu m'a appris la sagesse, et j'ai connu la science des saints.

CHAPITRE XVIII.

La loi de Moïse est la source de toute doctrine morale ; c'est là que les Grecs ont puisé leur Ethique.

Il est évident que toutes les autres vertus, Consignées dans les livres de Moïse, ont fourni aux Grecs l'origine de leur partie morale, et de ce qu'ils ont écrit sur le courage, sur la tempérance, sur la prudence, sur la justice, sur la

résignation, sur la patience, sur l'honnêteté, sur la continence et sur la piété qui surpasse toutes ces vertus. C'est la piété, personne ne le révoque en doute, qui nous apprend à rendre à la cause suprême, la plus ancienne des causes, un culte de respect et d'adoration. La même loi nous éclaire sur la justice et nous enseigne la prudence, en nous recommandant la fuite des idoles, et en nous montrant une race privilégiée, appelée à la connaissance du Créateur et du père de toutes choses. Leçon féconde ! de laquelle découlent, comme d'une source, de nouveaux trésors pour l'intelligence. Qu'y trouvons-nous ?

que le sacrifice des méchants est en abomination au Seigneur; qu'il accueille la prière de ceux qui marchent dans la justice ; car il place la justice avant le sacrifice.

Aussi, nous lisons dans Isaïe :

« Quel fruit me revient-il de la multitude de vos victimes, 164 dit le Seigneur? »

Et ce qui suit :

« Rompez les liens de l'iniquité. »

Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un cœur contrit et cherchant le Créateur.

« La balance trompeuse est en abomination au Seigneur ; le poids juste lui est agréable. »

De là, la défense emblématique de Pythagore :

« Ne sautez point par dessus la balance. »

La profession de foi des hérésies est cette justice trompeuse :

la langue des méchants séchera, mais les lèvres du juste distilleront la sagesse,

quoique

les méchants appellent sottise la sagesse et la prudence.

Il serait trop long d'insister sur la grandeur de ces vertus. L'Écriture les célèbre partout. On définit le courage, la connaissance des choses redoutables, des choses qui ne le sont pas, et des choses intermédiaires ; la tempérance, une manière d'être qui choisit ou évite pour garder les jugements de la prudence. Viennent également se joindre au courage, la patience, ou le support, science des choses qu'il faut ou qu'il ne faut pas endurer; et la grandeur d'âme par laquelle l'homme s'élève au-dessus des événements. A côté de la tempérance marche la circonspection, qui s'abstient, conseillée par la raison. La fidélité aux préceptes, étant l'observation fidèle de ces préceptes, est le moyen d'entourer sa vie de sécurité. Sans courage, point de patience; sans tempérance, point de continence. Les vertus naissent les unes des autres ; et celui qui possède les conséquences des vertus, possède également le salut, qui est la conservation prolongée du bien. Si donc nous avons sainement jugé chaque vertu en particulier, nous avons bien jugé de l'ensemble; car, en posséder une seule par l'intelligence et à la manière du gnostique, c'est les posséder toutes, en vertu des conséquences réciproques. La continence est une disposition de l'âme qui jamais ne franchit les bornes de la droite raison. On est continent lorsqu'on subjugue les appétits en révolte contre celle-ci, ou quand on se maîtrise pour ne rien désirer que de juste et d'honnête. La tempérance elle-même n'est pas sans courage, puisque de la fidélité aux préceptes naissent la prudence qui s'attache à Dieu, l'ordonnateur suprême, et la justice qui imite l'ordonnance divine. Une fois que cette justice nous a établis dans la continence, purs alors, 165 nous tendons vers la piété et vers des actes en conformité avec Dieu, devenus semblables au Seigneur autant qu'il est au pouvoir de notre infirme et mortelle nature. Atteindre à ce but, c'est être juste et saint avec prudence. Dieu est sans besoins et sans passions; par conséquent, il n'est pas continent dans l'acception propre du mot ; puisqu'il ne

tombe dans aucune tentation qu'il doive vaincre. Mais notre nature à nous, étant travaillée par les passions, a besoin de la continence. C'est par la continence, qu'exercée à se contenter de peu, elle s'efforce, par ses dispositions, de s'élever jusqu'à la nature divine. Car l'homme de bien se contente de peu, dans la pensée qu'il vit sur la limite qui sépare la nature immortelle de la nature mortelle. Ses besoins lui viennent de son corps et de son origine. Mais la continence, avec le secours de la raison, lui apprend à restreindre ces exigences. Pourquoi la loi défend-elle à un homme de prendre un habit de femme? Que veut-elle, sinon que nous soyons hommes, sans jamais nous efféminer, soit dans notre corps, soit dans nos actions, soit en esprit, soit en paroles? Elle dit au zélateur de la vérité : Arme-toi d'un caractère mâle dans les occasions qui exigent de la patience et de la résignation, dans ta conduite, dans tes mœurs, dans tes discours et dans tes actions, la nuit comme le jour, fallût-il même, pour arriver au but, porter témoignage au prix de ton sang. Voilà ce que veut la loi. Elle ajoute : Quel est l'homme qui a bâti une maison nouvelle, et ne l'a pas encore habitée? Quel est l'homme qui a planté une vigne et n'en a pas encore recueilli les fruits ? Quel est l'homme qui a été fiancé à une jeune fille, et ne l'a pas encore épousée? Puis, dans son humanité, elle recommande qu'on dispense ces hommes de la milice. Ici, général prudent, elle craint qu'ayant l'esprit emporté ailleurs par des préoccupations étrangères, nous n'engagions sans ardeur le combat ; car, le soldat intrépide qui fait face aux périls est libre de toute autre pensée. D'autre part, sa condescendance a consulté l'incertitude des chances de la guerre ; elle a songé qu'il serait injuste que l'un ne jouit pas de ses travaux, et que l'autre recueillit sans travail un bien péniblement ac- 166
quis. Mais la toi semble également recommander la constance de l'âme, eu prescrivant à celui qui a semé de moissonner, à celui qui a bâti d'habiter, et à celui qui a recherché en mariage d'épouser ; car elle ne rend pas vaines

les espérances de ceux qui se sont exercés dans les voies du vrai gnostique.

L'espoir du juste, qu'il vive ou qu'il meure, ne périt pas.

« J'aime ceux qui m'aiment, dit la sagesse, et ceux qui me cherchent trouvent la paix, etc. »

Mais quoi ! les femmes Madianites ne se servirent-elles pas de leur beauté pour faire passer les Hébreux en guerre contre leur nation, de la tempérance à l'incontinence, et de l'incontinence à l'impiété? Une fois séduits par des voluptés coupables, et ainsi jetés d'une vie sévère et honnête dans les plaisirs impurs, elles les poussèrent avec une sorte de fureur vers l'idolâtrie et vers l'amour des femmes étrangères. Vaincus par un double antagoniste, ils désertèrent Dieu, ils désertèrent la loi, et il s'en fallut peu que, par ce stratagème de femme, ils ne tombassent tous entre les mains de l'ennemi, jusqu'à ce que les salutaires avertissements de la crainte vinssent les arrêter sur les bords du précipice. Aussitôt ceux qui restaient engagèrent courageusement le combat au nom de Dieu, et sortirent vainqueurs.

Le culte du Seigneur est donc le commencement de la sagesse; et l'intelligence, la connaissance raisonnée des choses saintes. Connaître la loi est d'un bon esprit.

Ceux donc qui ont regardé la loi comme inspirant une crainte mêlée de troubles, ne possèdent ni l'intelligence, ni l'esprit de la loi.

Car la crainte du Seigneur est la vie. Mais l'enfant de l'erreur se débattra douloureusement dans des travaux où n'entre pas la connaissance.

C'est indubitablement dans ce sens mystique qu'il faut prendre les paroles de Barnabé :

« Que Dieu, le souverain Seigneur de toutes choses, vous donne la sagesse, l'intelligence, la science, la connaissance

de ses mystères et la persévérance dans le bien. Devenez donc les fidèles disciples de Dieu, examinant les choses que le Seigneur demande de vous, afin de trouver au jour du jugement les persécuteurs de ces vertus (2). »

Ceux qui sont parvenus à ce but, Barnabé les appelle les enfants de la charité et de la paix selon la science. A l'égard de la libéralité et de la communication des biens, comme il y aurait beaucoup à dire, il suffira de faire observer que la loi défend l'usure entre frères. Qu'entend-elle par ce nom de frère? Non-seulement celui qui est né des mêmes parents, mais quiconque appartient à la même tribu, à la même croyance, à la même langue. Elle n'a pas cru qu'il fût juste de retirer de ses biens un intérêt usuraire ; loin de là, elle a voulu que nous répandissions l'aumône à pleines mains et à cœur ouvert sur ceux qui sont dans le besoin ; car c'est Dieu qui a institué la bienfaisance. L'homme qui donne volontiers, reçoit en retour de ses œuvres un intérêt suffisant, je veux dire les biens qu'on estime le plus, la mansuétude, la bénignité, la magnificence, la bonne renommée et la louange. N'est-ce pas là un précepte d'humanité, de même que par cette autre recommandation :

« Paie au pauvre son salaire le jour même, »

nous apprenons qu'il ne faut pas différer d'un moment le salaire de nos serviteurs ; autrement le zèle du pauvre, si le pain lui manque, se ralentit pour le travail du lendemain. La loi ajoute :

« Que le prêteur n'entre pas dans la maison du débiteur pour s'emparer violemment du gage de la créance, mais qu'il se tienne dehors pour attendre qu'on le lui porte. Le débiteur, s'il l'a, ne devra pas refuser de le livrer. »

La loi défend encore au possesseur du champ de ramasser pendant la moisson les épis échappés des gerbes, de même qu'elle recommande aux moissonneurs de laisser derrière eux quelques épis non fauchés : double bienfait de

la loi. D'une part, elle excite celui qui possède à la munificence et à la communication de ses biens, en le forçant d'abandonner quelque chose aux nécessiteux ; de l'autre, elle fournit à l'indigence des moyens d'exister. Vous voyez comment la loi proclame en même temps la 168 justice et la bonté de Dieu, qui fournit abondamment des aliments à tous. Même attention dans les vendanges. Le maitre ne doit ni revenir sur les grappes oubliées, ni reprendre celles qui sont tombées. L'injonction s'applique également à ceux qui récoltent les olives. Enfin, la dime des fruits et des troupeaux apprenait aux Juifs à être pieux envers le ciel, à ne pas tout sacrifier à l'amour du gain, au contraire, à admettre le prochain aux bienfaits de l'humanité. Ces dimes et ces prémices nourrissaient les prêtres, si je ne me trompe.

Nous le comprenons donc maintenant, la loi nous a enseigné la piété, la communication des biens, la justice, la miséricorde. N'est-ce pas elle, qui ordonne que la septième année le champ reste en friche, afin que le pauvre jouisse librement des productions dont la main de Dieu le couvrira, la nature se chargeant ainsi de cultiver pour qui voudrait user de ses largesses? Comment donc la loi ne serait-elle pas bonne et n'enseignerait-elle pas la justice? Elle ordonne pour la cinquantième année les mêmes choses que pour la septième. Elle restitue en outre à chacun son fonds de terre, s'il lui a été enlevé dans l'intervalle par quelque nécessité fâcheuse, circonscrivant dans un usufruit à terme certain la cupidité de ceux qui ont soif d'acquérir; accordant sa pitié à ceux qui auraient été punis par une longue indigence, et ne voulant pas que la punition se prolonge toute leur vie.

« La miséricorde et la vérité gardent le roi. La bénédiction est sur la tête de l'homme qui donne; celui qui a pitié du pauvre sera heureux, parce qu'il exerce la charité envers son semblable, à cause de la charité qui l'unit lui-même au créateur de la race humaine. »

Les matières que nous venons de traiter renferment encore d'autres instructions non moins conformes à la nature, sur le repos et sur le recouvrement de l'héritage. Il est inutile d'en parler ici. La charité se comprend de plusieurs manières : elle est tour à tour la mansuétude, la bénignité, le support, l'absence de tout sentiment d'envie, de jalousie ou de haine, et l'oubli des injures. Elle est à la fois dans tous et dans chacun, sans qu'on puisse dire qu'elle est ici plutôt qu'ailleurs, aimant à se répandre 169 et à se communiquer. La loi dit encore :

« Si tu rencontres dans le désert une bête de somme égarée, qu'elle appartienne à un de tes intimes, ou à un de tes amis, ou à un homme que tu connaisses, ramène-la et rends-la. Et s'il arrive que le maître soit absent du pays, garde sa bête de somme avec les tiennes jusqu'à son retour, et alors rends-la lui. »

La communauté naturelle est ici écrite dans la loi, afin que nous considérions comme un dépôt ce que nous trouvons, et que nous pratiquions envers nos ennemis l'oubli des injures. Le commandement du Seigneur est véritablement une source de vie qui préserve des atteintes de la mort. Mais quoi ? la loi n'ordonne-t-elle pas d'aimer les étrangers, non seulement comme des amis et des proches, mais encore comme soi-même, et de corps et d'âme? Que dis-je ! Honorant les Gentils eux-mêmes, elle n'a montré aucune haine pour ceux qui avaient persécuté Israël. Car elle dit ouvertement :

« Vous n'aurez point en abomination l'Égyptien, parce que vous avez été étrangers en la terre d'Égypte ; »

appelant Égyptien, soit l'Égyptien même, soit tout autre étranger. Enfin, voilà des ennemis qui menaçant déjà les murs de la ville, s'efforcent de la prendre; la loi ne veut pas qu'on les regarde encore comme ennemis, avant qu'on leur

ait envoyé des députés pour les convier à la paix. Elle interdit même l'insulte à l'égard d'une captive.

«Après lui avoir donné trente jours pour pleurer librement, dit-elle, ôte-lui ses vêtements de deuil et demeure avec elle, comme avec une épouse légitime. »

S'agit-il ici d'assouvir une passion brutale? Est-ce un honteux salaire donné à une courtisane? Non, c'est pour la procréation des enfants, que la loi établit cette coutume. Vous le voyez, union de l'humanité avec la continence ! Au maître, épris de sa captive, elle ne permet pas de contenter sa passion ; elle arrête le désir par un intervalle de temps fixé d'avance ; et de plus, elle coupe les cheveux de la prisonnière, afin que le maître rougisse d'un honteux amour ; car, si la raison lui conseille le mariage, il retiendra cette femme auprès de lui, même ainsi dégradée. Puis, le désir satisfait, s'il ne juge pas bon d'habiter plus longtemps avec sa captive, non-seulement il ne lui est pas permis de la 170 vendre, mais encore il ne peut la garder comme servante : la loi la veut libre et affranchie de toute servitude, de peur que si une autre femme vient à être admise par surcroît dans la maison, la jalousie ne suscite à la première des chagrins cruels.

Il y a mieux, le Seigneur en nous prescrivant encore d'aider nos ennemis et de relever leurs têtes de somme gisant sous le fardeau, nous enseigne par induction à ne pas nous réjouir des maux d'autrui, ni même des revers de nos ennemis, afin qu'après nous avoir exercés dans la pratique de ces vertus, il nous apprenne à prier pour eux. Car, il ne convient pas de porter envie au bonheur du prochain, ni de s'en affliger, ni de prendre plaisir à son malheur.

« Si une bête de somme, appartenant à quelqu'un de tes amis, s'est égarée, dit le Seigneur, et que tu la trouves, oubliant tout motif de haine, ramène-là et rends-la ; car la

probité véritable oublie les injures, et la répression de la haine suit la probité. »

C'est là ce qui nous dispose à la concorde, et la concorde nous conduit par la main à la béatitude. As-tu reconnu de la haine dans un homme que tu fréquentes, ou bien as-tu découvert qu'il obéit à la cupidité ou à la colère, convertis-le par ton exemple à une vie meilleure. Ne vous semble-t-elle pas maintenant humaine et bienfaisante, la loi

« qui nous a conduits comme des enfants à Jésus-Christ; »

et ne vous parait-il pas en même temps bon et juste, ce Dieu qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, s'est convenablement servi de toutes les créatures pour en opérer le salut?

« Faites miséricorde, dit le Seigneur, pour qu'on vous fasse miséricorde; remettez les fautes, pour que les vôtres vous soient remises. Comme vous faites il vous sera fait ; comme vous donnez, on vous donnera; comme vous jugez, on vous jugera; comme vous userez de bonté, on en usera envers vous; et la mesure dont vous vous serez servis, on s'en servira avec vous. »

La loi défend encore de traiter avec mépris ceux que la nécessité aura contraints de vendre leur liberté ; et ceux qui pour dettes auront été réduits en servitude, elle leur accorde une rémission entière, la septième année. Que dis-je ! elle ordonne d'épargner le sup- 171 pliant. Cette parole est donc pleine de vérité :

« Comme le fourneau éprouve l'or et l'argent, ainsi le Seigneur éprouve le cœur des hommes. »

Et celle-ci :

« L'homme miséricordieux est patient. » La sagesse est à l'homme que la sollicitude conduit; car la sollicitude est le partage de l'homme intelligent, et celui qui veille cherchera

la vie, et celui qui cherche Dieu, trouvera la connaissance avec la justice. Mais ceux qui ont cherché Dieu par le droit chemin, ont trouvé la paix. »

Il me semble aussi que Pythagore avait puisé dans la loi sa douceur envers les animaux, quoiqu'ils manquent de raison. Ce philosophe, ont pitié pour le père et la mère, défendait, sans même que l'on pût prétexter un sacrifice, de toucher immédiatement aux nouveau-nés des brebis, des chèvres et des génisses, voulant ainsi que l'indulgence envers la brute élevât l'homme jusqu'à la mansuétude envers son semblable.

« Accordez à la mère, dit-il, son petit, au moins pendant les sept premiers jours ; car si rien n'a lieu sans cause, et que dans les mamelles de la bête qui a mis bas, le lait arrive à flots pour la nourriture des petits, ravir les petits à l'allaitement de leur mère, c'est outrager la nature. »

Rougissez-donc, ô Grecs, et vous tous qui vous joignez à eux pour attaquer la loi, puisqu'elle se montre compatissante pour les animaux privés de raison, tandis que ses détracteurs exposent les enfants même des hommes. Et cependant, la loi, bien des années auparavant, avait condamné leur barbarie par son précepte prophétique. Oh ! si elle défend de séparer les petits de la mère avant l'allaitement, à plus forte raison s'arme.t-elle ainsi d'avance de prescriptions contre la dure et impitoyable férocité des hommes, afin que s'ils outragent la nature, ils respectent du moins la loi. Et encore, comme il est permis de se nourrir de la chair des chevreaux et des agneaux, on serait excusable d'avoir séparé les petits de la mère ; mais quel motif peut-on alléguer pour exposer un enfant? Il fallait que dès l'origine cet homme qui reculait devant la paternité, vécût dans le célibat, plutôt que de satisfaire l'intempérance de ses désirs, pour devenir ensuite infan- 172 ticide. La loi défend encore, dans ses dispositions bienveillantes, d'offrir le même jour en sacrifice le petit et la mère. C'est de là que les Romains,

lorsqu'une femme enceinte est condamnée à mort, défendent qu'elle subisse sa peine avant d'être accouchée. Il est interdit, poursuit la loi, d'égorger toute femelle durant le cours de sa gestation, réprimant de la sorte indirectement la violence de l'homme contre l'homme. C'est ainsi qu'elle étend la bénignité jusqu'aux animaux, afin qu'après l'avoir exercée envers des êtres qui ne sont pas nos semblables, nous montrions une compassion plus grande envers nos frères. Mais ceux qui meurtrissent violemment le ventre de certains animaux avant qu'ils aient mis bas, afin que la chair mêlée de lait leur présente une nourriture plus savoureuse, font de la matrice, créée pour la génération, un sépulcre au fétus qu'elle renferme. Et cependant la loi dit positivement :

« Vous ne ferez point cuire l'agneau dans le lait de sa mère, car il ne faut pas que l'aliment d'un animal vivant devienne l'assaisonnement d'un animal tué, et que la cause de la vie serve à la destruction du corps. »

La même loi défend de lier la bouche du bœuf qui foule le grain, car celui qui travaille mérite la nourriture, et, dans le même livre, d'atteler ensemble un bœuf et un âne pour labourer la terre. Peut-être a-t-elle égard au peu de rapport qui existe entre ces deux animaux. Sans doute aussi elle proscrit en même temps l'injustice envers qui que ce soit, et défend de soumettre au joug l'étranger, s'il n'existe contre lui d'autre charge que la différence de sa race ; fait qu'on ne peut reprocher à personne, puisqu'il n'est ni un vice, ni le fruit d'un vice. Pour moi j'inclinerais à y voir de plus une allégorie dont le sens est, qu'il ne faut pas livrer indistinctement à l'homme souillé et à l'homme impur, au fidèle et à l'infidèle, le don du Verbe. En effet, l'un de ces animaux est pur, c'est le bœuf; l'âne est réputé impur.

La loi, par un surcroit de bienveillance et de bonté . nous enseigne non-seulement qu'il ne faut pas abattre les arbres à fruits doux, ni couper les blés avant la moisson, dans un but seulement de destruction, mais encore qu'il 173 ne faut

pas consumer entièrement les fruits doux, pas plus ceux de la terre que ceux de l'âme. Elle ne nous permet même pas de ravager les champs de l'ennemi. Les agriculteurs peuvent eux-mêmes profiter des prescriptions de la loi ; elle veut que pendant trois années consécutives on cultive avec le plus grand soin les arbres nouvellement plantés, qu'on en élague les pousses inutiles, de peur qu'ils ne succombent sous leur poids, et que la sève, divisée en une infinité de petits filets, et insuffisante aux besoins de chaque branche, ne les laisse s'affaiblir. Vous retournerez et vous creuserez la terre autour de ces jeunes plants, dit encore la loi, afin que rien ne s'élève à leur pied et ne vienne en arrêter la végétation. Elle ne permet pas non plus de cueillir des fruits imparfaits sur des tiges imparfaites encore, mais seulement trois ans après, lorsque l'arbre sera en pleine croissance, et que les prémices en auront été d'abord consacrées à Dieu. Ce principe d'agriculture est destiné à nous apprendre que les rejetons des péchés, et les mauvaises herbes de la pensée, qui poussent avec le fruit primordial, doivent être arrachées jusqu'à ce que le germe de notre foi ait acquis son développement et sa force. Car, la quatrième année, attendu qu'il faut aussi du temps au catéchumène, pour se consolider dans l'enseignement, le néophyte est consacré à Dieu par le groupe des quatre vertus, la troisième s'unissant déjà seule à la quatrième hypostase du Seigneur.

Mais le sacrifice de la louange est au. dessus des holocaustes, car c'est Dieu, dit la loi, qui vous a donné la force d'exercer votre puissance. Si nous avons été éclairés par la lumière, maintenant que nous sommes fortifiés et renouvelés, montrons-nous forts par l'acquisition de la connaissance. Quel est le but de la loi ? Elle nous avertit que les biens et les dons nous sont distribués par la main de Dieu, et que, ministres de la grâce divine, nous devons travailler à la propagation de ses bienfaits, en rendant bons et honnêtes ceux qui nous approchent, en sorte que la

continence naisse de la tempérance, la générosité du courage, l'intelligence de la sagesse, et la justice de la justice.

CHAPITRE XIX.

Du véritable Gnostique. C'est surtout par la bienfaisance qu'il arrive à l'imitation de Dieu.

Voilà le portrait du vrai gnostique à l'image et à la ressemblance du Très-Haut; imitateur de Dieu autant qu'il est en lui, ne négligeant rien pour atteindre à la ressemblance divine autant que le comporte sa faiblesse; continent, patient, appliqué à la justice, maître de ses passions, prodigue de ce qu'il a envers autrui, bienfaisant selon ses forces, en paroles et en actions. Celui qui fera et enseignera, dit le Seigneur, qui imitera Dieu en se montrant bienfaisant comme lui, celui-là sera très-grand dans le royaume des cieux. Car les bienfaits de Dieu se répandent sur tous.

Celui qui entreprend une chose par orgueil , dit la loi, irrite Dieu.

La présomption est un vice de l'âme. La loi nous enjoint donc de nous repentir de l'orgueil comme des autres vices, en établissant l'ordre dans notre manière de vivre, pour y imprimer une direction meilleure par ces trois organes, la bouche, le cœur, la main. Ces organes sont les symboles, la main, de l'action ; le cœur, du conseil ; la bouche de la parole. C'est donc justement qu'il a été dit des pénitents :

Vous avez aujourd'hui choisi le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu, et le Seigneur vous a choisis aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple.

Car l'homme qui met tous ses soins à soulager la créature, de serviteur, Dieu l'élève au rang d'ami. Fût-il seul, Dieu l'honore à l'égal du peuple entier. Partie du peuple, il représente et complète le peuple d'où il est sorti, comme le

tout prend aussi son nom de la partie. Or, la véritable noblesse ne se manifeste que dans le choix et la pratique des vertus les plus belles. De quoi servit à Adam le privilège de sa noblesse? Que lui revient-il de n'avoir eu d'autre père que Dieu, et d'avoir été le père de toutes les générations des hommes? Obéissant aux conseils de la femme, il choisit 175 avidement le mal, au préjudice du vrai et de l'honnête. Or, il advint qu'il échangea l'immortalité contre la mort, quoique non à tout jamais. Mais Noé, qui n'avait pas reçu la naissance à la manière d'Adam, fut sauvé parla Providence divine, pour s'être offert et consacré de lui-même à Dieu. Voyez Abraham! Il a eu des enfants de trois femmes, non dans un but de volupté, mais, je pense, dans l'espoir de multiplier sa race dès l'origine ; un seul de ses enfants recueillit l'héritage paternel, et les antres furent séparés du tronc de la famille. Et des deux fils qui lui étaient nés, quel fut son héritier ? Le plus jeune, qui s'était rendu agréable à son père, et qui obtint sa bénédiction. L'aîné fut l'esclave du plus jeune; car le plus grand bien qui paisse arriver à un méchant, c'est de perdre sa liberté. Cette disposition des faits est à la fois prophétique et symbolique. Tout appartient au sage. L'Écriture l'indique clairement, lorsqu'elle dit :

« Parce que Dieu a en pitié de moi, « toutes choses m'appartiennent. »

Elle nous apprend ainsi à ne désirer que celui par lequel tout existe, et qui accorde ses promesses à ceux qui en sont dignes. Elle nous représente, par la sagesse divine, l'homme de bien, héritier du royaume des deux, et concitoyen des anciens justes qui ont vécu selon la loi, soit sous le règne de la loi, soit avant la loi, et dont les actions nous servent aujourd'hui de règle. L'Écriture nous enseigne encore que le sage est roi, lorsqu'elle lui fait dire par des hommes d'une tribu différente :

« Vous êtes auprès de nous un roi choisi par Dieu. »

Car c'est l'admiration de la vertu qui soumet volontairement les hommes au juste. Le philosophe Platon dit que la dernière limite de la félicité est de ressembler à Dieu autant qu'il est possible à l'homme, soit en mettant sa vie en accord avec la loi, (car les natures généreuses et libres de passions atteignent presque droit au but de In vérité, suivant l'expression de Philon le pythagoricien, quand il raconte la vie de Moïse), soit que toujours altérés des choses célestes, nous ayons été instruits par quelque inspiration secrète. La loi dit :

« Suivez le Seigneur votre Dieu, et gardez mes commandements. »

Car, ressembler à Dieu, selon la loi, 176 c'est le suivre. Et en le suivant ainsi, nous arrivons à lui ressembler autant qu'il est en nous.

« Soyez miséricordieux et compatissants, dit le Seigneur, comme votre père est miséricordieux. »

De là, les stoïciens aussi proposent pour but à l'homme de vivre selon la nature, ayant ainsi changé avec une rare convenance le nom dieu en celui de la nature, puisque la nature s'étend jusqu'aux plantes, jusqu'aux végétaux que l'on sème, jusqu'aux arbres et jusqu'aux pierres. Aussi voilà pourquoi il a été clairement dit :

Le méchant ne comprend pas la loi; mais ceux qui aiment la loi la placent devant eux comme un rempart.

Discerner sa voie est l'habileté du sage ; s'égarer est le délire de l'insensé.

« Car, vers qui abaisserai-je mes regards, dit le Seigneur, sinon vers celui qui est doux, plein de mansuétude, et qui tremble à mes paroles ? »

Nous savons qu'il existe trois sortes d'amitiés : La première, comme aussi la meilleure, est l'amitié dont la vertu est le lien; car la dilection est solide, qui s'appuie sur

la raison. La seconde , qui tient le milieu entre les deux autres, nait d'un intérêt réciproque; amitié éminemment sociale, communicative, libérale et utile à la vie; car l'amitié qui nait d'un bienfait est réciproque.

La troisième et la dernière provient, selon nous, d'un commerce habituel ; selon d'autres, elle est cette amitié qui tourne et change au gré du plaisir. Il me semble que ces paroles d'Hyppodame le pythagoricien définissent bien les amitiés : La première, dit-il, nait de la science des dieux, l'autre des bienfaits de l'homme, la troisième du plaisir des êtres animés. L'une est donc l'amitié du philosophe ; l'autre, de l'homme; la troisième, de l'être animé. Car l'homme bienfaisant est la véritable image de Dieu. Sa bienfaisance lui profite à lui-même; nouveau pilote, il est à la fois le salut des autres et le sien propre. C'est pourquoi, lorsque le suppliant obtient ce qu'il demande, il ne dit pas à son bienfaiteur : Tu as bien donné ; mais, tu as bien reçu. Ainsi, celui qui donne reçoit , et celui qui reçoit, donne. Le juste est miséricordieux et compatissant. Les bons habiteront la terre, les justes s'y affer- 177 miront, mais les impies en seront exterminés. Et Homère, en disant : Donne à ton ami, me semble avoir deviné d'avance le caractère du fidèle. Il faut aussi porter secours à notre ennemi, pour qu'il ne reste pas notre ennemi; car le secours resserre la bienveillance et délie les inimitiés. Mais lorsqu'un homme a une ferme volonté de donner, Dieu accepte l'intention, ne demandant de lui que ce qu'il peut et non ce qu'il ne peut pas.

« Car, je ne veux pas que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés, mais que pour ôter l'inégalité, etc. etc. »

« Il a répandu ses libéralités, dit l'Écriture; il a donné aux pauvres, sa justice subsistera dans tous les siècles. »

Pour ce qui est de ressembler à Dieu, comme nous l'avons dit plus haut, il ne s'agit pas de la ressemblance du corps, il

ne se peut pas qu'une substance mortelle ressemble ù l'essence immortelle, il s'agit de ressembler à Dieu par l'esprit et par la raison. Sceau merveilleux qui dans l'exercice, soit de la bienfaisance, soit du commandement, grave en nous l'empreinte divine ! Les corps sont gouvernés, non par leurs qualités propres, mais par les jugements de l'esprit. En effet, les cités, les familles, qui les administre avec sagesse? L'homme juste, par la prudence de ses conseils.

CHAPITRE XX.

Le Gnostique pratique aussi la patience et l'abstinence.

La force d'âme, elle aussi, parvenue avec l'aide de la patience à une sorte d'impassibilité, vise à la ressemblance divine. Aucun doute à cet égard pour celui aux oreilles de qui retentissent encore les récits de l'Écriture au sujet d'Ananias et de ses compagnons ; un d'eux était Daniel le prophète, rempli de la foi divine. Daniel habitait Babylone comme Loth habitait Sodome, comme Abraham, la terre des Chaldéens, Abraham qui peu de temps après devint l'ami de Dieu. Le roi de Babylone fit jeter Daniel dans une fosse remplie de bêtes féroces. [178] Mais le roi de l'univers, le Seigneur qui n'abandonne pas les pères, retira de la fosse Daniel qui se trouva sans blessures. Le gnostique, en tant que gnostique, possédera une patience égale. Eprouvé par la douleur, il n'aura que des paroles de bénédiction , comme le courageux Job ; englouti dans les flancs de la baleine, il priera comme Jonas, et la foi le rendra à la lumière pour prophétiser aux Ninivites ; enfermé avec des lions, il apprivoisera leur naturel féroce ; jeté dans le feu, il sera couvert de rosée, et sortira intact des flammes. Il rendra témoignage la nuit, il rendra témoignage le jour; dans ses paroles, dans sa vie, dans ses mœurs, il rendra témoignage. Il habite dans le Seigneur, il s'entretient avec le Seigneur ; il

est son commensal selon l'esprit ; pur dans sa chair et pur dans son cœur, il est sanctifié dans ses discours.

« Le monde est crucifié pour lui, dit l'apôtre, et il est crucifié pour le monde. En tous lieux, portant la croix du Sauveur, et devenu comme Dieu, le Saint des saints, il marche sur les traces du Seigneur. »

La loi divine, qui n'a oublié aucune vertu, exerce surtout l'homme à la continence, bâtissant toutes les autres vertus sur le fondement de celle-ci ; elle nous donne même pour l'acquisition de la continence un enseignement préparatoire , en nous interdisant la chair de quelques animaux. Elle nous défend l'usage de ceux qui sont d'une nature grasse, tels que le pourceau, comme plus chargé de chair. Cet aliment ne convient qu'aux gens qui se livrent aux plaisirs de la table. C'est pourquoi l'on prétend, d'après un certain philosophe, que l'étymologie du mot porc, (en grec *us*) est *thùs* de *thùsis* (sacrifice), parce que cet animal n'était destiné qu'à être immolé en sacrifice ; et qu'en effet, la vie ne lui a été donnée que pour dilater le volume du corps. La loi a, de même, réprimé nos désirs, en nous défendant l'usage des poissons sans nageoires et sans écailles ; parce qu'ils l'emportent sur les autres par leur chair savoureuse et grasse. De là, je pense, les mystères non-seulement défendent de toucher à certains animaux, mais encore les initiés, pour des causes qui leur sont connues, doivent s'abstenir de manger certaines parties [179] des victimes. Or, s'il faut réprimer les appétits de l'estomac et des parties qui en approchent, il est évident, selon le précepte que jadis le Seigneur nous a transmis par la loi, que nous devons étouffer nos désirs. Nous y parviendrons complètement si nous condamnons sans pitié l'aliment du désir, la volupté.

Les philosophes définissent la connaissance de la volupté, âne commotion douce et agréable qui agite quelqu'un de nos sens. Suivant eux, Ménélas, qui en était l'esclave, s'étant précipité dans Troie en feu, avec la

résolution de tuer Hélène, cause de ces longues et horribles calamités, n'eut pas la force de l'immoler, vaincu par des charmes qui lui rappelèrent les voluptés passées. Aussi les poètes tragiques l'ont-ils amèrement raillé, et lui ont-ils crié avec Insulte :

« Mais toi, à l'aspect de son sein, tu jetas ton épée, tu reçus un baiser, et tu flattas le monstre perfide.»

Et ailleurs :

« Est-ce que ton épée s'émousse contre la beauté? »

Je suis de l'avis d'Antisthène, lorsqu'il dit :

« Si je pouvais saisir Vénus, je la percerais de mes flèches. C'est elle qui, parmi nous, corrompt un grand nombre de belles et honnêtes femmes. L'amour est un vice de la nature ; les malheureux dont il s'empare appellent Dieu la maladie qui les travaille. »

Cela nous montre que les plus inexpérimentés succombent par ignorance de la volupté, dont il ne faut pas suivre les inspirations, bien qu'on l'appelle déesse, c'est-à-dire, bien qu'elle nous ait été donnée par Dieu pour servir à la génération. Xénophon aussi, flétrit sans détour la volupté du nom de vice :

« Ô malheureuse, s'écrie-t-il, que connais-tu de bien? que te proposes-tu de beau, toi qui n'attends pas même, pour les choses agréables, que le désir te vienne ? Avant d'avoir faim, tu manges; avant d'avoir soif, tu bois. Pour avoir une table plus délicate, tu crées d'habiles cuisiniers ; pour avoir une boisson plus agréable, tu rassembles à grands frais les vins les plus exquis, et pendant l'été, tu cours çà et là cherchant de la neige; pour dormir d'un sommeil plus doux, tu prépares une couche moelleuse que tu recouvres de coussins plus moelleux encore. »

C'est ce qui fait dire à Ariston :

« Veux-tu ré- 180 duire au néant les attaques réunies de ces quatre alliés, la volupté, la douleur, la crainte et le désir? Exerce-toi et combats longtemps; car ils pénètrent jusqu'au fond de nos entrailles et soulèvent des tempêtes dans notre cœur. »

« Un caractère réputé grave et fort, dit Platon, la volupté le fait de cire; parce que toute volupté, comme aussi toute douleur, attache au corps l'âme de qui ne se sépare pas des passions, et ne se crucifie pas soi-même. »

« Celui qui perdra son âme, dit le Seigneur, la retrouvera, soit en l'exposant sans crainte pour le Sauveur, comme lui-même il a fait pour nous, soit en la détachant de toutes les habitudes de la vie ordinaire. »

En effet, qui travaillera à détacher, à éloigner et à isoler (c'est là le sens du mot *croix*,) son âme des plaisirs et des voluptés de cette vie, possédera celle qui se trouve et repose dans l'espérance dont nous attendons la réalisation. Méditer sur la mort, c'est savoir nous contenter des seuls appétits dont; la nature est la mesure, et qui, renfermés dans de justes bornes, évitent tout ce qui est contre la nature ou ce qui eu dépasse les limites d'où naissent les occasions de pécher. Il faut donc nous revêtir de toutes les armes que Dieu nous donne, afin de nous défendre contre les embûches du démon ; parce que les armes avec lesquelles nous combattons ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu, pour abattre les forteresses ennemies et renverser, en même temps que les raisonnements humains, tout orgueil qui s'élève contre la science de Dieu. C'est par là que nous réduisons tous les esprits en servitude sous l'obéissance de Jésus-Christ, dit le divin apôtre. Cette milice spirituelle demande donc un homme qui sache, admirablement et sans confusion, gouverner les sources les plus ordinaires des passions ; comme, par exemple, la richesse et la pauvreté, la gloire et l'obscurité, la santé et la maladie, la vie et la mort, le travail et la volupté. Pour arriver

à se servir indifféremment de causes si diverses, il faut opérer en nous une grande réforme, en nous qui avons été auparavant atteints d'une grande faiblesse, pervertis par une éducation et une culture mauvaises, égarés en outre par l'ignorance. Le 181 simple bon sens dit donc , dans notre philosophie, que toutes nos passions sont des empreintes faites sur notre âme facile et molle, et comme des sceaux intérieurs gravés par les puissances incorporelles, contre lesquelles il nous faut lutter. Les esprits malfaisants ne s'occupent que d'imprimer sur chaque homme quelque chose de leur propre état, pour parvenir à vaincre et à enchainer dans leurs liens ceux qui ont renoncé à elles. Il arrive naturellement que, dans la lutte, quelques-uns sont vaincus. Quant à ceux qui engagent le combat avec plus de vigueur et d'habileté, les puissances infernales, après une lutte obstinée, et qui a failli ravir la palme, leur rendent enfin les armes dans la poussière et le sang, pleines d'admiration pour leurs vainqueurs.

Les corps susceptibles de mouvement se meuvent, les uns, par les désirs et par l'imagination, tels que les êtres animés ; les autres, par translation, comme les choses inanimées. Suivant quelques naturalistes, parmi les choses inanimées, les plantes ont la faculté de se mouvoir pour croitre ; si toutefois on accorde que les plantes soient inanimées. Les pierres ont une existence qui leur est propre ; les plantes sont vivifiées par la nature ; et les animaux privés de la parole ont le désir, l'imagination, et de plus, les facultés énoncées plus haut. Mais la faculté de raisonner étant le privilège de l'homme, l'âme, au lieu d'obéir à des impulsions aveugles, comme les animaux privés de raison, doit choisir entre les objets que lui offre l'imagination , sans se laisser emporter par elle. Aussi, les puissances dont nous parlons, présentent aux âmes faciles à entrainer, la beauté, la gloire, l'adultère, la volupté et d'autres images semblables, propres à servir d'amorce. On dirait de ces

voleurs qui jettent des feuilles aux jeunes agneaux, pour les attirer sur leurs pas. Puis, après avoir circonvenu par l'imposture ceux qui ne peuvent distinguer la véritable volupté de la fausse, la sainte beauté de la beauté fragile et sujette aux outrages du temps, elles conduisent les imprudents à l'esclavage de la chair. Or, chaque imposture s'attachant à l'âme avec une étreinte incessante, y grave son image. Et voici que l'âme, à son insu, emporte par- 182 tout en elle l'image de la passion, par suite de l'amorce qui lui a été tendue, et de l'assentiment qu'elle a donné.

Les Basilidiens ont coutume d'appeler les vices et les passions du nom d'*appendices*. Selon eux, ces appendices seraient certains esprits qui, par je ne sais quel bouleversement et quelle confusion primitive, auraient été, quant à leur essence, unis à l'âme douée de raison ; de plus, d'autres natures d'esprit, illégitimes et hétérogènes, telles que les natures du loup, du singe, du lion et du bouc, naîtraient auprès des premières. Ces influences étrangères agissant vivement sur l'âme, en assimileraient entièrement les désirs à ceux des animaux ;

« car ces désirs, ajoutent les Basilidiens, reproduisent les actes des natures dont ils portent en eux les caractères spéciaux. Et, non seulement les désirs de l'âme s'identifient avec les appétits et les sensations des animaux privés de raison, mais encore ils imitent les inclinations et la beauté des fleurs, parce qu'ils ont en eux quelques propriétés qui appartiennent à la nature des fleurs. Ils ont aussi les propriétés des corps, la dureté du diamant, par exemple. »

Nous combattrons ce dogme plus tard, lorsque nous traiterons de l'âme. Contentons-nous de remarquer pour le moment, que l'homme de Basilide, avec cette nombreuse armée d'esprits différents, contenus dans un seul corps, ne ressemble pas mal au cheval de bois célébré parle poète. Aussi, le fils de Basilide, Isidore, quoique partisan du même dogme, s'accuse en quelque sorte lui-même, lorsque, dans

son livre sur la seconde âme adhérente, il s'exprime en ces termes :

« Si tu as persuadé à un homme que l'âme n'est pas une et simple, et que les passions les plus mauvaises nous sont imposées de force par les appendices, les méchants auront un prétexte très-plausible de dire : On m'a fait violence, on m'a entraîné, j'ai agi malgré moi, ma volonté reniait mes actes, »

tandis que leurs désirs criminels leur appartiennent réellement, pour n'avoir pas résiste aux attaques des appendices. Or, il faut, supérieurs que nous sommes par la raison, prouver que nous avons vaincu la nature inférieure qui est eu nous. Car, cet Isi -183 dore, ainsi que les Pythagoriciens, nous gratifie aussi de deux Ames : nous en parlerons plus tard. Valentin lui-même, dans une de ses épitres, s'exprime en ces termes sur les appendices :

« Il n'y a qu'un seul juste, dont le fils nous a manifesté par lui-même la présence. Par lui-seul, le cœur peut devenir pur, après l'expulsion de tout malin esprit. Car la multitude des esprits qui habitent dans le cœur, en fait un cloaque d'impuretés. Chacun d'eux accomplit l'œuvre qui lui est propre, insultant par fois aux désirs qui ne sont pas les siens ; et je vols quelque parité entre le cœur et une hôtellerie. Une hôtellerie est criblée de trous, dégradée, souvent remplie d'immondices, parce que les voyageurs s'y comportent sans retenue, peu soucieux d'un asile qui ne leur appartient pas. Il en est de même du cœur ; aussi longtemps qu'une Providence attentive ne veille pas sur lui, il demeure un séjour impur et le réceptacle d'une foule de démons; au contraire, qu'il soit visité par le Père qui est le seul bon, le voilà sanctifié et resplendissant de lumière. Heureux donc celui dont le cœur est dans cet état, parce qu'il verra Dieu. »

Mais pourquoi, dès l'origine , n'y a-t-il pas de sagesse providentielle pour veiller au salut de cette âme? Qu'on nous le dise ; car, ou elle n'en est pas digne, et la Providence vient à elle conduite en quelque sorte comme à regret, on c'est la nature qui assure son salut, comme le pense Valentin. Dans cette dernière supposition, il faut que la nature, intéressée dès le commencement à veiller sur l'âme dont elle est la mère, ne laisse pénétrer dans le cœur aucun esprit impur, à moins qu'elle n'y soit contrainte et n'atteste ainsi sa faiblesse. Mais si Valentin nous accorde que la nature, éclairée par la pénitence, fait choix de meilleurs principes, il arrive à parler malgré lui le langage de la vérité que nous suivons. C'est par un changement venu de l'obéissance, et non par un droit de nature, qu'on obtient le salut. Les exhalaisons qui s'élèvent, soit de la terre, soit des marais, se rassemblent en brouillards et se condensent eu nuages; de même les vapeurs qui s'élèvent des désirs charnels, empreignent l'âme d'une disposition mauvaise , en répandant autour d'elle des images de volupté. Ils les 184 enveloppent de ténèbres la lumière de l'intelligence, l'âme attirant à elle les vapeurs de la convoitise, et condensant les épais nuages des passions, par l'usage continuel des voluptés. L'or, quand on le retire de la terre, n'est pas encore de l'or. il faut le soumettre au creuset pour le purifier; devenu pur, on l'appelle or. L'or est donc une terre purifiée; car,

« demandez, et l'on vous donnera, »

dit le Seigneur à ceux qui peuvent choisir ce qui est bon.

Pour expliquer comment nous disons que les œuvres du démon et les esprits impurs sèment dans l'âme du pécheur, nous n'aurons pas besoin de plus longs développements que le témoignage de l'apôtre Barnabé, l'un des soixante-dix et le collègue de Saint-Paul. Voici ses paroles :

« Avant d'avoir reçu la foi, la demeure de notre âme était semblable à ces temples bâtis de main d'homme, où habitent la corruption et la faiblesse , parce qu'elle était pleine d'idolâtries, véritable réceptacle des démons, où s'opérait tout ce qui est contraire à Dieu. »

Il dit donc, que les œuvres conformes aux démons sont de commettre des péchés ; mais il ne dit pas que ces malins esprits habitent dans l'âme de l'infidèle. C'est pourquoi il ajoute :

« Donnez tous vos soins à ce que le temple du Seigneur soit glorieusement édifié. Comment s'élèvera-t-il ? Apprenez qu'après avoir reçu la rémission des péchés, et avoir mis notre espérance dans le nom du Seigneur, nous renaissons à une vie nouvelle, et que nous subissons une régénération totale. Ce ne sont pas les démons, poursuit Barnabé, qui sont chassés de notre cœur, ce sont nos péchés qui nous sont remis, et que nous commettions comme les démons, avant de croire. »

Barnabé a donc eu raison d'opposer aux paroles qui précèdent celles qui suivent :

« C'est pourquoi Dieu est réellement dans la demeure de notre cœur. Il habite en nous ; comment? par le Verbe de sa foi, par la vocation à la promesse, par la sagesse de ses ordonnances, par les préceptes de sa doctrine. »

Je le sais, je rencontre ici sur ma route une hérésie dont le chef prétendait combattre la volupté par l'usage de la volupté. [185] Combat simulé, par lequel cet illustre gnostique passait réellement sous les bannières de l'ennemi ; car il se disait gnostique. Ecoutez-le !

« Rien de grand à s'abstenir de la volupté, sans l'avoir expérimentée ; le sublime, c'est d'en user sans être vaincu par elle. »

De là son mot ordinaire :

« Je m'exerce par la volupté contre la volupté. »

L'imprudent ! il se séduisait lui-même par les artifices de la passion. Aristide de Cyrène a embrassé la même opinion que ce sophiste qui se vante de posséder la vérité. Quelqu'un lui faisant honte de ses relations avec une courtisane de Corinthe :

« Je possède Laïs, répondit-il, Laïs ne me possède pas. »

Telles sont aussi les opinions de ceux qui prétendent suivre Nicolas, dont ils rapportent cet aphorisme, mais en le détournant de son vrai sens :

« Il faut abuser de la chair. »

Cet illustre fidèle voulait dire qu'attentifs à mutiler nos voluptés et nos désirs, nous devons par cet exercice mortifier la chair, en éteindre les appétits et les ardeurs soudaines. Ses prétendus sectateurs, au contraire, se ruant sur la volupté avec l'emportement du bouc , et en quelque sorte insultant au corps, dépensent leur vie en plaisirs, sans songer que le corps, caduc de sa nature , s'use et tombe en lambeaux. Mais leur âme est enfouie dans le bourbier du vice, attachée aux dogmes de la volupté plutôt qu'à ceux de l'homme apostolique. En quoi diffèrent-ils, je vous prie, de Sardanapale, dont cette inscription caractérise la vie :

« Mes débauches de table, mes débauches d'amour, je les possède ; mais hélas ! mes mille voluptés gisent laissées derrière moi. De celui qui a régné sur la grande Ninive, que reste-t-il ? un peu de cendre. »

L'usage de la volupté n'est pas absolument nécessaire ; elle n'est que la suite de certaines nécessités physiques, telles que la faim, la soif, le froid et le mariage. C'est pourquoi, écartez-la du boire, du manger, de la procréation des enfants, on ne pourrait savoir à quoi elle est bonne, puisqu'elle n'est ni un acte, ni une affection, ni même quoique ce soit de notre être. Surajoutée à la vie pour lui

servir d'auxiliaire, mais d'auxiliaire soumis, comme le sel se mêle, dit-on, aux aliments, pour en faciliter la digestion, trop souvent elle se révolte, s'em- 186 pare violemment du gouvernail, et engendre d'abord dans l'âme qui se soumet à son empire la concupiscence, désir brutal, appétit contraire à la raison. C'est elle qui persuade à Épicure d'assigner pour but au philosophe la volupté. Aussi met-il au rang des choses divines une complexion vigoureuse, et l'espoir assuré qu'elle ne se démentira pas. Qu'est-ce que la sensualité, sinon une gourmandise libidineuse et un superflu inutile dans la jouissance de la volupté?

Diogène, dans une tragédie, flétrit en termes énergiques

« ces cœurs efféminés qui, plongés dans la fange d'une luxure indigne d'un homme, refusent de mettre un instant la main à quelque travail, si léger qu'il soit. »

Il poursuit avec des reproches non moins sanglants, mais mérités par les débauchés. C'est pourquoi il me semble que la loi divine a eu raison de suspendre, comme une sorte de nécessité , la crainte sur nos têtes, afin que le philosophe, par la vigilance et la circonspection, pût arriver à la crainte, se maintenir dans la liberté d'esprit et demeurer en toutes choses pur et sans péché. Car on n'obtient la paix et la liberté qu'à la condition de résister aux passions de l'âme par des .efforts continuels et infatigables. Nos passions, antagonistes aux formes colossales, et dignes des jeux olympiques, ont un aiguillon mille fois plus redoutable que les guêpes, la volupté surtout qui, le jour, la nuit, jusque dans nos rêves, nous présente des amorces trompeuses, nous tend des pièges et nous déchire. Que les Grecs ne viennent donc plus attaquer la loi, puisqu'ils enseignent i ux-mêmes que la crainte dompte la volupté. Socrate recommande de se mettre eu garde contre les séductions qui invitent à manger lorsqu'on n'a pas faim, à boire lorsqu'on n'a pas soif ;

« Fuyez, dit-il encore, les regards et les baisers de la beauté, parce qu'il en sort un venin plus dangereux que celui des scorpions et des tarentules. »

Antisthène aimerait mieux devenir fou, que de tomber nu pouvoir de la volupté. Ecoutez Cratès le Thébain :

« Triomphez des voluptés; complaisez-vous dans une âme 187 pure. Ne vous laissez pas asservir par l'or ni par les amours qui consument de désirs, perfides compagnons de voyage qui nous tyrannisent et nous perdent. »

Enfin il conclut ainsi :

« Ceux que les voluptés indignes de l'homme ne peuvent ni asservir ni ébranler, cherchent la liberté et la royauté immortelle. »

Il dit ailleurs, avec beaucoup de justesse :

« La diète est le meilleur calmant pour les désirs effrénés de la chair ; si ce remède ne réussit pas, rendez-vous. »

Les auteurs comiques portent, à leur insu, témoignage en faveur de la doctrine de Zénon le stoïcien, tout eu la tournant en dérision comme il suit :

« Cet homme pratique une philosophie creuse. Il enseigne à souffrir la faim, et il obtient des disciples auxquels il ne donne pour tout aliment qu'un pain et des figues sèches, pour toute boisson, que de l'eau. »

Remarquez-le bien ; il n'est pas un de ces philosophes qui ne se fasse honneur de proclamer ouvertement l'utilité de la circonspection. La sagesse, qui s'appuie sur la raison et sur la vérité, ne met pas sa confiance dans; les mots seuls et dans les lois, mais dans des armures de bonne trempe et dans des mystères pleins d'efficacité. Livrée à la [méditation et à la pratique des préceptes divins, elle reçoit du Verbe une force divine qui lui est transmise par sa propre inspiration.

Les poètes décrivent ainsi l'égide de Jupiter :

« Egide formidable! autour d'elle sont figurées la crainte, la discorde, la force impétueuse et la froide horreur ; et au milieu s'agite la tête de la Gorgone, ce monstre effroyable, à la face terrible, prodige de Jupiter porte-égide. »

Mais pour ceux qui peuvent et savent discerner ce qui est salutaire, je ne sais si rien leur paraitra plus aimable que la douce majesté de la loi, et de la circonspection., sa fille. En effet, ce mot : *il chante au-dessus du ton*, ce mot qu'on applique aussi au Seigneur, quand il élève la voix contre plusieurs d'entre nous, pour empêcher ceux qui aspirent à l'imiter de 188 se jeter à côté du ton et de l'accord, ne vent pas dire, je l'entends ainsi, que sa voix s'élève réellement au-dessus du ton; mais elle paraît telle à ceux qui refusent de porter le joug divin. A ceux dont les fibres débiles sont dans un état de relâchement, la voix parait trop haute et trop tendue; comme aux hommes injustes, une chose équitable paraîtra une justice rigoureuse. Les esprits, toujours prêts à l'indulgence, grâce aux liens qui les enlacent au péché, estiment la vérité un supplice, la sévérité une cruauté, et sans miséricorde quiconque ne pèche pas et n'est pas entraîné comme les autres. Le poète tragique a donc eu raison de dire, au sujet de Pluton :

« Tu me demandes : Vers quel dieu vas-tu descendre? Vers un dieu qui ne connut jamais ni l'indulgence ni la faveur, mais qui se renferme dans une justice rigoureuse. »

Ne pouvons nous pas encore, faibles que nous sommes, accomplir les commandements de la loi ? Cependant, si nous considérons qu'elle nous offre une foule d'illustres exemples à suivre, il nous est facile de nourrir et d'augmenter en nous l'amour de la liberté; par là nous nous enflammons d'un zèle plus ardent pour imiter ces modèles; nous allons au-devant des uns, nous imitons les autres; nous nous humilions devant ceux-là. Car

« ils n'étaient pas nés d'un chêne antique ou d'un dur rocher »

ces anciens justes qui ont vécu d'après la loi. Désireux de s'appliquer sincèrement à l'étude de la sagesse, ils s'offrirent et se consacrèrent sans réserve à Dieu, rapportant tout à la foi. Zénon disait avec justesse, en parlant des Indiens, que l'aspect d'un seul Indien, au milieu des flammes, enseignait mieux à supporter la douleur que toutes les démonstrations du monde. Mais nous, chaque jour, nous voyons une foule de martyrs brûlés, mis en croix ou décapités sous nos yeux. La crainte, qui vient de la loi, et qui *vous a conduits comme des enfants à Jésus-Christ,* les a exercés à confesser leur foi, même au prix de leur sang. *Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et assis au milieu il juge les dieux*. Quels sont ces dieux? Les vainqueurs qui triomphent des passions et de la volupté ; ceux qui ont la science de cha- 189 cune de leurs actions; les vrais gnostiques, enfin, qui sont plus grands que le monde. J*e l'ai dit : Vous êtes des dieux; vous êtes tous les fils du Très-Haut*. A qui parle le Seigneur? A ceux qui, autant que possible, se dépouillent de l'homme.

« Mais vous, dit l'apôtre, vous ne vivez plus selon la chair, mais selon l'esprit. »

Et plus loin :

« En effet, quoique marchant dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair ; car la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible. »

« Voici que vous mourrez comme des hommes, »

nous a dit l'Esprit saint, pour nous tenir dans la crainte. Exerçons-nous donc à nous abstenir de tout ce qui développe l'empire des passions, en évitant, comme l'ont fait les vrais philosophes, les mets qui excitent aux plaisirs de la chair, la mollesse énervante du lit, et les délices qui

corrompent; de telle sorte que les sensations voluptueuses, si avidement recherchées par les autres, ne soient rien pour nous. Le plus grand don que Dieu paisse nous faire, c'est le don de la tempérance, puisque Dieu dit lui-même : J*e ne vous laisserai point et je ne vous abandonnerai point*, vous ayant jugés dignes de mes soins par l'élection légitime qui vous unit à moi. Ainsi donc, par les pieux efforts que nous tenterons pour nous approcher de Dieu, le joug bienfaisant du Seigneur se posera sur nos têtes, *selon les différents degrés de notre foi,* et une seule et même main guidera chacun de nous vers le salut, afin que nous allions recueillir le fruit de la béatitude que nous aurons méritée. Selon Hippocrate de Cos, deux choses entretiennent la santé du corps et celle de l'âme : un travail actif, et la sobriété

CHAPITRE XXI.

L'auteur passe en revue les diverses maximes des philosophes sur le souverain bien.

Épicure, au contraire, plaçant le bonheur dans cette situation où l'on n'a ni faim, ni soif, ni froid, s'écriait, en 190 s'égalant à Dieu, dans son langage impie, qu'il était capable de disputer cette félicité au grand Jupiter lui-même. Il semblait ainsi décerner la palme du bonheur au pourceau qui se nourrit d'immondices, plutôt qu'à l'être raisonnable et à l'ami de la sagesse. Qui en doute aujourd'hui? les Cyrénaïtes et Épicure sont les esclaves de la volupté. Ne déclarent-ils pas, en termes formels, que la fin de l'homme est de vivre agréablement, et que le seul bien parfait, c'est la volupté? Épicure dit que la volupté consiste aussi dans l'absence de la douleur, et qu'il faut choisir ce qui d'abord nous attire, le plaisir étant entièrement dans la sensation. Écoutons Dinomaque et Calliphon :

« Le but de l'homme est de faire tout ce qui est en lui pour atteindre à la volupté et pour en jouir. »

Suivant Hiéronyme le péripatéticien, le but de l'homme est de vivre sans trouble, et le souverain bien est la félicité. Diodore, de la même secte, déclare également que la fin de l'homme est une vie tranquille et honnête. .Épicure et les Cyrénaïtes définissent la volupté, ce qui est surtout conforme et propre à la nature. Le plaisir, disent-ils, étant le mobile de la .vertu, la vertu produit la volupté. D'après Calliphon, le plaisir est bien le mobile de la vertu ; mais celle-ci, s'étant aperçue avec le temps des charmes de la volupté, parvint à usurper un honneur égal a celui de son principe.

Les disciples d'Aristote prétendent que la fin de l'homme est de vivre conformément aux lois de la vertu; mais la félicité et le repos absolu, ajoutent-ils, sont impossibles ici-bas. Persécuté, ballotté par des fortunes contraires qui se jouent de sa volonté, sans autre désir que de s'en délivrer en quittant cette vie, le sage n'est ni heureux ni tranquille. Il faut d'ailleurs du temps à la vertu qui n'atteint pas en un jour aux derniers degrés de la perfection; car, il n'est jamais, dit-on, d'enfant heureux. Le temps nécessaire à cette consommation est la vie humaine. Le comble du bonheur se compose donc de trois sortes de biens. L'homme pauvre, obscur, valétudinaire ou condamné à l'esclavage, ne peut prétendre au bonheur, selon ces philosophes.

Zénon, le stoïcien, estime que le but de l'homme est de vivre 191 conformément à la vertu ; Cléanthe, conformément à la nature, en obtempérant aux conseils de la raison; c'est-à-dire, il nous l'explique ainsi : Tout consiste dans le choix des choses conformes à la nature. Antipater, l'ami de Cléanthe, est d'avis que la fin de l'homme est de choisir, toujours et sans se tromper, les choses qui sont selon la nature, et de rejeter avec la même fermeté celles qui lui sont opposées. Archimède exposait ainsi la fin de l'homme : Choisir entre les objets conformes à la nature les plus élevés et les plus importants ; dans l'impuissance, passer outra

Après eux vient Panœtius : Vivre selon les désirs que nous a donnés la nature. Posidonius, enfin, nous prescrit de vivre dans la contemplation de l'ordre et de la vérité universelle, et de gouverner notre conduite de manière que jamais elle ne paraisse subordonnée à la partie irraisonnable de l'âme. Plusieurs des modernes stoïciens veulent que le but de l'homme soit de vivre conformément a l'organisation humaine. Que vous dirai-je d'Ariston ? Il établissait notre fin dans l'indifférence. Or, évidemment, ce qui est indifférent laisse de côté ce qui est indifférent. Vous mettrai-je sous les yeux la doctrine d'Hérille? Il demande à l'homme de vivre selon la science qui est son but. Plusieurs des nouveaux rejetons de l'Académie veulent que le but de l'homme consiste à se garder des illusion et des apparences. Lycus le péripatéticien nous dit comme Leucime, que le but de l'homme est la véritable joie de l'âme, celle qui provient de l'honnêteté. Critolaus, qui fut aussi péripatéticien, demande que l'homme s'abandonne doucement aux instincts de la nature, perfection qui se compose, selon lui, de trois sortes de biens, et nous a été transmise par nos ancêtres.

Mais sans nous arrêter ici, contents du chemin déjà parcouru, efforçons-nous, au contraire, autant qu'il nous est possible, de rappeler les opinions des physiciens sur la question qui nous occupe. Il parait qu'Anaxagore de Clazomène voulait que le but de la vie fût la contemplation et la liberté qu'elle enfante ; Héraclite d'Éphèse, la sérénité d'esprit. Selon Héraclide du Pont, Pythagore professait que la félicité suprême [192] est la science complète des facultés de l'âme. Les Abdéritains ont aussi leurs principes sur cette matière; Démocrite, dans son livre sur la fin de l'homme, veut que cette fin soit la tranquillité de l'âme ou le *bon état.* Il répète souvent que

la délectation et la non délectation sont le but de l'homme parvenu à la vigueur de l'âge.

Hécatée le place dans la modération; Apollodore de Cyzique, dans la joie du cœur; Nausiphane, dans l'intrépidité, que Démocrite nomme athambie. Outre ces philosophes, Diotime encore nous parle de la perfection de tous les biens qu'il décore du nom de *bon état*. Antisthène opine pour l'absence de tout orgueil. Ceux que l'on nomme Annicéréens, héritiers de l'école cyrénaïque, n'ont assigné aucun but spécial à l'ensemble de la vie. Selon eux, chaque action porte en elle, comme but, la volupté qui nait de l'action même. Ces Cyrenaïtes rejettent la définition qu'Épicure donne de la volupté : son chimérique équilibre, disent-ils, n'est que l'impassibilité du cadavre, et la volupté, l'amitié , les honneurs éveillent en nous des impressions agréables. Mais Épicure affirme que *toute joie de l'âme dérive d'une sensation éprouvée dans la chair.* Métrodore, dans le livre qu'il a écrit pour démontrer que la cause la plus active de la félicité vient de nous, et non des choses, dit : Le bien de l'âme, qu'est-ce autre chose qu'une complexion vigoureuse, et l'espoir fondé qu'elle ne se démentira pas?

CHAPITRE XXII.

Suivant Platon, le souverain bien pour l'homme consiste à ressembler à Dieu. Les écrivains sacrés sont d'accord avec lui sur ce point.

Le philosophe Platon dit que le but de l'homme est double : l'un, communicable et au premier rang des idées elles-mêmes ; il le nomme le bien ; l'autre, participant du premier, dont il est la ressemblance ; il se trouve chez les hom- 193 mes qui prétendent à la vertu et à la vraie philosophie. C'est pourquoi Cléanthe, dans son deuxième traité sur la volupté, dit que Socrate enseignait habituellement, que l'homme juste et l'homme heureux ne sont qu'un; et qu'il maudissait le premier qui avait séparé le juste de l'utile, comme ayant fait une chose impie. En effet, ils sont réellement impies, ceux qui séparent l'utile du juste, selon la loi. Platon lui-même dit que le bonheur est d'avoir le

génie pour favorable (*eu*, bien, *daimôn*, génie), qu'on appelle génie la partie supérieure de notre âme, et que le bonheur est le bien le plus parfait et le plus entier. Tantôt il l'appelle une vie réglée en toutes choses, et d'accord avec elle-même; et quelquefois, ce qu'il y a de plus parfait selon la vertu. Or, il fait consister cette perfection dans la science du bien et dans la ressemblance avec Dieu ; et cette ressemblance, il veut qu'elle s'accomplisse dans la justice, la sainteté et la prudence. Quelques philosophes chrétiens ne disent-ils pas avec lui que, dès sa naissance , l'homme a reçu le privilège d'être à l'image de Dieu, et que plus tard, il doit arriver par la perfection à la ressemblance de Dieu? Eu outre, quand Platon enseigne que cette ressemblance se rencontrera unie à I humilité dans l'homme vertueux, ne semble-t-il pas commenter cette parole : *Quiconque s'abaisse sera élevé?* Aussi dit-il dans ses Lois : « Dieu, suivant l'ancienne tradition (3) est

« Le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres; il marche toujours en ligne droite, conformément à sa nature, en même temps qu'il embrasse le monde; la justice le suit, vengeresse des infractions faites à la loi divine. »

Vous voyez comment Platon, lui-même, associe la circonspection à la loi divine. Il ajoute donc :

« Quiconque veut être heureux doit s'attacher à la justice, marchant humblement et modestement sur ses pas. »

Puis, après avoir tiré de ces paroles les conséquences qui en dérivent, et avoir fait de la crainte un 194 avertissement, Platon poursuit en ces termes :

« Quelle est la conduite agréable à Dieu et qui lui ressemble? Une seule, fondée sur ce principe ancien, que le semblable plaît à son semblable, quand l'un et l'autre sont dans le juste milieu; car toutes choses qui sortent de ce milieu ne peuvent ni se plaire les unes aux autres, ni à celles

qui ne s'en écartent point. Dieu étant donc pour nous la juste mesure de toutes choses, il n'est point d'autre moyen de s'en faire aimer que de travailler de tout son pouvoir à être ainsi soi-même. Suivant ce principe, l'homme tempérant est ami de Dieu, car il lui ressemble. L'homme intempérant, loin de lui ressembler, lui est entièrement opposé (4). »

En disant que ce dogme est déjà vieux, Platon désigne la doctrine qui, de la loi de Moïse, est parvenue jusqu'à lui. Et dans le *Théétète*, après avoir exposé que le mal gravite nécessairement autour de la nature mortelle et de cette région terrestre, il ajoute :

« C'est pourquoi il faut nous efforcer de sortir au plus tôt de cet exil « pour nous rendre ailleurs. »

Or, il veut dire par là qu'il faut nous hâter de ressembler à Dieu autant qu'il est en nous, et cette ressemblance consiste dans la justice et la pureté, jointes à la prudence. D'après Speusippe, neveu de Platon, le bonheur est une manière d'être, parfaite dans les choses qui se gouvernent selon la nature, ou un état de choses bonnes; tous les hommes aspirent à cette situation ; mais les hommes de bien touchent seuls au but de la tranquillité d'âme, et les vertus fout le bonheur. Xénocrate de Chalcédoine définit le bonheur la possession de la vertu en nous-mêmes, et de la puissance qui est à ses ordres. Puis, cherche-t-il quel est le siège de ce bonheur? l'âme, répond-il; quels en sont les fondements? les vertus; d'où dérive-t-il? des manières d'être, des affections, des mouvements et des habitudes honnêtes. Sans quoi, rien ne peut exister, ou des biens du corps, ou des biens extérieurs. En effet, Polémon, un des disciples de Xénocrate, paraît vouloir que le bonheur consiste dans la jouissance de tous les 195 biens, ou au moins de quelques biens et des meilleurs. Aussi enseigne-t-il qu'il n'y a point de bonheur possible sans la vertu, tandis que sans les biens du corps et les biens extérieurs, la vertu suffit

à donner le bonheur. Voilà ce qui a été dit là-dessus. Quant aux réfutations des principes que nous venons d'exposer, elles viendront en leur temps. Mais ce que nous nous proposons, nous, c'est d'atteindre à la fin qui ne doit pas finir, en obéissant aux préceptes, c'est-à-dire à Dieu : en vivant conformément à leurs prescriptions, sans reproche et selon la science, par la connaissance de la volonté divine. Ressembler autant que possible à la droite raison, au Verbe, voilà notre fin; et cette ressemblance qui nous rétablit par l'intermédiaire du fils, dans l'adoption finale et parfaite, glorifie toujours le père, par le grand pontife qui n'a pas dédaigné de nous appeler ses frères et ses cohéritiers. L'apôtre décrit en peu de mots la fin de l'homme dans l'épitre aux Romains :

« Mais maintenant que vous êtes affranchis du péché, et devenus esclaves de Dieu, le fruit que vous en tirez est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle. »

Puis sachant que l'espérance est double ; l'une, que nous attendons ; l'autre, dont nous sommes en possession, il enseigne encore que la fin de l'homme est son rétablissement dans l'espérance.

« Car, dit-il, la patience produit l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Et cette espérance n'est pas vaine, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. L'amour nous rétablira dans l'espérance qui nous est réservée comme un repos, »

dit ailleurs l'apôtre. On trouve des paroles semblables dans Ézéchiel :

« L'âme qui a péché mourra elle-même. Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité et la justice, s'il ne mange point sur les montagnes, et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël, s'il ne souille pas la femme de 'son prochain, s'il ne s'approche point de sa femme au jour de sa souffrance; (car Dieu ne veut pas que la semence de

l'homme soit entachée), s'il ne centriste personne, s'il rend son gage à son débiteur, s'il ne ravit rien par violence, s'il donne de son pain à celui qui 196 a faim, s'il couvre de ses vêtements ceux qui sont nus, s'il ne prête point à usure et ne reçoit pas plus qu'il n'a donné, s'il détourne la main de l'iniquité et s'il prononce un jugement équitable entre un homme et le prochain, s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes jugements pour accomplir la vérité; celui-là est Juste, et il vivra de la vie, dit le Seigneur Dieu. »

Et Isaïe conviant à une vie honnête celui qui a cru, et le gnostique, à l'application de l'esprit; montrant du reste que la vertu de l'homme n'est pas la même que celle de Dieu, s'exprime en ces termes :

« Cherchez le Seigneur, et en le trouvant, invoquez-le; quand il sera près de vous, que l'impie abandonne ses voies, l'homme inique les siennes, et qu'ils retournent au Seigneur, et il aura pitié, etc. etc., jusqu'à ces mots : et mes pensées au-dessus de vos pensées. »

« Nous donc, selon les paroles de l'illustre apôtre, c'est en vertu de la foi que nous espérons recevoir la justice; car, eu Jésus-Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision ne servent, mais la foi qui agit par la charité. Or, nous souhaitons que chacun de vous montre jusqu'à la fin le même zèle, afin que votre espérance soit accomplie, etc. etc., jusqu'à ces mots : lui, le pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech. »

La sagesse, qui est toute vertu, parle aussi comme Paul :

« Celui qui m'écoute, plein de confiance, habitera dans l'espérance. »

Car la réintégration dans l'espérance s'appelle aussi *espérance*. La sagesse a donc eu raison d'ajouter à ces mots *: il habitera*, ceux-ci plein de confiance; montrant ainsi que le fidèle, animé de cette disposition, s'est reposé dans la réalisation de sou espérance. Aussi la sagesse ajoute-t-elle encore :

« Et libre de crainte, il se reposera loin de tout mal. »

L'apôtre dit formellement dans la première des épîtres aux Corinthiens :

« Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ ; afin que ceci arrive : Si vous êtes à moi, je suis moi-même au Christ; soyez donc les imitateurs du Christ ; le Christ est l'imitateur de Dieu. »

Donc, ressembler à Dieu pour être, autant que possible, juste et saint avec prudence, voilà, selon l'apôtre, le but de la foi ; et la fin est 197 l'accomplissement de la promesse par la foi. De ces paroles, comme d'une source, jaillissent les différentes définitions du bonheur, données par ceux qui ont traité du but final de l'homme, et rapportées plus haut. Mais c'en est assez sur cette matière.

CHAPITRE XXIII.

Des avantages du mariage, et des préceptes qui en doivent diriger l'usage; matières qu'il traite plus au long dans le livre III.

Comme le désir et la volupté semblent appartenir au mariage, abordons aussi ce point. Le mariage est la première union légale de l'homme et de la femme, pour la procréation d'enfants légitimes. C'est pourquoi Ménandre le comique fait dire à un de ses personnages :

« Je te donne ma fille pour engendrer des enfants légitimes. »

Mais faut-il se marier? Cette question est de celles dont la solution est subordonnée aux circonstances. Il faut que cet homme se marie; il faut que cette femme se marie; c'est dire : si cet homme, si cette femme se trouvent dans une certaine position. En effet, le mariage n'est une nécessité, ni pour tout individu, ni en tout temps; mais à telle époque, à telle personne, jusqu'à un certain âge, il est convenable. Tout homme ne peut donc se marier avec une femme quelconque, ni en tout temps, ni même à toute fin et sans

retenue ; mais celui-là qui se trouve dans telle donnée, qui a des vues sur telle personne, dont l'âge est tel, qui ' se marie en temps convenable et pour avoir des enfants ; mais celle-là qui est en tout semblable à l'homme dont elle est aimée, et qui ne le chérit ni par force ni par nécessité. C'est de là qu'Abraham, se défendant d'avoir sa sœur pour femme, dit :

« Elle est ma sœur de père, mais non de mère, et je l'ai prise aussi pour femme, »

nous enseignant qu'il ne faut point épouser les filles nées de notre mère.

Poursuivons brièvement nos recherches. Platon range le mariage parmi les biens extérieurs; par le mariage se renouvelle 196 sans cesse l'immortalité du genre humain; par lui se prolonge dans l'éternité une chaîne perpétuelle de générations qui, de main en main, se transmettent la vie comme on se passe un flambeau. Mais Démocrite repousse le mariage et les enfants à cause des mille encombres de la paternité, et parce qu'elle détourne de fonctions beaucoup plus nécessaires. Épicure est du même sentiment, et avec lui tous ceux qui placent le bien dans la volupté et dans un calme que ne troublent ni les soucis ni la douleur. Selon les Stoïciens, Je mariage et les enfants sont choses indifférentes; selon les Péripatéticiens, ils sont un bien. Bref, ces philosophes, dont la doctrine n'allait pas plus loin que de vaines paroles, se firent esclaves des voluptés. Les uns eurent des concubines, les autres se livrèrent aux courtisanes, la plupart se souillèrent avec de jeunes garçons. Ces quatre ordres de philosophes, en se prostituant dans les jardins avec des femmes sans pudeur, honoraient par des actes la volupté. La malédiction, qui est portée par la loi sur l'attelage du bœuf et de l'âne, atteindra inévitablement ces hommes qui, tout en s'abstenant eux-mêmes de certaines choses qu'ils regardent comme nuisibles, les recommandent pourtant aux autres, et réciproquement. L'Écriture nous le déclare en peu de mots :

« Prends garde de faire à un autre ce que tu serais fâché qu'on te fit. »

Ceux qui approuvent le mariage disent : La nature nous a faits propres au mariage, comme le montre évidemment la distinction des sexes ; et ils répètent continuellement :

« Croissez et multipliez-vous. »

Quoiqu'il en soit, il leur paraît honteux à eux-mêmes que l'homme, ouvrage de Dieu, soit plus intempérant que les animaux privés de raison, qui ne s'accouplent pas au hasard et avec plusieurs femelles, mais avec une seule et d'une même espèce. Tels sont les pigeons noirs, les colombes, les tourterelles et les autres oiseaux semblables. Ils disent encore :

« Celui qui n'a pas d'enfants s'éloigne de la perfection selon la nature; car, il n'a pas de successeur de son sang à mettre eu sa place. Or, celui-là est parfait, qui a tiré de lui-même un être semblable à lui, ou plutôt il le sera, lorsqu'il aura vu son fils faire de même; [199] c'est-à-dire, lorsque le fils sera parvenu à la même perfection que le père. »

Le mariage est donc absolument nécessaire, et dans l'Intérêt de la patrie, et pour avoir des héritiers de son propre sang, et pour coopérer au perfectionnement du monde, autant qu'il est en notre pouvoir. Car les poètes déplorent un mariage incomplet et sans enfants, et ils déclarent heureux le mariage dont la fécondité fleurit de toutes parts autour de nous. Les maladies du corps attestent encore mieux la nécessité du mariage; les soins dont la femme entoure son mari, et sa persévérance assidue me semblent autant l'emporter sur la constance des amis et des parents, qu'elle-même s'élève au-dessus d'eux, par son affection sympathique ; au-dessus de tous, par son empressement volontaire auprès du malade. Elle est vraiment, selon l'Écriture, une aide nécessaire. Aussi Ménandre, le poète comique, après avoir fait quelques

reproches an mariage, met en regard les avantages qu'on y trouve, et répond ainsi à ces plaintes : Je ne suis pas heureux en ménage. — C'est que tu t'y prends mal.

Pais, il ajoute :

« Tu ne vois que les soucis et les chagrins de l'union conjugale sans jeter les yeux sur les biens qu'elle procure, etc. etc. »

Le mariage vient également en aide à ceux qui sont avancés en âge, puisqu'il place auprès d'eux une femme pour les soigner, et qu'il élève les enfants issus d'elle, afin qu'à leur tour ils nourrissent la vieillesse de leurs parents. Car, selon le poète tragique Sophocle :

« Sous la terre qui nous recouvre, « les enfants sont un nom qui nous survit. Ainsi, les morceaux de liège dont les filets sont garnis, les soutiennent à la surface de la mer, et préservent de la submersion les mailles de lin. »

Les législateurs interdisent aux célibataires les hautes magistratures. Lacédémone imposait au châtiment non seulement au célibataire, mais encore à celui qui ne s'était marié qu'âne fois, ou qui s'était marié trop tard, ou qui vivait seul. L'illustre Platon veut que tout célibataire soit tenu de payer au trésor public la nourriture d'une femme, et de remettre aux magistrats les frais nécessaires à son entretien. Car, 200 en s'abstenant du mariage et de la procréation, ils amènent, autant qu'il est en eux, la disette d'hommes et détruisent les cités dont se compose le monde. C'est, en outre, une impiété d'abolir la génération, puisqu'elle est d'institution divine. N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque faiblesse de cœur et une pusillanimité indigne d'un homme, à fuir les relations domestiques avec une femme et des enfants? car, ce dont la perte est un mal, le posséder est incontestablement un bien, et ainsi du reste. Or, perdre ses enfants, disent-ils, est un des plus grands maux ; avoir des

enfants est donc un bien ; ce que je pois dire des enfants, je puis l'appliquer également au mariage.

« Sans père, dit le poète, pas d'enfants; sans mère, pas de fils conçu.»

Le mariage fait la paternité comme l'homme la maternité. Le vœu suprême d'une femme, selon Homère, c'est d'avoir un mari et une famille, non pas seulement un mari et une famille, mais avec eux la concorde et la bonne intelligence. Que pour d'autres, l'harmonie de cette union réside dans les voluptés, il n'en va pas ainsi de ceux qui aiment la sagesse ; le mariage ne les conduit qu'à cet accord fonde sur la raison et sur le Verbe. Il permet à l'épouse, non l'embellissement de la figure, mais l'ornement des mœurs ; il dit aux hommes :

« Vous n'userez pas de vos femmes comme de maîtresses; vous ne vous proposerez pas pour but unique les plaisirs des sens ; mais vous vous marierez pour avoir une aide pendant votre vie entière, et pour pratiquer une sévère tempérance. »

L'homme, fruit du mariage, et pour lequel tout naît dans la nature, est d'un plus haut prix que le froment et l'orge que l'on sème en temps convenable. Or, voyez les agriculteurs, ils ne confient que sobrement à la terre les semences des blés. Il faut donc purifier le mariage des souillures qu'il peut amener, si nous ne voulons pas que les accouplements des animaux, pendant l'époque même du rut, ne nous couvrent de honte en gardant plus de réserve et plus de conformité à la nature que les unions humaines. En effet, plusieurs animaux, au temps marqué, s'éloignent aussitôt de la femelle, abandonnant le 201 reste à la Providence! Nous lisons dans les poètes tragiques que Polyxène, quoique égorgée et mourante, montra le plus grand soin à tomber avec décence, et à couvrir ce qu'il faut

cacher aux yeux d'un homme. Le mariage fut aussi pour elle une calamité.

Ainsi donc, succomber sous l'effort des passions et leur céder la victoire, voilà le dernier degré de la servitude, comme les vaincre est la seule liberté. C'est pourquoi, d'après les divines Écritures, ceux qui ont violé les commandements, *sont vendus aux étrangers* ; c'est-à-dire aux péchés, qui sont contraires à la nature ; esclavage qui se prolonge jusqu'au moment de la conversion et du repentir. Il faut donc veiller sur le mariage, comme on veille sur une statue sainte, et le garder pur de toute profanation ; nous éveillant avec le Seigneur, nous endormant avec actions de grâces; priant, et lorsque nous fermons les yeux, et lorsque brille le flambeau sacré de la lumière ; faisant de toute notre vie un témoignage pour le Seigneur ; possédant la piété dans notre âme, et retenant sous les lois de la tempérance jusqu'à notre corps; car la tempérance et la mesure dans les paroles et dans les actions, sont choses vraiment agréables à Dieu. La voie de l'impudence est l'obscénité des paroles, qui produisent ensemble l'obscénité des actions.

Mais comme l'Écriture conseille le mariage, et ne permet pas de renvoyer l'épouse, le Seigneur établit formellement cette loi :

« Vous ne renverrez pas votre femme, si ce n'est pour cause d'adultère. »

Tout mariage contracté pendant que l'un des époux vit encore, est à ses yeux un adultère. La femme se met au-dessus des soupçons et de la calomnie, ajoute-t-il, en n'ajustant ni ses cheveux ni sa personne au-delà de ce qui convient, en se livrant avec assiduité à l'oraison et à la prière, en ne quittant que rarement sa maison, en écartant de sa présence, autant que possible, ceux qui ne sont pas de

sa famille, et en préférant son intérieur à des conversations oiseuses.

« Quiconque, dit le Seigneur, épouse une femme répudiée, commet un adultère avec elle. Quiconque répudie son épouse, commet un adultère avec elle, »

c'est-à-dire la force d'être adultère. 202 Non-seulement celui qui la répudie , mais celui qui l'a reçue est la cause de l'adultère, puisqu'il donne à la femme une occasion de pécher. S'il ne l'eût pas reçue, elle serait retournée vers son mari. Or, que prescrit la loi? Pour arrêter la pente naturelle de l'homme vers le vice, elle veut que la femme adultère et convaincue de ce crime soit mise à mort ; si elle est de famille sacerdotale, elle sera livrée au feu. L'homme adultère est aussi lapidé, mais non dans le même lien que sa complice, afin que leur mort n'ait rien de commun. Ainsi, la loi ancienne, au lieu de contredire l'Évangile, est d'accord avec lai. Comment cela ne serait-il pas, puisqu'ils émanent du même Dieu, l'un et l'autre? La femme, coupable de fornication, vivante, il est vrai, pour le péché, est morte aux commandements. Celle qui pleure sa faute, au contraire, comme engendrée de nouveau par sa conversion, renaît à la vie spirituelle par la mort de l'ancienne prostituée, et la résurrection de la femme nouvelle qu'enfante la pénitence. L'Esprit saint confirme ces paroles, lorsqu'il dit par la bouche des prophètes :

« Je ne veux point la mort de l'impie; mais je veux que l'impie se convertisse. »

Enfin les adultères sont lapidés comme morts, par la dureté de leur cœur, à la loi, contre laquelle ils se sont révoltés. Pourquoi le supplice est-il plus grand pour la fille du prêtre? Parce *qu'on exigera beaucoup de celui à qui l'on a donné beaucoup.*

Ici s'arrête notre deuxième livre des Stromates, vu la longueur et le nombre des chapitres.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur réfute l'opinion des Basilidiens sur la continence et sur le mariage.

Les Valentiniens qui font descendre originairement des divins embrassements les alliances conjugales, approuvent le mariage. Quant aux Basilidiens, ils disent que les apôtres ayant interrogé le Seigneur pour savoir s'il ne valait pas mieux se marier, le Seigneur leur répondit :

« Tous n'entendent pas cette parole ; car il y a des eunuques de naissance et des eunuques de nécessité. »

Or, les Basilidiens interprètent ainsi cette réponse :

Il est des hommes qui, de naissance, ont pour la femme une aversion naturelle. Ceux-là font bien d'obéir à leur tempérament, et de ne point se marier. Ils sont eunuques de naissance. Les eunuques de nécessité sont tous ces hommes qui s'exercent sur les théâtres, et que le soin de leur gloire oblige à garder la continence. Ceux qu'un accident quelconque a mutilés sont eunuques par nécessité. Ceux donc qui deviennent eunuques par nécessité, ne le deviennent point conformément à la sagesse divine, mais bien ceux qui se font eux-mêmes eunuques pour le royaume éternel. Ils prennent, disent-ils, ce parti pour éviter les soucis ordinaires du mariage, et dans la crainte des soins attachés à l'entretien d'une famille.

Et ce qu'a dit saint Paul :

« Il vaut mieux se marier que de brûler? »

204 L'apôtre, répondent-ils, a voulu dire : Si vous ne vous mariiez pas, vous risqueriez de jeter votre âme dans le feu en résistant nuit et jour et en craignant de perdre la continence ; car une âme qui est tout occupée à résister, se sépare de l'espérance.

« Prenez donc, dit en propres termes Isidore dans ses Morales, une femme d'une forte constitution, de peur que vous ne vous sépariez de la grâce de Dieu ; puis, après avoir éteint votre feu en satisfaisant à votre passion, vous pourrez prier avec plus de liberté. Et lorsque votre action de grâces, poursuit-il, se sera transformée en demande, et que désormais vous aurez résolu, non pas de bien faire, mais de ne pas succomber, mariez-vous. Mais voici un jeune homme, il est pauvre et porté aux plaisirs de la chair, et conformément à la sagesse, il ne veut pas se marier. Qu'il prenne bien garde de ne pas se séparer d'un frère ; qu'il dise : je suis entré dans la voie sainte; rien de mal ne saurait m'arriver. A-t-il quelque crainte? qu'il dise : frère, impose-moi la main, afin que je ne pèche point; et il recevra du secours et dans son âme et dans son corps. Qu'il veuille seulement accomplir ce qui est bien et il y réussira. Mais souvent nous disons de bouche : je ne veux pas pécher, et notre cœur persévère dans les liens du péché. C'est la crainte et l'appréhension d'un supplice qui empêchent un homme animé de ces sentiments d'exécuter ce qu'il projette. La nature humaine a des besoins nécessaires et des besoins seulement naturels. Les vêtements sont à la fois nécessaires et naturels. Les plaisirs charnels sont naturels, mais non pas nécessaires. »

J'ai cité ces paroles pour rappeler au devoir ceux des Basilidiens qui se conduisent mal, et qui se font de la perfection un prétexte pour commettre le péché; ou qui tout au moins se flattent d'être infailliblement sauvés, quand même ils pécheraient ici-bas, parce qu'ils ont été élus, disent-ils, dès le sein de leur mère. Ils verront par là que tel n'était pas le sentiment des premiers auteurs de leur doctrine. De grâce donc, qu'ils ne fassent plus blasphémer le nom du Christ en se donnant pour Chrétiens et en menant une vie plus licencieuse 205 que les plus intempérants des gentils; c'est de tels hommes qu'il a été dit : *faux apôtres,*

ouvriers trompeurs, et le reste jusqu'à ces mots : *dont la fin sera selon leurs œuvres.* La continence donc est le mépris du corps, conformément à la promesse qu'on en a faite à Dieu. Car la continence a pour objet la fuite, non-seulement des plaisirs de la chair, mais encore de tous ceux que l'âme, convoite d'une manière illicite, ne sachant pas se contenter du nécessaire. Ainsi la continence s'exerce sur la langue, dans les possessions, dans la jouissance, dans les désirs. La continence ne nous apprend pas seulement à être tempérants; mais comme elle est une force et une grâce divine, elle nous donne la tempérance. Voici donc notre opinion sur la question qui nous occupe : Nous bénissons la continence et ceux auxquels Dieu l'a accordée. Nous vénérons l'unité de mariage, et tout ce qu'il y a de beau et d'honnête à ne s'être marié qu'une fois; mais aussi nous disons qu'il faut être compatissant, *et porter les fardeaux les uns des autres, de peur que celui qui croit être debout et ferme ne tombe aussi lui-même*. Quant au mariage en secondes noces :

« Si tu brûles, dit l'apôtre, marie-toi. »

CHAPITRE II.

Il réfute aussi la doctrine de Carpocrate et d'Epiphane sur la communauté des femmes.

Ceux qui professent les opinions de Carpocrate et d'Épiphane, prêchent la communauté des femmes; de là, le plus horrible blasphème qu'ait jamais essuyé le nom du Christ. Cet Épiphane, dont les écrits sont encore dans beaucoup de mains, était le fils de Carpocrate et d'une femme nommée Alexandria. Originaire d'Alexandrie, par son père, et de Céphallénie par sa mère, il ne vécut que dix-sept ans, et fut honoré comme un dieu à Samé de Céphallénie. Là, on lui érigea un temple de pierres gigantesques, on lui consacra des autels, des bois, un musée; et à chaque nouvelle lune, les Céphalléniens se 206 rendent au temple,

offrent des sacrifices à Épiphane pour honorer le jour de son apothéose, font des libations, célèbrent des festins et chantent des hymnes en son honneur. Son père lui fit parcourir le cercle entier des sciences, et l'instruisit dans la philosophie de Platon. C'est lui qui inventa la doctrine des monades; c'est à lui que remonte l'hérésie des Carpocratiens. Il dit donc dans son livre De la justice :

« La justice de Dieu est une certaine communauté ayant pour base l'égalité. Le ciel ne se déroule-t-il pas également de toutes parts, et n'enveloppe-t-il pas la terre entière dans une même circonférence? La nuit ne fait-elle pas également briller toutes les étoiles; et d'en haut, Dieu ne verse-t-il pas également les rayons du soleil, source du jour et père de la lumière, sur tous ceux qui peuvent voir? et l'aspect de cet astre ne leur est-il pas commun à tous? C'est que Dieu ne distingue pas le riche du pauvre ni du puissant, le fou du sage, la femme de l'homme, le maître de l'esclave. Il n'agit pas autrement, même envers les brutes; mais en versant du haut du ciel sur tous les animaux, bons et mauvais, une égale portion de lumière, il affermit le règne de la justice, personne ne pouvant avoir plus qu'un antre, ni enlever à son prochain sa part de lumière, et doubler par ce surcroît la sienne propre. Le soleil fait naître des aliments communs pour tous les animaux. Une justice commune veille également aux intérêts de chacun, et à cet égard les bœufs sont comme les génisses, les porcs comme leurs femelles, les brebis comme les béliers, et ainsi des autres animaux. C'est à cette communauté de biens que se manifeste en eux la répartition de la justice. C'est encore en commun que l'on sème toutes les graines, chacune selon son espèce. Une nourriture égale et commune germe à la surface de la terre pour tous les animaux qui paissent sans aucune distinction ; mais par les soins du donateur qui lèvent ainsi, elle est également et justement répartie entre tous. A l'égard de la génération, ils n'ont aucune loi écrite; eût-elle existé, elle

serait anéantie ; car ils sèment et engendrent également avec la première venue, grâce à la communauté que la nature, fille de la justice, a établie parmi eux ; 207 communauté à laquelle ils participent tous également. Le créateur et le père de toutes choses leur a également donné à tous, par une loi de sa justice, un œil pour voir, sans distinguer le mâle de la femelle ; ni l'homme de la brute, en un mot, sans établir aucune différence; en leur partageant également et en commun le don de la vue, il les en a tous gratifiés à la fois et par une seule et même loi. Mais les lois, n'ayant pu corriger l'ignorance des hommes, leur ont appris à enfreindre les lois. Car les lois particulières ont dissous et anéanti la communauté consacrée par la loi divine, ajoute Épiphane, sans comprendre cette parole de l'apôtre :

« C'est par la loi que j'ai connu le péché. »

Le mien et le tien, poursuit-il, se sont introduits furtivement chez les hommes par le canal des lois. Les hommes n'ont plus joui eu commun, ni de la terre, ni des biens acquis, ni même du mariage, comme ils avaient le droit d'en jouir. Car Dieu a fait la vigne pour les besoins de tous; elle ne refuse ses fruits ni au passereau ni au voleur. Il en est ainsi du blé et des autres fruits. C'est la violation de la communauté et de l'égalité qui a suscité le voleur de bestiaux et le voleur de fruits. Dieu donc, en créant tout pour l'usage de tous, en rapprochant les deux sexes pour des unions communes, et en unissant de la même sorte tous les êtres vivants, a proclamé pour souveraine justice la communauté et l'égalité. Mais ceux qui sont nés ainsi, ont renié celle qui leur donna le jour, la communauté des hommes et des femmes. Si donc, dit-il, quelqu'un en épouse une, qu'il la garde; puisque tous peuvent s'unir à toutes, comme le prouvent les autres animaux. Ce sont ses paroles formelles; puis il ajoute en propres termes :

« Pour assurer la perpétuité des races, Dieu a fait naître dans l'homme un désir plus violent et plus vif que chez la

femme. Ce désir, aucune loi, aucune coutume, rien ne peut l'étouffer; c'est une loi de Dieu. »

Mais comment nous arrêter davantage à l'examen d'une doctrine ouvertement subversive de la loi de Moïse et de l'Évangile? La loi dit :

« Tu ne seras point adultère. »

Et l'Évangile :

« Quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère. »

Ces paroles de la loi :

« Tu ne désireras pas, »

208 révèlent que c'est un même Dieu que proclament la loi, les prophètes et l'Évangile ; car il est écrit :

« Tu ne désireras point la femme de ton prochain. »

Or, le prochain du juif n'est pas le juif; il est sou frère et il a reçu le même esprit. Il faut donc entendre par prochain tout homme d'une autre nation. Comment, en effet, ne serait-il pas notre prochain, celui qui peut participer au même esprit. Abraham n'est pas seulement le père des Hébreux, il l'est encore des Gentils. Mais, si la loi punit de mort la femme adultère et son complice, il est évident que le commandement ainsi conçu :

« Tu ne désireras point la femme de ton prochain, »

concerne les Gentils ; afin que celui qui, selon la loi, se sera abstenu et de sa sœur et de la femme de son prochain, entende publiquement ces paroles du Seigneur :

« Et moi je dis : Tu ne désireras pas. »

L'addition de ce pronom *moi*, montre que le commandement est encore plus formel. Mais ce qui prouve que Carpocrate et Épiphane sont en guerre avec Dieu, c'est

le passage suivant, que l'on trouve dans le célèbre ouvrage ayant pour titre *De la justice*.

« En conséquence, y est-il dit en propres termes, il faut regarder comme ridicule cette parole sortie de la bouche du législateur : *Tu ne désireras pas, j*usqu'à cette autre plus ridicule encore : l*e bien de ton prochain.* En effet, c'est lui qui nous a donné le désir, comme contenant le principe de la génération, et maintenant il nous ordonne de le réprimer, lorsqu'il en est autrement chez tous les animaux. Et ces mots : *la femme de ton prochain,* par lesquels il soumet la communauté à la propriété particulière, ne sont-ils pas encore plus ridicules? »

Voilà donc les admirables dogmes des Carpocratiens ! On dit que ces malheureux et plusieurs autres partisans des mêmes perversités, après s'être réunis hommes et femmes pour un repas, (car je n'appellerai pas agape leur assemblée), après s'être gorgés de mets qui excitent aux plaisirs de la chair, et avoir renversé les flambeaux dont leur justice, je me trompe, dont leur prostitution, ne peut supporter la lumière, s'accouplent pêle-mêle comme ils veulent et avec qui ils veulent. On dit aussi qu'après avoir 209 essayé, dans cette agape, de la communauté, ils ne manquent pas, les jours suivants, de sommer les femmes qu'ils convoitent d'obéir à la loi, je ne dis pas du divin Carpocrate, Dieu m'en préserve, mais de Carpocrate. Carpocrate aurait dû, selon moi, offrir de pareilles lois à la lubricité des chiens, des porcs et des boucs. Au reste, il me semble avoir mal compris Platon quand il dit dans sa *République* :

« Toutes les femmes doivent être communes. »

Communes en ce sens, qu'avant d'être mariées, elles pourront être demandées en mariage par quiconque le désirera. C'est ainsi que le théâtre est commun à tous les spectateurs. Mais, du reste, il voulait qu'une fois mariées, elles appartinssent à leur premier époux et ne fussent plus

communes. Xanthus, dans son ouvrage intitulé *Des mages*, rapporte que les mages partagent la couche de leurs mères et de leurs filles ; qu'il leur est permis de s'approcher de leurs sœurs, et que les femmes sont communes entre eux, non par force ni par ruse, mais par un mutuel consentement, lorsque l'un veut épouser la femme de l'autre. Jude me semble, dans son épitre, avoir dit prophétiquement de ces hérétiques et de ceux qui tombent dans les mêmes erreurs :

« Ceux-là aussi rêvent; car s'ils étaient éveillés, ils n'oseraient jamais combattre ainsi la vérité; »

et le reste, jusqu'à ces mots :

« Et leur bouche profère des paroles qui respirent l'orgueil. »

CHAPITRE III.

Platon et quelques anciens philosophes ont devancé les Marcionites et d'autres hérétiques qui s'abstiennent du mariage parce qu'ils pensent que la créature est mauvaise et que les hommes naissent pour la douleur.

Platon, il est vrai, (et les Pythagoriciens, et plus tard encore les Marcionites, ont été du même sentiment); Platon, dis-je, a pensé que la génération était chose mauvaise; mais il 210 était loin de supposer que les femmes dussent être communes. Les Marcionites sont allés plus loin. Ils disent que la nature est mauvaise, et d'une mauvaise matière, quoique sortie des mains d'un Créateur juste. C'est pourquoi ils refusent de peupler le monde, œuvre du Créateur, et veulent que l'on s'abstienne du mariage, faisant profession ouverte de résister à leur Créateur et de tendre vers l'être bon qui les a appelés, et non vers celui qui est Dieu, disent-ils, d'une autre manière. Et par suite de cette résistance, pour ne rien omettre sur ce point de tout ce qui est en leur pouvoir, ils embrassent la continence, non par estime pour elle, mais par haine pour le Créateur, et pour ne point user de ce qui a été créé par lui. Toutefois, ces mêmes hommes, auxquels leur guerre impie contre Dieu a fait perdre tous les

sentiments naturels, ces mêmes hommes qui méprisent la patience et la bouté de Dieu, quoiqu'ils refusent de se marier, usent cependant des aliments créés et respirent l'air du Créateur; eux-mêmes ils sont l'ouvrage de ses mains et demeurent parmi ses œuvres. Ils annoncent, disent-ils, une doctrine nouvelle : soit, mais au moins qu'ils remercient donc le Seigneur d'avoir créé le monde, puisque c'est dans le monde du Créateur qu'ils ont reçu le nouvel Évangile. Nous les réfuterons pleinement lorsque nous arriverons à la question des principes.

Quant aux philosophes dont nous avons fait mention, et dans la doctrine desquels les Marcionites ont puisé le dogme impie, que la génération est criminelle, mais dont ils se glorifient néanmoins comme s'il émanait d'eux, ils ne veulent pas que la génération soit criminelle de sa nature, mais qu'elle ait été rendue telle par l'âme qui a trahi la vérité. Car notre âme, à laquelle ils reconnaissent une essence divine, ils la font descendre ici-bas comme dans un lieu de supplice ; et selon eux, les âmes sont unies à des corps afin de se purifier. Ainsi ce dogme est celui, non plus des Marcionites, mais de ceux qui pensent que les âmes sont envoyées dans les corps, qu'elles y sont enchaînées, et qu'elles sont, pour ainsi dire, *transvasées* d'un corps dans un autre. Nous les réfuterons [211] plus tard, lorsque nous traiterons de l'âme. Héraclite donc parait maudire la génération dans le passage suivant :

« Ceux qui sont nés veulent vivre et engendrer pour la mort, ou plutôt ils veulent se livrer au repos du sommeil, et ils laissent des enfants qui mourront après eux. » I

Il est évident qu'Empédocle est du même avis :

« J'ai pleuré, s'écrie-t-il, et je me suis lamenté en voyant pour la première fois un monde auquel je n'étais point « accoutumé. »

Il dit encore :

« L'être, la nature nous fait passer par la mort en changeant notre forme. »

Et ailleurs :

« Grands dieux ! qu'elle est malheureuse la race des mortels ! Oh? qu'elle est misérable! A quelles discordes et à quels gémissements, pauvres humains, êtes-vous réservés! »

La sibylle dit aussi :

« Hommes sujets à la mort, hommes de chair et qui n'êtes rien. »

C'est aussi l'opinion du poète qui écrit :

« La terre ne nourrit rien de plus misérable que l'homme. »

Théognis également montre que la génération est un mal, lorsqu'il dit :

« De tous les biens, le plus grand pour les mortels est de ne pas naitre et de ne pas voir l'éclatante lumière du soleil ; pour celui qui est né, c'est de franchir au plutôt les portes de la mort, et de se reposer dans la tombe sous un monceau de terre. »

Le poète tragique, Euripide, parle dans le même sens :

« Il fallait nous réunir et pleurer sur l'enfant qui naissait, en le voyant entrer dans cette carrière de maux; aujourd'hui qu'il est mort, et se repose enfin de ses labeurs pénibles, il faut nous réjouir et le porter au bûcher au milieu de joyeuses félicitations. »

Il exprime ailleurs la même pensée :

212 « Vivre est-ce mourir ? Mourir est-ce vivre? Qui le sait?»

Hérodote semble mettre dans la bouche de Solon des paroles semblables :

« Ô Crésus, tout homme n'est que misère.»

La fable de Cléobis et de Biton n'est évidemment écrite que dans le but de condamner la naissance et de louer la mort.

« Telle la naissance des feuilles, telle aussi celle des hommes, dit Homère.»

Dans le *Cratyle*, Platon attribue à Orphée le dogme que l'âme subit dans le corps un châtiment. Voici les paroles de Platon :

« Il en est qui veulent que le corps (en grec *Sôma*) soit le tombeau (*Sèma*) de l'âme, parce qu'elle est ensevelie dans la vie présente. Comme sa signification se confond avec celle du mot *âme*, c'est avec raison qu'on l'a nommé *Sèma*. Orphée, ce me semble, a donné ce nom au corps surtout, parce que l'âme y subit le châtiment de fautes antérieures. »

Il est bon de rappeler ici les paroles de Philolaüs; ce pythagoricien nous dit :

« Les théologiens et les devins antiques attestent que l'âme a été jointe au corps pour expier un crime, et qu'elle a été ensevelie dans le corps comme dans un tombeau.»

Pindare lui-même, parlant des mystères d'Eleusis, en tire cette conclusion :

« Quiconque les a vus, descend heureux dans les profondeurs de la terre; il connaît la fin de la vie; il connaît l'empire donné par Jupiter.»

Platon, aussi, dans le *Phédon*, ne craint pas d'écrire ces paroles :

« Or, ceux qui ont établi les mystères parmi nous, n'ont rien fait autre chose, etc., etc...»

jusqu'à ces mots :

« Il habitera avec les dieux.»

Et ces autres paroles du même Platon :

« Tant que nous avons un corps et que notre âme se trouve mêlée à un pareil mal, jamais nous ne possédons entièrement ce « que nous désirons. »

N'est-ce pas insinuer que la génération est la cause des plus grands maux? Platon atteste encore la même chose dans le *Phédon* :

« Il peut advenir qu'à l'égard de ceux qui s'appliquent vraiment à la philosophie, le vulgaire ignore que tous leurs e/forts ne tendent qu'à sortir de la vie et qu'à mourir tous les jours. »

Platon ajoute :

« C'est pourquoi l'âme du philosophe a le plus 213 profond dédain pour le corps, et le fuit de toutes ses forces, aspirant à exister seule et libre de ses liens. »

Platon ne se rencontre-t-il pas ici avec le divin apôtre :

« Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort? »

à moins que l'apôtre n'ait parlé en figure et n'ait entendu par ce *corps de mort,* l'ensemble de ceux qui se laissent entraîner dans le vice. Platon paraît avoir eu aussi, avant Marcion, de l'éloignement pour les rapports charnels, principe de la génération; car, dans le premier livre de sa république, après avoir fait l'éloge de la vieillesse, il ajoute :

« Sache-le bien, plus les voluptés du corps s'amortissent en moi, et plus aussi je sens se réveiller au fond de mon âme le goût pour les sciences, et plus je sens s'accroître le plaisir qu'elles procurent.»

Et comme on avait amené la question sur l'usage des plaisirs charnels :

« Félicite-moi, dit-il, j'en ai secoué le joug avec plaisir, comme si j'avais échappé à la tyrannie d'un maître furieux

et brutal.»

Et condamnant de nouveau, dans le *Phédon*, la génération, il ajoute :

« La raison qu'on en donne en secret, est que nous autres hommes nous sommes dans une espèce de prison.»

Et encore :

« Ceux-là paraissent exceller sur tous les autres par la sainteté de leur vie, qui, délivrés et affranchis des liens par lesquels ils étaient retenus sur la terre, comme dans une geôle, s'en vont là-haut dans la demeure pure et sans tache.»

Telle était, sans doute, l'opinion de Platon ; il comprenait, toutefois, que l'univers est sagement gouverné, et il disait :

« Il ne faut pas se délivrer soi-même de la vie, ni s'enfuir comme un esclave ;»

et pour le dire en un mot, il n'a pas donné sujet à Marcion de regarder la matière comme mauvaise, puisqu'il a écrit lui-même ces religieuses paroles sur le monde :

« Tous les biens que le monde renferme, il les tient de Dieu qui l'a créé; mais tout ce qu'il y a de mal et d'inique sous le soleil, le monde le tient de l'état antérieur à la création, et le communique aux êtres animés.»

Puis il ajoute ces paroles encore plus positives :

« La cause de ces maux pour le monde est l'élément matériel qui est entré dans la composition des corps, élément qui faisait partie de la na- 214 ture primitive ; car, ainsi qu'elle, il était informe et désordonné, avant d'être organisé comme il l'est maintenant.»

Et dans les *Lois* il ne gémit pas moins sur le genre humain :

« Les dieux, dit-il, ayant pris pitié de la race humaine, condamnée par la nature au travail, lui assignèrent pour se

reposer, le retour périodique des jours de fête.»

Et dans l'*Epinomide*, exposant en quoi les hommes sont à plaindre, il s'exprime ainsi:

« Dès le principe, arriver à la vie est pénible pour tout être animé; il faut d'abord qu'il passe par l'état de fœtus; puis qu'il naisse ; puis qu'il soit allaité ; puis qu'on l'élève ; toutes choses qui ne se font qu'au prix de mille fatigues, comme nous le savons tous.»

Mais quoi ! Héraclite, aussi, ne dit-il pas que naitre c'est mourir? il est d'accord en cela avec Pythagore et avec Socrate dans le *Gorgias*. Voici ce qu'il dit :

« La « mort est tout ce que nous voyons lorsque nous sommes éveillés, le songe tout ce que nous voyons en dormant.»

Mais assez sur ce point. Lorsque nous traiterons des principes, nous examinerons ces contradictions auxquelles fout allusion les philosophes et dont les Marcionites ont formé une doctrine particulière. Du reste, je crois avoir prouvé assez clairement que Marcion, en empruntant à Platon ces dogmes étranges, a fait preuve de maladresse et d'ignorance.

Arrivons maintenant à la continence. Nous avancions que les Grecs, envisageant tous les inconvénients qu'entraine avec soi la génération des enfants, avaient beaucoup déclamé contre elle, et que les Marcionites entendant leurs paroles dans un sens impie, se montraient ingrats envers le Créateur. Que dit en effet le poète tragique ?

« Il vaut mieux pour les mortels ne pas naitre que de naitre.»

Et puis :

« J'enfante avec de cruelles douleurs; ai-je enfanté? si j'ai donné le jour à quelques enfants idiots, je m'afflige, mais en vain, de ce que je conserve les mauvais et perds les bons.

Conservé-je ces derniers? mon malheureux cœur sèche de crainte. Est-ce là le bonheur? Ne suffit-il pas d'une vie à perdre, sans avoir encore mille autres tourments? »

Il ajoute:

215 « Il m'a toujours semblé, comme il me semble encore, que les hommes ne devraient jamais engendrer d'enfants, lorsqu'ils voient pour combien de maux nous les engendrons. »

Et dans les vers qui suivent, le poète fait remonter clairement la cause de nos maux jusqu'à ses premiers principes:

« Ô homme, s'écrie-t-il, tu es né pour la souffrance et pour le malheur ! et cette fatalité de la vie, tu l'as reçue à l'instant même où l'air a commencé de nourrir tous les mortels en leur donnant le souffle qui les anime. Mortel, n'oublie donc pas que tu es sujet à la mort.»

C'est encore dans le même sens qu'il dit:

« Pas un mortel qui connaisse le bonheur et la félicite ; pas on qui ait vécu sans tribulations ! »

Et ailleurs :

« Hélas ! hélas ! combien lourds et nombreux sont les maux des mortels! combien ils sont variés! où est la limite qui leur est assignée?»

Et pareillement :

« Parmi les mortels, pas un qui soit heureux jusqu'à la fin. »

C'est pour cela, dit-on, que les Pythagoriciens s'abstiennent des plaisirs de la chair ; pour moi, il me semble au contraire qu'ils se marient pour avoir des enfants; seulement lorsqu'ils en ont, ils veulent maitriser leur penchant aux plaisirs sensuels. C'est par la même raison qu'ils défendent mystérieusement l'usage des fèves, non

que ce légume soit venteux ou indigeste, ou qu'il engendre des songes tumultueux, ni que la forme en soit pareille à la tête de l'homme, comme le veut ce vers :

« Manger des fèves ou manger la tête de son père, est une même chose ; »

Mais bien plutôt parce que les fèves rendent stériles les femmes qui s'en nourrissent. En effet, Théophraste, dans le cinquième livre de son ouvrage des *Causes naturelles*, rap- 216 porte que des cosses de fèves jetées autour des racines de jeunes arbres, les dessèchent ; et que parmi les oiseaux domestiques, ceux que l'on nourrit continuellement de fèves, deviennent stériles.

CHAPITRE IV.

Les hérétiques prennent occasion des maximes qu'ils inventent pour se livrer à des désordres de toute nature.

Parmi ceux que l'hérésie entraîne, nous avons nommé l'habitant du Pont, Marcion, qui, par suite de la guerre qu'il a déclarée au Créateur, se refuse à user des choses de ce monde. Mais le motif de sa continence, si toutefois on peut l'appeler de ce nom, c'est sa haine, sa révolte envers le Créateur lui-même. Dans le combat que le géant impie s'imagine livrer à Dieu, il se condamne à une continence involontaire, en insultant à la création et à l'œuvre divine. Voudrait-il s'étayer des paroles du Seigneur, quand il dit à Philippe :

« Laissez les morts ensevelir leurs morts; vous, suivez-moi. »

Mais, qu'il le sache bien ! Philippe, tout revêtu qu'il était d'une semblable chair, n'était point un cadavre eu corruption. Comment donc, avec une enveloppe charnelle, ne portait-il pas un cadavre? C'est qu'il s'était relevé du sépulcre par la mort du vice, et qu'il vivait en Jésus-Christ. Nous avons aussi rappelé la doctrine criminelle de

Carpocrate sur la communauté des femmes ; mais, à l'occasion d'une parole de Nicolas, nous avons omis le fait suivant. Il avait, dit-on, une femme dans la fleur de l'âge et de la beauté ; après l'ascension du Sauveur, comme les apôtres lui faisaient honte de sa jalousie, il amena sa femme au milieu d'eux, et permit à qui voudrait de l'épouser. En effet, ajoute-t-on, cette liberté est d'accord avec l'aphorisme de Nicolas :

« Il faut abuser de la chair. »

Ses disciples, adoptant à la lettre et sans examen l'exemple non moins que la parole du maitre, se livrent publiquement à une fornication effrontée. Mais, pour moi, je sais que Nicolas ne connut d'autre femme que 217 celle qu'il avait épousée ; que ses filles ont vieilli dans !a virginité, et que son fils est demeuré dans le célibat. La chose étant ainsi, Nicolas, en amenant au milieu des apôtres la femme dont on l'accusait d'être jaloux, voulait se justifier de l'inculpation, et par sa continence dans des plaisirs recherchés d'ordinaire avec empressement, il enseignait à *abuser de la chair,* c'est-a-dire à mortifier les sens. Car ils ne voulaient pas, j'imagine, servir l'un et l'autre deux maîtres, selon le langage du précepte, Dieu et la volupté. C'est pourquoi l'on assure que Mathias enseignait aussi, qu'il faut combattre les sens et abuser de la chair, en lui refusant tout ce qui peut servir d'aliment à la volupté ; mais, augmenter les forces de l'âme par la foi et par la connaissance. Il en est d'autres qui appellent une honteuse promiscuité du nom de communion mystique, profanant ainsi ce mot sacré. De même que nous employons le mot œuvre pour désigner une action, qu'elle soit bonne ou mauvaise, en la qualifiant par un nom générique ; ainsi en est-il de ce mot communion. La communion légitime consiste à se partager mutuellement l'argent, la nourriture et les vêtements; mais eux, ce n'est que par une dénomination impie qu'ils ont pu appeler communion tout accouplement charnel. L'un d'eux s'étant

approché, comme on le rapporte, de l'une de nos vierges, qui était dans tout l'éclat de la beauté, lui dit : Il est écrit :

« Donnez à qui vous demande. »

Celle-ci, sans rien comprendre aux intentions lubriques de cet homme, lui répondit avec le langage de l'innocence :

« Consultez ma mère sur ce mariage. »

O impiété ! ils vont jusqu'à dénaturer les paroles du Seigneur, ces associés de débauche, ces frères de lubricité, opprobre de la philosophie, ou pour mieux dire, du genre humain tout entier ; ces corrupteurs, ou plutôt, ces destructeurs de la vérité, autant du moins qu'ils peuvent la détruire ; hommes trois fois misérables, qui consacrent et enseignent la libre communion de la chair, et pensent s'élever par elle au royaume de Dieu. Mais non ; cette communion les pousse aux lieux de débauche ; leurs dignes communiants, ce seraient les boucs et les pourceaux; et les courtisanes, toujours prêtes au fond de leur re- 218 paire à admettre impudemment les solliciteurs de la débauche, seraient, aux yeux de ces hérétiques, dans la meilleure voie du salut.

« Pour vous, ce n'est pas là ce que vous avez appris de Jésus-Christ, si toutefois vous êtes ses disciples, et si vous avez appris de lui, selon la vérité de sa doctrine, à dépouiller le vieil homme, selon lequel vous avez vécu autrefois, et qui se corrompt en suivant l'illusion de ses passions. Renouvelez-vous donc dans l'intérieur de votre âme, et vous revêtez de l'homme nouveau, qui est créé à la ressemblance de Dieu, dans la justice et la sainteté véritables. Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, et aimez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur. Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, ainsi qu'il convient à des

saints. Qu'on n'y entende ni parole déshonnête, ni folle gaité. »

En effet, l'apôtre nous enseignant à pratiquer la chasteté jusque dans nos paroles, écrit :

« Car, sachez que nul fornicateur, etc. etc. »

jusqu'à ces mots :

« mais plutôt, condamnez-les. »

La doctrine des hérétiques dont nous parlons prend sa source dans un livre apocryphe ; je citerai même le fragment par lequel ils autorisent leur libertinage. S'ils sont eux-mêmes les auteurs de ce livre, quel délire d'incontinence que d'appeler insolemment Dieu au secours de leur lubricité ! S'ils tiennent ce livre d'un étranger, ils se sont incorporé le poison de cette belle maxime, après en avoir altéré le sens. Voici le passage en question :

« Un était toutes choses ; mais après que l'Un universel eut trouvé bon de n'être plus seul, une vertu sortit de lui, il s'unit avec elle; leur union engendra le bien-aimé. Ensuite, il sortit de lui une nouvelle vertu, avec laquelle il s'unit encore et d'où naquirent les puissances qui ne peuvent être ni vues ni entendues ; etc. etc.

jusqu'à ces mots :

« Chacune avec son nom distinct. »

Si ces hérétiques, comme les Valentiniens, eussent posé en principe la communion de l'esprit, peut-être eussent-ils rencontré quelques partisans. Mais, 219 élever au rang d'une sainte doctrine la communion des plaisirs charnels, c'est le propre d'an homme qui méconnait le salut.

Telles sont aussi les doctrines des disciples de Prodicus, qui se donnent, sans aucun droit, le nom de gnostiques. Fils du premier Dieu par droit de nature, comme ils le prétendent, ils abusent de cette noble origine et de leur

prétendue liberté, pour vivre à leur fantaisie. Or, leur fantaisie les porte surtout vers les plaisirs des sens ; ils se proclament affranchis de tout lien, comme maîtres du sabbat, et supérieurs à tout autre par l'excellence de leur race et leur qualité de fils de roi. La loi, disent-ils, n'atteint pas le roi. Mensonges ! D'abord, ils ne font pas tout ce qu'ils veulent; car, de nombreux obstacles les arrêteraient, malgré leurs désirs et leurs efforts; et ce qu'ils font, ils ne le font pas comme des rois, mus comme des criminels qui portent encore l'empreinte de la flagellation. C'est furtivement qu'ils commettent leurs adultères, craignant toujours d'être surpris, évitant d'être condamnés, et redoutant le supplice. Singuliers actes de liberté que l'incontinence et l'obscénité du langage !

« Tout homme qui pèche est esclave, »

dit l'apôtre. Et comment se gouvernerait-il selon Dieu, celui qui s'asservit à toute concupiscence? Écoutez le Seigneur:

« Et moi je vous dis : Ne convoitez pas. »

Or, quel est le misérable qui voudra pécher de propos délibéré? Qui prêchera la doctrine de l'adultère? Qui autorisera les dissolutions et la profanation de la couche nuptiale? N'avons-nous pas pitié de ceux même qui pèchent involontairement? Supposez les hérétiques transportés dans un monde qui n'est pas le leur ; comme ils ont été infidèles dans le monde d'un Dieu étranger, ils ne trouveraient aucune créance. Un hôte insulte-t-il aux habitants d'une ville où il a été accueilli ? cherche-t-il à leur nuire? ou plutôt ne vit-il pas comme un honnête voyageur, usant de ce qui lui est nécessaire, sans offenser aucun de ceux qui lui ont donné l'hospitalité?

Et comment, lorsque dans leur révolte contre les lois, ils se conduisent aussi honteusement que ceux qui sont abominables aux yeux des païens eux-mêmes, c'est-à-dire

lorsqu'ils sont livrés à l'adultère, à l'iniquité, à l'incontinence, à la fraude, 220 osent-ils proclamer que, seuls, ils connaissent Dieu? Placés qu'ils sont dans un monde qui ne leur appartient pas, leur meilleur moyen de prouver qu'ils ont une vertu vraiment royale, ce serait la régularité des mœurs; loin de là, ils sont abhorrés par les lois humaines et par la loi divine pour avoir embrassé un régime de vie contraire aux lois. Assurément, l'Israélite qui, dans les *Nombres*, immola le fornicateur, fit un acte de justice, comme Dieu l'atteste.

« Et si nous disons, déclare Jean dans son épître, que nous sommes en société avec lui, c'est-à-dire avec Dieu, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne suivons pas la vérité. Mais si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en société avec lui, et le sang de Jésus, son fils, nous purifie de tout péché. »

Comment donc sont-ils meilleurs que les hommes du siècle, ceux qui agissent ainsi, et qui sont semblables aux plus méchants d'entre les hommes? Car, où les actes sont semblables, la nature, j'imagine, l'est aussi. Vous êtes d'une naissance supérieure, dites-vous? raison de plus d'être supérieurs aux autres par votre conduite, afin d'éviter que la même prison ne vous renferme.

« En vérité, a dit le Seigneur, si votre justice n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu. »

On trouve dans Daniel des exemples relatifs à l'abstinence des aliments. Enfin, David, dans ses psaumes, s'exprime ainsi sur l'obéissance :

« Seigneur, comment la jeunesse redressera-t-elle ses voies? »

Et il entend aussitôt :

« En gardant vos paroles de tout son cœur. »

J'ouvre Jérémie :

« Voici ce que dit le Seigneur : Ne marchez pas dans les voies des nations. »

De ces paroles, quelques autres hérétiques, hommes de peu d'intelligence et de nulle valeur, concluent que l'homme est l'œuvre de différentes puissances. La partie, disent-ils, qui se trouve au-dessous du nombril est le produit d'un art plus divin; les parties au-dessous, d'un art inférieur. De là leur tendance vers la copulation charnelle. Mais ils ne remarquent pas que les parties supérieures ont aussi des convoitises de sensua- 221 lité ou de débauche. En outre, ils contredisent le Christ, qui disait aux Pharisiens que le même Dieu a fait le dedans de nous et l'homme extérieur. Que dis-je? la convoitise ne vient pas du corps, quoiqu'elle s'accomplisse par le corps.

Selon d'antres hérétiques, appelés *antitacles* ou *adversaires*, le Dieu de l'univers est notre père légitime, et toutes ses œuvres sont bonnes ; mais l'un des êtres créés par lui, ayant semé l'ivraie, engendra le mal et nous enlaça tous dans les filets du mal pour nous rendre les adversaires du Père. Voilà pourquoi nous résistons à ce rebelle, pour venger le Père, en donnant un démenti au second.

« Tu ne seras point adultère, nous dit ce dernier.»

Eh bien ! nous, nous courons à l'adultère pour aunuller son commandement. Notre réponse, la voici : La tradition nous apprend que les faux prophètes et ceux qui prennent le masque de la vérité, se font connaitre à leurs œuvres. Or, si vos œuvres vous condamnent, comment pouvez-vous soutenir encore que vous possédez la vérité ? Car, ou bien le mal n'existe pas, et alors celui que vous accusez d'avoir résisté a Dieu n'est passible d'aucun blâme, et il n'a fait aucun mal ; mais le mal détruit, l'arbre du mal l'est également. Ou bien si le mal existe essentiellement,

répondez, que faites vous des préceptes qui nous prescrivent la justice, la continence, la tolérance, la patience et les matières semblables? Sont-ils bons? Sont-ils mauvais ? Si le précepte est mauvais, lui qui défend toutes les choses honteuses, voilà que le vice porte des lois contre lui-même et travaille à sa propre ruine, chose impossible. Si le précepte est bon ; en déclarant la guerre à des préceptes qui sont bons, ces hérétiques confessent donc qu'ils repoussent le bien, et qu'ils font le mal.

Il y a plus : le Sauveur lui-même, auquel seul, à les en croire, on doit obéissance, défend la haine et l'injure :

« Hâtez-vous, dit-il, de vous réconcilier avec votre adversaire, pendant que vous êtes eu chemin avec lui.»

Ou enfin ils refuseront d'obéir à l'exhortation du Christ, se faisant ainsi les adversaires de l'adversaire; ou s'ils l'aiment, ils ne s'élèveront pas contre lui, Mais quoi ! ne savez-vous pas, hommes de noble 222 origine (car il me semble qu'ils sont en face de moi), ne savez-vous pas qu'en repoussant des préceptes qui sont justes, vous repoussez votre propre salut? Non, ce n'est pas à la ruine de préceptes utiles, mais à votre propre raine que vous travaillez. Que dit le Seigneur ? *Que vos bonnes œuvres brillent.* Mais vous, que mettez-vous en lumière, sinon vos intempérances ? D'ailleurs, acharnés comme vous le dites à détruire les préceptes du législateur, pourquoi donc vous efforcer de ruiner au profit de votre intempérance les préceptes qui disent :

« Tu ne seras point adultère ; tu ne commettras pas le crime de Sodome, »

et tous ceux qui recommandent la continence ; tandis que vous ne détruisez pas l'hiver, œuvre du même législateur, pour placer l'été au milieu de l'hiver? Que ne rendez-vous la terre navigable? Que n'ouvrez-vous la mer au pied de l'homme, comme le tenta le barbare Xerxès, au

rapport des historiens ? Pourquoi ne repoussez-vous pas tous les commandements? Car, lorsque Dieu prononce cet oracle : *Croissez et multiplies-vous*, vous devriez, vous, ses adversaires, vous abstenir entièrement de l'œuvre de la chair. Et lorsqu'il vous dit :

« Je vous ai donné toutes choses, pour votre nourriture et pour votre jouissance ; »

vous devriez vous les interdire toutes. Il y a plus, lorsqu'il vous dit : *œil pour œil,* vous ne devriez pas rendre coup pour coup. Et lorsqu'il ordonne que le voleur rende *le quadruple* de ce qu'il a pris, ne vous conviendrait-il pas, au contraire, de donner quelque chose de plus au voleur? Pareillement encore, puisque- vous refusez d'obéir à ce précepte : *Tu aimeras le Seigneur,* vous ne devriez pas même aimer le Dieu de l'univers. Et lorsqu'il nous dit :

« Tu ne tailleras ni ne jetteras en fonte aucune image ;»

il vous faudrait, pour être conséquents, adorer des images. Et comment ne seriez-vous pas des impies, vous qui vous constituez, pour me servir de vos termes, les adversaires du Créateur, mais qui ne dédaignez pas d'imiter les prostituées et les adultères ? Insensés, qui ne comprenez pas que vous relevez la puissance de ce Dieu dont vous proclamez la faiblesse, puisque sa volonté s'accomplit et non la volonté du dieu bon que vous donnez pour 223 le vôtre ! Ne manifestez-vous pas au contraire l'impuissance et le néant de votre père, comme vous l'appelez?

Ces hérétiques recueillent encore ça et là, dans certains passages des prophètes, des lambeaux de maximes qu'ils rattachent maladroitement à leurs dogmes, et des allégories qu'ils prennent à la lettre sans chercher le sens du symbole. Il est écrit, disent-ils : *Ils ont résisté à Dieu, et ils ont été sauvés.* Mais ils ajoutent *au dieu impudent,* et les voilà transformant leur interpolation en conseil qui leur a été prescrit, avec l'opinion que leur salut est de résister au

Créateur. Mais d'abord, il n'est pas écrit : *au dieu impudent*. Si le texte n'est point altéré, comprenez, insensés, par ce mot *impudent*, celui que l'on appelle le diable, soit parce qu'il est le calomniateur de l'homme, soit parce qu'il est l'accusateur du pécheur, soit parce qu'il est apostat. Mais voici le fait : Le peuple auquel s'applique cette parole, supportant avec peine et avec larmes la punition de ses péchés, murmurait, ainsi que le raconte le livre sacré, de ce que les autres nations ne recevaient pas le châtiment de leurs iniquités, tandis qu'à lui seul ou demandait un compte rigoureux de chacune de ses fautes. De là cette parole de Jérémie :

« Pourquoi les impies prospèrent-ils dans leurs voies ? »

parole semblable à celle que nous avons déjà citée de Malachie : *Ils ont résisté à Dieu, et ils ont été sauvés*. Car les prophètes inspirés par Dieu, non contents de proclamer les vérités qu'ils ont reçues d'en haut par inspiration, répètent encore par forme de subjection et comme des questions que les hommes adressent à Dieu, les rumeurs et les plaintes du peuple. Tel est le mot que nous avons rapporté. L'apôtre ayant en vue ces hérétiques dans son épitre aux Romains, n'écrit-il pas?

« Et pourquoi ne ferons-nous pas le mal afin qu'il en arrive du bien, comme quelques-uns nous le font dire par une insigne calomnie ? Ceux-là seront justement condamnés. »

Ce sont les hommes qui, en lisant, dénaturent, par les inflexions de la voix, le sens des Écritures pour justifier leurs voluptés personnelles, et qui, par la transposition de certains accents et de certains signes de ponctuation, détournent violemment au pro- 224 fit de leur luxure des préceptes pleins de sagesse et d'utilité :

« Vous avez fatigué le Seigneur par vos discours, s'écrie Malachie, et vous avez demandé : En quoi l'avons-nous

fatigué ? En ce que vous avez dit : Tous ceux qui font le mal sont bons aux yeux du Seigneur. Voilà ceux qui lui plaisent ; et où est le Dieu de justice ?

CHAPITRE V.

Il signale deux sortes d'hérétiques : les premiers déclarent que tout leur est promis. Il les réfute d'abord.

Fouiller plus profondément ce sol infect, ce serait remuer un trop grand nombre d'extravagances et d'hérésies. D'ailleurs, les détails qu'elles entraîneraient nécessairement, si nous les parcourions les unes après les autres, nous condamneraient nous-mêmes à rougir, et allongeraient démesurément ces commentaires. Pour obvier à ces inconvénients, voyons à ranger en deux classes toutes les hérésies, afin de leur répondre ensuite. En effet, ou elles prêchent la licence et l'affranchissement de toute règle; ou, dépassant la juste mesure, elles professent la continence par haine et par impiété. Traitons d'abord de la première série. S'il est permis de choisir un genre de vie quel qu'il soit, il est libre de choisir, celui que la continence accompagne. Cela est évident ; et si tout genre de vie est sans danger pour celui qui en fait choix, il est évident qu'une vie tempérante et vertueuse est bien plus sûre encore. Car, si *le maître du sabbat* a reçu le privilège (menât-il une vie déréglée), de n'être pas comptable, à plus forte raison, celui qui se sera bien conduit sera-t-il au dessus de tout compte.

« Car, tout est permis, mais tout n'est pas expédient, »

dit l'apôtre. Or, si tout est permis, évidemment il est aussi permis d'être tempérant. De même donc que celui qui a usé de sa liberté pour vivre dans la vertu, est digne d'éloges ; de même aussi, celui qui nous a donné la libre jouissance de nous-mêmes et qui nous a permis de vivre à notre gré, est beaucoup plus digne encore de vénération et d'adoration, pour n'avoir pas voulu 225 que nos choix ou nos aversions nous fussent fatalement imposées. Mais si la sécurité est

égale pour qui a embrassé l'incontinence comme pour qui a embrassé la continence, l'honneur n'est pas égal dans l'un et l'autre choix. Car le voluptueux fait une chose agréable au corps, tandis que l'homme tempérant affranchit des passions l'âme, maitresse du corps. Nous avons été appelés à la liberté, s'écrient-ils. Qui le niera?

« Ayons soin seulement, dit l'apôtre, que cette liberté ne nous soit point une occasion de vivre selon la chair. »

Mais, si l'on ne doit rien refuser au désir, dans la pensée qu'une vie d'opprobre est chose indifférente en elle-même, ainsi qu'ils le répètent, qu'arrive-t-il alors? Ou il faut écouter aveuglément nos désirs et nous précipiter dans les derniers excès du crime et de la dépravation, sur les pas de quiconque nous les conseille; ou bien nous reculons devant certains désirs, et alors il ne faut donc pas vivre indifféremment, ni, lâches flatteurs d'un cadavre, obéir sans pudeur aux plus viles parties de nous-mêmes, au ventre et à ce que nous ne pouvons nommer. Car l'aliment des voluptés nourrit et vivifie le désir, de même qu'il languit et s'éteint faute de pâture. Or, comment adviendra-t-il que, vaincu par les voluptés du corps, on ressemble au Seigneur, ou que l'on ait la connaissance de Dieu ? Le principe de toute volupté est le désir : or le désir est un tourment et une inquiétude qui convoite parce qu'il n'a pas. C'est pourquoi ceux qui l'adoptent pour principe de conduite,

« souffrent mille maux, sans parler même du déshonneur »,

comme dit le poète, puisqu'ils choisissent dans le présent et dans l'avenir un mal qu'ils ont appelé sur eux-mêmes. Si donc tout était permis, nous n'aurions pas à craindre d'être retranchés du salut a cause de nos mauvaises actions; et l'hérésie aurait peut-être alors un prétexte pour se plonger dans la honte et le désordre. Mais puisque les préceptes divins nous montrent une vie heureuse à conquérir par notre

attention à ne donner aucune fausse interprétation à la doctrine, à ne négliger aucun des devoirs, si minime qu'il paraisse, et à marcher où le Verbe nous conduit, parce que nous détourner de lui c'est tomber nécessaire- 226 ment dans un mal éternel, tandis que, suivre les divins enseignements par lesquels marchent tous les hommes de foi, c'est ressembler, autant qu'il est possible, au Seigneur ; il s'ensuit que la créature ne peut vivre ici-bas sans règle et sans loi. Loin de là; elle devra se tenir, selon ses forces, pure de désirs et de voluptés, et prendre soin de l'âme par laquelle il lui faut persévérer en Dieu seul. En effet, l'esprit où règne l'innocence, sanctuaire consacré par l'image de Dieu, est comme investi de la puissance divine.

« Quiconque a cette espérance dans te Seigneur, dit l'apôtre, se sanctifie comme le Seigneur est saint lui-même. »

Mais, que la connaissance de Dieu vienne à cens que les passions entrainent encore, cela est impossible, tout aussi bien que d'arriver à leur fin dernière, puisqu'ils n'ont pas la connaissance de Dieu. L'ignorance où il est de Dieu accuse celui qui ne parvient pas à cette fin; car, d'où provient l'ignorance de Dieu? du genre de vie que l'on a embrassé. II ne peut arriver que le même homme possède la science et ne rougisse pas de flatter la chair. Comment voulez-vous que cette proposition, la volupté est un bien, s'accorde avec cette autre : le bien est seulement ce qui est bon et honnête; ou avec celle-ci : le Seigneur est le seul beau, le seul Dieu bon, le seul aimable ?

« C'est dans le Christ que vous avez été circoncis, non d'une circoncision faite par la main des hommes, mais de la circoncision de Jésus-Christ, par laquelle vous avez été dépouillés de votre corps charnel. Si donc vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, n'ayez de goût que pour les choses du ciel, et non pour

celles de la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; »

non cette vie de fornication que mènent les hérétiques.

« Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre, la fornication, l'impureté, les passions déshonnêtes et les mauvais désirs. Voilà les crimes qui attirent la colère de Dieu. Que ces pécheurs renoncent donc à la colère, à l'aigreur, à la malice, à la médisance; que les paroles déshonnêtes soient bannies de leur bouche. Qu'ils se dépouillent du vieil homme [227] et de ses mauvais désirs, et qu'ils se revêtent du nouveau, qui, par la connaissance de la vérité, se renouvelle selon limage de celui qui l'a créé. »

Car c'est par la conduite qu'éclaté la connaissance des préceptes. Tels discours, telle vie. L'arbre se distingue à ses fruits, non à ses fleurs, à ses feuilles et à ses branches. La connaissance se manifeste donc par le fruit et par la conduite, non par les discours et par les fleurs. Nous ne faisons pas de la connaissance une parole stérile et nue, mais une science divine; et cette lumière qui, descendue dans l'âme par l'obéissance aux préceptes, produit au-dehors les merveilles de cette connaissance, met l'bomme en état de se connaitre lui-même, et lui montre la route à suivre pour arriver à la possession de Dieu. Ce que l'œil est au corps, la connaissance l'est à l'âme. Et qu'à l'exemple de ceux qui vantent la douceur de la bile, on n'appelle pas *liberté* la servitude de la volupté. Nous avons appris, nous, que la liberté est celle que le Seigneur seul nous donne en nous affranchissant des voluptés, des mauvais désirs et des autres perturbations de l'âme.

« Celui qui dit : Je connais le Seigneur, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, dit Jean, et la vérité n'est point en lui. »

CHAPITRE VI.

Il attaque la seconde classe d'hérétiques, ceux qui, par haine contre le Créateur, pratiquent la continence.

J'en viens à ceux qui, par une apparente pratique de continence, impies envers la créature et le saint Créateur, envers le seul Dieu tout-puissant, enseignent qu'il ne faut point admettre le mariage, ni la procréation des enfants, ni introduire à sa place dans le monde d'autres êtres destinés au malheur, ni fournir des aliments à la mort. Je commence par les paroles de Jean :

« Maintenant aussi il y a plusieurs antéchrists ; ce qui nous fait croire que la dernière heure est proche. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas de nous; car s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous. »

223 Puis, confondons-les et renversons l'échafaudage de leur doctrine. Ainsi, lorsque le Seigneur répond à Salomé qui lui demandait jusques à quand durerait la puissance de la mort;

« aussi longtemps, dit-il, que vous autres femmes vous enfanterez, »

ce n'est pas que la vie et la créature soient chose mauvaise. Le Sauveur nous faisant toucher au doigt une conséquence naturelle, nous enseignait que la mort est la suite inévitable de la naissance. Que veut la loi? nous éloigner des voluptés et de l'opprobre. La fin qu'elle se propose, c'est de nous amener de l'injustice à la justice, en nous prescrivant de pudiques mariages, l'honnête procréation des enfants, et une conduite pleine de sagesse.

« Car, le Seigneur n'est pas venu détruire la loi, mais l'accomplir. »

L'accomplir! non pas qu'il lui manquât quelque chose, mais parce que les prophéties de la loi ont reçu leur accomplissement par l'avènement de Jésus-Christ. En effet, c'était le Verbe qui prêchait la pureté et la sagesse à ceux même qui vécurent dans la justice avant la loi. La plupart

des hommes, ne connaissant donc pas la continence, vivent de la vie du corps et non de la vie de l'esprit. Mais sans l'esprit, qu'est-ce que le corps? rien que terre et que cendre. Il y a plus; le Seigneur déclare adultère la pensée elle-même. Car enfin, ne vous est-il pas permis d'user du mariage avec tempérance, sans chercher à *séparer ce que Dieu a joint ?*

Voilà ce qu'enseignent ceux qui brisent les liens du mariage, donnant par là aux gentils l'occasion de blasphémer le nom Chrétien. Mais, puisque la copulation charnelle est chose infâme, a leur avis, nés qu'ils sont de la copulation charnelle, comment ne seraient-ils pas eux-mêmes des infâmes ? Il me semble. au contraire, que pour ceux qui ont été sanctifiés, le germe d'où ils sont sortis est saint. Chez les Chrétiens, en effet, non-seulement l'esprit, mais les mœurs, la vie et le corps doivent être sanctifiés. Pour quelle raison l'apôtre Paul dirait-il « que la femme

« est sanctifiée par le mari et le mari par la femme? »

Que signifierait encore la réponse du Seigneur à ceux qui, l'interrogeant sur le divorce, lui demandaient

« est-il permis de ren- 229 voyer sa femme, suivant la faculté qu'en laisse Moïse?»

— « C'est à cause de la dureté de votre cœur, que Moïse a écrit ces choses; mais n'avez-vous point lu que Dieu dit au premier homme : Vous serez deux dans une seule chair? C'est pourquoi celui qui renvoie sa femme, si ce n'est pour cause de fornication, la rend adultère. Mais après la résurrection, ajoute le Seigneur, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris. »

En effet, il a été dit de l'estomac et de la nourriture :

« Les aliments sont pour l'estomac, et l'estomac pour les aliments ; mais Dieu les détruira l'un et l'autre. »

L'apôtre, s'élevant ici contre ceux qui préconisent la vie du pourceau et du bouc, ne veut pas qu'ils puissent se plonger tranquillement et sans remords dans les plaisirs de la table et les voluptés de la chair. La résurrection s'est déjà opérée en eux, nous répètent-ils, et ils s'en autorisent pour abolir te mariage. Dès lors, qu'ils cessent donc de manger et de boire; car l'apôtre l'a dit :

« L'estomac et les aliments sont dé« traits dans la résurrection. »

A quel titre ont-ils encore faim, ont-ils encore soif, souffrent-ils encore de l'aiguillon de la chair et des autres nécessités que n'endurera plus le fidèle qui a reçu par Jésus-Christ la résurrection parfaite, objet de notre espérance? Que dis-je? Les idolâtres eux-mêmes s'abstiennent de certains actes de la chair.

« Car, le royaume de Dieu, dit l'apôtre, ne consiste pas dans le boire et dans le manger. »

L'histoire atteste que les mages qui adorent les anges et les démons, s'interdisent le vin, les viandes et les rapprochements charnels. Or, de même que l'humilité réside dans la mansuétude et non dans les macérations du corps, ainsi la continence est une vertu de l'âme qui se trahit moins au dehors qu'elle ne séjourne dans le for intime. D'autres hérétiques déclarent positivement que le mariage est une fornication dont le démon est l'inventeur. Ils prétendent, ces hommes pleins de jactance, qu'ils imitent ainsi le Seigneur, qui ne se maria point, et ne posséda rien sur la terre; et ils se vantent d'avoir, mieux que personne, compris l'Évangile. L'Écriture leur répond :

« Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux 230 humbles. »

Ensuite, Ils ignorent pourquoi le Seigneur ne s'est pas marié. D'abord, sa fiancée véritable fut l'Église; puis, il n'était pas un homme comme les autres, pour avoir besoin

d'une aide selon la chair. D'ailleurs, il ne lui était pas nécessaire d'engendrer des enfants, lui qui demeure éternellement; lui, le fils unique de Dieu. Or, c'est lui-même qui dit :

« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a joint. »

Et encore : « Mais comme il est arrivé dans les jours de Noé, les hommes

« épousaient des femmes et mariaient leurs filles; ils bâtissaient et plantaient; et comme il est arrivé dans les jours de Loth, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. »

Et pour montrer qu'il ne s'adresse pas aux Gentils, il ajoute :

« Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? »

Et encore :

« Malheur aux femmes qui seront enceintes, ou qui allaiteront en ces jours-là! »

Toutefois, ces choses sont dites dans un sens allégorique. C'est pourquoi il n'a pas marqué le moment que le Père garde en ses décrets, afin que le monde continuât de subsister par les générations. Quant à cette réponse du Seigneur :

« Tous n'entendent pas cette parole; car il y a des eunuques sortis tels du sein de leur mère ; il y en a que les hommes ont faits eunuques ; et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes, à cause du royaume des Cieux ; que celui qui peut entendre, entende. »

Les hérétiques ne savent pas qu'après que le Seigneur eut parlé du divorce, plusieurs lui demandant :

« Si telle est la conduite de l'homme avec la femme, il n'est donc pas bon de se marier? »

Il dit alors :

« Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il est donné. »

Ceux qui l'interrogeaient ainsi voulaient savoir de lui s'il permettait qu'on épousât une autre femme, après que la première avait été condamnée et chassée pour cause de fornication.

On dit que beaucoup d'athlètes s'abstiennent des plaisirs charnels, pratiquant ainsi la continence à cause des exercices du gymnase. De ce nombre furent Astyle de Crotone, et Crison d'Himère. Aménée, le joueur de flûte, ne s'approcha point de la jeune femme qu'il menait d'épouser. Aristote, le cyrénaïque, [231] fut le seul qui dédaigna la passion de Laïs. Il s'était engagé par serment, avec cette courtisane, à l'emmener dans la patrie, si elle consentait à lui prêter quelque assistance contre ses rivaux. Elle ne l'eut pas plutôt fait, qu'imaginant une ruse ingénieuse pour acquitter sa parole, Aristote fit peindre cette femme avec le plus de vérité qu'il lui fut possible, et transporta son image à Cyrène, ainsi que le raconte Ister dans son ouvrage intitulé : Nature des combats gymniques, Ainsi la chasteté ne prend place parmi les vertus, qu'à la condition d'être inspirée par l'amour de Dieu. Le bienheureux Paul ne dit-il pas de ceux qui ont le mariage en horreur :

« Dans la suite des temps, plusieurs abandonneront la foi pour suivre des esprits d'erreur, et des doctrines de démons, qui « Interdiront le mariage et l'usage des viandes ?»

Il dit encore :

« Que nul ne vous séduise, en affectant de paraitre humble, et en ne ménageant point le corps. »

Le même dit aussi :

« Êtes-vous lié avec une femme ? ne cherchez point à vous délier. N'avez-vous point de femme ? ne cherchez pas à vous marier. »

Et encore :

« Que chaque homme vive avec sa femme, de peur que Satan ne vous tente. »

Mais quoi? les anciens justes aussi, ne prenaient-ils pas avec reconnaissance leur part des choses créées ? Les uns engendrèrent des enfants dans un mariage pudique et continent. Les corbeaux apportaient à Élie sa nourriture, des pains et de la chair. Le prophète Samuel, prenant une épaule qui restait de ce qu'il avait mangé, la donna à Saul pour qu'il en mangeât. Or, les superbes qui, par la conduite et le plan de la vie, prétendent l'emporter sur ces justes, ne pourront même pas leur être comparés du côté des actions. C'est pourquoi :

« Que celui qui n'ose manger de tout ne méprise point celui qui mange, et que celui qui mange ne condamne pas celui qui ne mange pas, puisque Dieu l'a reçu. »

Il y a plus : le Seigneur, parlant de lui-même, dit :

« Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent : C'est un homme insatiable et adonné au vin, ami des publicains, et pécheur.»

232 Condamneront-ils aussi les apôtres? Pierre et Philippe eurent des enfants. Philippe, en outre, maria ses filles. Paul lui-même ne craint pas, dans une de ses épitres, d'adresser la parole à *sa femme*, qu'il ne conduisait pas partout avec lui, à cause de la promptitude et de la liberté que réclamait son ministère. Aussi dit-il, dans une de ses épitres :

« N'avons-nous pas le pouvoir de mener partout avec nous une femme qui soit notre sœur en Jésus-Christ, comme font les autres apôtres? »

Ceux-ci, en effet, attachés aux devoirs de la prédication, conformément à leur ministère, et ne devant pas en être distraits, menaient partout avec eux des femmes, non pas

en qualité d'*épouses*, mais avec le titre de *sœurs*, pour leur servir d'interprètes auprès des femmes que leurs devoirs retenaient à la maison, et afin que, par ces intermédiaires, la doctrine du Seigneur pénétrât dans les gynécées, sans que la malveillance pût les blâmer ou élever d'injustes soupçons. Nous savons tout ce qu'enseigne sur les diaconesses le très-illustre Paul, dans la seconde épître à Timothée. Au reste, il s'écrie lui-même :

« Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, pas plus que dans le vin et les viandes que l'on s'interdit; mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit. »

Lequel de ces hérétiques a marché çà et là, comme Élie, couvert d'une peau de brebis et avec une ceinture de cuir? Qui d'entre eux a revêtu un cilice, nu dans tout le reste du corps et sans chaussure, comme Isaïe? Qui porte seulement une ceinture de lin, comme Jérémie? Qui embrassera, sur les pas de Jean, le plan de vie digne d'un gnostique? Tout en macérant ainsi leur corps, les bienheureux prophètes rendaient grâces au Créateur. Mais la prétendue justice de Carpocrate et de ceux qui, *au même droit* que lui, aspirent à la *communauté* du libertinage, est confondue par les paroles suivantes. Car, en même temps que le Seigneur nous dit :

« Donnez à celui qui vous demande, »

il ajoute :

« Ne repoussez pas celui qui veut emprunter de vous ; »

désignant ainsi le devoir de l'aumône, et non la communauté charnelle. Or, comment y aura-t-il quelqu'un qui demande, qui reçoive [233] et qui emprunte, s'il ne se trouve personne qui possède, qui donne, ni qui prête? Mais quoi! Lorsque le Seigneur dit :

« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous

m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; »

et qu'il ajoute :

« Autant de fois vous l'avez fait pour un de ces petits, vous l'avez fait pour moi ; »

n'a-t-il pas porté les mêmes lois dans l'ancien Testament?

« Celui qui donne au pauvre prête « à Dieu. »

Et :

« Ne t'abstiens pas de faire du bien à celui qui a besoin. »

Il dit encore :

« Que la miséricorde et la foi ne t'abandonnent pas. La pauvreté rabaisse l'homme, et la main des forts enrichit. »

Et il ajoute :

« Celui qui ne donne point son argent à usure est digne d'être admis. La santé de l'âme, voilà la véritable opulence de l'homme. »

Ne nous indique-t-il pas, avec la dernière évidence, qu'à l'exemple du monde physique, qui se compose des contraires, du chaud et du froid, de l'humide et du sec, le monde moral se compose aussi de gens qui donnent et de gens qui reçoivent? Et lorsqu'il dit encore :

« Si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que vous possédez, et donnez-le aux pauvres, »

il confond celui qui se glorifie *d'avoir gardé tous les commandements depuis sa jeunesse*; car il n'a pas accompli celui-ci :

« Vous aimerez votre prochain comme vous-même; »

c'est-à-dire que le Seigneur, pour le former à la perfection, lui apprenait à donner dans un esprit de charité. Le Seigneur ne défend donc pas les richesses qu'accompagne la vertu ; ce qu'il défend, ce sont l'injustice et l'insatiabilité dans les richesses; car, la fortune qui se

grossit par l'iniquité, décroit et dépérit. Il en est qui, en semant, accroissent leurs trésors ; d'autres qui, en récoltant, les diminuent. C'est à eux qu'il a été dit :

« Il a répandu ses biens sur le pauvre; sa justice subsistera dans tous les siècles. »

L'homme qui, en semant, recueille davantage, est celui qui échange, par l'aumône, les biens de la terre et du temps contre les biens du ciel et de l'éternité. L'autre, au contraire, est celui dont les mains ne s'ouvrent jamais en faveur du pauvre, sans profit pour lui toutefois, et qui enfouit [234] *ses trésors dans la terre, où la rouille et les vers les dévorent*. Cette parole s'adresse à lui :

« Celui qui amasse de l'argent dépose dans une ceinture percée. »

Le Seigneur dit dans l'Évangile, que le champ de cet homme avait rapporté une grande abondance de fruits; que voulant ensuite les renfermer, et prêt à rebâtir de plus grands greniers, il s'était dit à lui-même, en forme de prosopopée :

« Tu as beaucoup de biens rassemblés pour de longues années; mange, bois, réjouis-toi. Insensé ! lui dit Dieu, cette nuit même on te redemandera ton âme ; et les choses que tu as, à qui seront-elles? »

CHAPITRE VII.

En quoi la continence chrétienne l'emporte sur celle que s'attribuent les philosophes.

Ainsi donc la continence humaine, telle que la définissent les philosophes, je dis les philosophes de la Grèce, fait profession de repousser le désir sans jamais céder à sa voix dans leurs actes. La continence du Chrétien, elle, consiste à ne pas désirer, non pas à se montrer fort contre le désir, mais à s'abstenir même de désirer. La grâce de Dieu est le

seul moyen d'acquérir cette vertu. Voilà pourquoi le Seigneur a dit :

« Demandez et l'on vous donnera.»

Moïse obtint aussi cette grâce, afin qu'affranchi des besoins du corps, il n'éprouvât ni la faim ni la soif, pendant quarante jours. De même qu'il vaut mieux avoir la santé que de discourir sur la santé dans l'état de maladie ; de même, il vaut mieux être la lumière que de raisonner sur la lumière; de même enfin, la continence qui émane de la vertu, vaut mieux que celle qu'enseignent les philosophes. En effet, où est la lumière les ténèbres ne sont pas. Mais là où le désir siège seul, bien qu'inactif, il ne participe à aucun acte corporel, cependant, par le souvenir il a commerce avec les objets éloignés. Quant à nous, disons en général du mariage, des aliments et des choses qui leur ressemblent, qu'au lieu de nous laisser conduire par la passion, II faut nous borner au néces- 235 saire. Nous ne sommes pas les enfants du désir, mais les enfants de la volonté. Celui qui s'est marié pour donner le jour à des enfants, a obligation de s'exercer à la continence, afin de ne pas désirer même sa propre femme, qu'il doit chérir, en n'apportant à la procréation qu'une volonté chaste et tempérante. En effet, nous n'avons point appris

«à contenter la chair.»

Loin de là .Nous marchons dans le Christ, qui est notre jour, et dans me vie sagement réglée, qui est la lumière du Christ, et non

« dans la débauche, dans les festins, dans les impudicités, dans les dissolutions, dans les querelles et dans les jalousies.»

Qu'on ne s'y trompe pas ! Il ne convient pas d'envisager la continence sous un seul point, par rapport aux plaisirs de la chair, par exemple ; elle embrasse toutes les convoitises auxquelles peut se porter une âme sensuelle, avide de

voluptés et incapable de se borner au nécessaire. L'œuvre de cette vertu est de mépriser l'argent, d'étouffer la volupté, de fouler aux pieds les richesses, de dédaigner les spectacles, de modérer In langue, de maîtriser par la raison les appétits déréglés. Quelques anges, devenus incontinents et vaincus par la concupiscence, ne sont-ils pas tombés du ciel sur notre terre ? Valentin, dans son épitre à Agathopode, dit :

« Jésus, après avoir résisté à toutes les tentations, déployait la continence d'un Dieu. Il mangeait et buvait d'une manière qui lui était propre; il ne rendait jamais les aliments qu'il prenait; il y avait en lui une telle force de continente pureté que la nourriture ne se corrompait pas dans un corps qui n'avait point à passer par la corruption du tombeau.»

Pour nous, Chrétiens, nous pratiquons la continence et sanctifions le temple de l'Esprit saint par amour pour le Seigneur, non moins que par estime pour ce qui est beau. Car il est beau

« de se faire eunuque de tout désir, à cause du royaume de Dieu, et de purifier sa conscience des œuvres mortes, afin de rendre un vrai culte au Dieu vivant.»

Quant à ceux qui, par haine de la chair, désirent en ingrats briser l'union conjugale, et renoncer aux aliments établis par l'usage, ce sont des ignorants et des impies qui poursuivent à 236 la manière de plusieurs nations païennes, une continence extravagante. Ainsi les Brachmanes ne mangent rien de ce qui a eu vie, et ne boivent pas de vin. Les uns prennent leur nourriture, tous les jours, comme nous; les autres, tous les trois jours seulement, s'il faut en croire Alexandre Polyhistor, dans son livre sur les Indiens. Ils méprisent la mort et ne font nul cas de la vie ; car ils croient à une vie nouvelle. Quelques-uns adorent Hercule et Pan. Parmi les Indiens, ceux qu'on appelle *saints*, passent toute

leur vie sans aucun vêtement, livrés à la recherche de la vérité, prédisant l'avenir, et adorant je ne sais quelle pyramide, sous laquelle ils imaginent que reposent les os de quelque dieu. Ni les Gymnosophistes, ni ceux qu'on appelle *saints*, n'usent des plaisirs de la chair, qu'ils regardent comme un acte inique et contre nature : motif pour lequel ils se conservent chastes. Les Indiennes que l'on appelle *saintes*, gardent aussi leur virginité. Les uns et les autres observent les astres, et annoncent l'avenir d'après les figures qu'ils découvrent dans les phénomènes célestes.

CHAPITRE VIII.

Il explique les passages des saintes Écritures dont les hérétiques se sont servis pour attaquer le mariage. Il défend d'abord saint Paul d'une interprétation impie que les hérétiques ont donnée à quelques-unes de ses paroles.

Les partisans de la doctrine que les actions sont indifférentes, détournant de leur vrai sens quelques passages des Écritures, pensent y trouver une excuse à leur sensualité. Ils font, surtout, grand bruit de ce texte :

«Car le péché n'aura plus d'empire sur vous, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce.»

Ils en allèguent d'autres encore de cette nature qu'il est inutile de rappeler ici, puisque je n'arme pas un vaisseau de corsaire. Confondons en peu de mots leur vaine tentative l

L'illustre apôtre, dans les paroles qu'il ajoute à celles que 237 je viens de citer, repousse l'accusation intentée contre lui :

« Mais quoi ? pécherons-nous parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce ? Dieu nous en garde ! »

N'est-ce pas détruire immédiatement, par une réfutation] divine et toute prophétique, les sophismes à l'usage de la volupté? Ils ne comprennent pas, à ce qu'il semble,

« que nous devons « tous comparaitre devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû à ses bonnes ou ses mauvaises actions, pendant qu'il était revêtu de son corps. Si donc, quelqu'un est à Jésus-Christ, c'est une créature nouvelle »

qui n'est plus sujette au péché. Ce qui était vieux est passé ; nous nous purifions de notre ancienne vie.

« Voici que tout est devenu nouveau, »

la chasteté succède à la fornication; la continence à l'incontinence; la justice à l'injustice.

« En effet, quel lien peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité. Quelle union entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial ? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle ? Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles? Ayant donc reçu ces promesses, purifions-nous de tout ce qui souille le corps et l'esprit, achevant l'œuvre de notre sanctification dans la crainte de Dieu.»

CHAPITRE IX.

Il examine la réponse du Christ à Salomé.

Les hérétiques qui, par les dehors d'une spécieuse continence, s'interdisent l'usage des créatures de Dieu, invoquent à leur appui les paroles qui furent adressées à Salomé, et que nous avons citées plus haut. Elles se trouvent, si je ne me trompe, dans l'Évangile selon les Égyptiens. Ils veulent, en effet, que le Sauveur lui-même ait prononcé cet oracle :

« Je suis venu pour détruire les œuvres de la femme; »

de la *femme*, c'est-à-dire du désir; les *œuvres*, c'est-à-dire la naissance et la mort. Que diront-ils donc? Que cet ordre a été détruit? Ils n'oseront l'affirmer; le monde obéit tou- 238 jours aux mêmes lois. Mais le Seigneur ne nous a point trompés; car, en vérité, il a détruit les œuvres de la

concupiscence, l'amour de l'argent, des querelles, de la gloire, la passion effrénée des femmes, la pédérastie, la gourmandise, la prodigalité et les autres abominations semblables. Or, la naissance de ces vices est la mort de l'âme, puisque *nous mourons véritablement par nos péchés*. Par la *femme*, il entend l'intempérance. Mais il est nécessaire que la naissance et la mort des créatures aient lieu conformément aux lois établies, jusqu'au jour de la séparation définitive, et du rétablissement de l'élection par laquelle les substances mêlées au monde seront rendues à leur état naturel. Il n'est donc pas étonnant que le Verbe, ayant parlé de la consommation des temps, Salomé ait dit :

« Jusques à quand les hommes mourront-ils ? »

Or, l'Écriture donne à l'homme un double nom ; l'homme *extérieur* et *l'âme* ; et encore, *celui qui est sauvé* et *celui qui ne l'est pas.* Quant au péché, il est appelé la mort de l'âme. C'est pour cela que le Seigneur répond avec circonspection et sagesse :

« Tant que les femmes enfanteront ; »

c'est-à-dire, aussi longtemps que durera l'action des désirs. Aussi, écoutez l'apôtre :

« Comme le péché est entré dans ce monde par un seul homme, et la mort par le péché; ainsi la mort a passé à tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché. »

Et :

« La mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse. »

Par une nécessité naturelle de l'ordre que Dieu a établi, la mort suit la naissance; et la séparation du corps et de l'âme est amenée par leur réunion. Mais si la naissance a lieu pour la discipline et la connaissance, la séparation a lieu dans un but de rétablissement. De même que la femme est regardée comme la cause de la mort, parce qu'elle enfante ; ainsi, par le même motif, elle sera nommée le chef de la vie. La femme

qui donna le premier exemple de la désobéissance fut nommée la vie, (Eve, en grec, *Zoe*), à cause de la succession d'êtres qui devaient descendre d'elle ; mère également de ceux qui naissent et de ceux qui sont morts, justes ou injustes; selon que chacun de nous travaille à sa justification, ou, au contraire, se ré- 239 volte volontairement contre la loi. J'en conclus que l'apôtre n'a aucune horreur de la vie qui anime la chair, lorsqu'il dit :

« Mais, parlant avec toute liberté, Jésus-Christ sera encore glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort, comme il l'a toujours été; car Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Mais si. en demeurant plus longtemps dans ce corps mortel, je dois être utile, je ne sais que choisir. Je me sens pressé des deux côtés; j'ai, d'une part, un ardent désir d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ, ce qui vaudrait beaucoup mieux pour moi ; de l'autre, il est plus avantageux pour vous que je demeure en cette vie. »

Ne montre-t-il pas ouvertement par ces paroles, que la mort, en brisant la prison de l'âme, nous consomme dans l'amour de Dieu, et que la perfection de la vie, tant que nous sommes retenus dans la chair, est une attente et une patience pleine de gratitude, à cause de ceux qui ont besoin d'être sauvés ? Mais pourquoi les téméraires qui prennent pour guide leur liberté naturelle plutôt que la règle évangélique dont la vérité est le fondement, n'ajoutent-ils pas à leurs citations précédentes les paroles qui suivent et qui sont empruntées à celles que le Seigneur adresse à Salomé? Cette femme venait de dire :

« J'ai donc bien fait, moi qui n'ai pas enfanté; »

se louant ainsi de n'avoir pas été mère. Le Seigneur lui réplique :

« Nourrissez-vous de toute herbe, mais non de celle qui est amère. »

Il indique par là que la continence et le mariage sont laissés à notre choix, sans qu'il y ait nécessité ni commandement de l'un ou de l'autre; il prouve, de plus, que le mariage continue l'œuvre de la création. Qu'où cesse donc de regarder comme une prévarication, l'union contractée selon le Verbe, à moins qu'on ne juge comme trop pénible le soin d'élever des enfants, dont la privation est si douloureuse pour d'autres. En outre, que la paternité ne paraisse amère à personne, en tant qu'elle détourne des œuvres divines par les mille occupations qu'elle entraine avec elle. Cet homme, incapable de porter facilement la vie solitaire, désire une famille, puisque la jouissance tempérante des choses qui plaisent n'en- 240 court point de reproche, et que chacun de nous peut à son choix désirer des enfants. Mais, j'en ai fait la remarque, plusieurs de ceux qui se sont abstenus du mariage, sous prétexte de ses embarras et de ses soucis, sont tombés dans une dure misanthropie, opposée à la sainte connaissance, et le feu de la charité s'est éteint dans leurs cœurs. D'autres, au contraire, enchaînés au mariage et menant une vie toute charnelle au milieu des condescendances de la loi, sont devenus, selon le langage du prophète, *semblables aux animaux.*

CHAPITRE X.

Sens mystique d'une parole de Jésus-Christ, rapportée par saint Mathieu.

Mais qui sont ces *deux ou trois personnes assemblées* au nom du Christ et au *milieu desquelles habite le Seigneur* ? Ces paroles ne désignent-elles pas l'homme, la femme et l'enfant né de cette alliance, parce que la femme est unie à l'homme en Dieu? Quant à celui qui veut rester libre de toute entrave pour l'œuvre chrétienne, et qui se refuse à la paternité à cause de ses devoirs et de ses embarras, qu'il demeure dans le célibat, comme moi, dit l'apôtre. Cherchons la signification de ces mots.

« A en croire l'interprétation de quelques hérétiques, le Créateur, le Dieu auteur de la génération, résiderait avec le grand nombre ; tandis que le Sauveur, le fils de l'autre Dieu, c'est-à-dire du Dieu bon, habite avec un seul, avec l'élu. »

Il n'en est rien. Dieu, par l'intermédiaire de son fils, habite avec ceux qui portent une sage tempérance dans le mariage et dans la génération, comme le même Dieu habite pareillement avec celui qui pratique une continence animée de l'esprit du Verbe. On pourrait encore, par ces trois personnes dont a parlé le Christ, entendre la colère, le désir et la raison; ou bien, la chair, l'âme et l'esprit. Peut-être aussi cette sorte de trinité représente-t-elle la vocation, la seconde élection et la troisième espèce d'élection, la plus glorieuse de toutes, avec lesquelles 241 habite la puissance d'un Dieu, universelle et divisible tout en demeurant une. L'homme donc, qui use des facultés naturelles de l'âme avec une tempérance raisonnable, désire les objets qui lui conviennent, et repousse les choses qui lui répugnent, dans la mesure des commandements.

« Tu béniras, disent-ils, qui te bénira; tu maudiras qui te maudira. »

Mais quand, élevé au-dessus de la colère et du désir, et aimant réellement la créature en vue de Dieu, créateur de toutes choses, il a embrassé la vie d'un gnostique, et s'est établi, par sa ressemblance avec te Sauveur, dans un état de continence qui n'a plus rien de laborieux pour lui, parce qu'il a réuni la connaissance, la foi et l'amour, alors, devenu un dans ses jugements, véritablement spirituel, n'ouvrant jamais son âme aux moindres pensées qui proviennent de la colère et du désir, homme parfait enfin, rendu semblable au Seigneur par le Créateur lui-même, et bien digne d'être appelé frère par le Sauveur, voilà le fils, voilà l'ami. C'est ainsi que deux ou trois personnes sont assemblées dans le même lieu, c'est-à-dire dans le vrai gnostique. Il se pourrait encore que cette communauté de sentiment, exprimée par

les trois personnes avec lesquelles se trouve le Seigneur, signifiât une seule Église, un seul homme, une seule race. Quand le Seigneur porta la loi, n'était-il pas avec le Juif, à l'exclusion de tout autre peuple? Et lorsqu'il fit retentir les prophéties, lorsqu'il envoya Jérémie à Babylone, lorsqu'il appela, par la prédication, les Gentils, ne rassembla-t-il pas^deux peuples? Et le troisième, n'est-ce pas celui qui a été formé de ces deux peuples

« en un seul homme nouveau dans lequel Dieu habite et marche au sein de l'Église elle-même? »

La loi ancienne, les prophètes, l'Évangile, ne se confondent-ils pas au nom du Christ dans une seule connaissance! (*gnose*.} Les insensés qui, par haine, fuient le mariage, ou qui, par concupiscence, abusent sans scrupule de la chair, comme chose indifférente, ne sont donc point du nombre des élus, avec lesquels habite le Seigneur.

242 CHAPITRE XI.

Préceptes de la loi et du Christ qui défendent la concupiscence.

Ces principes ainsi démontrés, rappelons les passages des Écritures qui combattent les sophismes des hérétiques, et indiquons la règle d'après laquelle se gouverne la continence animée de l'esprit du Verbe. L'Écriture renferme des textes propres à la réfutation de chaque hérésie en particulier. Le fidèle qui a l'intelligence des livres saints, s'en servira, comme d'une arme judicieuse, pour réfuter les novateurs qui dogmatisent contre les commandements. Pour reprendre les choses de plus haut, la loi, comme nous l'avons déjà déclaré, prononça cet oracle :

« Tu ne désireras point la femme de ton prochain, »

avant que le Christ eût promulgué dans le nouveau Testament une défense semblable, en conversant avec nous sans intermédiaire :

« Vous avez entendu que la loi dit : Tu ne commettras point d'adultère. Et moi, je vous dis : Vous ne convoiterez pas.»

Que la loi enjoigne à l'époux d'user sobrement du mariage et uniquement dans le but de la procréation des enfants, c'est ce qui résulte manifestement de ses paroles, quand elle défend à tout homme, qui vit dans le célibat,

« de s'approcher immédiatement de sa captive. Une fois qu'elle lui aura inspiré des désirs, il lui permettra de pleurer pendant trente jours, après que sa chevelure sera tombée sous les ciseaux. »

Si le désir ne s'éteint pas dans la deuil et l'absence, il peut dès lors engendrer avec elle; les mouvements qui le dominent, éprouvés par un temps limité, ne sont plus que des désirs raisonnables. Aussi ne me citerez-vous jamais, l'Écriture à la main, un seul homme de l'ancienne loi qui se soit approché d'une femme enceinte, mais vous trouverez partout que les relations conjugales n'ont été rétablies qu'après la délivrance de l'épouse et l'entier allaitement des enfants. Que dis-je ? Le père de Moïse, déjà fidèle à cette institution, n'engendre Moïse qu'après un 243 intervalle de trois ans entre la naissance d'Aaron et celle du nouveau né. Si j'examine la tribu de Lévi, je vois qu'elle entra dans la terre promise, inférieure en nombre aux autres tribus, pour avoir gardé rigoureusement cette loi de la nature, que Dieu nous a transmise. En effet, la population s'accroît lentement dans les races, quand les hommes ne connaissent les femmes qu'en légitime mariage et qu'ils attendent pour les rapprochements de la chair, non-seulement les derniers termes de la grossesse, mais encore ceux de l'allaitement. Voilà pourquoi Moïse, pour faire avancer les Juifs par degrés dans la continence, veut avec raison qu'ils n'entendent la parole de Dieu qu'après s'être abstenus. pendant trois jours consécutifs de l'acte conjugal.

« Nous sommes donc le temple de Dieu, »

suivant le langage du prophète.

« J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon « peuple.»

Mon peuple ! Pourvu que nous ayons, soit individuellement, soit, comme Église tout entière, réglé notre vie sir ses commandements.

« C'est pourquoi, retirez-vous du milieu d'eux, et ne touchez point à ce qui est impur, et je vous recevrai. Je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant.»

Que prétend-il par cet oracle prophétique ? Que nous nous séparions des hommes qui ont contracté des mariages? Nullement. Il nous prescrivait de rompre avec les gentils qui vivent encore dans la fornication, de rompre avec les hérésies que nous avons nommées plus haut, parce qu'elles sont entachées de souillure et d'impiété. De là vient que Paul aussi, s'élevant indirectement contre des doctrines semblables, écrit ces mots :

« Recevez donc ces promesses, mes bien aimés ! purifions nos propres cœurs de tout ce qui souille l'esprit, achevant l'œuvre de notre sanctification, dans la crainte de Dieu. Car je vous aime pour Dieu d'un amour de jalousie, depuis que je vous ai fiancés à cet unique époux» qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui, comme une vierge toute pure.»

L'Église, il est vrai, ne peut s'unir à un autre époux puisqu'elle a déjà un fiancé ; mais chacun de nous est libre d'épouser en mariage légitime la femme qu'il veut, 244 en premières noces (1) toutefois.

« Mais je crains que comme Eve fut séduite par les artifices du serpent, vos esprits ne se corrompent pareillement et ne dégénèrent de la simplicité chrétienne, »

dit l'apôtre avec une piété profonde et par forme d'enseignement. Écoutons encore l'admirable Pierre :

« Je vous exhorte, mes bien aimés, étrangers et voyageurs que vous êtes eu ce monde, à vous abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'esprit. Vivez saintement parmi les gentils, car la volonté de Dieu est que, par votre bonne vie, vous fermiez la bouche et ne laissiez rien à dire aux insensés. Vous êtes libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en serviteurs de Dieu.»

Paul, dans son épitre aux Romains, écrit pareillement :

« Une fois que nous sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ? Le vieil homme a été crucifié dans nous avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit, etc., etc. »

Jusqu'à ces mots:

« N'abandonnez pas non plus les membres de votre corps au péché pour servir d'armes d'iniquité.»

Puisque j'en suis là, il me parait bon de ne point passer outre sans faire remarquer que l'apôtre proclame le même Dieu par la loi, les prophètes et l'Évangile. Car ces mots :

« Tu « ne convoiteras pas, »

qui se trouvent dans l'Évangile, Paul, dans l'épitre aux Romains, les attribue à la loi, sachant bien que le Dieu qui a parlé par l'organe de la loi et des prophètes, et ce Dieu que lui-même proclame par l'Évangile, ne sont qu'un seul et même Dieu. Paul dit, en effet :

« Que dirons-nous? La loi est-elle un péché ? Loin de nous cette pensée ! Mais je n'ai connu le péché que par la loi ; » car je n'aurais point 245 connu la convoitise, si la loi n'avait dit :

« Vous ne convoiterez point.»

Que si les hétérodoxes, nos adversaires, s'imaginent que Paul, par ces mots :

« Je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair;»

avait dessein d'attaquer le Créateur, qu'ils lisent les paroles qui précèdent et qui suivent. L'apôtre avait .dit auparavant:

« C'est le péché qui habite en moi.»

Il était donc naturel de dire :

« Il n'y a rien de bon dans ma chair.»

En conséquence, il ajoute :

« Or, si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi,»

le péché, dit-il,

« qui combattant contre la loi de Dieu et de mon esprit, me tient captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort?»

Et de plus (car il ne se lasse jamais de nous venir en aide de toute manière), il ne craint pas d'ajouter, par forme de conclusion :

«La loi de l'esprit m'affranchit de la loi du péché et de la mort, puisque Dieu, par son fils, a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la loi soit accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, [mais selon l'esprit.»

En outre, expliquant encore ce qu'il a déjà dit, il s'écrie:

«Le corps est mort à cause du péché;»

montrant ainsi que le corps n'est pas le temple, mais le sépulcre de l'âme.

« Car, depuis qu'il a été consacré à Dieu, l'esprit de celui qui a ressuscité le Christ, ajoute Paul, habite en vous, et

rendra la vie à vos corps mortels, à cause de son esprit qui habite en vous. »

Puis reprenant encore une fois les voluptueux :

« L'amour des choses de la chair est la mort, dit-il, parce que ceux qui vivent selon la chair, aiment et goûtent les choses de la chair ; et l'amour des choses de la chair est ennemi de Dieu, parce qu'il n'est point soumis à la loi de Dieu. Ceux qui sont charnels, »

non comme l'entendent plusieurs hérétiques, mais comme nous l'avons expliqué nous-mêmes, ne peuvent plaire à Dieu. Pour distinguer ces hommes charnels des autres, il dit à l'Église :

« Pour vous, vous ne vivez point selon la chair, mais selon l'esprit; si toutefois l'esprit de Dieu est en vous : or, celui qui n'a pas l'esprit de Jésus- 246 Christ, n'est point à lui. Mais si Jésus-Christ est en vous, quoique le corps soit mort à cause du péché, l'esprit est vivant à cause de la justice. Ainsi, mes frères, nous ne sommes point redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Que si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez ; car tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu, sont enfants de Dieu. »

Puis, condamnant indirectement cette prétendue noblesse et cette royale indépendance, si honteusement proclamée par des hommes qui tirent vanité de leurs dissolutions, il ajoute:

«Aussi n'avez-vous point reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants, par lequel nous crions mon Père, mon Père ! »

Nous l'avons reçu! qu'est-ce à dire? afin de connaître celui auquel nous adressons nos prières, le père véritable, le père unique de toutes les Créatures, celui qui comme un

père, nous forme au salut par les leçons de l'enseignement et les menaces de la crainte.

CHAPITRE XII.

Il explique plusieurs passages de saint Paul et des saintes Écritures.

Ce passage :

« Les époux qui, d'un consentement mutuel, vaquent pour un temps à la prière, »

est pour nous une règle de continence. Car l'apôtre ajoute ces mots *d'un consentement mutuel,* afin que personne ne soit tenté de rompre les liens du mariage ; *pour un temps*, de peur que le mari, lié par une continence forcée, ne tombe dans la prévarication, et qu'en épargnant la couche conjugale, il ne convoite celle d'autrui. Voilà pourquoi Paul dit ailleurs :

« Si quelqu'un croit qu'il est honteux pour lui de garder sa fille sans la marier, il peut la donner en mariage. »

Mais la résolution, soit de rester vierge, soit de s'engager dans les liens du mariage, une fois arrêtée, doit persévérer inébranlable, sans jamais incliner à la faiblesse. Si la chasteté parvient à se raidir contre 247 la chair, dans le régime qu'elle a embrassé, elle croit en dignité auprès du Seigneur, par cette continence pleine de pureté et conforme à l'esprit du Verbe. Vient-elle, au contraire, à tomber des hauteurs de la règle, elle se relève dans les bras de l'espérance pour monter à une gloire plus belle. Ainsi que la virginité, le mariage a ses désirs et ses fonctions spéciales, honorables aux yeux du Seigneur, je veux dire, le soin et l'entretien de la femme et des enfants. Car les relations habituelles du lien conjugal font de l'époux parfait une sorte de providence qui veille à tous les besoins de la communauté. Voilà pourquoi il faut, dit l'apôtre, n'instituer évêques que ceux qui se sont préparés, par le

gouvernement de la famille, au gouvernement de l'Église entière.

« Que chacun accomplisse donc son œuvre dans le ministère qu'il remplissait lorsqu'il a été appelé, »

afin qu'il devienne libre en Jésus-Christ, et qu'il reçoive la récompense due à son ministère. Et ailleurs, à l'occasion de la loi, l'apôtre dit encore par figure :

« Ainsi une femme mariée est liée par la loi à son mari, tant qu'il est vivant; etc... »

Il dit encore :

« La femme est liée tant que son mari est vivant ; mais si son mari meurt, elle est libre de se marier, pourvu que ce soit selon le Seigneur. Néanmoins, elle sera heureuse si elle demeure veuve, et c'est ce que je lui conseille. »

Dans la première proposition, l'apôtre nous dit :

« Vous êtes morts à la loi, »

et non au mariage comme le veulent nos adversaires,

« pour être la fiancée et l'Église d'un autre qui est ressuscité d'entre les morts. »

Fiancée, Église qui doit fermer son cœur à toutes tes pensées contraires à la vérité; ses oreilles, à toutes les hérésies qui nous poussent à délaisser notre époux unique, le Tout-Puissant, pour nous prostituer ailleurs ! Sans cette vigilance, trompés par les pièges de l'hérésie, comme autrefois Ève, surnommée la Vie, nous transgresserions les commandements. Le second verset prescrit le mariage unique; mais, il ne faut pas croire, avec plusieurs, que l'apôtre ait voulu dire que *le lien de la femme avec l'homme* est l'union de la chair avec la mort. Nullement; il s'élève contre l'opinion des Impies, qui osent attribuer au démon l'institution 248 du mariage, et livrent le nom du législateur véritable aux blasphèmes des païens. Tatien de Syrie n'a pas

craint de professer ces doctrines. Il écrit, dans son livre *De la perfection selon le Sauveur* :

« L'apôtre applique le consentement à la prière ; mais la communauté de la mort et de la corruption rompt tout commerce avec Dieu. Sa prudente concession n'est qu'un avertissement de nous abstenir. Car, en permettant aux époux de vivre encore ensemble, à cause de Satan et de l'incontinence, il déclare que profiter de cette permission c'est servir deux maîtres; Dieu, par le *consentement*; l'incontinence, la fornication, le démon, par la dissidence. »

C'est ainsi que Tatien interprète les paroles de l'apôtre. Mais, en appelant ce qui n'est pas au secours de ce qui est, il nous donne des sophismes pour la vérité. Nous aussi, nous convenons que l'incontinence et la fornication sont des suggestions de Satan ; mais le consentement, intervenant dans un mariage pudique, porte les deux époux, ici, à la prière par la continence ; là, les rapproche réciproquement dans de chastes nœuds, pour la génération des enfants.

Il n'en faut point douter ; l'Écriture donne au temps de la procréation le nom de connaissance, lorsque nous lisons :

« Adam connut Eve, sa femme, laquelle conçut et enfanta un fils, en disant : Le Dieu m'a donné un autre fils au lieu d'Abel. »

Comprenez-vous maintenant à qui s'attaquent les blasphémateurs qui ont en abomination les chastes relations de la chair, et qui attribuent au démon l'œuvre de la génération? Moïse ne dit pas simplement *Dieu* ; mais en faisant précéder ce mot de l'article *le*, il désigne celui auquel appartient la toute-puissance. Ces mots ajoutés par l'apôtre :

« Et de nouveau vivez ensemble comme auparavant, à cause de Satan, »

n'ont pour objet que de retrancher d'avance dans notre cœur toute convoitise étrangère. Car ce consentement pudique de se refuser pour un temps l'un à l'autre, ne repousse pas à tout jamais comme honteux les appétits de la nature, puisque c'est par le consentement que l'apôtre rapproche de 249 nouveau les deux époux, non pour qu'ils se livrent à l'incontinence, à la fornication et aux œuvres du démon, mais de peur qu'ils ne succombent à l'incontinence, à la fornication, aux attaques du démon.

Tatien distingue encore *l'homme ancien* de *l'homme nouveau*, mais dans un autre sens que nous. D'accord avec lui, nous entendons par *l'homme ancien,* la loi de Moïse ; par *l'homme nouveau,* l'Évangile. Mais où nous différons, c'est quand il abroge la loi ancienne comme émanant d'un autre Dieu. Selon nous, l'Homme-Dieu, renouvelant ce qui était suranné, ne permet plus la polygamie que Dieu lui-même exigeait, quand elle était nécessaire à ses desseins pour l'accroissement et la multiplication des hommes. Mais le Seigneur, en conservant le mariage pour la propagation de l'espèce, et pour le soin de la maison où la femme apporte son assistance, établit qu'on ne se mariera qu'une fois, bien que la condescendance de l'apôtre, afin d'empêcher quelques-uns de *brûler* ou de tomber dans *l'incontinence*, leur accorde la faveur d'un second mariage. Toutefois, l'homme qui contracte une seconde union, ne pèche pas aux termes de la nouvelle alliance; la loi ne la lui interdit pas ; seulement il n'atteint pas à cette haute perfection que propose l'Évangile. Au contraire, quelle gloire n'acquiert-on pas dans les cieux, lorsque, renfermé en soi-même, on conserve pur le lien qu'a brisé la mort, et qu'on accepte résolument et avec reconnaissance cette viduité qui consacre toutes les facultés de l'homme au sacerdoce du Seigneur?

La divine sagesse n ordonne pas davantage, par la bouche du Seigneur, que l'époux, au sortir du lit conjugal,

recoure à la coutume des ablutions antiques; car le Seigneur ne contraint pas les fidèles à s'abstenir de la génération. Par un baptême unique, il purifie pour toute la durée des rapprochements charnels les serviteurs qui lui appartiennent, renfermant dans une seule immersion les nombreuses ablutions de Moïse. La loi ancienne, qui cachait dès l'origine le symbole de notre régénération future sous la génération charnelle, associait son 250 baptême à la faculté génératrice de la semence humaine, comme pour attester qu'elle n'avait pas la procréation en horreur. En effet, l'homme tout entier est contenu dans le germe primordial. Ce qui constitue la génération, ce n'est pas le nombre des actes de la chair, mais la fécondation du laboratoire de la nature où la semence s'épaissit en embryon. Je le demande, comment le mariage institué par la loi serait-il le seul mariage? Comment celui de Moïse et celui du Christ seraient-ils en opposition puisque nous avons conservé le même Dieu ? L'homme n'a point autorité pour *dissoudre ce que Dieu a joint.* A plus forte raison le fils maintiendra-t-il les institutions du père. Et si la loi et l'Évangile émanent du même législateur, il est donc d'accord avec lui-même ; car la loi vit, spirituelle qu'elle est et comprise dans son sens mystique. Mais nous, *nous sommes morts à la loi par te corps de Jésus-Christ, pour être à un autre maître qui est ressuscité d'entre les morts,* et dont l'avènement a été prédit par la loi, *afin que nous portions des fruits pour Dieu*. Voilà pourquoi la loi est sainte et le commandement saint, juste et bon. Nous sommes donc *morts à la loi,* qu'est-ce à dire? morts au péché que manifeste la loi, que la loi n'engendre pas, mais qu'elle met en lumière, ici, par le précepte, là, par la prohibition, reprenant le péché présent, afin qu'il nous apparaisse comme prévarication.

Le mariage établi par la loi est un péché, dites-vous? — Se ne sais plus, dès-lors, comment on peut se glorifier de connaître Dieu, puisque cela revient à dire que Dieu

commande le péché. Si la loi est sainte, saint aussi est le mariage. L'apôtre applique donc ce sacrement à l'union mystique de Jésus-Christ et de l'Église :

« De même que ce qui est né de la chair est chair, ainsi ce qui est né de l'esprit est esprit, »

dans le double enfantement soit de la chair, soit de l'intelligence. Conséquemment, ce sont des *enfants saints* et agréables à Dieu, que les paroles du Seigneur, par lesquelles ont été consommées les fiançailles de notre âme. Bien donc de commun entre la fornication et le mariage, puisqu'il y a loin de Satan à Dieu.

« C'est pourquoi vous êtes vous-mêmes morts à la loi par le 251 corps de Jésus-Christ, pour être à un autre, qui est ressuscité d'entre les morts. »

Mais, en même temps, il est entendu par là : SI vous avez été obéissants; puisque, d'après la vérité de la loi, nous obéissons au même Seigneur qui nous a parlé dans les deux Testaments. L'Esprit saint a donc raison quand il désigne ouvertement ces docteurs de mensonges :

« Dans la suite des temps, plusieurs abandonneront la fol pour suivre des esprits d'erreur, des doctrines de démons et des «imposteurs pleins d'hypocrisie, qui auront la conscience cautérisée, qui interdiront le mariage et l'usage des viandes que Dieu a créées pour être mangées avec actions de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité. Tout ce que Dieu a créé est bon, et l'on ne doit rejeter aucune des choses qui peuvent être prises avec actions de grâces, parce qu'elles sont sanctifiées par la parole de Dieu et par la prière. »

Il n'est donc pas nécessaire de prohiber le mariage, les viandes elle vin; car il est écrit :

« Il est bon de ne point manger de chair, ni de boire de vin, si on le fait avec scandale ; et il est bon de demeurer

dans l'état où je suis moi-même. »

Toutefois, que celui qui ne s'abstient pas rende grâces au Seigneur comme celui qui s'abstient, usant du mariage avec tempérance et dans l'esprit du Verbe. En somme, toutes les épitres où l'apôtre nous enseigne la modération et la continence, renferment sur le mariage, sur la procréation des enfants, sur le gouvernement de la famille, une foule de préceptes. Nulle part je ne les vois prohiber l'union conjugale que règle la chasteté. Loin de là ! fidèles à l'harmonie qui règne entre la loi et l'Évangile, elles admettent également, et celui qui use du mariage avec tempérance, en rendant grâces à Dieu, et celui qui s'impose la continence que désire le Seigneur, *chacun selon qu'il a été appelé*, irréprochable et pur dans son choix.

« La terre de Jacob était louée au-dessus de toute autre, dit le prophète, pour glorifier le sanctuaire de l'esprit qui l'inspirait. »

« Ne me parlez pas de la génération, dit je ne sais quel hérétique. Elle donne le jour à des enfants qui naissent pour la corruption et la mort. »

Et ici, par une interprétation for- 252 cée, il veut que le Sauveur ait fait allusion à la procréation des enfants quand il a dit :

« N'amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les dévorent. »

Il ne rougit pas d'attribuer le même sens à ces paroles du prophète :

« Vous tous, vous vieillirez comme un vêtement et vous serez la pâture des vers. »

Assurément nous n'imaginons pas de contredire les Écritures, en niant que nos corps soient d'une nature corruptible et caduque; mais ne serait-il pas possible que le prophète adressât cette menace aux pécheurs avec lesquels

il s'entretenait ? Quant au Seigneur, loin de songer à condamner la procréation des enfants, il avait en vue d'exhorter à l'aumône et à la charité ceux qui ne s'occupent que d'amasser, sans vouloir secourir les indigents.

« Travaillez, dit-il, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. »

On s'arme encore de cette parole du Christ sur la résurrection des morts :

« Les enfants de ce siècle n'épousent pas de femmes, ni les femmes de maris. »

Mais qu'on se rappelle et la nature de l'interrogation et le caractère de ceux qui interrogeaient, on reconnaîtra que, loin de rejeter le mariage, le Seigneur guérit ceux qui le questionnent du grossier espoir qu'ils se plaisaient à nourrir jusqu'après la résurrection. Ces mots :

« Les enfants de ce siècle, »

le Christ ne les a pas prononcés pour les appliquer spécialement aux enfants de quelque autre siècle ; c'est comme s'il avait dit :

« Ceux qui sont nés dans ce siècle, fils de la génération, engendrent et sont engendrés, puisque nul, sans la génération ne peut franchir les limites de cette vie; mais la faculté de se reproduire, périssable comme l'homme, lui est refusée une fois que l'existence lui a échappé. »

Nous n'avons donc qu'un seul père qui est dans les cieux ; mais qui, par la création, est lui-même le père de toutes choses.

« N'appelez sur la terre personne votre père, dit le Seigneur ; »

c'était nous dire :

« N'imaginez pas que l'homme, par qui vous avez été engendrés selon la chair, soit l'auteur de votre être; il n'a été

que l'auxiliaire, ou plutôt le ministre de votre naissance. »

Ainsi donc, il veut que, convertis au Seigneur, nous 253 redevenions comme des enfants qui reconnaissent leur véritable père, régénérés qu'ils sont par l'eau du baptême, autre création dans la création.

Mais l'apôtre dit :

« Celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur, celui qui est marié, au contraire, s'occupe de plaire à sa femme. »

— Quoi donc ? Celui qui plait, selon le Seigneur, à sa femme, ne peut-il pas rendre grâces à Dieu ? Tout marié qu'il est, ne peut-il pas vaquer eu même temps an soin de la famille et aux œuvres du Seigneur? Or, de même qu'une

« femme qui n'est point mariée s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit, »

ainsi celle qui a un époux s'occupe dans le Seigneur du soin des choses qui regardent son époux, et du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit. Toutes les deux sont saintes dans le Seigneur, l'une comme épouse, l'autre comme vierge.

L'apôtre, pour la honte et la répression de ceux qui ont du penchant aux secondes noces, s'écrie d'une voix haute, mais juste :

« Tout péché est hors du corps ; mais celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps. »

Soutenir encore que le mariage est une fornication, je le répète, c'est blasphémer la loi et le Seigneur ; car, de même qu'on nomme fornication la soif des richesses, parce qu'elle est l'ennemie d'une sage modération ; de même que l'idolâtrie consiste à partager l'unité divine en plusieurs dieux, ainsi la fornication passe d'un seul mariage à plusieurs mariages. N'avons-nous pas déjà vu l'apôtre

distinguer trois sortes de fornication et d'adultère ? Le prophète y fait allusion dans ces mots :

« Vous avez été vendus à vos péchés ; »

et encore :

« Vous vous êtes souillés sur une terre étrangère, »

réputant criminelle toute union de la chair avec une femme autre que celle qui est donnée à l'homme par le mariage pour en avoir des enfants. De là aussi ce langage de l'apôtre :

« J'aime mieux que les jeunes filles se marient, qu'elles aient des enfants, qu'elles soient mères de famille, et qu'elles ne fournissent à nos ennemis aucune occasion de parler de nous ; car il y en a déjà quelques unes qui se sont égarées .[254] pour suivre Satan. »

Il y a mieux. L'apôtre accueille avec faveur quiconque ne s'est marié qu'une fois, prêtre, diacre, laïque, usant du mariage d'une manière irréprochable :

« Il se sanctifiera par les enfants qu'il mettra au monde. »

Quand le Seigneur nomme les Juifs *génération mauvaise et adultère,* il nous enseigne qu'au lieu de comprendre la loi comme la loi veut être entendue,

« ils suivaient la tradition des anciens et les commandements des hommes, »

se prostituant à une loi étrangère, et infidèles à celle qui leur avait été donnée comme maitresse et gardienne de leur virginité. Peut-être aussi le Seigneur les voit-il asservis aux désirs étrangers par lesquels ils passaient de l'esclavage du péché a la captivité chez les nations étrangères. La législation juive, en effet, loin d'admettre la communauté des femmes, défendait l'adultère. Cette parabole qui dit :

« J'ai épousé une femme ; je ne puis aller au banquet divin, »

est un exemple bien fait pour condamner ceux que leurs plaisirs éloignent de l'observation des commandements. Si la vérité était du côté de nos adversaires, ni les justes qui précédèrent l'avènement du Seigneur, ni ceux qui se marièrent depuis, ne seraient sauvés, fussent-ils apôtres. Que s'ils s'appuyaient enfin sur cette parole du prophète ;

« Je me suis consumé au milieu de mes ennemis, »

répondons-leur que ces ennemis sont les péchés. Oui, il y a un péché, ce n'est pas le mariage, mais la fornication ; si je me trompe, qu'ils continuent d'appeler péché la génération et l'auteur de la génération !

CHAPITRE XIII.

Réponse à Jules Cassien et à un passage que celui-ci avait puisé dans un évangile apocryphe.

J'arrive à Jules Cassien, chef de la secte des *Docètes*. Il s'exprime comme il suit dans son livre de la *Continence* ou de la *Chasteté* :

«Qu'on ne vienne pas me dire que l'homme, étant conformé d'une certaine manière, et la femme d'une autre, pour engendrer, la femme pour concevoir, les rap- 255 prochements de la chair sont permis par Dieu. Si cette institution émanait vraiment du Dieu vers lequel nous avons hâte d'arriver, eût-il dit : Heureux les eunuques ! Ces paroles seraient-elles sorties de la bouche du prophète ? Les eunuques ne sont point un arbre sans fruit, prenant ainsi métaphoriquement l'arbre pour l'homme que sa volonté a fait eunuque de toute pensée charnelle ?

Défenseur de sa doctrine impie, Cassien ajoute :

« Qui ne serait en droit de faire alors le procès au Sauveur pour avoir transformé notre être, et nous avoir affranchis de l'erreur et des sens par lesquels les deux sexes se rapprochent et s'unissent ? »

Ici Tatien, sorti de l'école de Valentin, s'accorde avec Cassien. L'hérétique poursuit :

« Salomé demande au Seigneur quand viendra le temps où seront connus les mystères sur lesquels elle l'interroge. — Lorsque vous aurez foulé aux pieds le vêtement de la pudeur, répond le Christ, lorsque les deux ne feront qu'un, le mâle et la femelle, et qu'il n'y aura plus ni mâle ni femelle. »

D'abord les quatre Évangiles qui nous ont été transmis ne renferment pas ce passage : il ne se trouve que dans l'Evangile selon les Égyptiens. Ensuite, Cassien me semble ignorer que les appétits du mâle signifient la colère, et ceux de la femelle, le désir, qui, transformés en actes, ont pour conséquence le repentir et la honte. Lorsque cessant de flatter la colère et le désir, qui, fortifiés par l'habitude et une éducation vicieuse, couvrent d'épaisses ténèbres la lumière de l'intelligence, on dissipe, sous l'influence du repentir, ces vapeurs grossières, et que l'on recueille son âme pour la concentrer en un point unique, dans l'obéissance au Verbe ; c'est alors que suivant le langage de Paul, *il n'y a plus en nous ni homme ni femme*. L'âme, se dégageant de l'enveloppe charnelle par laquelle on distingue les sexes, passe à l'état d'unité, et n'est plus ni mâle ni femelle. L'illustre Cassien se rapproche trop ici du sentiment de Platon, lorsqu'il affirme que l'âme, divine dans son principe, mais efféminée par le désir, descend ici-bas pour la génération et pour la mort.

256 CHAPITRE XIV.

Il explique quelques passages de saint Paul.

Mais ne voilà-t-il pas que l'hérésiarque, par une interprétation forcée, contraint l'apôtre d'attribuer malgré lui la génération à la chute primitive dans le passage suivant.

« Je crains que, comme Eve fut séduite par le serpent, vos esprits, de même, ne se corrompent et ne dégénèrent de la simplicité chrétienne. »

Il est plus vrai de dire, avec tous, que le Seigneur *est venu vers ce qui était égaré*; égaré, non pas de la demeure céleste pour tomber dans l'œuvre terrestre de la génération; la génération est elle-même une institution du Tout-Puissant, qui n'eût jamais précipité l'âme d'uu état de félicité pour la plonger dans une situation inférieure ; c'est pour sauver ceux qui s'égaraient dans leurs pensées; c'est vers nous que le Seigneur est descendu. Nos pensées avaient été corrompues par la violation des commandements, avides que nous étions de voluptés, et fils d'un père prévaricateur, qui, devançant le temps marqué, avait convoité prématurément les douceurs du mariage. En effet,

« quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère dans son cœur, »

pour n'avoir pas attendu le temps marqué par la volonté divine. C'était donc le même Seigneur qui alors condamnait aussi les désirs prématurés. L'apôtre, en nous disant :

« Revêtez-vous de l'homme nouveau, qui est créé à la ressemblance de Dieu, »

s'adresse à nous, que la volonté du Tout-Puissant a faits tels que nous avons été faits. Toutefois, par le mot de vieil homme, Paul n'entend ni la génération, ni la régénération ; il parle de la vie de désobéissance et de la vie de révolte. Cassien veut que les *tuniques de peau* soient le corps. Sur ce point, il s'est trompé, lui et ceux qui ont embrassé la même opinon. Nous le prouverons plus tard, lorsque, amené par une discussion qu'il faut placer auparavant, nous aborderons la naissance de l'homme.

« Car, dit-il, ceux qui sont assujettis [257] aux choses de la terre, engendrent et sont engendrés; mais nous, nous vivons

déjà dans le ciel; c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur. »

Paroles pleines de sens, nous le savons aussi, et où nos devoirs sont tracés! *Étrangers et voyageurs ici-bas,* il nous faut vivre comme des étrangers et des voyageurs; dans le mariage, comme n'étant pas mariés; possédant, comme ne possédant pas; engendrant des enfants, comme engendrant des êtres destinés à mourir ; disposés à abandonner tout ce qui est à nous; prêts à vivre sans femme, s'il est besoin ; n'apportant que des désirs modérés daus l'usage des créatures ; n'en usant qu'avec actions de grâces, les yeux de l'âme toujours fixés sur nos hautes destinées.

CHAPITRE XV.

Il explique plusieurs autres passages des saintes Ecritures.

Lorsque l'apôtre dit encore :

« Il est avantageux à l'homme. de ne s'appiochcr d'aucune femme ; mais, pour éviter la fornication,que chaque homme vive avec sa femme,»

il ajoute, comme pour expliquer ses paroles :

« De peur que Satan ne vous tente.»

Est-ce à ceux qui usent avec tempérance du mariage, et dans l'unique but de la génération, qu'il adresse ces mots :

«A cause de votre incontinence ? »

Non sans doute; il les dit pour ceux qui veulent s'affranchir des œuvres de la génération elle-même. Il craint que le démon en les encourageant par son assentiment perfide, ne soulève en eux les flots de la concupiscence, pour les précipiter daus des voluptés étrangères. Peut-être aussi que jaloux et opiniâtre antagoniste de ceux qui pratiquent la justice, l'adversaire essaie de les attirer dans ses rangs par ce piège, et leur fournit une occasion de chute

dans une continence pleine de labeurs. L'apôtre a donc raison de dire :

« Il vaut mieux se marier que de brûler,»

afin que le mari rendant a sa femme ce qu'il lui doit et la femme ce qu'elle doit à son mari, ils ne se frustrent ni l'un ni l'autre de ce divin secours donné pour la reproduction de l'homme.

258 — Mais le Seigneur a dit :

« Quiconque ne hait point son père et sa mère, ou sa femme et ses enfants, ne peut être mon disciple.»

Le Seigneur n'ordonne point par là de haïr sa propre famille. N'est-ce point lui qui a prononcé cet oracle ?

« Honore ton père et ta mère, afin que tout prospère pour toi.»

Il veut nous dire seulement : ne vous laissez point entraîner à des désirs contraires à la raison, et fuyez tout contact avec les mœurs étrangères; car la famille se maintient par la race et la cité par la famille. C'est ainsi que Paul dit également,

« que ceux qui s'occupent des choses du mariage plaisent *au monde.*»

Il dit ailleurs :

« Si vous êtes marié, ne repoussez point votre épouse ; si vous ne l'êtes pas, ne vous mariez pas.»

C'est-à-dire, vous qui, dans un but de chasteté, avez fait vœu de ne point vous marier, persévérez dans le célibat. Le Seigneur vous fait à l'un et à l'autre des promesses analogues, par la bouche du prophète Isaïe :

« Eunuque, ne t'écrie plus : je ne suis qu'un bois aride ; car le Seigneur dit aux eunuques : si vous gardez le sabbat que j'ai établi, si vous accomplissez tout ce que j'ai

commandé, je vous donnerai une place d'un plus grand prix que des fils et des filles.»

Qu'importe, en effet, la *chasteté* ? Qu'importe le *sabbat* de l'eunuque? Il faut encore pour sa justification qu'il observe les commandements.

« Les élus ne travailleront pas en vain; les femmes n'enfanteront plus dans la malédiction, parce que leur postérité a été bénie par le Seigneur. »

C'est qu'à l'homme qui, animé de l'esprit du Verbe, a procrée, instruit, élevé des enfants dans le Seigneur, comme aussi à celui qui a engendré spirituellement, par la parole et l'enseignement véritable, une récompense est promise, comme à une race de bénédiction et d'élection.

Selon quelques uns, le mot *malédiction* est ici le synonyme de procréation des enfants. Insensés qui ne comprennent pas que c'est à eux-mêmes que l'Écriture applique cet anathême I En effet, les vrais élus du Seigneur n'engendrent ni dogmes, ni enfants de malédiction, à la manière de l'hérésie. Le mot evnvguv, dans la bouche du Seigneur, ne signifie donc pas celui que 259 le fer a mutilé par la violence, ni même celui qui persévère dans le célibat, mais l'esprit stérile qui ne peut enfanter la vérité. Tout à l'heure ce *n'était qu'un bois aride* ; voilà qu'il a prêté l'oreille au Verbe, qu'il a *gardé le sabbat,* en renonçant an péché ; qu'il a été fidèle aux commandements : il sera plus élevé en dignité que ceux qui se sont bornés à recevoir l'enseignement de la parole, sans y joindre la régularité de la vie.

« Mes petits enfants, dit le maître, encore un peu de temps je suis avec vous. »

Voilà pourquoi Paul, dans l'épître aux Galates, dit à son tour :

« Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. »

Puis, dans l'épître aux Corinthiens :

« Quand vous auriez dix mille maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile. »

Aussi l'eunuque n'eûtrera-t-il point dans l'assemblée du Seigneur, c'est-à-dire, celui dont la conduite et les discours ne portent point de fruits.

« Mais ceux qui se sont faits eunuques eux-mêmes »

de tout péché, *à cause du royaume de Dieu,* ceux-là sont les heureux qui jeûnent de toutes les choses de la terre.

CHAPITRE XVI.

Il explique divers autres passages des saints livres.

« Maudit soit le jour ou je suis né, et qu'il ne soit pas béni! »

S'écrie Jérémie. Le prophète ne charge pas ici d'imprécations la naissance ; dans l'indignation qui l'entraîne, il ne peut supporter le spectacle des prévarications et de la révolte d'Israël. Aussi ajoute-t-il :

« Pourquoi ai-je été enfanté pour voir le travail et la douleur, et pour consumer mes jours dans l'opprobre ? »

A cette époque, tous ceux qui prêchaient la vérité, poursuivis par l'indocilité des auditeurs, étaient livrés sur le champ à la colère publique.

« Pourquoi, s'écrie le prophète Esdras, les flancs de ma mère ne sont-ils pas devenus mon sépulcre, afin que 260 je ne visse pas l'affliction de Jacob et le travail de la race d'Israël? »

« Nul n'est sorti pur d'une source impure, dit Job, sa vie ne durât-elle qu'un jour.»

Mais qu'on nous dise où l'enfant qui vient de naître aurait pu pécher, et, comment, sans avoir rien fait, il a pu tomber sous la malédiction d'Adam. Conséquemment, il ne reste plus, ce semble, à nos adversaires, d'autre parti que de déclarer mauvaise non-seulement la naissance du corps, mais aussi la naissance de l'âme, pour laquelle le corps existe. Quand David s'écrie :

« J'ai été conçu dans le péché, et ma mère m'a enfanté dans l'iniquité, »

le prophète appelle Eve du nom de mère. Eve, en effet, fut la mère des vivants; et si lui-même fut conçu dans le péché, il n'est donc pas pécheur par lui-même au moment de sa naissance, il n'est donc pas lui-même le péché. Mais que tout homme, en passant du péché à la foi, se détache des liens du péché comme l'enfant brise le sein maternel pour arriver à la vie, je ne veux en témoignage de cette vérité, que ces mots de l'un des douze prophètes :

« Donnerai-je pour mon impiété mon premier fils, s'écrie-t-il, et pour le péché de mon âme le fruit de mes entrailles? »

Loin d'accuser celui qui a dit :

« Croissez, et multipliez-vous, »

il flétrit du nom d'impiété, les premières impulsions qui suivent notre naissance charnelle, et sous l'empire desquelles nous ne connaissons pas Dieu. Si la génération est mauvaise, envisagée de ce côté, elle est bonne, en tant que par elle nous connaissons la vérité en Dieu.

« Tenez-vous dans la vigilance de la justice et gardez-vous de tout péché ; car il y en a quelques-uns parmi vous qui ne connaissent point Dieu. »

Ce sont les pécheurs.

« Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les esprits. »

Or, les princes des ténèbres ont le pouvoir de nous tenter ; c'est pour cela que le pardon nous est offert. Voilà pourquoi Paul dit aussi :

« Je châtie rudement mon corps et le réduis en servitude. »

Voyez, en effet, l'athlète ! Il pratique une sévère continence, non pas une abstinence générale, mais une modération qui n'use qu'avec réserve de ce qu'elle croit devoir se permettre ; et cependant à quoi aspire-t-il ? *à une couronne corruptible,* tandis 261 que nous combattons, nous, pour une *couronne incorruptible,* vainqueurs dans la lutte, mais vainqueurs couverts de sueur et de poussière. Dans cette lutte généreuse, il en est qui donnent à la veuve la palme de la continence préférablement à la vierge : la veuve s'est élevée avec le dédain d'une grande âme au dessus des voluptés qu'elle a connues.

CHAPITRE XVII.

Soutenir que le mariage et la génération sont chose mauvaise, c'est attaquer l'œuvre de Dieu et le don même de l'Évangile.

La génération est un mal, dites-vous? — Soutenez donc alors que le Seigneur a passé par la souillure du mal, puisqu'il est ne par la voie de la génération ; que la Vierge a passé par la souillure du mal, puisqu'elle a enfanté. Hélas! quel déluge de maux ! En s'attaquant à la génération, l'hérésie se soulève contre la volonté du Dieu, et blasphème le mystère de la création. De là, un Cassien, soutenant que nos corps sont de vaines apparences ; de là, un Marcion, un Valentin, affirmant qu'il n'y a dans l'homme rien que d'animal, parce que, selon eux, en touchant à l'œuvre de la chair, *il s'assimile aux animaux*. Assurément, lorsque précipité en aveugle par la passion, il se rue sur des

voluptés étrangères, il descend véritablement au niveau de la brute.

« Ils sont devenus, dit l*Écriture, comme des chevaux enflammés qui courent et hennissent après les cavales : chacun a poursuivi la femme de « son prochain. »

Avancer que le serpent, empruntant aux animaux privés de raison ses machinations contre l'homme, réussit à persuader Adam de s'unir à Eve par les liens de la chair, sans quoi nos premiers parents n'auraient jamais connu ces fonctions naturelles, ainsi que le veulent plusieurs ; c'est encore attacher le blâme à la création, et lui adresser le reproche d'avoir fait l'homme plus faible que la brute, dont le roi de l'univers aurait suivi les grossiers exemples. Toutefois, je vous l'accorde, 262 la nature a poussé nos premiers parents à l'œuvre de la génération ; séduits par les suggestions de l'ennemi, entraînés par la fougue de la jeunesse, ils ont obéi, plutôt qu'il ne convenait, aux instincts de la chair. Qu'arrivera-t-il ? La condamnation que Dieu prononça contre eux est donc juste, puisqu'ils devancèrent ses ordres. En second lieu, la génération est donc sainte, puisque par elle le monde existe; par elle les essences, par elle les nations, par elle les anges, par elle les puissances, par elle les âmes, par elle les préceptes, par elle la loi, par elle l'Évangile, par elle, enfin, la connaissance de Dieu.

« Toute chair est comme l'herbe, et sa beauté ressemble à la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur tombe; mais la parole de Dieu reste; »

la parole qui s'est répandue sur l'âme, à la manière d'une huile sainte, et qui l'a unie étroitement à l'esprit. Sans le corps, comment la divine économie de l'Église eût-elle été conduite à sa fin, puisque le Seigneur lui-même, chef de l'Église, vécut ici-bas dans la prison de la chair, obscur et sans gloire devant les hommes, pour nous apprendre à ne

tourner les yeux que vers l'essence incorporelle et invisible de la cause première, qui est Dieu.

« Dans le bon désir, dit le prophète, est un arbre de vie; »

pour nous apprendre que les désirs honnêtes et purs sont dans le Dieu vivant. A cette occasion, les hérétiques ne veulent-ils pas encore que le commerce légitime de l'époux et de l'épouse soit un péché ! Selon eux, ce commerce désigné par l'action de *manger du fruit de l'arbre du bien et du mal*, est exprimé par ce mot, *il connut*, qui indique la transgression du commandement divin. Mais si cette explication est plausible, la connaissance de la vérité est aussi l'action de manger du fruit de l'arbre de vie. Un mariage que règle la tempérance et la chasteté peut donc participer à ce bois. Mais déjà la loi nous a dit que l'homme a la faculté d'user bien ou mal du mariage. Voilà l'arbre de la *connaissance* pour lui; c'est de ne point violer les lois de l'union conjugale. Mate quoi ! notre Sauveur lui-même n'a-t-il pas guéri les maladies du corps comme les maladies de l'âme? Si le corps était l'ennemi nécessaire de l'âme, 263 eût-il fortifié la chair contre l'âme en rendant à la première sa vigueur et sa santé?

« Je veux dire, mes frères, que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et que la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible. »

En effet, entre le péché, œuvre de corruption, et l'héritage incorruptible, c'est-à-dire la justice, que peut-il y avoir de commun?

« Êtes-vous si dépourvus de sens, dit l'apôtre, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous prétendiez maintenant arriver à la perfection par la chair ? »

CHAPITRE XVIII,

Deux opinions extrêmes à fuir également : l'opinion de ceux qui s'abstiennent du mariage par haine du Créateur, et l'opinion de ceux qui

prennent occasion du mariage pour se livrer aux dissolutions.

Parmi les hérétiques, les uns, ainsi que nous l'avons prouvé, ont exagéré les œuvres de la justice et du salut, comme un instrument que l'on monte à an ton trop élevé. Ils ont admis la continence, mais en partant d'un principe blasphématoire et impie,, lorsqu'il fallait choisir pieusement la chasteté qui se gouverne d'après les règles d'une saine raison, remerciant Dieu de la faveur qu'il leur avait accordée, se gardant bien de haïr la créature, ni de mépriser ceux qui sont engagés dans le mariage. En effet, le monde a été créé, la virginité a été créée; au monde et à la virginité, par conséquent, de rendre grâces à Dieu dans l'état où chacun a été placé, pourvu que chacun en connaisse bien les règles et les charges. Les autres, au contraire, lâchant la bride à la passion, se sont jetés dans tous les excès;

« chevaux enflammés, courant et hennissant après les cavales, chacun d'eux a poursuivi la femme de son prochain ; »

incapables de se commander à eux-mêmes, engageant les autres à n'avoir souci que de la volupté, et interprétant d'une manière déplorable ce texte sacré :

« Mets ton héritage au milieu de nous ; n'ayons qu'une ceinture et qu'une bourse.»

C'est pour nous prémunir 264 contre eux que le même prophète nous dit :

« Ne marchez pas avec eux ; détournez vos pas de leurs sentiers. On ne tend pas impunément des pièges à l'innocence ; car les complices du meurtre amassent sur leurs propres têtes un trésor de maux;»

c'est-à-dire, ceux qui aspirent à la débauche, qui convient le prochain aux mêmes infamies ;

« toujours prêts à la guerre, et frappant avec leurs queues, selon le langage du prophète. »

A qui la bouche inspirée fait-elle allusion dans ce passage ? aux hommes de luxure et d'intempérance, pareils aux animaux lascifs qui battent l'air de *leurs queues*, enfants de *ténèbres* et de *colère*, couverts de sang, meurtriers d'eux-mêmes et homicides de leurs proches.

« Purifiez-vous donc du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, »

nous crie l'apôtre. Ailleurs, s'élevant contre des pécheurs semblables, il nous prescrit

« de n'avoir aucun commerce avec notre frère, s'il est ou impudique, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou adonné au vin, ou ravisseur du bien d'autrui, et de ne pas manger avec un pareil homme. Car, dit-il, je suis mort à la loi par la loi même, afin de ne vivre plus que pour Dieu. Je suis crucifié avec Jésus-Christ; et je vis, ou plutôt, ce n'est plus moi qui vis, comme je vivais quand *j'étais l'esclave des voluptés*, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, d'une vie chaste et bienheureuse, par l'obéissance aux commandements. Ainsi, je vivais alors charnellement dans la chair, et si je vis maintenant dans ce corps mortel, je vis en la foi du fils de Dieu. N'allez point dans la voie des Gentils, et n'entrez point dans les villes des Samaritains, »

nous dit le Seigneur, pour nous détourner des errements qu'ils suivent, en contradiction avec les préceptes,

« parce que la fin des méchants est mauvaise, et que telles sont « les voies de tous ceux qui font le mal. Malheur à cet homme! s'écrie le Seigneur. Il vaudrait mieux pour lui n'être jamais né, que de scandaliser un seul de mes élus. Il vaudrait mieux qu'on attachât à son cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer, que de pervertir un seul de mes élus; car ils sont cause que le nom de Dieu est blasphémé parmi les 265 nations.»

C'est de là que l'illustre apôtre dit :

« Je vous ai écrit dans une de mes épitres que vous n'eussiez point de commerce avec les impudiques, etc.,»

jusqu'à ces mots :

« mais le corps n'est point la fornication ; il est pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps. »

Puis, pour nous convaincre encore mieux qu'il n'appelle point le mariage une fornication, il ajoute :

« Ne savez-vous point que celui qui se joint à une prostituée, devient un même corps avec elle ?»

Je le demande, appelle-t-on prostituée une vierge avant qu'elle soit mariée ?

« Ne vous refusez point l'un à l'autre, si ce n'est du consentement mutuel de l'un et de l'autre pour un temps.»

Par le mot *refusez*, l'apôtre montre que la dette du mariage est la procréation des enfants, et il l'exprime d'ailleurs textuellement dans un verset qui précède :

« Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et la femme ce qu'elle doit à son mari. »

Une fois la dette conjugale acquittée, la femme est une aide pour surveiller l'intérieur de la famille et entretenir son mari dans la foi du Seigneur. Mais voilà qui est plus clair encore :

« Pour ceux qui sont dans le mariage, ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui leur a fait ce commandement : que la femme ne se sépare point de son mari; si elle s'en sépare, qu'elle reste sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari ; que le mari de même ne quitte point sa femme ; quant aux autres, ce n'est pas le Seigneur, mais c'est moi qui leur dis: si quelqu'un de mes frères,...»

jusqu'à ces mots :

« au lieu que maintenant ils sont saints.»

Que répondent à ces paroles ceux qui décrient la loi et le mariage, comme si la loi seule eût autorisé l'union conjugale, et que l'alliance nouvelle se fût mise là-dessus en contradiction avec la loi? Qu'ils réfutent donc de semblables autorités, les impies qui ont en horreur l'union de la chair et la génération! *L'évêque* même qui *a bien gouverné sa propre famille,* l'apôtre ne l'établit-il pas *chef de l'Église;* et la maison de celui qui ne s'est *marié qu'une fois* ne devient-elle pas, selon lui, la maison du Seigneur? Aussi poursuit-il en ces termes :

« Tout est pur pour ceux qui sont purs; et rien n'est pur 266 pour ceux qui sont impurs et infidèles. Mais leur raison et leur conscience sont pleines de souillures. »

Écoutez maintenant comme il condamne les voluptés déréglées :

« Ne vous y trompez pas ! ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les abominables, ni les avares, ni les voleurs, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront héritiers du royaume de Dieu. »

Mais nous avons été purifiés, nous qui vivions autrefois dans les mêmes impuretés.

Quant à ceux qui croient se justifier par les désordres de la vie, ils détruisent la tempérance pour baptiser dans la fornication ; misérables ! dont la doctrine est de tout accorder aux désirs et aux voluptés, apprenant à l'homme à déserter la continence pour l'incontinence, concentrant leurs affections et leur espoir dans les parties honteuses d'eux-mêmes». Mais ils ne préparent a leurs disciples d'autre fin que d'être déshérités du royaume de Dieu, au lieu de voir leur nom inscrit dans le ciel. Vainement ils couvrent leur doctrine du titre usurpé de Connaissance; ils marchent par les larges voies qui conduisent aux ténèbres extérieures.

« Enfin, mes frères, tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui a une bonne réputation, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans les mœurs, que ce soit là ce qui occupe vos pensées. Mettez en pratique ce que je vous ai enseigné, ce que vous avez entendu dire de moi, et ce que vous avez vu en moi, et le Dieu de paix sera avec vous. »

Pierre dit également dans sa première épitre :

« Afin que votre foi et votre espérance reposent en Dieu, purifiez vos âmes par une sincère obéissance, évitant, comme des enfants dociles, de devenir semblables à ce que vous étiez autrefois, lorsque, dans votre ignorance, vous vous abandonniez à vos désirs. Mais soyez saints dans tout le cours de votre vie, comme celui qui vous a appelés est saint, selon qu'il est écrit : Soyez saints parce que je suis saint. »

Mais la réfutation par laquelle il fallait confondre les im-
267 posteurs qui usurpent sans titre le nom de la connaissance (gnose), en nous menant trop loin, a jeté notre discours au-delà de ses limites. Terminons donc ici notre troisième livre des Stromates, consacré aux recherches gnostiques d'après la véritable philosophie.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Ordre des matières que l'auteur va traiter.

Il nous paraît convenable d'aborder maintenant la discussion du martyre et de la perfection. Tout ce que comporte la matière présente rentrera dans le cadre de ces deux questions, où la philosophie apparaitra comme un devoir pour l'homme et pour la femme, qu'ils soient libres ou esclaves. La discussion qui roulera ensuite sur la foi et l'examen venant à se terminer, nous arriverons aux symboles, afin de montrer sommairement, après les rapides conclusions de notre partie morale, de quel secours a été pour les Grecs la philosophie barbare. A ce tableau mis sons les yeux du lecteur, succédera, dans le but de réfuter à la fois les Grecs et les Juifs, une exposition abrégée des Écritures ; puis viendront les développements que nous aurions voulu compléter dans un chapitre d'avant-propos, mais que nous n'avons pu renfermer dans les mélanges précédents, dominé que nous étions par l'abondance des matières à laquelle il a fallu sacrifier. Quand nous aurons atteint, selon nos forces, le but que nous nous proposons, il sera temps de passer en revue les opinions sur les principes naturels, telles que les Grecs et les autres barbares nous les ont transmises, et d'engager ensuite la discussion contre les principales doctrines des philosophes. Par une conséquence naturelle, un rapide coup-d'œil sur la théologie nous conduira aux traditions prophétiques, afin que les Écritures, sur la parole desquelles nous avons cru, une fois reconnues authentiques et revêtues d'une autorité 270 toute divine, nous servent comme de point de départ pour éconduire pas à pas les hérésies, et prouver à chacune d'elles qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu, un Seigneur tout-puissant, proclamé sans imposture par la loi, par les prophètes et par

le bienheureux Évangile. Là, des luttes fréquentes contre les partisans de l'opinion contraire, attendent naturellement un écrivain dont tout le plan est de détruire, dans ses ouvrages, les énormités qu'introduisent les sectaires, et de les convaincre, en dépit d'eux-mêmes, par le moyen des Écritures.

Notre tâche ainsi remplie dans son intégrité, dès que nous aurons répondu aux besoins du moment par tels commentaires que nous inspirera l'Esprit (car les prolégomènes sont indispensables pour arriver à la vérité), alors nous aborderons la véritable théorie gnostique de la nature, initiés déjà aux mystères de moindre importance avant d'arriver aux grands mystères, afin que dans la purification et la manifestation complète des principes préliminaires, rien ne fasse plus obstacle à la divine interprétation des choses saintes. La théorie de la nature, conforme aux règles de la vérité, ou pour mieux dire l'initiation aux secrets de l'univers, qui s'acquiert par la tradition gnostique, s'élève de la théorie cosmogonique à la contemplation de Dieu. Voilà pourquoi nous reportons, à bon droit, le berceau de la tradition à la création décrite par les prophètes, en rappelant sur notre chemin les doctrines des hétérodoxes, pour les confondre, s'il nous est possible. Mais tous ces développements toucheront bientôt à leur terme, avec la grâce de Dieu, et suivant son inspiration. Entrons maintenant dans notre sujet, et achevons ce qui nous reste à dire sur la morale.

CHAPITRE II.

Pourquoi l'auteur a donné au présent livre le nom de Stromates

Nos commentaires, ainsi que nous l'avons déjà écrit pour les lecteurs ignorants et armés de reproches, continuent de ressembler à des tapisseries de représentations diverses, où le 271 discours passe continuellement d'un sujet à un autre sujet, promettant une chose et concluant par une autre.

« Le mineur, dit Héraclite, qui cherche de l'or dans les entrailles de la terre, creuse beaucoup pour trouver peu. »

Ceux, au contraire, qui sont l'or de la terre, pour ainsi parler, et qui fouillent pour trouver ce qui leur ressemble, trouveront beaucoup en remuant peu de terre; car ce livre rencontrera un lecteur pour le comprendre ! Nos *Stromates* sont donc dans la main de l'homme, que la raison peut guider au travers de ses recherches, un auxiliaire pour la mémoire et pour la manifestation de la vérité. Mais ils ne dispensent pas le lecteur de mettre lui-même la main à l'œuvre, et d'ajouter ses réflexions aux nôtres, puisqu'au voyageur qui s'engage dans une route inconnue, il suffit de signaler la véritable route qui le conduit au terme de la course. A lui de marcher ensuite sans guide, et de discerner le reste de son chemin par ses propres lumières. Un esclave consulta, jadis, la prêtresse de Delphes, pour savoir par quel moyen il plairait à son maitre ; la Pythie lui répondit :

« Tu trouveras, si tu cherches. »

Toutefois, il me semble que la découverte du beau, qui est caché, n'est pas sans fatigues ni difficultés.

« On n'arrive à la vertu que par la sueur; le sentier par lequel on monte à elle, est long et taillé à pic. L'entrée en est âpre ; mais lorsqu'on arrive sur la hauteur, il devient facile, quelque pénible qu'il ait été d'abord (1). »

Oui, elle est vraiment *étroite et resserrée la voie du Seigneur, et le royaume de Dieu appartient à ceux qui le ravissent*. Voilà pourquoi le Seigneur nous dit :

« Cherchez, et vous trouverez, »

si vous marchez, sans jamais vous en écarter, dans la route vraiment royale. Il ne faut donc pas s'étonner que cet ouvrage, semblable à un champ où croissent toutes sortes de plantes, selon le langage de l'Écriture, rassemble dans un petit espace une grande quantité de semences fécondes. Il

suit de là que nos commentaires portent le titre [272] qui leur convient véritablement, faits à l'image de cette antique offrande que composaient tant d'objets divers et dont Sophocle a dit :

« Il y avait une toison de brebis, une libation de vin, des raisins soigneusement conservés, des fruits de toute nature, des vases pleins d'huile d'olive, et des rayons du miel le plus brillant édifice de cire qu'avait bâti l'industrieuse abeille. »

Ainsi donc, nos *Stromates*, pour me servir de la comparaison que Timoclès le comique met dans la bouche de son jardinier, produisent, comme un champ fertile, des figues, de l'huile, des figues sauvages et du miel. Cette heureuse fécondité fait dire à son maître :

« Tu veux parler, sans doute, du rameau d'olivier que l'on dépose devant le temple, mais non d'un champ cultivé. »

C'est qu'en effet, les enfants d'Athènes avaient coutume de chanter ces vers :

« Le rameau d'olivier produit des olives, des figues et des pains nourrissants, du miel dans nos cotyles (2), et de l'huile pour assouplir nos membres. »

Il faut souvent, comme le vanneur qui a démêlé le bon grain de la paille, passer le froment au crible et le purger de ses immondices.

CHAPITRE III.

En quoi consiste la véritable excellence de l'homme.

La plupart des hommes, par la mobilité et l'emportement de leurs idées, ressemblent aux saisons orageuses. Ecoutez-les :

« L'incrédulité est la mère des biens ; la foi est la mère des maux ! »

Que dit Épicharme?

« Souviens-toi de ne pas croire ; c'est le nerf de l'intelligence. »

Fort bien ! Mais d'abord, ne pas croire à la vérité, c'est la mort; de même qu'y croire, c'est la vie. Tout au contraire, croire au mensonge et 273 repousser la vérité, creuse sous les pas de l'homme un abime où il tombe. Il en va de même de la continence et de l'incontinence. L'une est une œuvre de vie, l'autre une œuvre de mort; s'abstenir de toute injustice est le commencement du salut. Aussi le sabbat me semble-t-il, en recommandant l'abstinence de tout mal, désigner indirectement la continence. Sinon, en quoi l'homme serait-il différent de la brute; et d'autre part, en quoi les anges de Dieu seraient-ils plus sages que l'homme?

« Vous l'avez, pour un peu de temps, placé au-dessous des anges, »

s'écrie le roi prophète. Personne, en effet, n'applique au Seigneur ce passage, bien que le Seigneur aussi ait revêtu la chair, mais au parfait gnostique, abaissé au-dessous des anges, du côté de cette vie qui passe et par son enveloppe terrestre. La sagesse, à mon avis, n'est donc pas autre chose que la science, puisque la vie ne diffère pas de la vie. En effet, pour la nature humaine, c'est-à-dire pour l'homme, et pour tous les êtres qui, avec lui, ont été élevés jusqu'à l'immortalité, vivre, c'est contempler et s'abstenir, quoique l'un soit supérieur à l'autre. Telle est la haute signification que je donne aux paroles de Pythagore, quand il dit :

« Dieu seul est sage. »

L'apôtre aussi, dans une épitre aux Romains, écrit ces mots :

« Mystère découvert à tous les peuples, afin qu'ils obéissent à la foi, et connu de Dieu, seul sage, par Jésus-Christ. »

C'est à cause de l'amour qui l'unissait à Dieu que Paul se nommait philosophe.

« Aussi Dieu parlait-il à Moïse, comme un ami parle à son ami, »

dit l'Ecriture. Le vrai, que Dieu contemple sans ombres, engendre aussitôt la vérité, et le gnostique est l'ami de la vérité.

« Va trouver la fourmi, ô paresseux, et fais-toi l'élève de l'abeille. »

Si chaque nature a ses fonctions spéciales; s'il en va ainsi du l'œuf, du cheval, du chien, quelle tâche particulière assignerons-nous à l'homme ? L'homme, selon moi, c'est le centaure fabuleux de la Thessalie, composé d'un élément animal et d'un principe raisonnable, je veux dire d'une âme et d'un corps. Le corps s'occupe des choses d'ici-bas et se courbe vers la terre. L'âme s'élance jusqu'à Dieu; éclairée par la philosophie véritable, travaillant de 274 toutes ses forces à s'affranchir de l'empire du corps, et à répudier la peine et la crainte, quoique nous ayons prouvé plu haut que la patience et la crainte sont les compagnes de la vertu, l'âme se hâte d'aller rejoindre là-haut ses sœurs divines. Bien que la loi apporte la connaissance du péché, comme le veulent les détracteurs de la loi, et que le péché fût dans le monde ; avant l'introduction de la loi ; nous leur répondons :

« Sans la loi, le péché était mort. »

En effet, enlever le péché, cause de la crainte, n'avez-vous pas enlevé du même coup la crainte elle-même ; à plus forte raison aurez-vous supprimé le châtiment, quand le principe du mauvais désir n'existera plus.

« La loi n'est pas établie pour le juste, »

dit l'Écriture. Elles sont donc vraies les paroles d'Héraclite :

« Les hommes eussent à jamais ignoré le nom de justice, s'il n'y avait pas eu de crimes. »

Suivant Socrate :

« La loi n'a pas été faite pour les hommes de bien. »

Les détracteurs de la loi n'ont pas compris davantage ces paroles de l'apôtre :

« Celui qui aime son prochain, ne lui fait point de mal. »

En effet, ces prohibitions divines :

« Vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'adultère; vous ne déroberez point, »

et les autres défenses semblables sont comprises dans cette parole :

« Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

Voilà pourquoi le Seigneur nous dit :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et le prochain comme toi-même. »

Mais, puisque l'homme qui aime son prochain ne lui fait point de mal, et que l'ensemble des commandements est renfermé dans cette parole abrégée :

« Aimez votre prochain ; »

il s'ensuit que les préceptes qui suscitent la crainte, engendrent l'amour et non la haine. La loi, mère de la crainte, n'est donc pas un trouble ni une maladie de l'âme. La loi est donc *sainte* et vraiment *spirituelle*, selon les paroles de l'apôtre.

Une fois que nous connaissons la nature du corps et l'essence de l'âme, il reste, ce nous semble, à bien comprendre quelle est la lin de l'un, quelle est la fin de l'autre, et à ne pas regarder la mort comme un mal.

« Lorsque vous étiez esclaves du péché, dit l'apôtre, vous étiez dans une fausse liberté à l'égard de la justice. Quel

avantage trouviez-vous donc alors dans ces désordres dont vous rougissez maintenant? Ils n'ont pour fin que la mort. Aujourd'hui que vous êtes affranchis du péché, le fruit que vous en tirez est votre sanctification, et la fui sera la vie éternelle. Car la mort est la solde du péché ; la grâce de Dieu, au contraire, est la vie éternelle, en Jésus-Christ notre Seigneur. »

Nous commençons donc à le voir, la mort est l'union de l'âme pécheresse avec le corps ; et la vie réelle, c'est la séparation de l'âme d'avec le péché. Mais dans ce divorce, nous rencontrons à chaque pas les retranchements et les fossés du désir, les tourbillons de la colère, les gouffres des appétits charnels. Il faut les franchir résolument, et nous dérober à tous les pièges dressés devant nom, si nous voulons parvenir à contempler Dieu face à face, et non point seulement *comme dans un miroir*.

« Jupiter, à la voix retentissante, enlève à l'homme que la nécessité a courbé sous le joug de l'esclavage, la moitié de la vertu. »

Le nom d*'esclaves*, attaché par flétrissure à tous ceux qui sont dans les *liens du péché* et *vendus au péché,* à tous ceux qui se prostituent aux plaisirs, à tous ceux qui aiment leur corps, est familier à l'Écriture-Sainte; et à ses yeux, ces infortunés qui s'assimilent aux animaux, *chevaux enflammés, hennissant après la femme du prochain*, sont moins des hommes que des brutes. Dans son langage symbolique, le voluptueux est l'*âne lascif*; le ravisseur du bien d'autrui est le *loup féroce*; l'Imposteur, *le serpent*. Ainsi donc, la séparation spirituelle de l'âme d'avec le corps, sur laquelle le philosophe médite pendant tout le cours de sa vie, éveille au fond de son cœur un vif désir de connaissance, pour qu'il soit à même de supporter la mort naturelle, qui est la rupture des liens par lesquels l'âme est unie au corps.

« Le monde est crucifié pour moi, dit l'apôtre ; et je suis crucifié pour le monde. Mais moi, bien que je sois encore revêtu de la chair, je vis déjà comme dans le ciel. »

CHAPITRE IV.

Éloge du martyre.

Voilà pourquoi le Gnostique, empressé d'obéir, cède volontiers la dépouille du corps à qui la lui demande ; voilà pourquoi, retranchant autour de lui toute affection charnelle, sans provoquer le tentateur, mais châtiant, ce nous semble, et réprimant ses insolences,

« de quelque haute fortune, de quelque degré de félicité qu'il lui faille descendre, »

comme le dit Empédocle, il abandonne sans regret ces biens et retourne prendre place au milieu du reste des hommes. D'abord, il se rend à lui-même le témoignage qu'il est sincèrement fidèle à Dieu; en second lieu, il rend témoignage contre le tentateur en lui prouvant que sa jalousie s'attaque inutilement à celui qui est fidèle par la charité ; il rend enfin ce témoignage au Seigneur qu'il y a au fond de sa doctrine une force de persuasion si énergique, que la crainte de la mort elle-même ne le poussera jamais à l'apostasie. De plus, il donne à la vérité de la prédication la sanction d'un fait, par la manifestation publique de la puissance du Dieu vers lequel il aspire à remonter. Admirez comment ce généreux athlète prêche éloquemment l'amour, en s'unissant par la reconnaissance aux vertus célestes, ses sœurs, et surtout en couvrant de confusion les infidèles par le vu;. précieux qu'il répand. Retenu par la crainte salutaire du précepte, il refuse de renier le Christ afin de rendre témoignage à la crainte. Et remarquez-le bien, il ne vend pas sa foi dans l'espérance de la couronne qu'on lui prépare ; c'est uniquement par amour pour Dieu qu'il sortira de cette vie, la joie dans le cœur, des actions de grâce sur les lèvres,

et pour celui qui lui a fourni un motif de prendre son vol vers les cieux, et pour celui qui a tramé des machinations contre ses jours. Il les remercie l'un et l'autre de lui avoir offert, ce qu'il n'aurait jamais recherché par lui-même, l'honorable occasion de se manifester tel qu'il est, à son bourreau par l'énergie de sa patience, à son 277 Dieu par l'ardeur de sa charité. Divine charité ! Par elle le martyr, même avant sa naissance, était déjà présent aux yeux du Seigneur, qui contemplait d'avance son dévouement et son immolation ! Aussi voyez-le plein d'une juste confiance se hâtant d'aller rejoindre le Seigneur qu'il aime, pour lequel il a livré son corps et sa vie, ainsi que le calculaient ses juges de la terre, et grâce à la ressemblance de sa passion avec celle du Christ, salué par lui de ces mots flatteurs :

« Ô mon frère bien aimé, »

suivant l'expression du poète.

Quant à nous, nous donnons au martyre le nom de *Consommation*, non pas, parce qu'il *termine* la vie de l'homme, comme l'entend le vulgaire, mais parce qu'il *achève* et *consomme* l'œuvre de la charité. Les anciens Grecs aussi célèbrent par des chants de triomphe le trépas de ceux qui ont succombé sur le champ de bataille. Ce n'est pas qu'ils conseillent par ces hommages une mort violente, c'est que le brave qui meurt à la guerre s'est retiré de la vie sans craindre la mort, brisé dans son corps avant que l'âme pût se troubler et défaillir, comme il arrive ordinairement aux hommes dans les maladies; car ils sortent de la vie lâchement et avec le désir de vivre. Aussi leur âme, au lieu d'être pure quand elle se dégage de sa prison mortelle, emporte avec elle le cortège de ses désirs, comme des stigmates de plomb, à moins que ce ne soient des hommes de courage et de vertu. Toutefois, parmi ceux qui meurent dans les combats, il en est aussi qui meurent avec des désirs, et avec toute la faiblesse qu'ils eussent manifestée, s'ils eussent séché et se fussent éteints dans la maladie. Si

le martyre consiste à rendre témoignage à Dieu, toute âme qui règle sa vie, d'après la connaissance de Dieu et obéit fidèlement aux préceptes, est martyre par sa vie et par ses discours. Qu'importé la manière dont elle est délivrée de sa prison terrestre ? Au lieu de sang, elle répand sa foi pendant sa vie entière et à l'instant de sa mort. Le Seigneur ne dit-il pas dans l'Évangile :

« Quiconque aura quitté son père ou sa mère, on ses frères, etc., à cause de mon Évangile et de mon nom, est heureux? »

Ce n'est pas le martyre, dans la simple 275 acception du mot, mais le martyre spirituel, que le Seigneur nous enseigne, le martyre du Gnostique, qui consiste à gouverner sa vie d'après la règle de l'Évangile, par amour pour Dieu. Car ces deux mots, la *science* de *mon nom,* l'intelligence de *mon Évangile*, désignent plus qu'une vaine et stérile appellation; ils indiquent la connaissance réelle, et ce martyre efficace par lequel on abandonne non-seulement la famille terrestre, mais encore tons les biens d'ici-bas, libre de toute passion et de tout désir. Cette *mère* qu'il faut quitter est, dans un sens allégorique, la patrie et le sol nourricier ; par le mot *pères*, l'Écriture entend les règlements de la vie civile, au-dessus desquels la grande âme du juste doit s'élever avec actions de grâces, pour mériter les faveurs de Dieu, et conquérir une place à la droite du sanctuaire, comme ont fait les apôtres. Pois vient Héraclite qui dit :

« Les victimes de Mars sont en honneur auprès des dieux et des hommes ».

Platon écrit dans le cinquième livre de sa *République* :

« Parmi les combattants qui meurent à la guerre, celui d'entre eux qui succombe avec gloire, ne le placerons-nous pas au premier rang dans la race d'or ? Il est certainement le premier. »

La race d'or est la postérité des dieux qui peuplent le ciel, la sphère immobile, et qui ont la plus grande part dans la direction des choses humaines.

Mais quelques hérétiques, faute de bien comprendre le seigneur, nourrissent une impie et lâche affection pour l'existence, et soutiennent que le véritable martyre n'est autre chose que la connaissance de Dieu. Sur ce point nous sommes d'accord ; mais ils traitent d'assassin et d'homicide de lui-même, le Chrétien qui a confessé Dieu par son trépas. Ils mettent encore en circulation d'autres sophismes de même force que leur a suggérés la lâcheté. Nous les réfuterons lorsque le moment en sera venu ; car ils sont eu dissidence avec nous sur les principes. D'autres, et il en est quelques-uns de ce nombre, mais qui ne sont pas Chrétiens puisqu' ils n'ont rien de commun avec nous que le nom, d'autres cherchent la mort à dessein, courent réso- 279 lument au devant du bourreau, et manifestent, par haine contre le Créateur, les malheureux ! une brutale impatience de mourir. Voilà, nous le proclamons, les homicides d'eux-mêmes: leur trépas n'est pas un martyre, quoique leur supplice soit ordonné par l'État. Ils ne possèdent point le sceau du martyre selon la foi, puisque, ignorants du vrai Dieu, ils se livrent d'eux-mêmes aune mort stérile, pareils aux Gymnosophistes indiens qui se précipitent follement dans les flammes. Mais, à ces faux Gnostiques dont l'impiété se déchaine contre le corps, apprenons leur que l'harmonie et la santé de nos organes contribuent à développer les heureuses dispositions de notre esprit. Voilà pourquoi Platon, dont les hérétiques invoquent à grands cris le témoignage, de préférence à tout autre, parce qu'ils le croient l'ennemi de la génération, écrit dans son troisième livre de la *République*: « Pour établir l'harmonie entre le corps et l'âme il - faut prendre soin du corps par lequel doit vivre et vivre honnêtement le héraut public de la vérité.» C'est qu'en effet nous n'arrivons au sommet de la

connaissance que par le chemin de la vie et de là santé. L'homme ne pouvant s'élever à cette hauteur sans posséder ces éléments indispensables, ni exécuter autrement que par eux tout ce qui l'achemine vers la connaissance, comment n'applaudirait-il pas au bien-être? C'est donc par le moyen de la vie que nous nous établissons dans le bien-être de la vie ; et qu'après nous être exercés par le corps à ce bien-être, nous passons à l'état d'immortalité.

CHAPITRE V.

Du mépris de la douleur, de la pauvreté, et des autres maux qui concernent le corps.

Les Stoïciens professent aussi des maximes étranges. A les entendre, l'âme n'est assujettie en rien aux affections corporelles ; les maladies ne la disposent pas plus au vice, que la santé à la vertu ; ces deux états sont indifférents. Mais Job, par l'éclat de sa foi et sa fermeté d'âme, précipité de la richesse dans l'indigence, de l'illustration dans l'obscurité, de la beauté dans 280 la difformité, de la santé dans la maladie, nous est proposé comme un excellent modèle, quand il confond le tentateur, bénit son créateur, supporte l'abaissement comme il avait supporté la gloire ; preuve admirable que le gnostique, au milieu de toutes les vicissitudes humaines, est capable de vertu. L'apôtre nous fait voir que les beaux exemples des anciens justes, sont placés devant nos yeux, comme des images qui nous excitent à réformer notre vie.

« En sorte, dit-il, que mes chaines sont devenues célèbres à la cour de l'empereur, et partout ailleurs pour la gloire de Jésus-Christ; et que plusieurs de nos frères, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis à annoncer la parole de Dieu, sans aucune crainte. »

L'apôtre avait raison. Les martyrs sont aussi des modèles de conversion, glorieusement sanctifiés.

« Tout ce que dit l'Écriture a été écrit pour notre instruction, afin que, par la patience et la consolation dont les Écritures nous offrent des exemples, nous concevions l'espérance d'être consolés. »

L'âme, toutefois, quand la douleur s'avance, paraît reculer devant elle et attacher un grand prix à être délivrée des angoisses présentes. Il est constant que, durant cette crise, le désir d'apprendre sommeille, et que les autres vertus sont négligées. Nous ne voulons pas dire que la vertu elle-même souffre, la vertu ne peut être malade. Mais l'homme que se disputent la vertu et la maladie est aux prises avec une douleur poignante. S'il n'a point encore acquis la fermeté d'âme qui sait se contenir, et ce haut courage qui domine l'adversité, il est chassé de son poste. N'avoir point su résister au choc, c'est avoir déserté son drapeau.

Il en est de même de la pauvreté. Elle arrache l'âme à sa vie nécessaire, je veux dire, à la contemplation, et au virginal éloignement de tout péché, pour contraindre l'homme qui n'a pas consacré par l'amour toute sa personne au service de Dieu, de gagner par le travail de quoi alimenter le corps. La bonne santé, au contraire, et l'abondance des choses nécessaires au soutien de la vie matérielle, maintiennent libre et indépendante, l'âme qui sait user sagement des biens terrestres.

« Ces person- 281 nes-là, dit l'apôtre, souffriront dans leur chair des afflictions et des peines. Je voudrais vous les épargner ; car je veux que vous soyez libres de toute inquiétude, pour vous porter à ce qui est le plus saint, et qui vous donne un moyen plus facile de prier le Seigneur sans obstacle. »

Il faut donc s'occuper de ces besoins matériels, non par rapport à eux-mêmes, mais dans l'intérêt du corps. Et si l'on prend soin du corps, c'est à cause de l'âme, pour laquelle

tout s'exécute. Tel est le motif qui oblige le zélateur de la vie gnostique à s'instruire de ce qui convient. Car, de ce qu'il existe des plaisirs illicites, la conclusion naturelle est que le plaisir n'est pas un bien ; sans quoi le bien pourrait paraitre un mal, et le mal un bien. De plus, s'il est des plaisirs que nous recherchons et des plaisirs que nous évitons, toute sorte de plaisir n'est donc pas un bien. Ce que je dis des plaisirs, je le dirai des douleurs ; nous supportons les unes, nous fuyons les autres. Qui nous éclaire dans le discernement et le choix ? La science. Par conséquent, le bien véritable ne sera pas le plaisir, mais la science, dans l'intérêt de laquelle nous choisissons certains plaisirs. C'est ainsi que le martyre court, par la douleur présente, à une sainte volupté qu'embrasse son espérance. S'il y a douleur dans la soif; s'il y a plaisir à étancher sa soif, la souffrance antérieure est la cause de cette jouissance ; mais le mal ne peut jamais être la cause d'un bien ; donc, ni cette douleur, ni cette volupté ne sont un mal.

Ainsi pensaient Simonide et Aristote. Ils ont écrit l'un et l'autre que le premier bien de l'homme est la santé; le second, la symétrie et la beauté du corps; le troisième, une fortune acquise par des voies légitimes.

Et Théognis de Mégare :

« Pour échapper à la pauvreté, Cyrnus, précipite-toi dans la mer riche en poissons : précipite-toi du haut des roches aériennes. »

Au contraire, d'après Antiphane le comique.

« Plutus frappe de cécité ceux qui lui arrivent plus clairvoyants que les autres. »

282 Les poètes s'accordent à reconnaitre que ce Dieu est aveugle de naissance.

« Et elle lui donna un fils qui n'a jamais vu la lumière du soleil, »

dit Euphorion de Chalcis.

« La richesse et la vie sensuelle qui l'accompagne sont une mauvaise école pour former les hommes à la vigueur de l'âme, »

dit Euripide, dans *Alexandre*.

On connait cet adage :

« La pauvreté a hérité de la sagesse par droit de parenté. »

Mais l'amour des richesses ne subjuguera pas seulement la rigide Lacédémone, il asservira toute autre cité.

C'est que la véritable monnaie des mortels n'est pas l'or ou l'argent ; au-dessus d'eux, il y a la vertu, dit Sophocle.

CHAPITRE VI.

De quelques sources de béatitudes.

Notre divin Sauveur a classé parmi les choses qui appartiennent à la fois à l'esprit et au corps, la pauvreté, la richesse, et tout ce qui rentre dans cette catégorie, en disant:

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! »

Il nous enseigne clairement que le martyr est de toutes les conditions. Le martyr a-t-il été réduit à l'indigence à cause de la justice? Il rend témoignage que la justice à laquelle il s'est dévoué, est un bien. *A-t-il faim; a-t-il soif pour la justice*? Il rend témoignage que la justice est le premier des biens. Est-il dans les pleurs et dans les gémissements pour la justice? Nouveau témoignage de l'excellence et de la beauté de la loi. De même donc que le Seigneur dit :

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution; »

de même, il dit :

« Bienheureux aussi ceux qui ont faim ou soif pour la justice ; »

approuvant de la sorte un désir légitime que la faim elle-même n'a pu étouffer !

« Heureux encore ceux qui ont soif de la justice elle-même! Heureux aussi les pauvres, soit d'*esprit*, soit de biens, »

s'ils sont pauvres, bien entendu par amour de la jus- 283
tice. Ce n'est donc pas la pauvreté en elle-même que le Seigneur bénit, mais celle qui, par amour de la justice, a foulé aux pieds les richesses du monde pour conquérir le trésor véritable. De même encore, il dit :

« Heureux ceux qui, par chasteté, se sont gardés purs de corps et d'esprit ! Heureuses les âmes nobles et illustres qui, par une pratique constante de la justice, ont été élevées au privilège de l'adoption, et qui, conséquemment, ont reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu, avec la puissance de marcher sur les serpents, sur les scorpions, et de subjuguer les démons et les forces de l'adversaire! »

Pour le dire en un mot, c'est en s'exerçant aux combats du Seigneur que l'âme arrive à se détacher avec joie du corps, puisqu'eu effet elle s'arrache à ses liens pour se transporter ailleurs.

« Celui qui aime son âme, la perdra; et celui qui l'a perdue la trouvera; »

pourvu toutefois que nous étayions notre fragilité sur l'incorruptibilité de Dieu. Or, la volonté de Dieu est que nous le connaissions : par là, nous participerons à son incorruptibilité. Celui donc, qui reconnait les souillures de son âme au flambeau de la pénitence, *perd cette âme* pécheresse qu'il arrache au péché, pour lequel il vivait; mais, après *l'avoir perdue*, il la trouvera par l'obéissance, puisqu'elle aura reçu de la foi une vie nouvelle, et qu'elle

sera morte au péché. Trouver son âme, c'est donc se connaitre soi-même. Or, cette conversion qui nous ramène aux choses divines, les Stoïciens disent qu'elle s'opère par une sorte de déplacement, et que l'âme passe du péché à la sagesse. Selon Platon,

« l'âme, par un mouvement circulaire, se dégage d'un jour douteux pour s'élever à la lumière. »

Les philosophes aussi accordent à l'homme de bien le droit de quitter la vie, si on entrave tellement tous ses moyens d'action qu'aucune espérance ne lui soit plus laissée. Quant au juge qui recourt à la violence pour contraindre le disciple à renier le Bien-aimé, il ne fait que prouver, ce me semble, quel est l'ami de Dieu et quel est celui qui ne l'est pas. Ici il ne reste plus [même de comparaison à établir pour savoir à quoi l'on obéira, de la menace des hommes, ou de l'amour de Dieu. [284] S'abstenir du mal, c'est en quelque sorte l'affaiblissement et l'extinction des penchants dépravés dont l'effet se détruit par cette interruption. Tel est le sens de.ces paroles :

« Vendez ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres ; puis venez et suivez moi ; »

c'est-à-dire suivez les préceptes du Seigneur. Il en est qui veulent que ce mot *ce que vous possédez* (*ta hyparchonta*) désigne tout ce qui est étranger à l'âme. Mais comment cela se distribuerait-il aux pauvres, ils ne peuvent l'expliquer. C'est Dieu qui distribue tout à tous, selon les mérites de chacun, parce que sa répartition est juste. Méprisant donc, dit le Seigneur, ces richesses que Dieu distribue par les mains de votre magnificence, suivez les préceptes que j'ai établis, faites effort vers les régions de l'esprit, ne vous justifiant pas seulement par l'éloignement de tout mal, mais vous consommant dans la perfection par l'imitation de la bienfaisance divine. Voyez celui qui se glorifie d'avoir parfaitement accompli les commandements de la loi : le

Seigneur le confond comme n'ayant pas aimé le prochain. La charité, qui dans l'ordre de la connaissance et par droit de suprématie est plus forte que le sabbat, se manifeste par la bienfaisance.

Il faut, selon moi, que ce ne soit ni la crainte du châtiment, ni l'appât d'une récompense, mais l'excellence du bien en lui-même qui nous conduise au Verbe sauveur. Les hommes qui sont dans ces dispositions se tiennent à la droite du sanctuaire, tandis que ceux qui s'imaginent acquérir les biens incorruptibles en échange des biens périssables qu'ils ont distribués, sont appelés mercenaires dans la parabole *des deux frères*. Et cette parole de la Genèse :

« A la ressemblance et à l'image, »

n'en voyez-vous pas clairement l'application ? ne signifie-t-elle pas que l'on se rend *semblable* au Seigneur, en conformant sa vie à la sienne, tandis que ceux qui se tiennent à la *gauche du sanctuaire* ne sont qu'à *l'image* de Dieu et non à sa ressemblance? *De l'arbre de la vérité* comme d'un tronc unique, partent donc deux branches, entre lesquelles l'élection n'est pas égale, ou plutôt entre lesquelles le mode d'élection n'est pas le même. L'élu, par la voie de l'imitation diffère, à mon avis, de l'élu 285 par la voie de la connaissance, comme la flamme diffère de son reflet. Ainsi donc la lumière de la *ressemblance*, conforme à l'Écriture, c'est Israël. Tout le reste n'est qu*'image*.

Que veut dire le Seigneur dans la *parabole du Lazare*, où l'image du riche et du pauvre est mise sous nos yeux ? Que signifient ces autres paroles ?

« Nul ne peut servir deux maitres, Dieu et Mammon.»

Le Rédempteur appelle ainsi l'amour désordonné des richesses. Aussi voyez-vous les hommes que possède cette passion, manquer au festin auquel ils out été conviés, et

décliner l'invitation seulement parce qu'ils sont trop attachés à leurs biens.

« C'est pourquoi les renards ont des tanières.»

Le Seigneur appelle *renards* ces hommes dont toute l'occupation est de déterrer et d'enfouir leur or, race vraiment perverse et fille de la terre. Il dit aussi d'Hérode dans le même sens :

« Allez et dites à ce renard que je chasse les démons et guéris les malades, aujourd'hui et demain; et le troisième jour je serai consommé.»

Au contraire, il nomme *oiseaux* du ciel, ceux que le *Ciel* a distingués des autres oiseaux, et qui vraiment purs sont toujours prêts à prendre leur *vol* vers la connaissance du Verbe *céleste*.

Les soucis n'accompagnent pas seulement les richesses, la gloire et le mariage. La pauvreté jette aussi dans des sollicitudes sans nombre celui qui ne sait pas en supporter le fardeau. La parabole de la semence qui tombe en quatre endroits différents, et périt *étouffée* par les *épines* et les buissons, sans avoir pu porter de fruit, désigne ces inquiétudes et ces tourments. Il est donc indispensable d'apprendre comment nous devons user des vicissitudes de la vie, afin qu'une vie sage et réglée par la connaissance soit pour nous un acheminement à la vie éternelle.

« J'ai vu l'impie grand et superbe comme les cèdres du Liban; et j'ai passé, dit l'Écriture, et il n'était plus; je l'ai cherché et je n'ai pas trouvé sa place. Gardez l'innocence ; ne perdez pas de vue la justice : le dernier jour du juste s'achève dans la paix.»

Tel sera l'homme dont la croyance est sincère et dont l'âme est toujours sereine.

« L'autre peuple honore Dieu du bout des lèvres ; mais son cœur 286 est loin de Dieu. Ils bénissent des lèvres et

maudissent du cœur. Ils l'out aimé en paroles et ils lui ont menti des lèvres. Mais leur cœur n'état pas vraiment avec lui, et ils ne sont pas restés fermes dans son alliance : qu'elles se taisent donc ces lèvres menteuses et que le Seigneur confonde la bouche qui trompe et la langue qui se glorifie I Il confondra ceux qui disent : nous glorifierons notre parole ; nos lèvres sont indépendantes, et quel est donc notre maître ? A cause de la désolation des opprimés et du gémissement des pauvres, je me lèverai, dit le Seigneur, je délivrerai celui qu'on méprise et je parlerai par sa bouche.»

C'est que le Seigneur est le Christ des humbles, et non de ceux qui s'élèvent sur son troupeau.

« N'amassez donc pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les dévorent, et où les voleurs fouillent et dérobent,»

dit le Seigneur, voulant couvrir de honte, peut-être les hommes que passionnent les richesses ; peut-être ceux que travaillent des soins et des sollicitudes de toute nature ; peut-être enfin, ceux qui aiment immodérément leur corps. En effet, les amours, les maladies, les pensées mauvaises, fouillent pour ainsi dire las derniers recoins de notre raison, et bouleversent l'homme tout entier. Notre véritable trésor est aux lieux où se trouve la divine parenté de notre âme. Aussi le Seigneur nous forme-t-il à cette justice qui rend à chacun ce qui lui est dû, en nous indiquant qu'il faut restituer à l'homme primitif et céleste, ce que nous avons acquis par la justice, et recourir à Dieu, en sollicitant sa miséricorde :

« Voilà la bourse qui ne s'use pas,»

le viatique de la vie éternelle,

« le trésor indéfectible du ciel, parce que miséricordieux, je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde, dit le Seigneur.»

Ces dernières paroles s'adressent également à ceux qui veulent être pauvres à cause de la justice : ils ont appris du précepte

« qu'elle est large et spacieuse la voie qui conduit à la perdition, et qu'ils sont nombreux les gens qui entrent par elle.»

De quoi parle ici le Seigneur? De l'amour des femmes, du désir de la gloire, de la passion du commandement, et des autres maladies semblables.

« Insensé, cette 287 nuit même on te redemandera ton âme ; et les biens que tu as préparés pour elle, à qui seront-ils ? »

Or, voici les termes du commandement :

« Gardez-vous de toute avarice : la vie d'un homme n'est point dans l'abondance des choses qu'il possède ; que sert en effet à un homme de gagner l'univers entier et de perdre son âme ? Ou, qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme ? C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, comment vous vous vêtirez : l'âme est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement.»

Le Seigneur vous dit encore:

« Votre père sait que vous avez besoin de toutes ces choses, cherchez donc premièrement le royaume des cieux et la justice; ce sont les choses importantes.»

Les moindres et celles qui touchent la nourriture

« vous seront données par surcroit.»

N'est-ce pas là un ordre formel d'embrasser la vie du gnostique? N'est-ce pas une exhortation à chercher la vérité dans nos paroles et dans nos actions ? Le Christ, divin instituteur de l'âme, n'estime donc pas la richesse d'après la magnificence du don, mais sur l'intention qui donne. Aussi

Zachée, dit-on, Matthias, selon quelques autres, ayant entendu le Seigneur qui lui disait : J'ai résolu de m'arrêter dans votre demeure :

« Seigneur, s'écria le chef des publicains, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, quoique ce soit, je lui rendrai quatre fois autant. »

Jésus lui dit :

« Le fils de l'homme étant venu aujourd'hui a retrouvé ce qui était perdu.»

Une autre fois, à l'aspect d'un riche qui jetait dans le tronc du trésor une offrande proportionnée à sa fortune, et une veuve qui y déposait deux pièces de monnaie, il dit:

« que la veuve avait offert plus que tous les autres.»

Le riche, en effet, avait donné de *son superflu*; la veuve avait donné de *son nécessaire.*

Mais comme tous les plans du Seigneur se rapportent à l'éducation de notre âme :

« Bienheureux, dit-il, ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre !»

Qui sont les hommes doux ? Ceux qui ont apaisé les dangereuses tempêtes que sou-288 lèvent au fond de leur cœur la colère. le désir, et les autres passions qui en dépendent. Il honore de ses éloges, non pas la douceur, qui est fille de la nécessité, mais celle qui résulte de la volonté et du choix. En effet, dans la maison du Seigneur, il y a plusieurs récompenses et plusieurs tabernacles, selon la différence des mérites sur la terre.

« Celui qui accueille le prophète comme prophète, dit le Seigneur, recevra la récompense du prophète; celui qui accueille le juste comme juste, recevra la récompense du

juste. Et quiconque accueillera l'un de ces moindres disciples, ne perdra point sa récompense. »

Ailleurs, par ces heures inégales en nombre, le Seigneur nous fait comprendre les différentes mesures de la vertu, suivant les mérites de chacun et la magnificence des rémunérations qui l'attendent.

Plus loin, la récompense égale accordée à chaque ouvrier de la vigne, c'est-à-dire le salut, que représente ici le denier, désigne l'égalité de droit, dans des mesures proportionnelles à la différence des heures et du travail. Les élus travailleront donc conformément aux récompenses et aux tabernacles dont ils ont été jugés dignes, ouvriers de l'œuvre ineffable et du service divin.

« Ceux qui ont été spécialement appelés, dit Platon, à surpasser les autres hommes par la sainteté de leur vie, sont ceux qui, après s'être délivrés et affranchis des liens de cette terre, comme d'une prison, s'élancent vers les demeures célestes. »

Il revient sur la même pensée en termes plus formels.

« Parmi ces hommes, dit-il, ceux que la philosophie a suffisamment purifiés, vivent absolument sans corps, pendant la durée des siècles, »

quoiqu'il les enveloppe d'une certaine forme, *aérienne* pour les uns, *ignée* pour les autres. Il ajoute :

« Et ils pénètrent dans les demeures qui sont plus magnifiques encore, mais qu'il serait difficile de décrire, outre d'ailleurs que présentement le temps nous manque. »

Voilà pourquoi le Seigneur a dit avec raison :

« Heureux ceux qui « pleurent, parce qu'ils seront *appelés* ! »

Car ceux qui pleureront dans le repentir leur mauvaise vie passée, répondront à la voix de cet *appel*. C'est là le sens

du mot grec *paraklèthènai*, consolation, appel.

289 Il y a deux sortes de pénitents : les uns, et ce sont les plus nombreux, se repentent par crainte des châtiments qu'ils ont mérités; les autres, et le nombre en est plus restreint, obéissent à une honte intérieure que le cri de la conscience excite dans leur âme. On peut marcher par l'une et par l'autre de ces voies ; quel est le lieu où ne veille la miséricorde divine ?

Le Seigneur dit encore :

« Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! »

La miséricorde n'est pas, comme certains philosophes l'ont cru, la douleur qu'occasionnent en nous les infortunes d'autrui, mais plutôt quelque chose de bon et de doux, dans le langage des prophètes.

« Je veux la miséricorde et non le sacrifice, dit le Seigneur. »

Il proclame miséricordieux, non pas seulement les hommes qui pratiquent la miséricorde, mais ceux aussi qui ont le désir de l'exercer, quoiqu'ils n'en aient pas les moyens, et sont dans la disposition de vaquer à ses œuvres. Il nous arrive souvent, en effet, de vouloir exercer la miséricorde, soit par une assistance pécuniaire, soit par une assistance corporelle, comme par exemple, de secourir les indigents, de soigner les malades, de visiter les malheureux, et de ne pouvoir mettre à exécution ce pieux dessein, soit que la pauvreté, soit que la maladie, soit que la vieillesse, autre maladie naturelle, nous en empêche. Le désir nous pousse ; mais un obstacle quelconque entrave l'accomplissement de nos désirs. La volonté recueille ici le même honneur que la puissance. Des deux côtés la volonté est égale, quoique la seconde l'emporte par les moyens d'action.

Comme il y a deux voies qui conduisent à la perfection du salut, les œuvres et la connaissance,

«Bienheureux, a dit le Seigneur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'il verront Dieu ! »

A bien considérer les choses, la connaissance est la purification de la partie de l'âme qui a le gouvernement, et c'est une œuvre bonne. Parmi les choses bonnes, les unes le sont par elles-mêmes, les autres, en tant quelles participent des premières ; c'est ce que nous disons des bonnes œuvres. Mais sans les choses intermédiaires, qui rentrent dans la classe de la matière; par 290 exemple, sans la vie, la santé, et les autres auxiliaires de nécessité ou de circonstance, point de bonnes ni de mauvaises actions. Le Seigneur veut donc que nous apportions à la connaissance de Dieu un cœur pur des appétits charnels, un esprit tout entier aux pensées saintes, afin que la partie supérieure de notre âme n'ait rien d'illégitime qui fasse obstacle à la grâce. Aussi, lorsque le disciple de la vérité, plongé dans la contemplation, est admis aux saintes familiarités de Dieu, il touche de près à cette impassibilité qui doit l'identifier à la Divinité: il n'a plus la science, il ne possède plus la connaissance ; il est la science et la connaissance elle-même.

« Bienheureux donc les pacifiques I »

c'est-à-dire ceux qui ont adouci et pacifié la loi qui combat contre les pensées de notre esprit, les menaces de la colère, les séductions de la volupté et les autres passions qui assiègent le jugement. Après avoir vécu dans la science des bonnes œuvres et de la véritable raison, ils seront réintégrés d'une manière encore plus intime dans le privilège de l'adoption. La *pacification* parfaite est celle qui, parmi toutes les vicissitudes de la terre, garde une fermeté inaltérable, proclame la Providence toujours sainte, toujours admirable, assise quelle est dans la science des choses divines et des choses humaines, et découvre à sa lumière, dans les

catastrophes qui troublent en apparence l'ordre de la nature, la merveilleuse harmonie de la création. Les pacifiques *pacifient* encore ceux qui sont assaillis par le péché, en leur apprenant à rentrer dans la foi et dans la paix. Mais la réunion abrégée de toute vertu, c'est notre Seigneur qui nous enseigne qu'il faut mépriser la mort, d'une manière plus parfaite encore et par amour pour Dieu.

« Bienheureux ceux qui souffrent la persécution à cause de la justice, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu! »

Ou, comme le veulent quelques commentateurs des paroles saintes :

« Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, parce qu'ils seront parfaits ! etc. Bienheureux ceux qui souffrent persécution à cause de moi, parce qu'ils auront une place où la persécution ne les atteindra pas! Vous serez bienheureux, ajoute-t-il, quand les hommes vous haïront, qu'ils [291] vous rejetteront, et repousseront votre nom comme mauvais, à cause du fils de l'homme, »

à la condition toutefois que nous n'aurons pas en abomination nos persécuteurs, que nous demeurerons fermes au milieu des supplices qu'ils nous infligent sans les haïr, à la pensée que l'épreuve est arrivée plus tard que nous ne l'espérions, bien persuadés, au contraire, qu'il y a un martyre au fond de toute épreuve qui nous arrive.

CHAPITRE VII.

Bienheureux ceux qui versent leur sang pour la cause de Dieu !

Et maintenant quelle est l'énormité du crime de l'apostat qui, transfuge de Dieu, a passé sous les drapeaux de Satan ? Il ment au Seigneur, ou pour mieux dire il ment à sa propre espérance, l'infidèle qui ne croit pas à Dieu. Et celui-là ne croit pas, qui n'accomplit pas les commandements imposés par lui. Mais quoi ? n'est-ce pas se renier soi-même, que de

renier le Seigneur? Oui, soi-même ; car on n'enlève pas au maitre sa souveraineté sur son domaine pour avoir rompu tous les liens qui unissaient au maitre. En reniant le Sauveur, on renie la *vie*, parce que *la lumière était la vie.* A ces lâches déserteurs, le Seigneur ne réserve pas l'expression *d'hommes de peu de foi*.

« Infidèles, hypocrites, dit-il, vous arborez l'étendard de mon nom ; puis vous trahissez vos serments. »

Par contre, il donne au fidèle le nom de *serviteur et d'ami.* C'est pourquoi qui s'aime véritablement lui-même, aime le Seigneur et confesse le salut pour sauver son âme. Or, si vous êtes décidé à livrer même votre vie par charité pour votre prochain, vous vous rappellerez que votre Sauveur est notre proche, puisque le Dieu qui sauve a été appelé, en considération de celui qui est sauvé, le Dieu de *près, le Dieu qui s'approche.* N'a-t-il pas choisi volontairement la mort pour vous rendre la vie? N'a-t-il pas souffert plutôt par amour pour vous, que pour satisfaire à la justice de Dieu ? De là lai vient le nom de frère. Celui qui souffre par amour pour Dieu a souffert pour son propre salut, et réciproquement, celui 292 qui meurt pour son propre salut souffre par amour pour le Seigneur. En effet, étant la vie lui-même, il a voulu souffrir à cause de nous, afin que sa passion fût notre vie.

« Pourquoi m'appelez-vous, Seigneur ! Seigneur ! s'écrie-t-il, et ne faites-vous pas ce que je dis ? car le peuple qui chérit des lèvres seulement le Seigneur est un autre peuple, »

et obéit à un autre docteur auquel il s'est volontairement vendu. Il n'en va pas de même de ceux qui gardent les préceptes du Sauveur. Ils lui rendent témoignage dans chacune de leurs actions ; dociles à sa volonté, autorisés par là même à l'appeler Seigneur, et attestant solennellement par leurs actions que celui auquel ils croient est bien le Dieu

pour lequel ils ont crucifié leur chair, avec ses convoitises et ses mouvements déréglés.

« Si nous vivons par l'esprit, dit l'apôtre, conduisons-nous aussi par l'esprit. Celui qui sème dans la chair ne recueillera de la chair que corruption, mais celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. »

Confesser le nom du Christ au prix de son propre sang parait être une mort bien cruelle à quelques hommes dont il faut plaindre les pensées toutes terrestres. Ils ne savent pas que cette porte de la mort est l'entrée de la vie éternelle. Quelles seront après la mort les récompenses de ceux qui auront saintement vécu, quels seront les supplices de ceux qui auront vécu dans l'injustice et le désordre? Ils se refusent à le comprendre, je ne dis pas seulement dans nos livres sacrés, où tous les préceptes parlent de ces châtiments et de ces récompenses, mais ils ferment même l'oreille aux instructions de leurs philosophes. Que dit la pythagoricienne Théano ?

« La vie serait réellement un joyeux banquet pour les méchants qui meurent, chargés de crimes, si leur âme n'était pas immortelle; la mort leur serait un gain. »

Platon a écrit dans le *Phédon* :

« Si la mort était la dissolution de tout l'homme, etc... »

Il ne faut donc pas s'imaginer avec le *Télèphe* d'Eschyle

« qu'il n'y a qu'une seule route pour descendre aux enfers ; »

car de nombreux chemins nous y conduisent, de nombreux péchés nous y entrainent.

Voilà probablement les esprits inquiets et flottants que le comique Aristophane livre en ces termes à la risée publique : 293

« Allez, hommes dont la vie est une pâle clarté, hommes qui passez comme la génération des feuilles, race débile, figures de cire, ombres vaines ; qui vous évanouissez comme un souffle, oiseaux dépourvus d'ailes, êtres d'un jour. »

On lit aussi dans Épicharme :

« Qu'est-ce que la vie de l'homme? Une outre pleine de vent. »

Mais nous, le Seigneur, nous a dit :

« L'esprit est prompt, la chair est faible, »

parce que

« l'amour des choses de la chair est ennemi de Dieu, »

comme l'explique l'apôtre,

« car il n'est point soumis à la loi de Dieu et ne peut l'être. Ceux qui vivent selon la chair ne peuvent plaire à Dieu. »

Et développant davantage sa pensée, de peur que l'on ne s'autorise de ses paroles pour répéter avec l'ingratitude d'un Marcion, que la créature est mauvaise, il ajoute :

« Mais si Jésus-Christ est en vous, quoique le corps soit mort à cause du péché, l'esprit est vivant à cause de la justice. »

Il poursuit :

« Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous, pourvu toutefois que nous souffrions avec Jésus-Christ, afin d'être glorifiés avec lui, comme ses héritiers. Or, nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qu'il a appelés selon son décret. Et ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit lui-même le premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a

aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. »

Vous voyez, par cet enseignement, que la charité est le principe du martyre. Voulez-vous maintenant être le *témoin* de Jésus-Christ, à cause des récompenses attachées aux bonnes œuvres? Écoutez de nouveau :

« Nous ne sommes sauvés que par l'espérance. Quand on voit ce qu'on a espéré, ce n'est plus de l'espérance; car, comment espérerait-on ce qu'on voit déjà? Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons par la patience. Et si nous souffrons pour la justice, dit Pierre, nous serons heureux. Ne crai- 294 gnez donc point les maux qu'ils veulent vous faire craindre, et n'en soyez pas troublés; mais rendez gloire, dans vos cœurs, à la sainteté de Jésus-Christ votre Seigneur, et soyez toujours prêts à répondre, pour votre défense, à tous ceux qui vous demanderont raison de l'espérance que vous avez. Mais que ce soit avec douceur et avec retenue, et conservant une conscience pure, afin que les détracteurs de la vie sainte que vous menez en Jésus-Christ, rougissent du mal qu'ils disent de vous. Si Dieu veut que vous souffriez, il vaut mieux que ce soit en faisant le bien qu'en faisant le mal. »

Si quelque railleur nous arrêtait ici par cette objection :

« Comment peut-il advenir que la chair, faible comme elle est, résiste aux puissances et aux esprits des dominations?»

Qu'il sache que, forts de l'assistance du Tout-Puissant et du Seigneur, et armés d'une généreuse confiance, nous luttons contre les puissances des ténèbres et contre la mort.

« Élevez la voix, dit le prophète. A votre premier cri, le Seigneur répondra : Me voici. »

Tel est l'auxiliaire invincible qui étend sur nous son bouclier.

« Lorsque Dieu vous éprouve par le feu des afflictions, dit Pierre, n'en soyez point surpris, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire ; mais réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de la gloire. Vous êtes bienheureux, si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, parce que la gloire et l'esprit de Dieu reposent sur vous. Selon qu'il est écrit : On nous livre tous les jours à la mort à cause de vous; on nous regarde comme des brebis destinées aux sacrifices. Mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par la vertu de celui qui nous a aimés. »

« Le secret que tu veux arracher de mon cœur, tu ne le connaîtras pas; non, quand même tu me livrerais aux flammes; non, quand même tu promènerais la scie mordante depuis ma tête jusqu'à mes pieds ; non, quand même tu me chargerais de mille liens. »

Ainsi parle sur la scène tragique une femme d'un courage vi- 295 ril. Antigène aussi, méprisant l'arrêt de Créon, répond avec audace:

« Cet ordre, ce n'est pas Jupiter qui me le donne. »

Mais nous, c'est Dieu qui nous intime ses ordres ; il lui faut obéir.

« Car, il faut croire de cœur, pour obtenir la justice; et confesser de bouche, pour obtenir le salut. »

C'est pourquoi l'Ecriture dit :

« Quiconque croit en lui ne sera point confondu. »

C'est donc avec raison que Simonide a écrit :

« La vertu habitait, dit-on, sur des rochers d'un accès difficile; aujourd'hui, elle visite, d'un pas rapide, une chaste

demeure. Elle ne peut être aperçue par les yeux de tous les mortels. Quiconque n'aura pas ruisselé de ces sueurs de l'âme, qui dévorent le cœur, ne gravira jamais au faite du courage. »

J'ouvre Pindare :

« C'est par le chemin des tribulations et des pénibles travaux que la jeunesse trouve la gloire. La lumière des hauts faits resplendit avec le temps et illumine les deux. »

Eschyle a écrit dans le même sens :

« Le mortel qui s'impose de rudes travaux, voit la gloire couronner ses labeurs. »

« Plus l'entreprise est haute, plus la récompense est belle, »

selon Héraclite.

« Montrez-moi, an contraire, un esclave qui ne tremble pas devant la mort. »

« Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de servitude pour nous conduire encore par la crainte, écrit Paul à Timothée, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse. Ne rougissez donc point de notre Seigneur, que vous devez confesser, ni de moi qui suis dans les fers pour lui. »

Tel sera, au jugement de l'apôtre, celui qui s'attache constamment au bien, celui qui a horreur du mal, et dont la charité est sincère et sans déguisement; car celui qui aime son prochain accomplit la loi. Or, si le Dieu auquel nous rendons témoignage est le Dieu de notre espérance, comme il l'est véritablement, confessons notre espérance, tendant de tous nos efforts vers ce but, et ce qui est le point capital, suivant l'apôtre, possédant toutes les lumières nécessaires. Les philosophes indiens disaient à Alexan-296 dre, roi de Macédoine :

« Tu pourras bien transporter nos corps d'un lieu dans un autre lieu; mais nos âmes, tu ne les forceras jamais à faire ce que nous ne voulons pas. Le feu, qui paraît un supplice si terrible aux autres hommes, nous le méprisons. »

C'est de là qu'Héraclite préférait la gloire à tous les biens du monde, et laissait au vulgaire, ajoutait-il,

« le stupide plaisir de se gorger de nourriture à la manière des animaux. »

« Car presque tous nos travaux sont pour le corps. C'est pour le protéger contre l'injure des saisons que nous bâtissons des édifices, c'est pour lui que nous arrachons l'argent aux entrailles de la terre, pour lui que nous ensemençons les champs, pour lui enfin les mille soins auxquels nous avons imposé des noms divers. »

A la multitude insensée de se consumer dans ces travaux inutiles ! Pour nous, l'apôtre nous dit :

« Sachons que le vieil homme a été crucifié en nous avec Jésus-Christ, afin que le corps de péché soit détruit et que désormais nous ne soyons plus esclaves du péché. »

L'apôtre, afin de nous montrer quel est le mépris du peuple pour la foi, et quels outrages elle reçoit de ses dédains, n'ajoute-t-il pas formellement :

« Il me semble que Dieu nous traite nous autres apôtres comme les derniers des hommes, comme des victimes destinées à la mort, nous livrant en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif; nous sommes nus et en butte aux outrages; nous n'avons point de demeure stable. Nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains ; on nous maudit et nous bénissons, on nous persécute et nous le souffrons, on nous blasphème et nous répondons par des prières, nous sommes devenus comme les ordures du monde. »

Platon a écrit quelque chose de semblable dans sa *République* :

« Appliquez-le juste à la torture ; arrachez-lui les yeux, il sera toujours dans la félicité. »

La fin que se propose le véritable Gnostique ne réside donc pas dans la vie de cette terre ; il aspire de toutes ses facultés à l'éternelle béatitude. à la royale amitié de Dieu. Qu'on le couvre 297 d'opprobres comme d'un vêtement ; qu'on le frappe d'exil, de confiscation, et enfin de mort, jamais on ne le dépouillera de sa liberté, ni de son bien principal, la charité qui l'unit à Dieu. La charité ! « elle supporte tout ; elle souffre tout, » parce qu'elle est bien convaincue que la divine Providence administre toute chose avec sagesse.

« Soyez donc mes imitateurs, je vous en conjure dit l'apôtre.

Le premier degré pour s'élever au-dessus de l'homme charnel, est le précepte uni à la crainte, par laquelle nous nous abstenons de toute injustice ; le second, c'est l'espérance par laquelle nous désirons le souverain bien ; la charité achève, comme cela est juste, et nous consomme dans les voies de la Connaissance. La Grèce païenne, après avoir attribué à une aveugle fatalité tout ce qui arrive, avoue, je ne sais comment, qu'elle obéit malgré elle. Écoutez du moins Euripide :

« Femme, retenez bien mes paroles. Point de créature ici-bas qui ne souffre. Ensevelir ses enfants, en engendrer d'autres, bientôt après mourir soi-même, tel est le douloureux partage de l'humanité. »

Le poète ajoute :

« Les maux que la nature nous impose, il faut les supporter, avec résignation et en sortir courageusement. Rien de ce qui est nécessaire n'est intolérable aux mortels. »

Mais ceux qui tendent vers la perfection ont pour but la vérité, (*la Gnose*) qui s'appuie sur cette trinité sainte, la Foi, l'Espérance, la Charité;

« la dernière est la plus excellente des trois. »

«Oui, certes, dit l'apôtre, tout est permis, mais tout n'est pas expédient. Tout est permis, mais tout n'édifie pas. »

Et ailleurs : «

Que personne ne cherche seulement sa propre satisfaction, mais encore le bien des autres, afin que l'on puisse en même temps faire et enseigner, édifiant et bâtissant sur ce qu'on édifie. »

Que la terre et tout ce qu'elle contient soit au Seigneur, c'est un point indubitable et hors de toute controverse; mais on ne doit point scandaliser la conscience de celui qui est faible.

« Quand je dis la conscience, je ne parle point de la vôtre, mais de celle d'autrui; car pourquoi m'exposerais-je à faire condamner par la conscience d'un autre, cette liberté que j'ai de manger de 298 tout ! si je prends avec action de grâces ce que je mange, pourquoi ferais-je mal parler de moi pour une chose dont je rends grâce à Dieu ? Soit donc que vous mangiez ou que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites-le toujours pour la gloire de Dieu. En effet, quoique nous marchions dans la chair, les armes avec lesquelles nous combattons ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu pour détruire les forteresses ennemies et renverser les raisonnements humains et tout ce qui s'élève avec orgueil contre la science du Seigneur.»

Couvert de ces armes, le véritable Gnostique s'écrie : Seigneur, fournissez moi l'occasion de combattre, et recevez cette manifestation que je vous dois. Qu'il vienne cet ennemi redoutable. Fort de mon amour pour vous, je méprise tous ses assauts.

« Garde toutes les choses humaines, la vertu est la seule qui ne reçoive pas du dehors son salaire : elle est à elle-même sa plus noble récompense. »

« Revêtez vous donc, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience; mais surtout ayez la charité, qui est le lien de la perfection. Faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à la quelle vous avez été appelés, pour ne faire qu'un corps, et soyez reconnaissants, »

vous qui, retenus encore dans la chair, vous reposez déjà, comme les anciens justes, dans la tranquillité de l'âme et le calme des passions.

CHAPITRE VIII.

Dans l'Eglise, les hommes, les femmes, les esclaves, tous sont candidats du martyre.

Les Aesopiens, les Macédoniens et les Spartiates n'étaient pas les seuls qui supportassent avec courage les tortures, comme nous le dit Eratosthène dans son livre *Des biens et des maux*. En effet, Zénon d'Élée, qu'on avait appliqué à la question pour lui arracher un secret, résista au supplice sans rien déclarer. Il y a mieux ; sur le point d'expirer, il se coupa la langue de ses dents, et la cracha au visage du tyran, Néarque [299] selon les uns, Démyle selon les autres. Théodote le pythagoricien, et Paul, disciple de Lacyde, en firent autant, ainsi qu'on le voit dans l'ouvrage de Timothée de Pergame, intitulé : *Courage des Philosophes,* et aussi dans les *Éthiques* d'Achaïque. Citons encore le romain Posthumius. Prisonnier de Peucétion, non-seulement il garda dans les tortures le secret qui lui avait été confié, mais plongeant sa main dans le feu comme s'il l'eût étendue sur un vase, il resta impassible et dans la même attitude. Je ne veux pas rappeler l'héroïque exclamation d'Anaxarque sous les pilons de fer d'un tyran :

« Broie le sac d'Anaxarque, disait-il ; pour Anaxarque, tu ne le broieras pas. »

Ainsi donc l'espérance de la béatitude, et l'amour que nous avons pour Dieu, demeurent libres et sans plaintes comme sans murmures au milieu des vicissitudes de la vie. Que l'espérance et l'amour tombent au milieu des animaux les plus féroces, qu'ils soient consumés par la flamme dévorante, qu'ils soient aux prises avec les instruments de mort des bourreaux, attachés à Dieu par des liens indissolubles, ils s'élèvent sans avoir jamais connu la servitude vers les demeures du ciel, abandonnant aux hommes la dépouille du corps, la seule chose sur laquelle ceux-ci aient quelque pouvoir.

Une nation barbare qui n'est pas étrangère à la philosophie, élit chaque année, dit-on, un des siens pour l'envoyer en députation auprès du demi-dieu Zamolxis, autrefois disciple et ami de Pythagore. Celui qui a été jugé le plus digne est immolé, tandis que ceux qui ont brigué le même honneur, mais sans l'obtenir, s'affligent d'avoir été rejetés d'un sacrifice que couronne la béatitude.

L'église entière est pleine de fidèles, soit hommes courageux, soit chastes femmes, qui, pendant tout le cours de leur vie, ont médité sur la mort par laquelle nous revivons en Jésus-Christ. Quiconque règle sa conduite sur nos croyances et nos mœurs, qu'il soit barbare, grec, esclave, vieillard, enfant ou femme, peut connaitre la véritable philosophie, même sans le secours de l'étude et des lettres ; car la sagesse est le partage de tous les hommes qui l'ont embrassée. Un point avoué parmi 300 nous, c'est que la nature, la même dans chaque individu, est capable des mêmes vertus. Assurément il ne paraît pas que la femme, en ce qui touche l'humanité, ait une nature, et que l'homme en ait une autre. Il y a évidemment dans tous communauté de nature, et par conséquent communauté de vertu. Que si la tempérance, la justice, et les autres vertus qui en dérivent,

sont exclusivement les vertus de l'homme, dès lors il n'appartient qu'à l'homme seul d'être vertueux; voilà la femme condamnée nécessairement à l'injustice et à l'intempérance. Mais cela est honteux, même à dire. La tempérance, la justice, et généralement les autres vertus, réclament les efforts communs de la femme aussi bien que de l'homme, de l'esclave ou du citoyen, puisqu'il n'y a, le fait est avéré, qu'une seule et même vertu pour une seule et même nature. Nous ne voulons pas dire toutefois que la femme, en tant que femme, ait la même organisation que l'homme. La Providence a établi, pour l'avantage mutuel des deux sexes, une certaine différence, en vertu de laquelle l'un est la femme, et l'autre l'homme. Nous disons donc que la conception et l'enfantement appartiennent à la femme, en tant que femelle, mais non en tant que membre de la famille humaine. Si aucune différence ne séparait l'homme de la femme, l'un et l'autre agiraient de même, seraient affectés de même. Égale de l'homme sous le rapport de l'âme, la femme peut donc s'élever à la même vertu ; mais considérée dans sa structure particulière, son lot est de concevoir, d'enfanter, et de surveiller l'intérieur de la maison.

« Car je veux, dit l'apôtre, que vous sachiez que Jésus-Christ est le chef de tout homme, et que l'homme est le chef de la femme. L'homme n'a point été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme. Toutefois, ni la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme n'est point sans la femme, en notre Seigneur. »

Ainsi, de même que nous disons à l'homme : sois tempérant, triomphe des plaisirs ; de même nous disons à la femme de pratiquer la tempérance, et de s'exercer à lutter contre les plaisirs. Que nous conseille l'apôtre ?

« Or je vous dis : Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez 301 point les désirs de la chair, car la chair s'élève contre l'esprit et l'esprit contre la chair. »

L'esprit et la chair sont donc opposés l'un à l'autre, non pas de la même manière que le mal est opposé au bien, mais comme des antagonistes qui se combattent utilement. L'apôtre ajoute :

« De sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez. Or il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les discussions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les ivrogneries, les débauches, et autres crimes semblables. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète encore, ceux qui les commettent, ne possèderont point le royaume de Dieu. Mais les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la continence, la bonté, la foi et la douceur»

Ce mot, *chair*, désigne les pécheurs, sans doute, de même que le mot *esprit*, désigne les justes. De plus, il faut nous armer de courage, pour nous établir dans la résignation et la patience, afin que si

« quelqu'un nous frappe sur une joue, nous présentions l'autre, et que si quelqu'un nous enlève notre manteau, nous lui abandonnions aussi notre tunique, »

réprimant ainsi notre colère par la fermeté de l'âme.

Nous n'exerçons pas les femmes aux vertus guerrières, pour ni faire d'autres amazones, puisque nous voulons que les hommes eux-mêmes *soient pacifiques*. On nous dit cependant que les femmes sarmates vont à la guerre comme les hommes, que les femmes des Saces paraissent sur le champ de bataille, lançant des flèches derrière elles, dans une fuite simulée, et à côté de leurs époux. Je sais encore que les femmes voisines de l'Ibérie, partagent les travaux et les fatigues de l'homme qu'elles n'interrompent même pas pendant leur grossesse, ou sur le point d'enfanter. Souvent même, au plus fort du travail, la femme accouche, relève son

enfant et le porte chez elle. Les femmes surveillent la maison comme les hommes, chassent comme eux, mènent paître les troupeaux comme eux.

302 « La Crétoise quoique enceinte, s'élançait rapidement sur les pas d'un cerf.»

La véritable philosophie est donc un devoir pour les femmes comme pour les hommes, bien que les hommes par leur supériorité occupent partout le premier rang, à moins qu'ils ne s'énervent dans la mollesse. La discipline et la vertu sont donc nécessaires à l'espèce humaine, s'il est vrai qu'elles tendent au bonheur. Dès lors, comment ne point blâmer Euripide de ses emportements sur ce point? Ecoutez-le ! ici,

«Toute femme est plus méchante que son mari, celui-ci eût-il épousé la plus vertueuse des femmes; là, toute femme sage et prudente est l'esclave du mari; celle qui n'est ni sage ni prudente, l'emporte en folie sur son époux.»

« Rien de meilleur, ni de plus désirable que le bonheur de deux époux, unis dans les mêmes sentiments et rassemblés sous le même toit.»

Toutefois la tête est ce qui a le commandement :

« Si le Seigneur est la tête, le chef de l'homme, et l'homme le chef de la femme, l'homme est le maître de la femme, comme étant l'image et la gloire de Dieu.»

C'est pourquoi l'apôtre dit aussi dans son épître aux Éphésiens :

« Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu : que les femmes soient soumises à leurs maris, comme au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est aussi le Sauveur. Comme l'Église est donc soumise à Jésus-Christ, de même aussi les femmes doivent être soumises en tout à leurs maris. Et vous, maris, aimez

vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise. C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime soi-même ; car, jamais personne n'a haï sa propre chair.»

L'apôtre dit encore pareillement dans son épitre aux Colossiens :

« Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il le faut, en ce qui est selon le Seigneur ; maris, aimez vos femmes et ne leur soyez point amers. Enfants, obéissez en tout à vos pères et à vos mères; car cette soumission [303] est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. Serviteurs, obéissez à tous ceux qui sont vos maitres suivant la chair, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte du Seigneur. Faites de bon cœur tout ce que vous ferez, comme le faisant pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur le salaire de l'héritage : vous servez le Seigneur Jésus-Christ. Car, celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice, et Dieu ne fait point acception des personnes. Maitres, rendez à vos serviteurs ce que l'équité et la justice demandent de vous, à la pensée que vous avez aussi bien qu'eux un maitre dans les cieux, où il n'y a ni gentil, ni juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni scythe, ni esclave, ni homme libre, mais où Jésus-Christ est tout en tous; or l'Église de la terre est l'image de l'Église du ciel.»

Voilà pourquoi nous demandons dans nos prières

« que la volonté de Dieu soit faite aussi sur la terre comme dans le ciel. Revêtons-nous donc d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, nous supportant mutuellement, nous pardonnant les uns les autres les sujets de plainte que nous pouvons avoir ; comme le Seigneur nous a pardonné, pardonnons-nous aussi de

même. Mais la charité est au-dessus de tout cela; elle est le lien de la perfection. Faites régner dans vos cœur la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés pour ne faire qu'un corps, et soyez reconnaissants.»

Rien n'empêche, en effet, que nous ne répétions souvent le même texte sacré, pour confondre Marcion, si toutefois il est capable de se repentir, et de se convaincre que tout fidèle doit être reconnaissant envers le Créateur qui nous a appelés, et nous a prêché l'Évangile par l'incarnation du Verbe. Par là donc nous est clairement démontrée l'unité qui nait de la foi, et de plus quel est le caractère de la perfection. Aussi, en dépit de quelques docteurs, et malgré leur opiniâtre résistance, la femme et l'esclave, eussent- 304 ils à redouter des supplices de la part d'un époux ou d'un maître, pratiqueront la véritable philosophie.il y a mieux :que l'homme libre soit menacé de la mort par un tyran, qu'il soit traduit devant les tribunaux, et traîné aux derniers supplices, qu'il y ait danger pour lui de tout perdre, jamais on ne le détachera, n'importe les moyens, de l'adoration du vrai Dieu; jamais la femme, demeurât-elle avec un mari pervers; jamais le fils, eût-il un père dépravé; jamais l'esclave, appartînt-il à un maître cruel ; ne manqueront de courage pour suivre la vertu. S'il est beau et glorieux à l'homme de mourir pour la vertu, pour la liberté, pour lui. Même, le même acte est beau et glorieux pour la femme. Ce n'est pas là un privilège accordé à la nature masculine; c'est le droit de tout ce qui est bon. Tout vieillard donc, tout jeune homme, toute femme, tout esclave qui obéit aux préceptes, vivra dans la foi, et au besoin mourra pour la foi, je me trompe, se vivifiera par sa mort. Nous savons que plus d'un fils, plus d'une femme, plus d'un esclave, est arrivé au dernier degré de la perfection, malgré un père et une mère, malgré un époux, malgré un maître. Vous tous qui êtes décidés à vivre pieusement, il ne faut pas que votre zèle s'éteigne ou se ralentisse à l'aspect des obstacles. Loin de

là; redoublez d'ardeur et luttez avec courage de peur que votre défaite ne vous enlève à vos résolutions, les meilleures et les plus indispensables. Que l'on puisse un instant mettre en question lequel il vaut mieux d'entrer en partage du Tout-puissant, ou de choisir les ténèbres du démon, je ne le pense pas. Les choses que nous faisons en considération des autres, nous les faisons toujours, les yeux fixés sur l'intérêt de ceux en faveur de qui nous travaillons, et n'ayant d'autre règle que de leur être agréables. Mais dans les choses que nous faisons plutôt pour nous que dans un intérêt étranger, nous y apportons un zèle qui ne se dément pas, qu'elles aient ou qu'elles n'aient pas l'approbation d'autrui. Que si quelques biens, dont la possession est indifférente en soi, paraissent cependant mériter qu'on en poursuive l'acquisition malgré les résistances et les difficultés, à plus forte raison faudra-t-il rendre 305 des combats pour la vertu, sans autre considération que celle du beau et du juste, sans nous inquiéter de ce qui se dit autour de nous. Elles sont donc belles les paroles qu'Epicure adressait à Ménœcée quand il lui écrivait :

« Jeune, livrez-vous sans retard à la philosophie ; vieillard, ne vous lassez pas de la philosophie; car il n'est jamais ni trop tôt, ni trop tard pour acquérir la santé de l'âme. Dire que le temps de la philosophie n'est pas encore venu pour soi, ou bien qu'il est passé, c'est dire à peu près que le temps de la félicité n'est pas encore venu ou qu'il est déjà passé. La philosophie est donc nécessaire à la jeunesse comme à la vieillesse; à celle-ci, pour qu'en vieillissant, elle rajeunisse par les vertus, grâce au mérite de ses actions passées ; a la jeunesse, afin qu'elle soit a la fois jeune et vieille par le calme et la sécurité de l'avenir. »

CHAPITRE IX.

L'auteur rassemble et explique ce que le Christ a dit sur les avantages du martyre.

Le Seigneur a dit formellement du martyre, (nous allons réunir ici les divers passages semés ça et là, qui ont trait à cette matière) ; le Seigneur a dit formellement :

« Or, je vous le déclare, quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera devant les anges de Dieu. Mais celui qui me renoncera devant les hommes, je le renierai lui-même devant les anges ; car celui qui rougit de moi et de mes paroles, au milieu de cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra accompagné de ses anges, dans la gloire de son Père. Quiconque donc m'avouera devant les hommes, moi aussi je l'avouerai devant mon père, qui est dans les cieux. — Quand on vous conduira dans les synagogues ou devant les magistrats, ne vous inquiétez pas comment vous répondrez, ni de ce que vous direz; car le Saint-Esprit vous enseignera au même instant ce qu'il faudra dire. »

306 Héraclion, le disciple le plus renommé de Valentin, voulant expliquer ce passage, dit que l'on confesse le Seigneur de deux manières ; l'une par la foi et les actes, l'autre par la parole. Le témoignage que l'on rend au Seigneur par la parole, est surtout celui que l'on rend devant les puissances de la terre.

« Plusieurs, poursuit-il, pensent que c'est là l'unique témoignage. Ils se trompent grossièrement. Les hypocrites aussi peuvent confesser le Seigneur de cette manière; mais nulle port on ne trouvera la preuve que ce texte comporte un sens si rigoureux. Les élus n'ont pas tous confessé le Seigneur par la parole et ne sont pas tous morts pour son nom. De ce nombre sont Mathieu, Philippe, Thomas, Lévi, et beaucoup d'autres. Le témoignage public et solennel, loin d'être imposé à tous, est une faveur spéciale et de circonstance. Mais le témoignage que l'on rend au Christ par des œuvres et des actes conformes à la foi que nous avons en lui, voilà le témoignage général, universel ; à ce

témoignage universel, vient s'adjoindre le témoignage particulier, celui que l'on rend en face des puissances, quand il le faut, et que la raison le demande. Coûtera-t-il beaucoup au fidèle de confesser, par la sincérité de la parole, celui qu'il confessait déjà par la sincérité de l'affection ? Remarquons-le bien, c'est avec une haute sagesse que le Seigneur a dit de ceux qui lui rendent témoignage : « Ceux qui *me* confessent, » et de ceux qui « apostasient ; « Ceux qui *me* renoncent ; » car ces derniers auraient beau le confesser de bouche, ils le renoncent en effet, dès qu'ils ne le confessent pas par leurs actes. Ceux-là seuls confessent *son nom*, qui vivent dans le témoignage et dans les actes qu'il approuve, en sorte que c'est lui-même qui confesse dans leur personne, parce qu'il habite en eux et qu'ils habitent en lui. Voilà pourquoi il ne peut jamais se renoncer lui-même. Ceux qui le renoncent, ce sont ceux qui n'habitent pas en lui. Examinez bien ses paroles, il n'a pas dit : « Celui qui renoncera *en moi,* mais celui qui *me renoncera*, puisque tout homme qui est en lui ne le renonce jamais. Quant à ces mots : *devant les hommes,* il faut les entendre [307] et des hommes qui cherchent le salut, et des païens qui nous poursuivent. Témoignage de conduite devant ceux-là ; témoignage de conduite et de parole devant ceux-ci. Voilà pourquoi ils ne peuvent jamais renoncer le Seigneur. Ceux qui le renoncent, ce sont ceux qui n'habitent pas en lui. »

Ainsi parle Héraclion; et dans le reste du passage, il semble s'accorder avec nous. Mais il a oublié un côté de la question. Il ne songe pas que si, sans avoir jamais confessé *le Christ devant les hommes*, soit par ses actions, soit par ses paroles, il arrive néanmoins qu'on le confesse par la parole devant les juges, sans faillir au milieu des tortures jusqu'à la dernière heure, on atteste par là que l'on croit en lui du fond du cœur. Cette disposition généreuse, que la mort n'a pu altérer, efface jusque dans leurs principes, tous

les vices que tes désirs charnels engendraient en nous. C'est comme une pénitence en action, qui se grossit soudain dans les derniers moments, et nu éclatant témoignage rendu au Seigneur par la bouche qui le confesse.

Mais si l'*esprit du Père rend témoignage en nous*, comment, au dire d'Héraclion, seraient-ils encore des hypocrites, ceux qui confessent le Seigneur par la parole seulement? A quelques-uns, s'il le faut, il sera donné de justifier la foi par leurs, discours, afin que leur martyre et leur témoignage soient utiles à la communauté. Les membres de l'Eglise sont fortifiés par leur courage. Ceux des Gentils qui ont cherché la voie du salut avec un zèle ardent, admirent et sont attirés à la foi; tout le reste demeure frappé d'étonnement et d'admiration.

Confesser le Seigneur est donc un devoir absolu, puisqu'il est en notre pouvoir de l'accomplir : faire l'apologie de la religion et la défendre par ses paroles, n'est pas un devoir absolu, puisqu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de l'accomplir.

« Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. »

Est-il un homme d'un jugement sain, qui ne préfère à l'esclavage du démon la royauté en Dieu ?

« Assurément il en est qui font profession de connaitre Dieu, dit l'apôtre; mais ils le renoncent 308 par leurs actions, étant abominables et incapables de toute bonne œuvre. »

Ceux qui se bornent à ce témoignage, auront au moins, à l'expiration de leur vie, une bonne œuvre a présenter au Seigneur. Le martyre est donc un baptême glorieux qui lave tous les péchés. On lit dans le Pasteur :

« Vous échapperez à celle bête féroce, si votre cœur est pur et sans tache.»

Que dit le Seigneur lui-même ?

« Satan a désiré te passer au crible, et moi j'ai prié pour toi. »

Le Seigneur seul a bu le calice, pour purifier et les bommes qui lui dressaient des pièges, et ceux qui ne le connaissaient pas encore. A son exemple, les apôtres, en leur qualité de gnostiques et de parfaits véritables, ont souffert pour les églises qu'ils ont fondées. Il suit de là que les gnostiques, fidèles imitateurs des apôtres, doivent se préserver de tout péché et aimer le prochain par amour pour Dieu, afin que si le danger les appelle, ils supportent sans scandale les épreuves qui les affligeront, et qu'ils boiven*t le calice du Seigneur* pour son église.

Il est donc vrai, tous ceux qui par leurs actions pendant leur vie, tous ceux qui par leurs discours devant les juges, confessent le nom du Christ, qu'ils cèdent aux mouvements de l'espérance ou de la crainte, valent mieux que ceux qui confessent le salut des lèvres seulement ; mais que le Chrétien s'élève jusqu'à la charité, martyr bienheureux, martyr consommé, il a rendu par le Seigneur un témoignage parfait aux commandements et à l'auteur des commandements. Il a prouvé qu'il est le frère de Notre-Seigneur en le chérissant, en se livrant lui-même pour Dieu sans réserve, en restituant avec amour et reconnaissance le dépôt à la garde duquel il était préposé, en rendant à Dieu l'homme que Dieu redemandait.

CHAPITRE X.

L'auteur reprend avec sévérité ceux qui se livraient d'eux-mêmes aux persécuteurs.

« Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une 309 autre. »

Le Seigneur ne nous conseille pas ici la fuite, parce que endurer la persécution serait un mal ; il ne veut pas non plus, qu'en fuyant, nous cédions à la crainte de la mort. Quel

est donc son dessein ? Que nous ne soyons pour personne les auteurs ni les complices d'un mal, ni pour nous-mêmes, ni pour le persécuteur, ni pour le bourreau. Car il somme, pour ainsi dire, chacun de nous de veiller à sa conservation. Désobéir, c'est agir en téméraire, et se jeter imprudemment au milieu dn péril. Si celui qui met à mort *la créature de Dieu* pèche envers Dieu, celui qui se livre volontairement aux juges est complice dn meurtre. Tel est l'homme qui, au lieu d'éviter la persécution, court audacieusement au-devant de la persécution. Tel est l'homme qui seconde, autant qu'il est en lui, la méchanceté du persécuteur. A-t-il appelé sur lui son courroux ? il en est responsable; il a provoqué la bête féroce. J'en dis autant, s'il fournit quelque matière à un combat, à un dommage, à un procès, ou bien à des inimitiés : il déchaine la persécution. C'est dans ce but qu'il nous a été prescrit de ne rien retenir par de vers nous des choses de ce monde, mais

« d'abandonner notre tunique à celui qui nous enlève notre manteau. »

Le Seigneur n'a pas seulement voulu que nous demeurassions libres de tout attachement immodéré; il a craint qu'en revendiquant ces biens terrestres, nous n'exaspérassions contre nous ceux qui nous en disputent la possession, et que nos résistances ne les excitassent à blasphémer le nom chrétien.

CHAPITRE XI.

Réponse à cette objection : Dieu prend soin de vous ; pourquoi êtes-vous dans la souffrance?

« Si Dieu prend soin de vous, pourquoi la persécution et la mort vous frappent-elles? Ou bien est-ce lui qui vous livre à ces tribulations, s'écrient nos adversaires? » — Nous ne pensons pas que la volonté du Seigneur soit que nous tombions dans l'adversité. Mais nous nous souvenons qu'il nous a prédit 310 que dans les temps à venir, nous serions

persécutés, mis à mort et attachés à la croix pour son nom. Que nous fussions persécutés, telle n'a pas été sa volonté ; mais il nous a signalé d'avance les tribulations auxquelles nous serions exposés, afin de nous exercer, par la révélation anticipée de nos épreuves, à la patience et à la résignation auxquelles il a promis l'héritage. Encore est-il que nous ne sommes pas les seuls à mourir : des milliers de condamnés périssent à côté de nous.

— Fort bien, poursuit-on; mais ces condamnés sont des malfaiteurs, ils sont punis justement.

— Ainsi donc, nos adversaires rendent un involontaire témoignage à notre justice. On nous immole injustement à la justice ! Mais la violence du juge ne renverse pas la providence de Dieu. Il faut que le juge soit maitre de sa sentence. Convient-il que, pareil à un instrument dont on presse les cordes inanimées, il obéisse à une cause étrangère, et reçoive d'ailleurs ses impressions? Voilà pourquoi celui qui nous juge, est interrogé a, son tour sur ses jugements, sur l'usage de sa liberté et sur la fermeté d'âme qu'il a opposée aux menaces. Nous sommes innocents, et le juge nous poursuit comme des violateurs de la loi et des criminels, parce qu'il ne connait pas nos actions, parce qu'il ne veut pas les connaitre. Loin de là; il se laisse entrainer à d'aveugles préventions, ce qui fait qu'il tombe lui-même sous le jugement de Dieu. On nous persécute donc, non pas que l'on nous ait convaincus de quelque crime, mais sur la vaine opinion que nous sommes nuisibles au monde, par cela seul que nous sommes Chrétiens. On nous persécute encore, parce que, non contents d'être Chrétiens pour nous-mêmes, notre conduite est une prédication qui engage les autres à nous imiter.

— Mais pourquoi ne vous vient-il aucun secours dans le feu des persécutions, s'écrient encore nos adversaires?

— Nous n'éprouvons aucun dommage, au moins en ce qui nous touche personnellement. Délivrés par la mort, nous prenons notre vol vers le Seigneur, et cette transformation ne nous affecte pas plus que le passage d'une période de la vie à 311 une autre période. Avec un peu de sagesse, nous devons de la reconnaissance à ceux qui nous fournissent l'occasion d'un prompt départ, pourvu que ce soit l'amour de Dieu qui soutienne notre martyre. Si telles n'étaient pas nos dispositions, la multitude ne verrait en nous que des scélérats. Que si elle connaissait elle-même la vérité, tous les hommes se jetteraient dans les voies du Christianisme, et dès lors il n'y aurait plus d'élection. Mais non ; notre foi « étant la lumière du monde, » atteste l'incrédulité de la foule.

« En effet, ni Anytas, ni Mélitus ne me feront aucun mal; ils ne le peuvent, car je ne crois pas qu'il soit au pouvoir du méchant de nuire à l'homme de bien (3). »

C'est pourquoi chacun de nous peut s'écrier avec confiance :

« Le Seigneur est avec moi ; je ne craindrai pas. Que peut l'homme contre moi ? Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le supplice ne les atteint pas. »

CHAPITRE XII.

Réfutation de Basilide qui regarde le martyre comme une sorte de supplice mérité par les prévarications précédentes.

Basilide, dans le vingt-troisième chapitre de ses Exégétiques, avance la proposition suivante, à l'occasion de ceux qui subissent le martyre.

« Je le déclare, tous ceux qui sont en butte à ce que je nomme les afflictions, sans doute pour avoir failli à leur insu dans d'autres épreuves, sont amenés à ce bien par une bonté providentielle. Elle permet qu'ils soient traduits devant les tribunaux, pour des motifs tout différents, afin qu'ils ne soient pas, comme des condamnés ordinaires,

livrés au supplice pour des délits incontestables, ni chargés d'opprobres, comme l'adultère ou le meurtrier. On ne les accuse que d'être Chrétiens, ce qui les console de leurs douleurs, ou pour mieux dire, en détruit même jusqu'à l'apparence. Si quelque fidèle est livré aux tourments, sans avoir commis aucune 312 faute, ce qui est rare, il ne pourra point imputer ce qu'il souffre à la malice et à la perversité des puissances ; il souffrira comme souffre l'enfant qui paraît n'avoir pas péché. »

Basilide ajoute un peu plus bas :

« De même donc que l'enfant qui n'a pas péché auparavant, ou du moins qui n'a commis par lui-même aucune faute, par cela même qu'il porte en lui le germe du péché, gagne à être livré à la souffrance, quoique la souffrance lui fasse sentir ses durs aiguillons ; de même, s'il se rencontre un homme parfait qui souffre ou qui ait souffert, sans avoir jamais prévariqué par lui-même, ses souffrances partiront du même principe et auront le même caractère que celles de l'enfant. Il a en lui-même la faculté qui pèche; s'il n'a point failli, l'occasion seule lui a manqué. Il ne faut donc point lui tenir compte de son apparente innocence. Pourquoi cela ? Tout homme qui a la volonté de commettre un adultère, est adultère, bien qu'il n'ait pas consommé l'adultère ; tout homme qui a la volonté de commettre un meurtre, est meurtrier, bien qu'il n'ait pas consommé le meurtre; il en va de même de ce prétendu juste qui n'a pas péché. Du moment que je le vois souffrir, ne fût-il coupable d'aucun méfait, je le déclare méchant, par cela seul qu'il avait en lui la volonté de pécher. En effet, on me fera dire tout au monde, avant de me contraindre à taxer de cruauté la Providence. »

Plus bas encore, Basilide parle ouvertement du Seigneur comme d'un homme :

« Si, laissant de côté tout ce qui précède, vous essayez de me confondre, en vous appuyant de certains noms; si vous me dites, par exemple : un tel a souffert, donc un tel a péché ; je vous répondrai, avec votre permission: il n'a pas péché, mais il était semblable à l'enfant qui souffre. Que si vous me pressez plus vivement encore, j'ajouterai : citez-moi l'homme que vous voudrez, il est homme, et Dieu est juste; car nul, ainsi qu'il a été dit, ne sortit pur d'une source impure. »

Basilide s'étaye de ce principe, que les âmes ayant péché dans une vie antérieure reçoivent ici-bas le châtiment de leurs péchés; l'âme de l'élu est punie par la gloire du martyre; celle 313 de tout autre, est purifiée par le supplice qui lui est propre. Cet échafaudage tombe, quand on fait réflexion qu'il est en notre pouvoir de confesser le Christ, et de subir ou non le châtiment du martyre. Pour quiconque renie le Seigneur, la Providence de Basilide n'existe plus. Réponds-moi, Basilide ! voici le Chrétien qui a été arrête. Est-ce par la volonté ou non de la Providence que ce captif rendra témoignage et sera puni ? S'il renie le Seigneur, il ne sera pas châtié. Que devient alors l'expiation? Le confesseur descend-il dans l'arène pour rendre témoignage? Il rendra témoignage malgré lui. Mais comment la gloire et les palmes de l'éternité peuvent-elles être la récompense d'un martyre, où le Seigneur a été confessé sans que la volonté y ait eu part ? Dira-t-on, au contraire, que la Providence n'a pas permis que celui qui voulait pécher consommât la faute ? C'est lui imputer du même coup une double injustice; d'abord, elle ne délivre pas l'infortuné que l'on traîne à la mort à cause de la justice, ensuite elle vient en aide à celui qui avait la volonté de prévariquer. Le premier agit d'après sa propre impulsion. Le second, enchaîné dans sa volonté perverse et injustement favorisé, ne peut en venir aux actes qu'il a résolus.

Disons-le sans hésiter, il est impie, le téméraire qui déifie Satan et ose transformer le Seigneur en homme pécheur. Lorsque le démon nous tente, sachant bien ce que nous sommes, mais ignorant si nous résisterons, avec le désir néanmoins de ruiner notre foi, il essaie de nous attirer à lui. Son pouvoir ne va pas plus loin. La Providence s'est proposé un triple but. Elle veut que nous nous sauvions par nos propres efforts, la loi étant là pour nous aider; elle veut que le tentateur soit couvert de honte par l'échec qu'il reçoit ; elle veut enfin que la foi de ses serviteurs se fortifie par ces exemples, et que la lumière arrive dans la conscience des infidèles que l'héroïsme des martyrs a déjà frappés d'admiration.

Mais si le martyre est une rémunération, obtenue par le supplice, il en va de même de la foi et de la doctrine, causes du martyre. La foi et la doctrine sont donc les auxiliaires du supplice. Connaissez-vous assertion plus absurde ?

314 L'âme passe-t-elle d'un corps dans un autre corps ? Quelle est l'intervention du démon? nous traiterons de ces matières en leur temps. Pour le moment, ajoutons cette réflexion à ce que nous avons déjà dit. Que devient désormais la foi, si le martyre n'est plus que la punition de fautes commises dans une vie antérieure? Que devient cet amour de Dieu, qui endure la persécution et persévère à cause de la vérité? Que devient le mérite du confesseur ? Que devient l'infamie de l'apostat? A quoi sert encore de régler sa conduite, de crucifier ses désirs, et de n'avoir haï aucune créature ?

Mais si, d'après le témoignage de Basilide lui-même, l'un des caractères de la volonté divine dont nous parlons est de *tout aimer*, parce que les parties d'un tout conservent des rapports de relation et d'harmonie avec l'ensemble ; si un autre caractère est de *ne rien désirer,* et un troisième de *ne rien haïr,* qu'arrive-t-il ? Que les bûchers s'allument par la volonté de Dieu. Doctrine impie ! Ce n'est point par la

volonté de son père que notre Seigneur a souffert ; ce n'est point par la volonté de Dieu que les Chrétiens sont persécutés. De deux choses l'une, ou la persécution est un bien, endurée à cause de la volonté de Dieu, ou les persécuteurs et les bourreaux sont innocents. Et pourtant rien n'arrive dans la création sans la volonté du maître de l'univers. Il reste donc à dire, pour tout renfermer en un mot, que ces choses arrivent parce que Dieu ne s'y oppose pas. Cette explication seule peut accorder la providence et la bonté du Tout-Puissant. Il ne faut donc pas s'imaginer que ce soit Dieu lui-même qui nous suscite de sa propre main nos afflictions ; loin de nous cette pensée ! mais il convient de croire que Dieu n'arrête pas la main de ceux qui nous les préparent, et qu'il fait sortir le bien de la violence de nos ennemis. « Je « détruirai les murailles, dit le Seigneur, et elles seront foulées « aux pieds. » Car tels sont les enseignements que la Providence nous donne, dans les autres, pour leurs péchés personnels, dans le Christ et les apôtres, à cause de nos péchés.

« La volonté de Dieu, dit l'apôtre, est que vous soyez saints, que vous évitiez la fornication, que chacun de vous sache possé- 315 der le vase de son corps saintement et honnêtement, ne suivant pas les mouvements de la concupiscence, comme font les Gentils, qui ne connaissent point le Seigneur; et que surtout en cela personne ne passe les bornes, ni ne fasse tort à son frère, parce que le Seigneur est le vengeur de tous ces péchés, comme nous l'avons déjà prédit et témoigné . Car Dieu ne vous a point appelés pour être impurs, mais pour être saints. Celui donc qui méprise ce que je viens de dire, méprise non pas un homme, mais Dieu même qui nous a donné son Saint-Esprit. »

C'est donc pour notre sanctification que Dieu n'a pas empêché notre Seigneur de souffrir; mais si quelque disciple de Basilide allègue pour sa justification que le martyr subit la peine de péchés commis avant le passage de l'âme dans

le corps ; qu'il recueillera plus tard les fruits de sa moralité ici-bas, et qu'ainsi va le gouvernement de l'univers, nous demanderons au sectaire si la rémunération alors sera dispensée d'après les vues de la Providence. Si elle n'émane pas de la loi divine, le monde n'est plus une carrière de purifications, et tout l'échafaudage des Basilidiens croule sous leurs pieds. Soutiennent-ils, au contraire, que les purifications émanent de la Providence? dès lors les châtiments en émanent aussi. Or, la Providence de Basilide, bien qu'elle reçoive de l'Archon suprême son premier mouvement, a été mêlée aux substances par le Dieu de l'univers, au moment même de leur création. Dans ce système, les Basilidiens sont réduits à confesser, ou que la punition n'est pas injuste, et alors les juges qui condamnent, lus bourreaux qui torturent les martyrs, ont la justice de leur côté ; ou bien que les persécutions découlent directement de la volonté divine. La peine et la crainte, au lieu d'être comme ils le prétendent, un accident essentiel aux choses, ainsi que la rouille s'attache au fer, ne surviennent donc à l'âme que par suite de la volonté qui lui est propre.

Il nous resterait à développer plus longuement cette matière. Nous renvoyons les détails à un moment plus favorable.

316 CHAPITRE XIII.

Réfutation du .système de Valentin sur l'abolition de la mort.

Valentin s'exprime en ces termes dans une homélie :

« Vous êtes immortels dès l'origine; vous êtes les fils de la vie éternelle, et vous avez voulu répartir la mort entre vous, afin de la dépenser, de la détruire, et que la mort mourût en vous et par vous. Supposez le monde en ruines; pour vous, vous n'éprouveriez point la dissolution; vous êtes les rois de la créature, et vous avez pouvoir sur l'empire de la mort. »

Valentin suppose, avec Basilide, une élection par droit de naissance, et une race privilégiée qui descend sur notre terre pour exterminer du milieu des hommes la mort, œuvre funeste du mauvais principe qui a créé le monde. Voilà pourquoi le sectaire s'appuie de cette parole de la Genèse :

« Nul homme ne verra la face de Dieu sans mourir, »

pour soutenir que Dieu est l'auteur et la cause de la mort. C'est du moins ce qu'il insinue quand il dit :

« Autant l'image est inférieure au modèle vivant, autant le monde est au-dessous de l'Aeon vivant. Quelle est donc la cause de l'image? La majesté du modèle qui a fourni au peintre le type, afin que la gloire en resplendit par le nom qu'il lui communique. En effet, ce n'est point d'après sa propre vertu que l'image a été reproduite; le nom de la figure que reproduit l'image supplée à l'imperfection de l'œuvre. Ce qu'il y a d'invisible en Dieu nous explique le monde corporel. »

Comme le Créateur est appelé dans l'Écriture *Dieu* et *Père*, Valentin le nomme image du vrai Dieu et prophète; il transforme en peintre la sagesse, qui reproduit l'image pour glorifier l'invisible. « Les êtres qui naissent de l'accouplement, voilà les *plérômes*, dit-il; ceux qui procèdent d'un seul principe, ne sont que des images. » « Mais puisque les substances visibles n'appartiennent pas au Dieu invisible, l'âme, substance intermédiaire, c'est-à-dire 317 différente est donc l'émanation d'un esprit différent, une insufflation qui la fait âme et image de l'esprit. » En un mot, les Valentiniens prétendent que leurs inventions sur le Démiurgue, rival du Créateur, ont été exprimées d'avance par une image sensible dans le passage où la Genèse raconte la création de l'homme. Il y a mieux : ils font descendre jusqu'à eux cette ressemblance, affirmant que ce souffle dont l'esprit, d'une nature différente, les a remplis, était inconnu au *Démiurgue*. Lorsque nous viendrons à

prouver qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu, proclamé par la loi, les prophètes et l'Évangile, nous combattrons ces doctrines : cette question est dominante. Pour le moment, allons au plus pressé. S'il est vrai que la race privilégiée soit descendue pour détruire la mort, ce n'est donc pas le Christ qui l'a détruite, à moins qu'on ne lui donne la même essence qu'aux membres de la race favorisée. Mais s'il l'a anéantie pour qu'elle n'atteignît point la race privilégiée, les membres de cette race, émules qu'ils sont du Démiurgue, et d'après la formule de leurs dogmes, soufflant dans leur image la vie supérieure de l'âme, dont l'essence est intermédiaire, ne détruisent donc pas la mort, quand même ils feraient intervenir ici la *Mère* pour cette destruction. Ou bien, s'ils soutiennent que c'est de concert avec le Christ qu'ils livrent assaut à la mort, qu'ils confessent ouvertement ce dogme mystérieux, puisqu'ils ne craignent pas d'attaquer la divine puissance du *Démiurgue*, en réformant ses créatures comme s'ils lui étalent supérieurs, et en s'efforçant de sauver de la dissolution cette image charnelle, que lui-même n'a pu affranchir de la corruption. A ce compte, le Seigneur aussi serait d'une nature meilleure que le dieu *Démiurgue* ; or, quel fils a jamais lutté contre son père, et cela entre dieux? Mais que le Seigneur tout-puissant, que le *Démiurgue*, ou Créateur de toutes choses, soit le père du fils, nous remettons à le prouver dans la discussion où nous combattrons l'hérésie, suivant notre promesse, en montrant qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu, proclamé par le fils.

318 L'apôtre, en nous exhortant à la patience dans les afflictions, nous dit :

« Cela vient de Dieu, qui vous a fait la grâce, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui, et qui vous a engagés dans le même combat où Tous m'avez vu et où vous avez appris que je suis encore. Si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ ; s'il y a quelque douceur et quelque soulagement dans la charité;

s'il y a quelque union dans la participation du même esprit ; s'il y a quelque tendresse et quelque compassion parmi nous, rendez ma joie parfaite, restant tous unis, n'ayant tous qu'un même amour, un même esprit et les mêmes sentiments. Mais si, après avoir offert à Dieu le sacrifice de votre foi, il faut que mon sang soit répandu sur la victime, j'en aurai de la joie, et je m'en réjouirai avec vous tous. »

Je le demande, comment le même apôtre, après avoir dit aux Philippiens *qu'ils participent de sa grâce,* les appellerait-il hommes unis dans le même esprit et organisations animales? De même, plus bas, quand il parle de lui-même et de Timothée :

« Je n'ai personne, écrit-il, qui soit autant uni avec moi d'esprit et de cœur, ni qui se montre plus sincèrement prêt à prendre soin de ce qui vous touche ; car tous cherchent leurs propres intérêts et non ceux de Jésus-Christ. »

Que les hérétiques, nommés plus haut, ne nous fassent donc plus l'injure de nous appeler organisations animales, (*psychiques*). J'en dis autant aux Phrygiens; car ils attachent cette même flétrissure à ceux qui ne croient pas à la nouvelle prophétie. Nous réfuterons leur doctrine lorsque nous traiterons de la prophétie.

Il faut donc que l'homme parfait s'exerce à la charité, et par elle s'élève jusqu'à l'amitié de Dieu, en accomplissant ses préceptes par amour pour lui. Quand le Seigneur nous enjoint d'aimer nos ennemis, il ne nous recommande pas d'aimer le mal, l'impiété, l'adultère, le vol, mais d'aimer le voleur, l'impie, l'adultère, non pas en tant qu'ils pèchent et qu'ils couvrent d'ignominie la dignité d'homme, mais en tant qu'ils sont hommes et l'œuvre clé Dieu. Le péché est indubitablement un acte, il 319 n'est pas une substance. Voilà pourquoi il n'est pas l'ouvrage de Dieu. Nous disons que les pécheurs sont ennemis de Dieu ; pourquoi ? parce qu'ils sont les ennemis des préceptes contre lesquels ils se

révoltent. Par une raison contraire, nous nommons amis de Dieu ceux qui se soumettent aux commandements. *Amis* donc, à cause des liens volontaires qui unissent ceux-ci à Dieu ; *ennemis*, à cause de l'éloignement volontaire qui les sépare de Dieu. L'inimitié et la haine n'existeraient point sans l'existence d'un ennemi et d'un pécheur.

« Tu ne désireras point. »

Ce commandement, ainsi que l'ont pensé les hérésiarques qui distinguent du premier dieu le Démiurgue ou créateur, ne nous défend pas de désirer les choses désirables, en tant qu'elles seraient étrangères et du domaine de l'autre dieu. Ce commandement ne flétrit pas davantage la génération, comme si elle était un acte abominable ; c'est là une doctrine impie. Nous disons que les choses du monde nous sont *étrangères*, non qu'elles soient déshonnêtes et mauvaises en elles-mêmes, non qu'elles n'aient rien de commun avec le Dieu, maître de l'univers, mais parce que, hommes d'un jour, nous ne vivons pas éternellement au milieu d'elles. Envisagées sous le rapport de la possession, elles nous sont étrangères, puisqu'elles nous échappent pour passer aux mains de nos successeurs ; sous le rapport de l'usage, elles sont à chacun de nous, puisque c'est pour nous qu'elles ont été créées, dans la mesure toutefois où il est nécessaire que nous soyons mêlés à elles pendant notre apparition ici-bas. Il faut donc user dans les limites de la nature des choses dont le précepte nous éloigne sagement, nous tenant en garde contre tout excès et contre toute affection aux biens matériels.

CHAPITRE XIV.

Il faut aimer jusqu'à ses ennemis.

Jusqu'où s'étend la bonté? Le Seigneur va nous répondre :

« Bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui 320 vous persécutent et vous calomnient. »

Il poursuit dans le même sens, puis il ajoute :

« Afin que vous soyez les enfants de votre père qui est dans les cieux, »

désignant ainsi la ressemblance par laquelle nous nous rapprochons de Dieu.

« Hâtez-vous, dit-il ailleurs, de vous réconcilier avec votre adversaire pendant que vous êtes en chemin avec lui. »

L'*adversaire* dont il est ici question n'est pas ce corps, comme le veulent quelques-uns, mais le démon et ceux qui lai ressemblent; le démon qui *fait route* avec nous par l'intermédiaire des hommes qui reproduisent ici-bas sa perversité. Que nous ne courions pas au devant des maux les plus cruels, quand nous appartenons de bouche aux œuvres du Christ, tandis que nos actes appartiennent réellement au démon, c'est chose impossible. Il est écrit :

« De peur que peut-être votre adversaire ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre au ministre impie de l'empire du démon. »

Car je suis assuré que ni la mort

« celle que donnent les persécuteurs ; »

ni la vie, « celle du temps ; » ni les anges,

« les anges rebelles ; » ni les principautés, »

la principauté de Satan est la révolte qu'il a préférée; telles sont les principautés qui relèvent de ces puissances des ténèbres;

« ni les choses présentes, »

au milieu desquelles nous sommes pendant le cours de la vie, telles que l'espérance du soldat et le gain du trafiquant ;

« ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créature, »

ne saurait triompher dans les actes particuliers à l'homme, de la foi de celui qui agit dans l'exercice de sa volonté. La créature est appelée ici du même nom que l'acte humain comme étant notre ouvrage. Un tel acte donc

« ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur. »

Vous avez l'abrégé du martyr gnostique.

CHAPITRE XV.

Fuyez le scandale.

« Nous savons, dit l'apôtre, que nous avons la science com- 321 mune qui s'occupe des choses à la portée de tous, et qu'il n'y a pour nous qu'un seul Dieu. »

L'apôtre écrivait ces mots à des fidèles; aussi, ajoute-t-il :

« Mais tous ne sont pas éclairés »

des lumières qui ne sont transmises qu'à un petit nombre. Suivant quelques interprètes, il ne faut pas divulguer à tous la connaissance des viandes immolées aux idoles,

« de peur que notre liberté ne soit aux faibles une occasion de faillir, car notre science perdrait notre frère encore faible. »

S'il en est qui disent :

« Il faut acheter tout ce qui se vend dans les marchés, »

ajoutant par voie d'interrogation ces mots :

« que vous demandiez ou que vous ne demandiez pas; »

c'est donner au texte une interprétation ridicule. L'apôtre a dit :

« Mangez de toutes les viandes que l'on vend, sans vous informer de rien par scrupule de conscience, »

à l'exception toutefois des viandes qui sont nommées dans l'épître catholique des apôtres réunis. Cette épître catholique, revêtue de la sanction du Saint-Esprit, a été insérée dans les Actes des apôtres et portée aux fidèles par le ministère de Paul lui-même.

« Il est nécessaire que vous vous absteniez des victimes sacrifiées aux idoles, dit-elle, et du sang, et des chairs étouffées et de la fornication, toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. »

Aussi Paul dément-il ainsi une pareille explication :

« N'avons-nous pas le droit de boire et de manger? n'avons-nous pas le pouvoir de mener partout avec nous une femme qui soit notre sœur en Jésus-Christ, comme font les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas ? Cependant nous n'avons point usé de ce pouvoir, et nous souffrons tout pour n'apporter à l'Evangile de Jésus-Christ aucun obstacle, »

ou bien, en transportant avec nous un fardeau embarrassant, lorsque nous devons être prêts à tout appel ; ou bien, parce que servant d'exemple à ceux qui veulent vivre dans la tempérance, nous ne sommes pas faits pour dédaigner ce qu'on nous sert, ou pour lier d'imprudentes relations avec une femme. Loin de là: il convient surtout à ceux qui sont chargés d'un ministère si relevé, de présenter à ceux qu'ils enseignent un modèle de pureté.

« Voilà pourquoi, poursuit l'apôtre, libre à l'égard de 322 tous, je me suis fait le serviteur de tous, pour les gagner tous. Tous les athlètes vivent dans une grande continence, Mais la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur. A cause de la conscience, il faut donc s'abstenir de toutes les choses dont l'abstinence est ordonnée. Quand je dis, *la conscience*, je ne parle pas de la vôtre ; »

elle a ses lumières et sa connaissance, je parle de celle du prochain. Abstenez-vous donc, de peur que votre frère ne soit mal édifié par ignorance, en imitant ce qu'il ne connaît pas, ou que le mépris ne prenne chez lui la place des sentiments élevés.

« Pourquoi m'exposerai-je à faire condamner par la conscience d'un autre cette liberté que j'ai de manger de tout? Si je prends avec action de grâces ce que je mange, pourquoi ferai-je mal parler de moi pour une chose dont je rends grâces à Dieu ? Quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ; »

tout, c'est-à-dire les choses que permettent les règles de la foi.

CHAPITRE XVI.

Explication de plusieurs passages des Écritures sur la constance, la patience et la charité des martyrs.

« Il faut croire de cœur pour obtenir la justice, et confesser de bouche pour obtenir le salut. De là cette promesse de l'Ecriture : Tous ceux qui croient en lui ne seront pas confondus. Cette parole est la parole de la foi que nous prêchons, parce que je vous confesse de bouche que Jésus est le Seigneur. Et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité après sa mort, vous serez sauvés. »

Il est évident que l'apôtre fait ici le portrait de la justice parfaite, dont la plénitude réside dans les œuvres et dans la contemplation.

« Il faut donc bénir ceux qui nous persécutent. Bénissez-les, dit l'apôtre, et gardez-vous bien de les maudire ; car notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience d'avoir connu Dieu dans la pureté et dans la sincérité du cœur, »

manifestant dans une occasion de peu d'importance, les œuvres de la charité, et 323 prouvant que nous

« avons vécu en ce monde, non pas selon la sagesse de la chair, mais selon la grâce de Dieu. »

Ainsi s'exprime l'apôtre sur la connaissance ; mais il appelle, dans sa seconde Epitre aux Corinthiens, *bonne odeur de la connaissance*, la doctrine commune de la foi.

«Car, pour la plupart, jusqu'à ce jour, lorsqu'ils lisent l'ancien Testament, le même voile demeure sans être levé, parce qu'il ne le peut être que par leur conversion à Jésus-Christ.»

Voilà pourquoi le Seigneur a découvert à ceux qui peuvent la voir, la résurrection de cette vie qui rampe sur le ventre, mais résurrection dont le principe est encore enseveli dans la chair. C'est de là aussi qu'il a nommé, « race de vipères, » ceux qui rampent tristement sur la terre, les voluptueux, les dissolus, les intempérants, et tous ceux qui, livrés aux désirs du monde, se déchirent réciproquement la tête.

« Mes petits enfants, n'aimons ni de parole ni de langue, »

dit Jean, pour nous enseigner à être parfaits ;

« aimons par les œuvres et en vérité. Par là, nous connaitrons que nous sommes enfants de la vérité. »

Mais si

« Dieu est amour, »

et que l'amour soit aussi la piété,

« la crainte n'est pas où est l'amour ; mais l'amour parfait chasse la crainte, et l'amour que nous avons pour Dieu, consiste à garder ses commandements. »

Ailleurs, il est encore écrit pour celui qui aspire à devenir gnostique :

« Soyez l'exemple des fidèles dans vos discours, dans votre conduite avec le prochain, par votre charité, votre foi

et votre chasteté. »

C'est que, selon moi, la charité parfaite se distingue de la foi commune. Or, le divin apôtre nous trace en ces termes la règle du gnostique :

« J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais vivre dans la pauvreté et dans l'abondance. Ayant tout éprouvé, je suis fait à tout, aux bons traitements et à la faim, à l'abondance et à l'indigence. Je puis tout en celui qui me fortifie. »

Ailleurs, s'adressant à d'autres, Paul ne craint pas de les confondre en ces termes :

« Or, rappelez en votre mémoire le premier temps, où après avoir été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et de grandes afflictions, exposés d'un côté, au monde par les injures et les mauvais 324 traitements que vous avez reçus, et de l'autre, participant aux tribulations de ceux qui souffraient de semblables indignités. Car vous avez compati à mes chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés, sachant que vous avez des biens meilleurs, et qui ne périront jamais. Ne perdez donc pas la confiance que vous avez, et qui doit recevoir une grande récompense; car la patience est nécessaire, afin que faisant la volonté de Dieu, vous obteniez l'effet de ses promesses. Encore un peu de temps, dit le Seigneur, et celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera point. En attendant, le juste qui m'appartient vit de la foi. Que s'il s'éloigne, il ne me sera plus agréable. Mais nous, nous n'avons garde de nous retirer pour notre perte, loin de là; nous demeurons fermes dans la foi pour le salut de nos âmes. »

L'apôtre nous met ensuite sous les yeux une réunion de modèles inspirés et soutenus par Dieu.

« Ne se sont-ils pas illustrés dans la foi par la patience, ceux qui ont souffert les outrages, les fouets, les chaînes et les prisons ? Ils ont été lapidés, ils ont été mis aux plus

rudes épreuves, ils sont morts par le tranchant du glaive; ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne; errant dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre. Et tous ceux que leur foi a rendus si recommandables, n'ont point reçu l'effet des promesses de Dieu. »

Il faut comprendre cette phrase en y sous-entendant le mot *seuls*, exprimé tacitement. C'est pourquoi l'apôtre ajoute :

« Dieu ayant voulu, par une faveur particulière pour nous, car il est bon, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur félicité. Nous donc, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins*, nuée sainte et transparente,* dégageons-nous de tout ce qui appesantit, et des liens du péché; courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la 325 foi. »

Bien que l'apôtre ait déjà dit clairement qu'il n'y a qu'un seul et même salut dans le Christ, pour les justes qui l'ont précédé comme pour nous, néanmoins, parlant aussi de Moïse, il ajoute :

« Il pensait que l'opprobre de Jésus-Christ est un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Égypte, parce qu'il envisageait la récompense. Par la foi, il quitta l'Egypte sans craindre la fureur du roi ; car il demeura ferme comme s'il eût vu l'Invisible. »

La divine Sagesse dit des martyrs:

« Ils ont semblé mourir aux yeux des insensés, et leur fin a été estimée une affliction, et leur sortie du milieu de nous un anéantissement ; mais ils sont en paix, et si devant les hommes ils ont souffert des tourments, leur espérance est pleine d'immortalité. »

Puis, afin de nous enseigner que le martyre est une purification, la Sagesse ajoute:

« Leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande, parce que Dieu lus a tentés, »

c'est-à-dire, a permis qu'ils fussent tentés, pour les mettre eux-mêmes à l'épreuve, et pour couvrir de confusion le tentateur,

« et il les a trouvés dignes de lui, »

c'est-à-dire, d'être appelés ses fils.

« Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et les a reçus comme un holocauste, et ils resplendiront au jour qu'il les visitera, et ils brilleront comme la flamme qui court dans le chaume aride. Ils jugeront les nations et ils domineront les peuples, et leur Seigneur régnera à jamais. »

CHAPITRE XVII.

Passages de l'épitre de saint Clément, pape, aux Corinthiens, cités à l'appui de ce qui précède.

L'apôtre Clément, dans son épitre aux Corinthiens, nous trace aussi une sorte de portrait du Gnostique.

« De tant d'étrangers qui se rendaient en foule dans vos murs, qui ne se sentait frappé de cette foi vive, inébranlable et ornée de toutes les vertus qui étaient en vous ? qui n'admirait cette piété envers Jésus-Christ si pleine de douceur et de sagesse ? 326 qui ne louait ces mœurs libérales et magnifiques que vous faisiez éclater dans l'exercice de l'hospitalité? qui enfin ne « publiait partout que vous étiez heureux par l'étendue et la certitude inébranlable de vos connaissances ? En effet, vous vous conduisiez en toutes choses sans aucun égard à la qualité des personnes, et vous marchiez avec fidélité dans les voies du Seigneur, etc.»

L'apôtre ajoute en termes encore plus formels :

« Ayons toujours les yeux fixés sur ces hommes qui lui ont rendu un culte digne de sa gloire et de sa magnificence. Considérons Enoch, qui ayant plu à Dieu par son obéissance, a été transporté au ciel ; Noé qui, pour avoir cru, fut sauvé du déluge, et Abraham, qui, pour récompense de sa foi et de son hospitalité, fut appelé ami de Dieu et père d'Isaac. Ce n'est pas tout ; Loth, recevant le prix de sa foi et de l'hospitalité qu'il exerça, sort de Sodome sans aucun mal. La courtisane Bahab est garantie de l'anathème général à cause de sa foi et de son hospitalité. Soyons les imitateurs de ceux qui, revêtus de peaux de chèvres et de brebis, allaient partout, prédisant le règne de Jésus-Christ. Tels furent les saints prophètes Élie, Élizée, Ézéchiel et Jean. Abraham qui reçut un glorieux témoignage, et fut appelé l'ami de Dieu, à cause de la générosité de sa foi, loin de s'enorgueillir de sa gloire, s'écrie dans les sentiments d'une humilité profonde: Je ne suis que cendre et que poussière. Voici ce que l'Écriture dit de Job : Job était un homme juste, simple, droit de cœur, servant Dieu et fuyant le mal. »

Toutefois celui qui, par l'héroïsme de sa patience, triompha du tentateur; celui qui rendit témoignage à Dieu et auquel Dieu rendit témoignage à son tour, s'accuse lui-même avec humilité :

« Personne n'est exempt de souillures, n'eût-il vécu qu'un seul jour. »

Moïse, qui a été trouvé fidèle dans toute la maison de Dieu, répondit à la voix qui lui parlait du milieu du buisson ardent :

« Qui suis-je, pour que vous m'envoyiez ? J'ai la langue trop faible et la voix trop tardive, pour qu'une bouche humaine soit l'interprète de la parole divine. »

Il ajoute :

« Je suis la de l'eau qui bout. Dieu résiste aux superbes et donne 327 sa grâce aux humbles. »

Mais que dirons-nous de David, à qui Dieu rend un si illustre témoignage :

« J'ai trouvé un homme selon mon cœur, David, fils de Jessé; je l'ai sacré roi pour l'éternité? »

Et lui-même parle ainsi à Dieu :

« Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde, et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité. Lavez-moi de plus en plus de mes souillures et purifiez-moi de mon péché. Car je connais mon iniquité, et mon crime est toujours devant moi. »

Puis, faisant allusion au péché qui n'est point soumis à la vindicte de la loi, il ajoute, avec l'humilité d'un Gnostique :

« J'ai péché contre vous seul ; j'ai fait le mal en votre présence. »

L'Écriture ne dit-elle pas quelque part :

« L'esprit de Dieu est un flambeau qui pénètre les cœurs, »

et plus nous nous élevons vers la connaissance, en marchant dans les sentiers de la justice, plus l'esprit de lumière est près de nous. C'est ainsi que le Seigneur s'approche des justes, et que rien ne lui est caché de nos pensées et de nos plus secrètes réflexions. Et quel est cet esprit de lumière ? Jésus-Christ notre Seigneur qui, par sa toute-puissante volonté, scrute nos cœurs, et dont le sang a été notre sanctification. Respectons donc ceux qui nous sont préposés; honorons les vieillards; élevons les jeunes gens dans la crainte de Dieu.

Bienheureux, en effet, celui qui enseigne et qui accomplit, comme il convient, les préceptes du Seigneur! C'est la marque d'un esprit élevé et adonné à la contemplation de la vérité.

Instruisons nos femmes à pratiquer le bien, en se rendant aimables par la pureté de leurs mœurs; en montrant dans toute leur conduite une douceur parfaite ; en modérant par le silence l'excès de leurs paroles, en faisant voir envers tous ceux qui craignent Dieu véritablement, une charité toujours égale. Que nos enfants soient élevés selon les maximes de Jésus-Christ; qu'ils apprennent combien l'humilité est puissante auprès de Dieu ; de quel prix est à ses yeux cette charité pure et sans tâche; combien sa crainte est bonne, honorable et salutaire à tous ceux*qni marchent devant lui dans la sainteté et dans la pureté. Je le répète, le Seigneur pénètre nos pensées et nos desseins; car son esprit est en nous [328] et il le retire quand il lui plait. La foi que nous avons en Jésus-Christ nous rend toutes ces vérités certaines.

« Venez mes enfants, écoutez-moi, dit-il, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Quel est l'homme qui veut la vie et qui soupire après les jours de bonheur? »

Puis le Seigneur explique le mystère de la *gnose*, renfermé dans les nombres sept et huit.

« Préservez votre langue de la calomnie, et vos lèvres des discours artificieux. Éloignez-vous du mal et pratiquez le bien ; cherchez la paix et poursuivez-la sans relâche. »

En effet, quand le Seigneur nous recommande aussi de nous abstenir du mal et de faire le bien, il nous désigne la connaissance (*gnose*) dont la perfection réside dans les œuvres et dans les paroles.

« Les yeux du Seigneur sont ouverts sur les justes. Ses oreilles sont attentives à leurs cris ; mais le regard de sa colère est sur ceux qui font le mal, il efface de la terre jusqu'à leur souvenir. Le juste a poussé des cris, et le Seigneur l'a exaucé, et il l'a délivré de tous ses maux. La multitude des douleurs attend l'impie; mais la miséricorde investira celui qui espère dans le Seigneur. »

Qu'est-ce à dire? la multitude des miséricordes environnera celui dont l'espérance est pure et légitime. Car il est écrit dans l'épitre aux Corinthiens :

«C'est par Jésus-Christ que notre esprit, doué d'intelligence et obscurci auparavant sous d'épaisses ténèbres, s'est comme renouvelé à la présence de cette lumière. C'est enfin par loi que Dieu a voulu nous donner ici-bas un avant-goût de l'immortalité. »

Clément, afin de nous montrer plus clairement encore la nature de cette *gnose*, ajoute :

« Puisque nous ne pouvons douter de toutes ces vérités, nous devons, les regards plongés dans les profondeurs de la divine sagesse, accomplir les commandements du maitre selon la forme et le temps propres à chacun d'eux.

Que le sage fasse éclater sa sagesse, non par de vains discours, mais par de bonnes œuvres. Que celui qui est humble ne se rende point témoignage à lui-même, mais qu'il laisse aux autres le soin de le lui rendre. Que celui qui conserve son corps dans la pureté n'en soit pas plus vain pour cela, reconnaissant qu'il tient [329] de Dieu seul le don de la continence.

Ainsi, mes frères, vous le voyez, plus est grande la science que nous avons reçue, plus le péril que nous courons est grand et manifeste. »

CHAPITRE XVIII.

De la charité. — Réprimez les mauvais désirs.

D'après Clément, les honorables et pures inspirations de notre charité cherchent l'utilité commune, soit qu'elle rende témoignage, soit qu'elle instruise le prochain par ses actions, soit qu'elle l'enseigne par ses paroles écrites ou non. Aimer Dieu et le prochain, voilà ses fonctions.

« Elle nous élève à une hauteur au-dessus de tous les discours humains. La charité couvre la multitude des péchés; la charité souffre tout et attend avec patience l'accomplissement des promesses ; la charité nous unit étroitement à Dieu, elle fait tout avec un esprit de concorde; c'est par la charité que les élus de Dieu ont été consommés dans le bien. Sans la charité, rien ne peut plaire à Dieu. Enfin, telle est son excellence, que nos faibles discours ne sauraient vous la définir. Qui peut être capable de posséder ce don précieux, sinon ceux que Dieu en a jugés et rendus dignes ? »

Paul n'est pas moins précis :

« Quand je livrerais mon corps, dit-il, si je n'ai point la charité, je ne suis plus qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. »

Comme s'il avait dit : Si ce n'est ni par le choix de ma volonté, ni par un amour raisonné que j'endure le martyre; au contraire, si c'est par un mouvement de crainte, et dans l'espoir de la récompense promise que je remue les lèvres pour confesser le Seigneur, je ne suis plus qu'un homme vulgaire, un instrument d'où s'échappe le nom de Dieu ; mais je ne le connais pas. Il y a, en effet, un peuple qui aime le Seigneur du bout des lèvres; il y en a un autre qui livre généreusement sou corps aux flammes du bûcher.

« Et quand je distribuerais toutes mes richesses [330] pour nourrir les pauvres, ajoute l'apôtre, si, au lieu d'élle guidé par cette bienfaisance qui a sa source dans la charité, j'avais en vue la recompense qui vient de l'homme auquel j'ai rendu service, ou qui vient du Seigneur, dont les promesses sont écrites ; et quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, jusqu'à dépouiller entièrement les passions qui obscurcissent l'intelligence humaine, si ce n'est *pas par la charité* que je suis fidèle au Seigneur, *je ne suis rien*; »

c'est-à-dire que, comparé avec le juste qui rend témoignage à la foi selon les principes de la sagesse (*gnose*),

« je reste obscur et confondu avec la foule. »

Toutes les générations qui se sont succédées depuis Adam jusqu'à nous, ont été effacées de dessus la terre. Mais pour ceux qui, par la grâce de Jésus-Christ, ont été consommés dans la charité, ils possèdent l'héritage des saints, comme il paraitra au jour où Jésus-Christ viendra juger le monde et entrer dans son règne (4).

La charité empêche de faillir. Que si un de ceux qui possèdent ce trésor, tombe dans quelque faute, par les suggestions du tentateur et sans le vouloir, pénitent comme David, il s'écriera :

« Je confesserai hautement le Seigneur; et ce sacrifice lui sera plus agréable que l'immolation d'un taureau dans la jeunesse de sa force. Que les pauvres voient et qu'ils tressaillent ! car Dieu dit : Offrez à Dieu un sacrifice de louanges, et rendez au Seigneur vos hommages. Invoquez-moi au jour de la détresse, et je vous délivrerai et vous me glorifierez. Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de douleur. »

Dieu aussi est appelé *amour*, parce qu'il est bon. La charité qui émane de lui ne souffre point que l'on nuise au prochain, soit en lui faisant tort le premier, soit en lui rendant outrage pour outrage. Pour tout dire en un mot, imitatrice de Dieu, elle répand ses bienfaits sur tous indistinctement.

« La charité, comme le Christ, est donc la plénitude de la loi ; »

c'est-à-dire, la présence toujours agissante du Seigneur qui nous aime; 331 c'est-à-dire encore, cette doctrine et cette vie d'amour que le Christianisme enseigne et pratique

d'après le Rédempteur. Jadis le commandement disait au nom de la crainte : Tu ne seras point adultère ; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain. Aujourd'hui, c'est la charité qui perfectionne le précepte. Il n'est pas indifférent que l'action soit accomplie par crainte, ou perfectionnée par la charité; qu'elle vienne de la foi ou qu'elle soit inspirée par la *gnose*. Il est donc juste qu'il y ait divers degrés dans les récompenses. Pour le véritable Gnostique, il en a été préparé

« que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et que le cœur de l'homme n'a jamais conçues. »

Quant à celui qui s'est borné à croire, le Seigneur lui promet *le centuple de ce qu'il a quitté*. Avouons-le, cette promesse est à la portée de toutes les intelligences.

A ce propos, je me rappelle qu'un soi-disant Gnostique expliquait singulièrement ce passage :

« Et moi je vous dis que quiconque aura regardé une femme avec convoitise, a déjà commis l'adultère. »

Le Seigneur ne nous condamne pas sur le simple désir, disait l'interprète, mais seulement si l'acte qui en est la conséquence, allant au-delà du désir, par la violence du désir, se consomme dans la convoitise. Dans les songes, nul doute que le désir ne se serve à la fois et de la vision et du corps même. Les écrivains qui ont recueilli des anecdotes, rapportent cette sentence du juste Bocchoris. Un jeune homme, épris d'amour pour une courtisane, la détermina, d'après un salaire convenu, à venir le trouver le lendemain. Il arriva qu'un songe livra d'avance la jeune fille à ses désirs. Sa passion ainsi assouvie contre sou espérance, il interdit sa porte à son amante, lorsqu'elle se présenta selon leurs conventions. A la nouvelle de ce qui avait eu lieu, la jeune fllle éconduitc réclamait le salaire promis, sur l'allégation qu'elle avait ainsi contenté les désirs du jeune homme. Il fallut plaider devant le juge. Celui-ci, après avoir ordonné au

jeune homme d'étendre en plein soleil la bourse qui contenait le prix de la honte, enjoignit à la courtisane d'en prendre l'ombre, condamnant ingénieusement le défendeur à rendre le simulacre du prix pour 332 le simulacre de la possession. Que l'âme, ébranlée par une vision, s'y attache pendant le sommeil, voilà le songe; mais l'homme qui regarde, avec un œil de convoitise, poursuit tout éveillé une vision qui n'a rien de fantastique. Le crime commence, non pas, suivant notre prétendu Gnostique, aussitôt qu'avertie par l'œil, la pensée conçoit la fornication ou l'adultère; c'est là l'œuvre du désir en tant que désir; le crime commence quand on regarde la beauté du corps, dit le Verbe, et que la chair parait belle au point de vue du désir. Vous avez contemplé avec l'œil de la chair et du péché : votre admiration est coupable. Au contraire, regardez-vous la beauté avec une chaste affection, alors vous oubliez la beauté de la chair pour celle de l'âme; vous n'admirez le corps que comme une statue, vous élevant par cette beauté terrestre jusqu'à l'ouvrier lui-même et jusqu'à ce qui est réellement beau, montrant aux anges qui gardent les avenues du ciel le sceau de la sainteté, le caractère lumineux de la justice, qu'est-ce à dire? l'empreinte d'une conscience bien réglée et agréable à Dieu, la manifestation radieuse des vertueux sentiments dans lesquels tressaille une âme, heureuse d'être le sanctuaire du Saint-Esprit. La voilà bien cette gloire qui rayonnait sur le visage de Moïse et dont le peuple ne pouvait supporter l'éclat. C'est pourquoi le serviteur de Dieu la couvrit d'un voile devant les yeux charnels de la multitude. Les hommes qui emportent avec eux le bagage de la terre, sont arrêtés par les préposés de la douane céleste, et dépouillés des affections humaines dont ils arrivent chargés. Il n'en va pas de même de ceux qui ont jeté loin d'eux cette contrebande du siècle : riches des trésors de la connaissance et de la justice qui consiste dans les œuvres, les anges les laissent passer au milieu d'un

concert de bénédictions, et les proclament bienheureux, leurs personnes et leurs œuvres.

« Et les feuilles ne tomberont point; »

c'est-à-dire les feuilles de l'arbre de la vie,

« qui a crû près du courant des eaux. »

Le juste est comparé aux arbres chargés de fruits et non pas seulement aux victimes dont le parfum monte vers les cieux. 333 Or, de même que, sous l'empire de la loi, des lévites étaient chargés spécialement d'examiner les victimes et d'en remarquer les défauts, de même les esprits exercés démêlent aisément le désir légitime d'avec le désir criminel. Ils rattachent ce dernier à la volupté et à l'intempérance, parce qu'il est contraire à la raison ; ils rangent le premier dans la classe des choses que la loi de la nature a rendues nécessaires, attendit qu'il a la raison pour principe et pour régulateur.

CHAPITRE XIX.

La femme peut atteindre comme l'homme à la perfection. Exemples divers.

L'homme et la femme sont admis également à cette perfection. Moïse, après avoir entendu ces paroles sortir de la bouche de Dieu :

« Je te l'ai dit et je te le répète ; je vois que ce peuple est indocile ; laisse-moi l'exterminer, j'effacerai son nom de dessous le ciel, et je t'établirai sur un autre peuple, qui sera plus grand et plus admirable que celui-ci ; »

Moïse, consultant moins son intérêt privé que le salut commun, répond avec d'instantes prières :

« N'en faites rien, Seigneur ; pardonnez à ce peuple sa prévarication, ou effacez mon nom du livre des vivants. »

Admirable perfection dans cet homme, qui préférait mourir avec son peuple, plutôt que d'être sauvé tout seul !

Mais le dévouement de Moïse ne lui appartient pas à l'exclusion d'un autre sexe. Judith aussi, qui fut parfaite entre les femmes, voyant Béthulie assiégée, se recommande aux prières des vieillards, pénètre dans le camp des étrangers, brave tous les périls pour délivrer sa patrie, et, dans l'énergie de sa confiance en Dieu, se livre aux mains de l'ennemi. Bientôt sa foi recevra sa récompense. Femme pleine de courage contre l'ennemi de Dieu, elle tranche la tête d'Holopherne. Voyez Esther, cette autre femme consommée dans la foi. N'arrache-t-elle pas Israël au pouvoir d'un despote et à la cruauté d'un satrape? Faible, isolée, n'ayant pour armes que 334 ses jeûnes et ses pleurs, elle résiste à des milliers de mains chargées de fer, et fait révoquer par sa foi un décret tyrannique. Ce n'est pas tout; elle fléchit Assuérus, elle châtie Aman, et sauve Israël par la ferveur de la prière qu'elle adresse au Seigneur. Parlerai-je de Suzanne et de la sœur de Moïse ? l'une partageant lé commandement de l'armée avec le prophète, et la première entre toutes les femmes qui étaient renommées chez les Hébreux par leur sagesse; l'autre, bravant le supplice pour rester fidèle à sa virginale pureté, et, condamnée par des vieillards impudiques, marchant d'un pas intrépide à la mort, héroïque martyre de la chasteté.

Suivant Dion le philosophe, une femme du nom de Lysidica était si pudique, qu'elle se baignait toujours avec sa tunique de dessous. Une autre, appelée Philotéra, lorsqu'elle entrait dans le bain, ôtait par degrés sa tunique à mesure que l'eau couvrait les parties nues de son corps, et après le bain, se relevant par degrés, se couvrait de même. La fameuse athénienne Lééna ne supporta-t-elle point la torture avec un courage viril ? Initiée dans le secret d'un complot que tramaient contre Hipparque Armodius et Aristogiton, cette femme n'en révéla pas le moindre détail, quoiqu'on employât contre elle la plus horrible question. Mais voici que les femmes d'Argos, sous la conduite de

Télésilla, général et poète à la fois, mettent en fuite, sans autre secours que leur présence, les Spartiates, si inexpérimentés dans la guerre; tant cette femme avait su inspirer à ses compagnes le mépris de la mort ! L'auteur du poème intitulé la Danaïde raconte la même chose des filles de Danaüs :

« Et aussitôt les filles de Danaus s'armèrent à la hâte sur les rives du Nil, le fleuve au cours majestueux, etc. »

Les autres poètes célèbrent la rapidité d'Atalante à la chasse, l'amour maternel d'Anticlée, la tendresse conjugale d'Alceste, le courage de Macaria et des Hyacinthides. Mais quoi ? La pythagoricienne Théano ne s'éleva-t-elle pas assez haut dans la philosophie pour faire cette réponse à un de ses admirateurs ?

«Le beau bras, s'écria cet homme, après l'avoir considérée d'un 335 œil curieux ! »

« Oui, reprit-elle, mais il n'appartient pas à tout le monde. »

On rapporte encore de cette même Théano une parole pleine de gravité. On lui demandait après combien de jours une femme qui avait dormi avec un homme pouvait assister aux fêtes de Cérès :

« Si cet homme est son époux, à l'instant même ; s'il ne l'est pas, jamais. »

Thémisto de Lampsaque, fille de Zoïle, et femme de Léonte de Lampsaque, se livrait à la philosophie d'Epicure, comme Mya, fille de Théano, à la philosophie de Pythagore, comme Arignote, qui a écrit la vie de Denys. Les filles de Diodore, surnommé Saturne, excellèrent toutes dans la dialectique, ainsi que l'atteste Philon le dialecticien, dans son *Ménexène*. Voici leurs noms qu'il nous a transmis : Ménexène, Argia, Théognis, Artémise, Pantaclée. Je me souviens d'une certaine Hipparchia, la Maronite, épouse de

Cratés, membre de la secte des Cyniques, et en l'honneur de laquelle les Cynogamies furent célébrées dans le Pécile. La fille d'Aristippe, Arêté, la Cyrénaïque, enseigna la philosophie à Aristippe, qui reçut de cette circonstance le surnom de Métrodidacte (*instruit par sa mère*.) Platon eut aussi pour disciples l'arcadienne Lasthénie et Axiothée de Phliase. Aspasie de Milet, dont les Comiques ont fait si grand bruit, ne fut pas inutile à Socrate pour la philosophie, ni à Périclès pour le rhétorique. Je passe les autres sous silence, de peur d'être trop long; je ne compte pas les femmes poètes, Corinne, Télésilla, Mya et Saphoj ni les femmes peintres, Irène, fille de Cratmus, et Anaxandra, fille de Néalque, comme on le voit dans les *Banquets* de Didyme. La fille du sage Cléobule, roi des Indiens, ne rougissait pas de laver les pieds des hôtes que recevait son père. C'est ainsi que la femme d'Abraham, la bienheureuse Sara, prépara elle-même pour les anges des pains cuits sous la cendre; ainsi encore, chez les Hébreux, les jeunes filles du sang royal faisaient paitre les brebis. La Nausicaa d'Homère va laver elle-même à la fontaine.

Une femme pudique doit donc commencer d'abord par déterminer son mari, s'il est possible, à marcher conjointement avec elle dans la route qui conduit à la béatitude. Ne peut-elle 336 y réussir? qu'elle marche seule à la vertu, obéissant à son mari en toutes choses, ne faisant rien contre sa volonté, excepté dans ce qui touche à la vertu et au salut. Un homme qui chasserait de sa maison une épouse ou une servante, parce qu'elles suivent avec une sincérité non équivoque les préceptes divins, n'aurait d'autre but que d'éconduire la justice et la tempérance, pour appeler dans sa demeure l'injustice et l'intempérance. Homme ou femme, il est impossible d'être versé dans quelque science que ce soit, à moins d'avoir auparavant étudié, médité, pratiqué ; mais la vertu, nous le déclarons, ne dépend que de notre volonté. La violence et l'oppression

peuvent bien nous arracher nos autres richesses; le bien qui est en nous-mêmes, jamais, employassent-elles pour nous le ravir la plus infatigable persistance. La vertu ! Elle est un don d'en haut ; nul autre que Dieu n'a pouvoir sur elle. Voilà pourquoi le vice de l'intempérance ne peut être attribué qu'à l'intempérant, et la tempérance ne peut être regardée que comme un bien propre à l'homme qui sait commander à ses désirs.

CHAPITRE XX.

Devoirs d'une femme de bonnes mœurs.

Euripide, en traçant dans les vers suivants le portrait d'une épouse qui aime son mari d'un amour grave et honnête, lui donne ces conseils :

« Quoi que dise un époux, il faut que sa compagne le trouve bon, même quand il ne dirait rien de bon. Pour elle, elle met tous ses soins à plaire à son époux. »

Le même poète dit ailleurs quelque chose de semblable :

« Il est doux, aux jours de l'adversité, que la femme s'afflige avec son mari, et prenne la moitié de ses douleurs et de ses joies. »

Puis, venant à peindre la douceur et la tendresse de la femme pour son mari quand les tribulations sont arrivées, il ajoute :

« Je m'affligerai de ton affliction ; je partagerai tes chagrins, de moitié dans tous tes maux.

Et ailleurs :

337 « Rien ne m'est dur de ce que je souffre pour toi. Il faut partager la bonne et la mauvaise fortune de ceux qu'on aime. L'amitié, qu'est-ce autre chose ? »

Voilà pourquoi aussi le mariage selon le Verbe est sanctifié, pourvu que le couple conjugal se soumette à la

volonté de Dieu, et se conduise

« avec un cœur sincère et une foi parfaite, l'âme purifiée des souillures de la mauvaise conscience, et le corps lavé dans l'eau pure, demeurant ferme dans la profession qu'il a faite d'espérer ce qui a été promis, puisque l'auteur de la promesse est fidèle. »

Mais le bonheur du mariage, il ne faudra le placer ni dans les richesses, ni dans la beauté. Où donc réside-t-il ? dans la vertu.

« La beauté d'une femme ne l'a jamais aidée à retenir le cœur d'un époux, dit la tragédie. Au contraire, la vertu a été utile à un grand nombre d'entre elles. »

En effet, toute femme qui est bonne, une fois attachée à un époux, demeure strictement renfermée dans les devoirs de la pudeur.

Puis le poète ajoute sous forme d'avertissement :

« Le premier point est celui-ci : Tout homme, fût-il difforme, doit paraître beau à sa femme, pour peu qu'elle ait d'intelligence. Car ce n'est pas l'œil, mais l'intelligence qui juge, etc. »

L'Écriture a dit avec beaucoup de sagesse que la femme a été donnée par Dieu à l'homme comme une aide. De là, ses devoirs et son but. Elle opposera aux tribulations qui peuvent venir de l'époux, dans l'intérieur de la communauté, le remède d'une raison, à la fois forte et persuasive. Son époux refuse-t-il de se laisser convaincre, qu'elle s'efforce, autant qu'il est donné à la nature humaine, de se tenir à l'abri du péché, soit qu'il faille mourir, soit qu'il faille vivre, toujours fidèle au Verbe ; bien persuadée que, durant sa vie, ou à l'heure de sa mort, elle aura pour aide et pour appui, le Dieu dont l'assistance, en effet, ne manque jamais, le Dieu qui sauve dans le présent comme dans l'avenir ; le prenant pour guide de toutes Ses actions,

estimant que ses devoirs sont la chasteté et la justice, sa fin dernière, l'obligation de plaire à Dieu. J'ouvre l'épitre que l'apôtre adresse à 338 Tite. J'y lis ces sages conseils :

« Les femmes avancées en âge, doivent faire voir dans tout leur extérieur une sainte modestie ; ne point médire, ne point s'adonner au vin, afin qu'elles inspirent la sagesse aux jeunes femmes, leur apprenant à aimer leurs maris et leurs enfants, à être prudentes, chastes, sobres, vigilantes dans leur maison, bonnes, soumises à leurs maris, de sorte que la parole de Dieu ne soit point exposée au blasphème. »

Mais plutôt, dit encore ailleurs l'apôtre,

« tâchez d'avoir la paix avec tout le monde, et la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu. Prenez garde qu'il ne se trouve quelque fornicateur, ou quelque profane comme Esaü, qui, pour se rassasier une fois, vendit son droit d'aînesse ; que quelque racine amère, poussant en haut ses rejetons, n'étouffe la bonne semence et ne souille l'âme de plusieurs. »

Puis, comme pour ajouter le dernier trait à la question du mariage, l'apôtre ajoute :

« Qu'en toutes choses le mariage soit respecté et que le lit nuptial soit sans tache ; car Dieu condamne les fornicateurs et les adultères. »

Comme il n'y a qu'un seul et même but, qu'une seule et même lin pour l'homme ainsi que pour la femme, Pierre a dit du Chrétien parfait, dans sa première épître :

« C'est ce qui doit vous transporter de joie, maintenant même que pour un temps si court, vous êtes affligés de plusieurs tentations; afin que votre foi, affermie et beaucoup plus précieuse que l'or périssable qui est éprouvé par le feu, se trouve digne de louanges, d'honneur et de gloire, au jour de la révélation de Jésus-Christ ; lui que vous aimez, quoique vous ne l'ayez point vu, et en qui vous croyez, quoique vous

ne le voyiez point encore. C'est parce que vous croyez que vous serez comblés d'une joie ineffable et glorieuse, remportant le prix de votre foi, qui est le salut de vos âmes. Voilà pourquoi Paul aussi se glorifie d'avoir essuyé plus de travaux, reçu plus de coups que personne, et de s'être vu souvent près de la mort, tout cela à cause de Jésus-Christ.

339 CHAPITRE XXI.

Du Chrétien parfait, ou du véritable Gnostique.

Ici, la perfection, à mon avis du moins, peut s'entendre de plusieurs manières, selon la nature de la vertu dans laquelle on excelle. Il y a la perfection de la piété, de la patience, de la chasteté, de la tempérance, des bonnes œuvres, du martyre et de la connaissance. Mais, être à la fois parfait dans chacune de ces vertus, je ne sais s'il est donné à aucun homme, du moins aussi longtemps qu'il est homme, excepté à celui qui a revêtu notre humanité, de réaliser cette sublime prérogative, même aux yeux de la loi considérée isolément. Quel sera donc l'homme parfait? celui qui fait profession de s'abstenir de tout mal. Telle est la voie qui mène à l'Évangile et à la pratique du bien. Mais la perfection gnostique, pour tout homme qui vit sous la loi, c'est de croire en outre à l'Évangile. Par lui, l'homme de la loi s'élève à la perfection. Moïse, qui vivait sous l'empire de la loi ancienne, a prédit qu'il fallait écouter avec ces dispositions, afin que nous recevions, suivant le langage de l'apôtre, le Christ, qui est l'accomplissement et la plénitude de la loi. Or, le Gnostique avance à grand pas dans l'Évangile, non pas seulement parce que la loi lui a servi d'échelon pour arriver au code nouveau, mais parce qu'il a entendu et compris la loi telle que l'a transmise aux apôtres, le Seigneur, qui est l'auteur des deux Testaments. Que s'il a réglé sagement sa vie, comme cela n'est point douteux, puisqu'il est impossible que la gnose marche péniblement dans le bien ; que si en outre, après un témoignage irrépréhensible rendu

à Dieu, il est martyr, et martyr par amour, acquérant par cette confession la plus grande gloire que l'on puisse obtenir parmi les hommes, avec tous ces mérites, il ne sera pas encore proclamé parfait, tant qu'il sera dans la prison du corps. Ce titre auguste est réservé exclusivement au dernier acte de la vie, lorsque le martyr gnostique sera enfin parvenu à manifester au grand jour la perfection de ses œuvres dans 340 leurs dernières conséquences ; lorsque, soutenu par la charité, éclairé par la sagesse, il aura consommé le sacrifice de son sang, et rendu à Dieu cet esprit qu'il en avait reçu. C'est à partir de ce moment qu'il est bienheureux, et qu'il est proclamé de droit consommé dans Injustice,

« afin que ce qu'il y a de sublime parmi nous soit attribué à la puissance de Dieu, et non pas à nous, »

suivant l'apôtre. Seulement conservons la liberté et la charité. «

Nous subissons toute sorte d'afflictions, mais nous n'en sommes point accablés ; nous nous trouvons dans de grandes difficultés, mais nous n'y succombons pas. Nous sommes persécutés, mais nous ne sommes pas abandonnés ; nous sommes renversés, mais nous ne sommes pas perdus.»

Il faut, poursuit l'apôtre que ceux qui tendent à la perfection évitent de donner aucun scandale, et qu'ils se rendent recommandables en toutes choses, non aux hommes, mais à Dieu ; ajoutez : et qu'ils obéissent aussi aux hommes. La raison le veut, à cause des violences et des malédictions qu'entraînerait le refus.

« Or, on se recommande par une grande patience dans les maux, dans les nécessités, dans les afflictions, sous les coups, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la pureté, par la connaissance, par une douceur persévérante, par la bonté,

par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la force de Dieu, afin que nous soyons des temples consacrés à Dieu et purifiés de tout ce qui souille le corps et l'esprit. Et je vous recevrai ; et je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant. Achevons donc, dit l'apôtre, l'œuvre de notre sanctification dans la crainte de Dieu. »

Car, bien que la crainte engendre la tristesse,

«je me réjouis, non de ce que vous avez eu de la tristesse, mais de ce que votre tristesse vous a portés à la pénitence. La tristesse que vous avez éprouvée a été selon Dieu, de sorte qu'en cela nous ne vous avons fait aucun tort. La tristesse qui est selon Dieu produit pour le salut une pénitence stable, au lieu que la tristesse de ce monde produit la mort. Voyez, en effet, ce qu'a produit en vous cette tristesse selon Dieu que vous 341 avez ressentie, quelle sollicitude! quel soin de vous justifier! quelle indignation ! quelle crainte ! quel désir ! quel zèle ! quelle ardeur pour punir le crime ! Vous avez montré par toute votre conduite que vous étiez purs et irréprochables en cela. »

Tels sont les exercices préparatoires avant d'entrer dans la carrière gnostique. Mais, puisque le Tout-Puissant lui-même

« a fait les uns apôtres, les autres prophètes ; ceux-ci évangélistes, ceux-là pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du fils de Dieu, à l'âge de l'homme parfait et de la plénitude de Jésus-Christ ; »

il faut nous efforcer de devenir hommes par la connaissance, de nous approcher le plus possible de la perfection, quoique retenus encore dans la chair. Nous y parviendrons si, unis ici-bas de cœur et de pensée avec

Dieu, nous nous conformons à sa volonté, pour reconquérir le privilège de notre noblesse et de notre parenté sublimes, dans la *plénitude du Christ* en qui réside toute perfection absolue et consommée.

Nous comprenons déjà pourquoi, comment, quand on est parfait aux yeux de l'apôtre, et quelles sont les différences qu'il établit entre les hommes parfaits.

« Les dons du Saint-Esprit qui se manifestent au dehors, dit-il ailleurs, sont départis à chacun pour l'utilité de l'Église. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse, l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science, un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies; un autre, le don des miracles; un autre, le don des prophéties ; un autre, le don de discerner les esprits; un autre, le don de parler diverses langues; un autre le don de les interpréter. Or, c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons selon qu'il lui plait. »

Puisque les choses se gouvernent ainsi, les prophètes sont parfaits dans la prophétie, les justes dans la justice, les martyrs dans le témoignage du sang, les 342 autres dans la prédication. Nous ne voulons pas dire qu'ils soient étrangers à la pratique des vertus ordinaires ; mais ils excellent dans les vertus à la manifestation des quelles Dieu les a destinés. Je le demande, où est l'homme sensé qui dira, par exemple, que le prophète ne pratique pas la justice ? Et les justes, tels qu'Abraham, n'ont-ils pas eu aussi le don de prophétie ?

« A l'un, dit Homère, Dieu a donné la science des combats, à l'autre, l'art de la danse; à celui-ci, la cithare et la douceur des chants. »

Oui, chacun a *son don particulier*, selon *qu'il l'a reçu* de Dieu, *l'un d'une manière*, l'autre d'une autre. Toutefois les apôtres furent accomplis en tout. Parcourez leurs actions ; ouvrez leurs écrits, vous trouverez, si vous le voulez, la

science, la vertu, la prédication, la chasteté, la prophétie. Il est bon de savoir néanmoins que Paul, bien qu'il appartienne à une époque plus rapprochée de nous, puisqu'il n'a paru dans l'apostolat qu'après l'ascension du Seigneur, se rattache par ses écrits à l'ancien Testament. C'est là qu'il s'inspire; c'est par là qu'il parle. La foi en Jésus-Christ et la connaissance de l'Evangile, voilà l'exposition et l'accomplissement de la loi. C'est pour cela qu'il a été dit aux Hébreux :

« Si vous ne croyez pas mes paroles, vous ne comprendrez pas. »

Qu'est-ce à dire ? Si vous n'avez pas foi en celui dont l'avènement a été prédit et figuré par la loi, vous ne comprendrez pas l'ancien Testament que le sauveur explique par son incarnation.

CHAPITRE XXII.

Ni la crainte du supplice, ni l'espoir de la récompense ne doivent être le mobile du vrai Gnostique. Il n'est guide que par l'amour du bien et du beau. envisagés en eux-mêmes.

Ainsi, l'intelligence et le discernement sont les traits qui caractérisent le Gnostique. Mais son œuvre ne se borne pas à s'abstenir de tout mal, ce n'est-là qu'un degré pour s'élever plus 343 haut, il faut encore qu'il ne se laisse jamais guider par la crainte. Il est écrit :

« Où fuir, où me cacher de votre face? Si je monte vers les deux, vous y êtes; si je me relire aux extrémités de la mer, votre droite y est ; si je descends au fond des abîmes, votre esprit y est. »

Le Gnostique ne fait pas non plus le bien en vue de la récompense promise ; car il est dit :

« Voici le Seigneur, et sa récompense est devant sa face ; il vient pour rendre à chacun selon ses œuvres. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme

n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. »

Quel sera donc le mobile du Gnostique? Le bien, ayant son principe dans l'amour, et le beau, considéré en lui-même ?

N'a-t-il pas été dit au Seigneur par Dieu le Père :

« Demande-moi, et je te donnerais ces nations pour héritage? »

Prière vraiment royale, qui nous enseigne à demander gratuitement au roi de l'univers le salut des hommes, afin que le Seigneur soit notre héritage et notre possession ! Au contraire, aspirer à la science qui est en Dieu, dans un but d'utilité quelconque, soit pour que telle chose arrive, soit pour que telle chose n'arrive pas, ce n'est pas là le propre du Gnostique. Il ne veut d'autre fin à la contemplation que la connaissance elle-même. J'oserai l'affirmer, ce n'est point en vertu du salut que l'homme, qui poursuit la connaissance pour cette science divine elle-même, embrassera la connaissance. En effet, l'intelligence devient, par un exercice continuel, l'intelligence permanente. Or, comprendre toujours forme l'essence du Gnostique, dont l'activité ne connaît ni ralentissement ni interruption ; et cette contemplation permanente produit chez lui une substance vivante. Voici une hypothèse : Si on proposait au Gnostique de choisir entre la connaissance de Dieu et le salut éternel, et que ces deux choses, absolument Inséparables, pussent se séparer, il choisirait, sans balancer un seul moment, la connaissance de Dieu, estimant qu'il faut préférer pour elle-même la faculté, inhérente à la foi, de s'élever à la connaissance par l'amour. Tel est donc le premier principe du bien chez l'homme parfait : il n'agit point dans une vue d'intérêt personnel. Mais a-t-il jugé que faire le bien est quelque 344 chose de beau et de glorieux, l'ardente impulsion de son âme l'y portera constamment et

avec énergie ? Vous ne le verrez point aujourd'hui vertueux, demain criminel ou indifférent : sa marche est régulière et affermie dans le bien.

En outre, ce n'est ni pour la gloire, ni pour la bonne renommée, comme parlent les philosophes, ni en vue d'une récompense qu'il attend de Dieu ou des hommes, qu'il règle tout le cours de sa vie à l'image et à la ressemblance du Seigneur. Que si parfois, au bien que fait le gnostique, on répond par le contraire, oublieux des injures, il rejettera comme mauvaise toute pensée de rendre le mal pour le mal, au souvenir que Dieu se montre juste et bon *pour les justes et pour les injustes*. Le Seigneur dit à ceux qu'animent ces sentiments :

« Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait.»

Le gnostique est mort dans sa chair; il n'y a plus que lui qui vive. Ce sépulcre de lui-même, il en a fait un temple saint qu'il a consacré au Seigneur, en élevant à Dieu son âme, autrefois sujette au péché. On ne peut plus dire qu'il soit continent; il est parvenu à une sorte d'impassibilité inaccessible aux passions humaines, et il attend que Dieu le revête de la forme divine.

« Lorsque vous faites l'aumône, dit le Seigneur, que personne n'en soit instruit, et quand vous jeûnez, parfumez-vous, afin que Dieu seul le sache. »

Tous les hommes doivent ignorer le bien que l'on fait. Le miséricordieux lui-même ne doit pas savoir qu'il est miséricordieux ; autrement, il serait miséricordieux parfois et parfois il ne le serait pas. Mais quand ce sera par habitude et par manière d'être qu'il exercera la bienfaisance, il se rapprochera de la nature du bien. Cette disposition intérieure se transformera chez lui en nature et en pratique assidue. N'espérons pas toucher par un premier et sublime essor le but marqué; il faut y arriver pas à pas, en parcourant toute la voie étroite. Ces mots : *Être attiré par le*

Père, ne signifient pas autre chose que mériter de recevoir la vertu de la grâce qui vient de Dieu, afin d'avancer par elle sans obstacle dans la route difficile de la perfection.

S'il arrive que l'élu soit en butte à la haine de quelques 345 hommes, il connaît leur ignorance, et il a pitié de leur aveuglement. C'est donc avec raison que la connaissance elle-même, animée par la charité, instruit l'ignorance à respecter dans chaque créature l'œuvre du Tout-Puissant. Si elle a appris à aimer Dieu, sa vertu, dès lors inamissible, l'accompagnera dans la veille, dans le sommeil, dans la vision, puisque ce qui est devenu une essence spirituelle ne sort pas de soi-même pour déchoir de ses conditions d'existence. Soit donc qu'on appelle la connaissance une nouvelle nature, soit qu'on la nomme une disposition intérieure, toujours est-il que la partie directrice de l'âme, par cela même qu'elle ne reçoit jamais de pensées étrangères, immuable dans son action, ne prend rien des formes variables qui passent devant elle, et ne poursuit en songe aucune de ces images qui reviennent la nuit préoccuper les esprits qu'elles ont ébranlés le jour. Voilà pourquoi le Seigneur nous recommande aussi de veiller, afin que notre âme ne soit jamais troublée par les passions, pas même en songe. Il veut que notre manière d'être pendant la nuit soit réglée comme pendant le jour, et que nous conservions notre sommeil pur et sans tache. La manière de ressembler à Dieu, autant du moins qu'il est en nous, c'est de maintenir notre esprit dans la constante application aux mêmes choses, disposition qui est au pouvoir de l'esprit en tant qu'esprit. Ses inconstances et ses variations accusent une trop grande ardeur pour les choses de la matière. Telle est la raison pour laquelle les Grecs, j'imagine, ont nommé la nuit bonne conseillère, parce que l'âme, dégagée alors de l'empire des sens, se replie sur elle-même pour appartenir tout entière aux inspirations de la sagesse. Voilà pourquoi encore les mystères se célèbrent la nuit, comme pour figurer

l'action par laquelle l'âme s'isole du corps pendant les ténèbres.

« Ne nous laissons donc point aller au sommeil, comme les autres; mais veillons et soyons sobres; car ceux qui dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent durant la nuit. Pour nous, enfants du jour, soyons sobres, en prenant pour cuirasse la foi et la charité, et pour casque l'espérance du salut. »

346 Ce que l'on dit du sommeil, il faut l'entendre aussi de la mort. L'un et l'autre état figurent la retraite de l'âme; la mort en est une image complète, le sommeil, une image affaiblie. Héraclite, au besoin, nous donnerait la même leçon:

«La mort, dit-il, touche au sommeil, puisque l'homme y est privé de la lumière; dans le sommeil, la vie touche à la mort; dans l'état de veille, la vie de l'homme qui est privé de la vue, touche au sommeil.»

«Bienheureux, en effet, suivant les expressions de l'apôtre, ceux qui connaissent le Seigneur, parce que l'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement. Car nous sommes plus près de notre salut que quand nous avons reçu la foi. La nuit est déjà avancée et le jour s'approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de la lumière.» L'apôtre appelle métaphoriquement le Fils du nom de *lumière* et de *jour*; par une autre métaphore, les préceptes sont les armes de la lumière. Voilà pourquoi il nous est recommandé de ne nous présenter à l'autel pour le sacrifice et la prière que purifiés par les ablutions, lavés et couverts de riches vêtements. Il faut encore voir un symbole dans ces prescriptions qui enjoignent d'orner l'extérieur. La purification véritable consiste à n'entretenir en soi que des pensées saintes. Ces ablutions légales, dont la tradition a passé de Moïse aux

poètes profanes, figuraient aussi le baptême des Chrétiens. On lit dans ces poètes :

« Pénélope, après s'être purifiée dans l'eau expiatoire et avoir revêtu des habits nouveaux, monte au temple pour y prier.» — « Télémaque trempe ses mains dans la vague écumante de la mer, puis adresse une prière à Minerve. »

Les Juifs avaient aussi coutume de se purifier à diverses reprises, en sortant du lit conjugal. Elle est donc pleine de sagesse cette parole :

« Sois pur moins par l'eau que par l'esprit ; »

car c'est une pureté parfaite, j'imagine, que la pureté de l'esprit, la pureté des œuvres, la pureté des pensées, la droiture des paroles, et en dernier lieu, la virginité de l'âme jusque dans le sommeil. Nous sommes, si je ne me trompe, suffisamment purifiés par un repentir sincère et durable, lorsque, condam- 347 nant nos fautes précédentes, nous marchons en avant, éclairés dans notre intelligence et soulevant notre âme plongée dans la matière, pour la détacher des voluptés sensuelles et des péchés passés. S'il me fallait donner l'étymologie du mot science (en grec épistêmeà, je l'emprunterais au mot *stasis*, qui signifie station, repos, parce que la science arrête dans la réalité des choses notre esprit, tout à l'heure flottant et incertain. Le même mot a formé l'étymologie de la foi, (*pistis*) qui n'est que la station ou le repos de l'esprit dans ce qui est (*péri to on stasis*}. Pour nous, Chrétiens, nous aspirons à connaitre celui qui est juste, toujours et en toutes choses, qui, pour demeurer éternellement juste, n'a pas besoin de craindre les supplices portés par la loi, de redouter la haine de ses contemporains et des vengeurs de la vertu, de trembler enfin devant le péril auquel l'ont exposé ses crimes et ses bassesses. S'abstenir de l'injustice par des motifs semblables, c'est être bon par crainte et non par choix. Epicure dit que

« le sage, ou du moins celui qu'il regarde comme tel, ne voudrait jamais commettre une injustice, quelque profit qu'il dût lui en revenir; car il ne peut avoir la certitude qu'elle restera toujours secrète.»

Ainsi donc, ô Epicure, ton sage ferait le mal, si on pouvait lui garantir qu'il ne sera point découvert. Voilà de tes dogmes pleins de ténèbres ! Il y a plus ; si l'on se tient éloigné de l'injustice, dans l'espoir des récompenses que Dieu réserve aux bonnes actions, on n'est pas même, dans ces dispositions, bon de son propre mouvement. Dans le premier cas, c'est la crainte, dans le second, c'est la récompense qui donne la justice, je me trompe, une ombre de justice. Que l'espérance qui attend l'homme par de là le tombeau doive être bonne pour les gens de bien, et fatale pour les méchants, ceux qui ont embrassé la philosophie barbare ne sont pas les seuls à le savoir. Les Pythagoriciens professent le même dogme, puisqu'ils proposent l'espérance pour but à ceux qui s'adonnent à la philosophie. Socrate dit dans le *Phédon*,

« que les urnes des hommes vertueux quittent ce monde avec l'espérance de la félicité.»

Puis, blâmant les méchants, il dit par opposi- 348 tion:

« Ils vivent dans une espérance mauvaise.»

Héraclite est d'accord avec Socrate dans ce passage de son discours sur l'Homme :

« Des choses que l'homme ne peut ni espérer ni attendre lui sont réservées après sa mort. »

Il était donc inspiré par Dieu l'apôtre qui écrit aux Romains :

« L'affliction produit la patience ; la patience, l'épreuve ; l'épreuve, l'espérance, et cette espérance ne sera pas confondue. »

En effet, la patience souffre en vue de l'espérance à venir. L'espérance signifie à la fois ce que l'on attend et la possession de la chose attendue. L'espérance, dans cette dernière acception, *ne sera pas confondue*, puisqu'elle n'aura plus rien de variable ni d'illusoire. L'homme qui obéit à la vocation pour elle-même, uniquement parce qu'il a été appelé, ne tend vers la connaissance ni par les menaces de la crainte, ni par l'attrait du plaisir. En retirera-t-il au dehors quelque fruit ou quelque délectation ? Il ne l'examine pas. Entraîné par l'amour de celui qui est réellement aimable, et conduit au devoir, il rend à Dieu un culte légitime. Supposez, si vous le voulez, que Dieu lui ait donné le pouvoir de faire impunément ce qui est défendu ; supposez qu'en retour de la violation de la loi, la félicité des bienheureux lui soit assurée; supposez même, ce qui est impossible, que ses actions doivent demeurer toujours un mystère pour Dieu, jamais il ne consentira à rien faire contre la raison, une fois qu'il aura embrassé ce qui est vraiment beau et désirable en soi-même, et par conséquent aimable et digne d'être recherché. Le bien, en effet, n'est pas dans l'entretien et la nourriture du corps. Notre Gnostique sait

« que ce qui nous rend agréables à Dieu n'est pas le manger, »

ni le mariage, ni le célibat lorsqu'il est gardé par une aberration de l'intelligence, mais les œuvres vertueuses qui ont pour principe la lumière et la sagesse. S'il en était autrement, l'animal privé de raison aurait la tempérance, lorsqu'il ne touche point à la nourriture sous le bâton que son maître lève contre lui. Annuliez les promesses faites à ces prétendus hommes de bien ; écartez de leur tête le danger qui les menace, et à l'instant même vous verrez le fond de leur cœur.

340 CHAPITRE XXIII.

Le vrai Gnostique s'abstient autant qu'il est en lui de tout ce qui flatte les sens ; et il sacrifie ces biens à des biens d'un ordre supérieur.

En effet, ces hommes ne s'unissent pas assez étroitement à la nature des choses pour comprendre réellement, et avec les lainières de la gnose, que tout ce qui a été créé pour notre usage est bon, le mariage, par exemple, et la procréation des enfants, pourvu que l'on en use avec tempérance; mais qu'il est encore meilleur de se dégager des passions et de s'établir dans la vertu par sa ressemblance avec Dieu. Parmi les biens ou les maux qui viennent du dehors, ils s'abstiennent des uns, et nullement des autres. Il y a plus : dans les choses dont ils s'éloignent avec horreur, on les voit accuser la créature et le Créateur ; fidèles en apparence, le fond de leurs pensées est impie. Ce commandement :

« Tu ne convoiteras pas, »

n'a besoin ni de la nécessité qui provient de la crainte, et qui impose l'abstinence des choses agréables, ni de la récompense qui, par l'invitation de la promesse, engage à réprimer les désirs criminels. Ce n'est point à cause du précepte en lui-même, mais à cause de la promesse, que choisissent l'obéissance ceux qui obéissent à Dieu, en vue de ses rémunérations, et attirés par elles comme par un appât. Toutefois l'aversion pour les choses sensibles n'a pas pour conséquence de nous unir aux choses qui sont perçues par l'intelligence. Au contraire, l'union aux choses perceptibles uniquement à l'intelligence, détourne naturellement le Gnostique des choses sensibles, comme il convient à un homme qui, par le choix de ce qui est beau, a embrassé le bien avec pleine connaissance, qui bénit la génération et proclame la sainteté du Créateur, mais aussi bénit et sanctifie la ressemblance qui nous rapproche de Dieu. Il dira :

«Cependant je veux me délivrer du désir, Seigneur, afin de m'unir plus étroitement à vous. L'économie de ce monde

est belle et les lois [350] qui régissent la création sont pleines de sagesse. Rien n'arrive sans cause. Il faut que je vive, ô Seigneur tout-puissant, parmi les œuvres de vos mains. Mais, tout en demeurant au milieu d'elles, je suis dans vous. Loin de moi la crainte, afin que je puisse approcher de vos grandeurs ! Je veux me contenter ici-bas de peu, tâchant d'imiter la justice de votre élection, qui discerne le bien d'avec ce qui n'en a que les apparences. »

Les saints et mystiques enseignements de l'apôtre nous apprennent quel est le choix vraiment agréable à Dieu. Ce choix consiste, selon lui, moins à répudier certaines choses comme mauvaises, qu'à estimer qu'il y a d'autres biens meilleurs que les biens ordinaires. Voici ses paroles :

« Et ainsi, celui qui marie sa fille, fait bien; mais celui qui ne la marie point, fait encore mieux, la mettant à même de se porter à ce qui est plus saint, et de prier le Seigneur sans obstacle. »

Or, nous le savons, les choses d'une acquisition difficile ne sont point nécessaires, tandis que les choses nécessaires ont été comme placées sous notre main par la bonté du Créateur. Aussi Démocrite a-t-il eu raison de dire que

« la nature et la doctrine sont choses presque identiques. »

Nous en avons déjà indiqué la cause en peu de mots. En effet, la doctrine règle l'homme comme on accorde un instrument; en le façonnant de la sorte, elle lui crée une nouvelle nature; car il n'importe en rien que l'homme, tel qu'il est, soit l'ouvrage de la nature, ou qu'il ait été ainsi discipliné par le temps et la doctrine. Du Seigneur proviennent l'un et l'autre bien, l'un par la voie de la création, l'autre par la voie de la régénération et de la rénovation qui résultent de la nouvelle alliance. Le choix doit porter surtout sur ce qui est utile à la partie la plus noble de l'homme; or, la partie la plus noble de toutes est

l'intelligence. Avec ces pensées, les choses réellement bonnes paraissent les plus agréables, et donnent d'elles-mêmes les fruits qu'on attend, je veux dire la sérénité de l'âme.

« Celui qui m'écoute reposera en paix avec confiance, et libre de crainte. Aucun mal ne viendra le troubler. Confiez-vous en Dieu de tout votre cœur et de tout votre esprit. »

Par là, le vé- 351 ritable Gnostique est déjà un Dieu.

« Je vous l'ai dit : Vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut. »

Empédocle déifie aussi dans les paroles suivantes les âmes des sages :

« Enfin, les devins, les poètres et les médecins sont les premiers des mortels. Viennent-ils à quitter la terre, ils renaissent dieux, et sont environnés des plus grands honneurs. »

L'homme, envisagé dans son abstraction et d'une manière absolue, est conçu selon l'idée de l'esprit qui lui est uni. Il n'est pas créé sans forme dans le laboratoire de la nature où s'accomplit mystérieusement l'œuvre de la génération humaine, puisque l'être et la forme de l'être sont chose commune à tous. Quant à l'homme, pris individuellement, il reproduit dans son caractère le type qu'ont imprimé à son âme les objets de sa prédilection. C'est ce qui nous fait dire qu'Adam a été parfait, dans ce qui concerne l'organisation, puisque rien ne lui manqua de ce qui caractérise l'idée et la forme humaines. Il reçut son perfectionnement en même temps que la vie, et il fut justifié par l'obéissance. Voilà ce qui s'élevait graduellement eu lui à la maturité, je veux dire la faculté dont il était le maitre, autrement, son libre arbitre. Que sa volonté ait choisi, et qu'elle ait choisi l'objet défendu, la faute ne doit point en être imputée à Dieu. On distingue deux sortes de

génération; celle des êtres qui sont engendrés, celle des choses qui adviennent.

Le courage de l'homme, puisque l'homme est par sa nature sujet aux passions et aux troubles de l'âme, selon le langage usuel, affranchit de la crainte et rend invincible quiconque participe à ses mâles inspirations. La force du cœur est donc comme le satellite de l'esprit pour le maintenir dans la patience, la résignation et les autres vertus semblables. La tempérance et la prudence, avec ses salutaires effets, se rangent sous le chef du désir. Mais Dieu est impassible, sans colère, sans désirs ; inaccessible à la crainte, sans qu'on puise dire qu'il ait des périls à éviter ; tempérant, sans qu'on puisse dire qu'il ait des désirs à maîtriser. La nature de Dieu, en effet, ne peut tomber dans aucun péril ; aucune crainte ne peut l'assaillir, de même qu'il ne peut avoir aucun désir à réprimer. Cette parole [352] de Pythagore :

« Il faut que l'homme aussi devienne un, »

est donc répétée chez nous avec son sens mystique. Dieu, en effet, étant un, il ne doit y avoir qu'un pontife de Dieu, à l'image de cette immuable essence d'où découlent tous les biens. Le Sauveur, en interdisant jusqu'au désir, a coupé dans sa racine la colère qui n'est au fond que le désir de la vengeance. En général, le désir, quel qu'il soit, renferme un élément de trouble et de passion. Tout homme qui est parvenu à maitriser les mouvements désordonnés de l'âme et participe en vertu de son innocence à la nature divine, s'élève à cette sublime unité. Semblable à ces marins qui ont jeté l'ancre, et qui, en voulant attirer à eux l'ancre tutélaire, se mettent eux-mêmes en mouvement vers elle, le véritable Gnostique, en s'efforçant par une vie parfaite d'attirer Dieu à lui, gravite lui-même à son insu vers la majesté divine. Qui sert Dieu se sert lui-même. Ainsi donc, dans la vie contemplative, c'est veiller à ses plus chers intérêts que d'adorer Dieu, et la plénitude de la purification

introduit la sainteté de l'homme dans la contemplation de la sainteté par essence. En effet, la tempérance qui s'observe et se contemple elle-même, sans jamais se démentir, s'assimile à Dieu, autant du moins que l'assimilation est possible.

CHAPITRE XXIV.

De la cause et de la fin des peines infligées par Dieu.

Du moment qu'une chose et son contraire, comme, par exemple, de philosopher ou de ne pas philosopher, de croire ou de ne pas croire, sont également entre nos mains, on peut affirmer que ces choses sont en notre pouvoir. Et pareillement, de ce que nous sommes maitres de deux choses contraires, il suit que ce qui est en notre pouvoir est possible. Par conséquent, il est en notre pouvoir d'accomplir ou de ne pas accomplir les préceptes. Il est donc juste que la louange et le blâme résultent de nos actes ; et le pécheur, puni pour les fautes qu'il a commises, est puni pour ses fautes uniquement. Les transgressions précéden- 353 tes ont eu lieu ; il ne peut jamais advenir que ce qui a été n'ait jamais été. Le Seigneur remet donc les fautes commises, avant la foi, et il les remet, non pas pour qu'elles n'aient pas été commises, mais pour qu'elles soient comme non avenues. — La rémission ne porte pas sur tous les péchés, s'écrie ici Basilide ; elle ne tombe que sur les transgressions involontaires échappées à la surprise et à l'ignorance, » comme si c'était un homme et non pas un Dieu qui nous ouvrit le trésor de ses dons : L'Écriture-Sainte va répondre à l'hérétique :

« Ton iniquité m'a jugé semblable à toi. »

Toutefois, quoique nous soyons punis pour des fautes volontaires, ce n'est pas afin que les prévarications puissent n'avoir pas été commises, mais précisément parce qu'elles l'ont été, que nous sommes punis. La punition ne donne pas

au coupable la possibilité de n'avoir pas failli, elle l'aide à ne plus faillir désormais ; elle dit en outre au prochain : Garde-toi de tomber dans la même faute. Dieu donc, dans sa bonté, nous châtie ici-bas pour trois raisons : d'abord pour que le châtiment rende meilleur celui qui en a été l'objet; en second lieu, pour que ceux qui peuvent être sauvés soient préparés d'avance au salut par l'exemple du prochain ; troisièmement, enfin, pour sauver du mépris la victime d'une injustice et empêcher le renouvellement de l'outrage. Nous distinguons deux modes de corrections, l'un qui emploie la doctrine, l'autre le châtiment qu'on appelle aussi mode coercitif. Il faut savoir encore qu'il n'y a de châtié que les transgressions après le baptême. Les fautes antérieures ont été remises ; les fautes postérieures ont besoin de purification. Il a été dit des incrédules

« qu'ils ont été regardés comme la poussière que le vent balaie à la surface du sol, comme une goutte d'eau qui tombe d'un vase. »

CHAPITRE XXV.

La véritable perfection réside dans la connaissance et dans l'amour de Dieu.

« Heureux l'homme qui possède les règles de la science, qui 354 ne se propose pour but ni le dommage de ses concitoyens, ni les œuvres de l'injustice, mais qui contemple l'indéfectible ornement de l'immortelle nature, et sait en quoi elle consiste, pourquoi et comment elle est toujours inaltérable. Jamais la pensée d'une action honteuse ne surgit dans ces sortes d'intelligences. »

Platon a donc eu raison de dire

« que l'homme adonné à la contemplation des idées vivra comme un Dieu parmi les mortels. L'esprit est le siège des idées ; Dieu est le siège de l'esprit. »

Vous l'entendez ! Platon a dit de l'homme appliqué à la contemplation du Dieu invisible qu'il est un dieu vivant

parmi les mortels. Dans le *Sophiste*, Socrate appelle aussi dieu son hôte d'Élée parce qu'il excelle dans la dialectique, et il le compare

« à ces dieux qui, à la manière des hôtes étrangers, vont de cité en cité. En effet, quand l'âme planant au dessus de la matière, existe par elle-même de sa vie propre et n'a de relations qu'avec le monde des idées, »

ainsi que le Coryphée dans le *Théétète*, l'homme, élevé jusqu'à la nature de l'ange, habite avec le Christ, et plonge dans la contemplation, méditant toujours la volonté de Dieu. Et véritablement :

« Voilà le seul sage ; tout le reste voltige ça et là, comme des ombres fugitives. »

« Car les morts ensevelissent leurs morts. »

C'est de là que Jérémie a dit :

« J'entasserai dans la ville les cadavres des enfants de la terre, que je frapperai dans mon indignation. »

Dieu, ne pouvant être démontré, n'est point le principe de la science. Mais le Fils est à la fois, sagesse, vérité, science, enfin tout ce qui peut avoir avec elles un rapport de parenté. De plus, il possède la démonstration, et l'explication de toutes choses. Toutes les puissances de l'esprit ayant été créées une seule chose, convergent au même centre, le Fils. Il est infini dans chaque notion de ses puissances, bien qu'il ne soit pas réellement un, comme ce qui est un mathématiquement, ni multiple comme ce qui admet plusieurs parties, mais en tant qu'enveloppant tout dans son unité, et dès lors un étant toutes choses. Car il est le cercle de tontes les puissances qui se meuvent en lui et s'unissent dans une 355 seule et même circonférence. Telle est la raison pour laquelle le Verbe a été appelé l'Alpha et l'Oméga, parce qu'il est le seul dont la fin est le commencement, dont le commencement est la fin, sans

aucun intervalle, sans aucune dimension. Voila pourquoi croire au Verbe et par le Verbe, c'est arriver à l'unité, c'est-à-dire, être uni au Verbe par des liens indissolubles. Au contraire, ne pas croire au Verbe, c'est tomber dans la duité, dans la division, dans le partage. C'est ce qui a fait dire au Seigneur :

« Tout enfant étranger, incirconcis de cœur et de chair, c'est-à-dire impur de corps et d'esprit, n'entrera pas dans mon sanctuaire, ni tout étranger qui est au milieu des enfants d'Israël. Les lévites seuls y entreront. »

Quels sont ces *étrangers* ? Ceux qui, au lieu de croire, veulent demeurer incrédules ? Il n'y a donc de véritables pontifes de Dieu que ceux qui mènent une vie pure. Aussi, parmi toutes les tribus qui se faisaient circoncire, celles-là étaient regardées comme les plus saintes, dont les fils recevaient, avec la consécration de l'huile, les fonctions de pontife, de roi, de prophète. Aussi le prophète leur recommande-t-il de ne pas toucher un cadavre, de ne pas entrer dans la chambre d'un mort, non pas que le corps soit chose perverse, mais parce que la désobéissance et le péché sont des œuvres de la chair inhérentes an corps, mortes avec lui, et par-là même abominables. Il n'a donc été permis au prêtre d'entrer dans la chambre d'un mort, que dans le cas où ce serait son père, sa mère, son fils ou sa fille, parce que les relations de la chair et du sang se bornent pour le prêtre aux rapports de filiation et de paternité. Les prêtres se purifient encore pendant sept jours, autant de jours que dura la création. Le septième, ils célèbrent le repos de Dieu ; le huitième,

« ils présentent une oblation pour leur péché »

comme il est écrit dans Ézéchiel. Par cette oblation, il faut entendre la *promesse*. Mais la purification parfaite, à mon avis, c'est la foi vraiment propitiatoire qui conduit par la loi et les prophètes à l'Évangile ; c'est la pureté qui consiste

dans une obéissance entière, avec l'abandon et le détachement de toutes les 356 choses terrestres jusqu'au jour où nous rendrons à la terre, pour la joie de notre âme, cette tente de l'humanité. Que ce soit donc à l'année qui ramène le sabbat suprême, tous les sept ans ; que ce soit aux sept cieux, dont quelques-uns font des degrés intermédiaires entre Dieu et nous; que ce soit enfin à la région errante, voisine du monde des intelligences, que le prophète fasse allusion par la *huitaine*, dont il a parlé, toujours est-il que le véritable Gnostique devra, selon lui, se dégager du monde sensible et avant tout, du péché. C'est pourquoi, pendant sept jours, des victimes sont immolées pour l'expiation de l'iniquité; il faut craindre encore qu'il n'en reste quelque trace, même quand ce septième jour achève sa révolution.

Job, cet homme plein de justice, a dit:

« Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. »

Il ne vent pas dire qu'il se retirera de ce monde sans richesses; la réflexion serait pauvre et vulgaire; mais, qu'à la manière du juste, il quittera la terre, sans vice, sans péché, et libre des honteux simulacres qui accompagnent toujours les hommes de l'iniquité. C'est ce que signifie encore cette parole:

« Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, purs de corps et sains d'esprit, »

en vous abstenant de toute œuvre mauvaise. Le Seigneur nous montre par la bouche de l'évangéliste qu'il nous veut tels que nous nous sommes relevés du sein de l'eau baptismale. Car une naissance succédant ainsi à une autre naissance, aspire à nous enfanter progressivement à l'immortalité;

« mais le flambeau des impies s'éteindra. »

Cette virginité de l'âme et du corps, que poursuit de toutes ses forces le Gnostique véritable, le sage Moïse, employant à propos la figure de la répétition, nous la fait connaitre, quand il décrit en ces termes la pureté intérieure et extérieure de Rébecca :

« C'était une vierge belle et inconnue à tout le monde. »

Or, Rébecca signifie *Gloire de Dieu*, et la gloire de Dieu c'est l'incorruptibilité. La véritable justice consiste à ne jamais faire tort aux autres, et à consacrer toute sa personne au Seigneur, comme un temple sanctifié. La justice ! Elle est la paix et la 357 stabilité de la vie. Quand le Seigneur dit à la femme qu'il vient de rendre à la santé :

« Allez en paix, »

c'est à cette justice qu'il la renvoie. Salem signifie *paix*, et notre Seigneur prend le titre de roi de la *paix*. Melchisédech, *roi de Salem*, *pontife du Très-Haut*, offrant, en figure de l'Eucharistie, *le pain et le vin* sanctifiés, n'est pas autre chose que notre Seigneur. Il y a mieux : le mot de Melchisédech lui-même signifie *roi juste*. La justice et la paix sont donc synonymes.

L'apostat Basilide est d'avis que la justice et la paix, sa fille, demeurent comprises dans la huitaine, mentionnée par le prophète. Mais, de ces explications trop naturelles élevons-nous à une interprétation morale plus ù la portée de tous ; cet examen suivra la discussion présente. C'est donc bien véritablement notre Sauveur qui nous initie aux saints mystères, scion le langage du poète tragique :

« Il voit qui le voit ; lui-même nous donne ses fêtes. »

Et si vous demandez :

« Ces fêtes dont vous parlez, de quelle nature sont elles? »

L'hiérophante vous répondra :

« Il n'est pas permis de révéler les mystères à ceux qui ne sont pas initiés. »

Insistez-vous pour découvrir curieusement quelles sont ces solennités? il vous sera répondu de nouveau :

« Il ne vous est pas permis d'en pénétrer les mystères, quoiqu'ils soient bien dignes de l'investigation humaine. Les fêtes de ce Dieu repoussent loin d'elles l'artisan de l'iniquité. »

Dieu, qui n'a pas eu de commencement, est le commencement et la fin de toutes choses. Tout ce qui est remonte à ce principe. En tant qu'essence, il est l'origine de toute faculté créatrice ; en tant que bon, de toute faculté morale ; en tant qu'intelligence, de toute faculté pensante et raisonnante. D'où il suit que celui-là est le seul maitre, qui seul est le fils du Très-Haut, du Père, de la sainteté infinie, le seul instituteur de l'homme.

358 CHAPITRE XXVI.

Comment le véritable Gnostique use du corps et des choses de la terre.

Nous connaissons maintenant l'impiété de ces téméraires qui s'emportent contre la création et condamnent le corps, sans se rappeler que l'organisation de l'homme est droite, afin qu'il puisse contempler le ciel ; que le mécanisme de nos sens est dirigé vers l'acquisition de la connaissance ; qu'enfin la disposition de nos membres et de toutes les parties de nous-mêmes a été combinée pour la pratique du bien, mais non pour la volupté. De là vient que la maison de notre corps peut recevoir l'âme la plus précieuse aux yeux de Dieu, et qu'elle est jugée digne du Saint-Esprit par la sanctification intérieure et extérieure, achevée quelle est par la purification de Jésus-Christ. De plus, la conséquence réciproque des trois vertus se trouve dans le Gnostique, puisqu'il s'élève vers Dieu par la triple action de la morale, de la nature et de la raison. Car la sagesse est la science des

choses divines et humaines ; la justice établit un harmonieux accord dans toutes les parties de l'âme; et la sainteté consiste à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Vous accusez la chair, dites-vous, et à cause de la chair, l'acte de la génération; et vous alléguez, à l'appui de votre condamnation, ces paroles d'Isaïe :

« Toute chair n'est que de l'herbe, et toute la beauté de l'homme ressemble à la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée ; la fleur est tombée; mais la parole du Seigneur subsiste dans toute l'éternité. »

Eh bien, écoutez le Saint-Esprit lui-même. Il va expliquer par la bouche de Jérémie la question qui nous occupe. :

« Je les disperserai comme la paille qui est emportée par le vent dans le désert. Voilà le sort et la part que j'ai réservée à ton incrédulité, dit le Seigneur; et parce que tu m'as oublié et que tu as espéré dans le mensonge, moi aussi, j'exposerai devant tous ta nudité, et ton ignominie paraîtra, et ton adultère, et tes hennissements [359] de débauche, etc. »

Qui donc est désigné ici par la *fleur des champs* ? qui *marche selon la chair* ? quels sont les *hommes charnels,* selon l'expression de l'apôtre ? Ceux qui vivent dans le péché. En effet, que l'âme soit la partie la plus noble de l'homme, et le corps la partie inférieure, c'est un point avoué universellement. Mais ni l'âme n'est par sa nature un bien, ni le corps par sa nature un mal. De ce qu'une chose n'est pas un bien, il ne s'ensuit pas directement qu'elle soit un mal : il est une classe de choses qui tiennent le milieu entre le bien et le mal. et ce que l'on rejette ou ce que l'on approuve rentre dans cette catégorie. Il fallait donc que l'homme, dont l'organisation tombe sous les sens, fût composé de principes différents, mais non opposés, le corps et l'âme. Les bonnes actions, comme étant d'une nature meilleure, se rapportent donc toujours à ce principe

supérieur, auquel a été donnée la domination; les œuvres de la volupté et du péché découlent du principe inférieur, de l'esprit de péché. Mais l'âme du sage et du Gnostique, exilée un moment dans le corps, comme un voyageur eu pays étranger, use du corps avec une austère tempérance, et se garde bien de montrer pour lui trop d'indulgence ou d'affection, disposée à quitter ce pavillon corruptible, aussitôt que l'ordre de son rappel lui sera signifié.

« Je suis une étrangère ici-bas, dit-elle avec Abraham, je suis une voyageuse parmi vous.»

« Basilide a fondé sur ces paroles son dogme de l'élection privilégiée et d'une naissance supérieure à celle de ce monde. Dogme impie et menteur ! toutes les créatures sont l'ouvrage d'un seul et même Dieu : personne qui, par sa nature, soit étranger dans ce monde, puisqu'il n'y a qu'une nature comme il n'y a qu'un Dieu. L'élu toutefois vit ici-bas comme un étranger, sachant qu'il faut tout posséder, mais tout abandonner ensuite ; il ne dédaigne pas de toucher aux trois sortes de biens que reconnaissent les Péripatéticiens : il y a mieux, il use du corps comme un voyageur qui, parti pour une contrée lointaine, entre dans les hôtelleries et dans les maisons qu'il rencontre sur sa route, prenant soin des choses de ce monde et du toit qui l'abrite ; mais laissant tout, demeure, possession, usage, sans leur 360 donner un moment de regret ; suivant avec un joyeux empressement les pas du guide qui l'emmène hors de la vie, ne se retournant jamais pour regarder derrière lui ce qu'il quitte, remerciant Dieu de son pèlerinage ici-bas, le bénissant pour son rappel, et saluant avec amour la demeure qui lui a été préparée dans le ciel.

« Nous savons, dit l'apôtre, que si cette maison terrestre où nous habitons vient à se détruire, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera point faite de main d'homme, et qui durera éternellement. C'est pourquoi nous gémissons, désirant être revêtus de la gloire

qui est en cette maison céleste, si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. Parce que nous marchons vers lui par la foi, et que nous ne le voyons pas encore à découvert. Et nous aimons mieux être séparés de ce corps pour jouir de la vue de Dieu.»

Nous aimons mieux ! ce dernier mot est un terme de comparaison : or, ou ne compare entre elles que les choses susceptibles de ressemblance. Ainsi, l'homme qui est plus courageux que les autres, est plus courageux que les hommes de cœur ; et très-courageux par rapport à celui qui n'a pas de courage. Voilà pourquoi Paul ajoute :

« Toute notre ambition est d'être agréables à Dieu, que nous vivions loin de lui, on que nous soyons déjà en sa présence. »

Agréables à Dieu ! c'est-à-dire au Dieu unique, auteur et créateur de toutes choses, du monde aussi bien que de ce qui est au-dessus de ce monde.

J'applaudis à ce mot d'Épicharme :

« Si tu as été pieux du fond du cœur, tu ne souffriras aucun mal après la mort. Ton âme vivra éternellement là-haut. »

Je n'applaudis pas moins à ces vers du lyrique :

« Les âmes des impies sont emportées çà et là sous la terre par un tourbillon de sanglantes tortures, et elles sont comme assujetties à un joug inévitable de maux et de supplices. Les âmes pieuses, au contraire, habitent le ciel, et célèbrent par des hymnes d'allégresse le roi des bienheureux. »

Qu'on ne vienne donc plus nous dire que l'âme est envoyée du ciel sur la terre, pour y subir une destinée indigne d'elle ; car Dieu fait tout pour le mieux. Mais l'âme qui a em- 361 brassé volontairement la vie la plus droite selon

Dieu et selon la justice, échange la terre contre le ciel. Job, qui parvint à la connaissance, a donc raison de dire :

« Je sais maintenant que vous pouvez tout et que rien ne vous est impossible. En effet, quel est celui qui m'apprend des choses que j'ignorais, des merveilles que je ne connaissais pas? Mais je n'ai que du mépris pour moi-même et je me regarde comme de la *terre* et de la *cendre*. »

Pourquoi cela? C'est que l'ignorant est sujet au péché, terre et cendre seulement, tandis que l'homme, parvenu à s'affermir dans la connaissance, et assimilé par elle à Dieu, autant qu'il est donné toutefois à la faiblesse humaine, marche des lors selon l'esprit, et conséquemment arrive à l'élection. Voulez-vous une nouvelle preuve que l'Écriture appelle du nom de terre les insensés et les rebelles à Dieu ? Le prophète Jérémie va vous la fournir dans ce qu'il dit de Joachim et de ses frères :

« Terre ! terre ! écoute la parole du Seigneur ; écris que cet homme sera déposé ! »

Voilà qu'un autre prophète élève aussi la voix :

« Cieux, écoutez ! terre, prête l'oreille ! »

Il appelle *audition* l'intelligence, et *ciel* l'âme du Gnostique dont l'unique soin est la contemplation des choses célestes et divines, et qui, par cette raison, est devenue Israélite. Par opposition, il flétrit du nom de terre celui qui a préféré l'ignorance et la dureté du cœur. *Prête l'oreille* ! Le prophète s'adresse ici aux organes de l'ouïe, donnant ainsi pour partage les sens à ceux .qui s'occupent des choses sensibles. C'est d'eux que le prophète Michée a dit :

« Écoutez la parole du Seigneur, peuples qui habitez avec les douleurs. » — « Point du tout, dit l'épouse d'Abraham le Seigneur qui juge la terre ; car celui qui ne croit point selon la parole de vie est déjà jugé. »

On trouve aussi dans le *livre des Rois* le jugement et la sentence du Seigneur ainsi formulée :

« Dieu exauce les prières des justes ; il ne sauve pas les impies parce qu'ils refusent de le connaitre. Dieu, en effet, ne peut rien faire qui répugne à la raison. »

A ces paroles que répondra l'hérésie, puisque l'Écriture déclare que ce Dieu tout-puissant est bon, et qu'il ne peut jamais être l'auteur du vice et de l'iniquité ? — S'ils n'ont pas 362 connu Dieu, l'ignorance est le principe de leur erreur. — Dieu ne peut rien faire qui répugne à la raison, répliquent les livres saints.

« Car celui-ci, dit le prophète, est notre Dieu ; il n'est pas d'autre Sauveur que lui. — Dans Dieu, point d'injustice »

suivant les expressions de l'apôtre.

Le prophète nous enseigne encore clairement quelle est la volonté de Dieu et en quoi consiste le progrès gnostique.

« Et maintenant, Israël, qu'est-ce que le Seigneur votre Dieu demande de vous, sinon que vous craigniez le Seigneur votre Dieu, et que vous marchiez dans toutes ses voies ? »

Vous l'entendez ; il ne demande de vous qui avez le pouvoir de choisir l'œuvre du salut, rien autre chose sinon

« que vous l'aimiez et que vous ne serviez que lui seul. »

Que veulent donc les Pythagoriciens, quand ils recommandent de prier à haute voix? Leur semble-t-il que Dieu ne puisse entendre ceux qui prient à voix basse ? Je n'en crois rien ; ils pensent que des prières, prononcées sans rougir devant un nombreux concours d'assistants, tic manqueront pas d'être justes.

Quant à nous, nous traiterons un peu plus tard de la prière, lorsqu'il en sera temps.

Nous devons faire des œuvres qui crient vers le Seigneur, ou

« nous souvenir que nous marchons en plein jour. »

— « Que vos œuvres brillent. »

— « Voici l'homme, et ses œuvres le précèdent. Car voici Dieu et ses œuvres. »

Il faut que le Gnostique imite Dieu, autant qu'il lui est possible. Ne me souvient-il pas que les poètes, dans leurs écrits, nomment les élus des *êtres semblables aux dieux en beauté* ; ici, ils les font descendre *d'une race divine*; là, ils sont les égaux de Dieu ; plus loin, ils leur donnent une *sagesse rivale de celle de Jupiter ; ils ont te prudence des dieux* ; ce sont des êtres pareils aux dieux; que vous dirai-je, sinon que l'on reconnaît dans ces diverses qualifications le plagiat de ces paroles de Moïse :

« A l'image et à la ressemblance de Dieu ? »

Écoutez Euripide :

« Des ailes d'or sont attachées à mes épaules ; j'ai chaussé le brodequin ailé des Sirènes. Ainsi porté dans les airs, je traverserai les plaines du ciel, et j'irai m'entretenir avec Jupiter. »

363 Pour moi, je supplierai l'esprit du Christ de me transporter dans ma Jérusalem chérie.

Les Stoïciens aussi disent,

« qu'à proprement parler, il n'y a d'autre cité que le ciel; que les cités d'ici-bas ne sont pas des cités véritables. Elles en portent le nom; la réalité leur manque. »

En effet, une *cité* me représente une chose bonne ; un *peuple*, une agrégation d'hommes vertueux, une multitude gouvernée par la loi, comme l'Église par le Verbe. La cité indestructible, que l'ennemi ne peut assiéger, que la tyrannie ne peut opprimer, c'est la volonté de Dieu

s'accomplissant sur la terre comme dans le ciel. Les poètes nous donnent quelques traits de cette cité dans leurs ouvrages. Ces cités hyperboréennes, ces plaines d'Arimaspe, ces Champs-Élysées sont les républiques des justes. Nous savons aussi que

« la république de Platon est placée dans le ciel comme un modèle idéal. »

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la foi.

Nous avons parlé du Gnostique véritable, comme en courant ; passons maintenant à l'examen des matières qui viennent à la suite, et reprenons la discussion sur la foi. D'après la distinction de quelques-uns, la foi nous révélerait le Fils; la connaissance, le Saint-Esprit. Ils n'ont pas pris garde que s'il faut croire véritablement au Fils, à sa qualité de fils, à son avènement, à son incarnation, à la raison de son incarnation et à ses souffrances, il n'est pas moins nécessaire de connaitre quel est le fils de Dieu. Dès lors, pas de connaissance indépendamment de la foi, pas de foi indépendamment de la connaissance. Mais le Père ne va pas non plus sans le Fils; la paternité renferme l'idée du Fils. Or, le Fils est le seul maitre qui puisse nous révéler le Père. Pour croire au Fils, il faut connaitre le Père, auquel appartient le Fils; et pour connaitre d'avance le Père, il faut croire au Fils, parce que c'est le Fils de Dieu qui nous donne la connaissance de Dieu. En effet, c'est le Père qui, par l'intermédiaire du Fils, nous conduit de la foi à la connaissance. La connaissance du Père et du Fils, qui est conforme à la règle delà gnose, règle véritable de toute connaissance, est l'intelligence et la compréhension de la vérité par la vérité. Le Chrétien conséquemment croit là où le plus grand nombre ignore et ne croit pas; il est éclairé par la connaissance là où les autres ne croient pas et ne connaissent pas. Gnostique véritable, ce 366 n'est pas seulement par la parole, mais par la contemplation qu'il manifeste ses œuvres.

« Bienheureux celui qui parle à des oreilles qui l'entendent ! »

Or, la foi est l'oreille de l'âme, et c'est à elle que le Seigneur fait allusion dans les mots suivants:

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, »

entende, afin qu'ayant eu foi, il comprenne ce que dit le Seigneur, selon le sens que le Seigneur y attache.

Au reste, Homère, le plus ancien des poètes, semble donner aussi au mot *entendre* l'acception de *comprendre*, employant ainsi l'espèce au lieu du genre.

« Lorsqu'ils entendaient fort bien, dit-il. »

En résumé, la foi du maître et celle du disciple tendent à la même fin par leur harmonieux accord. J'en appelle à ce témoignage véridique de l'apôtre :

« Je désire vous voir, afin de vous faire part de quelque grâce spirituelle pour vous affermir, c'est. à-dire afin qu'étant parmi vous, nous recevions une mutuelle consolation par la foi qui nous est commune. »

L'apôtre ajoute plus bas :

« C'est dans l'Évangile que nous est révélée la justice de Dieu, suivant le degré de notre foi. »

Paul paraît donc proclamer une double foi, ou plutôt une foi unique, mais susceptible de s'accroître et de se perfectionner. La foi ordinaire est le fondement de la foi plus consommée. A ceux qui soupiraient après la guérison, le Seigneur disait:

« Votre foi vous a sauvés, »

parce qu'ils arrivaient auprès de lui, conduits par la foi. L'autre foi, plus avancée en science, qui a pour base la foi ordinaire, se complète dans le cœur du fidèle, par celle qui vient de la doctrine et de l'accomplissement des préceptes. Telle était la foi des apôtres, foi

« capable de transporter les montagnes et de changer les arbres de place,»

selon le langage de l'Évangile. Aussi, dès qu'ils comprennent la grandeur de son pouvoir, ils supplient le Seigneur d'*accroître* en eux cette foi, qui, *pareil au grain de sénevé*, jette sa *profondes* et salutaires *racines* dans l'âme et y prend un si vaste développement que la connaissance des plus sublimes mystères vient *se reposer* sous *son ombrage*. Affirmer que l'on peut connaître Dieu par l'excellence de sa 367 propre nature, comme l'imagine Basilide, en décorant du nom de *foi* et de *royauté céleste* sa merveilleuse intelligence, et en élevant la créature, Jugée digne de la vie, sinon jusqu'à la puissance de Dieu, au moins jusqu'à son essence, c'est nous vanter Je ne sais quelle nature, quelle substance, quelle beauté suréminente de la créature ; ce n'est pas dire avec nous que la foi est l'assentiment raisonnable d'une âme dans l'exercice de sa liberté. Si je suis sauvé par le droit de ma nature, ainsi que le veut Valentin ; si je suis déjà investi de la foi et assuré de l'élection par le privilège de ma naissance, ainsi que le veut Basilide, à quoi bon dès lors les préceptes du nouveau et de l'ancien Testament ? La nature dégradée ne pouvait-elle pas même, un jour, avec le progrès du temps, se relever et refleurir, sans l'avènement de Jésus-Christ ? Les sectaires diront-ils que l'avènement de notre Seigneur était nécessaire ? Que devient, après cet aveu, le privilège de leur naissance, puisqu'il est vrai que l'élection s'acquiert par la doctrine, par la purification, par les bonnes œuvres, au lieu d'être une prérogative de la nature? Répondez ! Abraham, dont la foi docile crut à la voix qui lui promettait sous le chêne de Mambré

« de lui donner à lui et à sa postérité la terre »

où il reposait, Abraham était-il alors élu, ou ne l'était-il pas ? S'il ne l'était pas, d'où vient qu'il crut aussitôt, comme par suite d'une inspiration naturelle ? s'il était Su, votre système est ruiné dans sa base, puisque la preuve nous est

acquise qu'il y a eu élection et salut avant l'avènement de Notre Seigneur.

« Car l'obéissance du patriarche lui fut imputée à justice. »

Ici j'entends un disciple de Marcion me crier que, même avant l'avènement du Seigneur, le Créateur sauvait quiconque avait foi en lui, et que les élus étaient sauvés par l'efficacité de la grâce qu'il leur conférait ! — Étrange manière vraiment de préconiser la puissance du Dieu bon ! Quoi ! il ne met la main au salut des hommes que longtemps après ce Démiurge dont les sectaires eux-mêmes sont réduits à louer les bienfaits ; et disciple, ou même vil plagiaire de son prédécesseur, il a besoin qu'on lui fasse la leçon sur ce point ! Mais j'accepte l'explication ; 368 je veux, avec les hérétiques, que ce soit le *Dieu bon* qui confère le salut. Ce ne sont pas alors ses propres élus qu'il sauve; ce n'est pas avec la volonté du Créateur qu'il les sauve. La violence et la ruse, voilà donc ses armes. Je le demande, à quel titre sera-t-il le *Dieu bon,* quand il se montre rusé ou violent et qu'il vient le dernier ? Si la demeure du Tout-puissant est différente et bien éloignée de celle du *Dieu bon*, avouez-le ! la volonté de celui qui confère le salut, et qui en a donné le premier exemple, se rapproche beaucoup de celle du Dieu bon. .

Il suit de ce qui précède que les incrédules et les hérétiques sont des insensés.

« Leurs sentiers se courbent devant eux, dit le prophète, et ils ignorent la paix.

Évitez les questions vaines et inutiles, nous recommande le divin Paul ; car elles engendrent les contestations. »

Eschyle nous crie :

« Ne vous consumez pas inutilement dans de stériles labeurs. »

Les investigations qui s'accordent avec la foi et qui élèvent sur le fondement de la foi la magnifique et lumineuse connaissance de la vérité, sont les meilleures, nous le savons. Nous savons encore que les choses évidentes par elles-mêmes ne sont pas l'objet de l'enquête et de l'examen; on ne demande point, par exemple, s'il fait jour, quand il fait jour. On n'applique pas davantage la méditation aux choses incertaines, qui ne peuvent jamais être éclaircies; par exemple, les étoiles sont elles en nombre pair ou impair ? Il en est de même des objets dont la discussion admet le pour ou le contre. Telles sont les questions où chaque adversaire peut, à son gré, soutenir la négative où l'affirmative, par exemple : Le fœtus renfermé dans la matrice est-il un être animé ou inanimé? Reste une quatrième catégorie où cesse toute question, c'est quand l'un des deux adversaires produit un argument irrésistible et sans réponse. Ainsi, dès que toute raison de douter est détruite, la foi s'élève triomphante sur les ruines du doute. Eh bien ! nous produisons à tous un argument décisif, péremptoire, la parole de Dieu qui s'est expliqué lui-même dans les Ecritures sur tous les points qui sont l'objet de mes investigations, quel est l'homme assez impie, assez étranger à Dieu, pour ne pas ajou- 369 ter foi à la parole d'un Dieu, et lui demander des preuves comme on en demande aux hommes ?

D'ailleurs, des différentes questions, les unes manquent de sens, comme celles-ci : Le feu est-il chaud ? La neige est-elle blanche? D'autres, suivant la remarque d'Aristote, méritent le blâme et la réprimande; celles-ci, par exemple : Faut-il honorer ses parents ? D'autres encourent le châtiment; celles-ci, par exemple : Où sont les preuves qui démontrent l'existence d'une Providence ? En face d'une Providence dont on ne peut douter, penser que les prophéties et la sublime économie de l'Incarnation ne sont pas l'œuvre d'une Providence, c'est une impiété. Peut-être même faut-il s'abstenir de démontrer ces hautes vérités, puisque la divine

providence s'atteste elle-même dans toutes ses œuvres qui brillent à la fois par la sagesse et par la beauté, et qui sont créées ou manifestées chacune à leur tour. Celui qui nous dispense l'être et la vie, nous a départi également la raison, afin que nous conformions notre conduite aux règles de la raison et du bien. Car le verbe du Créateur de toutes choses n'est pas seulement sa parole produite au dehors ; il est la sagesse et la bonté de Dieu, manifestées dans toutes ses œuvres : puissance infinie, et vraiment divine, intelligible à tons, même à ceux qui la méconnaissent; volonté qui embrasse tout dans sa toute-puissance !

Mais, comme les uns sont incrédules, les autres amis des disputes, tous n'atteignent pas à la perfection du bien. Il nous est impossible d'y arriver sans dessein fortement arrêté d'avance ; d'ailleurs, tout ne dépend pas de notre volonté, tel que l'avenir, par exemple,

« car c'est la foi qui sauve, »

jamais néanmoins sans le concours des bonnes œuvres. Naturellement destinés au bien, nous devons faire effort pour l'acquérir. Cette recherche demande aussi un esprit sain et droit, qui ne se laisse retarder dans ses poursuites par aucun regret. C'est là surtout que nous avons besoin de la grâce divine, d'une doctrine pleine de sagesse, de dispositions chastes et vertueuses ; là enfin, qu'il faut demander au Père de nous attirer à lui. Enchaînés à ce corps de terre, 370 c'est par les organes du corps que nous saisissons les objets sensibles, tandis que les choses perceptibles à l'intelligence, nous ne les saisissons que par le raisonnement. Espérer que l'on comprendra tout à la manière de ce qui est palpable, c'est s'égarer loin de la vérité. Voilà pourquoi l'apôtre parle de la connaissance de Dieu dans un sens tout spirituel :

« Nous ne voyons Dieu maintenant, dit-il, que comme dans un miroir, mais un jour nous le verrons face à face. »

En effet, le spectacle de la vérité n'a été donné qu'à peu de mortels. C'est ce qui fait dire à Platon, dans l'*Épinomide* :

« Je n'oserais pas affirmer qu'il soit possible à tous les hommes d'arriver à la félicité et à la béatitude, elles ne sont le partage que d'un petit nombre. Telle sera ma croyance, tant que je serai ici bas ; mais j'ai le bon espoir qu'après ma mort je serai mis en possession de toutes choses. »

Ces paroles de Moïse n'expriment-elles pas la même pensée ?

« Nul ne verra ma face sans mourir. »

Il est clair, en effet, que nul, pendant le cours de cette vie mortelle, ne peut connaitre Dieu complètement. Mais

« ceux qui ont le cœur pur verront Dieu, »

lorsqu'ils seront parvenus à la perfection suprême. Comme notre âme était trop faible pour comprendre ce qu'il lui fallait comprendre, et qu'elle avait besoin d'un divin instituteur, le Seigneur fut envoyé du haut des cieux à l'humanité, pour lui enseigner le bien, pour la mettre en possession du bien, mystérieux et auguste initiateur dans les grands secrets de la Providence.

« Que sont devenus les docteurs de la loi, dit l'apôtre? Que sont devenus les esprits curieux des sciences de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ?»

Et ailleurs :

« Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants, »

c'est-à-dire, de ceux qui se croient sages, et qui se passionnent pour les disputes. Quelle profondeur dans les recommandations de Jérémie! Voici ce que dit le Seigneur :

« Allez sur les chemins et interrogez les anciens sentiers pour connaitre la bonne voie et marchez-y, et vous trouverez

de quoi purifier vos âmes. »

Interrogez, dit-il, ceux qui savent, prêtez l'oreille à leurs paroles, mais avec une docilité 371 ennemie de toute controverse et de toute contestation. Une fois que nous aurons appris quelle est la voie de la vérité, marchons en avant, sans jamais regarder en arrière, jusqu'à ce qu'enfin nous soyons parvenus au terme désiré de nos efforts. Ce fut donc avec raison que Numa, roi des Romains, et sectateur des dogmes de Pythagore, consacra le premier un temple en l'honneur de la Foi et de la Paix.

« Abraham croit à la parole de Dieu ; la foi d'Abraham lui est imputée à justice.»

Le juste des anciens temps s'adonnait d'abord à la contemplation des phénomènes qui se passent dans l'air, et suivait avec un œil curieux et philosophique, le mouvement des astres qui roulent dans les cieux. Voilà pourquoi on l'appelait *Abram*, qui signifie *père sublime*. Un jour qu'il levait les yeux au ciel, soit qu'il eût aperçu en esprit le Fils, comme le veulent quelques-uns, soit que ce fût un ange revêtu de gloire, soit que dans ses sublimes investigations il eût reconnu un Dieu, mille fois plus admirable que toute la création et que l'harmonie de ses œuvres, il accrut son nom de l'*alpha*, symbole de la connaissance d'un seul et unique Dieu, et au lieu d'*Abram*, il s'appela *Abraham*. Tout à l'heure, c'était un philosophe qui sondait les secrets de la nature ; maintenant, c'est un sage et un ami de Dieu. En effet, Abraham signifie *père élu, père de la parole retentissante*, parce que la parole articulée par la voix a du retentissement. Le père de la parole, c'est l'esprit, et l'esprit de l'homme vertueux est un esprit *élu*.

Je ne saurais donner trop d éloges au poète d'Agrigente, qui célèbre ainsi la foi dans les vers suivants :

« Mes bien-aimés, je sais que la vérité réside au fond de mes discours ; mais l'acquiescement à la vérité est chose

ardue et laborieuse ; les élans de la foi ne pénètrent que difficilement dans le cœur de l'homme. »

Voilà pourquoi l'apôtre aussi nous ordonne

« de ne pas établir notre foi sur la sagesse des hommes »

qui se vantent de posséder les secrets de la persuasion,

« mais sur la puissance de Dieu, »

seule capable de conduire au salut par la foi pure et simple, sans le secours d'aucune démonstration.

« Qui possédera [372] mieux la science de sauver, dit Héraclite d'Ephèse, que celui dont la vertu a été le plus éprouvée ? Ajoutons que la justice viendra saisir un jour les architectes et les témoins du mensonge ; »

car ce philosophe connaissait, pour l'avoir apprise de la philosophie barbare, cette purification par le feu destinée à ceux qui ont mal vécu, et nommée plus tard *conflagration* par les disciples du Portique. C'est d'après le même philosophe que les Stoïciens enseignent que ceux qui ont eu telle et telle qualité reviendront à la vie, fortifiant par cette déclaration le dogme de la résurrection. Platon dit que la terre est purifiée à certaines époques par l'eau et par le feu ; voici ses paroles :

« De tous les fléaux qui ont déjà moissonné la multitude des générations sur la surface de l'univers, l'eau et le feu sont ceux qui en emporteront davantage, quoique de moindre durée que les mille autres calamités de la terre. »

Il ajoute un peu après :

« La vérité est qu'après un long intervalle de temps et quand s'est accomplie la révolution des astres qui roulent autour de la terre et du ciel, une vaste conflagration porte la ruine sur une partie du globe. »

Puis il parle du déluge :

« Lorsque les dieux, afin de purifier la terre par l'eau, l'ensevelissent sous quelque cataclysme, les hommes qui habitent les montagnes échappent à la mort ; ce sont les pâtres et les bouviers; mais les habitants de vos cités sont entraînés à la mer par les fleuves. »

Nous avons prouvé, dans notre premier livre des *Stromates*, que les philosophes de la Grèce méritaient le titre de plagiaires, pour avoir dérobé à Moïse et aux prophètes leurs principaux dogmes, et cela sans reconnaître la source de l'emprunt. Nous ajouterons que, parmi les anges auxquels était tombée en partage la demeure du ciel, les uns s'étant abaissés à de honteuses voluptés, révélèrent aux femmes, dont la beauté les avait séduits, les mystères divins, et tout ce qui était venu à leur connaissance, taudis que les autres anges gardèrent le secret de ces mystères, ou plutôt les tinrent en réserve jusqu'à l'arrivée du Seigneur. De là vinrent le dogme de la Providence, et la révélation des choses de Dieu. De plus, la pensée des prophètes 373 avait déjà été livrée aux Grecs par la voie de la traduction. Quand leurs philosophes en abordèrent la partie dogmatique, ils touchèrent par fois le but, parce qu'ils avaient saisi le sens véritable ; mais ailleurs ils s'égarèrent, faute de pouvoir percer le voile allégorique de la prophétie. Notre intention est de faire quelque remarque à ce sujet, aussitôt que nous aurons poursuivi l'examen des questions plus urgentes.

Nous le disions, la foi ne doit point marcher isolée et oisive, mais conduite par l'esprit d'investigation. Loin de nous la pensée d'exclure toute recherche :

« Cherchez, dit le Seigneur, et vous trouverez. »

Selon Sophocle,

« la vérité que l'on cherche activement, on peut la découvrir ; elle échappe, si on ne la poursuit qu'avec mollesse. »

Même pensée dans Ménandre le Comique :

« Tous les sages sont d'avis que ce que l'on cherche réclame du soin et de l'attention. »

Mais il faut appliquer à la recherche la faculté clairvoyante de l'âme, écarter tous les obstacles qui pourraient gêner la découverte, et repousser loin de soi les querelles, l'envie et la dispute, un des plus redoutables fléaux de l'humanité. Timon de Phliase a écrit ces paroles pleines de sens et de raison :

« Alors accourt la dispute aux paroles vides et sonores ; point de monstre plus cruel. C'est la compagne et la digne sœur de la querelle homicide. Elle s'attaque à tout, et se glisse partout ; puis, affermissant dans le mal l'esprit de l'homme, elle le précipite dans les folles espérances. »

Le poète ajoute un peu plus bas :

« Qui donc alluma leur fureur ? qui leur mit en main les armes de la cruelle dispute ? La multitude, rivale de la nymphe Echo. Irritée contre le Silence et la Réserve, elle répandit un jour une épidémie de paroles au milieu des hommes, et beaucoup en moururent. »

Le poète désigne ici le *pseudomène* (1), le *dilemme*, le dialé- 374 lèthe, le *crocodile*, le *sorite*, l'*argument voilé*, l'*amphilogie*, le *sophisme*.

Chercher à approfondir la nature de Dieu, avec le désir de se rapprocher de lui, et non dans un vain amour de dispute, est donc un exercice salutaire, car il est écrit dans David:

« Les pauvres mangeront et seront rassasiés. Vous qui cherchez le Seigneur, vous célébrerez ses louanges ; et votre cœur vivra éternellement. »

Qu'est-ce à dire? Ceux qui cherchent avec la manière véritable de chercher, les louanges du Seigneur sur les lèvres, seront rassasiés du don de la connaissance qui vient de Dieu, et leur âme vivra. Le saint roi appelle ici allégoriquement du nom de cœur l'âme, principe de notre

vie, et leur âme vivra, dit-il, par ce qu'on arrive par le Fils à la connaissance du Père. Faudra-t-il toutefois prêter une oreille confiante à tous ceux qui parlent ou qui écrivent sans la moindre retenue? Gardons-nous en bien. Les coupes que des mains nombreuses prennent par les oreilles, c'est-à-dire par les anses, usées par le frottement, perdent bientôt leurs oreilles, et finissent par se briser elles-mêmes en tombant à terre. Il en va de même de ceux qui prostituent les chastes oreilles de la foi aux mille frivolités du monde; ils deviennent à la fin sourds à la voix de la vérité, et tombent à terre, impuissants désormais pour le bien. La recommandation emblématique que nous adressons aux enfants,

« Baisez vos amis et vos proches en leur touchant l'oreille, »

est donc pleine de sagesse, puisqu'elle les avertit symboliquement que c'est par l'ouïe que s'engendre dans l'âme le sentiment de la charité (2)

« Dieu est amour; »

il se donne à connaître à tous ceux qui l'aiment, comme aussi, « Dieu est fidèle, » il se communique aux fidèles par la voie du précepte. 375 Il faut que nous nous confondions en lui par les liens de l'amour divin, afin de contempler la sainteté infinie à l'aide de la sainteté qui lui ressemble, ouvrant une oreille docile et sincère à la parole de la vérité, purs et simples comme les enfants qui nous obéissent. Tel était le sens mystérieux de cette inscription, quelle que soit la main qui la grava jadis à l'entrée du temple d'Epidaure.

« Il faut être pur pour entrer dans l'enceinte sacrée du temple. La pureté consiste à n'avoir que de saintes pensées. »

« Si vous ne devenez, dit le Seigneur, comme ces petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

En effet, le temple de Dieu repose ici-bas sur trois fondements, la Foi, l'Espérance, la Charité.

CHAPITRE II.

De l'Espérance.

Les écrivains de la Grèce nous ont fourni des témoignages assez nombreux à l'appui de la Foi. Prendre à tâche de rassembler la multitude des passages où ils ont parlé de l'Espérance et de la Charité, ce serait nous jeter dans des commentaires sans fin ; il nous suffira de dire que, dans le Criton, Socrate, préférant à la vie en elle-même une vie et une mort glorieuses, affirme que l'espérance d'une autre vie existe après la mort. J'ouvre le *Phèdre* :

« L'âme, dégagée des sens et vivant de sa propre vie, peut seule participer à la sagesse véritable et supérieure aux forces humaines. Cela arrive quand l'amour de la terre l'élève sur ses ailes jusqu'au ciel, et la conduit par la dilection philosophique à la fin de l'espérance. Alors, dit-il, elle entre dans une autre vie, qui est éternelle. »

On lit dans le *Banquet* :

« Tout être porte en soi un amour inné d'engendrer son semblable, l'homme vulgaire d'engendrer un homme, l'homme vertueux un homme qui lui ressemble. Mais l'homme de bien n'y peut parvenir sans les vertus parfaites par lesquelles il instruira les jeunes gens qui viennent 376 à lui. Alors, comme le dit le *Théétète*, il engendrera et produira des hommes. Car aux uns est donnée la fécondité de l'âme, aux autres la fécondité du corps. »

Rien de plus juste; former une âme par l'enseignement de la foi et lui ouvrir les yeux à la lumière véritable s'appelle aussi dans la philosophie barbare la régénérer.

« C'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ, »

dit quelque part le divin apôtre. Empédocle inscrit au nombre des principes l'amour dont il fait une force sympathique qui attire et conserve l'harmonie universelle :

« Contemple-la, dit-il, avec le regard de l'âme ; mais jamais, enseveli dans la matière, tu ne la verras avec les yeux du corps. »

Parménide fait ainsi allusion à l'Espérance, dans son poème :

« Considère en esprit les choses absentes avec la même certitude que si elles étaient présentes ; car ton esprit ne séparera jamais ce qui est de ce qui sera, ni les choses disséminées en tous lieux de celles qui sont concentrées sur un seul point. »

CHAPITRE III.

Les objets sur lesquels s'exerce l'action de la Foi ne sont perceptibles qu'à l'esprit.

Celui qui croit, comme celui qui espère, ne voient qu'en esprit les choses perceptibles uniquement à l'intelligence et celles que promet l'avenir. Quand nous disons : telle chose est Juste; telle autre est belle et honnête; ceci est la vérité ; jamais nous n'avons aperçu avec les yeux du corps, mais seulement avec ceux de l'esprit, ce qui est juste, honnête, vrai.

« Je suis la Vérité, nous dit le verbe de Dieu ; c'est donc avec l'œil de l'esprit qu'il faut contempler le Verbe. »

Quels sont, à votre jugement, les véritables philosophes ? — Je vous l'ai déjà dit :

« Ceux qui s'adonnent à la contemplation de la vérité.»

Platon affirme dans le *Phèdre* que la vérité est l'idée éternelle. Or, l'idée éternelle est l'intelligence de Dieu, ce que les barba- 377 res appellent le Verbe de Dieu. Au reste, empruntons au philosophe ses propres paroles :

« Il ne faut pas craindre de publier la vérité, surtout quand on parle sur la vérité. L'essence véritable, sans couleur, sans forme, impalpable, ne peut être contemplée que par le guide de l'âme, par le Dieu qui la gouverne. »

Ce Verbe, en se produisant au dehors, est l'auteur de la création. Dans la suite des temps, il s'engendra lui-même en s'incarnant pour se rendre visible à nos yeux. Le juste visera donc à ces investigations.qui ont leur source dans l'amour, et au terme desquelles on trouve la béatitude.

« Frappez, nous dit l'évangéliste, et il vous sera ouvert ; demandez, et il vous sera donné. »

Car ceux qui *ravissent le ciel*, *sont les violents*, et ils ont pour armes non les sophismes et l'orgueil de la dispute, mais l'infatigable persévérance de la piété. Cette violence qu'ils font au royaume des cieux n'est pas autre chose que l'assiduité de leurs prières qui efface les souillures contractées par les fautes antérieures.

« Tu peux, dit le poète, triompher du mal, et de toute sa puissance ; Dieu vient en aide au combattant qui lutte avec courage.

« Les faveurs des Muses ne sont pas à la portée du premier venu. Elles demandent des efforts et veulent être emportées d'assaut. »

Savoir qu'on ne sait rien, est le premier degré de la science dans celui qui marche selon l'esprit du Verbe. Cet homme ignorait, il a demandé ; après avoir demandé, il a trouvé le maître; après l'avoir trouvé, il a cru ; après avoir cru, il a espéré ; après avoir été conduit de l'espérance à l'amour, il s'assimile à l'objet aimé, en s'appliquant à devenir ce qu'est l'objet de son amour. Telle est à peu près la méthode que Socrate indique à Alcibiade (3).

« Crois-tu, lui demande le jeune Athénien, que je ne puisse savoir d'ailleurs ce que c'est que le juste ? — Tu le

sais si tu l'as trouvé. — Et crois-tu que je « ne l'aie pas trouvé ? — Tu l'as trouvé si tu l'as cherché. — 378 Penses-tu donc que je ne l'aie pas cherché ? — Tu l'as cherché si tu as cru l'ignorer. »

C'est là le sens symbolique de ces *lampes* que les *vierges prudentes* allument au milieu des épaisses ténèbres de l'ignorance, que l'Écriture appelle du nom *de nuit.* Pareilles à des vierges sans tache, les âmes sages et prudentes, à la pensée qu'elles vivent dans la nuit de ce monde, allument leurs lampes, éveillent leur intelligence, éclairent l'obscurité qui les environne, dissipent les ténèbres de l'ignorance, cherchent la vérité et attendent l'avènement du maître. « Il est donc impossible à la multitude, me disais-je, de connaître la philosophie ? »

« Beaucoup prennent le thyrse, mais peu sont inspirés par le dieu (4), »

suivant Platon.

« En effet, beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Tous ne sont pas éclairés, dit l'apôtre. Priez pour nous, afin que nous soyons garantis des hommes importuns et méchants ; car la foi n'est pas à tous. »

Un philosophe du portique, Cléanthe, exprime la même pensée dans les vers suivants :

« Veux-tu arriver promptement à la sagesse ? ne vise point à la renommée. Ne te laisse pas effrayer non plus par l'opinion aveugle et désordonnée de la foule. De jugement et. d'intelligence, il n'y en a pas dans la multitude ; à peine rencontreras-tu ce trésor chez quelques mortels privilégiés. »

Le poète comique s'énonce avec plus de brièveté et sous une forme plus dogmatique :

« Il ne convient pas de livrer au tumulte de la multitude ce qui est beau. »

Poètes et philosophes avaient entendu, j'imagine, quelques accents de l'éternelle Sagesse, quand elle nous dit :

« Au milieu des insensés, gardez vos paroles pour un autre temps ; mais soyez assidu parmi les sages. »

Et ailleurs :

« Les sages renferment leur science en eux-mêmes. »

Pourquoi cela ? C'est qu'il 379 faut à la multitude des preuves palpables à l'appui de la vérité : le salut qui vient de la foi ne lui suffit pas, s'il est seul.

« Il est dangereux de croire à la parole des méchants, quoiqu'ils aient souvent le dessus. Ecoute ce qu'enseigne notre muse : Déchire l'enveloppe du discours ; au fond de ses entrailles est la science. »

« C'est en effet la coutume des méchants, dit Empédocle, de vouloir triompher de la vérité par leur incrédulité même. »

Que nos doctrines reposent sur des preuves solides et dignes de créance, les Grecs le reconnaitront, s'ils donnent une attention plus sérieuse aux commentaires qui vont suivre. Les semblables, en effet, sont enseignés par les semblables. C'est la pensée de Salomon dans cette maxime :

« Réponds au fou ce qui convient à sa folie. »

A ceux donc qui demandent une sagesse humaine et dont les éléments sont en eux, il faut offrir des enseignements analogues, et qui leur sont familiers, afin de les amener plus facilement, par les routes qui leur conviennent, à croire aux paroles de la vérité.

« Je me suis fait tout à tous, dit l'apôtre, pour les gagner tous. »

La pluie de la grâce divine ne tombe-t-elle pas également *sur les bons comme sur les méchants* ?

« Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs, s'écrie l'illustre apôtre ? Ne l'est-il pas aussi des Gentils ? Oui certes, il l'est aussi des Gentils, puisqu'il n'y a qu'un Dieu. »

CHAPITRE IV.

Les Gentils et les écrivains sacres enveloppent habituellement d'un voile allégorique les traditions relatives à la Divinité.

Vous refusez de croire au bien, par des motifs de sagesse, et à la connaissance en tant que voie de salut, dites-vous ? — Eh bien ! adoptons un moment vos dogmes, d'abord parce que tout émane de Dieu, mais surtout parce que vos traditions les plus belles et les plus élevées sont un emprunt que vous nous avez fait, et parlons à vos oreilles le langage qu'elles sont capables d'entendre. Le vulgaire, en général, adopte pour mesure de la sagesse ou de la justice, non pas la vérité elle-même, mais 380 ce qui le flatte ; et rien de plus agréable pour lui que les choses qui lui ressemblent. Tout ce qui est sourd et aveugle, et conséquemment tout ce qui n'a ni l'intelligence, ni le regard ferme et pénétrant de l'âme contemplative, qualité que le Seigneur seul peut donner, n'étant pas encore pur, ni digne de la chaste vérité, mais au contraire demeurant étranger aux lois de l'ordre, de l'harmonie, et toujours plongé dans la matière, doit se tenir hors du chœur divin, comme on écarte un profane de l'entrée des mystères, comme on éloigne des chœurs un homme qui ne sait ni la danse ni la musique. « Nous communiquons les choses spirituelles à ceux qui sont spirituels. » Voilà pourquoi les Égyptiens par leur *adyte* (5), les Hébreux par le voile de leur temple figurèrent sous forme de symbole, cette parole sacrée et vraiment divine, cette parole qui nous est si nécessaire, et qui repose dans le sanctuaire de la vérité. Pénétrer dans l'*adyte*, et soulever le *voile* mystérieux, n'était permis qu'à ceux qui étaient

consacrés, c'est-à.dire voués à Dieu, et qui avaient circoncis leur cœur pour en retrancher les désirs mauvais et n'y laisser de place qu'a l'amour de Dieu. Platon aussi regarde comme un crime « que ce qui est impur touche à ce qui est pur. » Voilà pourquoi les prophéties et les oracles enveloppent leurs réponses de mystérieuses obscurités ; voilà pourquoi on n'admet point le premier venu à la célébration des mystères : l'initiation demande des purifications et des enseignements préparatoires.

« La muse n'était pas alors avide de gain, ni descendue au rang de mercenaire. Les doux chants de Terpsichore, avec leur voix de miel, et leur front d'argent, n'avaient pas encore appris à se vendre. »

Dans l'éducation égyptienne, le disciple commence par apprendre le système des lettres égyptiennes, que l'on nomme *Epistolographiques* ; vient ensuite le système des lettres *hiératiques*, à l'usage des prêtres qui écrivent sur les choses sacrées; on achève par le système des *Hiéroglyphiques*. Ces dernières se divisent en deux classes; les unes sont élémentaires et destinées 381 à exprimer par les lettres de l'alphabet le sens propre des mots; on les nomme *Kyriologiques* ; les autres sont appelées *Symboliques* (6). La méthode *Symbolique* se subdivise en trois espèces : l'une représente les objets au propre par imitation ; l'autre les exprime d'une manière figurée ; la troisième se sert entièrement d'allégories exprimées par certaines énigmes. Ainsi, dans l'espèce *kyriologique* les Égyptiens veulent-ils écrire le *soleil*, ils font un cercle; la *lune*, ils tracent la figure d'un croissant? Dans la méthode figurée, changeant et détournant les objets par voie d'analogie, ils les représentent soit en modifiant leur image, soit en lui faisant subir divers genres de transformation. C'est ainsi qu'ils emploient les *anaglyphes*, ou bas-reliefs, quand ils veulent transmettre les louanges de leurs rois sous forme de mythes religieux.

Voici un exemple de la troisième espèce qui met en usage les allusions énigmatiques. Les Égyptiens figurent les autres astres par le corps d'un serpent à cause de l'obliquité de leur marche ; mais ils représentent le soleil sous la forme d'un scarabée, parce que cet insecte, après avoir pétri en masse circulaire la fiente du bœuf, la roule sur lui-même par un mouvement rétrograde. Ils croient qu'il passe six mois sous la terre et qu'il vit sur la surface du sol le reste de l'année. Ils ajoutent qu'il injecte dans le sphéroïde formé par lui un germe spermatique, qu'il se reproduit par cette voie. et qu'il ne naît aucun scarabée femelle.

Pour le dire eu un mot, tous ceux qui ont traité des mystères divins, qu'ils soient Grecs, ou qu'ils soient Barbares, ont pris soin de dérober aux yeux du vulgaire les vrais principes des choses. Il n'ont transmis la vérité à la multitude qu'enveloppée d'énigmes, de symboles, d'allégories, de métaphores et de mille autres figures analogues. Tels furent les oracles chez les Grecs. De là vient qu'Apollon Pythien est surnommé *Loxias*, c'est-à- 382 dire l'*oblique*.

Il en est de même de ces apophtegmes prononcés par les sages de la Grèce, et qui renferment en quelques mois une haute signification. Je prends pour exemple cet adage : « ÉPARGNE LE TEMPS : » soit que notre vie étant courte, il ne faille pas la consumer en extravagances; soit que d'autre part il y ait là un avertissement de modérer nos dépenses privées, afin que le nécessaire ne nous manque jamais, dussions-nous vivre des centaines d'années. Que de choses encore sons cet autre apophtegme : CONNAIS-TOI TOI-MÊME! Sache que tu es mortel, nous dit-il ; que tu es homme, et qu'en face des biens du premier ordre que l'on peut acquérir ici-bas, tu te glorifies du néant en vantant ta gloire et tes richesses; ou bien encore : sache que, nageant dans l'opulence on élevé en honneur, tu ne dois pas te prévaloir des seuls avantages par lesquels tu surpasses les

mitres. Loin de la! rappelle-toi pour quelle fin tu es né, de qui tu portes l'image, quelle est ta nature, quel est ton Créateur, quels sont tes rapports avec Dieu, et autres choses semblables. L'Esprit saint nous dit aussi par la bouche du prophète Isaïe :

« Je te donnerai des trésors secrets et cachés. »

Or, les trésors de Dieu, les richesses intarissables, ne sont rien moins que la sagesse, dont l'acquisition demande tant de labeurs.

Il y a mieux, les poètes qui ont appris dans les prophètes hébreux ce qu'ils savent des mystères divins, cachent leur pensée sous des formes allégoriques. Cette observation s'applique à Orphée, à Linus. à Musée, à Homère, à Hésiode, et généralement à tous ceux qui ont montré quelque sagesse dans ces matières. L'enthousiasme poétique jette le symbole comme un voile entre soi et la multitude. Sous les songes, sous les allégories, se remue quelque chose de caché, non que Dieu nous dérobe la science; qui pourrait sans crime le supposer accessible aux passions humaines? Il veut seulement que notre intelligence, obligée de pénétrer l'enveloppe mystérieuse, se replie sur elle-même pour découvrir la vérité. Voilà pourquoi nous lisons dans Sophocle :

« Jamais cette conviction ne m'abandonnera. Dieu révèle aux sages le sens caché des oracles ; aux âmes communes. 383 il ne révèle que le mal. Il enseigne beaucoup de choses en peu de mots »

Le poète a dit *le mal,* pour désigner toute chose vulgaire et sans portée. C'est ce qui a inspiré au prophète roi, dans les Psaumes, la déclaration formelle que l'Écriture tout entière est une parabole.

« Écoute ma loi, ô mon peuple ! s'écrie-t-il ; incline l'oreille aux paroles de ma bouche : je te parlerai en

paraboles, je te montrerai en figures les choses cachées depuis le commencement. »

L'illustre apôtre tient à peu près le même langage :

« Nous prêchons néanmoins la sagesse aux parfaits, non pas la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde qui passent ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans son mystère, qui était demeurée cachée, que Dieu avant tous les siècles avait prédestinée et préparée pour notre gloire, qu'aucun des princes de ce monde n'a connue, puisque, s'ils l'eussent connue, il n'eussent jamais crucifié le maitre de la gloire. »

Les philosophes de la Grèce ne furent pas complices des outrages qui accueillirent l'avènement de notre Seigneur. L'apôtre ne peut donc s'élever ici que contre la vaine science de ceux d'entre les Juifs qui se croyaient sages. Aussi ajoute-t-il :

« Nous prêchons la sagesse de laquelle il est écrit, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Mais pour nous, Dieu nous l'a révélé par son Esprit ; car cet esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu.»

Il savait bien, l'apôtre destinations, que le disciple de l'Esprit, envoyé par Dieu, et qui est l'intelligence elle-même du Christ, est spirituel et gnostique, tandis que

« l'homme animal ne peut comprendre les choses qui sont de l'esprit de Dieu ; elles lui paraissent une folie. »

Paul, pour distinguer la perfection gnostique de la foi commune, appelle cette dernière tantôt le *lait* des faiblies, tantôt le *fondement* de l'édifice. C'est ainsi qu'il écrit:

« Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes encore charnelles ; et comme à des enfants en Jésus-Christ. Je ne vous ai nourris que de lait, 384 et non pas de viandes solides,

parce que vous n'en étiez pas alors capables ; et à présent même, vous ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes encore charnels. En effet, puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes charnels et que vous vous conduisez selon l'homme. »

Telle est, en effet, la route dans laquelle s'engagent volontairement les pécheurs. Ceux, au contraire, qui tiennent leurs pas éloignés de cette route, comprennent les choses divines et participent à la nourriture de la connaissance.

« Selon la grâce que Dieu m'a départie, poursuit l'apôtre, j'ai posé le fondement comme un sage architecte. D'autres bâtissent là dessus un édifice d'or, d'argent et de pierres précieuses.»

Voilà les édifices que la connaissance élève sur la foi qui est en Jésus-Christ. *Le chaume, le bois et le foin* sont les masures ruineuses que dresse l'hérésie;

« mais le feu mettra l'ouvrage de chacun à l'épreuve. »

Dans l'épitre aux Romains, l'apôtre désigne encore indirectement l'édifice de la connaissance:

« Je désire vous voir, afin de vous faire participer à quelque grâce spirituelle destinée à vous affermir. »

De pareils dons ne pouvaient se communiquer ouvertement par des lettres.

CHAPITRE V.

Symboles de Pythagore.

Pythagore a emprunté ses symboles à la philosophie barbare, avec la précaution toutefois de déguiser ses larcins. Le philosophe de Samos nous dit, par exemple :

« N'ayez point d'hirondelle dans votre maison, »

ce qui signifie : n'accueillez pas sous votre toit le bavard, dont la langue toujours murmurante n'a pas de frein, et qui est incapable de garder le secret qui lui a été confié.

« L'hirondelle, la tourterelle et le passereau des champs savent le temps de leur passage »

suivant l'Écriture, et il ne faut pas habiter avec une langue futile. En vérité, c'est avec raison que l'on chasse de son toit la tourterelle dont 385 l'éternel roucoulement rappelle les ingrates récriminations de la plainte.

« Ne roucoulez pas sans fin à mes oreilles, » dit le poète.

Quant à l'hirondelle, qui la garderait chez soi? Elle nous remet en mémoire la fable où figure la fille de Pandion, avec les crimes abominables exécutés sur elle, s'il en faut croire la renommée, tragiques aventures dont Térée souffrit une moitié, dont il consomma l'autre. Autre raison : l'hirondelle fait la guerre aux cigales, ces musiciennes des champs; il est juste de chasser tout persécuteur de la parole.

« Par Junon, dont la main est armée du sceptre et qui contemple sous ses pieds les hauteurs de l'Olympe. dit le poète, une garde fidèle environne ma langue. »

« Ma langue est tenue sous clé, » s'écrie Eschyle.

Voici venir Pythagore avec ses prescriptions énigmatiques.

« — Après avoir enlevé du feu la marmite, n'en laissez pas l'empreinte sur la cendre, mais effacez-la. — Une fois sorti du lit, retournez les couvertures. »

Il nous donnait à entendre par-là non-seulement qu'il faut détruire tout faste et tout orgueil, mais encore effacer les derniers vestiges de la colère. La fougue de la passion est elle tombée? apaisons la colère elle-même et détruisons au fond de notre cœur jusqu'au souvenir de l'affront.

« Que le soleil ne se couche point sur votre colère, »

dit l'Écriture. Celui qui a prononcé cet oracle :

« Tu ne désireras point, »

a supprimé par-là même tout ressentiment de l'outrage que nous avons reçu. Car la colère n'est que l'impulsion du désir, soulevant une âme tout à l'heure tranquille, et la poussant à une vengeance sans mesure comme sans raison.

De même, quand Pythagore nous conseille de retourner notre lit, il nous dit tout bas de perdre la mémoire de quelque songe obscène qui souilla notre sommeil du jour, ou d'oublier nos voluptés nocturnes. Peut-être aussi veut-il par là que nous dissipions les ténébreuses chimères de notre imagination par le flambeau de la vérité.

« Si vous vous mettez en colère, gardez-vous de pécher, »

suivant David. Qu'est-ce à dire ? Combattez 386 les emportements de votre imagination, et ne consommez pas la colère en y ajoutant le sceau d'un fait.

« Ne navigue point sur terre »

est encore une défense symbolique de Pythagore, comme s'il nous avait dit : Refusez l'office de publicain, et les charges analogues, parce que ces fonctions sont pleines d'incertitude et d'écueils. Voilà pourquoi notre Seigneur nous assure qu'il est difficile aux *publicains* de faire leur salut. Le philosophe de Samos nous défend encore de porter au doigt des anneaux, ou de graver sur des bagues l'image des dieux. Il ne fait que suivre ici l'exemple que Moïse avait donné bien des siècles avant lui, lorsqu'il interdit par une loi formelle de dresser aucun simulacre de la Divinité, qu'il fût taillé, jeté en fonte, peint, ou modelé. Prohibition pleine de sagesse ! Le législateur voulait qu'au lieu de s'arrêter à la matière, notre esprit s'élevât dans les régions de l'intelligence. Il n'est que trop vrai, la majesté de Dieu perd de son éclat dans les familiarités du regard ; et adorer sous

une forme sensible un être incorporel qui n'est perceptible qu'aux yeux de l'âme, c'est le ravaler par l'intermédiaire des sens. Ainsi pensaient les plus sages d'entre les prêtres égyptiens, quand ils décidèrent que le temple de Minerve n'aurait pas de toit. Ainsi pensaient les Hébreux qui érigèrent un temple, vide de simulacres. Mais il y a des hommes qui, pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû, se prosternent devant une image où est représenté le ciel avec les astres, trompés sans doute par ce passage de l'Ecriture :

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Il ne sera pas hors de propos de citer ici un mot du pythagoricien Eurysus. Il venait de dire, dans son ouvrage intitule, *De la fortune*, que le Créateur, en faisant l'homme, l'avait formé sur son modèle ; il ajoute :

« Le corps est semblable aux autres créations, comme ayant été formé de la même matière ; mais il 'est sorti des mains d'un ouvrier sublime qui, en créant l'homme, se prit lui-même pour archétype. »

En un mot, Pythagore, les disciples auxquels il donna son nom, et Platon, sont, de tous les philosophes, ceux qui ont en le plus de commerce avec le législateur hébreu, ainsi qu'il 387 est facile de s'en convaincre par leurs dogmes. Et lorsque, par une sorte de perspicacité divinatrice, que secondait l'inspiration divine, ils se furent rencontrés avec le sens de certaines prophéties, et qu'ils eurent recueilli quelques parcelles élémentaires de la vérité, ils honorèrent celle-ci d'appellations non équivoques, mais qui n'allaient point au-delà de cette manifestation extérieure, possesseurs de ce qui menait à la vérité plutôt que de la vérité elle-même. C'est pourquoi la philosophie de la Grèce ressemble à la flamme d'une torche que les hommes allument artificiellement avec les rayons dérobés au soleil. Mais une fois que le Verbe fut proclamé, la sainte lumière brilla dans

toute sa splendeur. La flamme d'emprunt est sans doute utile pendant les ténèbres dans les édifices ; mais le feu indéfectible éclaire le jour, et la nuit tout entière est illuminée par le soleil des intelligences.

Poursuivons. Tout ce que Moïse a dit sur la justice, Pythagore l'a résumé dans cette maxime symbolique :

« Ne saute point par-dessus la balance ; »

ce qui signifie : Aie soin de ne pas transgresser la loi de l'équité qui doit régner dans tous les partages, et sois fidèle aux réclamations de la justice.

« Qui unit les amis aux amis, les cités aux cités, les combattants aux combattants ? La justice. L'égalité est la loi naturelle des hommes. Le plus et le moins sont toujours en lutte ouverte ; de là sont nés les premiers ferments de la haine. »

Voilà pourquoi le Seigneur nous dit :

« Prenez mon joug, car il est doux et léger. »

Voit-il ses disciples se disputer entre eux les premières places, il leur recommande la simplicité et l'égalité, en les avertissant

« qu'il leur faut devenir comme de petits enfants. »

L'apôtre va se rapprocher du maitre :

« En Jésus-Christ, il n'y a plus d'esclave ou d'homme libre, de Grec ou de Juif; car l'homme que le Christ a créé en nous est nouveau, »

ennemi des querelles, exempt d'avarice, observateur d'une juste égalité, parce que

« l'envie, les rivalités et les soucis sont exclus du chœur des élus. »

Aussi les Mystagogues (07) nous disent-ils symboliquement : « Ne mangez 388 pas votre cœur, » pour

nous faire entendre qu'il ne faut pas nous ronger l'âme par les soucis et nous attrister des événements qui surprennent notre prudence et notre volonté. Il est en effet bien malheureux, celui qu'Homère aussi nous représente

« errant seul et rongeant son cœur. »

En outre, quand l'Évangile, les apôtres et tous les prophètes, nous montrent deux voies, l'une qu'ils nomment *la voie étroite*, parce qu'elle est resserrée entre la défense et le précepte, l'autre qui est opposée à celle-ci, et qu'ils nomment *la voie large et spacieuse*, farce qu'elle ouvre un libre passage à la colère et à la volupté ; quand de plus ils ajoutent :

« Heureux l'homme qui n'est pas entré dans le conseil de l'impie et qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, »

n'est-il pas évident que ces passages ont donné naissance à la célèbre allégorie de Prodicus de Céos où le vice et la vertu se disputent l'âme d'Hercule ? N'est-ce pas d'après eux que Pythagore, en nous défendant de suivre les voies publiques, ne craint pas de nous tenir eu garde contre les opinions de la multitude, presque toujours extravagantes et désordonnées ? Aristocrite, dans la première partie de ses *Oppositions*, dirigées contre Héracléodore, rapporte une lettre ainsi conçue :

« Aetéas, roi des Scythes, au peuple de Byzance : Ne mettez aucun empêchement à la levée de mes tributs, sinon mes cavales iront boire l'eau de vos fleuves. »

Le barbare leur annonçait, par ce langage figuré, la guerre qu'il irait porter chez eux. Le poète Euphorion met des paroles semblables dans la bouche de Nestor :

« Nous n'avons pas encore abreuvé dans les ondes du Simoïs nos chevaux nés aux plaines de la Grèce (8). »

La coutume où sont les Égyptiens de placer des sphinx devant leurs temples n'a pas d'autre origine que le symbole.

Ils nous avertissent par là que les doctrines sur la Divinité sont enveloppées d'énigmes et d'obscurités ; peut-être aussi veulent-ils nous faire comprendre qu'il faut en même temps aimer et 389 craindre Dieu ; l'aimer, parce qu'il est bon et favorable à ceux qui l'honorent, le craindre, parce que sa justice châtie sans miséricorde les impies. En effet, le sphinx, dans sa double forme, représente à la fois l'homme et la bête.

CHAPITRE VI.

Signification mystique du tabernacle et de ses ornements.

Il serait trop long d'expliquer tous les symboles que renferment soit les prophéties, soit les livres de la loi ; car l'Écriture ne manque presque jamais de couvrir ses oracles du voile de l'allégorie. A quiconque est doué d'un esprit droit et sain, il suffira de produire, je l'espère, quelques exemples, pour lui démontrer le fait. Ainsi la destination particulière des sept enceintes du temple antique, consignée aux livres des Hébreux, prouve que la forme allégorique est le caractère des Écritures. Les divers ornements de la robe flottante que revêt le grand-prêtre ne le prouvent pas moins ; emblèmes des phénomènes célestes, ils représentent la formation de l'univers tout entier depuis le ciel jusqu'à la terre. Le rideau et le voile, tissus d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de fin lin, signifiaient que la nature des éléments renferme la manifestation de Dieu. En effet, la pourpre vient de l'eau, le lin de la terre ; l'hyacinthe, par sa couleur sombre, ressemble à l'air, comme l'écarlate, au feu. Entre le premier et le second voile, dans l'enceinte qui s'ouvre aux prêtres seuls, était placé l'autel des parfums, symbole de la terre, qui occupe le centre du monde, et de laquelle s'élèvent les vapeurs et les exhalaisons. Le lieu que le grand-prêtre seul avait droit de franchir, à des jours marqués, et qui se trouve entre l'enceinte fermée par le voile et le parvis extérieur

destiné à recevoir la multitude des Hébreux, figurait l'espace qui sépare le ciel d'avec la terre. Selon d'autres, c'était le symbole du monde des intelligences et du monde de la matière. Le voile, jeté entre les mystères et l'infidélité du peuple, était tendu devant cinq colonnes, et formait une barrière pour ceux qui se tenaient dans le parvis.

390 N'est-ce pas dans le même sens mystique que cinq pains, rompus par le Sauveur, se multiplient sous les mains de ceux qui l'écoutent ? Car il n'y a que trop de gens qui s'occupent des choses sensibles, comme s'il n'en existait pas d'autres.

« Regardez soigneusement autour de vous, dit Platon, de peur que ces révélations n'arrivent aux oreilles de quelque profane. Les profanes sont ceux qui s'imaginent que rien n'existe en dehors de ce qu'ils peuvent saisir fortement avec la main, et qui ne comptent pas au nombre des êtres réels, les actions, la génération, et tout ce qui échappe à la vue. »

Tels sont, en effet, ceux qui ne considèrent que les cinq sens. Or, l'ouïe et les organes qui lui ressemblent sont impuissants à percevoir l'idée de Dieu. Voilà pourquoi le Fils est appelé le visage du Père, parce qu'il a voulu se manifester à nos sens ; Verbe incarné, auguste révélateur de l'essence paternelle.

« Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit, »

nous crie l'illustre apôtre.

Les fonctions sacerdotales s'accomplissaient donc à l'ombre du voile, qui séparait de la multitude, placée en dehors, tous ceux qui étaient attachés au ministère sacré. Un second voile dérobait la vue du Saint des saints. Les quatre colonnes qui le soutenaient figuraient les quatre alliances antiques. J'en dis autant du tétragramme mystique, que portaient seuls sur le front ceux auxquels l'entrée du sanctuaire était permise. Ce tétragramme

hébreu, en grec laou, en français Jéhovah, signifie celui qui est et qui sera. Il y a plus, le mot grec theos c'est-à-dire Dieu, se compose aussi de quatre lettres. Le Seigneur, après être demeuré seul dans le monde de l'intelligence, entre dans le monde des corps, avec la connaissance des mystères inénarrables et revêtu d'un nom qui surpasse tout ce que la langue peut exprimer.

Le candélabre, placé au côté méridional de l'autel des parfums, représentait le mouvement des *sept luminaires* qui décrivent des révolutions australes. En effet, à droite et à gauche du candélabre, sortaient six branches, dont chacune soutenait une lampe, parce que le soleil, place comme un candélabre [391] au milieu des autres planètes, distribue la lumière avec une harmonie divine, et à ceux qui sont placés au-dessus de lui, et à ceux qui sont placés au-dessous. Le candélabre d'or cache un autre symbole. Dans cette interprétation, il est le signe non pas seulement de l'éclat extérieur du Christ, mais de cette lumière invisible que, par le ministère des premiers hommes qu'il a régénérés, il envoie *en diverses occasions et de plusieurs manières* à ceux qui croient et espèrent en lui, à ceux qui ont les yeux tournés vers le flambeau des intelligences. Selon quelques-uns, *les sept esprits qui se reposent sur le rejeton en fleurs ne de la tige de Jessé,* sont les sept yeux du Seigneur ; et la table sur laquelle étaient déposés les pains de proposition était placée au nord de l'autel des parfums, parce que les vents (9) qui soufflent avec le plus de violence partent des régions du nord. Peut-être aussi est-ce un emblème du siège distinct des diverses Églises qui, bien que séparées, conspirent à ne former qu'une seule et même Église. Tout ce qui est raconté de l'arche sainte désigne le monde visible à l'intelligence, mais caché et fermé au vulgaire. Les deux statues d'or, ayant chacune six ailes, sont le symbole de la grande et de la petite Ourse, suivant quelques-uns, ou, d'après une interprétation plus heureuse, des deux

hémisphères. Le mot de chérubim signifie *grande connaissance* ! Mais ces chérubins, qui ont douze ailes à eux deux, nous représentent le monde sensible par les douze signes du Zodiaque et par les révolutions du soleil dans ce cercle. C'est dans le même sens, du moins je l'imagine, que la tragédie, portant ses regards sur le domaine de la nature, s'écrie :

« Le temps infatigable coule éternellement à pleins bords autour de l'univers. Il n'a d'autre source que lui-même. Et les deux Ourses par le mouvement rapide de leurs ailes, veillent sur le pôle atlantique. »

L'impassible Atlas peut figurer le pôle ou bien la sphère immo- 392 bile, ou mieux encore, l'immobile éternité. Je voudrais cependant attacher une plus noble signification à l'arche, que les Grecs ont appelée *kibotos*, du mot hébreu *thébotha*, dont la traduction est, *un pour un de chaque lieu*. Est-elle l'octonaire ? (10) représente-t-elle le inonde des idées ? figure-t-elle symboliquement Dieu dont l'immensité embrasse tout l'univers, quoique sans figure et invisible à nos sens ? Ajournons pour le moment cette explication. Nous dirons cependant qu'elle figure le repos dont jouissent les esprits qui glorifient le Seigneur, et dont les chérubins sont ici les emblèmes. N'est-il pas évident que le même Dieu qui a dit :

« Tu ne feras aucune image taillée »

n'aurait pas ordonné les représentations des chérubins, si elles n'avaient caché un symbole? Il n'y a d'ailleurs dans le ciel aucun être sensible et composé qui leur ressemble. Le visage figure l'âme intelligente ; les deux ailes, les fonctions et les actes élevés qu'accomplissent en nous les organes de notre gauche ou de notre droite ; la voix est l'hymne de gloire qu'entonne l'âme reconnaissante, plongée dans une indéfectible contemplation. Ces interprétations mystiques suffiront, sans qu'il soit nécessaire de les pousser plus loin.

La robe trainante du grand pontife est le symbole du monde sensible; les cinq pierres précieuses et les deux escarboucles figurent les sept planètes, mais les deux escarboucles, Saturne et la lune spécialement. Car Saturne occupe la région méridionale; de plus, il est humide, semblable à la terre, et pesant. Quant à la lune, elle est aérienne, semblable à l'air, d'où quelques-uns l'ont appelée *Artémise*, c'est-à-dire qui fend l'air. (*aér*, air, *temnô*, couper.) Or, l'air est obscur. Moïse nous apprend en outre que les cinq pierres précieuses et les escarboucles, emblèmes des sept anges qui concourent à la génération des choses de notre monde, et que la divine Providence a commis à la garde des sept planètes, sont placés sur la poitrine et sur les épaules, avec l'intention de représenter par leur nombre la première semaine, où l'action créatrice féconda le 393 néant. Ce n'est pas sans raison que la poitrine a été destinée à recevoir cet emblème. La poitrine est le siège du cœur et de la vie. Il se peut aussi que les pierres précieuses, semées ça et là, les unes sur les parties supérieures du corps, les autres sur les parties inférieures, annoncent les différents modes de salut dans quiconque obtient le salut.

Les trois cent soixante sonnettes, attachées au bas de la robe flottante du grand-prêtre, représentent la révolution de l'année, l'année de salut et de bénédiction, l'année toute retentissante des paroles qui annoncèrent le miraculeux avènement de Jésus-Christ. De* plus, la tiare d'or, étendue sur la tête du pontife, annonce la puissance royale du Seigneur, puisque le Sauveur est la tête de l'Église. Le signe de la plus haute autorité, c'est assurément une tête que couronne la tiare. Et d'ailleurs, nous savons qu'il a été dit :

« Dieu est la tète du Christ »

et le père de Jésus-Christ notre Seigneur. En outre, le pectoral se compose de l'éphod, qui est le symbole de l'action, et du rational, symbole de la raison et du Verbe, régulateur universel. Il est l'image du ciel qui fut créé par le

Verbe et qui, avec les créations du même ordre et gouvernées par les mêmes lois, se trouve placé au-dessous du Christ, chef de toutes choses. Les deux émeraudes lumineuses qui ornent l'éphod indiquent le soleil et la lune, ces deux auxiliaires de la nature. Or, l'épaule, si je ne me trompe, est l'origine de la main. (11) Les douze pierres précieuses, disposées sur la poitrine par quatre rangs, nous rappellent le cercle du Zodiaque et les quatre saisons de l'année. Ne pourrait-on pas dire aussi que la loi et les prophètes devaient être placés au-dessous de la tête de notre Seigneur, pour indiquer qu'il y a eu des justes dans l'un et l'autre Testament ? En donnant aux apôtres le nom de justes et de prophètes, nous nous serons servis d'une exacte dénomination, puisque c'est le seul et unique Esprit saint qui agit par chacun d'eux. De même que Dieu est au-dessus du monde des corps et par delà le 394 monde des esprits, ainsi le nom gravé sur les lames d'or a été jugé digne de s'élever au-dessus de toute principauté et de tonte puissance; auguste emblème, et des commandements écrits, et de la présence divine qui se manifeste en tous lieux. Ce nom a été appelé le nom de Dieu, parce que c'est dans la contemplation éternelle de la bonté du Fère, que le Fils agit, le Fils, Dieu nommé Sauveur, principe universel, qui, après avoir le premier et avant les siècles, reproduit dans sa personne l'image du Dieu invisible, forma tous les autres êtres qui ont été faits après lui. Le rational est le symbole de la prophétie qui crie et prêche par la bouche du Verbe ; il annonce également le jugement à venir. N'est-ce pas, en effet, le même Verbe qui prédit, juge et discerne toutes choses ? On veut que la robe longue ait été le symbole prophétique de l'économie de l'incarnation par laquelle le Verbe fut vu de plus près dans le monde. Voilà pourquoi le grand-prêtre, après s'être dépouillé de la tunique sanctifiée, car le monde et les créations de ce monde ont été sanctifiés par celui qui leur donna son auguste approbation quand elles sortirent de ses mains, se

lave et revêt l'autre tunique, la tunique du Saint des saints, pour ainsi parler, avec laquelle il entre dans le sanctuaire. Pour moi, je découvre là un symbole sublime. Il me semble que l'homme a la fois prêtre et gnostique, prince eu quelque sorte de tous les autres prêtres qui ne sont purifiés que dans l'eau, qui n'ont revêtu que la foi et n'attendent que des tabernacles inférieurs, après avoir discerné du monde des sens le monde de l'esprit, planant au-dessus de tout le collège des prêtres, et s'efforçant de pénétrer jusqu'à l'être qui n'est perceptible qu'à l'intelligence, se purifie de toutes les choses de la terre, sans avoir besoin désormais des ablutions sacerdotales auxquelles il était soumis quand il appartenait à la tribu lévitique. Lorsque le Verbe, principe de toute connaissance, l'a purifié jusque dans le fond du cœur, lorsque sa conduite est sans tache, et qu'il a élevé à un degré plus haut la vie sacerdotale, alors, réellement sanctifié dans toutes les puissances de son être, et par ses œuvres et par ses paroles, nageant dans les magnificences de la gloire, déjà mis en posses- 395 sion de l'ineffable héritage qui attend l'homme spirituel et parfait, héritage

« que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu et que le cœur de l'homme n'a jamais conçu, »

devenu fils et ami, il contemple Dieu *face à face,* et rassasie ses insatiables désirs de contemplation. Mais il vaut mieux laisser ici parler le Verbe lui-même, dont les oracles illuminent bien mieux l'intelligence. Écoutons-le :

« Et, se dépouillant de la robe de lin dont il s'était revêtu au moment de son entrée dans le sanctuaire, il la déposera, lavera son corps dans le lieu saint et se revêtira de ses habits.»

Mais le Christ, dans le mystère de son incarnation, dépouille et revêt la robe, sanctifiée dans un tout autre sens, et à un autre titre que le prêtre qui a cru par lui. La pensée de l'apôtre est manifeste dans ce passage. C'est de là qu'à

l'image du Seigneur, les membres de la tribu sanctifiée que distinguait l' éminence de leurs vertus, étaient promus au pontificat; de là, que l'onction sainte consacrait les élus de la royauté et de la prophétie.

CHAPITRE VII.

Les Egyptiens dérobaient aussi à la multitude, sous des symboles et des énigmes, le sens des choses divines.

Nous trouvons les mêmes précautions chez les Égyptiens. Au lieu de révéler à tous indistinctement le sens de leurs mystères, et de confier aux profanes la connaissance des choses divines, ils n'admettaient à ces initiations que ceux qui étaient destinés à la royauté, et ceux d'entre les prêtres qui avaient pour eux la triple recommandation de l'éducation, de la doctrine et de la naissance.

Les symboles de l'Égypte ont donc, par leur sens énigmatique, un grand rapport avec les symboles des Hébreux. L'allégorie égyptienne représente le soleil tantôt sous la forme d'un navire, tantôt sous la forme d'un crocodile. Elle veut indiquer par là que le soleil, traversant l'air doux et humide, engendre le temps dont le crocodile est la ligure emblématique, suivant une autre tradition sacerdotale. A Diospolis, ville d'Egypte, on voit, dit on, dans un lieu que l'on appelle le [396] Vestibule sacré, un petit enfant, symbole de la naissance, et un vieillard, symbole de la mort. A côté d'eux, un épervier figure la Divinité, un poisson, la haine. A l'extrémité du tableau allégorique un crocodile exprime l'impudence. L'ensemble du symbole nous parait avoir cette signification :

« Ô vous qui naissez et qui mourez, n'oubliez pas que Dieu hait l'impudence. »

Les prêtres égyptiens fabriquent encore avec une matière précieuse des oreilles et des yeux, qu'ils consacrent et suspendent dans les temples, sans doute pour avertir les

assistants que la Divinité est tout yeux et tout oreilles. Joignez à cela que le lion est chez eux le symbole de la force et du courage ; que le bœuf représente indubitablement la terre, l'agriculture, les aliments; que le cheval est l'emblème du courage et de l'indépendance, et que le sphinx unit la force à l'intelligence, puisqu'il a tout le corps du lion et le visage de l'homme. Veulent-ils désigner la perspicacité, la mémoire, la puissance, l'art et l'industrie? Par un procédé semblable, ils sculptent dans leurs temples l'effigie d'un homme. En outre, dans les banquets des dieux, qu'ils nomment komasies, ils portent autour des tables quatre statues d'or ; la première et la seconde statues représentent un chien, la troisième un épervier, et la quatrième un ibis. Ils appellent ces quatre effigies les quatre lettres. Les deux chiens sont les symboles des deux hémisphères, parce que ceux-ci roulent sur eux-mêmes dans une orbite qu'ils gardent invariablement. L'épervier figure le soleil avec ses rayons enflammés, et sa puissance de destruction ; car les Égyptiens attribuent au soleil les maladies pestilentielles. L'ibis représente la lune ; ses plumes noires rappellent l'ombre, et ses plumes blanches la lumière de cette planète. Selon une autre interprétation, les deux chiens désigneraient les deux tropiques, sentinelles vigilantes qui, placées l'une au seuil des régions australes, l'autre au seuil des régions boréales, surveillent la marche du soleil quand il s'avance vers l'un de ces points. L'épervier serait la ligne équinoxiale, à cause de l'élévation de cette ligne et de la chaleur qui la brûle; l'ibis signifierait le cercle oblique, autrement le Zodiaque. Car c'est l'ibis, parmi les autres animaux, comme le cercle oblique, parmi 397 les autres cercles, qui paraissent avoir conduit les Égyptiens à la découverte de la numération et de l'arpentage.

CHAPITRE VIII.

Les symboles et les allégories en usage chez les autres peuples sont surtout familiers aux poètes et aux philosophes.

Ce n'était pas seulement aux plus éclairés d'entre les Égyptiens que l'allégorie était familière ; parmi tous les autres barbares, ceux qui s'adonnèrent à la philosophie adoptèrent également la forme symbolique.

L'histoire atteste, ainsi qu'on le voit dans Phérécyde de Syrie, qu'Idanthuras, roi des Scythes, à la nouvelle que Darius avait franchi l'Ister, lui envoya comme symbolique menace de guerre, au lieu d'un message écrit, un rat, une grenouille, un oiseau, une flèche et un soc de charrue. A l'aspect de cet étrange présent, tous, de se demander, comme on pouvait s'y attendre, quelle en était la signification. Un tribun des soldats, Orontopagas, se lève:

« Grand roi, dit-il, les Scythes te résignent l'empire ; par le rat, ils te cèdent les maisons, par la grenouille, l'eau ; par l'oiseau, l'air ; par la flèche, leurs armes ; par le soc de la charrue, le pays qu'ils occupent. »

Mais Xiphodrès interpréta l'envoi dans un sens tout opposé :

« A moins de nous envoler comme les oiseaux, disait-il, de nous cacher sous terre comme les rats, ou sous les eaux, comme les grenouilles, il nous sera impossible d'échapper aux flèches des Scythes ; car nous ne sommes pas maîtres du pays. »

Le même historien raconte que, pendant son sommeil, le scythe Anacharsis couvrait de la main gauche l'organe de la virilité, et de la main droite sa bouche, pour faire comprendre qu'il faut réprimer la langue et la volupté, mais plus encore la première que la seconde.

Mais qu'est-il besoin de m'arrêter plus longtemps sur les peuples barbares, quand il m'est facile de prouver que les Grecs eux-mêmes ont usé fréquemment de l'allégorie ? Un disciple de Pythagore, Androcide, déclare que les lettres qui portent le nom 398 d'*Éphésiennes*, et dont la célébrité était fort répandue, étaient de véritables symboles. *Askion*, par

exemple, signifie *l'obscurité*, (A. priv. *skia*, ombre), parce qu'en effet l'obscurité n'a pas d'ombre. *Kataskion* signifie lumière, parce qu'elle dissipe l'obscurité et les ombres. *Aîx*, chèvre, est l'ancien surnom de la terre ; le mot *tétras*, c'est-à-dire le nombre quaternaire, désigne allégoriquement l'année à cause des quatre saisons qui la partagent ; *Damnaméneus* est le soleil, à cause de sa puissance irrésistible (*Damao*, dompter) et *aisia*, la parole de vérité, (*aisa*, destin.) Le symbole n'est autre chose qu'un ornement dont on couvre la science des choses divines, comme les ténèbres, par exemple, comparées avec la lumière, le soleil avec l'année, la terre avec les productions de toute nature. Il y a mieux, le grammairien Denys de Thrace, dans son ouvrage intitulé, le *Symbole des roues expliqué*, dit textuellement :

« Quelques-uns enseignaient la morale non-seulement par la parole, mais encore à l'aide du symbole. Par la parole, ils formulaient des préceptes semblables à ceux que nous connaissons sous le nom de *delphiques*, et qui étaient conçus en ces termes : — Rien de trop. — Connais-toi toi-même ! A l'aide du symbole, c'était tantôt la roue que l'on fait tourner dans les temples des dieux, et qui est venue d'Égypte, tantôt le rameau, que l'on mettait à la main de ceux qui adoraient. »

Orphée de Thrace a dit en effet :

« Il en est des labeurs divers auxquels l'homme se livre ici bas comme du rameau. Rien n'occupe une place unique dans l'esprit. Les destinées roulent incessamment autour de loi, sans pouvoir jamais se grouper sur un seul point : les choses conservent la direction qu'elles ont prise dès l'origine. »

Le symbole du rameau désigne la première nourriture de l'homme. Peut-être est-il destiné à rappeler à la multitude que le fruit germe, prend de l'accroissement et subsiste

pendant de longues années, mais qu'à elle il n'a été donné en partage qu'une existence éphémère. Ce serait pour lui remettre sous les yeux la brièveté de ses jours, que les Grecs auraient inventé ce symbole. Peut-être aussi veut-on lui dire par là : De 399 même que ces rameaux sont jetés au feu et brûlés, de même ceux qui les portent en ce moment, après cette vie d'un jour qu'ils vont bientôt quitter, serviront-ils d'aliment à la flamme. La science du langage symbolique est donc très-utile sous plus d'un rapport, utile pour la saine théologie, utile pour la piété, utile pour exercer la sagacité de l'esprit, utile pour économiser le temps, et pour faire preuve de sagesse et d'intelligence.

« Le propre du sage, dit le grammairien Didyme, c'est d'user habilement du symbole, et de saisir le mystère caché sous la forme symbolique. »

L'enseignement élémentaire que reçoivent les enfants renferme anssi l'explication des quatre éléments. Il y est dit que les Phrygiens désignent l'eau par le mot de *bédy*. Orphée a employé le mot dans le même sens :

« Les naïades répandent à flots purs *bédy* de leurs fontaines.»

Dyon l'aruspice a dit pareillement :

« Prends *bédy*, épanche-le sur tes mains, puis interroge les entrailles des victimes. »

Le poète comique Philydée prend au contraire *bédy* pour l'air vital :

« Fassent les Dieux que je puisse aspirer *bédy*, principe de la santé. Oui, je leur demande de me donner un air pur et sans mélange. »

Cette dernière interprétation est confirmée par Néanthès de Cizique : « Les prêtres macédoniens, nous dit-il, conjurent dans leurs prières *bédy* de leur être propice à eux et à leurs enfants. Ils entendent par ce mot l'air que nous respirons. »

Des interprètes ignorants prétendent que *Zaps*, qu'ils dérivent du mot *Zesis*, ébullition, signifie le feu. Il n'en est rien. *Zaps* est le nom de la mer, comme on peut s'en convaincre par les réponses d'Euphorion à Théoridas :

« *Zaps*, la grande destructrice des navires, le brisa contre les écueils. »

Denys, surnommé l'Iambe, emploie le mot dans le même sens ;

400 « *Zaps* aux ondes amères le presse alors de ses vagues mugissantes. »

Un poète comique, Cratinus-le-jeune, dit aussi :

« *Zaps* produit des squilles et de petits poissons. »

Enfin on lit dans Simmias de Rhodes :

« *Zaps* aux ondes amères nourrit dans son sein les Ignètes et les Telchines. »

Chthôn, est la terre, parce qu'elle est comme r*épandue en grandeur* dans l'espace. (*Chuo*, répandre, amonceler.) *Plectron* (archet, fouet) est le pôle, selon quelques uns; suivant d'antres, l'air, ou parce qu'il est le rythme universel, et favorise la génération et le développement de tout ce qui nait dans l'univers; ou parce qu'il remplit l'espace. Mais, pour admettre cette explication, il faut n'avoir pas lu le philosophe Cléanthe, qui appelle positivement le soleil du nom de *plectron*. Voyez-vous, en effet, le soleil, appuyant son disque sur l'orient, frapper la terre de ses rayons, et dans sa course harmonieuse, distribuer la lumière avec un rythme plein de majesté ? Quant au mot *sphinx*, (*sphlngô* presser, entasser) il ne signifie pas l'enchainement de toutes choses (12), ni, comme le veut le poëte Aratus, le mouvement circulaire de notre monde ; j'aimerais mieux y voir une sorte d'harmonie spirituelle qui circule autour du monde et le contient ; ou, pour mieux dire encore, l'air qui

enveloppe et presse l'universalité de la création. Empédocle fournit ici son témoignage :

« Prêtez l'oreille à mes chants. Je dirai d'abord la naissance du soleil et le principe d'où sortit tout ce que nous voyons, la terre,la mer aux vogues sans nombre, l'air humide, Titan, et l'éther qui embrasse toute la nature dans ses replis.»

Apollodore de Corcyre raconte que ces vers furent chantés par le devin Branchus dans les cérémonies expiatoires qu'il prescrivit à Milet pour délivrer cette ville de la famine. En effet, tandis que, la branche de laurier à la main, il allait jetant [401] l'eau lustrale sur la multitude, il entonna le premier l'hymne de supplication qui commençait en ces termes :

« Chantez, enfants, chantez le Dieu et la déesse dont la puissance agit de loin. »

Et le peuple répondait par ce refrain :

bédy, *zaps*, *chthôn*, *plêctron*, *sphinx*, *knaxzby*, *chlhyptès*, *phlegmos*, *drops*.

Callimaque rapporte le même fait dans ses iambes. Suivant son interprétation, *knaxzby* signifierait maladie par dérivation des verbes *knaiô*, détruire, consumer, et *diapherô*, disperser. Chthyptès voudrait dire embraser avec la foudre (*tuphô*, enflammer.)

Le poète tragique Thespis parait d'un avis différent dans les vers qui suivent :

« Voici que je te présente une libation de *knazby* blanc, que mes mains ont fait ruisseler des mamelles nourricières d'une vache blanche. Voici qu'après avoir mêlé le fromage *chthytès* à du miel rouge, ô Pan armé de deux cornes, je dépose le mélange sacré sur tes autels. Voici que j'épanche devant toi le *phlogmos* brûlant de Bacchus.»

Thespis désigne sans doute ici ce premier lait dont se nourrit l'âme, qui se compose dis vingt-quatre signes élémentaires de nos idées (13), et auquel succède un lait plus substantiel. Le poète termine en désignant le sang de la vigne du Verbe, vin brûlant et mystérieux, allégresse pleine et parfaite, l'allégresse de l'initiation chrétienne. *Drops* est le Verbe agissant, le Verbe qui, élevant le néophyte des premiers degrés de la catéchèse aux développements de l'homme et à la maturité de l'âge, échauffe et illumine l'intelligence.

On cite encore ce troisième symbole destiné à l'éducation de l'enfance :

Marptès, sphinx, klôps, zunchthédon.

Il signifie, si je ne me trompe, qu'il faut, des lois qui régissent le monde et les éléments, monter à la connaissance de choses plus parfaites, en conquérant par de vertueux efforts notre salut éternel. Il y a, en effet, dans *Marpsai*, l'idée de saisir ; *sphinx* représente 402 l'harmonie du monde ; *zunchlhédon* désigne les obstacles, et *klôps* est à la fois le jour et la connaissance cachée des mystères de notre Seigneur.

Mais quoi l Epigène, dans son ouvrage intitulé, *De la poésie d'Orphée,* où il explique les locutions particulières à ce poète, ne dit-il pas que la *navette* aux pointes recourbées signifie la charrue ; la *chaîne*, les sillons ; la *trame*, la semence que jette le laboureur; les *larmes de Jupiter*, la pluie; les *parques*, les différentes phases de la lune, le premier quartier, le dernier quartier et la nouvelle lune. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, Orphée les appelle *leucostoles*, c'est-à-dire, vêtues de blanc, parce qu'elles sont des portions de lumière. Chez lui encore, *Anthéon* (fleuri) désigne le printemps, saison des fleurs ; il donne à la nuit le nom *d'argide* (oisive,) parce qu'elle amène les heures du repos ; à la lune l'épithète de *gorgonienne*, parce que son disque

paraît ressembler à une figure de Gorgone; par *aphrodite* le poète théologien entend l'époque où il faut ensemencer la terre.

La secte de Pythagore ne faisait pas un moindre usage du symbole. Écoutons-la. Les planètes sont les chiennes de Proserpine, et la mer, les larmes de Saturne. Si nous parcourons les philosophes ou les poètes, nous trouverons par milliers les expressions et les formes allégoriques. Il y a même des livres tout entiers qui ne présentent que sous des voiles la pensée de l'auteur. Tel est le traité d'Héraclite sur la nature, qui valut à son auteur sa réputation d'obscurité et son surnom de ténébreux. La théologie de Phérécyde le syrien se cache sous la même forme. Comprendre le poète Euphorion, les *Causes* de Callimaque, l'*Alexandra* de Lycophron, et les ouvrages écrits dans le même système, demeure pour tous les grammairiens une épreuve et un exercice d'athlète.

On ne s'étonnera point après cela que Moïse emploie aussi la forme symbolique. Voici quelques prescriptions communes :

« Tu ne toucheras point à la chair du porc, de l'épervier, de l'aigle et du corbeau. »

Le pourceau, en effet, animal immonde et voluptueux, représente les désirs sensuels de la 406 gourmandise, les emportements libidineux de la débauche, qui se vautre incessamment dans la fange de la matière, et ne s'engraisse que pour le massacre et la ruine. D'autre part, le législateur permet à son peuple de manger la chair des animaux qui ruminent et qui ont la corne du pied fendue. Qu'a-t-il voulu signifier par là ? Barnabé va nous répondre :

« C'est comme si le prophète avait dit : Attachez-vous à ceux qui craignent le Seigneur, qui conservent fidèlement au fond de leur cœur la parole qu'ils ont entendue, qui s'entretiennent des ordonnances du Seigneur, qui les

observent et qui comprennent quelle consolation peut trouver une âme dans la méditation continuelle de sa loi. Que signifie l'animal qui a la corne du pied fendue ? C'est que le juste marche dans ce monde terrestre, et qu'il y vit dans l'espérance d'arriver un jour au siècle saint. Considérez donc, ajoute Barnabé, combien était sage et spirituelle la loi donnée par Moïse. Mais d'où les Juifs pouvaient-ils en attendre la véritable intelligence ? Quant à nous, qui l'avons reçue par la pure volonté du Seigneur, nous en parlons selon nos connaissances. Car s'il a circoncis nos oreilles et nos cœurs, c'est pour nous rendre plus capables d'approfondir ce sens mystérieux. Lors donc que Moïse a dit : Vous ne mangerez ni aigle, ni épervier, ni milan, ni corbeau, c'est comme s'il avait dit : Vous ne ferez aucune société avec ces hommes qui ne savent point soutenir leur vie par le travail et par la sueur, mais qui, artisans de rapines et d'injustices, enlèvent aux autres ce qu'ils possèdent. »

L'aigle, en effet, est le symbole de la rapine ; l'épervier, de l'iniquité; et le corbeau, de la cupidité. Or, il est écrit :

« Avec l'homme innocent, vous serez innocent; avec l'élu, vous serez élu; avec le pervers, vous serez pervers. »

Il convient donc de s'attacher aux hommes sanctifiés, parce que ceux qui s'y attachent seront sanctifiés. C'est ce qui a inspiré les paroles suivantes à Théognis :

« Dans le commerce des hommes de bien, tu apprendras de bonnes choses. Si tu fréquentes les méchants, ta corrompras tout ce que tu avais d'intelligence. »

404 Quand Moïse s'écrie encore dans le cantique de la délivrance:

« Il a fait éclater sa gloire ; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier, »

n'est-ce pas comme s'il s'écriait : Il a précipité dans la mer de ce monde, dans ses orages et ses flots tumultueux

les mille instincts brutaux de la concupiscence avec le conducteur qui montait l'animal impétueux et lâchait la bride aux voluptés? Platon, dans son *Traité de l'âme,* nous montre tombants à la fois à terre, et le conducteur et le coursier rebelle, c'est-à-dire la partie irraisonnable de l'âme qui se compose de la colère et du désir (14). La fable de Phaéton cache le même sens. L'imprudent cocher n'est renversé de son char que pour n'avoir pas su commander à l'intempérance.

L'histoire de Joseph est encore une allégorie. Dans la jeunesse de Joseph, ses frères, jaloux de ce que ses prévisions lisaient plus clairement que les leurs dans la connaissance de l'avenir, le dépouillèrent de sa tunique de diverses couleurs, le saisirent et le jetèrent dans une citerne. La citerne était vide et sans eau. C'était le signe de leur injurieux dédain pour les connaissances variées que le vertueux fils de Jacob avait si laborieusement acquises. Ou bien, ces hommes grossiers, qui ne croyaient qu'à la simple lettre de la loi, précipitèrent, d'après le symbole, leur frère dans une citerne vide d'eau, parce qu'ils l'avaient vendu pour l'Egypte, déserte alors de la parole divine. Toujours est-il que la citerne figurait la stupide ignorance de ces traîtres. Il leur semblait que le sage, plongé secrètement dans ces ténèbres, y perdrait ses lumières et deviendrait semblable à eux-mêmes, c'est-à-dire, dénué de connaissance. Une autre interprétation explique la robe de diverses couleurs par le désir qui creuse sous ses pas un gouffre sans fond.

« Si quelqu'un ouvre et bâtit une citerne, dit la loi, et ne la couvre pas, et qu'il y tombe un bœuf ou un âne, le maître de la citerne paiera le prix de ces animaux ; mais ce qui est mort lui demeurera. »

Joignez à ces paroles celles de la prophétie :

« Le bœuf connaît son 405 maitre, l'âne, son étable ; mais Israël n'a pas su qui je suis. »

Qu'est-ce à dire? Il se pourrait que des auditeurs grossiers tombent dans l'école que vous ouvrez pour enseigner la connaissance. Incapables de porter la vérité, ils comprendraient mal et trébucheraient a chaque pas. Soyez donc prudent et discret dans l'usage de la parole. A ces profanes qui approchent sans être conduits par la raison, fermez l'entrée de la source qui vit dans les profondeurs, mais livrez les eaux salutaires à ceux qui ont soif de la vérité. Cachez donc la citerne aux esprits qui ne peuvent contenir l'abime de la connaissance.

Le maitre de la citerne, le Gnostique lui-même, sera donc châtié, suivant la parole du Seigneur, et portera la peine du scandale. C'est à lui qu'il faut s'en prendre si son frère a été dévoré par la grandeur des doctrines qui lui étaient présentées, parce que le néophyte était mal préparé aux magnificences du Verbe, et qu'un imprudent initiateur l'a introduit dans la contemplation, lorsqu'il n'en était encore qu'aux œuvres, le détournant ainsi à la légère de la foi qui agit par elle-même et sans étude. L'amende qu'il paiera sera le compte qu'il lui faudra rendre à la volonté toute-puissante.

Ainsi marchent la loi et les prophètes à travers les figures qui ont continué jusqu'à Jean-Baptiste. Quoique le précurseur s'exprime plus explicitement, puisqu'au lieu de prédire à la manière des prophètes, il montrait du doigt et comme déjà incarné celui que tant de symboles annonçaient depuis le ber ceau du monde, il ne laisse pas de dire néanmoins :

« Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de la chaussure du Seigneur. »

Il reconnait humblement qu'il ne lui appartient pas de baptiser une si grande puissance, parce qu'en effet l'œuvre salutaire du purificateur affranchit l'âme des liens du corps et des chaines du péché, comme on délivre le pied de

l'entrave qui l'emprisonne. Il ne serait pas impossible qu'en promulguant le dernier bienfait du Sauveur, à notre égard, je veux dire le plus immédiat et le plus rapproché de nous, tous les autres ayant été jusque-là enfermés sous le voile de la prophétie où le Verbe était présent, il ne serait pas impossible que celui qui pouvait 406 dire aux hommes de son temps :

« La vertu que la prophétie a nommée tant de fois à travers les siècles, s'est enfin rendue visible ; regardez ! elle est sous vos yeux ; »

ait dénoué réellement le nœud des prophéties qui concernaient l'Incarnation, eu dévoilant le sens des symboles.

Les formalités en usage à Rome pour la signature des testaments ne sont-elles pas de véritables symboles ? On y faisait figurer la balance et l'as, représentation extérieure de la justice : il y avait un acte d'aliénation ; enfin les assistants se touchaient mutuellement le bout de l'oreille (15) ; la balance et l'as recommandaient l'observation de la justice ; l'aliénation figurait la répartition du prix ; l'oreille touchée avertissait tout témoin qu'il était obligé, dès qu'il en serait requis, de se tenir debout en prêtant l'oreille, et de servir de médiateur et d'arbitre.

CHAPITRE IX.

Motifs du symbolisme.

Je crains bien que le désir de prouver l'universalité du langage symbolique ne m'ait entraîné, à mon insu, dans une trop longue digression. La vie ne me suffirait pas s'il me fallait énnmérer la multitude des philosophes qui ont emprunté cette forme. Aider la mémoire, s'exprimer d'une manière plus concise, aiguiser l'intelligence dans la recherche de la vérité, tel a été le triple but de l'allégorie et du symbolisme chez les Barbares. Le symbolisme n'admet

pour auditeurs que des disciples assidus à l'interroger, qui ont déjà payé de leur personne, qui, par la vivacité de leur fol et la pureté de leur conduite, soupirent après la philosophie véritable et la véritable théologie. Il nous rappelle le besoin que nous avons d'un guide et d'un interprète. Par-là, nous apportons plus d'effort à cette étude, et nous ne courons pas risque de nous égarer, puisque la science nous est communiquée par ceux qui la possèdent, et qui nous 407 ont jugés dignes de participer à ces trésors. Ajoutez à cela que la vérité, aperçue à travers un voile, prend un aspect plus auguste et plus grandiose, pareille à ces fruits dont la transparence de l'eau relève la beauté, ou comme ces formes qui se laissent deviner à travers les vêtements qui les recouvrent, tandis que la lumière, en frappant de tous côtés sur un objet, en fait saillir les défauts. Encore une réflexion. Il n'y a qu'une seule manière de comprendre les vérités nues et sans voile. L'homme ayant reçu la faculté de comprendre de diverses manières, comme il arrive, par exemple, pour ce qui est presenté sous des formes emblématiques, l'ignorant et l'inexpérimenté sont inhabiles à pénétrer le mystère, tandis que le Gnostique soulève aisément tous ces voiles. Les dogmes sacrés ne veulent donc pas être livrés inconsidérément entre les mains du premier venu, ni les trésors de la sagesse prostitués à ceux chez lesquels il n'y a rien de pur, pas même le sommeil. De là les recommandations du secret. Est-il juste, en effet, de prodiguer à tous indistinctement des biens si laborieusement conquis, et de révéler aux profanes les mystères du Verbe ?

On dit que le pythagoricien Hipparque, accusé par les siens d'avoir divulgué dans ses écrits les dogmes de Pythagore, fut chassé de l'école, et qu'on lui érigea une colonne funéraire comme s'il était mort;. Voilà pourquoi la philosophie barbare, c'est-à-dire, celle des Hébreux et des Chrétiens, appelle du nom de mort quiconque trahit ses

doctrines, et asservit son âme à l'empire des passions. En effet,

« que peut-il y avoir de commun entre la justice et l'iniquité, s'écrie le divin apôtre? Quelle union entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial ? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle? »

Les honneurs réservés aux dieux de l'Olympe ne diffèrent-ils pas des honneurs que l'on accorde aux simples morts ?

« C'est pourquoi, retirez-vous du milieu d'eux, dit le Seigneur; séparez-vous d'eux et ne touchez point à ce qui est impur, et je vous recevrai ; et je serai votre père : et vous serez mes fils et mes filles. »

Parmi les philosophes de la Grèce, Platon et les disciples de 406 Pythagore n'étaient pas les seuls qui fissent un fréquent usage de la langue symbolique. Les Epicuriens se vantent aussi d'avoir certaines doctrines mystérieuses, et ne permettent pas à tout le monde de lire les écrits où elles sont consignées. Les Stoïciens attribuent au premier des Zénon quelques arcanes qu'ils dérobent soigneusement à la connaissance de leurs disciples, jusqu'à ce qu'ils aient prouvé la sincérité de leur affection ponr la philosophie. L'école d'Aristote a des ouvrages de deux espèces : elle appelle les uns, *ésotériques*, ou secrets; le autres *exotériques*, c'est-à-dire, ouverts à tous. Ce n'est point assez. Les fondateurs des mystères, adonnés qu'ils étaient a la philosophie, cachèrent leurs dogmes sous des mythes, afin de les soustraire aux yeux de la multitude. Quand nous voyons des hommes envelopper de voiles leurs propres inventions, afin d'en interdire la vue aux ignorants, comment nous étonner ensuite que la sagesse divine ait caché sous des formes symboliques la sainte et bienheureuse contemplation de l'éternelle vérité? Toutefois ni les dogmes de la philosophie barbare, ni les fables de

Pythagore, ni celles que Platon raconte dans sa *République* sur Eros, fils d'Arménius ; dans son *Gorgias* sur Éaque et Rhadamante ; dans son *Phédon*, sur le tartare ; dans son *Protagoras*, sur Promethée et Epiméthée ; dans son *Atlantique*, sur la guerre qui divisa les Atlantins et les Athéniens, rien de tout cela ne doit être entendu allégoriquement dans toutes ses parties, mais seulement chaque fois que la phrase formule une pensée générale. Nous trouverons toujours ces sortes de pensées revêtues de symboles et cachées sous le voile de l'allégorie.

Pythagore avait des disciples classés suivant les degrés de relations et d'intimité. La catégorie qui comprenait le plus grand nombre était celle des *Acousmatiques*, en français, *Auditeurs*. L'autre renfermait des disciples de choix, qu'il nommait *Mathématiciens*, et qui se livraient avec un zèle ardent à l'étude de la philosophie. Que signifiait cette délimitation, sinon qu'il y a des choses accessibles au vulgaire et d'autres choses qu'il tout tenir en réserve ? Il me semble que l'école 409 péripatéticienne, avec ses catégories des choses *probables* et des choses *scientifiques*, n'est pas loin de distinguer les opinions humaines de la gloire réelle et de l'immuable vérité.

« Ne te laisse point asservir par le désir des honneurs et des récompenses, fleurs d'un jour que distribue la main des hommes. Tes paroles en seront plus droites et plus agréables aux dieux. »

Les muses de l'Ionie disent clairement que le vulgaire et les prétendus sages suivent en aveugles les poètes et les lois, tout en sachant bien que le grand nombre en est mauvais, et que de lois et de poètes il y eu a bien peu de bons. Les hommes d'élite, au contraire, recherchent la gloire véritable.

« Loin d'imiter la multitude qui s'attache à des choses d'un jour, poursuit le même poète, les hommes d'élite se

prennent d'amour pour une gloire immortelle ; mais, semblable aux animaux, la foule ne songe qu'à satisfaire les appétits les plus grossiers. L'intempérance, la débauche, voilà l'unique mesure de son bonheur. »

Le célèbre Parménide d'Elée distingue aussi deux voies différentes:

« L'une, dit-il, est celle de la vérité, déesse aux paroles persuasives et au cœur immuable. L'autre est celle des opinions humaines, fantômes mobiles, auxquels il est dangereux de se confier. »

CHAPITRE X.

Les Apôtres ont cru aussi qu'il fallait couvrir d'un voile les mystères de la foi.

Le divin apôtre a donc eu raison de dire :

« C'est par révélation que m'a été découvert ce mystère dont je viens de vous parler en peu de mots, en sorte que vous pourrez voir par la lecture que vous en ferez, quelle est l'intelligence que j'ai du mystère de Jésus-Christ ; mystère qui n'a point été découvert aux enfants des hommes dans les siècles précédents, comme il est maintenant révélé aux saints apôtres [410] du Christ et aux prophètes. »

Car il est aussi pour la perfection chrétienne un enseignement particulier qu'il faut reçevoir, que l'apôtre désigne ainsi dans son épitre aux Corinthiens:

« Nous ne cessons de prier pour vous et de demander à Dieu qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté. et de toute la sagesse et de toute l'intelligence spirituelle, afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant les fruits de toutes les bonnes œuvres, et croissant en la science de Dieu ; en un mot, afin que vous soyez en tout remplis de force par la puissance de sa gloire ! »

L'apôtre ajoute plus bas :

« Selon la charge que Dieu m'a donnée pour l'exercer envers vous, afin que je m'acquitte pleinement du ministère de la parole de Dieu, en vous prêchant le mystère qui a été caché dans tous les siècles et dans tous les âges qui ont précédé, mais qui est maintenant découvert à ses saints, à qui Dieu a voulu faire connaître parmi les Gentils les richesses de la gloire de ce mystère. »

Ainsi, autres sont les mystères qui sont demeurés secrets jusqu'au temps des apôtres, et dont la connaissance nous a été transmise par ces derniers, tels qu'ils l'avaient reçue du Seigneur, mystères cachés dans l'ancien Testament et aujourd'hui découverts aux saints ; autres sont *les richesses de la gloire de ce mystère parmi les Gentils*, c'est-à-dire, la foi et l'espérance en Jésus-Christ que l'apôtre appelle ailleurs le fondement de l'édifice. Puis, comme s'il voulait caractériser pleinement la *connaissance*, il ajoute :

« Avertissant *tout homme* et l'instruisant en toute sagesse, afin de rendre parfait tout hommme en Jésus-Christ. »

Remarquons-le bien, *tout homme* n'a pas ici un sens absolu, parce qu'alors il n'y aurait plus d'incrédules. L'apôtre ne veut pas dire davantage qu'il suffise de croire en Jésus-Christ pour être parfait *Tout homme* signifie *l'homme tout entier*, l'homme purifié dans son corps et dans son âme. Et pour vous convaincre que la perfection n'est pas le partage de tous, écoutez-le :

« Afin qu'étant unis ensemble par la charité, ils soient remplis de toutes les richesses d'une parfaite intelligence, qui leur découvre 411 le mystère de Dieu le Père et de Jésus-Christ, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. Persévérez et veillez dans la prière en l'accompagnant d'actions de grâces, »

Or, l'action de grâces remercie Dieu non pas seulement pour ce qui regarde l'âme et les biens spirituels, mais aussi

pour ce qui regarde le corps et les biens corporels. L'apdtre va nous fournir une preuve encore plus évidente que la connaissance n'est pas le partage de tous :

« Priez aussi pour nous, dit-il, afin que Dieu nous ouvre une porte pour an« noncer le mystère de Jésus-Christ, pour lequel je suis moi- même dans les chaînes, afin que je le découvre aux hommes, comme il faut le leur découvrir. »

Il y avait même, chez les Hébreux, des préceptes qui se transmettaient oralement et sans la voie de l'écriture.

« Car, dit l'apôtre, loin d'être maîtres comme vous le devriez, vu le temps depuis lequel on vous instruit, puis que vous avez vieilli dans la doctrine de l'ancien Testament, vous avez encore besoin que l'on vous apprenne les premiers élèmens de la parole de Dieu ; et vous êtes devenus tels qu'il ne faut vous donner que du lait, et non une nourriture solide. Or, quiconque n'est nourri que de lait, est incapable d'entendre la doctrine de la justice, parce qu'il est encore enfant, n'ayant reçu que les premiers éléments de la doctrine. Mais la nourriture solide est pour les parfaits, pour ceux dont l'esprit s'est accoutumé par un long exercice à discerner le bien et le mal. Laissons donc les instructions que l'on donne à ceux qui ne font que commencer à croire en Jésus-Christ ; élevons-nous à ce qu'il y a de plus parfait. »

De plus, Barnabé qui fut associé à l'apostolat de Paul dans la prédication du Verbe, s'exprime en ces termes:

«Je ne vous écris avec tant de simplicité que pour me rendre plus intelligible.»

Un peu plus bas, il indique d'une manière plus explicite encore quelle est la route à suivre dans la tradition gnostique.

« Moïse dit aux Hébreux : Voici les paroles du Seigneur : Entrez en possession de cette terre fertile que vous a promise le Seigneur Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de

412 Jacob, et partagez ce pays où coulent le lait et le miel; je vous le donne en héritage. Voyez ce que la Gnose nous découvre dans les paroles où elle nous dit : Croyez en Jésus Christ qui doit se manifester à vous, revêtu d'une chair mortelle. L'homme n'est qu'une terre que travaille la souffrance; car Adam a été formé d'une argile prise à la surface de la terre. »

Et comment s'exprime Dieu :

« Dans une terre abondante où coulent le lait et le miel : Béni soit le Seigneur qui nous a donné la connaissance et l'intelligence de ses mystères profonds ! »

Et le prophète dit :

« Qui comprendra la parabole du Seigneur, sinon celui qui est rempli de sagesse etqui aime son Dieu? »

En effet, l'intelligence de ces choses n'est donnée qu'à un petit nombre.

Toutefois ce n'est pas en Dieu jaloux, dit encore Barnabé,

« que le Seigneur s'écrie dans l'Évangile : Mon mystère est à moi et aux fils de ma maison.»

Mais il place les élus dans un asile sûr, à l'abri de toute sollicitude, afin qu'après avoir reçu les conséquences du choix qu'ils ont fait, ils deviennent supérieurs à l'envie. Celui, en effet, qui n'a pas la connaissance du bien, est un méchant, parce qu'il n'y a de bon que le Père. Ignorer le Père, c'est la mort, de même que le connaître c'est la vie éternelle, puisque c'est entrer en communauté de son Indéfectible puissance. N'être pas sujet à la mort, c'est participer de la divinité ; mais quiconque s'éloigne de la connaissance de Dieu marche à la mort.

« Je te donnerai des trésors cachés, mystérieux, invisibles, afin qu'on sache que je suis le Seigneur Dieu,»

dit encore le prophète. David s'écrie également dans ses Psaumes :

« Mais vous, Seigneur, vous aimez la vérité; vous m'avez manifesté les secrets de votre sagesse. Le jour annonce au jour la parole,»

c'est-à-dire, ce qui a été écrit sans mystère ;

« et la nuit révèle à la nuit la science,»

c'est-à-dire, la connaissance cachée sous les svmboles mystiques ;

« et il n'est point de discours, point de langage, dans lequel leur voix ne soit entendue ; »

entendue par le Dieu qui a prononcé ces paroles :

« Si quelqu'un agit dans les ténèbres, ne le verrai-je pas ? »

Voilà pourquoi la doc- 413 trine est appelée *illumination*, parce qu'elle manifeste les mystères cachés, le maître n'ayant entrouvert que le couvercle de l'arche, bien différent de ce Jupiter que la fable nous représente fermant le tonneau d'où coulent les biens et ouvrant celui qui contient les maux.

« Je ne doute pas que, venant chez vous, la plénitude de la bénédiction ne m'accompagne,»

dit l'apôtre. *La grâce spirituelle,* et la doctrine de la connaissance qu'il brûle de communiquer de vive voix et face à face aux Romains, car il lui était impossible de le faire par lettres, il les appelle l'une et l'autre *la plénitude du Christ*,

« parce que toutes deux contiennent la révélation du mystère qui, après être demeuré secret dans tous les siècles passés, a été découvert maintenant par les oracles des prophètes, et a été connu de tous les Gentils, selon l'ordre du Dieu éternel, pour qu'ils obéissent à la foi ;»

de tous les Gentils, c'est-à-dire de ceux qui croient en Dieu. Or, le sens du mystère n'est révélé qu'à un petit nombre de Gentils.

Les recommandations de Platon sont donc pleines de sagesse, lorsque traitant de la divinité il dit dans ses lettres :

« Sers-toi de formules énigmatiques afin que si tes tablettes viennent à s'égarer sur terre ou sur mer, celui qui les lira ne puisse les comprendre. »

En effet, comment définir, avec le secours de l'écriture, le Dieu de l'univers, le Dieu supérieur à toute expression, à toute pensée, à toute intelligence, puisque la parole est impuissante à exprimer l'immensité de la puissance ? C'est l'idée qui frappait Platon dans les mots suivants :

« Prends garde que tu n'aies à te repentir un jour d'avoir laissé tes tablettes tomber entre des mains indignes. Le meilleur moyen de prévenir ce malheur, c'est de ne rien écrire, mais de confier tout à sa mémoire ; car il est impossible, oui, il est impossible que les choses écrites ne passent pas entre des mains étrangères. »

Le saint apôtre Paul, qui demeure fidèle au symbolisme des prophètes et des anciens jours où la Grèce a puisé ses dogmes les plus beaux, va presque parler le langage de Platon :

« Nous prêchons néanmoins la sagesse aux parfaits, dit-il, non pas la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde qui passent ; 414 mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans son mystère, laquelle était demeurée cachée. »

Plus bas, il va nous apprendre qu'il ne faut pas nous exprimer ouvertement en face de la multitude.

« Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes charnelles. Comme des enfants en Jésus-Christ, je ne vous ai nourris que de lait, et non de viandes solides, parce que vous n'en étiez

pas encore capables ; et à présent même, vous ne . l'êtes pas encore, parce que vous êtes encore charnels.»

Puisque le lait est la nourriture des enfants, selon les expressions de l'apôtre, et les viandes solides la nourriture des adultes, il convient de comprendre, par *le lait,* cette première nourriture de l'âme que l'on distribue aux Catéchumènes, et par *les viandes solides*, la contemplation la plus haute, (16) la chair et le sang du Verbe, qu'est-ce à dire ? la perception de la puissance et de l'essence divine.

« Goûtez et voyez que le Seigneur est le Christ, »

dit le prophète. C'est, en effet, de la sorte que le Seigneur se communique lui-même à ceux qui participent en esprit à cette nourriture, puisque, d'après Platon, ce zélé partisan de la vérité, l'âme se nourrit elle-même. Car la chair et le sang du Verbe divin, c'est la connaissance de l'essence divine. Voilà pourquoi Platon écrit dans son second livre de la *République* :

« Ne nous mettons à la recherche de Dieu qu'après avoir sacrifié, non pas un vil pourceau, mais quelque grande et précieuse victime ! »

Ecoutons l'apôtre à son tour :

« Et Jésus-Christ, notre agneau pascal, a été immolé ! »

Grande et précieuse victime en effet que le fils de Dieu s'offrant en sacrifice pour nous !

415 CHAPITRE XI.

Pour parvenir à la véritable connaissance de Dieu, il faut nous détacher de la matière. Le Paganisme lui-même donne ce précepte.

Un sacrifice de bonne odeur pour Dieu, c'est de nous séparer sans retour du corps et de toutes les affections charnelles. De culte véritable et solide il n'y en a pas d'autre. N'est-ce pas là ce qui a inspiré ces sages paroles à Socrate?

«La philosophie est la méditation de la mort. »

En effet, n'admettre dans le travail de la pensée, ni l'intervention de la vue, ni celle d'aucun autre sens, mais appliquer à l'examen des choses la vision de l'intelligence, dégagée de toute influence étrangère, n'estce pas être dans la voie de la philosophie véritable ? Voilà quel était le but de ce silence de cinq ans que Pythagore prescrivait à ses disciples, afin que détournés du monde de la matière, ils contemplassent la Divinité uniquement avec le regard de l'esprit. Traditions merveilleuses, mais qui sont autant de larcins faits à Moïse par les philosophes les plus éclairés !

« La peau de l'holocauste enlevée, dit le législateur des Hébreux, tu en couperas les membres. »

C'est qu'après avoir dépouillé de l'enveloppe matérielle l'âme qui possède la connaissance, une fois libre des chimères corporelles et des passions qu'enfantent les opinions vaines et mensongères, délivrée enfin de tous les désirs charnels, il faut la consacrer à la lumière. Mais la plupart des hommes, s'enveloppant de la matière, comme les limaçons de leurs coquilles, et se roulant dans leurs passions charnelles comme les hérissons sur eux-mêmes, n'ont pas de la Divinité, l'être bienheureux et incorruptible par excellence, des pensées plus relevées que s'il s'agissait de l'homme. Bien qu'ils soient nos frères, ils ignorent que Dieu nous a départi une foule de choses qu'il ne partage point avec nous. Il nous a donné par exemple la naissance, bien que lui-même n'ait jamais été engendré ; la nourriture, bien qu'il n'ait pas besoin d'aliment ; l'accroissement, quoiqu'il demeura immuable; une heureuse vieil- 416 lesse et une douce mort, bien qu'il ne soit soumis ni à la vieillesse ni à la mort. N'allons donc pas nous imaginer que les Hébreux, en parlant des mains du Tout-Puissant, de ses pieds, de sa bouche, de ses yeux, de son arrivée, de son départ, de ses colères, de ses menaces, aient voulu dire que Dieu connaissait nos passions. Il n'en est rien. La piété ne voit

dans ces expressions que des allégories dont nous expliquerons le sens quand l'occasion s'en présentera.

« De tous les remèdes, le plus salutaire c'est la sagesse, »

dit Callimaque, dans ses Epigrammes.

— « Pas de sage qui n'ait appris d'un autre la sagesse ; c'est une loi du passé comme du présent, dit Bacchylide dans ses *Pœans*; car il n'est pas facile de trouver seul la clé des paroles secrètes et mystiques. »

Ainsi, on ne peut que louer Isocrate, lorsque dans le début de son *Panathéné*, après s'être posé cette question :

« A qui donnerai-je le nom de sage? »

il répond :

« A ceux qui tournent à bien les événements de chaque jour, et dont la sagacité juge sainement les circonstances, et atteint le plus souvent le but qu'il fallait frapper; à ceux qui apportent dans les relations de l'amitié, la droiture du cœur et la justice la plus sévère; toujours patients et résignés dans les ennuis ou les indignités que les autres peuvent leur faire souffrir, tandis qu'ils veillent eux-mêmes à ne montrer à ceui qui les fréquentent, que l'humeur la plus égale et la plus grande modération possible ; à ceux qui, déjà vainqueurs des voluptés, au lieu de se laisser abattre par le malheur, font face à la mauvaise fortune, avec un courage digne de la noblesse de notre nature ; à ceux, enfin, et cette dernière classe est la plus relevée, à ceux que la prospérité ne peut ni corrompre, ni changer, ni enorgueillir, mais qui se maintiennent invariablement dans le cercle de la sagesse. »

L'orateur arrive ensuite a la conclusion de son discours :

« Quant à ceux qui, par leurs habitudes et leur manière d'être, accomplissent, sans se démentir, non-seulement un de ces devoirs, mais l'ensemble de ces devoirs, je les appelle des hommes éclairés et parfaits, des hommes doués de toutes les vertus. »

417 Entendez-vous les Grecs eux-mêmes, tout ignorants qu'ils sont de la manière dont il faut savoir déifier, pour ainsi dire, la vie qui se règle sur la connaissance ? Qu'est-ce que la connaissance ? ils n'en ont pas l'idée, même en songe. Si donc il est avoué unanimement parmi nous que connaitre c'est se nourrir du Verbe, bienheureux sont réellement, selon les paroles de l'Evangile, *ceux qui ont faim et soif* de la vérité, parce qu'ils seront rassasiés de l'aliment incorruptible ! C'est une chose admirable que d'entendre Euripide, ce poète qui a fait monter la philosophie sur la scène tragique, s'accorder exactement avec ce que nous venons de dire, et désigner, par je ne sais quelle secrète inspiration, le Père et le Fils tout à la fois.

« A toi, s'écrie-t-il, à toi, roi suprême, cette libation et ce gâteau sacré ! A toi, Jupiter, ou Pluton, si ce dernier nom te plait davantage ! Recois avec faveur cette précieuse offrande qui se compose de fruits de toute nature, ainsi que cette coupe pleine jusqu'aux bords. »

Le Christ, en effet, est une oblation rare et auguste dans laquelle se résument toutes les perfections et qui s'est offerte pour nous à son Père. Les vers qui suivent prouvent plus clairement encore que le poète, à son insu, parle du Sauveur lui-même :

« Car, de la même main qui parmi les dieux du ciel porte le sceptre de Jupiter, tu tiens les rênes de l'empire terrestre et infernal. »

Puis Euripide ajoute clairement :

« Envoie la lumière aux âmes des mortels qui désirent savoir d'où sont nés les luttes et les combats, quelle est la racine des maux, et auquel des bienheureux il faut sacrifier pour obtenir le repos de ses labeurs. »

Ce n'est donc pas sans raison que les purifications expiatoires sont les premières cérémonies dans les mystères de la Grèce, de même que le baptême ouvre la porte de la

vie chez les Barbares. Puis viennent les petits mystères qui servent d'enseignement fondamental et de préparation aux grands mystères. Arrivé aux dernières épreuves, il ne reste plus rien à apprendre sur l'ensemble des choses : l'esprit n'a d'autre tâche 418 que de se livrer à de hautes contemplations, et d'embrasser dans ses intuitions et la nature et les choses. Quant à nous, le mode de nos cérémonies expiatoires est la *confession*, et nous nous élevons a la contemplation par la voie de *l'analyse*. Par l'analyse nous montons de dégré en dégré jusqu'à l'intelligence première, en partant des êtres qui lui sont subordonnés, et en dégageant les corps des propriétés physiques qui leur sont inhérentes. Nous en retranchons, par exemple, les trois dimensions, la profondeur, la largeur, la longueur. Ce qui reste après cela est l'unité réduite, pour ainsi-dire, à un point sans étendue. Supprimez ce point lui-même, vous tombez dans l'abstraction de l'unité. Si donc, écartant des corps les propriétés qui leur sont inhérentes et celles que l'on nomme incorporelles, nous nous précipitons dans les grandeurs du Christ, et qu'à force de sainteté, nous nous élevions ensuite jusqu'à son immensité, nous parviendrons en quelque sorte à connaître le Tout-Puissant, moins toutefois pour le comprendre dans ce qu'il est, que dans ce qu'il n'est pas. Mais que ces expressions des livres saints, *figure, mouvement, état, siège, lieu, main droite, main gauche,* soient littéralement applicables au Créateur de l'univers, il ne faut pas même le penser. Quel est le sens de ces mots ? Nous le montrerons en son lieu, suivant notre promesse.

La Cause première ne se trouve donc pas renfermée dans un lieu. Elle est au-dessus des lieux, au-dessus du temps, au-dessus du langage et de l'intelligence. Voilà pourquoi Moïse lui-même s'écrie :

« Montrez-vous à moi ! »

témoignant par là bien clairement que Dieu, impossible à enseigner et à exprimer par la parole humaine, ne peut être connu que par la vertu qui émane de lui. Car en vain vous cherchez ; pas de forme à saisir; rien qui tombe sous les sens. Mais la grâce de la connaissance de Dieu vient de Dieu par l'intermédiaire de son Fils. Salomon va nous appuyer de l'évidence de son témoignage :

« La prudence de l'homme n'est pas en moi, dit-il, mais Dieu me donne la sagesse, et je connais la science des saints. »

L'arbre de vie, planté dans le paradis, est encore une figure par laquelle Moïse désigne la divine providence ; et le paradis à son tour peut re- 419 présenter le monde dans lequel naquirent toutes les œuvres de la création. Dans le monde aussi brilla et porta des fruits le Verbe fait chair; dans le monde, il vivifia ceux qui goûtèrent la douceur de ses fruits. N'est-ce pas, en effet, par l'arbre du salut qu'il s'est manifesté à nous ?

« L'auteur de notre vie n'a-t-il pas été suspendu pour exciter en nous la foi ? »

Salomon nous dit encore :

« La sagesse est l'arbre de vie pour ceux qui l'embrassent et s'y attachent. »

De là, les paroles du Tout Puissant à Israël :

« Voilà que j'ai mis devant tes yeux la vie et la mort; tu es libre d'aimer le Seigneur ton Dieu, et de marcher dans ses voies et d'obéir à ses commandements, et de croire en la vie qu'il te promet. Mais si tu violes les préceptes et les lois que je t'ai données, tu périras. Car chérir le Seigneur ton Dieu, voilà ta vie et la longueur de tes jours. »

— Abraham, est-il dit encore, s'achemina vers le

« lieu où Dieu lui avait ordonné d'aller, et, le troisième jour, levant les yeux, il vit ce lieu de loin. »

En effet, le premier jour est rempli par l'admiration de ce qui est beau, le second par les nobles désirs de l'âme, et dans le troisième, l'intelligence pénètre les choses spirituelles, après que les yeux de la pensée ont été ouverts par le maitre qui est ressuscite le troisième jour. Ces trois jours peuvent encore signifier le mystère du sceau sacré par lequel le néophyte croit au Dieu véritable. *Abraham*, par conséquent, *vit le lieu de loin*. C'est qu'il est difficile de pénétrer dans la région de ce Dieu que Platon appelle *la région des idées*, après avoir lu dans Moïse qu'il renferme en lui la plénitude et l'universalité des choses. Abraham le voit *de loin*; expression pleine de justesse ! car le patriarche est encore retenu dans les liens du corps, et il lui faut un ange pour l'introduire dans la connaissance du mystère. Voilà pourquoi l'apôtre a dit. :

« Nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir ; mais alors nous le verrons face à face; »

c'est-à-dire, par la seule force de nos facultés intellectuelles, sans l'obstacle du corps et de la matière.

Nous pouvons néanmoins deviner et entrevoir Dieu par la méditation si, dégageant notre âme de l'empire des sens, nous 420 nous élançons, par le seul effort de la raison, vers chaque être isolément, sans jamais quitter les choses avant de nous être élevés aux régions qui les dominent, avant d'avoir saisi avec l'intelligence elle-même le bien véritable, qui est la fin suprême du principe intelligent, comme le dit Platon. Il y a mieux. Moïse, ne permettant pas d'élever des temples et des autels en des lieux divers, mais érigeant lui-même un temple unique en l'honneur de Dieu, ne déclare-t-il pas que le monde est l'œuvre d'un seul créateur, ce qu'avoue Basilide, et qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu, ce que n'avoue pas Basilide ? Moïse. en véritable Gnostique, sait bien qu'il ne peut circonscrire dans un lieu l'Être sans bornes. Il ne présentera donc à l'adoration du peuple aucune image taillée, pour montrer par là que Dieu est invisible et

infini. Il élève la pensée d'Israël et Il la conduit pour ainsi dire jusqu'à Dieu, en ne livrant à ses hommages que le nom sacré qui remplit l'intérieur du temple.

Le Verbe d'ailleurs, en défendant qu'on érigeât des temples ou qu'on immolât des victimes, ne donne-t-il pas à entendre que la majesté du Tout-Puissant n'est pas enfermée dans un lieu?

« Quel palais pouvez-vous me bâtir, dit le Seigneur? Le ciel est mon trône. »

Et à l'occasion des sacrifices :

« Je ne veux ni du sang des taureaux, ni de la graisse des agneaux »

et tout ce que le Saint-Esprit répudie ensuite par la bouche du prophète. Admirables paroles avec lesquelles s'accorde Euripide dans les vers qui suivent :

« Quel temple, bâti de main d'homme, pourra contenir la Divinité dans son enceinte de pierre ? »

Il dit pareillement des sacrifices :

« Dieu n'a pas besoin de ces oblations, puisqu'il est le roi de l'univers. Chimères et inventions des poètes, que tout cela. »

« Car Dieu, au jugement de Platon, n'a point créé le monde pour en tirer quelque profit, ni pour recueillir les hommages des hommes, des dieux et des génies, sorte d'impôt qu'il lèverait sur tout ce qu'il appelle à la naissance ; tribut de fumée de la part des mortels, d'honneurs et de services de la part des dieux et des génies. »

421 Elles sont donc d'un haut enseignement, ces paroles de Paul dans les Actes des Apôtres :

« Dieu, qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples bâtis par des hommes ; il n'est point

honoré pour les œuvres des mortels, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. »

Zénon, chef de l'école stoïcienne, dit dans son *Traité de la République* qu'il ne faut ni ériger des temples, ni dresser des statues, parce que rien de ce que bâtissent les hommes, n'est digne des dieux. Mais écoutons-le parler lui-même. Il n'a pas craint de s'exprimer ainsi :

« Il ne sera « pas besoin d'élever des temples; car il ne faut pas regarder un temple comme une chose sainte et d'un grand prix. Rien de ce qui sort de la main d'un maçon et d'un artisan grossier ne peut être saint et précieux. »

C'est donc avec beaucoup de sagesse que Platon aussi, persuadé que l'univers est le temple de Dieu, destine aux citoyens un endroit de la cité, où ils devront exposer leurs simulacres. Mais il défend à qui que ce soit, homme ou femme, d'avoir des chapelles domestiques (17).

« Que personne autre, dit-il, ne consacre des temples aux dieux. Dans « les autres états, l'or et l'argent qui brillent dans les maisons particulières et dans les temples, excitent l'envie. L'ivoire dépouillé d'un corps séparé de son âme, n'est point une offrande qui puisse être agréée. Le fer et l'airain sont destinés à être les instruments de la guerre. Que chacun présente donc comme offrande, dans les temples communs, l'ouvrage qu'il lui plaira, en bois ou en pierre, pourvu qu'il soit fait d'une seule pièce (18). »

Le même philosophe a donc encore raison de dire dans sa grande lettre :

« Le mystère de l'essence divine ne peut s'exprimer par le langage humain à la manière des autres sciences. Mais, après avoir longtemps concentré notre intelligence sur lui, et avoir vécu avec lui dans une sorte de commerce intime, la lumière, comme échappée d'un 422 flambeau, jaillit dans notre âme et se nourrit d'elle-même.»

Ces paroles ne rappellent-elles pas celles du prophète Sophonie :

« Et l'esprit me saisit, et il m'enleva dans le cinquième ciel, et je contemplais les anges que l'on appelle seigneurs; et leur diadème était posé sur l'Esprit-saint ; et le trône de chacun d'eux était sept fois plus éclatant que la lumière du soleil à son lever, et ils habitent dans les temples du salut, et ils chantent le Dieu ineffable et très-haut (19) ? »

CHAPITRE XII.

Dieu ne peut être compris par l'intelligence, ni exprimé par la parole.

« Découvrir le père et le créateur de cet univers, n'est pas chose facile, et quand vous l'aurez découvert, il vous sera impossible de le révéler à tous. Car le mystère de son essence ne peut s'exprimer par des paroles, »

dit Platon, ce sincère ami de la vérité. Il n'avait pas vainement appris que Moïse, en qui résidait toute sagesse, prêt à gravir la montagne pour y contempler face à face le plus sublime des mystères que puisse percevoir l'intelligence, a été forcé de défendre à tout le peuple de le suivre dans ces ineffables révélations. Et quand l'Écriture dit :

« Moïse entra dans la nuée où était Dieu, »

ces paroles signifient, pour qui est capable de comprendre, que Dieu ne peut être vu par les yeux, ni exprimé par la bouche de l'homme. La *nuée*, qu'est-ce à dire ? l'incrédulité et l'ignorance de la plupart des mortels offusquent la splendeur de la vérité. Le théologien Orphée, après avoir dit en s'inspirant des traditions de Moïse :

« Un être existe qui porte sa cause en lui. Tout a été fait par la main d'un seul ; »

Ou est *né* d'un seul ; car il y a des textes qui portent cette seconde version, ajoute :

423 « Pas un mortel qui le voie, et lui, il les voit tous. »

Mais le poète va s'exprimer plus clairement encore :

« Je ne le vois pas, car son trône immuable est assis au milieu des nuages, et les débiles paupières des hommes, qui ne sont qu'os et que chair, ne sauraient percer dans ces profondeurs. »

L'apôtre fortifiera ce qui précède de l'autorité de son témoignage :

« Je connais un homme en Jésus-Christ, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel et de là, dans le paradis. Et il y entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. »

L'apôtre donne ainsi à entendre que la langue humaine est impuissante à exprimer Dieu. *Il n'est pas permis*, ajoute-t-il. Non qu'en se taisant il obéisse à quelque loi ou à quelque défense ; il veut seulement nous indiquer que la sainteté elle-même ne pourrait énoncer l'idée de Dieu, puisque ce n'est qu'au-dessus du troisième ciel qu'il commence à être nommé, comme il est permis aux anges qui l'habitent d'initier anx saints mystères les âmes des élus. A propos de ce troisièmu ciel, l'Écriture pourrait me suggérer ici une foule de témoignages empruntés à la philosophie barbare. Ils attendront, conformément à mes promesses, le moment que je leur al assigné. Qu'il nous suffise pour le présent d'un passage de Platon. Ayant mis en question, dans le *Timée*, s'il y avait plusieurs mondes, ou s'il n'y en avait qu'un seul, celui que nous habitons, le philosophe emploie indifféremment le mot de *ciel* et celui de *monde*. Au reste, laissons-le parler lui-même :

« Avons nous eu raison de dire qu'il n'y avait qu'an ciel, ou bien qu'il y, en avait plusieurs et dans un nombre infini ? Il valait mieux nous en tenir à un seul, puisqu'il a été fait d'après le type unique ? »

Il est écrit dans l'épître de l'Église romaine aux Corinthiens :

« Un océan sans bornes et les mondes qui sont au-delà. »

C'est pour cela que le divin apôtre s'écrie :

« O profondeur des trésors de la sagessse et de la science de Dieu ! »

N'est-ce donc pas là le symbolique avertissement que donnait le prophète, lorsqu'il prescrivait de pétrir des *paint azymes, et de les cuire sous la cendre* ? C'était nous in- 424 diquer que la parole vraiment sacrée et mystique qui traite de l'être incréé et de ses attributs, doit être recouverte d'un voile. L'apôtre, dans son épître aux Corinthiens, va nous fortifier de l'évidence de son témoignage.

« Nous prêchons la sagesse aux parfaits, non la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde qui passent ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans son mystère, laquelle était demeurée cachée. »

Et ailleurs :

« Pour arriver à connaître le mystère de Dieu en Jésus-Christ, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. »

Le Sauveur sanctionnera lui-même les paroles de l'apôtre.

« Il vous est donné, dit-il, de connaître les mystères du royaume des cieux. »

L'Évangile dit encore que notre Seigneur

« a parlé à ses disciples en termes mystérieux. »

Car c'est lui que le prophète désigne par ces mots :

« Il ouvrira la bouche pour parler en paraboles, et il publiera les choses cachées depuis la formation du monde. »

La parabole du levain est encore dans la bouche du Seigneur une allusion au symbolisme :

« Le royaume des cieux, dit-il, est semblable au levain qu'une femme prit et cacha dans trois mesures de froment, jusqu'à ce que toute la masse eût fermenté.»

En effet, l'âme, avec ses trois facultés, obtient le salut, pour salaire de son obéissance, de deux manières différentes. Ou bien elle est sauvée, grâce à la puissance spirituelle qui a été cachée eu elle par la foi ; ou bien la force que le Verbe nous a communiquée, abrégée et puissante qu'elle est, agissant sur quiconquel'a recue et la possède au dedans de soi-même, l'attire mystérieusement à elle et confond dans l'unité toutes les forces morales de son être. Solon s'exprime donc avec beaucoup de sagesse sur Dieu dans les vers suivants :

«Il n'est pas facile de connaître la mesure cachée de la science qui seule embrasse les dernières limites de toutes choses. »

Car le poète d Agrigente a dit :

« Levez les yeux, étendez la main tant que vous le voudrez, jamais vous ne pourrez atteindre à la Dhïnité. La foi est 425 comme le grand chemin par lequel Dieu descend dans l'esprit de l'homme. »

« Nul ne vit jamais Dieu. Le Fils unique, qui habite dans le sein du Père, est celui qui nous en a donné connaissance, dit aussi l'apôtre Jean. »

Dans le sein de Dieu ; quelques uns se sont autorisés de ces paroles qui désignent l'invisible et l'ineffable, pour appeler Dieu le *profond*, attendu qu'il renferme et embrasse toutes choses comme dans le sein de son immensité, être infini et sans bornes que nul ne saurait atteindre.

Il est certain que la discussion présente, qui a Dieu pour objet, se hérisse de difficultés. S'il est constaté que découvrir le principe de quoique ce soit est chose laborieuse, à plus forte raison, le premier et le plus ancien

de tous les principes, celui par lequel les autres existent et continuent d'exister, sera-t-il difficile à démontrer ? De quel nom appeler, en effet, celui qui n'est ni genre, ni différence, ni espèce, ni individu, ni nombre, ni accident, ni soumis à rien d'accidentel ? Direz-vous qu'il soit un tout ? L'expression demeure imparfaite, puisque un tout est une quantité mesurable, et que Dieu est le père de l'universalité des êtres. Lui donnerez-vous des parties diverses? Non, sans doute ; car ce qui est un est indivisible. Voilà pourquoi il est infini, non pas dans ce sens que la pensée humaine le conçoit comme impossible à embrasser; mais parce qu'il n'admet point de dimension et ne connaît point de bornes. Aussi n'a.t-il pas de formes, et ne peut-il être nommé. Et si nous le désignons quelque fois par ces termes, le Dieu un, le Dieu bon, l'Esprit, l'Être par excellence, le Père, le Dieu, le Créateur, le Seigneur, ce sont là des dénominations dépourvues de justesse et impuissantes à le caractériser. Nous ne recourons à ces mots dignes de respect que par indigence du nom véritable, pour fixer notre pensée et l'empêcher de s'égarer sur d'autres appellations qui dégraderaient l'Éternel. Aucun de ces termes, pris séparément, n'explique Dieu ; réunis ensemble, ils indiquent sa toute-puissance. On connaît les choses ou par leur propre nature, ou par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Ici rien de tout cela ne convient à Dieu. La démons- 426 tration elle-même est inhabile à le découvrir, puisqu'elle repose sur des principes antérieurs et des notions premieres. Or, rien n'a existé avant l'Être incréé. Il ne nous reste donc, pour nous faire comprendre le Dieu inconnu, que sa grâce et son Verbe, ainsi que Luc nous le montre dans les Actes des Apôtres, quand il met ces mots dans la bouche de Paul :

« Athéniens, il me « semble qu'en toutes choses vous êtes très-religieux. Car, en passant et en voyant les statues de vos Dieux, j'ai trouvé même un autel où il est écrit : AU

DIEU INCONNU. Ce Dieu donc, que vous adorez sans le connaitre, est celui que je vous annonce. »

CHAPITRE XIII.

Selon les philosophes, la connaissance de Dieu est un don divin, et il faut en demander la participation à ceux qui ont été jugés dignes de recevoir l'inspiration divine.

Ainsi, tout ce qui peut se nommer, qu'on le veuille ou non, a été engendré. Soit donc que le Père lui-même attire à lui quiconque a vécu sans tache et s'est élevé jusqu'à la notion de la nature bienheureuse et incorruptible; soit que le libre arbitre, que nous portons en nous-mêmes, parvenu à la connaissance du souverain bien, s'élance et franchisse le fossé, selon le langage de la gymnastique, ce n'est jamais néanmoins sans le secours d'une grâce particulière que l'âme reçoit des ailes, dépose la lourde enveloppe du corps pour le rendre à la poussiere, sa sœur, et prend son vol par dé-là les régions supérieures. Platon aussi déclare dans le Ménon que la vertu est un don de Dieu, comme l'attestent ses paroles :

« Il paraît donc d'après ce raisonnement, ô Ménon, que la vertu vient par une influence divine à ceux qui la possèdent. »

Je le demande, cette influence divine dans la bouche de Platon, ne semble-t-elle pas désigner ici la lumière et la connaissance qui sont le patrimoine de tous? Le philosophe est plus explicite encore :

« Si dans le cours de cette discussion nous avons examiné et traité la chose, comme nous le de- 427 vions, il s'ensuit que la vertu n'est point naturelle à l'homme, ni ne peut s'apprendre, mais qu'elle arrive par une influence, divine à ceux en qui elle se rencontre, non sans intelligence de leur part. (20) »

Ainsi donc la sagesse, qui est le don de Dieu et la vertu du Père, d'une part, sollicite l'action de notre liberté, de l'autre accueille la foi, et récompense les œuvres du zèle par la faveur suprême de l'élection. Et ici je vous citerai le témoignage de Platon lui-même, qui déclare formellement qu'il faut ajouter foi aux enfants de Dieu. Il venait de discourir dans le *Timée* sur les dieux invisibles et engendrés ; il ajoute :

« Parler de ceux qu'on nomme Génies et connaître leur origine, c'est un effort qui surpasse notre intelligence. Il faut donc, sur cette matière, nous en rapporter aux premiers hommes, qui étant nés des dieux, comme ils le disaient eux-mêmes, ont dû connaître parfaitement leurs pères.Et véritablement, il est impossible de ne pas croire les enfants des dieux, quand même ils n'apporteraient à l'appui de leurs paroles aucunmotif de conviction ou de vraisemblance.»

Je doute que la Grèce puisse nous fournir un témoignage plus décisif que notre Sauveur et tous ceux qui ont recu la consécration prophétique ; notre Sauveur, à titre de fils légitime, les prophètes, à titre de lils adoptifs, sont des témoins irrécusables sur les merveilles divines. Croyons-les donc, ajoute Platon, ils sont inspirés de Dieu. Que si quelqu'un vient nous crier avec une sorte de dignité tragique :

« Je ne puis croire ; Car ce n'est pas Jupiter lui-même qui m'a parlé ; »

Qu'il ne l'oublie pas, c'est Dieu lui-même qui a promulgué les saintes Écritures par la bouche de son Fils. N'est-il pas digne de foi, celui qui annonce les choses dont il est le maître et qui lui sont personnelles, puisque

« nul, selon l'oracle du Sei- 428 gneur, ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui auquel le Fils l'aura révélé. »

Il y a donc nécessité de croire, même sans *autre élément de conviction et de vraisemblance*, c'est Platon qui le

déclare, quand la vérité nous est prêchée par l'ancien et le nouveau Testaments. Pourquoi cela ?

« Si vous ne croyez pas, dit le Seigneur, vous mourrez dans vos péchés. »

Au contraire,

« celui qui croit possède la vie éternelle. Heureux donc tous ceux qui ont placé leur confiance dans le Seigneur! »

La confiance est un degré de plus que la foi. En effet, sais-je convaincu par la foi que le maître dont j'écoute la parole est le fils de Dieu, alors j'ai une ferme confiance dans la vérité de sa doctrine ? De même que l'enseignement et la méditation, au jugement d'Empédocle, augmentent la sagesse, de même la confiance dans le Seigneur augmente l'intensité de la foi. Nous le déclarons formellement, blâmer la philosophie et attaquer la foi, vanter l'injustice et placer le bonheur dans la satisfaction de tous les désirs, c'est une perversité qui se rencontre dans les mêmes hommes. La foi néanmoins, pour être un assentiment volontaire de notre âme, ne laisse pas d'opérer les bonnes œuvres, et d'être le fondement de toute action où resplendit la justice. Mais le mot *faire*, nous objecte ici le subtil Aristote, se dit des bêtes et des choses inanimées, tandis que le mot agir s'emploie pour ce qui concerne l'homme. Eh bien ! qu'Aristote réforme donc les poètes de sa nation qui disent de Dieu qu'il a fait toutes choses.

« Toute action, dit-il, est bonne ou nécessaire. Commettre l'injustice n'est donc pas chose bonne ; car personne n'est injuste, sinon pour quelque motif en dehors de l'action même. Dans les choses nécessaires, rien qui soit libre. Or, commettre l'injustice est un acte volontaire : donc il n'est pas nécessité. L'homme de bien diffère du méchant surtout par le but de ses actions et par la pureté de ses désirs. Tout vice de l'âme est fils de l'intempérance, et agir par passion c'est agir par intempérance et par malice. »

Aussi qu'elle est admirable dans toutes ses parties, cette déclaration du Sauveur ! « En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui n'entre pas par la porte dans la berge- 429 rie des brebis, mais qui s'y introduit par une autre voie, est un voleur et un brigand. Celui, au contraire, qui entre par la porte est le pasteur des brebis ; le portier ouvre à celui« là. » Ensuite le Seigneur, poursuivant la même comparaison : « Je suis, dit-il, la porte des brebis. »

Il faut conclure de là que pour être sauvé il est nécessaire d'avoir appris la vérité de la bouche du Christ, quand même on se serait élevé jusqu'aux maximes de la philosophie grecque. Car il est enfin dévoilé,

« le mystère qui n'avait point été découvert aux enfants des hommes dans les siècles précédents, comme il a été révélé de nos jours. »

En effet, l'idée de Dieu, en tant qu'unique et tout-puissant, résida toujours par une sorte de révélation naturelle dans les esprits droits, et la plupart de ceux qui ne dépouillèrent pas tout respect pour la vérité, participèrent à l'éternel bienfait de la divine Providence. Ainsi, pour nous renfermer ici dans quelques exemples abrégés, Xénocrate de Chalcédoine ne répugne point à croire que l'idée de Dieu soit commune, même aux animaux dépourvus de raison. Démocrite est d'un avis contraire ; mais la force des principes qu'il a posés l'entrainera malgré lui dans les mêmes aveux. Car, d'après son système, ce sont les mêmes images, qui, parties de l'essence divine, vont frapper les organes des hommes et ceux des animaux. Et comment l'homme n'aurait-il pas l'idée de Dieu, quand la Genèse nous le représente recevant le souffle delà vie et formé d'une essence plus pure que celle de toutes les autres créatures? Voilà pourquoi Pythagore déclare que l'intelligence arrive à l'homme par une influence divine. Platon et Aristote s'accordent là-dessus avec Pythagore. Pour nous, Chrétiens, nous disons que le souffle de l'Esprit saint est envoyé à celui

qui possède la foi. Suivant les Platoniciens, l'intelligence est une émanation de l'influence divine ; l'âme est sa demeure comme le corps est la demeure de l'âme. En effet, Joël, l'un des douze prophètes, dit formellement :

« Après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront. »

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'Esprit soit en chacun de nous comme une parcelle de la 420 Divinité. Comment a lieu cette répartition ? Qu'est-ce que l'Esprit-saint ? Nous l'expliquerons quand nous viendrons à traiter de la prophétie et de l'âme. Terminons par ce mot d'Héraclite :

« L'incrédulité n'est bonne qu'a dérober aux regards la profondeur des mystères; l'ignorance, en effet, se retranche derrière l'incrédulité. »

CHAPITRE XIV.

Les Grecs ont emprunté leurs dogmes aux livres des Hébreux.

Il est temps d'aborder les matières qui suivent et d'étaler au grand jour les vols que la Grèce a faits à la philosophie barbare.

Et d'abord les Stoïciens définissent Dieu de même que l'âme, un corps et un esprit existant de sa propre nature. Ouvrez les livres saints ; vous y trouverez cette définition mot pour mot. N'interrogeons point encore ici, avec le flambeau de l'exégèse érudite et véritable, le sens allégorique des livres saints, et ne cherchons point à voir si, à la manière des habiles lutteurs, ils ne cachent pas quelquefois une intention secrète sous les démonstrations du dehors. Les Stoïciens veulent que l'âme de Dieu soit répandue dans toute la nature, tandis que nous l'appelons, nous, l'unique Créateur de toutes choses et créateur par le ministère du Verbe. Ils ont été trompés par cet oracle de la sagesse :

« Elle pénètre et atteint partout à cause de la pureté,»

sans comprendre qu'il était ici question de la sagesse, qui fut la première création de Dieu.

— « Fort bien, me direz-vous ! Mais tous les philosophes comptent la matière au nombre des principes ; pas un qui admette un principe unique. L'école du Portique, Platon, Pythagore et Aristote le péripatéticien sont unanimes sur ce point. »

— Et moi, je vous réponds à mon tour, que ce que vous appelez la matière et auquel vous refusez toute qualité sensible, toute forme déterminée, Platon, plus hardi que vous, le 481 nomme un je ne sais quoi ou ce qui n'est pas. Ces paroles si profondément mystiques, qu'on lit dans son *Timée*, ne sont-elles pas d'un homme convaincu qu'il n'y a qu'un seul principe ?

« Maintenant donc voici notre pensée : en ce qui touche le principe ou les principes de l'univers, ou quelle que soit notre opinion là dessus, il faut la renvoyer à un autre moment et cela sans autre motif, sinon qu'avec le mode de discussion présente, il nous serait difficile de nous expliquer à cet égard.»

Au reste, ce texte du prophète :

« Et la terre était invisible et sans forme »

a donné occasion aux philosophes d'imaginer cette matière. Qui a pu suggérer à Épicure son système d'un monde fortuit et livré aux caprices du hasard ? Ces paroles de l'Écclésiaste, qu'il lisait sans les comprendre :

« Vanité des vanités ; et tout est vanité I »

D'où vient qu'Aristote limite l'action providentielle au globe lunaire ? Il a mal interprété l'exclamation du Pslamiste :

« Seigneur, votre miséricorde est haute comme les deux, et votre vérité, comme les nuages ! »

C'est qu'en effet, avant l'avènement du Seigneur, le sens des mystères cachés dans les prophéties, n'était pas encore manifesté.

Le dogme des châtiments après la mort, ces expiations par le feu, sont encore des emprunts que la muse des poètes, en tous lieux, et en Grèce la philosophie a faits à la philosophie des barbares. Je lis ces paroles solennelles dans le dernier livre de la *République* de Platon :

« En ce moment, des hommes qui paraissaient être de feu, et dont le visage respirait la férocité, répondant à l'appel de l'abime, apparurent tout à coup. Ils commencèrent par emmener à l'écart les nouveau-venus. Puis ils se saisirent d'Aridée et de quelques autres, leur lièrent la tête, les mains, les pieds, les étendirent par terre, leur arrachèrent la peau, et les trainèrent dehors, en leur déchirant les membres sur des pointes d'aspalathes (21) qui bordaient le chemin.»

Je le demande, ces hommes au visage de feu ne représentent-ils pas les mauvais 432 anges qui saisissent les coupables pour les torturer, suivant cette parole de l'Écriture :

« Qui fait de ses anges l'esprit des tempêtes et de ses ministres la flamme dévorante. »

Il résulte de ces aveux que l'âme est immortelle. En effet, la substance qui est châtiée ou instruite, sensible qu'elle est, doit vivre nécessairement, quoique dans un état de souffrance. Mais quoi! Platon n'a-t-il point connu des fleuves de feu, et ce gouffre que les Barbares nomment *Géhenne* et auquel il a donné le nom poétique de Tartare? N'est-ce pas lui qui a introduit dans la morale le Cocyte, l'Achéron, le Pyriphlégéthon, enfin tous les genres de cachots et de supplices destinés à punir ou à purifier les criminels ? S'agit-

il des anges qui voient Dieu, conformément à l'Écriture, et sont attachés à la garde des petits enfants et des moindres créatures humaines ; ou bien, veut-il désigner la tendresse vigilante de nos anges gardiens? Il n'hésite point à dire :

« Aussitôt que les âmes ont embrassé le genre de vie, qui leur est échu en partage, elles vont trouver Lachésis; celle-ci les envoie sur la terre avec le génie particulier dont chacune a fait choix. Il veillera sur sa cornpagne et va devenir son guide. Pas une de ses actions dans laquelle il ne la seconde. »

Le génie familier de Socrate n'avait pas sans doute une autre signification.

Poursuivons. Les philosophes n'ont énoncé le dogme de la création du monde qu'après l'avoir puisé dans Moïse. Le même Platon dit formellement :

« Le monde a-t-il toujours existé, ou bien est-il sorti d'un principe antérieur? Il a eu un cornmencement. De ce qu'il est visible, ou peut le toucher. De ce qu'on peut le toucher, il a un corps. »

Je lis ailleurs:

« Découvrir le Créateur et le père de l'univers est chose difficile »

Platon établit non-seulement que le monde a été engendré, mais qu'il n été engendré par Dieu. comme un fils l'est par son père.

« Le père du monde a reçu ce nom, ajoute-t-il, parce qu'il a fait naitre le monde de lui seul et l'a créé de rien. »

Les Stoïciens professent aussi l'opinion que le monde a eu un commencement. Il y a plus. Le diable, dont il est question à chaque page de la philosophie barbare sous le nom de prince des 433 démons, Platon l'appelle, dans son dixième livre des *Lois*, l'âme malfaisante. Voici ses propres paroles :

« Ne faut-il pas convenir encore que l'âme qui habite en tout ce qui se meut, et en gouverne les mouvements, régit aussi le ciel ? — Oui. Cette âme est-elle unique, ou bien y en a-t-il plusieurs? Je réponds pour vous qu'il y en a plus d'une. N'en mettons pas moins de deux, l'une bienfaisante, l'autre qui a le pouvoir de faire du mal. »

Il dit également dans le *Phèdre* :

« Il est « encore d'autres maux ; mais à la plupart d'entre eux un démon a mêlé des joies et des plaisirs d'un moment. »

Il va encore plus loin dans le dixième livre des *Lois*, où il semble commenter les paroles de l'apôtre:

« Nous avons à combattre non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances et contre les es« prits répandus dans l'air. »

Laissons parler le philosophe lui-même :

« En effet, puisque nous sommes demeurés d'accord que l'univers était plein de biens et de maux, en sorte que la somme des maux surpasse celle des biens, il doit exister entre les uns et les autres une guerre immortelle qui exige une vigilance étonnante.»

La philosophie barbare distingue aussi deux mondes, l'un perceptible à la seule intelligence, l'autre visible aux yeux dn corps, le premier ayant servi d'archétype, le second formé sur cet admirable modèle. Elle rapporte à l'unité ce premier monde qui n'est connu que par l'intelligence; au nombre six, celui qui frappe nos sens. Chez les Pythagoriciens, en effet, le mariagi est désigné par le nombre six, parce que c'est un nombre générateur. La philosophie révélée place donc dans l'unité ce ciel qui ne tombe pas sous nos sens, cette terre sacrée, et cette lumière qu'on ne voit qu'avec les yeux de l'âme. En effet,

« au commencement, dit-elle, Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre était invisible. »

Elle ajoute :

« Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. »

Or, dans la création du monde sensible, Dieu fait le ciel solide, car ce qui est solide tombe sous les sens, la terre visible et la lumière palpable ù notre œil. Eh bien ! Platon, laissant dans le monde intellec- 434 tuel les idées des êtres vivantt, et plaçant ici-bas les formet sensibles, moulées pour ainsi dire sur les divers types spirituels, ne suit-il pas encore les traces de Moïse ? Le législateur hébreu a donc raison de nous apprendre que ce corps, appelé par Platon une *tente terrestre,* a été pétri du limon de la terre, tandis que l'âme douée de raison, a été répandue sur la face de l'homme par le souffle de Dieu. Le visage, en effet, passe pour le siège de cette faculté dominante dans l'opinion qui explique de la sorte l'entrée de l'âme dans le premier homme par la voie des sens. Voilà pourquoi, ajoute-t-on, l'homme a été fait à l*'image* et à la *ressemblance* de Dieu. Car la raison divine et royale, l'homme inaccessible aux passions, est l'image de Dieu, mais l'âme humaine n'est que l'image de l'image.

Voulez-vous envisager cette *ressemblance* sous une autre dénomination ? Moïse va la caractériser, en disant qu'elle consiste à suivre Dieu.

« Suivez le Seigneur votre Dieu, dit-il, et gardez ses commandements. »

C'est qu'en effet on suit et on adore Dieu, quand on pratique la vertu. Telle est la raison pour laquelle les Stoïciens déclarent que la fin de la philosophie est de vivre conformément aux lois de sa nature. Platon, lui, la place dans la ressemblance même avec Dieu, ainsi que nous l'avons montré dans notre second livre des Stromates. Zénon le stoïcien, d'après Platon, et Platon lui-même,

d'après la philosophie barbare, disent que tous les hommes de bien se chérissent mutuellement.

« Il n'a pas été permis, dit Socrate dans le *Phèdre*, que le méchant fût ami du méchant, ou que l'homme de bien ne fût pas l'ami de l'homme de bien. »

Il démontre longuement la même proposition dans le *Lysis*, où il conclut qu'il ne peut exister d'amitié durable entre l'injustice et la perversité. Citons encore les paroles de l'hôte athénien : (22)

« Mais qu'elle est la conduite agréable à Dieu ? une seule, fondée sur ce principe ancien, que le semblable plaît à son semblable quand l'un et l'autre sont dans le juste milieu ; car toutes les choses qui sortent de ce milieu 435 ne peuvent ni se plaire les unes aux autres ni à celles qui ne s'en écartent point. Or, Dieu est pour nous la juste mesure de toutes choses. »

Platon ajoute :

« Suivant ce principe, l'homme de bien ressemble donc à l'homme de bien ; par là même il se rapproche de Dieu, et n'est plus seulement l'ami de tout homme de bien, mais de Dieu lui-même. »

Ce passage me rappelle à la mémoire les derniers mots qui terminent le *Tirnée* ;

« Il faut que l'être intelligent, conformément aux lois de son principe primitif, tâche de s'assimiler l'idée qu'il a comprise. Quand il s'est élevé jusque là, il a obtenu la perfection de cette vie vertueuse que les dieux proposent aux hommes, et qui ne se borne pas au présent, mais embrasse encore les siècles à venir. »

Paroles qui, selon moi, ont la même signification que celles-ci :

« Quiconque cherche ne s'arrêtera pas avant d'avoir trouvé ; une fois qu'il aura trouvé, il sera dans l'admiration ;

après avoir admiré, il régnera; après avoir régné, il se reposera. »

Mais quoi ! les réponses de Thalès empruntées aux livres saints, ne sont-elles pas le lumineux commentaire de ces expressions :

« Dieu est glorifié d'âge en âge ? — »

« Dieu connaît le fond des cœurs. »

On demandait à Thalès :

« Qu'est-ce que Dieu ? C'est répondit-il, ce qui n'a ni commencement, ni fin. »

Un autre lui adressait la question suivante : L'homme peut-il cacher ses actions aux regards de la Divinité ?

— « Comment y parviendrait-il, puisqu'il ne peut pas même lui dérober ses plus secrètes pensées ?»

La philosophie barbare a su, elle aussi

«qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête, et que la vertu suffit pour être heureux, quand elle a dit :

« Voici que j'ai placé devant tes yeux le bien et le mal, la vie et la mort. Choisis la vie. »

Le bien, elle le nomme *la vie*. Le choix que nous faisons du bien, c'est le beau selon elle; le choix contraire, c'est le *mal*. Or, au bien comme à la vie, il n'y a qu'une seule et même fin : aimer Dieu.

« Car ta vie et la longueur de tes jours » n'ont d'autre but que d'aimer la vérité et ce qui conduit. A la vérité. Mais voici des témoignages plus manifestes. Le Sauveur, après nous avoir pres- 436 scrit d'aimer Dieu et le prochain, »

ajoute :

« Ces deux commandements renferment la loi et les prophètes. »

Ces dogmes sont familiers aux Stoïciens, et avant eux Socrate avait terminé le Phèdre par cette prière :

« Ô Pan, et vous, divinités qu'on honore en ce lieu, donnez-moi la beauté intérieure de l'âme. »

Il dit formellement dans le *Théétète* :

« L'orateur vertueux possède à la fois la bonté et la beauté. »

Dans le *Protagoras*, il avoue aux amis de Protagoras qu'il vient de s'entretenir avec un homme qui était plus beau qu'Alcibiade, s'il est vrai que l'homme le plus sage soit aussi le plus beau. Selon lui, la vertu était la beauté de l'âme, comme le vice es était la laideur.

Antipater le stoïcien, qui a écrit trois livres sur cette maxime de Platon : *Il n'y a de bon que ce qui est honnêt*e, prouve aussi que la vertu, comme l'a dit le même philosophe, suffit pour être heureux ; et il expose plusieurs autres principes qni s'accordent avec ceux du Portique. D'après Antipater, Aristobule, qui vécut sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, et dont parle l'historien des Machabées, composa beaucoup de Traités où il démontre que la philosophie péripatéticienne s'est inspirée de la loi de Moïse et des autres prophètes. Que cette vérité reste donc solidement établie.

Platon va nous fournir la preuve irrécusable que nous sommes frères, comme étant les fils du même Dieu et les disciples du même maître. Laissons le parler lui-même :

« Habitants de cette ville, leur dirons-nous sous forme d'apologue, vous êtes tous frères. Mais le Dieu qui vous a faits a mêlé d'or, au jour de votre naissance, le germe dont furent produits ceux d'entre vous qui étaient destinés au commandement. De là vient qu'ils sont entourés de considération. Les défenseurs de l'état ont été mêlés

d'argent à leur origine. La classe des laboureurs et des artisans a recu dans ses veines du fer et de l'airain.

De là, poursuit Platon, il suit nécessairement que les premiers recherchent et embrassent ce qui est du domaine de la connaissance, et les autres ce qui est du domaine de l'opinion. »

Peut-être le génie de Platon a-t-il pressenti cette na- 437
ture d'élite qui a soif de la connaissance; à moins que par ces trois catégories de nature il n'ait voulu caractériser, comme plusieurs le soupçonnent, les trois espèces de gouvernements : l'argent désignerait la théocratie des Juifs ; le fer et l'airain, la démocratie des Grecs; et l'or, la monarchie chrétienne dans les membres de laquelle est répandu le Saint-Esprit, cet or vraiment royal. Toujours est-il que le philosophe a décrit la vie des Chrétiens dans les paroles suivantes, que j'emprunte au *Théétète*:

«Parlons-en donc, mais des coryphées seulement; car qu'est-il besoin de faire mention de ceux qui s'appliquent à la philosophie sans génie et sans succès ? Le vrai philosophe ignore, dès sa jeunesse, le chemin de la place publique ; il ne sait où est le tribunal, ou est le sénat, et les autres lieux de la ville où se tiennent les assemblées. Il ne voit ni n'entend les lois et les décrets prononcés ou écrits ; les factions et les brigues pour parvenir au pouvoir; les réunions, les festins, les divertissements avec des joueuses de flûte, rien de tout cela ne lui vient à la pensée, même eu songe. Vient-il de naitre quelqu'un de haute ou de basse origine ? le malheur de celui-ci remonte-t-il jusqu'à ses ancêtres, hommes ou femmes? il ne le sait pas plus que le nombre des verres d'eau qui sont dans la mer, comme dit le proverbe. Il ne sait pas même qu'il ne sait pas tout cela ; à vrai dire, il n'est présent que de corps dans la ville. Son âme se promène de tous côtés, mesurant, selon l'expression de Pindare, les profondeurs de la terre; s'élevant jusqu'aux eieux pour y contempler la course des astres, portant un œil

curieux sur la nature intime de toutes les grandes choses dont se compose cet univers, et ne s'abaissant à aucun des objets qui sont tout près d'elle (23). »

A cette parole du Seigneur :

« Que votre discours soit, oui, oui; non, non; »

on peut opposer celle-ci :

« Il ne m'est pas permis de souscrire au mensonge, ni d'étouffer la vérité. »

Si le serment nous est interdit, j'entends Platon me dire pareil- 433 lement au dixième livre des Iois :

« Abstiens-toi en toutes choses de la louange et du serment. »

Que dirai-je enfin? Pythagore, Socrate et Platon qui, selon eux, entendent la voix de Dieu quand ils contemplent la merveilleuse structure de l'univers, que la main divine a hi habilement formé et qu'elle conserve tous les jours, n'uvaient-ils pas recueilli de la bouche de Moïse ces mots : « Il a dit, et cela fut; » par lesquels l'historien sacré annonce qu'il suffit à Dieu déparier pour exécuter? S'aglt-il de la création de l'homme qui a été formé du limon de la terre ? les philosophes lui donnent partout un corps formé de terre. Homère n'hésite point à s'écrier en guise d'imprécation:

« Puissiez-vous, tous tant que vous êtes, devenir terre et eau !»

« Que votre pied les foule comme la boue,» dit aussi le prophète Isaïe.

Callimaque écrit positivement :

« C'était le temps où les oiseaux, les poissons et les quadrupèdes parlaient comme la fange pétrie par Promethée. »

On lit ailleurs dans le même poète :

« Si c'est bien Prométhée qui t'a façonné, et tu n'es pas issu d'une autre fange que la sienne. »

Hésiode s'exprime ainsi à l'occasion de Pandore :

« Il ordonne à l'illustre Vulcain de détremper un peu de terre dans de l'eau, et de placer dans le mélange la voix et l'intelligence de l'homme. »

Les Stoïciens définissent la nature un feu intelligent qui circule pour la génération par des voies mystérieuses. Or, l'Écriture appelle dans son langage allégorique Dieu et son Verbe du nom de *feu* et de *lumière*. Mais quoi ! Homère ne décrit-il pas la séparation de l'eau d'avec la terre et l'apparition de l'*aride*, quand il rappelle le divorce de Thétys et de l'Océan ?

« Depuis longtemps la même couche ne les voit plus s'unir dans de tendres caresses. »

En outre, les plus savants d'entre les Grecs attribuent à Dieu la souveraine puissance sur toutes choses. Qu'on en juge par le pythagoricien Épicharme :

« Rien ne peut échapper à l'œil de Dieu ; ne l'oublie jamais, 439 son regard est continuellement sur nous. A lui seul rien n'est impossible. »

Écoutons le poète lyrique :

« Dieu peut rappeler les clartés du jour des profondeurs de la nuit, et couvrir de ténèbres la pure clarté du jour.»« Celui, dit-il ailleurs, qui du jour peut faire la nuit, voilà le Dieu. »

Aratus dans son poème des *Phénomènes*, débute par cette invocation :

« Commençons par Jupiter ; son nom doit retentir à jamais dans la bouche des mortels. Les rues, les places publiques, les ports, l'immensité de l'Océan, tout est plein

de sa majesté. Le bras secourable de Jupiter nous soutient et nous conserve. »

Le poète va en donner les motifs :

« C'est que nous sommes tous ses enfants. »

Oui, par la création.

« Il nous signale sa bienveillante protection par les œuvres de sa main, et anime au travail la multitude des peuples. N'est-ce pas lut en effet qui a placé des signes dans le ciel, qui a distribué avec sagesse et affermi les astres pour présider a l'ordre des saisons et féconder régulierement la terre? Aussi est-ce toujours à Jupiter que s'adressent nos premiers et nos derniers hommages. Salut à toi, père des humains, être merveilleux dans ta grandeur, et source de tous les biens pour l'homme ! »

Avant Aratus, Homère, s'inspirant de Moïse, avait déjà figuré sur le bouclier forgé par Vulcain un tableau de la création du monde.

« L'ouvrier divin y avait représenté, dit-il, la terre, le ciel, la mer et tous les astres qui couronnent le ciel. »

Le Jupiter, tant célébré par les poctes et les orateurs, n'est pas autre que le Dieu véritable. Démocrite, dont, il faut citer aussi le témoignage, dit :

« Il est peu d'hommes sous le soleil qui étendent leurs mains vers celui que nous autres Grecs nous appelons *Air* aujourd'hui. C'est Jupiter qui révèle tout, 440 qui connait tout, qui donne et enlève tout : il est le roi de l'univers. »

Pindare le thébain s'exprime d'une manière encore plus mystique, en sa qualité de sectateur de Pythagore :

« Une est la race des hommes ; une est la race des dieux. Les uns et les autres nous avons recu d'une seule mère le souffle qui nous anime. Cette mère, c'est, la matière. »

Le lyrique ajoute que le Créateur des dieux et des hommes est un. Il le nomme

« le Père, le sage et sublime ouvrier, qui nous élève graduellement et selon nos mérites vers la Divinité. »

Laissons de côté le témoignage de Platon qui, dans sa lettre à Éraste et à Corisque, désigne clairement, d'après les livres hébreux, et avec une merveilleuse précision, le Père et le Fils:

« Voulez-vous faire des serments avec un zèle qui ne soit point aveugle et avec la doctrine sœur du zèle ? Jurez par le Dieu auteur de toutes choses, et par le Seigneur, père de celui qui est à la fois cause et directeur universel. Vous le connaitrez infailliblement, si vous suivez la route de la véritable philosophie. »

Un passage du *Timée* donne aussi au Créateur « le nom de Père :

« Dieux, fils des dieux dont je suis le père et le créateur, ainsi que de toutes choses. »

De même quand Platon dit encore :

« Tout est soumis au roi de toutes choses. C'est par lui que l'ensemble de l'univers existe : il est l'auteur de tout bien. Les choses qui tiennent le second rang relèvent du second ; les troisièmes du troisième; »

je ne puis voir dans ces paroles que l'énonciation du mystère de la sainte Trinité; le troisième désigne le Saint-Esprit, et le second représente le Fils par lequel tout s'exécute d'après la volonté du Père. Dans son dixième livre de la *République*, Platon parle d'un certain Éros, fils d'Arménius, et originaire de Pamphylie, qui n'est autre que Zoroastre. Ce Zoroastre parle ainsi de lui-même:

« Zoroastre, fils d'Arménius, et originaire de Pamphylie, est l'auteur de cet ouvrage. Mort dans le combat, il apprit des dieux infernaux, les révélations que voici. »

Suivant Platon, ce même Zoroastre revint à la vie, 441 douze jours après sa mort, et lorsqu'il était déjà étendu sur le bûcher. Peut-être le philosophe désigne-t-il en cette rencontre la résurrection ; peut-être aussi annonce-t-il énigmatiquement que les âmes sont obligées de traverser les douze signes du zodiaque avant d'être reçues dans le ciel, de même qu'elles descendent par cette voie sur la terre, au moment de la naissance. Il ne faut pas chercher une autre explication aux douze travaux d'Hercule, après lesquels l'âme est délivrée des angoisses de ce monde. Je ne veux pas laisser échapper l'autorité d'Empédocle. Selon ce physicien, la rénovation de l'univers s'accomplira quelque jour, par la transformation de toutes choses en feu. Héraclite d'Éphèse est évidemment de la même opinion, lorsqu'il distingue deux mondes, l'un éternel, l'autre périssable, mais uniquement dans sa forme et son organisation extérieure, et ne différant pas du premier sous plus d'un rapport. Qu'il attribue l'éternité à celui qui, composé de l'immuable nature des choses, demeure toujours semblable à luimême, il le déclare formellement par ces paroles :

« Le monde qui embrasse l'universalité des êtres, ce n'est ni un Dieu, ni un homme, qui l'a fait. Il a été, il est, et il sera toujours un feu éternellement subsistant, qui tour à tour s'allume et s'éteint avec mesure. »

Voulez-vous de plus la preuve qu'il regarde comme soumis à la corruption et à la mort le monde qui a été créé? vous la trouverez dans les lignes suivantes :

« Voici les diverses transformations du feu : il devient d'abord l'eau de la mer ; la moitié de celle-ci se convertit en terre ; puis la moitié de la terre s'évapore en tourbillon igné. »

Déclarer que ces modifications s'accomplissent par la puissance, c'est dire, à mon avis, que la vertu de ce Verbe et de ce Dieu, par qui sont réglées toutes choses, transforme

dans l'air le feu en une substance humide, qu'il appelle mer, vaste laboratoire d'où sortirent les magnificences de notre monde, le ciel, la terre, et tout ce qui est contenu dans leur sein. Mais comment le monde redevient-il semblable à lui-même pour s'embraser de nouveau ? Héraclite nous l'expose clairement en ces termes :

« La mer se répand de la même ma- 442 nière et dans la même mesure qu'avant la formation de la terre. Et ainsi des autres éléments. »

Les Stoïciens les plus habiles professent des opinions semblables sur la conflagration et sur le gouvernement du monde, sur le monde et sur l'homme proprement dits, enfin sur l'immutabilité de notre éme, au milieu de ces vicissitudes.

Dans le septième livre de la *République*, Platon appelle le jour qui nous éclaire ici-bas une lueur nocturne, sans doute à cause « des princes de ce monde ténébreux. » Ailleurs, marchant sur les pas d'Héraclite, il dit que la descente de l'âme dans le corps qu'elle vient animer, est un sommeil et unemort L'esprit qui inspirait David n'a-t-il pas prédit quelque chose de pareil à l'occasion du Sauveur?

« Je me suis couché et je me suis endormi. Et je me suis réveillé, parce que le Seigneur est mon appui.»

Il y a ici une double allégorie. La résurrection du sauveur est son *réveil*, de même que son incarnation est son *sommeil*. Voilà pourquoi le Christ nous recommande de *veiller*, c'est-à-dire : songez à vivre, et travaillez sérieusement à séparer l'âme des embrassements du corps. Platon prédit le jour du Seigneur dans son dixième livre de la *République* :

« Quand chacun, dit-il, est demeuré pendant sept jours dans la prairie, il faut enfin partir, le huitième jour, et arriver au but après quatre jours de marche. »

J'entends par cette *prairie* la sphère immobile, douce et paisible demeure des saints, et par les *sept jours*, les divers mouvements des sept planètes, et tout mode d'action qui gravite vers le tenue du repos. La route qui s'ouvre par delà les planètes est celle qni conduit au Ciel, figuré par le *huitième mouvement* et le *huitième jour*. Le voyage de *quatre jours* n'est rien moins que la route à travers les quatre éléments. Le septième jour est tenu pour sacré, non pas seulement chez les Hébreux, mais encore chez les Grecs, parce qu'il vit le monde accomplir sa première révolution avec l'universalité des animaux et des plantes qui le peuplaient. C'est ce qui inspire ces paroles à Hésiode :

« Le premier, le quatrième et le septième jours de la lune sont sacrés. »

446 Et ailleurs :

« Déjà brillait, au septième jour, la lumière d'un soleil heureux. »

Homère dit aussi :

« Le septième jour rallume son tlambeau sacré pour les mortels. »

Et:

« Le septième jour fut sacré. »

Et encore :

« Alors se leva le septième jour, dans lequel tout fut consommé. »

Enfin :

« A la septième aurore nous abandonnâmes les rives de l'Achéron. »

Le poète Callimaque est d'accord avec les témoignages qui précèdent :

— « Déjà brillait le septième jour dans lequel toutes choses furent achevées. »

— « Le septième jour est favorable; c'est le jour de la naissance. »

— « Le septième jour est à la fois le premier et le dernier. »

— « Tous les astres qui roulent dans les plaines de l'air et accomplissent leur révolution annuelle, ont été créés en sept jours. »

Les élégies de Solon relèvent la dignité du septième jour.

Mais quoi ! Ne voilà-t.il pas que conformément à ces paroles de l'Écriture :

« Retranchons le juste du milieu de nous, parce qu'il nous est à charge, »

Platon en vient presque, dans son second livre de la *République*, à prophétiser la salutaire économie de la passion de notre Seigneur?

« Le juste dans cet état, sera flagellé, torturé, chargé de chaînes; on lui arrachera les yeux ; enfin, après avoir enduré toutes les ignominies possibles, il sera mis en croix. »

Ecoutons Antisthène, il va commenter le mot de l'Écriture :

« A qui me comparerez-vous, dit le Seigneur?

« Dieu, s'écrie le disciple de Socrate, n'est semblable à per- 444 sonne, parce que nulle image ne peut le faire connaître à personne. »

L'athénien Xénophon va se rapprocher de ces idées :

« Celui qui ébranle l'univers et le raffermit, manifeste par là même sa grandeur et sa puissance. Mais quelle est sa forme? Elle échappe aux regards de l'homme. Le soleil lui-même, qui répand sa lumière sur toute la nature, ne se laisse

pas regarder impunément. Quiconque fixe sur lui un œil téméraire, perd la vue. »

« Quel œil de chair pourrait appercevoir le Dieu immortel, le Dieu qui habite le ciel, et dont le trône est placé sur les pôles du monde ? Mortel, tu veux contempler la Divinité ! Et ton regard ne peut supporter un moment l'éclat des rayons qu'en voie le soleil. »

Ainsi chantait la Sibylle antique. C'est donc avec une raison pleine de sagesse que Xénophane de Colophon, pour nous avertir qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il est incorporel, finit par ces mots :

« Le Dieu qui commande aux dieux et aux hommes, est un. Il n'a point un corps comme les mortels ni un esprit semblable au leur. »

Il ajoute :

« Les hommes s'imaginent que les dieux sont engendrés; ils leur donnent une forme, une voix, un corps, comme à eux-mêmes. »

Et ailleurs :

« Donnez des mains au bœuf et au lion ; qu'ils poissent peindre ou sculpter à la manière des hommes : le cheval représentera Dieu sous la forme d'un cheval ; le bœuf sous la forme d'un bœuf. Que dire enfin ? chaque animal revêtira la Divinité du corps qui lui appartient. »

Écoutons le lyrique Bacchylide parlant à son tour de la nature divine :

« Inaccessible aux maladies, pure de toute faute, rien qui ressemble aux mortels. »

Cléanthe le stoïcien s'exprime ainsi dans son hymne a la Divinité :

445 « Quel est le bien suprême, dis-tu ? Apprends-le de ma bouche ! c'est ce qui est réglé, juste, saint, pieux, maître de

soi, utile, beau, convenable, austère, rigide, toujours avantageux ; supérieur à la crainte, exempt de douleur, étranger à la souffrance, salutaire, agréable, d'accord avec soi-même, illustre, vigilant, doux, permanent, inimitable, éternel. »

Puis, blâmant indirectement l'idolâtrie du vulgaire :

« Esclave, s'écrie-t-il, que celui qui s'attache à l'opinion ! L'insensé pense vainement en retirer quelque profit. »

Il ne faut plus aller demander au vulgaire ce qu'on doit penser au sujet de Dieu :

« Non, je ne croirai jamais que prenant la figure d'un adultère il se soit glissé furtivement dans ta couche, comme un lâche criminel, »

dit Amphion à Antiope.

Sophocle néanmoins ne laisse pas d'écrire formellement :

« Jupiter entra dans la couche de celle qui fut la mère d'Amphion, non pas sous la forme d'une pluie d'or, ni sous le plumage d'un cygne, comme au jour où il rendit mère la vierge de Pleurone, mais sous les apparences d'un homme véritable. »

Poursuivant la même infamie, il ajoute :

« L'adultère franchit d'un pas rapide les dégrés de la chambre nuptiale. »

Puis il raconte en termes plus clairs encore l'incontinence effrénée du Dieu,

« Qui, sans prendre de nourriture, sans se laver les mains, plein de sa passion, s'élance vers la couche adultère, et satisfait pendant toute la nuit sa fièvre de volupté. »

Mais abandonnons ces turpitudes à l'extravagance des théâtres. Héraclite dit en termes formels :

« Les hommes ne comprennent l'éternelle raison, ni avant de l'entendre, ni après l'avoir entendue. »

La lyre de Mélanippide fait entendre ces accents:

« Ecoute mes vœux, ô Père, objet de l'admiration des hommes, toi qui gouvernes l'âme toujours vivante ! »

446 Le grand Parménide, ainsi que l'appelle Platon dans le *Sophiste*, s'exprime ainsi sur Dieu :

« Il n'a point commencé, il n'aura jamais de fin ; unique, non engendré, universel, inébranlable. »

Selon Hésiode :

« Vous êtes le roi et le souverain de tous les immortels. Qui pourrait vous disputer l'empire ? Personne. »

La tragédie elle-même arrache l'homme au culte des idoles et l'enseigne à lever ses regards vers le ciel.

Sophocle, en effet, au rapport de l'historien Hécatée, dans son livre intitulé : Abra. Ifim et les Egyptiens, s'écrie du haut de la scène tragique :

« Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée et les vents impétueux. Faibles mortels que nous sommes, dans l'égarement de notre cœur, nous dressons aux dieux des statues, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation à nos maux. Nous leur offrons des sacrifices; nous leur oonsacrons des jours de fête, nous imaginant qu'ea cela consiste la piété. »

Euripide va prêter le même langage à la tragédie :

« Vois-tu l'air qui s'étend au-dessus de nos têtes, libre, immense, sans bornes, et enveloppant la terre de ses humides embrassements. Dis-toi à toi-même : Voilà Jupiter; voilà Dieu. »

Le même poète laisse échapper ces accents dans sa tragédie de *Pirithoüs*.

« Je t'invoque, Être né de toi-même, toi qui entraînes toute la nature dans le tourbillon de l'éther, toi que la clarté du jour et les ténèbres de la nuit et le chœur innombrable des astres environnent sans cesse de leur pompeux cortège. »

De Par ces mots *être né de toi-même*, le poëte entend l'intelligence créatrice. Les vers qui suivent s'appliquent au monde, théâtre où l'ombre lutte contre la lumière. Eschyle, fils d'Euphorion, définit Dieu avec une majestueuse gravité :

« Zeus est l'air; Zeus est la terre; Zeus est le ciel ; Zeus est 447 tout, et s'il y a quelque chose de plus grand encore, c'est Zeus. »

Platon vient confirmer également le témoignage d'Héraclite qui dit :

« L'Etre qui possède seul la sagesse ne se contente pas d'être appelé l'Unique; il aime aussi le nom de Zeus. »

— « La loi, dit-il ailleurs, c'est d'obéir aux préceptes de l'Être unique. »

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

Voulez-vous pénétrer dans le sens profond de cette maxime des livres saints ? Vous la trouverez ainsi commentée par le même Héraclite d'Ephèse :

« Ceux qui entendent sans comprendre ressemblent a des sourds, et ils justifient le proverbe : Absent quoique présent. »

Voulez-vous maintenant que les Grecs proclament un seul principe ? Timée de Locres va vous dire textuellement, dans son *Traité de la nature* :

« Le principe de toutes choses est un et incrée. Supposez-le né de quelque autre principe, il cesserait à l'instant d'être principe pour céder la place à qui lui aurait donné l'être. »

Doctrine conforme à la vérité, et qui découle de ces paroles de la Bible :

« Écoute, ô Israël ! le Seigneur ton Dieu est unique, et tu ne serviras que lui seul. »

« Voici qu'il se révèle à tous, et qu'il dissipe les images de l'erreur, »

s'écrie la Sibylle.

Homère aussi, par une heureuse inspiration, semble deviner le Père et le Fils lorsqu'il met ces moto dans la bouche des Cyclopes :

« Puisque Personne te fait violence dans ta solitude, il n'est pas possible d'écarter les maux que t'envoyé le grand *Jupiter* (24).

— « Car les Cyclopes ne s'inquiètent point de Jupiter. »

Et avant Homère, Orphée, traitant du sujet qui nous occupe, s'écriait :

« Fils du grand Jupiter, père de Jupiter qui porte l'égide. »

Quand Xénocrate de Chalcédoine distingue deux Jupiter, 448 l'un qu'il nomme le suprême, l'autre qu'il appelle le dernier, ne paraît-il pas nous donner une image du Père et du Fils ? Mais voici qui est plus étrange encore. Homère lui-même, qui nous montre les dieux dominés par les mêmes passions que les hommes, et qui a essuyé là-dessus les reproches d'Épicure, semble connaître la Divinité. Toujours est-il qu'il écrit ces paroles :

« Pourquoi, fils de Pélée, mortel que tu es, poursuis-tu d'un pas rapide un Dieu que la mort ne peut atteindre ? N'as-tu donc pas encore reconnu ma divinité ? »

Le poète nous déclare ainsi que les pieds, les mains, les yeux, tous les organes de l'homme enfin, sont impuissants pour atteindre ou saisir la Divinité.

« A qui avez-vous comparé le Seigneur, dit l'Écriture? quels traits ont formé son image ? L'ouvrier n'a-t-il pas fait vos statues ? l'orfèvre ne les a-t.il pas dorées ? etc.

Le poète comique Épicharme désigne clairement dans sa *République*, le Verbe divin :

« La Raison et le Nombre sont absolument nécessaires à la vie de l'homme. »

Ailleurs :

« Nous ne vivons que par la Raison et le Nombre. Rien autre qui soit capable de nous sauver. »

Puis il ajoute avec plus de précision encore : La Raison gouverne les hommes et conserve les mœurs. »

Enfin :

« Il y a le raisonnement humain et la raison divine. Le raisonnement humain veille aux nécessités matérielles de la vie. Mais la raison divine est la mère et l'inventrice des arts ; c'est elle qui enseigne personnellement à chacun de nous ce qui lui est utile. Car ce n'est pas l'homme qui a inventé l'art : il vient de Dieu, et de Dieu seul ; la raison de l'homme n'a pas d'autre source que la raison divine. »

Poursuivons. Vous avez entendu l'Esprit saint s'écrier par la bouche d'Isaïe :

« Quel fruit me revient-il de la multitude de vos victimes ? Je suis rassasié de vos holocaustes et de vos 449 boucs ; je ne veux plus de la graisse de vos agneaux, ni du sang de vos taureaux. »

Puis il ajoute un peu plus bas :

« Lavez-vous, purifiez-vous, et faites disparaître la malice de vos pensées, etc. »

Eh bien ! le comique Ménandre va presque reproduire les mêmes expressions :

« Si quelqu'un, ô Pamphile, croit, par de nombreux sacri« fices de taureaux, de chevreaux, et de victimes semblables, ou par quelque précieux ouvrage sorti de ses mains, tel qu'une chlamyde tissue d'or ou de pourpre, ou des statues d'ivoire et d'émeraude, se rendre Dieu favorable, il s'abuse, et son esprit est aveuglé. Le devoir de l'homme, c'est d'être bon, de respecter la pudeur des vierges et des épouses, de s'abstenir du meurtre et du vol, de ne pas même désirer la plus petite partie du bieu d'autrui, ô Pamphile ! Car Dieu est près de vous ; il vous voit. »

— « Je suis le Dieu de près et non pas seulement le Dieu de loin. Si quelqu'un agit dans les ténèbres, ne le verrai-je pas, »

dit Dieu par la bouche de Jérémie ?

Ménandre va encore commenter cette parole de l'Écriture :

« Offrez à Dieu le sacrifice de justice, et espérez dans le Seigneur. »

Ecoutons le poète :

« O mon ami, ne convoite pas même la plus petite parcelle du bien d'autrui (25) ; car Dieu aime les œuvres justes, il déteste l'iniquité. Il ne permet d'accroître sa fortune que par un travail assidu. Sois donc juste jusqu'à la fin, et sacrifie toujours à Dieu, non point avec la richesse et la pompe des vêtements, mais avec la pureté de l'âme. Le tonnerre vient-il à gronder, ne fuis pas, ô maître ! si ta conscience te rend un bon témoignage. Car Dieu te voit ; il est à tes côtés. »

— « Tandis que tu parleras encore, suivant la promesse de l'Écriture, je dirai : Me voici. »

Le poète comique Diphile mentionne aussi le dernier jugement :

« Pensez-vous, ô Nicérate, que ceux dont la vie s'est écou- 450 lée dans les festins et dans les plaisirs, puissent échapper après leur mort à la justice divine ? L'œil de la justice est là qui voit tout. Nous savons qu'il existe deux chemins à l'entrée des enfers, l'un qui conduit au séjour des justes, et l'autre à la demeure des impies, quoique la terre les recouvre éternellement. Allez donc, dérobez, ravissez, ne respectez rien ; mais ne vous y trompez pas, il y a un jngement dans l'enfer, un jugement qu'exercera Dieu, le maitre souverain de l'univers, dont je n'oserais prononcer ici le nom formidable. Il prolonge quelquefois la vie du méchant : que le méchant ne pense pas pour cela que ses crimes de tous les jours lui soient cachés ou qu'il les regarde avec indifférence ; car cette pensée serait un nouveau crime. La main de la justice retarde la vengeance. Vous qui croyez que Dieu n'est pas, prenez garde ! Il existe, oui, il existe un Dieu ! Si quelqu'un, né mauvais, a fait le mal, qu'il profite du temps qui lui est laissé ; car plus tard il subira des châtiments terribles. »

Même langage de la part de la tragédie.

« Un jour viendra, jour triste et lamentable où l'éther déchainera les tourbillons de feu qui couvaient dans son sein ; alors la flamme dévorera tout ce qui peuple la terre et le ciel, et il n'y aura point de borne à sa fureur.»

Et quelques vers plus bas :

« Et quand tout sera consommé, l'abime de l'océan sera désert; la terre sera désolée : plus de tribus ailées qui s'envolent de sa surface aride vers les hauteurs du ciel ; puis ce qui avait été détruit renaîtra. »

Les poèmes orphiques nous offrent des idées analogues :

« Tout ce qu'il avait enseveli dans son cœur sacré, il le rendit à la lumière brillante du soleil, sous une forme plus belle que par le passé. »

Si nous vivons dans l'innocence et la justice, nous serons sans doute heureux ici bas, mais nous le serons mille fois davantage au sortir de ce monde, puisque au lieu de la félicité du temps, nous jouirons de l'éternel repos,

451 « Partageant la demeure et la table des immortels, délivrés à tout jamais des maux et des douleurs qui affligent l'humanité,»

comme nous le promet la muse philosophique d'Empédocle.

Ainsi donc, même selon la croyance des Grecs, il n'y aura pas d'hommes assez grands pour s'élever au-dessus du tribunal suprême, assez petits pour se dérober aux yeux du juge. Le même Orphée nous parle en ces termes. :

« Tiens toujours les regards fixés sur le Verbe divin sans jamais les en détourner ; et attentif à sonder les replis de ton âme, marche d'un pas ferme dans la voie droite, ne contemplant jamais que le roi immortel de l'univers.»

Ailleurs, il nomme Dieu l'invisible. Il ne s'est révélé, ajoutet-il, qu'à un seul homme d'origine chaldéenne, soit qu'il désigne ici Abraham, soit qu'il veuille parler de son fils. Citons-le textuellement :

« Il ne s'est révélé qu'au descendant d'une famille chaldéenne. Ce sage connaissait le cours du soleil, et la révolution qu'il accomplit autour de la terre, entrainant avec lui la sphère des deux, et roulant sur son axe. Il savait quels sont les esprits qui gouvernent le monde, parcourent les airs et descendent dans les profondeurs de l'abime. »

Puis, comme pour expliquer ces paroles des livres saints :

« Le ciel est mon trône, et la terre mon marche-pied »,

il ajoute :

« Inébranlable, éternel, il siège au plus haut des cieux sur un trône dor. La terre est son marche-pied. Sa droite touche

aux extrémités de l'océan. Le souffle de sa colère ébranle jusque dans leurs fondements les montagnes qui ne peuvent supporter le poids de sou courroux. Il habite en tout lieu, quoique le ciel soit sa demeure. Rien de ce qui se fait sur la terre ne se fait sans lui ; car il est le commencement, le milieu et la fin de toutes choses. Que dis-je ? Il n'est pas même permis de le nommer. A sa seule pensée, mon corps tremble et frissonne. Des hauteurs où il réside, il gouverne tout ici bat, etc. »

Magnifique langage, qui rappelle manifestement ces paroles [452] du prophète :

« Si vous ouvrez le ciel, les montagnes tremblent et se fondent devant votre face, comme la cire devant le feu ; »

et celles-ci d'Isaïe :

« Qui, de sa main étendue a mesuré le ciel ? Qui a pésé l'univers dans le creux de sa main? »

On retrouve le même fonds d'idées dans cet autre fragment d'Orphée:

« Monarque du ciel et des enfers, monarque de la terre et des ondes, toi qui ébranles l'olympe par la voix du tonnerre, toi que redoutent les génies, que craint la foule des dieux ; toi auquel obéissent humblement les Parques, inexorables pour tout autre, Être éternel que nous honorons sous le double titre de Père et de Mère, ta colère secoue le monde entier; tu déchaînes les vents, tu enveloppes la nature d'épais nuages, et tu déchires les airs par les sillons de ta foudre. Les astres accomplissent leurs révolutions suivant tes lois immuables. Auprès de ton trône étincelant est rangée la multitude des anges, dont la tâche est de veiller aux besoins des mortels et à l'exécution de tes commandements. Le printemps, avec les fleurs nouvelles dont il se couronne, est à toi. L'hiver, avec sa ceinture de glaces et de frimats, est à toi. C'est à toi que nous devons et les présents de la vigne et les fruits de l'automne. »

Puis, le poète proclamera en termes non équivoques la toute-puissance de Dieu :

« Inaccessible aux atteintes de la mort, les immortels, eux seuls, ont le droit d'articuler son nom. Descends, ô le plus grand des dieux ! Viens, accompagné de l'inflexible nécessité ; viens, Dieu formidable, invincible, grand, immortel, toi qui as les cieux pour couronne ! »

Par cette expression, *que nous honorons sous le double nom de Père et de Mère*, (en grec *Métropator*), Orphée désigne la création des êtres que Dieu a tirés du néant. Je ne serais pas étonné que ce passage n'ait fourni aux partisans des *Émanations* et des *Aeons*, l'idée de donner uue épouse à Dieu. Au reste, le poète, va commenter les paroles d'Isaïe :

453 « (26) Voici celui qui condense la foudre et qui crée les tempêtes, et dont les mains ont formé la milice du ciel ; »

et les paroles que Dieu prononça par la bouche de Moïse :

« Voyez, voyez que je suis l'Unique et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. C'est moi qui tue et moi qui fais vivre; moi qui frappe et qui guéris : nul ne peut s'arracher de ma main. »

« Aux douceurs de la joie il fait succéder les angoisses de la tribulation, les horreurs des combats, et les lamentables destinées. »

Ainsi chante Orphée. Archiloque de Paros, s'écrie également :

« Ô Jupiter, le ciel est ton empire. Mais du haut de ta demeure tu vois ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. »

Écoutons encore une fois le chantre de la Thrace ; sa lyre nous répète :

« Sa droite touche aux extrémités de l'océan ; la terre est son marche-pied.»

L'imitation est ici palpable; elle rappelle les paroles suivantes :

« Le Seigneur préservera de tout danger les villes des nations, et il prendra l'univers tout entier dans sa main comme un nid. »

— « C'est le Seigneur qui a fait la terre par sa puissance, et qui a mis l'univers en équilibre, »

dit Jérémie.

Joignons aux témoignages profanes celui de Phocylide, qui donne aux anges le nom de génies, et les distingue en *bons* et en *mauvais*, parce que nos traditions lui ont parlé des anges rebelles.

« Des démons différents agissent d'une manière différente sur les hommes ; les uns sont chargés d'éloigner d'eux les maux qui les menacent...»

Le poëte comique Philémon battait donc en ruine l'idolâtrie, quand il disait:

« La fortune n'est pas un dieu. Non, elle n'est pas un dieu; tout ce qui nous arrive inopinément et par hasard, nous l'appelons du nom de fortune. »

454 Même éloge pour Sophocle :

« Tout ne va point au gré des dieux. Jupiter seul a le gouvernement suprême ; il est le principe et la fin de toutes « choses.»

Orphée dit aussi :

« Il n'y a qu'une puissance, qu'une Divinité suprême dont la lumière rayonne dans les cieux. Tout a été fait par elle, tout se meut dans sou mouvement, la terre, l'eau, le feu. ».

Le lyrique thébain, dans l'enthousiasme qui le transporte, s'écrie :

« Qu'est-ce que Dieu ? — L'univers. »

« Dieu est le créateur de tous les mortels, »

dit-il encore ; et ailleurs :

« Homme, pourquoi attends-tu de l'homme un peu de sagesse ? Sonder les conseils des dieux est une entreprise difficile à l'intelligence humaine. L'homme est né d'une mere mortelle. »

Cette dernière maxime n'est que l'écho d'Isaïe :

« Qui a « connu la pensée du Seigneur ? qui a été son conseiller ? »

Hésiode parle aussi comme le prophète :

« Il n'est aucun devin, parmi les enfants des hommes, qui puisse connaitre la pensée du puissant Jupiter. »

L'athénien Solon a donc raison de dire, après Hésiode, dans ses élégies :

« La pensée des immortels est un profond mystère pour les hommes. »

L'Écriture avait prédit que la femme, en expiation de sa désobéissance, enfanterait dans la douleur et les angoisses. Un poète dont le nom n'est pas sans gloire a dit :

« Travailler et pleurer le jour comme la nuit, voilà quel est son triste lot. Jamais les Dieux ne cesseront de lui envoyer de nouvelles douleurs. »

Quand Homère nous montre le Tout-Puissant

« Tenant dans sa droite la bnlance d'or, »

il nous parle symboliquement de la justice de Dieu. Ménandre va rendre témoignage à sa bonté :

455 « Aussitôt qu'un homme vient à naitre, un bon génie descend auprès de lui, bienveillant initiateur qui l'introduira dans les mystères de l'existence. Que ce soit un génie fatal, chargé de l'enlever à une vie vertueuse, on ne saurait le penser. »

Puis il termine par des mots (27) qui, dans leur combinaison grammaticale, peuvent signifier à la fois, ou que tout Dieu est bon, ou ce qui est plus probable, que Dieu est bon en toutes choses. Le tragique Eschyle, essayant de définir la puissance divine, ne craint pas d'appeler Dieu le Très-Haut :

« Garde-toi de confondre Dieu avec les mortels, et ne va point t'imaginer qu'il est de chair comme eux. Tu ne le connais pas, dis-tu. Tantôt il éclate sous la forme d'un feu qui ne se laisse pas toucher ; tantôt c'est une vague et tantôt un brouillard. Parfois il prend la ressemblance d'une bête féroce ; c'est le vent qui siffle, le nuage qui passe, l'éclair qui brille, le tonnerre qui gronde, le torrent qui se déchaine. La mer, les rochers, les lacs lui obéissent. Tout tremble sous un de ses regards, et la face de la terre, et les gouffres de l'océan et la cime des montagnes les plus élevées. Car toute-puissante est la gloire du TRES-HAUT. »

Ce passage ne vous semble-t-il pas le commentaire de cette parole :

« Devant la face du Seigneur la terre tremble? »

Il y a mieux. Apollon lui-même, si célèbre par sa connaissance de l'avenir, rend témoignage à la gloire de Dieu, contraint qu'il est de déclarer que, pendant l'invasion des Mèdes en Grèce, Minerve, divinité suppliante, a invoqué le secours de Jupiter en faveur de l'Attique. Ainsi parle l'oracle :

« Les prières et l'habileté de Pallas ont été vaines ; rien n'a pu fléchir la volonté de Jupiter olympien. Il se prépare à livrer aux flammes plusieurs temples consacrés aux immortels, qui déjà tremblent d'épouvanté et se couvrent d'une sueur glacée. »

456 Théaridas écrit dans son *Traité de la Nature :* « Le principe de cet univers, le véritable principe, est un ; car il est éternel et dès lors unique. »

« Rien n'existe sans la volonté du monarque suprême, »

dit Orphée.

Le pocte comique Dipbile, marchant sur les traces d'Orphée, écrit avec un sens profond :

« Le père de toutes choses, l'auteur et le créateur de tous les biens qui t'environnent, adore-le constamment ; adore-le lui seul. »

C'est donc à bon droit que Platon accoutume les natures d'élite

« à s'approcher de la science que nous avons reconnue déjà pour la plus sublime, à contempler le bien par excellence et à graviter vers lui par un effort soutenu. Il ne s'agit point ici d'une révolution indifférente et passagère (28), comme dans les jeux de l'enfance, mais d'un mouvement régulier qui sorte l'âme de l'espèce de jour nocturne où elle était ensevelie, et la tourne vers la lumière de la vérité par la voie que nous appellerons dès lors la véritable philosophie. »

Et ceux qui s'engagent dans ces routes, Platon les regarde comme appartenant à la race d'or.

« Vous êtes tous frères, »

dit-il. Or, tous ceux qui appartiennent à cette race d'or ont la faculté de juger sainement de toutes choses.

Ainsi donc, tous les êtres possèdent par une force instinctive, et sans le secours de l'éducation, le sentiment de l'existence de leur père et créateur commun. Des rapports de sympathie unissent la nature inorganique à la nature animée. Parmi les êtres vivants, les uns jouissent déjà de l'immortalité, les autres s'agitent et peinent encore tout le long du jour sur la terre. Parmi les mortels, ceux-ci sont livrés à d'aveugles terreurs et enfermés dans le sein qui les porte ; ceux-là se meuvent dans le libre exercice de leur indépendance. Puis la grande famille humaine se divise en

Grecs et en Barbares. Dans ce nombre, pas une peuplade de laboureurs, pas une tribu no- 457 made, pas une nation enfermée dans des cités qui puisse vivre et se maintenir sans une foi instinctive à un être supérieur. Aussi, courez de l'orient à l'occident, du nord au midi, partout vous trouverez une seule et même prénotion an sujet du monarque suprême, parce que les effets universels de cette puissance créatrice embrassent également tous les lieux. Les philosophes de la Grèce, avec leur soif d'investigations, soutenus d'ailleurs par leurs communications avec la philosophie barbare, allèrent plus loin que leurs contemporains. Ils attribuèrent les soins providentiels au Dieu invisible et unique, au Créateur suprême et à la cause immédiate des choses les plus belles. Toutefois les conséquences de leurs doctrines leur échappent, si nous ne leur venons en aide pour les leur découvrir ; ils ne savent pas même comment il a été donné à cette nature de connaitre Dieu. Mais, nous l'avons déjà dit, ils le définissent par des circonlocutions voisines de la vérité. L'apôtre a donc eu raison de dire :

« Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ? ne l'est-il pas aussi des Gentils ? »

entendant par là, que ceux d'entre les Grecs qui croient parviendront à la connaissance de Dieu. Non ; ce n'est point ici une simple prophétie. Il déclare que sous le point de vue de l'autorité Dieu est le Seigneur de tous les hommes, et qu'il est réellement tout-puissant, tandis qu'envisagé sous le rapport de la connaissance, il n'est pas le Dieu de tous. Les Gentils, en effet, ne connaissent ni ce qui est, ni comment le Seigneur est le père et le créateur, ni les autres mystères qui constituent la vérité chrétienne, s'ils n'ont été formés à son école. La prophétie parle le même langage que l'apôtre. Écoutons Isaïe :

« Nous mettons notre espérance dans le Seigneur notre Dieu, me dites vous ! Et moi, je vous dirai : Rendez-vous

donc à mon seigneur, le roi des Assyriens. »

Isaïe ajoute :

« Croyez-vous que ce soit sans la volonté du Seigneur que nous avons apporté la guerre dans ce pays ? »

Une autre bouche inspirée, Jonas, laisse entendre quelque chose de semblable :

« Et le pilote s'approcha de lui, et lui dit : Pourquoi dors-tu ? Lève-toi ! invoque ton Dieu afin qu'il nous sauve et que nous ne périssions pas. »

Ces mots, *ton* [458] *Dieu*, adressés à Jonas, qui avait la connaissance de Dieu, et ceux-ci, *afin que Dieu nous sauve,* désignent le consentement unanime des nations qui, avant les lumières de la foi, avaient élevé leur intelligence vers le Dieu tout-puissant. Poursuivons avec Jonas :

« Et il leur dit : Je suis le serviteur du Seigneur, et j'adore le Seigneur, le Dieu du ciel. Ils s'écrièrent, c'est encore Jonas qui raconte, nous vous supplions, Seigneur, de ne pas nous faire périr à cause de la vie de cet homme. »

Le prophète Malachie fait parler ainsi le Seigneur :

« Je n'accepterai pas de sacrifices de votre main. Car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est glorifié parmi les nations, et en tous lieux ou m'offre des victimes ; car je sois le grand roi, dit le Seigneur tout-puissant, et mon nom est grand parmi les nations. »

Quel est ce nom ? Pour ceux qui ont la foi, c'est le Fils, signifiant implicitement le Père; pour les Gentils, c'est le Dieu créateur.

Platon désigne eu ces termes le libre arbitre :

« La vertu ne connaît point de maître. Suivant qu'on l'honore ou qu'on la néglige, on se l'attache plus ou moins. Chacun est responsable de son choix ; Dieu en est innocent. »

Platon a dit vrai; Dieu n'est jamais la cause du mal.

— « Belliqueux Troyens, s'écrie le lyrique, Jupiter qui règne dans les cieux, et dont les regards embrassent la nature, n'est point la cause des maux qui pèsent sur les mortels. Mais la faculté a été laissée à tous de suivre la sainte et pure justice, compagne de l'Équité et de la prudente Thémis, ô heureux enfants, trois fois heureux de la posséder au milieu de vous comme une chaste sœur ! »

Sous la figure de Jupiter sauveur épousant Thémis, Pindare va caractériser indirectement le Roi, le Sauveur et le Juste :

« Les Parques placent la sage Thémis sur un char que trainent des coursiers aux ailes d'or. Ensuite elles conduisent la déesse près du rivage escarpé de l'océan, vers le seuil de la route splendide qui mène à l'olympe, afin qu'elle soit à tout jamais la vénérable épouse de Jupiter sauveur. De cette union naquirent les Saisons, déesses bienfaisantes, qui relèvent 459 leur chevelure avec une bandelette d'or, et dont les mains sont chargées de fruits précieux. »

Celui donc qui ne croit pas à la vérité, mais qui s'enorgueillit de la science humaine, est un infortuné qui, pour emprunter à Euripide ses expressions,

« au lieu de s'élever à Dieu par la vue de ce spectacle, dispute de ce qui se passe dans les hautes régions de l'air, et sème les sophismes qu'une langue infatigable et pleine d'extravagances décoche au hasard, ignorante de ce qui est caché. »

Que le disciple désireux de posséder la véritable doctrine s'approche, afin d'écouter les promesses que lui fait Parménlde d'Élée :

« Tu connaitras les propriétés de l'air, tous les astres qui roulent dans l'espace, et l'action invisible de la lumière pure

et sacrée du soleil : toules choses pleines de mystères, mais dont l'origine te sera révélée ! Tu sauras encore quelle est la marche circulaire de la lune, tu perceras les secrets de la nature ; tu verras le ciel envelopper l'univers dans ses contours. Tu assisteras à sa naissance, le jour où une puissance supérieure l'enchaina sur nos têtes afin qu'il reçût les astres et leurs révolutions. »

Écoutons encore Métrodore. Quoique disciple d'Éplcure, il ne laisse pas de dire avec une sagesse presque divine :

« Ménestrate, puisque tu es né mortel, et que tes jours sont comptés, souviens-toi de t'élancer avec ton âme bien loin de la terre jusqu'à ce que t'apparaissent l'infini et l'éternité, l'éternité avant toi, l'éternité après. »

Ce moment fortuné arrivera lorsque, suivant le langage de Platon,

« nous pourrons contempler sans voiles, avec le chœur des bienheureux, l'ineffable spectacle dont ils jouissent, et qu'entrainés, nous sur les pas de Jupiter, les autres sur les pas d'autres dieux, nous célébrerons, s'il est permis de nous exprimer ainsi, les mystères suprêmes de la félicité divine, lavés ; désormais de toute souillure et affranchis de tous les maux qui nous étaient réservés dans l'autre monde. Plus d'obstacle qui arrête notre vue ! Nous contemplerons sans ombre, et dans des flots de pure lumière, l'éternelle essence, 460 purs nous-mêmes et dégagés de cette enveloppe qu'il nous faut promener partout, appelée le corps, et dans laquelle « nous vivons emprisonnés ici-bas comme l'huître dans sa « double écaille. »

Les Pythagoriciens donnent au ciel le nom d'Antichtône, c'est-à-dire terre opposée à la nôtre; contrée magnifique dont le Seigneur a dit par la bouche de Jérémie :

« Je vous placerai au nombre de mes fils, et je vous donnerai la terre d'élection, héritage du Dieu tout-puissant.»

Et ceux qui en hériteront seront les rois de la terre.

Des milliers d'exemples de même genre se présentent encore à mes souvenirs. Mais l'harmonie qui doit présider aux proportions de l'ouvrage m'avertit de cesser; sans quoi l'on pourrait m'appliquer les reproches qu'on lit dans le pocte tragique Agathon :

« Ils traitent l'accessoire avec le même soin que le princi« pal, et le principal avec la négligence de l'accessoire. »

Maintenant qu'il a été démontré avec la dernière évidence, du moins j'aime à le croire, dans quel sens il faut entendre cette parole de notre Seigneur : « Les Grecs sont des voleurs,» je laisse de côté, sans le moindre scrupule, les dogmes des philosophes. S'il me fallait examiner une à une leurs diverses maximes, ces commentaires, si étendus qu'on les suppose, ne suffiraient jamais à démontrer que toute la sagesse de la Grèce a son origine première dans la philosophie barbare. Toutefois nous reviendrons sur ce point, selon que le besoin s'en fera sentir, lorsque nous recueillerons les opinions des Grecs sur les principes. Ce qui précède peut servir d'avertissement indirect pour nous signaler dans quel esprit doit lire les ouvrage* des Grecs quiconque se sent capable de naviguer sur cette mer, fertile en écueils.

« Heureux qui possède les richesses de l'intelligence divine! »

s'écrie Empédocle:

« Malheureux, au contraire, qui se complaît dans les opi« nions ténébreuses au sujet des dieux ! »

Enseignement divin par lequel le poète nous apprend que la connaissance et l'ignorance ont pour fin suprême la félicité et l'infortune.

Car il faut, selon Héraclite, que le philosophe sache une infinité de choses ; et vraiment il est de toute nécessité

« Que le zélateur de la vertu marche à travers toutes les déviations de la science. »

Il résulte évidemment de ce qui vient d'être dit que la bonté de Dieu est éternelle, que la justice naturelle se répand sur l'universalité des créatures, selon le mérite et la dignité de chacune, et que cette justice procède du principe incréé, quoiqu'elle même n'ait jamais eu de commencement. Dieu, en effet, n'a jamais commencé d'exister, ni d'être bon, puisqu'il est éternellement ce qui est. L'action de sa bienfaisance ne s'arrêtera qu'au jour où il aura conduit l'ensemble de son œuvre à sa fin. Chacun de nous participe à ses largesses dans la mesure qu'il a choisie lui-même ; car le mérite du choix et la fidélité de la pratique établissent seuls des différences dans l'élection.

Terminons ici notre cinquième livre des Stromates, consacrés aux commentaires sur la véritable philosophie gnostique.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Ordre des matières.

Dans notre sixième et septième livres des *Stromates*, consacrés aux commentaires sur la véritable philosophie, après avoir exposé le plus complètement qu'il nous sera possible la morale qu'elle contient, et avoir montré quelle est la vie du parfait Gnostique, nous continuerons de prouver aux philosophes que notre disciple, au lieu d'être, comme ils se l'imaginent, un athée, est le seul qui rende à Dieu le culte qui lui appartient. Pour arriver à ce but, il nous faudra toucher sommairement aux dogmes qu'il croit, aux pratiques qu'il observe, autant du moins qne nous pourrons sans péril confier ces secrets à la lettre parlante d'un ouvrage public. Le Seigneur, en effet, nous a ordonné « de travailler pour la nourriture qui demeure dans la vie éternelle. » Et le prophète dit quelque part : « Heureux celui qui sème sur toute terre arrosée d'eau où paissent la génisse et l'âne; » qu'est-ce à dire ? le peuple qui, formé des Hébreux et des Gentils, se confond dans une foi commune. Mais celui qui est faible se nourrit « de légumes », selon l'illustre apôtre. Déjà les trois livres de notre *Pédagogue*, prenant le Chrétien au berceau, l'instruisent et le forment à ce régime de vie que développe en lui, par l'intermédiaire de la foi, l'enseignement des Catéchèses, et qui, dans le néophyte, inscrit au 464 nombre des hommes faits, prépare une âme vertueuse à recevoir plus tard le précieux dépôt de la connaissance. Une fois que les Gentils auront été mis à même de reconnaître, par les détails où nous entrerons, qu'en persécutant le véritable adorateur de Dieu, ce sont eux qui font acte d'impiété, fldèle alors au titre et au caractère de *Stromates* sous lesquels se présentent nos commentaires, nous résoudrons quelques objections,

soulevées tant par les Grecs que par les Barbares an sujet de l'avènement de notre Seigneur.

Les fleurs diverses qui émaillent les prairies, les grands arbres qui ornent les jardins, ne sont ni séparés, ni groupés par espèces, quoique plus d'un auteur ait réuni dans un même recueil des matières diverses d'érudition qu'il distingua les unes des autres par les titres de prairie, d'hélicon, d'alvéole et de péplos (1). Nos *Sromates* ressemblent à une prairie. Mille objets divers s'y mêlent et s'y confondent, à la manière des fleurs, selon qu'ils se sont offerts à notre esprit, jetés sans ordre et sans art, quelquefois même dispersés à dessein. Écrits de la sorte, ils seront pour moi un feu caché sous la cendre que l'on réveille au besoin ; si par hasard ils tombent entre les mains d'un lecteur qui peut être initié aui mystères de la connaissance, ils l'exciteront à y chercher, non pas sans quelque labeur, ce qui peut le servir et lui profiter. La justice voulant que le travail précède la nourriture, n'est-il pas plus juste encore que la fatigue précède la connaissance pour ceux qui tendent au salut et à la béatitude éternelle par la *voie étroite* et laborieuse, par la voie véritable du Seigneur? Quelle est notre connaissance? Quel est notre jardin spirituel ? Notre Seigneur lui-même, dans lequel nous sommes plantés comme dans une bonne terre, après avoir été arrachés au sol stérile de notre vie antérieure. La transplantation développe la bonté du fruit. Or, encore une fois, la lumière et la connaissance véritable, c'est notre Seigneur dans lequel nous avons été transplantés.

On distingue deux sortes de connaissances : la première est celle qui porte communément ce nom, 465 et se manifeste dans tous les hommes. Il faut établir une distinction semblable pour l'intelligence et la conception qui réside dans la perception des objets dont nous sommes environnés, et appartient aussi bien aux êtres doués de raison qu'à ceux qui ne l'ont pas reçue en partage. Dieu me

préserve de donner le nom de connaissance à de grossières notions qui ne viennent que par les sens ! Mais la connaissance par excellence et vraiment digne de ce nom a pour caractère définitif l'intelligence et la raison. Par elle seule les facultés de l'être raisonnable se transforment en connaissances qui s'appliquent hors des sens et par la simple action de l'esprit aux choses qui ne sont perceptibles qu'à l'intelligence. « Qu'il est bon, s'écrie David, l'homme touché de compnssion pour ceux qui s'égarent et périssent dans les voies de l'erreur, et qui vient à leur aide » en leur distribuant la parole de la vérité, non pas avec une pitié indiscrète et irréfléchie, mais « qui réglera et dispensera ses discours avec le discernement de la sagesse ! Voilà l'homme qui a répandu ses biens sur les pauvres. »

CHAPITRE II.

Continuation de ce sujet : les Grecs ont presque tout derobé aux Hébreux. — Les Grecs se sont pris mutuellement les maximes qui appartenaient à chacun d'eux.

Mais avant d'aborder le sujet que nous nous proposons de traiter, il faut rendre ici, sous forme de préambule, ce qui manque à notre cinquième livre des *Stromates*.

En effet, la preuve que le symbolisme était d'origine ancienne, et que non-seulement nos prophètes avaient recouru aux formes allégoriques, mais que la plupart des sages de la Grèce et bon nombre d'entre les autres nations barbares en avaient fait autant, amenait naturellement l'exposé des mystères et des initiations. Nous remettons néanmoins d'en parler au moment où nous réfuterons les doctrines des Grecs sur les principes; car ces mystères, comme nous le ferons voir, rentrent aussi dans le cercle de cet examen. Quant à présent, la démonstration une fois bien éta-466 blie, que le sens mystique des dogmes grecs a été entièrement éclairci par les lumières de la vérité que les Écritures nous ont transmise, et par la communication

desquelles il résulte de nos preuves, si ce n'est pas là parler avec orgueil, que le fruit de la vérité est parvenu jusqu'aux Gentils, eh bien ! appelons la Grèce en témoignage contre elle-même pour la convaincre qu'elle est réejlement coupable des larcins dont elle est accusée. Des écrivains qui se dérobent si publiquement l'un à l'autre des choses qui appartiennent à chacun d'eux, confirment, par ces plagiats sans fin, qu'ils sont des voleurs, outre qu'ils attestent, sans le vouloir, qu'ils se sont attribué la vérité qu'ils avaient reçue de nous, et qu'ils l'ont furtivement transmise à leur nation. En les voyant porter une main hardie sur les richesses particulières, comment imaginer qu'ils aient respecté les nôtres ? Laissons de côté leurs dogmes en philosophie. Les sectes les plus opposées confessent elles-mêmes, afin de prévenir sans doute le reproche d'ingratitude, qu'elles ont reçu de Socrate leurs dogmes principaux. Après avoir cité à l'appui de notre proposition quelques témoignages seulement, empruntés aux écrivains grecs les plus renommés, et avoir suffisamment convaincu le lecteur du genre de vol commis par ces plagiaires à diverses époques, nous reviendrons à notre sujet.

Orphée avait dit :

« Il n'est rien de plus effronté ni de plus mauvais qu'une femme ; »

Homère le répète :

« Rien de plus intolérable ni de plus effronté qu'une femme. »

Musée avait écrit :

« La prudence l'emporte toujours sur la force ; »

Homère dit :

« Le bûcheron abat le chêne plutôt avec l'adresse qu'avec la force. »

Ailleurs le même Musée avait dit :

« De même que la terre féconde couronne de feuilles des frênes, et que les unes tombent taudis que les autres naissent, ainsi se succèdent les générations humaines ; »

467 Homère va reproduire ces paroles :

« Le vent dépouille l'arbre de ses feuilles et les disperse ; au retour du printemps l'arbre en produira de nouvelles. Ainsi vont les générations humaines ; les unes naissent, les autres meurent. »

Homère avait dit :

« Il n'est pas permis d'insulter à la cendre des morts ; »

Voilà qu'Archiloque et Cratinus écrivent, le premier :

« Il ne convient pas d'injurier les morts ; »

Le second dans les *Laconiens* :

« C'est une chose odieuse que de se vanter au détriment des morts. »

Le même Archiloque, s'emparant de ce vers d'Homère :

« Je suis blessé et je n'en rougis point lorsque tant d'autres le sont avec moi ; »

le reproduit de cette manière :

« J'ai failli; mais je ne suis pas sans compagnon dans mon malheur. »

De même pour ce vers :

« Mars, qui favorise tantôt un parti tantôt un autre, immole celui qui immolait tout à l'heure ; »

Archiloque le reproduit encore sous cette forme :

« Je le ferai ; car Mars est le dieu de tous les partis. »

Cet autre vers du poète épique :

« La victoire est entre les mains des dieux ; »

devient dans les iambes d'Archiloque un aiguillon qui excite ainsi le courage de la jeunesse :

« Les dieux décident de la victoire. »

Homère avait dit :

« Ne se lavant jamais les pieds et couchant sur la terre; »

Euripide écrit dans son *Érechthée* :

«Ils dorment sur la terre nue et ne se baignent les pieds dans aucune fontaine. »

D'accord avec ce vers d'Homère,

« Les uns se complaisent dans une occupation, les autres dans une autre ; »

466 Archiloque avait dit :

« Les uns se réjouissent d'une chose, les autres d'une autre ; »

Euripide répète d'après eux, dans *l'Œnée* :

« Celui-ci préfère un genre de vie, celui-là un autre. »

J'ai entendu Eschyle s'écrier :

« Que l'homme fortuné s'enferme dans sa maison ; que le malheureux y demeure également ; »

Euripide ne manquera point de s'écrier aussi sur la scène tragique :

« Heureux l'homme qui cache sa félicité dans le secret de sa maison ! »

La comédie parlera le même langage dans la bouche de Ménandre :

«Cachez votre bonheur dans votre maison; demeurez-y libre, ou bien renoncez au titre d'homme véritablement heureux. »

Théognis avait écrit :

« L'exilé n'a point d'ami fidèle ; »

Euripide en a fait :

« Les amis s'éloignent de la fortune du pauvre. »

On lit dans Épicharme :

« Hélas ! hélas ! ô ma fille, je t'ai perdue en te donnant un mari beaucoup plus jeune que toi... car l'époux cherche une jeune amante, et l'épouse appelle quelque adultère; »

Euripide s'empare ainsi de ce passage :

« C'est chose inconvenante que d'unir à un jeune homme une femme déjà vieille. Qu'arrive-t-il ? Celui-ci soupire après les voluptés d'une autre couche, et l'épouse délaissée médite de funestes projets. »

Euripide ayant dit dans *Médée* :

« Les dons du méchant sont toujours funestes ; »

Sophocle écrira ce vers iambique dans l'*Ajax furieux* :

« Les présents d'un ennemi ne sont pas des présents : ils sont toujours funestes. »

Je lis dans Solon :

469 « La satiété qu'accompagne une grande richesse engendre l'insolence ; »

Théognis va répéter presque dans les mêmes termes :

« La satiété engendre l'insolence quand la fortune est aux mains du méchant. »

Imitation semblable dans l'histoire de Thucydide :

« La plupart des hommes, dit-il, auxquels surviennent quelques moments de bonheur inattendu, ne manquent point de se jeter dans l'insolence; »

Philiste reproduira ce passage :

« Les prospérités qu'accompagent la raison et la justice sont plus sûres pour notre renommée et nous tiennent

mieux en garde contre l'infortune. Car la plupart de ceux auxquels surviennent quelques moments d'un bonheur inattendu ne manquent jamais de se jeter dans l'insolence. »

Euripide ayant dit :

« Les enfants nés de parents qui mènent une vie sobre et rude, ont le plus de vigueur ; »

Critias écrit :

« Prenons l'homme à son berceau. Par quel moyen lui assurer un corps vigoureux ? Il l'obtiendra infailliblement si le père s'exerce aux luttes du gymnase, se nourrit abondamment, et fatigue son corps par de rudes labeurs ; si la mère du futur enfant est d'une complexion robuste et entretient ses forces par le travail. »

Homère nous montre Vulcain forgeant le bouclier :

« Il y représente la terre, le ciel et la mer ; il y ajoute l'immensité de l'océan. »

Phérécyde de Syrie dit à son tour :

« Zeus fabrique un large et magnifique manteau. Il y représente avec des couleurs diverses la terre, le ciel, et les palais de l'océan. »

« La honte est à la fois utile et fatale à l'homme, » dit Homère.

Euripide va dire après lui :

« Quel jugement porter de la honte ? Je l'ignore véritablement : ici elle nous est nécessaire ; là elle de vient un grand mal. »

470 Confrontez les mis avec les autres les écrivains qui fleurirent à la même époque, et parcoururent la même carrière, vous surprendrez les traces de leurs déprédations réciproques. Ici c'est Euripide qui dit dans *Oreste* :

« Doux charme du sommeil, remède à nos maux... »

Là c'est Sophocle qui s'écrie dans *Ériphyle* :

« Va trouver le sommeil ; il guérira tes maux. »

Si Euripide dit dans *Antigone* :

« Chez l'enfant illégitime, le nom seul est honteux ; la nature est la même ; »

Sophocle répond dans ses *Alévades* :

« Toutes les choses qui sont bonnes ont la même nature. »

Je lis dans le *Ctimène* d'Euripide :

« Dieu vient en aide à l'homme qui travaille; »

Et dans le *Minos* de Sophocle :

« Jamais la fortune ne seconde celui qui se manque à lui-même; »

Dans l'*Alexandre* d'Euripide :

« Le temps m'éclairera. Es-tu bon ? es-tu méchant ? je le saurai de ce témoin véridique ; »

Et dans *Hippone* de Sophocle :

« Ne me cache point la vérité. Car le temps, aux oreilles et aux yeux duquel rien n'échappe, est le révélateur su« prême de toutes choses. »

Poursuivons ce parallèle. Eumélus ayant écrit :

« Les neuf filles de Mnémosyne et de Jupiter olympien ; »

Solon commence ainsi une élégie :

« Brillantes filles de Mnémosyne et de Jupiter olympien; »

Ailleurs Euripide, paraphrasant ce vers d'Homère :

« Qui es-tu ? quelle est ta patrie? quels sont les auteurs de tes jours ? »

Le développe dans les iambes suivants de l'*Égée* :

« De quelle contrée dirons-nous que tu es sorti, pour errer ainsi sur une terre étrangère ? Quel est ton pays ? où est-il situé ? quel est celui qui t'a engendré ? de qui enfin pouvons-nous te proclamer fils ? »

471 Mais quoi ! Théognis ayant dit :

« Boire du vin avec excès est un mal ; eu boire modérément, ce n'est plus un mal, mais un bien ; »

Voilà que Panyasis écrit après lui :

« Bu avec mesure, le vin, présent des dieux, est utile aux mortels ; pris immodérément, il devient funeste. »

Hésiode commence-t-il par dire :

« Au lieu de feu je te rendrai un mal qui sera les délices de tous?»

Euripide le répète en ces termes :

« A la place du feu naquit un fléau plus redoutable et plus opiniâtre, la femme. »

En outre, Homère ayant dit :

« Il m'est impossible d'assouvir les convoitises de mon estomac, impérieux tyran qui cause tant de maux à l'homme; »

Euripide écrit :

« Tout cède à l'indigence et aux nécessités de l'estomac, source fatale d'où coulent nos maux. »

Le poète comique Caillas n'a pas plutôt prononcé cette maxime:

« Avec les fous il faut que tout le monde soit fou ; »

Que Ménandre va en faire son profit dans sa comédie intitulée : *Les hommes à l'encan* :

« La sagesse n'est pas toujours de saison ; il faut être de temps en temps fou avec les fous. »

Antimaque de Téos ayant dit :

« L'homme trouve souvent sa ruine dans les dons qui lui sont faits; »

Augias s'approprie ainsi cette pensée :

« Les présents, comme les actions, trompent souvent l'esprit de l'homme. »

Si Hésiode dit :

« Il n'est pas pour l'homme de trésor plus précieux qu'une épouse vertueuse. Si elle est méchante, pas de fléau plus redoutable ; »

Simonide dit à son tour :

472 « L'homme n'a pas de trésor qui égale la possession d'une épouse vertueuse, ni de fléau plus terrible qu'une femme méchante. »

Êpicharme nous ayant donné cet avertissement :

« Si longue que doive être ta vie, pense comme si tu ne devais vivre qu'un moment; »

Euripide dit à son tour :

« Puisque la richesse est un bien si fragile, que ne songeons-nous à vivre du moins loin du trouble et des angoisses ? »

De même, quand le poète comique Diphile nous dit :

« La vie de l'homme est une suite de vicissitudes; »

Voici venir Posidippe avec cette imitation :

« Pas un homme qui ait traversé la vie sans connaître la douleur. Pas un qui ait été malheureux jusqu'à son dernier jour. »

Et à leur suite Platon nous crie que l'homme est un être essentiellement variable.

Euripide vient-il à écrire :

« Misérable vie de l'homme, comme tu es toujours incertaine et chancelante, aujourd'hui élevée dans les airs, de« main au fond de l'abîme ! Pas de point déterminé où le mortel doive s'arrêter, si ce n'est quand il vient, sous la main de Jupiter, heurter au tombeau, dernier écueil de la vie; »

Diphile dit à son tour :

« D'existence entièrement affranchie de maux, de chagrins et d'inquiétudes, il n'en est pas. La violence, la ruse, les maladies, empoisonnent les jours de chacun de nous. La mort par sa présence est le médecin de ces maux ; elle les guérit par le sommeil de la tombe. »

De plus Euripide ayant dit ailleurs :

« La fortune a plus d'un aspect, les dieux nous envoient bien des événements inattendus ; »

Le poète tragique Théodecte reproduit ainsi cette pensée :

« Les choses humaines sont frappées d'inconstance et de mobilité. »

Bacchylide aussi ayant dit :

473 « A peu de mortels la Divinité a donné de toujours réussir et d'arriver au terme de la vieillesse, couronnés de cheveux blancs, sans avoir jamais connu l'infortune ; »

Moschion-le-Comique écrit aussitôt :

« Heureux, mille fois heureux entre tous les autres, le mortel dont la vie s'est écoulée d'un cours toujours égal ! »

Vous trouverez aussi que ces vers de Théognis :

« Il n'est pas sage de marier une jeune femme à un vieillard; car elle n'obéit point comme la barque au gouvernail;»

Ont été ainsi copiés par Aristophane-le-Comique :

« Un vieux mari ne convient point à une jeune femme. »

Si Anacréon écrit :

« Je vais chanter l'Amour, jeune enfant dont la chevelure est retenue par des guirlandes de fleurs. L'Amour est le tyran des dieux ; à lui seul il dompte la multitude des hommes; »

Vient Euripide qui dit :

« L'amour ne subjugue pas seulement les hommes et les femmes ; il s'attaque au ciel lui-même : il trouble la demeure des dieux et règne jusque dans les profondeurs des mers. »

Mais de peur que le désir de prouver par quel penchant au vol les Grecs ont mis la main sur des pensées et des dogmes qui ne leur appartiennent pas, n'allonge inutilement notre discours, produisons, à l'appui de nos paroles, le témoignage d'Hippias, sophiste d'Elée, qui plaide la même cause que nous. Il s'exprime ainsi formellement :

« De ces choses, les unes ont été déjà dites par Orphée, les autres brièvement touchées par Musée ; les autres exprimées ailleurs. Celles-ci se rencontrent dans Hésiode, celles-là dans Homère, quelques autres dans d'autres poètes, quelques autres dans les prosateurs, tantôt enfin chez les écrivains Grecs, tantôt chez les écrivains barbares. Pour moi, après avoir coordonné ce qu'il y a de plus intéressant et de plus homogène, j'en composerai le discours présent, nouveau et varié dans sa forme. »

A qui s'imaginerait que la philosophie, l'histoire et l'éloquence elle-même n'ont pas été complices de ces lar-474 cins, nous allons prouver le plagiat par quelques exemples particuliers a chacune d'elles.

Alcméon de Crotone ayant dit :

« Il est plus facile de se garder d'un ennemi que d'un ami; »

Voilà que Sophocle répète dans son *Antigone*:

« Connaissez-vous ulcère plus hideux qu'un ami perflde ? »

Et Xénophon :

« Le secret le plus sûr de nuire à ses ennemis, c'est de paraltre leur ami. »

De plus, Euripide avait dit dans le *Télèphe* :

« Enfants de la Grèce, nous servirions des Barbares ! »

Thrasymaque s'écrie, dans son *Discours pour les habitants de Larisse* :

« Nous reconnaitrions pour maitre Archélaiis, nous Grecs, lui barbare ! »

Orphée ayant dit :

« Pour l'âme, la mort est de se changer en eau ; pour l'eau de changer de nature. De l'eau nait la terre, et de la terre nait l'eau. De l'eau nait l'âme, qui se convertit entièrement en air; »

Héraclite va s'approprier cette définition et la reproduire ainsi :

« Pour les âmes, la mort est de se convertir en eau ; pour l'eau, de se transformer en terre. La terre produit l'eau, et de l'eau nait l'âme. »

Athamas le pythagoricien ayant dit :

« Telle est l'origine de l'univers. On compte quatre éléments, le feu, l'eau, la terre et l'air. Ils concourent à la formation de toutes choses; »

Empédocle d'Agrigente écrit après lui :

« Écoute ; il y a quatre principes : le feu, l'eau, la terre, et l'air, qui n'a point de limites. De ces quatre principes sont nées, naissent ou naitront, toutes les choses passées, présentes ou futures. »

475 Platon ayant dit :

« C'est pourquoi les dieux aussi connaissant les hommes, délivrent plus promptement de la vie ceux qu'ils aiment le mieux ; »

Ménandre écrivit :

« Celui qui est aimé des dieux meurt jeune. »

Euripide ayant dit dans l'*Œnomaüs* :

« Nous conjecturons les choses cachées d'après celles que nous voyons ; »

Et dans le *Phénicien* :

« Sur des signes vraisemblables, on découvre les choses cachées; »

Hypéride écrivit :

« Il est nécessaire que ceux qui enseignent cherchent à découvrir par des signes vraisemblables les choses cachées. »

Isocrate ayant dit :

« Il faut que le passé nous serve à conjecturer l'avenir; »

Andocide ne craignit pas de répéter :

« Il faut se servir du passé comme d'un flambeau qui éclaire l'avenir. »

Théognis ayant dit :

« De l'or ou de l'argent falsifié n'est pas un mal sans remède, ô Cyrnus ; l'habileté peut aisément découvrir l'altération. Mais si, dans la poitrine d'un homme que vous croyez votre ami, se cache un cœur stérile et desséché ; si dans ce cœur habite la fraude, les dieux n'ont rien donné aux hommes de plus trompeur ; voilà l'imposture la plus difficile à démêler ; »

Euripide écrivit :

« O Jupiter, toi qui as donné aux hommes des signes évidents pour reconnaitre si l'or est falsifié, pourquoi n'as-tu pas marqué les méchants d'un signe qui les distinguât des autres hommes ? »

Hypéride écrivit également :

« Les hommes ne portent sur leur visage aucun signe qui révèle leur pensée. »

476 Stasinus ayant dit :

« Insensé qui tue le père, et laisse vivre les enfants; »

Xénophon écrivit :

« Je le vois maintenant, je me suis conduit comme un homme qui, après avoir tué le père, aurait épargné les enfants. »

Sophocle ayant dit dans son *Antigone* :

« Mon père et ma mère étant morts, comment espérer un frère ? »

Hérodote écrivit :

« Mon père et ma mère n'étant plus, il ne me reste aucun espoir d'avoir un autre frère. »

Théopompe ayant dit :

« Les vieillards sont réellement deux fois enfants; »

Et avant lui Sophocle, dans *Pélée* :

« Je suis seule maintenant à veiller auprès du vieux Péla, fils d'Éaque. Je l'élève de nouveau, si l'on peut ainsi parler; car la vieillesse est une seconde enfance ; »

L'orateur Antiphon reproduisit cette pensée en ces termes :

« Les soins qu'il faut prendre d'un vieillard ressemblent à ceux que réclame l'enfant. »

On lit dans Platon lui-même :

« Un vieillard est deux fois enfant. »

Thucydide ayant dit :

«Les victimes de Marathon bravèrent seules le péril; »

Démosthène s'écrie, dans un de ses discours :

« J'en jure par les mânes de ceux qui combattirent à Marathon. »

Mais ne laissons point sans les citer les exemples suivants.

Cratinus dit le premier, dans la *Pytine* (2) :

« Vous connaissez peut-être les mouvements et la cabale ; »

L'orateur Andocide en prit occasion de débuter ainsi :

« Juges, vous n'ignorez pas pour la plupart les mouvements et les cabales de mes ennemis. Leur violent désir de me perdre, vous le connaissez. »

Nicias en fait autant dans son discours 477 contre Lysias, intitulé *Le Dépôt* :

« Juges, vous voyez les mouvements et les cabales de mes adversaires, et leur acharnement pour amener ma ruine. »

Écoutons Eschyne maintelant.

« Vous avez vu, ô Athéniens, les mouvements et les intrigues de mes adversaires, cette armée de factieux rangée en bataille. »

Ailleurs, si Démosthène dit :

« J'imagine, ô Athéniens, que vous connaissez toutes les sollicitations empressées et les intrigues qui s'agitent dans cette lutte; »

Philinus s'emparera de ces paroles pour les reproduire linsi :

« Aucun de vous n'ignore sans doute, juges, quel les intrigues s'agitent dans cette lutte, ni quels mouvements se donne cette armée de factieux. »

Isocrate vient-il àproloncer ces mots :

« Comme si elle était la sœur de l'argent et non pas la sienne ? »

Lysias répétera dans ses *Orphiques* :

« Il devint manifeste qu'il était le frère de l'or plutôt que des hommes. »

Homère ayant dit :

« O mon ami, si, en nous dérobant aux chances de la guerre, nous devions toujours vivre affranchis de la vieillesse et de la mort, tu ne me verrais point ici combattre au premier rang, ni t'envoyer toi-même au milieu des hasards qui font les héros. Mais puisque mille morts nous menacent, auxquelles il est impossible d'échapper, marchons, et illustrons-nous par la mort de quelque noble ennemi, ou donnons la gloire à quelque combattant par notre trépas ; »

Théopompe écrit :

« Si, en nous dérobant au danger présent, il nous était permis de passer le reste de nos jours dans une inviolable sécurité, notre attachement à la vie n'aurait rien qui pût surprendre. Mais tant de périls menacent d'ailleurs notre existence, qu'il paraît plus désirable de succomber dans les combats. »

Mais quoi ! le sophiste Chilon, ayant prononcé cette sentence :

« Cautionne, mais le malheur est là ; »

Épicharme ne l'a-t-il pas reproduite sous ces termes :

« La caution est la fille de la ruine, et mère de l'amende? »

Il y a plus ; le médecin Hippocrate ayant écrit :

« Il faut tenir compte du temps, de la contrée, de l'âge et des maladies ; »

Euripide dit dans ses *Hexamètres* :

478 « Ceux qui veulent opérer de sûres guérisons, ne doivent entreprendre la cure d'une maladie qu'après avoir étudié le pays et les mœurs de ses habitants. »

Ailleurs, si Homère nous avertit

« Qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme d'échapper à la mort ; »

Archinus en prendra occasion d'écrire que

« la mort est une dette qu'il faut payer, un peu plus tôt, un peu pus tard.»

Démosthène dira aussi :

« La mort est pour tout homme le terme de la vie ; on n'échappe point à ses coups, même en se renfermant dans le secret de sa maison. »

Hérodote, ayant raconté au sujet du Spartiate Glaucus que la Pythie avait répondu :

« Pour Dieu, dire et faire sont la même chose,»

Aristophane a dit :

« La pensée et l'acte ne sont qu'une même chose. »

Et avant lui on trouvera dans Parménide d'Elée :

« Penser et être ne sont qu'une même chose, »

Platon ayant écrit:

« Nous démontrerons, non sans quelque raison peut-être, que la vue est le commencement de l'amour, que l'espérance le développe, que la mémoire le nourrit, et que l'habitude l'entretient; »

le poète comique Philémon, reproduit cette pensée comme il suit :

« Nous commençons par voir; arrive ensuite l'admiration, puis la contemplation, puis enfin l'espérance. De tout cela nait l'amour. »

Démosthène ayant dit :

« Tous les hommes sont condamnés à mourir, etc, »

Phanoclès écrit dans le livre intitulé, Les Amours, ou la Beauté :

« La trame qu'ourdissent les Parques est inévitable : nul moyen de nous y dérober, tous tant que nous sommes sur la terre. »

Si Platon a dit :

« Dès que le premier germe d'une plante éclot régulièrement, l'embryon renferme en lui-même ses conditions de développement et de maturité ; »

l'histoire répète après lui :

« La nature veut que les sucs d'une plante sauvage, une fois sa première saison écoulée, ne puissent plus s'adoucir. »

Ce passage d'Empédocle :

479 « J'ai été autrefois un jeune garçon, une fille, un arbuste, un oiseau et un poisson des mers, »

a fourni ces mots à Euripide dans son *Chrysippe* :

« Rien de ce qui nait, ne meurt ; dans la perpétuelle mobilité de la nature, les objets se reproduisent sous des formes nouvelles. »

Platon veut-il, dans sa *République*, la communauté des femmes? Euripide d'écrire dans le *Protésilas*:

« Que la couche de l'hymen soit donc commune. »

Euripide lui-même ayant écrit :

« Le nécessaire suffit à l'homme tempérant ; »

Épicure dit formellement :

« La richesse la plus grande est de savoir se contenter du nécessaire. »

Aristophane n'a pas plus tôt écrit :

« Sois juste ; avec la justice arrivent la stabilité, le repos et le calme de la vie; »

Voilà qu'Epicure nous dit sur ses traces :

« Le fruit le plus important de la justice est l'exemption de toute espèce de trouble. »

Ces nombreux exemples, qui attestent le penchant des Grecs à se dérober mutuellement le fond des pensées, suffiront, et audelà, pour porter la lumière dans l'esprit de quiconqueest capable de comprendre. Mais ils ne se contentèrent pas de s'approprier avec le fond de la pensée, l'expression qui la rend, ou de paraphraser leur plagiat, ainsi que nous le démontrerons. Nous allons de plus les convaincre de vols complets. Ils dérobèrent des ouvrages tout entiers qu'ils publièrent sans scrupule sous leur nom. Ainsi firent Eugamon de Cyrène pour un livre en entier des *Thesprotes*, volé à Musée; Pisandre de Camira, pour l'*Héraclée* du Lyndien Pisinus, et Panyasis d'Halicarnasse, pour la *Conquête de l'Œchalie,* que l'on doit à Cléophile de Samos. Homère lui-même, ce grand poète, a pris mot pour mot, dans la *Mort de Bacchus* par Orphée, le fragment de l'Iliade qui débute ainsi :

« Semblable à un olivier touffu, que la main du jardinier cultive avec soin, etc. »

480 Ce qu'Orphée, dans sa *Théogonie*, applique à Saturne,

« Il est étendu sur la poussière, sa tête et son cou robuste inclinés, comme ceux d'un homme que le sommeil de la mort a déjà saisi, etc. ; »

Homère le transporte dans l'*Odyssée*, pour en faire la peinture du cyclope.

Hésiode aussi a dérobé textuellement au poète Musée le fragment sur Mélampous, qui commence par ces mots :

« Il est juste que l'homme prête l'oreille au récit de ce qu'ont fait les dieux, témoignage visible de bien et de mal. »

Le poète Aristophane a introduit, dans la *Première célébration des Thesmophories*, les vers de la comédie des *Incendiés* par Cratinus. Platon-le-Comique et Aristophane dans le *Dédale*, se sont pillés mutuellement. Philémon, après avoir opéré quelques changements dans une ingénieuse comédie d'Aristophane, a fait du *Cocale* de ce dernier son *Enfant supposé.* Plus loin les compilateurs Eumélus et Acusilas démembrent les vers d'Hésiode ; et, ainsi réduits en prose, ils les publient comme leur propre ouvrage. Mélésagore est effrontément pillé par les historiens Gorgias de Léontium et Eudème de Naxos, par Bion de Proconnèse, qui de plus a copié en l'abrégeant l'histoire du vieux Cadmus ; et par Amphiloque, Aristocle, Léandre, Anaximène, Hellanique, Hécatée, Androtion et Philochore. Dieuchidas de Mégare a dérobé à la *Deucalionie*, d'Hellanique le commencement du discours par lequel elle débute. Passons sous silence les larcins d'Héraclite d'Ephèse, qui a pris la meilleure partie de son ouvrage dans Orphée. C'est dans Pythagore que Platon a puisé le dogme de l'immortalité de l'âme; Pythagore le tenait des Égyptiens. Un grand nombre de Platoniciens nous ont laissé des écrits dans lesquels il prouvent que les Stoïciens et Aristote ont pris à Platon ses principaux dogmes. Il y a plus. Ce qui constitue le fond de la doctrine d'Épicure, ce philosophe l'a dérobé à Démocrite. Contentons-nous de cette rapide nomenclature. La vie ne me suffirait pas, si je voulais entrer spécialement dans tous les larcins qu'un vain amour de soi inspira aux Grecs, et démontrer comment leur ridicule jactance s'ap- 481 proprie à

titre de richesses nationales les plus beaux dogmes qu'ils ont recus de nous.

CHAPITRE III.

Pour établir de nouveau que les Grecs ont tout dérobé aux Hébreux, l'auteur prouve qu'ils ont transporté dans leur histoire et leur mythologie les miracles racontés, par les saintes Écritures.

Les voilà donc convaincus d'avoir dérobé aux Barbares leurs dogmes. Mais ils ne s'en tiendront pas la; les merveilles surprenantes que la puissance divine opéra parmi nous, par l'instrument de quelques justes, pour notre sanctification, vont se dénaturer et alimenter la mythologie de la Grèce. Ici nous leur demanderons d'abord : Les faits que vous racontez sont-il vrais ou faux ? Ils n'oseront jamais en proclamer la fausseté. Comment espérer qu'ils confessent de leur propre bouche une folie qui va jusqu'à inventer des chimères ? Ils soutiendront sans doute que ces écrits portent le cachet de la vérité. A quel titre, dès-lors, repoussent-ils comme indignes de foi les miracles opérés par Moïse et par les autres prophètes ? En effet, le Dieu tout-puissant, dont la bonté veille sur tous les hommes, les conduit au salut, les uns par les préceptes, les autres par les menaces; ceux-ci par les prodiges et les miracles, ceux-là par de consolantes promesses.

Une longue sécheresse avait affligé la Grèce. Dans la stérilité et la disette qui en furent la suite, ceux que la faim avait épargnés se rendirent en suppliants à Delphes pour y demander à la prêtresse par quel moyen ils pourraient se délivrer du fléau. — Point d'autre remède que de recourir aux prières d'Éaque, telle fut la réponse de la Pythie. Éaque cède aux instances qui lui sont adressées. Le voilà qui gravit une montagne de la Grèce, étend vers le ciel ses mains purifiées, et, invoquant le père commun des hommes, le conjure de venir en aide à la Grèce désolée. Il n'a pas plutôt cessé de prier, que des coups de tonnerre d'un heureux

augure se font entendre, et l'air qui 482 l'environne se couvre d'épais nuages. La pluie s'en échappe par torrents prolongés qui remplissent le pays tout entier. De là naît une récolte abondante sur une terre qu'ont labourée les supplications d'Éaque. « Et Samuel cria vers le Seigneur, dit l'Écriture ; et le Seigneur fit éclater son tonnerre et tomber la pluie an temps de la moisson. » Êtes-vous bien convaincu maintenant qu'il est un, le Dieu qui, par l'intermédiaire des puissances inférieures, « fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes ? » Nos saintes Ecritures sont pleines d'exemples qui représentent Dieu exauçant toutes les prières qui lui sont adressées par la bouche des justes l

Les Grecs rapportent encore que les vents étésiens venant autrefois à manquer, Aristée offrit un sacrifice à Jupiter isthmien dans l'île de Céos. Le désastre était grand. Les productions de la terre étaient déjà consumées par l'excès de la chaleur, dans l'absence des vents qui avaient coutume de rafraîchir les moissons, lorsqu'Aristée obtint facilement le retour des souffles bienfaiteurs.

Pendant l'invasion de la Grèce par Xerxès, la Pythie de Delphes rendit cet oracle :

« Habitants de Delphes, sacrifiez aux vents et tout ira mieux pour vous. »

Les Delphiens, dociles, érigèrent un autel, offrirent un sacrifice aux vents, et les obtinrent pour auxiliaires. En effet, les vents ayant soufflé violemment dans les parages du cap Sépiade, brisèrent le formidable armement de la flotte ennemie.

Empédocle d'Agrigente fut surnommé *Kolysanémas*. (3) On raconte qu'un vent impétueux, qui non-seulement apportait des maladies pestilentielles, mais de plus frappait de stérilité le sein des femmes, étant venu à souffler de la montagne d'Agrigente, Empédocle arrêta le fléau. Voilà pourquoi il écrit lui-même dans ses vers :

« Tu suspendras la colère des vents Infatigables qui se précipitent sur la terre et dessèchent les campagnes. »

Et ailleurs :

« Tu remplaceras à ton gré les vents par d'autres vents. »

Il marchait toujours, accompagné, dit-on, d'une troupe de gens qui consultaient l'avenir ou qui avaient été longtemps en proie à des maladies cruelles. Vous le voyez, ce sont nos saintes Écritures qui ont enseigné aux Grecs que les justes guérissent les maladies et opèrent des signes et des prodiges. Leur fol là-dessus n'a pas d'autre fondement. Veulent-ils se convaincre que des vertus ou des puissances gouvernent les vents et distribuent les ondées? qu'ils écoutent le chant du Psalmiste: « Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur des puissances !» C'est du Seigneur des puissances, des dominations et des principautés, que Moïse nous dit, pour nous apprendre à ne point nous séparer de lui : « Ayez soin de circoncire votre cœur, et ne vous endurcissez pas davantage, parce que votre Seigneur est aussi le Seigneur des seigneurs et le Dieu des dieux ; le Dieu grand et puissant, etc... » Isaïe dit également : « Levez les yeux et considérez qui a créé toutes choses. »

De là l'opinion de quelques-uns qui attribuent les pestes, la grêle, les tempêtes et autres fléaux semblables, non pas seulement au désordre des éléments, mais à la colère des démons ou des mauvais génies. Les mages de Cléones, dit-on, observent attentivement la nature des nuées, et quand ils en aperçoivent qui vont s'ouvrir pour verser la grêle, ils conjurent par des sacrifices et des chants la colère et les menaces des mauvais anges. Les victimes viennent-elles à leur manquer ? Ils font jaillir de leur doigt un sang qu'ils offrent en sacrifice. La prophétesse Diotime, en conseillant aux Athéniens de sacrifier avant l'invasion de la peste, recula de dix ans l'arrivée de la contagion. De même, les sacrifices que prescrivit le Crétois Épiménide retardèrent

pendant le même espace de temps la guerre dont les Perses menaçaient la Grèce. Que l'on nomme ces âmes des dieux ou des anges, peu importe, disent quelques-uns. En effet, les hommes les plus versés dans cette doc- 484 trine, ont placé dans beaucoup de temples presque tous les cercueils des morts comme autant de statues des dieux, donnant à leurs âmes le nom de génies et enseignant aux hommes à les honorer d'un culte spécial, parce que la Providence, pour les récompenser de la pureté de leur vie, les a investies du pouvoir de parcourir la région qui environne la terre et de veiller aux besoins des hommes. Ils savaient que certaines âmes sont enchaînées par leur nature dans les liens du corps; mais cette question trouvera sa place, quand nous parlerons des anges. Démocrite fut surnommé la Sagesse pour avoir prédit souvent l'avenir par l'observation des phénomènes célestes. Son frère Damasus lui ayant prodigué tous les soins d'une bienveillante hospitalité, fut promptement payé de sa tendresse.

Démocrite lui annonça, d'après l'inspection des astres, une pluie violente et prolongée. Ceux qui crurent à ses paroles se hâtèrent de recueillir leurs moissons; et l'été n'était point achevé qu'elles étaient déjà dans leurs granges. Les incrédules, surpris par une pluie soudaine et sans interruption, perdirent toutes leurs récoltes.

Pourquoi donc les Grecs refuseraient-ils de croire que Dieu apparut dans sa gloire sur le Sinaï pendant qu'une flamme enveloppait la montagne sans consumer aucune des plantes qui la couvraient, et que les éclats de la trompette ébranlaient les airs sans le secours d'aucun instrument ? La descente de Dieu sur la montagne n'est pas autre chose que l'arrivée de la puissance divine, qui parcourt le monde tout entier et annonce la lumière inaccessible. Tel est le sens allégorique de l'Ecriture. Au reste, la flamme mystérieuse fut vue, selon le témoignage d'Aristobule, lorsque le peuple qui ne comptait pas moins d'un million d'hommes, sans y

comprendre ce qui n'avait pas atteint l'âge de la puberté, se pressait autour de la montagne ; et le circuit du Sina n'avait pas moins de cinq jours de marche. Tout ce peuple, qui campait autour du lieu où se manifestait la vision, aperçut donc les flammes qui couronnaient la montagne. Dès lors l'apparition divine ne fut point locale : l'immensité de Dieu remplit l'univers.

485 Les historiens rapportent aussi que l'île des Bretons renferme une montagne sous laquelle est une caverne profonde qui a son ouverture au sommet. Lorsque le vent s'engouffre dans l'abime et se brise dans les mille sinuosités de ses parois intérieures, on croirait entendre un bruit de cymbales que l'on frappe en cadence. Souvent aussi, dans les forêts, quand l'épaisse rafale mugit à travers les arbres et les feuilles, elle produit des accents qui imitent le concert des oiseaux. Il y a mieux. Ceux qui ont écrit l'histoire de la Perse racontent que, dans les parties les plus élevées du pays des mages, au milieu d'un vaste plateau, se dressent trois montagnes qui se suivent. Le voyageur, arrivé au pied de la première, entend des voix confuses qu'il prend pour les clameurs de plus de cent mille combattants sur un champ de bataille. Il n'a pas plus tôt atteint la montagne centrale, que l'éclat et l'intensité du bruit redoublent encore. Lorsqu'il approche de la dernière, ce sont alors des chants glorieux et comme des hymnes de victoire. La cause de tout ce bruit, il faut la chercher, selon moi, dans le poli et les cavités des parois. Quand le vent, refoulé d'une caverne où il a pénétré, y rentre une seconde fois, il résonne avec plus de force.

Ainsi je m'explique ces phénomènes. Dieu toutefois, auquel rien n'est impossible, peut bien, sans le secours d'aucun agent intermédiaire, produire dans l'oreille la vivante image du son, tout absent qu'il est. Il atteste ainsi sa grandeur, en montrant qu'il lui est facile d'agir contre les lois de la nature, guidé toujours par le désir de convertir aux commandements et à la foi celui qui ne croit pas encore et

n'a pas accepté le précepte. Mais il y avait là un nuage ; il y avait une haute montagne. Pourquoi l'air, mis en mouvement par une impulsion puissante, ne pouvait-il produire différents sons? Voilà pourquoi le prophète dit aussi : « Vous avez entendu la voix de ses paroles, mais vous n'avez aperçu aucune forme. » Vous découvrez maintenant comment la voix du Seigneur, Verbe incorporel, comment la vertu du Verbe, rayonnante parole du Seigneur, la Vérité enfin descendue du ciel dans le sein de l'Église, opérait par l'intermédiaire d'un agent lumineux et immédiat.

CHAPITRE IV,

Une grande partie des doctrines qui composent la philosophie grecque provient des Égyptiens et des Gymnosophistes de l'Inde, célèbres les uns et les autres par leur sagesse.

Nous avons sous la main un autre témoignage qui prouve que les Grecs, après nous avoir dérobé leurs dogmes les plus respectables, se les sont attribués comme une invention qui loir /ut particulière ; c'est qu'ils ont pillé de même les autres nations barbares (4). A chacune de leurs sectes, ils ont enlevé leurs doctrines les plus excellentes, et ils s'en sont glorifiés comme d'un bien qui serait leur propriété. Ils ont surtout pillé les Egyptiens; et parmi ces larcins, la métempsychose est un des plus importants. Les Egyptiens, en effet, ont un corps de doctrine qui est à eux. Je n'en veux d'autres preuves que leurs cérémonies sacrées.

Le *chanteur* y marche le premier, portant quelqu'un des symboles de la musique. Il doit savoir par cœur deux des livres d'Hermès ; le premier renferme les hymnes en l'honneur des dieux, le second la règle de conduite que doivent suivre les rois.

Après le chanteur, vient l'horoscope (5) ; il tient à la main un klepsydre et une branche de palmier, symboles de l'astrologie. Il doit toujours avoir à la bouche les quatre livres d'Hermès, relatifs à l'astrologie. Le premier traite de l'ordre

des étoiles fixes et visibles ; le second, des conjonctions, et de la lumière du soleil ainsi que de la lune ; les deux autres, du lever des astres. Au troisième rang marche le *scribe* sacré. Il a des ailes à la tête ; ses mains portent un livre et une règle dans laquelle sont le noir graphique et le roseau qui sert à écrire. Il est tenu de savoir le système des hiéroglyphes, la cosmographie, la géographie, l'ordre dans lequel se meuvent le 467 soleil, la lune, et les cinq planètes ;

de plus, la chorographie de l'Égypte, la description du Nil, celle des temples, des lieux et des instruments sacrés, les mesures enfin, et généralement tout ce qui figure dans les cérémonies religieuses. A la suite des prêtres que nous venons de nommer, vient le *stoliste*, c'est-à-dire celui qui prend soin des ornements du culte. Il porte l'équerre de la justice et le vase des libations. Il connait tout ce qui appartient à l'enseignement et aux rites victimaires. Les livres où sont consignés les honneurs qu'il faut rendre aux dieux, et les mystères de la religion égyptienne, sont au nombre de dix, et rangés sous cette division : sacrifices, prémices, hymnes, prières, cérémonies, jours de fête, et autres choses semblables. Le dernier de tous vient le *prophète* qui porte l'amphore sacrée dans son sein et visible aux assistants : il est suivi par ceux qui portent les pains destinés à servir d'offrande. Le prophète, attendu sa qualité de chef des sacrifices, possède à fond les dix livres appelés sacerdotaux, parce qu'ils traitent des lois, des dieux, et de tout l'ensemble des prescriptions sacerdotales. Le prophète préside en outre, chez les Égyptiens, a la répartition de l'impôt. Les livres d'Hermès, d'une absolue nécessité, s'élèvent donc à quarante-deux. Sur ce nombre, trente-six renferment la philosophie des Egyptiens que doivent connaitre dans toutes ses parties les prêtres dont il vient d'être question. Les six autres livres sont du domaine des *Pastophores* (6). Ils ont pour objet la médecine et se subdivisent ainsi : organisation humaine, maladies,

instruments, remèdes, affections des yeux, maladies particulières aux femmes. Sons entrer ici dans de plus longs détails, tel est l'ensemble de la philosophie égyptienne.

Celle des Indiens fut également célèbre. C'est pourquoi Alexandre le Macédonien, s'étant fait amener dix Gymnosophistes indiens, réputés dans leur secte pour la profondeur de leur sagesse et le laconisme de leurs réponses, leur proposa diverses questions. La mort, ajouta le conquérant, attendait ce- 488 lui qui ne répondrait pas convenablement. Le plus âgé d'entre eux fut établi juge. On demanda au premier lesquels se trouvaient en plus grand nombre des vivants ou des morts ? — Les vivants, répondit-il; car les morts n'existent pas. — Au second : Laquelle des deux, de la mer ou de la terre, nourrit les animaux de plus large dimension ? — La terre, parce que la mer en fait partie. — Au troisième : Quel est le plus rusé de tous les êtres vivants ? — L'homme, parce qu'on ne le connait pas encore. — Au quatrième : Pourquoi avez-vous entrainé dans la défection votre roi Sabba ? — Nous voulions qu'il vécût avec gloire, ou qu'il mourût misérablement. — Au cinquième : Laquelle de la nuit ou de la lumière précéda l'autre ? — Elle a précédé d'un seul jour; car à des questions équivoques il faut des réponses ambiguës. — Au sixième : Quel est le secret de se faire aimer le plus possible ? — Une grande puissance qui n'inspire aucune crainte. — Au septième : Comment un homme peut-il devenir dieu ? — En faisant tout ce qui est impossible à l'homme. — Au huitième : Laquelle des deux est la plus forte de la vie ou de la mort ? — La vie, puisqu'elle a tant de maux à supporter. — Au neuvième : Jusques à quand est-il honorable à l'homme de vivre ? — Aussi longtemps qu'il ne se dit pas à lui-même : Il vaut mieux mourir que de vivre. Arrivé au tour du dixième, Alexandre lui ordonna aussi de parler, puisqu'il était juge. — Ils ont tous répondu plus mal les uns que les autres, dit-il. — Eh bien ! répartit le Macédonien, tu mourras le premier, toi

qui portes ce jugement. —Et comment tiendrais-tu ta promesse, ô roi, toi qui as déclaré que tu immolerais le premier celui qui aurait répondu le plus mal ?

Les Grecs ont été accusés à bon droit de plagiat dans tous les genres; nous croyons l'avoir suffisamment démontré par de nombreux témoignages.

489 CHAPITRE V.

Les Grecs ont eu quelque connaissance du vrai Dieu.

Que les plus vertueux d'entre les Grecs aient connu Dieu, non d'une connaissance complète, mais par la tradition générale, Pierre le dit expressément :

« Reconnaissez donc un seul Dieu, créateur de toutes choses, qui a dans ses mains le commencement et la fin de tous les êtres, qui voit tout, quoiqu'il soit lui-même invisible, qui contient toutes choses sans pouvoir lui-même être contenu ; qui n'a besoin de rien, quoique tous aient besoin de lui, et subsistent par lui ; incompréhensible, éternel, incorruptible, incréé; qui a tout fait par la puissance de sa parole, c'est-à-dire dans le sens spirituel et révélé, par le Verbe son fils (07). »

Pierre ajoute ensuite : « Adorez ce Dieu, non pas comme les Grecs. » Pourquoi ? Evidemment parce que les hommes vertueux, parmi les Grecs, adorent le même Dieu que nous, mais n'ont pas appris, comme nous, à le connaître parfaitement par la tradition du fils de Dieu. Il ne dit donc point : N'adorez pas le même Dieu que les Grecs ; mais ne l'adorez point comme les Grecs. L'apôtre change la forme du culte; mais il n'annonce pas un autre Dieu. Au reste, il va nous expliquer lui-même ce qu'il entend par ces mots :

« N'adorez point comme les Grecs. »

« Entraînés par une honteuse ignorance, dit-il, et ne connaissant pas Dieu selon la connaissance parfaite que

nous en avons, ils ont taillé en statues le bois, la pierre, l'airain, le fer, l'or, l'argent; puis, érigeant devant eux la matière qui leur avait été donnée pour leur usage, et qui était l'esclave de leurs mains, ils se sont agenouillés devant elle. Ils adorent pareillement les êtres que Dieu a destinés à leur nourriture, et ceux qui volent dans les deux, et ceux qui nagent dans les eaux, et ceux qui « rampent sur la terre. Bêtes féroces, quadrupèdes domesti- 490 ques, rats, belettes, chats, chiens, singes, ils ont tout divinisé. Ils sacrifient leurs propres aliments à ce qui leur sert d'aliment : ils offrent la mort à la mort, comme si ces hommes, objets de leurs hommages, étaient des dieux, ingrats par là même envers le Dieu véritable dont leur impiété nie l'existence. »

Et qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire, que nous et les Grecs nous connaissions le même Dieu, quoique non également, c'est ce que l'apôtre confirme dans les paroles qui suivent :

« Ne l'adorez point non plus comme les Juifs. En effet, s'imaginant que seuls ils connaissent Dieu, et pourtant ne le connaissant pas, ils adorent les anges, les archanges, le mois et la lune. Examinez-les ! Si la lune ne parait pas, ils ne célèbrent ni ce qu'ils nomment le premier sabbat, ni la néoménie, ni les azymes, ni la fête, ni le grand jour. »

Pierre ajoute ensuite sous forme de conclusion :

« C'est pourquoi, recevant dans la justice la tradition que nous vous annonçons, rendez à Dieu un culte nouveau par Jésus-Christ. Car nous lisons dans l'Écriture ces paroles : Voilà que je fais avec « vous une nouvelle alliance, non comme celle que j'ai faite avec vos pères sur le mont Oreb. Il nous a donné un Testament nouveau : la lui des Grecs et celle des Juifs sont les lois anciennes. Nous lui rendons, nous Chrétiens, sous une troisième forme, un culte nouveau. »

L'apôtre, si je ne me trompe, prouve clairement, par ce qui précède, que les Grecs ont connu le seul et unique Dieu de la manière qui était propre aux Gentils, les Juifs de la

manière qui était propre aux Juifs, et nous d'une manière nouvelle et spirituelle. Il montre de plus que le bienfait des deux Testaments émane du même Dieu, de ce même Dieu qui a donné aux Grecs leur philosophie pour glorifier le Tout-Puissant. Les paroles que nous avons citées en sont l'infaillible témoignage. Ainsi donc, fils des doctrines de la Grèce, enfants de la loi mosaïque, tous ceux que la foi soumet à son empire se confondent dès-lors en une seule famille et composent le peuple qui marche dans les voies du salut. Ce n'est pas le temps qui sépare et distingue ces, trois branches du genre humain ; 491 autrement l'on pourrait croire à l'existence de trois natures ; ce sont les trois différentes alliances du Seigneur, les trois révélations par lesquelles la même voix s'est expliquée à ces trois mêmes peuples. Regardez, en effet ! Dieu, dans ses desseins de salut à l'égard des Juifs, leur envoie des prophètes. De même, il suscite au sein de la Grèce les plus vertueux de ses enfants ; il les sépare de la multitude ignorante, et les constitue prophètes au milieu de leur nation, dans les degrés où ils pouvaient porter les bienfaits de Dieu. La prédication de Pierre nous a déjà convaincus de cette vérité ; Paul va nous la confirmer.

« Prenez aussi les livres grecs, dit-il; recueillez les accents de la Sibylle ; vous l'entendrez proclamer l'unité de Dieu et annoncer l'avenir. Si vous ouvrez Hydaspe, vous y trouverez une révélation plus claire et plus précise sur le fils de Dieu. Là, on voit un grand nombre de rois s'armer contra le Christ, et poursuivre de leur haine, lui, et ceux qui, couverte de son nom, lui demeurent fidèles. Son avènement, sa longanimité, rien n'y manque. »

Puis, voilà que l'apôtre se résume dans une rapide et courte interrogation :

« A qui appartient le monde avec tout ce qu'il renferme ? N'est-il pas l'œuvre de Dieu?»

C'est pour cela, suivant Pierre, que le Seigneur dit aux apôtres : « Si quelqu'un d'Israël veut se repentir et croire à Dieu à cause de mon nom, ses péchés lui seront remis après un intervalle de douze ans. Allez ; répandez-vous par le monde, afin que nul n'ait à dire : Nous n'avons pas entendu. »

492 CHAPITRE VI.

L'Evangile a été annoncé aux Gentils qui se trouvaient dans les enfers . aussi bien qu'aux Juifs et aux Gentils qui vivaient alors.

De même que la prédication de l'Évangile est venue de nos jours en temps opportun, de même la loi et les prophètes forent donnés en temps opportun aux Barbares, comme aux Grecs la philosophie, pour accoutumer leurs oreilles à la sainte parole.

« Voici les oracles du Seigneur, le Rédempteur d'Israël : Je t'ai exaucé au temps de grâce, je t'ai secouru au jour de ton salut; je t'ai établi le médiateur de l'alliance entre moi et les nations. Je t'ai envoyé pour que tu habites la terre et que tu hérites de l'héritage abandonné, et que tu dises aux captifs : Sortez ! et à ceux qui sont dans les ténèbres : Voyez la lumière ! »

S'il est vrai que les Juifs soient les captifs auxquels le Seigneur a dit : « Sortez de vos chaînes si vous le voulez, » désignant ainsi les captifs volontaires et ceux qui ont chargé leurs épaules des fardeaux de l'homme, il n'en faut point douter, ils vivent an milieu des ténèbres, ceux qui ont enfoui dans l'adoration des idoles la noble faculté à laquelle est échu le commandement. En effet, à ceux qui étaient justes selon la loi, la foi manquait. De là vient que le Seigneur leur dit en les guérissant : « Votre foi vous a sauvés. » Quant à ceux qui étaient justes selon la philosophie, non-seulement ils avaient besoin de croire au Seigneur, mais il leur fallait encore répudier l'idolâtrie. Aussi les voyons-nous aujourd'hui marcher à la lumière qui leur a été manifestée,

et se repentir de leurs fautes antérieures. Voilà pourquoi le Seigneur a aussi prêché l'Évangile à ceux qui étaient dans les enfers. On lit dans l'Ecriture :

« L'enfer dit à l'abîme : Nous n'avons point vu sa face ; mais nous avons entendu sa voix. »

Assurément ce n'est pas l'enfer qui, prenant tout à coup la voix, prononça les paroles précédentes. 493 Elles ne peuvent s'entendre que de ceux qui étaient placés dans les enfers et qui s'étaient jetés dans l'abime, à peu près comme ces passagers qui se précipitent volontairement du vaisseau dans la mer. Voilà bien ceux qui entendirent les accents de la puissance divine. A moins d'avoir l'esprit aliéné, qui pensera jamais que les âmes des justes et des pécheurs soient enveloppées dans la même condamnation, outrageant ainsi la justice de Dieu ?

Mais quoi ! les Écritures ne déclarent-elles pas formellement que le Seigneur a prêché l'Évangile, et à ceux qui avaient péri dans le déluge, ou plutôt qui avaient été enchainés, et à ceux qui étaient détenus dans les liens de la captivité ! Nous avons dit aussi dans notre second livre des Stromates, que les apôtres, à l'exemple du Seigneur (8), avaient prêché l'Évangile 494 dans les enfers. Il fallait, à mon jugement, que les plus vertueux des disciples imitassent le maître, là comme sur la terre, afin que le Verbe convertit les Hébreux qui s'y trouvaient, et les apôtres, les Gentils ; qu'est-ce-à dire ? tous ceux qui avaient vécu dans la justice, mais dans la justice conforme a la loi et à la philosophie, en tombant dans des fautes fréquentes, et bien loin encore de la perfection. Il était digne des conseils de la Providence que ceux qui avaient pratiqué la justice, on qui, après s'être égarés, s'étaient repentis de leurs fautes, fussent sauvés par la connaissance que chacun d'eux possédait, puisque, malgré le lieu où ils étaient placés, ils étaient incontestablement du nombre de ceux qui appartiennent à Dieu.

On ne refusera pas, j'imagine, au Sauveur l'opération qui sauve, puisque sa mission est de sauver. Eh bien ! c'est ce qu'il a fait en attirant au salut, par la prédication de l'Évangile, tous ceux qui voulurent croire en lui, n'importe le lieu où ils étaient. Si donc 495 le Seigneur, en descendant aux enfers, comme il y est certainement descendu, n'a eu d'autre motif que de prêcher l'Évangile, il allait évangéliser ou tous les morts où les Hébreux seulement. Tous les morts ; il suit de là que tous ceux qui auront cru seront sauvés, quand même ils appartiendraient à la gentilité, puisqu'ils auront confessé dansée séjour le nom du Seigneur. Ils sont, en effet, pleins de salutaires instructions, les châtiments qui poussent le pécheur à sa conversion, et aiment mieux son repentir que sa mort. Ajoutez à cela que les âmea, quoique encore obscurcies par les ténèbres des passions, peuvent mieux comprendre le but et le sens de la punition, une fois dégagées de l'enveloppe charnelle qui les assujetissait. Soutiendra-t-on que le Christ a évangélisé les Hébreux seulement, auxquels manquaient la connaissance véritable et la foi qui viennent du Sauveur ? Il est évident dès-lors que Dieu, chez lequel il n'y a point acception de personnes, envoya les apôtres dans les enfers pour y évangéliser, comme ici-bas, ceux des Gentils qui pouvaient se convertir. Le Pasteur a donc raison quand il nous dit :

« Ils sont descendus avec eux dans l'eau, et en sont sortis de nouveau ; mais ils en sont sortis pleins de vie ; et quant à ceux qui étaient morts auparavant, à la vérité ils y sont entrés morts, mais ils en sont sortis vivants. »

L'Évangile aussi rapporte qu'un grand nombre de morts, brisant la tombe sous laquelle ils donnaient, se relevèrent, sans doute pour être transportés dans un lieu meilleur. Que dirai-je? L'incarnation du Sauveur imprima au monde un mouvement général et fut comme une translation universelle. Le juste, en tant que juste, ne diffère donc point du juste, qu'il soit Grec, ou qu'il ait vécu sous la loi ; car

Dieu est le Seigneur non-seulement des Juifs, mais de tous les hommes, quoiqu'il soit de plus près le père de ceux qui l'ont connu davantage. Si c'est vivre selon la loi que de bien vivre, et vivre conformément à la raison que de se conformer à la loi ; si, d'autre part, ceux qui, avant la loi, ont bien vécu, sont réputés enfants de la foi et reconnus pour justes, il est manifeste que ceux qui, nés hors de la loi, ont mené une vie droite sans autre secours que la 496 voix de leur conscience, dissent -ils plongés dans l'enfer et retenus en captivité, lorsque le Christ parut, n'auront point tardé, aussitôt qu'ils auront entendu soit la parole divine elle-même, soit celle des apôtres, à se convertir et à embrasser la foi.

N'oublions pas que le Seigneur est la vertu de Dieu, et qu'il ne peut jamais advenir que la vertu de Dieu s'affaiblisse. Par ce qui précède, il est prouvé d'abord que Dieu est bon ; ensuite que le Seigneur est puissant, et qu'il sauve avec une justice égale, soit ici-bas, soit ailleurs. quiconque se tourne vers lui. Ne nous imaginons pas que la vertu agissante soit uniquement descendue parmi nous ; elle remplit tous les lieux ; elle opère sans interruption.

C'est ainsi que dans la prédication de Pierre le Seigneur dit à ses disciples, après qu'il fut ressuscité :

« Je vous ai choisis au nombre de douze pour être mes disciples, vous jugeant dignes de moi. Apôtres élus et fidèles, je vous envoie par le monde pour évangéliser les hommes qui l'habitent, et leur apprendre qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; leur annonçant l'avenir par la foi en mon nom de Christ, afin que ceux qui entendront et croiront soient sauvés, et que ceux au contraire qui, après avoir entendu, ne croiront pas, portent témoignage contre eux-mêmes et se retirent la possibilité de cette justification : Nous n'avons point entendu. »

Quoi donc ! la divine économie de l'incarnation n'a-t-elle pas pénétré jusque dans l'enfer, afin que là aussi toutes les

âmes, au bruit de la prédication divine, ou se repentissent du passé, ou qu'en refusant de croire, elles proclamassent solennellement la justice de leur châtiment. Supposez, en effet, que l'Évangile n'a pas été promulgué à ceux qui sont morts avant l'avènement du Seigneur, ils ne peuvent être sauvés ou punis que par la plus flagrante des injustices, puisqu'ils ne peuvent répondre ni de leur foi ni de leur incrédulité. L'équité ne veut pas qu'une moitié du genre humain soit condamnée sans avoir été entendue, ni qu'il n'y ait de participants aux bienfaits de la divine justice que ceux qui sont venus après l'incarnation. Une voix d'en haut a dit à ioutes les âmes douées d'intelligence et de raison :

Quels que soient les péchés que l'une d'entre vous aura commis, faute de connaî- 497 tre Dieu pleinement, du moment qu'elle les reconnaitra dans la sincérité du repentir, ils lui seront pardonnés.

« Car, voici que j'ai placé devant vous la vie et la mort, s'écrie le Seigneur, afin que vous choisissiez la vie. »

Vous l'entendez ! Dieu dit non pas qu'il a créé, mais qu'il « a placé la vie et la mort, » devant les hommes afin que chacun d'eux les compare et choisisse. Il s'explique ainsi ailleurs : « Si tu le veux, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre ; mais si tu ne veux pas m'entendre, le glaive te dévorera, car le Seigneur a parlé. » Écoutons aussi David, ou plutôt le Seigneur, sous la dénomination du saint. Or, le saint est un dès le commencement du monde ; c'est tout homme qui a été ou qui sera sauvé par la foi dans la durée des siècles. Le Seigneur dit donc :

« Mon cœur s'est réjoui et ma bouche a célébré sa joie. »

Et ailleurs :

« Ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et que vous ne permettrez point que votre saint éprouve la corruption. Vous m'avez fait connaitre les voies de la vie, et vous me « remplirez de la joie que donne votre face. »

Ainsi donc, à l'exemple du peuple cher au Seigneur, le peuple saint se compose non-seulement des Juifs, mais de tous les Gentils qui se convertissent, et auxquels les prophètes donnent le nom de *prosélytes*. L'Écriture a donc raison de dire que le bœuf et l'ourse habiteront ensemble. Le Juif est ici désigné allégoriquement par le bœuf, animal qui porte le joug et que la loi a déclaré pur, parce qu'il rumine et que la corne de son pied est fendue. L'ourse, animal immonde et sauvage, est le symbole du Gentil. Or, l'ourse met bas une masse de chair informe à laquelle, par l'unique secours de sa langue, elle imprime le caractère et la ressemblance de son espèce. Ne voyez-vous pas aussi le Verbe façonner le païen qui se convertit, et l'arracher à sa vie sauvage, jusqu'à ce que cette rude nature, enfin apprivoisée, devienne pure comme le bœuf? Tel est encore le sens de cet oracle prophétique :

« Les sirènes me glorifieront, ainsi que les fils des passereaux et tous les animaux du désert. »

Les animaux du désert, c'est-à-dire, du monde, sont réputés im- 498 purs. Le prophète entend par les habitants de ces solitudes les Gentils que la foi n'a point adoucis, dont la vie est abjecte, et que la justice, fille de la loi, n'a point purifiés. Mais, de lauvages qu'ils étaient, transformés par la foi chrétienne, ils deviennent hommes de Dieu, et montent à cette sublime dignité, parce que leur volonté a dès l'abord incliné à la conversion. Dieu parle aux uns par la voie de

l'exhortation ; aux autres qui ont déjà commencé l'œuvre de leur salut, il leur tend la main et les attire à lui.

« C'est lui. en effet, qui est le maitre de tous sans acception de personnes, et qui ne respectant aucune grandeur, parce qu'il a créé les grands et les Gentils, prend un égal soin de tous. »

On lit aussi dans David :

« Si les nations ont été englouties dans le gouffre qu'elles avaient creusé ; si leur pied a été pris dans les filets qu'elles avaient tendus, le Seigneur est l'asile du malheureux, il lui vient en aide à propos aux jours de l'affliction. »

Qu'en conclure, sinon que l'Evangile a été promulgué en temps opportun am oreilles de ceux qui vivaient dans l'affliction ? Voilà pourquoi le Psalmiste dit encore :

« Annoncez ses œuvres parmi les nations, afin qu'elles ne soient pas jugées injustement. »

Quand je vois le Seigneur prêcher l'Évangile aux vivants, afin qu'ils ne soient pas injustement condamnés, comment un motif semblable ne l'aurait-il pas déterminé à évangéliser ceux qui étaient morts avant son avènement ?

« Oui, le Seigneur est juste ; il aime la justice ; son visage est tourné vers ceux qui ont le cœur droit ; mais celui qui chérit l'iniquité se hait lui-même. »

Si donc toute chair qui avait péché périt sous les eaux du déluge, instruite et châtiée à la fois par cette grande leçon, il faut croire d'abord que la volonté divine, qui a pour attribut d'opérer et d'instruire, sauve les hommes qui se convertissent (9). 499 De plus, l'âme, substance dite incorporelle, ne pourrait, à cause de la subtilité de son essence et de l'immatérialité de ses principes, se trouver en aucune sorte affectée par l'eau, élément grossier et palpable. Mais, si quelques parties de l'âme ont pu s'épaissir sous l'action du péché, elle se dépouille de cette rouille

étrangère, en même temps que de l'esprit charnel *dont les détirs combattent les siens*.

Le chef de ceux qui professent la communauté en toutes choses (10), Valentin, a dit textuellement, dans son homélie de l'*Amitié* :

« La plupart des maximes renfermées dans les livres publics, se trouvent dans les Écritures de l'Église de Dieu. Car le cri de la conscience est universel (11). La loi qui est écrite dans le cœur de chaque homme est le Verbe (12) du Bien-Aimé, qui est chéri de ce Bien-Aimé, et qui lui rend sa tendresse. »

Soit donc que Valentin appelle livres publics, les textes sacrés des Juifs, ou les traditions des philosophes, toujours est-il qu'il admet le genre humain indistinctement à la participation de la vérité.

Isidore, aussi, disciple et fils de Basilide, s'exprime comme il suit dans le premier livre de son *Exégèse* sur le prophète Parchor :

« S'il en faut croire les Athéniens, le génie qui accompagnait constamment Socrate lui révéla plusieurs choses importantes. Aristote veut que chaque homme ait un génie particulier qui ne le quitte jamais pendant toute la durée de son séjour dans le corps mortel. Il a dérobé cette doctrine aux prophètes pour introduire ensuite le larcin dans ses écrits, mais en cachant la source où il avait puisé. »

Dans le second livre du même ouvrage, 500 le même Isidore ajoute :

« N'allons pas nous imaginer que les doctrines particulières aux élus aient été professées d'avance par quelques philosophes. Ils n'ont pas le mérite de l'invention ; ils n'ont fait que les dérober aux prophètes : puis on les met sur le compte de celui qui leur paraissait le plus sage. »

Et plus loin :

« Ceux qui aspirent à la philosophie véritable devraient apprendre à mon avis ce que signifient le chêne ailé (13), et le manteau de diverses couleurs qu'il figure, allégories que Phérécyde transporta de la prophétie de Cham (14) dans sa Théologie. »

CHAPITRE VII.

Quelle est la véritable sagesse et le maître qui nous l'enseigne

Nous l'avons déjà déclaré dès le commencement de cet ouvrage, le sujet que nous traitons n'est pas le plan de conduite enseigné par chaque secte particulière, mais bien la philosophie réelle, la sagesse vraiment industrieuse, et d'où naît l'expérience des choses de la vie. La sagesse, telle que nous l'entendons, est la connaissance pleine et solide de ce qui concerne Dieu et l'homme, espèce de compréhension inébranlable qui embrasse le passé, le présent, et l'avenir. Elle remonte au Seigneur qui nous l'a transmise soit par sa présence au milieu des hommes, soit antérieurement par le ministère de ses prophètes, et elle est indestructible de sa nature, parce qu'elle est la fille 501 du Verbe. Voilà pourquoi encore, révélée par le Verbe, elle se confond avec la vérité elle-même. La sagesse a deux aspects divers : ici, incréé, éternelle ; là, bornée à notre utilité pendant le temps. Ici, une et toujours la même ; là, multiple et revêtant plusieurs formes. Ici, immuable dans son impassibilité; là, susceptible d'être agitée par les passions ; ici, parfaite et consommée ; là, incomplète et indigente.

Telle est la sagesse que convoite ardemment la philosophie qui se propose pour but le bien de l'âme, la droiture du langage et la pureté des mœurs, philosophie toujours éprise de la sagesse, et marchant à sa conquête à travers mille efforts. Nous, Chrétiens, nous nommons philosophes, les zélateurs de la sagesse qui a tout créé, qui a tout enseigné, qu'est-ce à dire ? les zélateurs de la connaissance du fils de Dieu. Les Grecs, au contraire,

prostituent le nom de philosophes à ceux qui disputent sur la vertu. La philosophie est l'accord d'une vie sans tache avec les dogmes irrépréhensibles qui appartiennent à chaque secte, aux sectes philosophiques bien entendu, et qui, après avoir été dérobés au trésor divin des traditions barbares, ont été recouverts des ornements de la Grèce. Les Grecs, en effet, ont pillé les uns, ont mal compris les autres. Tantôt ils ont parlé sous le souffle d'une inspiration divine, mais sans reproduire la sainte parole dans son intégrité ; tantôt ils ont été soutenus par les conjectures et le raisonnement, mais là encore ils ont failli. A les entendre cependant, ils possèdent la vérité tout entière; nous soutenons, nous, qu'ils n'en possèdent qu'une partie, car au-delà de ce monde présent, que savent-ils ? Rien. Voyez la géométrie et la peinture ! Elles reproduisent l'une et l'autre, la géométrie, les mesures, les grandeurs et les figures dont elle s'occupe bien qu'elle les trace sur âne surface plane ; la peinture, les monuments et les paysages. Cette dernière imite l'aspect des objets extérieurs en disposant ses lignes selon les lois de la perspective. Grâce à d'ingénieux procédés, les éminences, les cavités, les surfaces planes sont fidèlement rendues eu sorte que tel objet semble former une saillie, tel autre s'enfoncer, tel autre se détacher du niveau de la plaine. Il en est ainsi des philosophes : ils imitent la vérité [502] comme la peinture les objets extérieurs. Mais un amour immodéré de soi-même est partout une cause d'erreur et de chute. Il faut donc, au lieu de rechercher la vaine gloire et l'estime des hommes par un égoïsme insensé, travailler à joindre la prudence à la sainteté par amour pour Dieu. Prendre ce qui est particulier pour ce qui est général, accorder le commandement à ce qui doit servir, c'est s'égarer loin de la vérité et ne pas comprendre ces paroles de David quand il confesse son péché :

« Je mangeais la cendre comme du pain. »

L'amour de soi, et l'orgueil, voilà l'erreur qui le captivait, voilà la cendre dont il se nourrissait.

Si ces principes sont incontestables, la connaissance et la science s'apprennent ; si elles s'apprennent, il y a nécessité de chercher un maître qui les enseigne. Aussi Cléanthe se déclare-t-il le disciple de Zénon; Théophraste, celui d'Aristote; Métrodore, celui d'Epicure ; Platon, celui de Socrate. Arrivé à Pythagore, à Phérécyde, à Thalès et aux premiers sages, je m'arrête et je me demande quel a été leur instituteur. Vous aurez beau me nommer les Égyptiens, les Indiens, les Babyloniens, ou les mages eux-mêmes, je ne cesserai de vous demander : Quel a été le maître de ces derniers? De chaînon en chaînon je vous conduirai à travers les siècles jusqu'aux premiers hommes, et là, je renouvelle ma question : quel a été leur maitre ? Ils n'ont pas été instruits par des hommes ; on ne leur avait encore rien enseigné. Ils n'ont pas été instruits par des anges : la substance angélique n'est point en harmonie avec l'organisation de l'homme. Les habitants du ciel n'ont point une langue pour parler, comme l'homme a des oreilles pour entendre. Tout ce qui concourt à la formation de la voix, les lèvres et les parties qui les avoisinent, le gosier, la trachée-artère, la poitrine, la respiration, l'air qui est frappé, ils n'ont rien de tout cela. Ne venez pas me dire davantage que Dieu s'exprime par la voix, lui que son impénétrable sainteté sépare des archanges eux-mêmes. D'ailleurs nos traditions nous apprennent que la vérité a été communiquée aux anges et à leurs chefs, par la voie de l'enseignement, puisqu'ils ont été créés comme nous. Il nous faut donc 503 planer encore au-dessus des trônes et des dominations pour découvrir quel a été leur maître. Or, comme il n'y a qu'un seul être qui n'ait pas été engendré, à savoir le Dieu tout-puissant, il n'y en a dès lors qu'un seul qui ait été engendré le premier,

« par lequel toutes choses ont été faites, et sans lequel n'a été fait rien de ce qui a été fait. »

— Car il n'y a vraiment qu'un seul Dieu,

« et c'est lui qui a fait le commencement de toutes choses, »

dit Pierre, désignant par le mot de commencement, le fils premier-né, et pénétrant ainsi toute la profondeur de ces paroles :

« Dans le commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

Tous les prophètes proclament ce premier-né sous le nom de Sagesse ; il est le docteur de tous les êtres créés ; il est le conseiller du Dieu qui a tout prévu dans sa prescience. Des hauteurs du ciel, et depuis le berceau du monde, il instruit et perfectionne de diverses manières et en diverses occasions. Voilà pourquoi il a été dit si justement :

« N'appelez sur la terre personne votre maître. »

Comprenez-vous maintenant d'où sont venus à la véritable philosophie les éléments qui la constituent, bien que la loi ne soit que l'image et l'ombre de la vérité? car la loi n'est qu'à l'ombre de la vérité. Les Grecs, au contraire, dans l'exaltation de leur orgueil, proclament docteurs quelques hommes. Il n'en est rien,

De même que le principe de toute paternité remonte à Dieu le créateur, de même aussi remonte à notre Seigneur l'enseignement de tout ce qui est bon et honnête, la doctrine qui justifie et qui aide en nous, par une assistance non interrompue, le développement de la justification. Qu'il se rencontre des hommes qui, loin de cultiver les semences de la vérité, transmise à leur intelligence d'une manière ou d'une autre, les confient à un sol infécond et sans rosée, on les étouffent sous le luxe des mauvaises herbes, nouveaux Pharisiens indociles à la loi, et mêlent d'une main furtive les doctrines de l'homme aux traditions de Dieu, la faute de cet

égarement n'est pas au maître : elle retombe tout entière sur ceux qui ont fermé les oreilles avec une obstination volontaire. Mais ceux qui ont cru à l'avènement du Seigneur et a l'accomplissement 504 des Écritures, possèdent la connaissance de la loi, comme aussi les philosophes sont conduits par l'enseignement du Seigneur à la connaissance de la véritable philosophie.

« Les paroles du Seigneur, en effet, sont des paroles pures, un argent éprouvé par le feu, séparé de la terre qui s'y mêlait, et purifié jusqu'à sept fois ; »

qu'est-ce à dire ? sinon que le juste est éprouvé comme un argent souvent purifié, le juste, monnaie du Seigneur et marqué au coin de la royale effigie. On pourrait adopter aussi le sens de Salomon qui déclare que

« la langue du juste est un argent éprouvé par le feu, »

voulant dire par-là que la doctrine, éprouvée et reconnue sage, doit être acceptée avec éloge, quand elle a été souvent purifiée de tout mélange terrestre, en d'autres termes, quand l'âme, initiée aux mystères de la connaissance, s'est sanctifiée de diverses manières en s'abstenant de toutes les ardeurs de la terre. Le corps dans lequel cette âme, habite reçoit aussi sa sanctification, quand il est consacré spécialement à l'hôte qu'il renferme avec l'inviolable pureté d'un sanctuaire. La première purification par laquelle doit passer l'âme pendant tout le temps qu'elle anime le corps, consiste à s'abstenir de tout mal. Cette purification n'est pas la perfection, comme quelques-uns le prétendent ; elle n'est que la perfection des fidèles vulgaires, qu'ils soient Juifs ou Gentils. Mais la justice du Gnostique, regardant par delà ce que les autres appellent la perfection, s'élève jusqu'à l'accomplissement de tout ce qui est bien; et quand la suréminente justice du Gnostique est parvenue à ce degré, semblable à Dieu, sa perfection demeure établie dans l'immuable habitude du bien. Car les

enfants d'Abraham, qui servirent Dieu furent les *appelés* ; mais les enfants de Jacob sont les élus pour avoir supplanté le mal.

Si donc nous entendons par la sagesse le Christ lui-même, et par son opération, celle qui s'exerça par l'intermédiaire des prophètes, dont les écrits renferment pour nous les Véritables lumières, de même que le Christ les communiqua personnellement aux saints apôtres, assurément la connaissance est dès lors la sagesse, puisqu'elle est la science parfaite et la compré- 505 hension infaillible du passé, du présent et de l'avenir. Parfaite et infaillible, qui le lui contestera ? Elle est transmise et révélée par le fils de Dieu. Et s'il est vrai de dire que la contemplation est le but du sage, ajoutons que cette contemplation secondaire, qui est encore celle des philosophes, aspire, mais inutilement, à la science de Dieu. Elle ne la possède véritablement qu'au jour où elle est introduite par l'initiation chrétienne au sens des oracles prophétiques, qui lui sont annoncés, s'élevant de la sorte à l'intelligence de ce qui est, de ce qui sera, de ce qui a été. Cette même connaissance supérieure est celle qui, transmise par succession et sans le secours d'aucun écrit, à quelques hommes de l'apostolat, est descendue par cette voie jusqu'à nous.

Il faut donc nous exercer à la connaissance, ou, si l'on veut, à la sagesse, pour asseoir notre âme dans une éternelle et immuable contemplation.

CHAPITRE VIII.

La philosophie, quoique l'apôtre la rabaisse en comparaison de la lumière plus parfaite de l'Évangile, ne laisse pas d'être une connaissance donnée par Dieu.

Paul aussi, dans ses épitres, parait faire grâce à la philosophie; mais il ne veut pas que le fidèle, élevé jusqu'au faite de la *gnose*, redescende de ces hauteurs vers la

philosophie de la Grèce, qu'il désigne allégoriquement par *les éléments de la science de ce monde,* science élémentaire, en effet, doctrine préparatoire à celle de la vérité. Écoutons-le parlant aux Hébreux qui abandonnaient la foi pour incliner aux prescriptions de Moïse :

« Est-il encore besoin de vous apprendre quels sont les premiers éléments de la parole de Dieu ? Êtes-vous dégénérés à ce point, qu'il ne faille vous donner que du lait et non une nourriture solide ? »

Il écrit également aux Colossiens, qui se détournaient des Grecs :

« Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines subtilités, selon les traditions des hommes, selon les éléments de la science de ce monde, et non selon le Christ. »

Qu'est-506 ce à dire? prenez garde que la séduction de quelque docteur ne vous précipite de nouveau dans la philosophie, qui n'est qu'une science élémentaire.

— La philosophie, inventée par les Grecs, est fille de l'intelligence humaine, me dit-on ! Je réponds avec les Écritures sacrées que l'intelligence est un don de Dieu. Le Psalmiste, en effet, la regarde comme le présent le plus précieux et l'implore en ces termes :

« Je suis votre serviteur : donnez-moi l'intelligence. »

David ne sollicite-t-il pas ailleurs les attributs multiples de la connaissance?

« Enseignez-moi, dit-il, le bien, la discipline, et la connaissance, parce que j'ai cru à votre parole ! »

N'est-ce pas confesser à haute voix que les deux Testaments sont investis de la plus décisive autorité, et que Dieu ne les accorde qu'à ses enfants les plus chers ? Ailleurs le Psalmiste s'écrie encore :

« Vous n'avez point agi ainsi, Seigneur, pour toutes les nations ; vous ne leur avez pas manifesté vos décrets. »

Ces mots, *vous n'avez point agi ainsi*, annoncent que le Seigneur *a agi,* mais non de cette manière. Cet adverbe, *ainsi*, n'est donc placé là que pour établir une comparaison d'infériorité par rapport à l'auguste prérogative dont nous avons été honorés. Le prophète, en effet, pouvait bien exprimer la même pensée sans y ajouter le mot *ainsi*. Pierre dit dans les Actes des Apôtres :

« En vérité, je crois que le Seigneur ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation, quiconque le craint et pratique la justice, lui est agréable. »

Ça n'est pas dans un temps restreint que Dieu ne fait point acception des personnes, c'est de toute éternité, puisque sa bienfaisance, éternelle comme lui, ne se concentre ni dans certains lieux, ni sur la tête de quelques personnes seulement ; ni partielle, ni exclusive.

« Ouvrez-moi les portes de la justice, dit encore le Psalmiste, j'entrerai par elles et je célébrerai le Seigneur. Voilà la porte du Seigneur ; c'est là que les justes entreront. »

Barnabé va nous expliquer les paroles du prophète :

« Parmi les nombreuses portes qui s'ouvrent devant nous, celle qui conduit à la justice conduit en même temps à Jésus-Christ : bienheureux ceux qui entreront par cette 507 porte (15) ! »

La même pensée se retrouve dans les paroles suivantes du Psalmiste :

« Le Seigneur est sur une grande abondance d'eaux ; »

d'où il résulte non-seulement que les Testaments diffèrent, mais aussi qu'il y a diversité dans les doctrines qui conduisent à la justice, soit parmi les Grecs, soit parmi les

Barbares. Mais voilà que le roi-prophète, rendant témoignage à la vérité, s'écrie avec indignation :

« Pécheurs, tombez dans l'enfer, et vous aussi nations qui oubliez Dieu ! »

Oui, elles oublient le Dieu dont elles gardaient la mémoire auparavant ; et ce Dieu qu'elles connaissaient, avant de l'oublier, aujourd'hui elles le négligent.

Les Gentils possédaient donc sur Dieu quelques notions confuses et obscures : le fait nous semble établi.

Il faut toute fois que le Gnostique ait recueilli une ample provision de connaissances. Et puisque les Grecs répètent, d'après l'opinion de Protagoras, que la dialectique doit toujours avoir un argument à opposer à un autre argument, il convient de savoir répliquer.

« Celui qui parle tant, dit l'Écriture, n'écoutera-t-il pas à son tour? »

— « Or, qui donc comprendra les paraboles du Seigneur, sinon le sage qui possède la science et qui chérit le Seigneur ? Que tel se montre le fidèle. A lui d'expliquer les mystères de la connaissance ; à lui de séparer habilement la vérité d'avec le mensonge ; à lui d'être admirable dans ses œuvres, et chaste dans son corps et dans son esprit ! Car il doit être d'autant plus humble qu'il paraît plus grand, dit Clément dans son épitre aux Corinthiens. »

Il doit enfin se mettre à même de pouvoir obéir à ce précepte :

« Arrachez-les uns du milieu des flammes, et reprenez les autres avec discernement. »

La destination spéciale de la serpe est sans doute de tailler la vigne ; mais elle nous sert aussi à élaguer les sarments qui s'embarrassent, et à couper les ronces qui, croissant autour du ceps, forment une barrière impénétrable. 508 Ces diverses opérations se rapportent au but principal.

Appliquons à l'homme cette comparaison. Quoique sa fin dernière soit de parvenir à la connaissance de Dieu, il ne laisse pas néanmoins de s'adonner à l'agriculture, à la géométrie, à la philosophie. De ces trois sciences, l'une lui est nécessaire pou vivre, l'autre lui apprend à bien vivre ; la troisième lui explique ce qui appartient au domaine de la démonstration.

— Mais la philosophie nous est venue du démon, s'écrient ici quelques uns !

« Eh bien ! l'Écriture leur répond que Satan même se transforme quelquefois en ange de lumière. » Pourquoi cette transformation ? Évidemment dans le but de prophétiser. S'il prophétise comme un ange de lumière, la vérité sort donc de a bouche. Si ses prophéties portent le caractère de l'ange et de la lumière, elles sont donc utiles, puisqu'il revêt la ressemblance du bien, quoique au fond il ne soit qu'un apostat et qu'un rebelle. Par quel artifice réussirait-il à nous tromper, s'il n'attirait d'abord à lui, par l'éclat de la vérité, l'homme désireux d'apprendre, pour l'entrainer ensuite furtivement au mensonge? D'ailleurs le démon connait la vérité. Impuissant à la saisir dans toute son intégrité peut-être, toujours est-il qu'elle ne lui est pas étrangère. La philosophie n'est donc pas un mensonge, quoique le voleur et le fourbe ne disent la vérité qu'en mentant à eux-mêmes et sous les dehors du bien. Il ne faut donc pas condamner aveuglément et d'avance, en haine de celui qui parle, les discours qu'il profère, mais il convient, et la précaution est nécessaire vis-à-vis de ceux que l'on nous donne aujourd'hui pour prophètes, il convient d'examiner si c'est là le langage de la vérité.

Affirmer avec l'opinion commune que tout ce qui est indispensable et utile à la vie nom vient de Dieu, assurément ce n'est pas risquer de nous tromper; ou plutôt nous serons vrais quand nous dirons que la philosophie fut accordée aux Grecs comme un Testament qui leur était

propre : fondement préparatoire sur lequel devait s'élever l'édifice de la philosophie chrétienne, quoique les philosophes ferment volontairement les yeux à la lumière, soit par dédain [509] pour les doctrines des Barbares, soit par crainte de la mort que les lois civiles tiennent toujours suspendue sur la tête des fidèles. Mais la main, accoutumée à répandre l'ivraie, en a semé dans la philosophie grecque comme dans la philosophie barbare. De là, les hérésies qui ont surgi parmi nous concurremment avec le bon grain. De là, les doctrines impies d'Épicure, la volupté devenue le souverain bien, et les mille extravagances que les sophistes mettent en circulation sous le nom de la philosophie grecque, fruits adultères de cette divine agriculture que Dieu donna aux Grecs. Les voilà, ces doctrines sensuelles et orgueilleuses que l'apôtre appelle la sagesse du siècle, parce qu'elles n'enseignent que les frivolités de ce monde, bornant à lui toutes leurs pensées, dépendantes par-là même et soumises à l'empire des *princes de ce monde*. C'est ce qui rabaisse la philosophie grecque au rang d'une science partielle et incomplète. Elle n'est qu'un premier échelon vers la science consommée qui vit loin de cette terre, dans le monde perceptible à la seule intelligence, et s'occupe de ces choses plus spirituelles encore, « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, dont le cœur de l'homme n'a jamais conçu la pensée, » avant que le maitre ne les eût expliquées, et n'eut dévoilé aux légitimes héritiers de l'adoption divine d'abord le Saint des saints, puis progressivement des mystères plus vénérables encore.

Nous osons même avancer, car la foi qui s'appuie sur la connaissance s'élève jusque-là, que le véritable Gnostique n'ignore rien, et qu'il embrasse dans sa ferme et inébranlable compréhension tout ce qui demeure inexplicable à notre intelligence et appartient à la science surnaturelle. Tels furent Jacques, Pierre, Jean, Paul, et tous les autres apôtres. Les prophéties, en effet, contiennent tous

les mystères de la Gnose, puisque le Seigneur, après les avoir placées sur les lèvres des prophètes, les expliqua lui-même aux apôtres. La connaissance n'est-elle donc pas une faculté de l'âme raisonnable, à l'aide de laquelle nous inscrivons notre nom dans le livre de l'immortalité ? L'âme prend son essor sur deux ailes, la connaissance et le désir. Le 510 désir est une impulsion qui suit l'acquiescement. Considérez, en effet, celui qui se porte vers une action quelconque : la connaissance a précédé l'acte; puis est venu le désir. Il y a quelque chose encore à envisager. Puisqu'on apprend ayant d'agir, car il est nécessaire à l'être qui agit librement d'apprendre ce qu'il veut faire, avant de se déterminer ; puisque la connaissance succède à l'étude, le désir à la connaissance, et l'action au désir, il résulte de là que le principe et le moteur de toute action raisonnable, c'est la connaissance. Nous avons donc raison de nommer la connaissance, la faculté dominante de l'âme, celle qui la caractérise essentiellement, puisque, en réalité, le désir et la connaissance sont des mouvements vers ce qui est Il résulte de la que la connaissance, proprement dite, est une manière d'être dans laquelle l'âme contemple soit un objet, soit quelques objets, ou même si elle est parfaite, l'ensemble de tout ce qui existe. Je sais bien qu'au dire de quelques-uns le sage est convaincu qu'il y a des choses incompréhensibles, et que tout ce qu'on en peut comprendre, c'est qu'elles sont incompréhensibles. Intelligence vulgaire ! Étroit horizon des paupières débiles ! Ce sage à vue courte confesse de la sorte qu'il y a des choses incompréhensibles. Mais le véritable Gnostique, le Gnostique dont je parle, comprend là où l'intelligence des autres est en défaut, bien persuadé qu'il n'y a rien d'incompréhensible pour le fils de Dieu, conséquemment qu'il n'est rien qu'on ne puisse apprendre. Comment s'imaginer que celui qui endura la Passion par amour pour l'humanité, lui ait dérobé un seul point de ce qui constitue l'enseignement de la connaissance ? La foi elle même devient donc une ferme et invincible démonstration,

puisque la vérité est inséparable d'une doctrine que Dieu nous a transmise. Désirez-vous de plus l'expérience et les lumières ? Le disciple de la sagesse « connait le passé, conjecture l'avenir, déjoue les subtilités de la parole, comprend les discours énigmatiques, prévoit les signes, les prodiges, les événements. »

CHAPITRE IX.

Le vrai Gnostique est entièrement libre de toutes les perturbations de l'âme.

Le privilège du véritable Gnostique, c'est de n'être assujetti qu'aux besoins dont l'entretien du corps réclame l'indispensable satisfaction, tels que la faim, la soif et les autres affections de même nature. Soutenir que dans le Sauveur le corps, en tant que corps, exigeait, pour sa propre conservation, les soins divers par lesquels nous alimentons notre vie, serait une assertion ridicule. Le Rédempteur mangeait, non pour soutenir son corps qu'entretenait et conservait une vertu divine, mais pour ne pas inspirer à ceux qui l'approchaient la pensée qu'il n'était qu'une vaine et fantastique apparition, comme l'ont proclamé plus tard quelques sectaires. Mais, dans le fond, il était inaccessible à toute passion humaine, sans trouble, sans agitation, supérieur au plaisir comme à la douleur. Quant aux apôtres, après avoir étouffé la colère, la crainte, et le désir par la doctrine du Seigneur et les trésors les plus abondants de la connaissance, ils parurent ignorer, depuis la résurrection de leur maitre, jusqu'aux mouvements intérieurs qui semblent les plus innocents, tels que la hardiesse, l'émulation, la joie et le désir, établis dans une immuable tranquillité d'âme dont ils ne sortaient plus, étrangers à toute perturbation, et livrés à la constante pratique du bien. Sans doute, les impulsions précédentes n'ont rien de condamnable lorsque la raison les tempère et les dirige. Toutefois, elles ne peuvent trouver place dans l'âme du Chrétien parfait. A quoi

lui servirait la hardiesse ? La vie ne pouvant amener pour lui aucun événement formidable, ni la tribulation aucune angoisse qui l'arrache à l'amour du Seigneur, le Chrétien parfait conséquemment n'est jamais en péril. Que ferait-il de l'allégresse? Il ne tombe jamais dans la douleur, soutenu pur la conviction que tout est bien. Jamais il ne s'irrite. Qui pourrait soulever les flots de la colère dans celui 512 qui aime toujours Dieu, qui n'a de pensées que pour Dieu, et par conséquent ne saurait haïr aucune des créatures de Dieu? Le sentiment de l'émulation ! il lui est inconnu. Que lui manque-t-il pour sa complète assimilation avec ce qui est bon et beau ? Il ne ressent pour qui que ce soit cette affection vulgaire qu'on nomme amitié ; il chérit le Créateur dans la créature. Loin de lui le désir et la convoitise ! Il possède tous les trésors, du moins tous les trésors de l'âme, puisque, par la charité, il vit dans le commerce du Bien-Aimé, auquel il est déjà uni par l'élection, resserrant encore par une pratique assidue les doux liens de cette intimité, et heureux de l'abondance de tous les biens. Tels sont les motifs pour lesquels il s'efforce de fermer son cœur à toutes les passions humaines, à l'exemple de son divin maître. En effet, il est tout intelligence le Verbe de Dieu par lequel les rayons de l'intelligence se reflètent dans l'homme seul. C'est envisagé sous cet aspect, que l'homme de bien s'élève, par son âme, jusqu'à la forme et à la ressemblance de Dieu, et que Dieu est semblable à l'homme, puisque la forme de l'un et de l'autre est l'intelligence, attribut qui nous distingue et nous caractérise. J'en conclus que pécher contre l'homme, c'est commettre un véritable sacrilège et faire acte d'impiété.

— J'entends ici qu'on avertit complaisamment le Gnostique d'épargner au fond de lui-même la colère et la hardiesse, parce que, sans le secours de ces deux auxiliaires, il ne pourra ni s'exciter contre l'ennemi, ni opposer un front invincible aux assauts de la tribulation. Si

vous étouffez en lui le désir, ajoutet-on, il se laissera écraser par la douleur et sortira honteusement de la vie. Cette flamme une fois éteinte, il ne sentira même plus cette noble ambition qui tient en haleine l'homme de bien. En effet, si toute union avec la vertu ne s'opère que par le désir, comment pouvez-vous demander à celui qui fait effort vers la vertu de rester libre de toute affection intérieure?

— Objection frivole et puérile I Ceux dans la bouche de qui elle se trouve paraissent ignorer l'essence divine de la charité. La charité n'est pas un désir, c'est une tendre et sainte union 513 qui replace le vrai Gnotisque dans l'unité de la foi, sans les conditions intermédiaires de temps et de lieu. Celui qui, par la charité, est déjà investi des biens qu'il possédera un jour, parce qu'il a embrassé l'espérance par la vertu gnostique, n'a plus rien à désirer, puisqu'il jouit d'avance, autant qu'il est en lui, de tous les trésors qu'on peut désirer. Faut-il s'étonner ensuite que l'âme où la connaissance est unie à la charité, se maintienne toujours dans une inviolable immutabilité ? L'ardeur jalouse de ressembler à ce qui est beau ne tourmente pas davantage le Gnostique : la charité le revêt de la beauté même. A quoi bon l'aiguillon du désir et les emportements de la hardiesse pour celui qui, inscrit par l'amour au nombre des amis de Dieu, s'unit par la charité à un Dieu dont n'approche jamais la plus légère altération ? Vous comprenez maintenant pourquoi nous retranchons de l'âme du Gnostique jusqu'à l'apparence de l'émotion et du trouble. La connaissance produit l'exercice, l'exercice amène la manière d'être, ou la disposition ; la disposition engendre à son tour l'absence de tous les mouvements désordonnés, et non pas seulement l'empire sur ces mouvements. Quel est le secret de ce calme inaltérable? On ne l'obtient qu'en coupant le désir jusque dans ses dernières racines.

Ne parlez pas non plus au Gnostique de ces impulsions intérieures que l'on préconise vulgairement comme des

biens, impulsions qui ne ressemblent que trop aux passions et en ont le trouble, je veux dire, la joie qui est voisine du plaisir, la tristesse qui est voisine de la douleur, la circonspection qui se rattache à la crainte, la vivacité qui touche à la colère. Le Gnostique ne s'arrête point aux éloges que l'on donne à ces prétendus biens. Il est impossible à l'homme qui s'est élevé par la charité jusqu'à la perfection et qui nourrit ses insatiables désirs des éternelles délices de la contemplation, de s'abaisser encore aux misérables joies de la terre. Vous lui demandez de redescendre de ces hauteurs pour jouir des biens de ce monde. Mais il est déjà entré « dans la lumière inaccessible, » non pas de fait, puisque les temps et les lieux l'en séparent encore, [514] mais en vertu de cette charité toute intelligente, que le divin rémunérateur récompense par le céleste héritage et par la réintégration parfaite, réalisant ainsi pour le Gnostique les dons que celui-ci a choisis, et, pour ainsi dire, reçus d'avance par la charité. N'est-il pas vrai qu'emporté vers Dieu sur les alles de l'amour, le Gnostique, bien que son enveloppe charnelle demeure encore sur la terre, s'il ne se dégage pas entièrement des liens de cette vie, cela lui est défendu, soustrait du moins son âme à l'influence des passions, quoi de plus légitime ! et vit libre sur la ruine de toutes les convoitises ? Le corps, il ne s'en sert plus. Il lui permet seulement d'user des choses qui sont nécessaires à sa conservation, afin de n'en point occasionner la ruine.

Allez donc parler encore de courage à cet homme tout spirituel qu'aucun danger ne peut assaillir, puisqu'absent d'ici-bas, il est déjà tout entier avec l'objet de son amour. A quoi loi servirait la tempérance ? Il n'en a pas besoin. L'exercice de cette vertu atteste les assauts des désirs qu'il faut vaincre ; il la laisse par conséquent à l'homme qui, au lieu d'être entièrement pur, lutte encore contre les passions. Le courage n'est une arme que contre la crainte et la pusillanimité. Mais est-il convenable que l'ami de Dieu, celui

que Dieu a prédestiné avant la création du monde pour être inscrit dans la grande adoption des enfants, soit battu par les coups de la crainte et de la volupté, uniquement occupé a réprimer les perturbations de l'âme ? Je ne crains pas de le dire bien haut : de même qu'il est prédestiné par ce qu'il fera et par le but auquel il doit atteindre, de même il se prédestine personnellement par la connaissance et l'amour de son Dieu. Il n'embrasse point l'avenir par des conjectures incertaines, à la manière de la plupart des hommes dont la vie est une longue incertitude ; mais les Lumières de la foi et de la connaissance éclairent pour lui ce qui est obscur pour les autres : la charité qui l'anime lui rend l'avenir déjà présent. Car il croit, et par les oracles des prophètes, et par le mystère de l'Incarnation, aux paroles d'un Dieu qui ne trompe pas. Ce qu'il a cru, il le possède, et le don de la promesse est entre ses mains. En effet, l'auteur 515 de la promesse étant la Vérité elle-même, et dès lors bien digne de foi, le Chrétien parfait a d'avance recu la réalisation de la promesse, par la certitude où il est qu'il la recevra infailliblement. Or, celui qui a la conscience que son état est la ferme compréhension de l'avenir, devance ce même avenir par l'ardeur de la charité. Aussi ne demande-t-il à Dieu aucun des biens d'ici-bas. Il a l'inébranlable persuasion qu'il obtiendra les trésors véritables. Toutes ses prières sont pour que Dieu lui conserve cette foi qui réalisera ses vœux ; il souhaite en outre que le plus grand nombre possible de fidèles soient semblables à lui pour accroitre la gloire de Dieu, qui éclate surtout par la connaissance. Car quiconque ressemble au Sauveur, autant du moins qu'il est permis à la nature humaine d'en approcher, par l'accomplissement irréprochable des divins préceptes, est luimême une sorte de Sauveur. C'est là honorer Dieu par la véritable justice, celle des actions et de la connaissance. Le Seigneur n'attend pas la prière de ce digne serviteur.

« Demande, lui dit-il, et je ferai ; forme un vœu, et je l'accomplirai. »

En général, l'immutabilité ne peut prendre pied, ni s'asseoir dans la perpétuelle mobilité. Si ce principe est vrai, la faculté à laquelle appartient l'empire, livrée à de continuels changements, perd son équilibre, et la puissance de se constituer. Je vous le demande, sur ce terrain toujours remué par le ohoc des objets extérieurs, comment parvenir à se constituer et à s'asseoir ; en an mot, comment s'affermir dans la possession de la connaissance ?

Au dire des philosophes eux-mêmes, les vertus sont des manières d'être, des dispositions intérieures, des sciences. La science n'est pas innée dans l'homme : elle est fille de l'éducation, et des relations réciproques. Pour se livrer à nous, elle réclame, dès l'origine, les soins, la culture, et les progrès dn disciple. On ne la possède et on ne s'y affermit d'une manière constante que par une méditation assidue. Il en va de même de la science divine. Quand elle est consommée dans l'intelligence des saints mysteres, la charité l'assied sur un fondement indestructible. En effet, parvenu à cette hauteur, non-seule- 516 ment le Chrétien comprend la cause première, et la cause qui a été engendrée par elle, immuable dans ses convictions, parce qu'elles reposent sur des raisons péremptoires, inébranlables; il a de plus appris de la bouche de la Vérité même sur le bien, sur le mal, sur la création, et, pour le dire en un mot, sur tout ce qu'a révélé le Seigneur, la vérité la plus complète depuis l'origine du monde jusqu'à sa destruction. Que lui importent les probabilités ou les arguments les plus nécessaires de la Grèce ? Il se garde bien de leur accorder plus d'estime qu'à la vérité. Le langage du Seigneur, obscur pour les autres, est lumineux pour lui. C'est ainsi que lui a été transmise la connaissance universelle ; car les oracles de nos saints livres enseignent l'avenir tel qu'il sera, le présent tel qu'il est, le passé tel qu'il a été.

Dans le domaine de la science qui procède par démoustrations, le Gnostique l'emportera par ses lumières sur tous les autres ; la palme lui restera dans toutes les questions du bien et de l'honnête. L'esprit incessamment tourné vers les objets perceptibles uniquement à l'intelligence, c'est d'après ces divins archétypes qu'il réglera sa marche à travers les choses humaines, à peu près comme ces navigateurs qui interrogent l'étoile avant de lancer le navire. Il est toujours prêt à faire le bien ; il s'élève au-dessus des revers qui peuvent troubler l'âme. Fautil endurer quelque tribulation ? Point de témérité dans ses entreprises ; pas un mouvement qui soit en dissonance avec lui-même ou avec l'État; prudent et circonspect, indomptable aux voluptés, soit que la veille, soit que le songe essaie de le corrompre. En effet, accoutumé à un régime sévère et frugal, il est tempérant, dispos avec gravité, n'ayant besoin pour vivre que de ce qui est rigoureusement nécessaire, et ne s'occupant jamais du superflu. Ne lui dites même pas que ce nécessaire a son importance; il l'accepte dans sa juste mesure, comme indispensable au soutien de cette vie matérielle, qu'il partage avec le reste des hommes.

CHAPITRE X.

Il faut s'instruire également dans les sciences humaines, qui sont les auxiliaires de la foi et préparent l'esprit à la perception des choses divines.

La chose vraiment essentielle pour le Gnostique, c'est donc la connaissance. Mais l'estime qu'il a pour elle, l'attache en outre aux sciences qui sont une préparation à la connaissance, et à chacune des quelles il emprunte des armes pour la défense de la vérité. La musique lui enseigne l'harmonie par le rythme mesuré de ses accords. L'arithmétique, avec ses progressions ascendantes ou descendantes, lui apprend les rapports des nombres, et lui explique que la plupart des choses sont soumises à des

proportions numériques. Vient-il à contempler la géométrie dans son essence et ses profondeurs? Il s'accoutume par ces spéculations à concevoir un espace continu, et une essence immuable, différente des corps terrestres. Avec l'astronomie, il monte en esprit au-dessus de la terre, plane dans les régions célestes, suit les astres dans leurs révolutions, les yeux de l'intelligence toujours attachés sur les merveilles divines, sur l'harmonie qui règne parmi elles.; c'est par la contemplation de ces phénomènes qu'Abraham s'éleva jusqu'à la connaissance du créateur. Le Gnostique ne s'arrêtera point là ; il étudiera la dialectique avec ses divisions de genres et d'espèces ; il apprendra d'elle encore à distinguer les êtres, à les isoler mutuellement et il remontera par cette voie jusqu'aux substances premières et simples.

Il en est un bon nombre qui redoutent la philosophie grecque comme les enfants ont peur des fantômes. Nous craignons qu'elle ne nous égare, s'écrient-ils. — Si leur foi, car je n'ose pas dire leur connaissance, est assez débile pour que les raisonnements humains puissent la renverser, eh bien ! qu'elle tombe, et que ces pusillanimes Chrétiens confessent par leur chute qu'ils ne possèdent pas la vérité ; car la vérité assurément est inexpu- 518 gnable : on ne renverse que les opinions fausses. N'est-ce pas après avoir comparé la bonne pourpre avec la mauvaise, que nous déterminons notre choix en faveur de la première? Avouer que l'on chancelle dans ses convictions, c'est déclarer que l'on ne possède ni la pierre de touche du changeur, ni te critérium de la vérité. Et comment cet homme inhabile pourra-t-il s'asseoir au comptoir du banquier, s'il est incapable d'éprouver les pièces qu'on lui présente et de discerner la bonne d'avec la fausse monnaie?

« Le juste ne sera point ébranlé dans l'éternité, »

s'écrie David. Qu'est-ce à dire? Les discours trompeurs, les plaisirs mensongers passeront près de lui sans l'ébranler,

d'où il suit que rien ne pourra l'arracher à l'héritage qui l'attend.

« Quelles que soient les menaces qu'on lui adresse, la crainte n'entrera point dans son cœur. »

Que lui font les vaines calomnies et les fausses opinions qui circulent sur son compte? il ne redoutera pas davantage les artifices d'un discours captieux : n'est-il pas capable de surprendre l'erreur dans ses détours ? n'est-il pas prêt à interroger et à répondre comme il convient? La dialectique, en effet, se dresse comme un rempart qui arrête les sophistes et les empêche de fouler aux pieds la vérité.

« Il faut selon le langage du prophète, que le cœur de ceux qui se glorifient dans le saint nom du Seigneur, et qui cherchent le Seigneur, soit dans l'allégresse. Implorez le Seigneur et sa force. Cherchez sans cesse et par toutes les voies possibles sa présence. »

Car de ce qu'il a parlé « en diverses occasions et de plusieurs manières », il résulte qu'il y a plus d'une manière de le connaître. Le véritable Gnostique, au lieu de regarder comme des puissances directes, les sciences nombreuses qu'il acquerra, n'y verra que des forces auxiliaires, qui l'aideront à s'élever jusqu'à la vérité, en le mettant à même de discerner ce qui est général d'avec ce qui est particulier. La cause de nos erreurs et de nos fausses opinions, il ne l'ignore pas, vient de ce que nous ne savons pas distinguer quels sont les rapports communs des choses et les points qui les séparent les unes des autres. Laisser flotter le langage à travers les objets sans division, ni catégorie, ce sera confondre sans le savoir, le particu- 510 lier avec le général. Avec cette marche irrégulière, il faudra de toute nécessité que l'on s'égare. Au contraire, distinguez les mots, séparez les choses, vous avez répandu la lumière, même sur l'étude des saintes Écritures. Il est indispensable, en effet, de connaître les termes qui ont plusieurs acceptions, et les

termes non moins nombreux qui n'en ont qu'une seule. La justesse et la précision des répliques dépendent de là.

Toutefois il faut bien se garder de consumer son temps dans de stériles investigations. Les sciences humaines ne sont pour le véritable Gnostique que des exercices préparatoires qui l'aident, autant qu'il est possible, non-seulement à monter jusqu'à la vérité et à s'affermir sur cette base inébranlable, mais encore à confondre les sophismes qui conspirent contre la vérité. Il ne doit donc rien ignorer de ce qui appartient aux connaissances, dites encycliques, et à la philosophie grecque. Seulement il ne les étudiera point comme essentielles en elles-mêmes ; il n'y verra qu'un accessoire utile, nécessaire même, selon les temps et les circonstances. Armes du mensonge et du mal entre les mains des artisans de l'hérésie, dans les mains du Gnostique elles serviront à la défense du bien et de la vérité. Ainsi, quoique la vérité renfermée dans la philosophie grecque, ne soit que partielle, cependant elle ne laisse pas d'être une vérité. Pareille au soleil qui, en répandant sa lumière sur les couleurs noire ou blanche, les met chacune en évidence, la vérité grecque réfute les arguments trompeurs des sophistes. La Grèce a donc raison de s'écrier elle aussi :

« Mère des grandes vertus, vérité, reine du monde ! »

CHAPITRE XI.

Le sens mystique des choses divines est renfermé dans les proportions numériques au géométriques et dans les différente modes de la musique.

Nous avons déjà cité l'exemple d'Abraham à l'occasion de l'astronomie ; qu'Abraham nous serve encore d'exemple pour 520 l'arithmétique. A la nouvelle que Loth a été réduit en captivité, le patriarche rassemble 318 de ses serviteurs, nés dans sa maison, surprend les ennemis, et en disperse un nombre considérable. On fait observer que le signe numérique qui représente 300 (T) figure la croix (16) de notre Seigneur; que l'*iota* et l'*éta*, dont le premier équivaut à

10 et le second à 8, signifient le nom du Sauveur. (17) Au point de vue du salut, ceux-là sont les serviteurs et les associés d'Abraham qui, s'étant enrôlés sous l'étendard de la croix et du nom sacré, triomphèrent de l'ennemi qui réduisait en captivité, et des nations infidèles qui 521 marchaient à sa suite. De plus, le nombre 300 est une triade de centaines. On convient généralement que 10 est un nombre parfait de toutes parts. Quant à 8 c'est le premier cube, c'est-à-dire, l'égalité sous toutes les dimensions, longueur, largeur, hauteur. —

« Les jours de l'homme seront de cent-vingt ans, disent les livres saints. »

Or, qu'est-ce que ce nombre ? La somme des quinze premiers nombres ajoutés l'un à l'autre à partir de l'unité. La lune est pleine dans son quinzième jour. Le nombre 120 est en outre triangulaire (18), et se compose premièrement, de la série paire renfermée dans 64, 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, dont l'addition partielle engendre des carrés (19) ; secondement de la série impaire 56, à savoir, des sept nombres pairs à partir de deux, 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, dont l'addition partielle engendre des nombres inégaux (20). Envisagé sous un autre aspect, le nombre 120 se forme de quatre nombres, l'un triangulaire, 15 ; l'autre carré, 25 ; le troisième pentagone (21) 35 ; le 522 quatrième hexagone (22), 45. 5, en effet, est la base de ces quatre nombres polygones. A partir de l'unité, 15 est le cinquième triangulaire, 25, le cinquième carré, et ainsi de suite, de 10 en 10. Or, 25, qui est le cinquième carré, est dit-on le symbole de la tribu lévitique. Le nombre 35 se reproduit par l'addition de cette figure arithmétique, géométrique et harmonique, dont le dernier terme est le double du premier, 6, 8, 9, 12. Interrogez les Juifs; ils vous diront que l'enfant qui naît à sept mois est formé dans l'espace de 35 jours. Quant au nombre 45, on l'obtient par cette figure 6, 9, 12, 18, dont le dernier terme est le triple du premier. C'est

encore pendant un pareil nombre de jours que se forme l'enfant qui vient à neuf mois (23).

Tels sont les exemples qui prouvent l'utilité de l'Arithmétique. La construction du tabernacle, et de l'arche d'alliance nous signalerait les avantages de la géométrie. L'arche et le tabernacle furent élevés sur les plans divins, conformément aux analogies les plus relevées, et d'après le don de l'intelligence, qui nous conduit des objets sensibles au monde invisible, ou pour mieux dire, nous introduit des choses d'ici-bas dans le sanctuaire du Saint des saints. Les poutres équarries montrent que la forme quadrangulaire a pénétré partout, produisant par ses angles droits la sécurité et la stabilité.

« Et la longueur de l'édifice était de trois cents coudées ; sa largeur, de cinquante ; et sa hauteur, de trente ; et le comble se terminait en équerre. » Partant d'une large base pour s'élever en pointe comme une pyramide, il présentait par sa forme le symbole du lieu où l'on est éprouvé et purifié par la flamme. 523 Ces proportions géométriques nous sont offertes comme une sorte d'initiation à l'intelligence des saintes demeures. Les différences qui les séparent sont indiquées par celles qui séparent les nombres mentionnés. Ces nombres, ainsi ordonnés, se décomposent, ou en six parties, — 300 est le produit de 6 fois 50; ou en dix parties, — 300 est encore le produit de 10 fois 30; ou en deux parties inégales, — 50 est la somme de 30 et de 20. Il en est qui aiment mieux voir dans les trois cents coudées (24) le symbole de la croix du Seigneur; les cinquante coudées figureraient l'espérance et la rémission des péchés qui nous est accordée à la Pentecôte (25). Les trente coudées représenteraient la prédication de l'Évangile, parce que le Seigneur commença de le prêcher, dans sa trentième année. Suivant d'autres, la prérogative de ce symbole appartiendrait an nombre 12, parce que tel était le nombre des apôtres. L'édifice se terminait en équerre, ajoute-t-on,

pour montrer que les progrès du juste arrivent de degré en degré jusqu'à l'unité de la foi. »

La table qui était dans le temple avait six coudées, et ses quatre pieds une coudées et demie chacun. La réunion de ces douze coudées représente les douze mois qui accomplissent leur révolution dans le cercle de l'année, et pendant lesquels la terre, servie par les quatre saisons, engendre et mûrit les germes de toutes les productions. La table, selon moi, est l'image de la terre appuyée sur ses quatre pieds, l'été, l'automne, le printemps, l'hiver, avec lesquels marche l'année; aussi la Bible nous dit-elle que la table avait une *bordure ondoyante*, soit pour signifier que tout roule, emporté dans les révolutions du temps, soit peut-être aussi comme image de la terre que les flots de l'océan environnent de toutes parts.

Pour nous convaincre de l'utilité de la musique, appelons en témoignage David, qui, chantre divin et prophète inspiré, célébrait dans ses hymnes cadencés les louanges du Seigneur. Le caractère du mode dorien est l'harmonie; et celui du mode 524 phrygien, le *diatonum*, c'est-à-dire le véhément et l'aigu, selon le langage d'Aristoxène. Or, les accents du psaltérium barbare, où domine une mélodie grave et majestueuse, étant les plus anciens de tous, mirent sans doute Terpandre sur la voie du mode dorien et lui inspirèrent cet hymne à Jupiter, dont voici le début :

« Jupiter, principe et chef de toutes choses, je te consacre le commencement de ces hymnes. »

La harpe, est prise allégoriquement par le psalmiste, pour désigner dans un sens le Seigneur, dans un autre, les fidèles qui mettent en mouvement les cordes de leur âme sous la direction du Seigneur. Image des élus agissant par l'inspiration du Verbe, la harpe peut encore figurer ceux qui glorifient le Seigneur, illuminés par la connaissance, et faisant vibrer sons l'action du Verbe les cordes de la foi.

Dans les harmonies de la musique, vous trouverez encore une harmonie dont l'Eglise est le siège, je veux dire, l'accord qui unit la loi, les prophètes, les apôtres, l'Évangile. Pour dernier symbole, vous y trouverez la merveilleuse unanimité des prophéties, quoique l'inspiration passe d'un prophète à un autre.

Mais ceux qui ont inscrit leur nom dans la milice du Christ ressemblent pour la plupart aux compagnons d'Ulysse, et n'apportent aux pieds de la doctrine que des idées grossières. Regardez-les! ce n'est pas aux sirènes qu'ils échappent; mais ils passent devant le rythme et la mélodie, en se bouchant obstinément les oreilles. Une fois qu'ils les auraient ouvertes aux enseignements de la Grèce, ils savent bien qu'ils ne pourraient plus revenir ensuite sur leurs pas. Mais le prêtre qui recueille tout ce qui peut profiter aux Catéchumènes, surtout aux Catéchumènes grecs (« la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur ») ne doit pas s'interdire l'étude de la science, à la manière de l'animal privé de raison. Loin de là ! Il fortifiera ses auditeurs par tous les secours dont il peut disposer : toutefois il ne s'appesantira sur ces études que le temps nécessaire pour en retirer ce qu'elles ont d'utile, afin que, riche de ces documents, il puisse retourner au foyer domestique, c'est-à-dire, à la véritable philosophie, rempart inexpugnable derrière lequel l'âme ne court jamais de danger.

Il faut donc apprendre 525 la musique, parce qu'elle orne et adoucit le caractère. C'est ainsi que dans les repas chrétiens nous nous provoquons mutuellement à chanter, comme on passe de main en main la coupe du banquet, éteignant ainsi le désir par l'influence de la musique, et en même temps glorifiant Dieu pour l'abondance des biens qu'il nous a départis, et pour les aliments qu'il nous fournit sans cesse afin d'entretenir les doubles facultés de l'âme et du corps. Mais loin de nous comme vaine et superflue cette musique énervante, qui jette l'âme dans des impressions

diverses, tantôt tristes et mélancoliques, tantôt impudiques et soulevant les sens, tantôt extravagantes et frénétiques !

L'astronomie a aussi son utilité. D'une part, en nous initiant à la connaissance des phénomènes célestes, en nous enseignant la configuration de la terre, de l'univers, les révolutions du ciel et le mouvement des astres, elle élève notre intelligence jusqu'aux pieds de la vertu créatrice ; de l'autre, elle nous apprend à distinguer sans peine le retour des saisons, les changements de température, le lever et le coucher des constellations. Aussi est-elle d'un grand secours à la navigation et à l'agriculture, de même que l'architecture s'aide de la géométrie pour élever ses monuments ou ses édifices.

Cette dernière science aiguise singulièrement les facultés de l'âme, qu'elle rend plus prompte à percevoir et à distinguer la vérité, à réfuter le mensonge et à découvrir les rapports d'homologie et d'analogie. Par elle nous saisissons la ressemblance dans la dissemblance ; par elle nous trouvons une longueur sans largeur, une surface sans profondeur, un point indivisible et sans étendue ; par elle enfin, nous nous élevons des choses sensibles aux choses qui ne sont perceptibles qu'à l'intelligence.

Les sciences sont donc les auxiliaires de la philosophie, et la philosophie elle-même n'est qu'une aide pour conduire à la vérité. Considérez ce manteau. D'abord ce ne fut qu'une toison; puis la laine fut brisée sous la main du cardeur ; puis on en forma une trame, puis une chaine, puis enfin une étoffe. Avant que l'âme atteigne à la perfection, il lui faut aussi passer par des exercices préparatoires et subir plusieurs épreuves. Car la 526 vérité se compose de deux éléments, la connaissance et les œuvres: or, les œuvres découlent de la contemplation et demandent des efforts, une lutte obstinée et beaucoup d'expérience. De plus, la contemplation a deux objets, le prochain et nous-mêmes ; d'où il faut conclure la nécessité d'une érudition appropriée

à ce double but. A qui possède suffisamment les sciences préparatoires qui conduisent à la connaissance, il est permis de rester en repos désormais, dirigeant ses œuvres sur la règle que lui révèle la contemplation. Avez-vous dessein d'instruire vos frères par des écrits, ou bien travaillez-vous à leur instruction par un enseignement oral ? les sciences profanes vous sont utiles et la connaissance des saintes Écritures indispensable pour vous servir de démonstration, surtout si vos disciples sortent des écoles de la Grèce. Le Psalmiste décrit ainsi l'Église :

« La reine s'est tenue debout à votre droite, revêtue d'une robe brodée d'or et bigarrée ; »

et ailleurs :

« Sa robe est bordée de franges d'or et bigarrée. »

Qu'est-ce à dire, sinon que l'Église est entourée des enfants que lui envoient la Grèce et les autres contrées.

« C'est par l'intermédiaire du Seigneur que l'on connait la vérité. Quel homme, ô mon Dieu, peut pénétrer vos desseins si vous ne lui avez donné la sagesse, si du haut des cieux vous ne lui avez envoyé votre Saint-Esprit, et si, de la sorte, les chemins des hommes n'ont été redressés, et vos décrets annoncés à la terre, et les peuples sauvés par votre sagesse (26) ? »

Par les livres saints, en effet, le Gnostique connait le péché, conjecture l'avenir, démêle les subtilités du discours, pénètre le sens des paroles énigmatiques, prévoit les signes, les prodiges, et la marche des événements, comme nous l'avons déjà dit. La sagesse, vous le voyez, est la source d'où jaillissent toutes les sciences.

— Mais à quoi bon, s'écrient quelques fidèles, savoir, par exemple, pourquoi et comment le soleil, ainsi que les autres astres, accomplissent leur révolution ? Que nous font et les théorèmes de la géométrie, et les arguments de la

dialectique, et 527 les spéculations des autres sciences ? Elles sont impuissantes à nous enseigner nos devoirs. Qu'est-ce que la philosophie grecque, sinon la fille de l'intelligence humaine, incapable d'enseigner la vérité ?

— Je réponds à cette objection. D'abord, vous vous trompez sur un point capital, à savoir, la détermination volontaire du libre arbitre.

« Car ceux-là seront justifiés, qui auront gardé saintement les choses saintes, dit la sagesse ; et ceux qui les auront apprises sauront répondre. »

Il est juste, en effet, que le Gnostique soit le seul qui accomplisse saintement le devoir, puisque c'est à l'école du Seigneur qu'il a connu ce qu'il faut faire, quoique cet enseignement lui soit communiqué par une bouche humaine. Écoutez encore les saints oracles :

« Nous sommes dans sa main, »

c'est-à-dire, sous l'action de sa puissance et de sa sagesse,

« nous et nos paroles, et toute la prudence et la science des œuvres. Car Dieu n'aime que celui qui habite avec la sagesse. »

Vous prouvez en outre que vous n'avez pas lu ce que dit Salomon. Il avait parlé d'un navire :

« L'habileté d'un ouvrier l'a construit, ajoute-t-il, mais votre providence le gouverne, Seigneur.»

Or, je vous le demande, n'est-il pas absurde d'abaisser la philosophie au-dessous de l'art du charpentier ou du constructeur de vaisseaux ? Quand je vois le Seigneur rassasier, avec deux poissons et cinq pains d'orge, la multitude assise sur l'herbe en face de la mer de Tibériade, il me semble qu'il nous désigne indirectement la doctrine préparatoire des Juifs et des Grecs, avant-goût, pour ainsi dire, du divin froment cultivé par la loi. En effet, les chaleurs

de l'été développent et mûrissent l'orge avant le froment. La philosophie grecque, née et portée sur les eaux de la Gentilité, était figurée par les poissons, qui, distribués à cette multitude encore assise à terre, la nourrirent abondamment, mais dont il ne resta aucun morceau, comme il en resta des cinq pains. Toutefois, le Seigneur, ayant béni cette multitude, le souffle divin lui communiqua par la puissance du Verbe, la résurrection d'en haut. Êtes-vous curieux, d'autres explications ? L'un des poissons peut représenter les études appelées encycliques [528] le second désignera la philosophie, qui sert d'échelon à la vérité ; les morceaux de pain recueillis seront la parole elle-même du Seigneur (27).

« Et les poissons muets se précipitèrent en foule, »

dit quelque part la muse tragique.

« Il faut que je diminue et que le Verbe du Seigneur, qui est la fin de la loi, croisse seul désormais, »

dit le prophète Jean. Écoutez et comprenez te mystère de la vérité ; mais pardonnez à mes réticences, si je n'ose m'exprimer plus ouvertement, me bornant à proclamer cet oracle :

« Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. »

Voilà pourquoi le divin apôtre le nomme

« la principale pierre de l'angle. L'édifice posé sur lui, ajoute-t-il, s'élève et s'accroît jusqu'à devenir un temple consacré au Seigneur. »

Laissons de côté pour le moment la parabole de l'Evangile, où il est dit :

« Le royaume des cieux est semblable à un homme qui jette son filet dans la mer, et qui, dans la multitude des poissons qu'il prend, choisit les meilleurs et les plus beaux. »

De plus, le livre de la sagesse qui est entre nos mains, proclame les quatre vertus cardinales en termes assez clairs pour que les sources des Hébreux aient coulé jusque chez les Grecs. Au reste, le texte parle de lui-même :

« Et si quelqu'un aime la justice, ses travaux produisent les grandes vertus ; car la sobriété et la prudence enseignent la justice et la force, qui sont les choses les plus profitables aux hommes en cette vie. »

Que conclure de tout ce qui précède? Les hommes ne possèdent pas la vertu par un privilège de leur naissance ; ils apportent des dispositions à la vertu et sont propres à l'acquérir.

CHAPITRE XII.

Les hommes peuvent tous indistinctement arriver à la perfection. Le vrai Gnostique est le seul qui atteigne le but.

De ce principe tombe l'objection suivante que nous adresse l'hérésie : « Adam fut-il créé parfait ou imparfait ? S'il fut créé imparfait, comment l'œuvre d'un Dieu parfait est-elle imparfaite, surtout quand il s'agit de l'homme ? Si on dit qu'il fut créé parfait, comment a-t-il violé les commandements ? » Non, répondons-nous à l'hérésie, Adam n'a pas été créé parfait dans ses facultés ; il a reçu seulement l'aptitude à la vertu ; car autre chose est la possession de la vertu, autre chose la possibilité de l'acquérir. Dieu a voulu que nous fussions personnellement les artisans de notre salut. Notre âme a le privilège de se mouvoir par elle-même. Puis, comme nous avons reçu la raison en partage, et que la philosophie s'appuie sur la raison, nous avons avec la philosophie une sorte de parenté. Cependant ne nous y trompons pas, l'aptitude est un mouvement vers la vertu, mais non la vertu. Tous les hommes, je le répète, naissent avec des dispositions propres à l'acquérir ; mais ils approchent de la doctrine et de la justice à des degrés bien différents. De là pour les uns la

plus haute vertu, pour les autres quelques vertus seulement. Ceux-ci avaient reçu la nature la plus heureuse; mais, négligents d'eux-mêmes, l'incurie les égara dans des routes contraires. A plus forte raison, la connaissance, qui l'emporte sur toutes les autres sciences en grandeur et en vérité, sera-t-elle plus difficile à conquérir et demandera-t-elle de longs et rudes labeurs.

« Mais ils n'ont pas connu, ce semble, les secrets de Dieu ; ils n'ont pas su que Dieu a créé l'homme dans l'innocence, et l'a fait à l'image de sa propre essence. »

Au moyen de cette conformité avec celui qui sait tout, le fidèle, investi de la connaissance, de la justice et de la sainteté, s'efforce avec sagesse d'atteindre à l'âge de l'homme parfait. Actions, pensées, discours, tout est pur dans le véritable Gnostique, comme l'atteste cet oracle du 530 Psalmiste :

« Vous avez éprouvé mon cœur, dit-il, et vous m'avez visité pendant la nuit ; vous m'avez fait passer par le feu de la tribulation, et l'iniquité ne s'est pas trouvée en moi. Que ma bouche ne serve pas d'interprète aux « œuvres des hommes ! »

Mais que dis-je, les œuvres des hommes ? Le Gnostique connaît le péché lui-même, non point par la voie du repentir, c'est là le propre des Chrétiens vulgaires ; mais il connaît l'essence elle-même du péché et il condamne non pas tel ou tel péché, mais le péché en général. Quel est le péché commis par tel ou tel individu ? I! l'ignore; il ne fallait pas le commettre ; voilà ce qu'il sait. Il y a donc deux espèces de repentir, le repentir ordinaire, qui vient à h suite du péché ; l'autre plus relevé qui, connaissant une fois la nature du péché, fait que nous renonçons d'abord au péché, d'où il suit que nous ne péchons plus.

Qu'on ne vienne pas nous dire que l'homme, souillé d'Injustices et de péchés, tombe par le fait du démon. Avec

un pareil raisonnement, il ne serait pas coupable. Mais le pécheur, choisissant par la transgression ce qu'ont choisi les démons, inconstant comme eux, frivole dans ses désirs comme eux, se transforme en une espèce de démon. Ainsi le méchant, devenu pécheur par sa méchanceté naturelle, s'est rendu lui-même vicieux par la possession de ce qu'il a librement choisi. Intérieurement enclin au mal, le mal passe de son âme dans ses actions, tandis que l'homme de bien agit toujours avec droiture.

C'est ce qui fait que nous appelons du nom de biens non seulement les vertus, mais encore les bonnes œuvres. Or, nous distinguons deux sortes de biens ; les uns sont désirables par eux-mêmes, tels que la connaissance, par exemple. En effet, aussitôt que nous la possédons, que demandons-nous, sinon de la posséder à tout jamais, de la prendre pour but et pour cause de nos efforts, et enfin de demeurer établis dans une éternelle contemplation ? Les autres biens sollicitent nos désirs par les conséquences qu'ils amènent avec eux. Ainsi de la foi, par exemple, parce qu'elle nous dérobe an supplice et nous mérite la récompense. La crainte, en effet, est un frein qui arrête 531 beaucoup d'hommes sur la pente du péché, et la promesse détermine l'obéissance qui amène le salut. Le bien le plus parfait, c'est donc la connaissance, puisqu'elle est désirable en elle-même, et conséquemment les œuvres accomplies par elle sont aussi les plus parfaites. Le châtiment infligé au pécheur le redresse et le corrige ; mais pour les hommes dont l'œil voit de pins loin, le châtiment est un exemple qui leur crie : Gardez-vous de tomber dans les mêmes fautes.

Travaillons donc à l'acquisition de la connaissance, en l'embrassant non pas dans l'espoir des biens qu'elle procure, mais dans le but unique de la posséder. Le premier de ses fruits, c'est une manière d'être gnostique, d'où naissent les voluptés les plus pures, et l'allégresse dans le présent comme dans l'avenir. Or, on définit l'allégresse une joie

qu'engendré la méditation de la vertu véritable, et dans les transports de laquelle l'âme s'épanouit et se dilate. Les œuvres qui participent de la connaissance sont les bonnes et les belles actions ; car la véritable opulence consiste dans l'abondance des actions vertueuses, de même que la pauvreté réelle est l'indigence des désirs honnêtes, puisque la possession et l'usage des choses nécessaires, innocents par leur qualité, ne commencent à nuire que par leur quantité, dès lors qu'ils excèdent la mesure. Voilà pourquoi le Gnostique, attentif à circonscrire ses désirs dans la possession et dans l'usage, ne dépasse jamais la limite du besoin. Regardant la vie comme nécessaire pour accroitre ses lumières et monter au faite de la connaissance, il attache un grand prix, non pas à vivre, mais à bien vivre. Ses enfants, son hymen, ses parents, il ne les préfère donc ni à Dieu, ni à la justice de cette vie. Lorsque sa femme lui a donné des enfants, elle n'est plus à ses yeux qu'une sœur, issue du même père, et ne se rappelant son mari qu'à l'aspect de ses enfants. Car elle sera véritablement un jour sa sœur, quand elle aura dépouillé ce vêtement de chair qui les distingue l'un de l'autre par le sexe et les empêche de se confondre par la connaissance. Les âmes, envisagées en elles-mêmes, se ressemblent toutes : elles ne sont ni mâles ni femelles, puisqu'elles n'épousent ni 532 ne sont épousées. Je le demande, une femme qui n'a plus rien de son sexe, virile et parfaite comme l'homme, n'est-elle pas transformée en homme ? Tel fut le rire de Sara lorsque la naissance d'un fils lui fut annoncée. Ce n'était pas, j'imagine, qu'elle fût incrédule aux promesses de l'ange; mais elle rougissait des nouvelles relations conjugales qui devaient la rendre mère d'un fils. Et plus tard (28), quand Abraham est appelé en justice (29) devant le roi d'Égypte à cause de la beauté de Sara, ne la nomme-t-il pas sa sœur, comme née sinon de la même mère au moins du même père ?

Ceux qui se repentent de leurs péchés et n'ont pas cru fermement, sont obligés de prier pour obtenir de Dieu ce qu'ils demandent ; mais ceux qui vivent sans transgresser la loi et dans les intuitions de la connaissance, n'ont qu'à former un vœu pour qu'il soit aussitôt accompli. Voyez Anne ! Elle désire un fils; soudain il lui est donné de concevoir Samuel.

« Demande, dit l'Écriture, je ferai : forme un vœu dans ton esprit, je l'accomplirai. »

Nos traditions nous disent, en effet, que

« Dieu connaît le fond des cœurs »

; mais il n'a pas besoin, comme les hommes, d'un mouvement de l'âme, pour surprendre ces secrets, ni d'un événement qui les lui manifeste ; il serait ridicule de le penser. Quand Dieu, après avoir créé la lumière, la contemple et dit qu'elle est bonne, il ne ressemble pas non plus à un architecte qui approuve un ouvrage achevé. Avant de faire jaillir la lumière du néant, sachant bien ce qu'elle devait être un jour, il l'approuva telle qu'elle fut plus tard, sa puissance créant ainsi, dans l'éternité de ses conseils, un bien qu'il devait réaliser; c'est ainsi que, cachant la vérité sons la figure que nous appelons *hyperbate*, il loue par anticipation [533] la bonté d'un bien à venir.

Le véritable Gnostique prie donc, même en pensée, à toute heure du jour, puisque la charité l'unit intimement à Dieu. Ce qu'il demande avant tout, c'est d'obtenir la rémission de ses péchés, puis de ne plus pécher ; en troisième lieu, de faire le bien, et enfin de comprendre la création divine avec les lois qui la gouvernent, afin que, *pur de cœur* par la connaissance qui vient du fils de Dieu, il soit admis à contempler *face à face* le mystère de la bienheureuse vision, pour avoir observé ce précepte de l'Écriture :

« Le jeûne est bon avec la prière. »

Or, jeûner n'est autre chose que s'abstenir généralement de tout mal, soit en action, soit en parole, soit même eu pensée. La justice est donc un ensemble complet (30) dont toutes les parties, semblables à elles-mêmes, se correspondent exactement : paroles, actions, abstinence du mal, bonnes œuvres, connaissance parfaite, rien qui boite en elle ; rien qui blesse l'égalité, ni la droiture. De ce qu'un homme est juste, il est nécessairement fidèle ; mais de ce qu'il est fidèle, il n'est pas à dire qu'il soit juste. Je parle ici de cette justice progressive et consommée par laquelle le nom de Gnostique se confond avec celui de Juste.

« C'est ainsi que la foi d'Abraham lui fut imputée à justice, »

parce qu'il s'était élevé à quelque chose de plus grand et de plus parfait que la foi. Car on n'est pas juste pour s'abstenir uniquement du mal. Il faut de plus faire le bien et connaitre pourquoi il est nécessaire de s'interdire telle chose, pourquoi il est nécessaire d'accomplir telle autre. Le juste, selon le langage de l'apôtre,

« acquiert l'héritage par les armes de la justice, par celles de droite, comme par celles de gauche ; »

il se défend avec celles-ci, il frappe avec celles-là ; car les armes défensives et l'abstinence de tout péché sont insuffisantes pour la perfection, si l'on n'y joint les œuvres de la justice et l'énergie du bien. C'est alors que, protégé de tou- 534 tes parts et monté au faite de la connaissance, le juste se révèle et que le visage de son âme s'illumine de la même gloire que celui de Moïse, propriété (31) qui, nous l'avons dit précédemment, caractérise l'âme du juste. De même que les couleurs de la teinture, en s'imprégnant dans la laine, l'affectent d'une certaine manière pour toujours, et la distinguent des autres laines, ainsi les traces du labeur moral disparaissent promptement de l'âme pour n'y laisser place qu'au bien et à la vertu : d'un autre côté, la volupté

qui accompagne une action honteuse passe, et l'ignominie s'imbibe. Telles sont les marques visibles attachées à l'une et à l'autre âmes, sceau de glorification pour celle du juste, de condamnation pour celle du méchant. Il n'en faut point douter. Une vie dont tous les moments étaient consacrés à la justice, et d'augustes familiarités avec le Dieu qui lui parlait face à face, répandaient sur le visage de Moïse une splendeur étincelante qui s'échappait en forme de gloire : de même, par suite de la contemplation, dans la pratique de la prophétie et des bonnes œuvres, je ne sais quelle divine puissance de bonté s'attache à l'âme du juste, et imprime sur sa figure comme un sceau brillant de justice, espèce de rayonnement intellectuel que je comparerais volontiers à la chaleur du soleil, lumière unie à l'âme par la charité indéfectible, qui lui vient de Dieu, et lui apporte quelque chose de Dieu. Ainsi devient semblable au Dieu sauveur le Gnostique véritable, qui s'est élevé, dans la mesure que comporte la faiblesse humaine, jusqu'à la perfection « du Père qui est dans les cieux. » C'est ce Père de miséricorde qui a dit :

« Mes petits enfants, encore un peu de temps, et je suis avec vous. »

La bonté que Dieu possède par nature n'est pas la raison pour laquelle il « de« meure éternellement heureux et incorruptible, sans souci d'aucune affaire, sans susciter aucun embarras à qui que ce soit (32) » mais bienfaisant par une propriété de son essence ; 535 Dieu véritable, père tendre, incessamment occupé à faire du bien, tels sont les motifs pour lesquels il demeure éternellement dans le même état de bonté. A quoi servirait une bonté oisive, qui ne se manifesterait point par des actes de bonté ?

CHAPITRE XIII.

Il y a dans le ciel de hauts degrés de gloire réservé aux véritables Gnostiques et correspondant aux dignites d'évéque, de prêtre et de diacre dans

l'Eglise terrestre.

L'homme qui, après avoir modéré d'abord ses passions, s'est ensuite exercé à l'impassibilité, puis est monté progressivement jusqu'à la pratique du bien qui constitue la perfection gnostique, devient sur la terre semblable aux anges. Revêtu de lumière et resplendissant comme le soleil par les actes de bonté qu'il produit, il marche par la connaissance qui s'appuie sur la justice et la charité, vers la sainte demeure, à l'exemple des apôtres. Ces derniers n'ont pas été investis de l'apostolat par un privilège inhérent à l'excellence de leur nature (33), ni par un droit d'élection antérieure ; car Judas fut choisi comme eux. Mais ils méritèrent l'apostolat aux yeux de celui qui connait d'avance la fin de toutes choses. Aussi voyons-nous Mathias, qui n'avait pas été choisi dans le même temps qu'eux, substitué à Judas, parce qu'il s'était montré digne de cette mission. Il est donc permis, de nos jours encore, à ceux qui se sont exercés dans la pratique des commandements, et qui ont vécu dans la perfection et dans la connaissance, conformément à l'Évangile, d'entrer dans le collège des apôtres (34). On est véritablement 536 prêtre de l'Église, on est *diacre* dans toute la rigueur de ce mot, c'est-à-dire, ministre de la volonté de Dieu, quand on exécute et que l'on enseigne ce que veut le Seigneur. L'ordination, le sacerdoce, ne font pas la justice. On n'est regardé comme prêtre que parce que l'on est juste. Et bien qu'ici-bas le simple prêtre n'occupe pas le siège d'honneur, « il prendra place sur un des vingt-quatre trônes, et jugera les peuples, » comme dit Jean dans l'Apocalypse. Car le Testament du salut, qui, depuis le commencement du monde, est arrivé jusqu'à nous, à travers les générations et les siècles, est Un, quoiqu'il diffère par le mode et l'application. Il suit de là que le don du salut est un et immuable, et qu'il émane d'un seul Dieu par l'intermédiaire d'un seul Seigneur, bien qu'il se soit manifesté de plusieurs manières. Ainsi tombe le *mur*

mitoyen qui séparait te Grec d'avec le Juif pour faire de celui-ci un peuple privilégié (35). De la sorte, les deux peuples « se rencontrent dans une même « foi « et se confondent dans un seul peuple d'élus. « Les premiers d'entre les élus, dit Jean, sont ceux qui se sont élevés « jusqu'à la perfection de la connaissance, et qui, membres de l'Église, ont été honorés de la plus grande gloire. Juges et administrateurs, choisis indifféremment parmi les Juifs et parmi les Grecs, ils siègent au nombre de vingt-quatre par« ce que le bienfait de la grâce a été doublé (36). » La hiérarchie de l'Église terrestre avec son épiscopat, sa prêtrise, son diaconnat, n'est sans doute qu'une image de la gloire angélique, et des rangs divers destinés, suivant les promesses de l'Écriture, à ceux qui, marchant sur les traces des apôtres, auront vécn dans la perfection de la justice, conformément à l'Évangile. L'apôtre les voit enlevés d'abord sur les nuages, puis investis du diaconat, puis franchissant un nouveau degré dans la gloire céleste (car la gloire diffère de la gloire.) promus à 537 la prêtrise, et grandissant toujours jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la *plus haute perfection*.

CHAPITRE XIV.

Une demeure est assignée dans le ciel, selon le mérite de chacun, à ceux qui aiment la vérité et qui font le bien.

Les fidèles qui sont parvenus à ce bienheureux état « reposeront, suivant le langage de David, sur la montagne sainte de Dieu, » c'est-à-dire, dans l'Eglise céleste où sont rassemblés les philosophes de Dieu, « les véritables Israélites qui ont le cœur pur et chez lesquels il n'est point de déguisement ; ceux qui, au lieu de s'arrêter dans le repos du *septénaire* (37), devenus semblables à Dieu par l'accomplissement des bonnes œuvres, montèrent jusqu'à l'*octonaire*, héritage promis à la vertu agissante, tabernacle où ils contemplent sans voile, avec le regard de l'esprit, le divin spectacle dont on ne peut se rassasier.

« Et j'ai d'autres brebis, dit le Seigneur, qui ne sont point de cette bergerie, »

ce qui signifie que d'après la mesure de leur foi elles ont été jugées dignes d'un autre bercail et d'une autre demeure.

« Mes brebis entendent ma voix ; »

c'est-à-dire, comprennent le sens intime de mes préceptes, et dans une interprétation magnifique et pleine de dignité, connaissent le dogme de la rémunération et aperçoivent les rapports mutuels qui enchainent les œuvres les unes aux autres. Lors donc que nous lisons dans l'Évangile :

« Votre foi vous a a sauvé, »

nous ne supposons pas que le Sauveur ait voulu dire d'une manière absolue que tous ceux qui croiront, n'importe comment, seront sauvés. Nous savons qu'il faut joindre 538 les œuvres à la foi. Car, cette parole, le Sauveur l'adressait aux Juifs seuls qui étaient en possession de la loi, dont la vie était irréprochable et auxquels rien ne manquait, sinon de croire au Seigneur. L'intempérance exclut donc la foi. Il ne suffira pas au fidèle de sortir de la chair : il faudra nécessairement qu'il dépose le fardeau des vices et des passions avant de pouvoir parvenir à la demeure qui lui est assignée. Mais connaitre est plus que croire, de même aussi qu'être jugé digne de recevoir, en outre du salut, les plus grands honneurs que Dieu réserve aux justes, est supérieur au salut lui-même. Lors donc que notre fidèle est arrivé par un long exercice à se dépouiller des infirmités de l'âme, il passe dans un séjour plus heureux que celui où il résidait tout à l'heure, brisé par la douleur, expiant dans la pénitence les fautes qu'il a commises depuis son baptême. Il se punit avec rigueur, soit de n'avoir pas encore atteint, soit de ne pouvoir jamais atteindre le haut degré de gloire auquel il aspire et où d'autres sont déjà parvenus. Ses péchés le couvrent de honte et d'humiliation : il n'éprouve

pas de supplice plus cruel ; car la justice de Dieu est pleine de miséricorde, et sa miséricorde pleine de justice. Ce n'est pas tout; après que chacun aura subi la peine de ses transgressions, et que les supplices auront cessé (38), les serviteurs qui n'auront été jugés dignes que d'un tabernacle inférieur, conserveront une douleur inconsolable de ne pouvoir partager la splendeur de leurs frères que Dieu a glorifiés à cause de leur justice.

Salomon, désignant le véritable Gnostique sous la dénomination de sage, s'exprime en ces termes au sujet de ceux qui contemplent avec admiration la dignité dont le Chrétien parfait a été revêtu :

« Ils verront la fin du sage et ils ne comprendront pas ce que Dieu a décrété sur lui, et à quoi il l'a destiné ; »

et ils diront de sa gloire :

« Le voilà, celui que nous avions en mépris et qui était l'objet de nos outrages. Insensés que nous étions ! nous avons estimé sa vie une démence 539 et sa fin un opprobre ! Comment est il compté parmi les fils de Dieu, et comment son partage est-il entre les saints ? »

Ce n'est donc pas seulement le fidèle, mais encore le païen, qui est à juste titre passible du jugement. Sachant, en effet, dans son éternelle prescience que la gentilité ne croirait pas eu lui, Dieu néanmoins, pour l'élever à la perfection dont elle était susceptible, lui accorda la philosophie, mais seulement comme une préparation à la foi. Il lui donna pour objets d'adoration le soleil, la lune et les astres, que Dieu a faits pour les nations, dit la loi (39), de peur que, vivant sans Dieu et dans une complète impiété, elles ne périssent entièrement. Mais ces peuples ingrats, infidèles au commandement divin, adorèrent des images taillées. Or, si le même repentir ne les purifie pas, ils seront châtiés, ceux-ci, pour n'avoir pas voulu croire en Dieu, lorsqu'ils en avaient le pouvoir ; ceux-là, parce qu'avec la

volonté d'être fidèles ils n'ont rien fait pour réaliser leur désir ; quelques autres même aussi, pour ne s'être pas élevés de l'adoration des astres à l'adoration de celui qui créa les astres. Encore un coup, Dieu avait suspendu sur leurs têtes les étoiles comme un chemin qui les conduisait à lui. Mais bien loin de s'en tenir aux corps lumineux qui leur avaient été accordés dans ce but, ils redescendirent des cieux pour s'agenouiller devant le bois et la pierre, « réputés dès lors comme une paille « qu'emporté le vent, dit l'Écriture, comme une goutte d'eau

« qui tombe dans le vase ; »

c'est-à-dire, estimés inhabiles au salut, et retranchés du corps de l'humanité !

De même qu'opérer son salut simplement est une œuvre moyenne, tandis que le faire dans toute la perfection du devoir est une œuvre entièrement bonne, de même toutes les œuvres du Gnostique sont marquées du sceau de la perfection ; celles du fidèle vulgaire n'ont qu'une bouté moyenne, parce qu'elles ne sont encore ni consommées par la raison ni dirigées par la science. Toutes les actions du Gentil, au contraire, sont des pé- 540 chés. L'Écriture, en effet, ne nous dit pas simplement : le bien, elle nous recommande en outre de diriger nos actions vers un but et de leur donner pour principe la raison. Les mains inhabiles sur la lyre ou sur la flûte doivent s'abstenir de ces instruments ; de même ceux qui ne possèdent pas la connaissance, et qui ne savent pas comment il faut user des choses de la vie pendant qu'ils sont ici-bas ne doivent pas y toucher. Ce n'est pas seulement sur les champs de bataille que les guerriers combattent pour la liberté : quiconque a reçu l'onction du Verbe, rougissant d'une noble honte à la pensée d'être traîné captif par la volupté, livre de généreux combats sur la couche de son sommeil, pendant ses repas, à la face des tribunaux.

« Je ne vendrai jamais ma vertu pour un injuste gain. »

Qu'est-ce que ce gain injuste? Evidemment le plaisir et la douleur, la crainte et l'angoisse, et, pour le dire en un mot, les différentes passions qui travaillent notre âme, douces dans le présent, mais pleines d'amertume le moment d'après,

« Que vous sert, en effet, de gagner le monde entier, dit le Seigneur, si vous perdez votre âme ? »

Il est donc manifeste que les hommes, stériles en bonnes œuvres, ne connaissent pas ce qui leur est profitable. S'il en est ainsi, ils ne sont pas même capables de demander à Dieu ce qui est bon, puisqu'ils ignorent quels sont les vrais biens, et ils les recevraient qu'ils les posséderaient à leur insu, impuissants qu'ils sont à en faire un digne usage, et absolument étrangers par la connaissance à la manière de se servir convenablement des présents de Dieu.

Or, le défaut d'instruction est la cause de l'ignorance, et c'est le propre, à mon avis, sinon d'un esprit modeste, au moins d'une bonne conscience, que de s'écrier en présence de la mauvaise fortune :

« Advienne que pourra ! j'ai le bon droit de mon côté : la justice combattra pour moi, et l'on ne me surprendra jamais en défaut (40), »

puisque je fais le bien. Cette bonne conscience 541 maintient l'âme dans un état de sainteté vis-à-vis de Dieu, de justice à l'égard des hommes, en nourrissant sa pureté de pensées honnêtes, de chastes paroles, et de bonnes œuvres. Ainsi revêtue de la force du Seigneur, l'âme, tout entière à la méditation de Dieu, ne reconnait plus d'autre mal que l'ignorance, et les actes qui n'ont pas la saine raison pour mobile, rendant grâces à Dieu toujours et en toutes choses, soit en écoutant les paroles de justice, soit en lisant les divins préceptes, soit en recherchant la vérité, soit en offrant la sainte oblation, soit en vaquant à la prière. Que dirai-je

enfin? Elle se répand en louanges, en hymnes, en bénédictions, en chants d'allégresse. Une âme dans ces dispositions n'est jamais séparée un moment de son Dieu. C'est donc avec une profonde sagesse qu'il a été dit :

« Et ceux qui se confient en lui comprendront la vérité, et les fidèles lui obéiront avec amour. »

Vous l'entendez ; ainsi s'exprime la sagesse an sujet des véritables Gnostiques.

Le ciel a donc différentes demeures qui correspondent aux mérites particuliers de chaque fidèle.

« Un don choisi sera la récompense de sa foi, nous dit Salomon, et il obtiendra une place plus brillante dans la maison du Seigneur. »

Plus brillante ! ce comparatif montre qu'il y a dans le temple de Dieu, qui n'est autre que l'Église universelle, des tabernacles inférieurs, et porte en même temps la pensée vers les pavillons les plus relevés où réside la majesté divine. Les nombres 30, 60, et 100, qui se trouvent dans l'Évangile, désignent indirectement ces trois espèces de demeures. L'héritage parfait est le partage de ceux qui, à l'image du Seigneur, sont parvenus à la perfection. Que cette ressemblance consiste dans la forme extérieure de l'homme, ainsi que l'ont imaginé plusieurs, il serait impie de l'envisager de cette manière. Elle n'est pas non plus une assimilation complète avec la puissance qui est l'attribut de la cause première; c'est là l'opinion sacrilège de ceux qui se sont mis à rêver que la vertu de l'homme et celle du Tout-Puissant était la même.

« Impie, s'écrie le Seigneur, tu as pensé que je suis semblable [542] à toi. — Car il suffit au disciple de ressembler à son maître, »

dit le maître. Le fidèle que Dieu a honoré du privilège de son adoption et de son amitié devient donc semblable à

Dieu, parce qu'il est le cohéritier des *seigneurs et des dieux*, pourvu toutefois qu'il soit par venu à la perfection de l'Évangile, selon les enseignements du Seigneur lui-même.

CHAPITRE XV.

Des différents degrés de la connaissance qui conduit à la perfection. Pourquoi l'obscurité et le mysticisme de l'Écriture.

Le Gnostique reproduit donc une ressemblance plus immédiate, je veux dire, l'esprit qui animait son maître lorsqu'il instruisait et conseillait les sages ainsi que les prudents. Il la reproduit, parce qu'il comprend de la manière que l'a voulu le divin instituteur, et que, sous un aspect plus magnifique encore, par le privilège de son rang, il enseigne *sur les toits* (41) ceux qui veulent être édifiés sur une base élevée; mais il commence par appuyer lui-même ses paroles de l'autorité de ses actions, conformément à l'exemple qu'en a donné notre Seigneur. En effet, il n'a commandé que ce qu'il était possible d'accomplir. Et véritablement ne faut-il pas que celui qui est de naissance royale et porte le titre de chrétien puisse régner et maintenir sa domination ? Nous ne sommes point appelés à exercer l'empire uniquement sur les animaux sauvages du dehors : nous portons au dedans de nous-mêmes, comme autant de bêtes féroces, des passions qu'il faut museler.

C'est donc par la science de la bonne et de la mauvaise vie qu'est sauvé le Gnostique, plus intelligent et plus fécond en œuvres

« que les Scribes et les Pharisiens. »

« Arme-toi, règne et triomphe, écrit David, à cause de la vérité, de la douceur et de la justice ; et ta droite, c'est-à-dire le Seigneur, te conduira merveilleusement. Qui donc est sage, et pourra comprendre ? intelligent, et pourra connaître ? Les voies du Seigneur sont droites, »

dit le prophète, voulant nous indiquer par là que le Gnostique seul est capable de comprendre et d'expliquer le sens obscur des paroles de l'Esprit. Et

« celui qui comprend gardera la science dans ces jours-là, »

selon le langage sacré, c'est-à-dire, ne révélera pas les mystères aux indignes. Pourquoi cela ?

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende, »

dit le Seigneur, parce qu'il n'est pas donné à tous d'entendre ni de comprendre. David écrit :

« Il s'est enveloppé des eaux et des nuées. Aux éclairs de sa face, les nuages se sont ouverts, ils ont vomi la grêle et les charbons noircis »

ce qui signifie que les oracles sacrés sont pleins de mystères. Clairs et lumineux; pour le Gnostique, ils descendent dans son intelligence comme une grêle innocente qu'envoie la miséricorde divine. Ténébreux pour le vulgaire, ce sont des charbons éteints qui ne se rallumeront et ne recommenceront à briller qu'autant qu'une main puissante viendra y réveiller la flamme qui s'en est retirée.

« Le Seigneur donc m'a donné la langue de la science afin que je sache, dans l'occasion, quand il est à propos de parler, »

non pas seulement en portant témoignage devant les tribunaux, mais aussi dans les interrogations et les réponses.

« Et la science du Seigneur ouvre ma bouche. »

Le caractère du Gnostique est donc de connaître quand, comment, et devant qui il doit ouvrir la bouche.

Lorsque l'apôtre lui-même écrit ces mots :

« Selon les principes d'une science mondaine et non selon Jésus Christ, »

il nous apprend que la doctrine des Grecs n'est qu'élémentaire, tandis que celle du Sauveur est parfaite et consommée ; nous l'avons prouvé plus haut. Il y a mieux : voilà que

« l'olivier sauvage participe à la sève qui monte de la racine de l'olivier. »

Je me trompe, il naît à peu près dans les mêmes conditions que l'olivier cultivé. La greffe, en effet, s'alimente de l'arbre sur lequel elle a été introduite, comme l'arbre s'alimente des sucs 544 de la terre. Or, les plantes, quelles qu'elles soient, ne germent que par les ordres de Dieu. Telle est la raison pour laquelle l'olivier, tout sauvage qu'il est, couronne les vainqueurs des jeux olympiques. L'orme aussi, soulevant dans les airs la faiblesse de la vigne, ne lui apprend-il point à être féconde ? Les arbres sauvages, on le remarque, attirent à eux une plus grande quantité de nourriture, parce qu'ils ne peuvent se l'assimiler. Les plantes sauvages absorbent donc moins d'aliment que les plantes cultivées, et l'âpreté de leur nature n'a pas d'autre cause que la privation de la faculté absorbante. L'olivier franc, enté sur l'olivier sauvage, reçoit donc par-là même plus de nourriture ; il s'accoutume à l'absorber en s'assimilant aux sucs de l'arbre cultivé. Eh bien ! l'olivier sauvage est le philosophe de la Gentilité qui renferme en lui-même beaucoup d'aliments mal digérés, et parce qu'il est avide d'investigations, et parce qu'il atteint facilement le but par ses méthodes, et parce qu'il a soif de sucs de la vérité. Mais que la vertu divine vienne habiter en lui par la foi, alors accru de la bonne et savoureuse connaissance, l'olivier sauvage, dans lequel a été implanté le Verbe magnifique et miséricordieux, absorbe aussitôt la nourriture qui lui est offerte et se transforme en olivier de la nature la plus heureuse. C'est qu'en effet la greffe fait d'un arbre inutile un arbre généreux, d'un arbre infécond un arbre fertile. O industrie de l'agriculture ! ô merveille de la connaissance !

Il y a, dit-on, quatre manières différentes d'enter. Par la première méthode, ou introduit la greffe entre le bois et l'écorce : ainsi sont catéchisés les infidèles dont l'esprit n'a point de culture, et qui ne reçoivent le Verbe qu'à la surface. Dans le second système, on fend la tige pour introduire dans l'incision un plant généreux. C'est ce qui arrive à ceux qui se sont adonnés à la philosophie. Après avoir entrouvert leurs dogmes, nous y implantons la connaissance de la vérité, de même que par l'ouverture des anciens livres sacrés, une branche d'olivier nouvelle et généreuse est entée sur le tronc hébreu. La troisième méthode s'applique aux sauvages et aux hérétiques que la force entraîne vers la vérité. Ici, le fer à la main, l'agriculteur dé- 545 nude, sans la blesser toutefois, la moelle de deux branches, qu'il réunit l'une à l'autre. La quatrième manière est ce qu'on appelle l'inoculation. On enlève sur un tronc généreux un bourgeon qui a été incisé circulairement, de sorte néanmoins que l'écorce le suive dans la grandeur d'un doigt. Puis on pratique sur la tige étrangère une entaille proportionnée à l'application qu'elle doit recevoir ; on assujettit avec des liens la pièce de rapport, on la revêt d'argile, avec la précaution de laisser l'œil dans toute son intégrité, sans l'altérer le moins du monde. Cette quatrième espèce, la plus utile de toutes pour les arbres fruitiers, s'applique à la doctrine gnostique dont le regard pénètre jusque dans le fond des choses. Assurément la greffe par incision dont parle l'apôtre (42) « peut se transformer en olivier franc; » qu'est-ce à dire? en Jésus-Christ lui-même, la nature sauvage et infidèle de ceux qui croient au Sauveur, se trouvant ainsi implantée dans le Christ. Mais il vaut mieux que la foi de chacun soit entée sur le propre tronc de son âme. Le Saint-Esprit, en effet, se distribuant à travers toutes les parties de nous-mêmes s'y transplante dans une mesure proportionnée à l'incision, mais indivisible et sans rien perdre de lui-même. Salomon décrit ainsi la sagesse :

« La sagesse est brillante et ne se flétrit jamais ; elle est connue facilement par ceux qui l'aiment, et trouvée par ceux qui la cherchent ; elle devance ceux qui la désirent, pour se montrer à eux la première. Qui veillera pour elle dès le matin ne se lassera pas. Penser à elle est une prudence consommée ; veiller pour elle est une prompte sécurité. Elle va ça et là, cherchant ceux qui sont dignes d'elle ; »

car la connaissance n'appartient pas à tout le monde.

« Dans les chemins, elle se montre à eux avec un visage riant. »

Ces chemins sont les règles de la morale et la variété multiple des Testaments. Salomon continue : « Et elle leur apparait dans toutes les pensées, » envisagée sous des formes diverses, c'est-à-dire au point de vue de toutes les doctrines. L'écrivain sacré, associant à la sagesse la charité qui la 546 complète, va procéder maintenant par la voie du syllogisme et par un enchaînement lumineux de propositions qui portent avec elles la démonstration et la vérité.

« Le commencement de la sagesse est le vrai désir de l'instruction, » c'est-à-dire de la connaissance. « La sollicitude pour l'instruction est son amour ; l'amour est l'observation de ses lois, la garde de ses lois, la consommation de l'incorruptibilité : or l'incorruptibilité approche l'homme de Dieu. Ainsi donc, le désir de la sagesse nous élève jusqu'à la royauté. »

Salomon nous apprend, si je ne me trompe, que l'instruction véritable est une aspiration ardente vers la connaissance. Or, l'instruction se développe par l'amour de la connaissance ; l'amour n'est que l'observation des préceptes qui mènent à la connaissance ; l'observation des préceptes est la fidélité aux commandements de laquelle naît l'incorruptibilité. Or,

« l'incorruptibilité nous approche de Dieu. »

S'il est vrai que l'amour de la connaissance engendre l'incorruptibilité, et rapproche du Dieu, roi de tort ce qui existe, quiconque est de naissance royale, quelle obligation pour nous de chercher la connaissance, et de la chercher jusqu'à ce que nous l'ayons découverte ! L'investigation est une impulsion de notre âme vers le but qu'elle veut saisir, et qui atteint la vérité par quelques *signes* démonstratifs. La découverte est le terme et le repos de l'investigation qui est parvenue à la compréhension : cette dernière se confond avec la connaissance.

Dans la rigueur du mot, la découverte n'est que la gnose, puisqu'elle est la compréhension de l'objet que poursuivait l'investigation. Les philosophes entendent par *signe* (43) la proposition dominante qui précède, accompagne, ou suit. L'investigation, qui a Dieu pour objet, aboutit donc à la doctrine qui nous vient par l'Intermédiaire du Fils de Dieu. Où est le *signe* dé-547 monstratif que le Fils de Dieu lui-même est notre Sauveur ? Demandez-le aux prophéties qui ont promulgué son avènement bien des siècles avant qu'il s'accomplit ; demandez-le aux témoignages qui attestent sa présence sensible parmi nous ; demandez-le enfin à sa puissance, qui est proclamée solennellement depuis son ascension et que l'on peut toucher du doigt, tant elle est visible !

Que la vérité soit parmi nous, en faut-il d'autre preuve que celle-ci : le Fils de Dieu lui-même nous a parlé ? En effet, si au fond de toute question vous retrouvez universellement ces deux circonstances, la personne et la chose, il est avéré par là même que la vérité, et ce qui mérite réellement ce nom, n'habite qu'au milieu de nous. La personne ! c'est le Fils de Dieu lui-même; qu'est-ce à dire? l'éternelle vérité qui se révèle à nous. La chose ! c'est la vertu de la foi qui triomphe des résistances, et vaincrait le monde, eût-elle le monde tout entier à combattre. Mais puisque, d'une part, les actions, le langage et la raison se sont accordés dans tous

les temps à flétrir l'impiété du misérable qui nie la Providence, et à le châtier au lieu de le réfuter ; puisque, d'autre part, il nous a été montré, là, ce qu'il faut faire et comment il faut vivre pour arriver à la connaissance du Tout Puissant ; ici, par quelle manière d'honorer Dieu nous devenons à nous-mêmes les artisans de notre salut, instruits d'ailleurs de ce qui est agréable à notre maitre, non pas à l'école des sophistes, mais par la bouche de Dieu lui-même, nous Chrétiens, nous travaillons à marcher dans les voies de la justice et de la sainteté. Ce qui lui est agréable, c'est que nous soyons sauvés : or, le salut est le fruit des bonnes œuvres et de la connaissance qui nous sont enseignées toutes deux par notre Seigneur. S'il est vrai de dire avec Platon que, hormis Dieu, ou les descendants des dieux, personne ne peut révéler la vérité, nous sommes en droit de nous écrier avec un noble orgueil :

« Nous possédons la vérité par le Fils de Dieu. Les oracles, promulgués avant les événements et confirmés depuis par les événements, sont nos pièces de conviction. »

Toutefois, il faut nous garder de rejeter avec dédain les mé- 548 thodes qui nous facilitent la découverte de la vérité. Assurément lorsque la philosophie proclame qu'il existe une Providence, et assigne des rémunérations pour la vertu aussi bien que des châtiments pour le vice dans un autre monde, elle touche sommairement à la théologie. Mais interrogez-la sur la révélation ; descendez aux détails ; elle ne sait plus répondre. Ignorante du culte qu'il faut rendre à Dieu, elle ne parle pas comme nous du Fils de Dieu, ni de la divine économie de la Providence. Voilà pourquoi les hérésies qui s'élèvent dans le sein de la philosophie barbare, ont beau répéter avec nous qu'il n'y a qu'un Dieu, elles ont beau célébrer le Christ : discours purement humains et auxquels manque la vérité ! Le Dieu qu'elles reconnaissent est un Dieu de leur invention. Le Christ qu'elles professent n'est pas le Christ que nous enseignent les prophètes. Aussi

longtemps que leurs dogmes pervers demeurent eu contradiction avec les enseignements de la vérité, ils sont contre nous. Il est bien vrai que Paul, à cause de ceux d'entre les Juifs qui croyaient, donna la circoncision à Timothée. Il craignait que l'abolition d'une pratique, interprétée d'une manière charnelle sous l'empire de la loi, n'écartât de la foi chrétienne les néophytes qui venaient du judaïsme. Mais il savait bien que la circoncision était impuissante à justifier. Sa maxime, c'était « de se faire tout à tous » en conservant par condescendance et momentanément les prescriptions en vigueur,

« afin de sauver tous les hommes. »

Ailleurs, ne voyons-nous pas Daniel porter, sous le roi des Perses, *le collier d'or* ? La tribulation du peuple ne lui sembla point une considération de médiocre importance.

On n'est donc pas coupable de mensonge pour user de condescendance dans un intérêt de salut, ni pour se tromper sur quelque point qui n'est pas capital. Les fourbes et les imposteurs sont ceux qui, attaquant les principaux articles de la foi, rejettent le Seigneur, autant qu'il est en eux, ou au moins renient la véritable doctrine, puisqu'ils expliquent et transmettent les Écritures contrairement à la dignité de Dieu et du Seigneur. En effet, l'interprétation et l'observation exacte [549] des Écritures, conforme à la sainte doctrine, et telle que la pieuse tradition des apôtres nous la transmet, est le dépôt que nous rendons à Dieu.

« Ce qui vous est dit à l'oreille, »

c'est-à-dire, dans un sens particulier et mystique, car on se sert de cette allégorie pour exprimer l'énonciation d'un mystère,

« publiez-le sur les toits, »

disent les livres saints. Oui, sans doute ; en recueillant les saints oracles avec une âme généreuse, en les transmettant

dans toute leur magnificence, en les expliquant d'après la règle de la vérité. En effet, ni les prophètes, ni notre Seigneur lui-même, n'ont divulgué les divins mystères assez clairement pour que le premier venu pût les comprendre. La parabole était la forme sous laquelle ils se cachaient.

« Jésus, suivant le langage des apôtres, disait toutes choses en paraboles, et il ne parlait qu'en paraboles. » Si « tout a été fait par lui, et que rien de ce qui a été fait n'ait été fait sans lui, »

il est donc vrai que la prophétie et la loi remontent jusqu'à lui et que c'est lui qui les a énoncées en paraboles.

Au reste,

« toutes mes paroles sont droites pour les intelligents, »

dit l'Esprit saint, c'est-à-dire, pour ceux qui, recevant, d'après la règle de l'Église, l'interprétation des textes sacrés, la conservent telle qu'elle a été manifestée par le Christ lui-même. Or, la règle de l'Église n'est rien moins que l'harmonieux accord de la loi et des prophètes, en conformité avec le Testament que Jésus-Christ nous a légué par sa présence au milieu de nous. La prudence marche à la suite de la connaissance, et la tempérance à la suite de la prudence. On peut dire que la prudence est une connaissance divine qui échoit en partage à ceux qui deviennent dieux ; que la tempérance, au contraire, humaine dans sa nature, est le lot de ceux qui s'adonnent à la philosophie et ne sont pas encore arrivés à la sagesse. Si la vertu est divine, divine aussi doit en être la connaissance; mais la tempérance est une sorte de prudence incomplète, qui aspire à la prudence, dont les œuvres sont pleines de labeurs, plus militante que contemplative. Il en est de même assurément de la justice : humaine dans ses applica- 550 tions, et vulgaire par là même, elle est au-dessous de la sainteté, qui est la justice de Dieu. Voyez l'homme parfait. Il n'attend pas que les règlements civils, ou les prohibitions de

la loi le contraignent à la justice : il s'y porte d'un mouvement spontané, et par amour pour Dieu. Les Écritures voilent donc le sens de leurs oracles pour bien des motifs. Elles veulent d'abord que nous examinions scrupuleusement, et que nous tenions constamment notre esprit éveillé pour l'intelligence de la sainte doctrine. Ensuite il n'était pas expédient à tous les hommes de comprendre. Les paroles de l'Esprit saint, destinées au salut, pouvaient se retourner contre les profanateurs qui les accueilleraient avec de coupables dispositions. Voilà pourquoi les saints mystères des prophéties, réservés pour les Élus et pour ceux que leur foi a prédestinés à la connaissance, sont enveloppés de paraboles ; car le style des Écritures est tout parabolique. De là vint que le Seigneur, quoiqu'il ne fût pas de ce monde, conversa au milieu des hommes comme s'il eût été de ce monde. Il fut le modèle vivant de toutes les vertus. L'homme nourri dans ce monde, il l'éleva vers les objets invisibles, essentiels, transportant ainsi le monde dans un autre inonde. Nouvelle raison pour les Écritures de recourir à la parabole. Cette forme de langage, qui n'indique pas l'objet lui-même, mais le montre à travers un léger déguisement, conduit l'intelligence au sens propre et véritable ; ou, si l'on veut, la parabole est une manière de parler qui nomme sous d'autres mots le mot propre, dans l'intérêt de notre instruction.

Ne voyons-nous pas, en effet, la divine économie de l'Incarnation prédite par les prophètes, demeurer à l'état de simple allégorie pour ceux qui ne connaissent pas la vérité ? Que le Fils du Dieu, qui a créé toutes choses, ait revêtu notre chair; qu'il ait été conçu dans le sein d'une vierge en tant qu'il a pris un corps sensible; que, par suite de sa naissance charnelle, il ait souffert, et qu'il ait ressuscité, mystère que nomme celui-ci, que comprennent ceux-là;

« scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, »

selon le langage de l'apôtre ! Mais soulevez le voile des Ecritures ! Qu'elles montrent la vérité à ceux qui ont 551 des oreilles I Dans cette chair qu'a revêtue notre Seigneur et qui a enduré la passion, vous reconnaîtrez aisément la Sagesse et la Vertu de Dieu. Enfin, la forme allégorique remontant à une haute antiquité, comme nous l'avons démontré, il ne faut pas s'étonner qu'on la retrouve fréquemment chez les prophètes. L'Esprit saint se proposait par là de convaincre les philosophes de la Grèce et les sages des autres nations barbares, qu'ils avaient ignoré le futur avènement de notre Seigneur et la doctrine mystérieuse qu'il devait apporter ici-bas. C'est donc à bon droit que la prophétie où était proclamé notre Seigneur, de peur de passer aux yeux de quelques-uns pour blasphématoire, parce qu'elle contredisait les opinions communes, enveloppa la signification réelle sous des expressions qui pouvaient éveiller dans les âmes des conceptions d'une nature différente. De plus, tous les prophètes qui ont prédit l'avènement du Seigneur, et avec cet avènement les mystères qui en étaient la conséquence, endurèrent la persécution et furent mis à mort comme le Seigneur qui leur manifesta les Ecritures. Ses disciples eux-mêmes, qui répandirent par le monde sa parole aussitôt qu'il eut quitté la vie, usèrent, à son exemple, de la parabole. Ecoutons Pierre parlant des apôtres dans sa prédication :

« Après avoir parcouru les livres que nous ont laissés les prophètes, où Jésus-Christ est nommé tantôt en paraboles, tantôt en énigmes, tantôt sous des termes formels et incontestables, nous y avons trouvé son avènement, sa croix, sa mort, tous les supplices dont les Juifs l'ont accablé, la résurrection et son ascension au ciel, avant la fondation de la nouvelle Jérusalem, ainsi qu'il est écrit (44). »

Voilà par quelles tribulations il devait nécessairement passer ; voilà ce qui doit arriver après lui.

« Cet examen fait, nous avons cru en Dieu d'après ce que portent les Écritures à son sujet. »

Puis. il ajoute un peu plus bas que les livres saints sont l'œuvre de la divine providence : Nous savions, dit il, que Dieu les

« avait réellement ordonnés, et nous n'avançons pas un mot qui ne s'appuie sur l'Ecriture. »

552 La langue hébraïque, elle aussi, possède quelques propriétés particulières, semblable sur ce point à tous les idiomes en général, et riche en locutions caractéristiques qui sont comme le cachet de la nation. On définit (45) une langue une manière de s'exprimer qui se moule sur le caractère du peuple. La prophétie n'a rien qui ressemble aux combinaisons de ces dialectes. Chez les Grecs, les expressions figurées se voilent à dessein, pour mieux imiter celles de nos prophéties. C'est, en vers comme en prose, une déviation volontaire du sens naturel ; car le trope n'est qu'une manière de détourner le mot de son acception propre pour l'appliquer à un sens figuré, dans l'intérêt de la composition, et pour donner aux différentes parties du discours plus de grâce et de mouvement. Mais jamais la prophétie ne recourt aux figures dans le bot d'orner le langage. Comme elle sait que tous ne peuvent porter la vérité, elle se cache sous mille formes diverses et ne fait briller la lumière que pour les fidèles, initiés à la connaissance et conduits à la vérité par l'amour. La philosophie barbare a différentes espèces de prophéties, le proverbe, la parabole, l'énigme. Elle distingue la *sagesse* comme quelque chose qui diffère de la *discipline*, puis les *paroles de la prudence,* les *subtilités du langage*, la *véritable justice*, puis encore la *science de diriger le jugement*, la ruse que la discipline apprend aux simples, le *sens* et l'*intelligence*, qui est communiquée au néophyte par les catéchèses.

« Le sage, en écoutant ces prophètes, est-il dit, deviendra plus sage, et l'homme prudent apprendra l'art de gouverner. Il pénétrera les paraboles et leurs secrets, les discours des sages, et leurs mystères. »

S'il est vrai qu'Hellène, fils de Jupiter, selon les uns, de Deucalion, selon les autres, donna son nom aux langues helléniques, c'est-à-dire grecques, la chronologie que nous avons exposée plus haut, peut servir aisément à démontrer de combien de générations la langue hébraïque est antérieure aux dialectes de la Grèce.

553 A mesure que nous avancerons dans cet ouvrage, après avoir examiné sous chacune de leurs faces les figures dont parlait le prophète (46), nous exposerons avec soin, et selon la règle de la vérité, le régime qui constitue la vie gnostique. Lorsque la Vertu divine apparut à Hermas dans une vision, et sous la figure de l'Église, elle lui remit entre les mains, avec ordre de le transcrire, un livre qu'elle voulait faire connaitre aux élus.

« Je l'ai transcrit, dit le Pasteur, lettre par lettre (47) ne pouvant découvrir comment s'assemblaient les syllabes. »

Cette vision signifiait que l'Écriture, prise dans la simple acception des mots, est claire pour tous, et que la foi joue ici le rôle de l'alphabet. Voilà pourquoi on dit allégoriquement *lire d'après la lettre.* .Au contraire, l'interprétation gnostique, plus intelligente, grâce aux progrès de la foi, est assimilée à la lecture *par syllabes*. Ailleurs n'est-il pas ordonné au prophète Isaïe (48) de prendre le livre *nouveau* pour y écrire des mots mystérieux ? Le Saint-Esprit désignait, au moyen de ce symbole, la sainte connaissance, qui devait venir par l'explication des Écritures, et dont les livres n'avaient pas encore reçu le dépôt, parce qu'elle était encore ignorée. Le mystère avait été révélé dès l'origine à ceux qui ont l'intelligence. Il y a plus. Depuis que le Seigneur a instruit lui-même ses apôtres, la tradition de

l'Écriture nous est transmise maintenant non écrite, gravée qu'elle est par la puissance de Dieu dans des cœurs nouveaux, d'après le Testament nouveau.

Voilà pourquoi les plus éclairés d'entre les Grecs consacrent à Hermès, qu'ils disent être la parole, une grenade, en reconnaissance de l'usage de la voix et de son interprétation ; car le discours renferme bien des sens cachés.

Il y avait donc une profonde sagesse dans cette vision de Jésus, fils de Navé, quand il aperçut un double Moïse enlevé aux cieux, l'un placé parmi les anges, l'autre debout sur le 554 sommet des montagnes, et bien digne d'avoir encore les anges pour compagnons sur ces hauteurs. Or, Jésus vit ce spectacle d'en bas, transporté en esprit avec Caleb. Toutefois les deux spectateurs ne voient pas de la même manière. Celui-ci descendit promptement, comme impatient de déposer le fardeau qui l'accablait; celui-là, descendu de ces sublimités, raconta dans la suite la gloire dont il avait été le témoin, plus clairvoyant que son compagnon, parce qu'il était plus pur. L'histoire signifie, si je ne me trompe, que la connaissance n'est pas le domaine de tous. Les uns occupés du corps matériel des Écritures, c'est-à-dire, des mots et des noms, n'entrevoient que le corps de Moïse ; les autres pénètrent le fond de la pensée, et cherchent sous les mots leur signification mystique, poursuivant avec une avide curiosité le Moïse qui siège à côté des anges. Assurément parmi ceux qui invoquaient le Seigneur lui-même, un grand nombre disaient :

« Fils de David, ayez pitié de moi ! »

mais combien peu connaissaient le Fils de Dieu, comme Pierre, que son maître proclama heureux,

« puisque ce n'était ni la chair ni le sang qui lui avait révélé le mystère, mais le Père qui est dans les deux ! »

Il nous apprenait par ces mots, que le véritable Gnostique connaît le Fils du Tout-Puissant, non point par les yeux de cette chair qui a été formée dans le sein maternel, mais par la vertu du Père lui-même. La possession de la vérité n'est pas une œuvre laborieuse uniquement pour les inexpérimentés et les inhabiles. L'histoire de Moïse fournit la preuve que ceux-là même dont elle est la science particulière, ne jouissent pas de la contemplation dans toute son étendue. Jadis les Hébreux ont vu la gloire de Moïse ; les saints d'Israël ont vu les visions angéliques : il faut attendre que nous puissions, comme eux, contempler face à face les splendeurs de la vérité.

555 CHAPITRE XVI.

Le Décalogue pris pour exemple d'interprétation mystique.

Le décalogue va devenir en passant un exemple de cette interprétation mystique ; que le nombre Dix soit sacré, j'estime superflu de le dire, pour le moment. S'il est vrai que les tables écrites soient l'ouvrage de Dieu, nul doute qu'elles ne désignent la création de l'univers. Par le doigt de Dieu, on entend la puissance qui forma le ciel et la terre ; les tables de la loi seront le symbole de l'un et de l'autre. En effet, les caractères tracés par Dieu sur la table qui les reçoit représentent la création du monde. Or le Décalogue, par une sorte d'image du ciel, renferme le soleil et la lune, les astres et les nuages, In lumière, le vent, l'eau, l'air, les ténèbres, le feu. Voilà le Décalogue naturel du ciel. L'image de la terre renferme les hommes, les bestiaux, les reptiles et les animaux ; parmi ceux qui fendent les eaux, les poissons et les cétacées ; parmi les oiseaux, ceux qui sont carnivores et ceux qui ne le sont pas ; parmi les plantes, celles qui sont fécondes et celles qui sont stériles. Voilà le décalogue naturel de la terre. Quant à l'arche, qui contenait les tables de la loi, ce sera la sagesse et la connaissance des choses divines et humaines. Peut-être aussi que les deux tables

sont la promulgation des deux Testaments. Elles ont été mystiquement renouvelées, quand l'ignorance et le péché débordèrent à la fois. Les préceptes, à ce qu'il semble, sont écrits deux fois pour les deux esprits, l'un qui commande, l'autre qui obéit,

« puisque la chair s'élève contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. »

Le nombre dix se retrouve aussi dans l'homme : il a cinq sens, il parle, il se reproduit ; au huitième rang se place le souffle vital qui anima son corps dès sa formation ; l'âme à laquelle appartient l'empire arrive la neuvième ; enfin la vertu de l'Esprit saint qui vient se reposer dans l'homme par la foi [556] et lui imprime sa forme et son caractère, complète le nombre dix. Ajoutez que la loi semble imposer ses prescriptions aux dix éléments qui composent l'homme, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, au tact, au goût, et aux organes qui vont par deux et sont les ministres des précédents, à savoir les pieds et les mains. Voilà pour la formation de l'homme. L'âme y est introduite, et, avant l'âme, le principe dirigeant par lequel nous raisonnons, et qui ne doit pas son origine à l'émission de la semence, de sorte que, sans même le compter, on obtient les dix facultés par lesquelles s'exécute l'universalité de nos actes. En suivant l'ordre de ces phénomènes, l'homme, en effet, aussitôt qu'il est né, débute dans la vie par tout ce qui est soumis aux passions. Or, nous tenons la faculté de raisonner, qui domine toutes les autres, pour la cause constituante de l'animal : il y a mieux, nous disons que la partie irraisonnable est animée, et en est une portion. Le principe vital, dans lequel est renfermée la vertu d'accroissement, et, pour le dire en général, de tout mouvement, est échu à l'esprit charnel qui est doué d'une mobilité prodigieuse, qui se porte en tous lieux par les sens et le reste du corps, et s'affecte le premier par le corps. Mais la faculté dominante possède la liberté au fond de laquelle sont l'examen, la règle, la connaissance. Ô merveille ! tout

est ordonné par rapport à une seule faculté dominante pour laquelle l'homme vit, et vit d'une certaine façon. C'est donc par l'esprit corporel que l'homme sent, désire, se réjouit, s'irrite, se nourrit, se développe ; par lui qu'il agit conformément à ce que la réflexion a conçu et déterminé. Quand les passions sont vaincues, la faculté dominante triomphe. Ainsi ce précepte :

« Tu ne désireras point, »

ne signifie pas autre chose, sinon : Au lieu d'obéir en esclave à l'esprit charnel, tu lui commanderas en maitre, parce que, d'une part,

« la chair s'élève contre l'esprit, »

rebelle toujours prête à se jeter dans la honte et les excès contraires à sa nature ; et que, de l'autre, l'empire a été donné

« à l'esprit pour gouverner la chair, »

afin que l'homme agisse dans tout le cours de sa vie conformément à sa nature.

Les livres saints n'ont-ils pas raison quand ils nous disent 557 que

« l'homme a été fait à l'image de Dieu? »

Il ne s'agit pas, dans cette occurrence, de son organisation extérieure. Cette parole signifie qu'à l'exemple de Dieu, qui procède en toutes choses avec la raison de son Verbe, le véritable Gnostique accomplit des œuvres qui tirent leur bonté de la raison par laquelle il est toujours conduit. Les deux tables de la loi, on l'a insinue avec vérité, sont donc le symbole des préceptes qui, donnés aux deux esprits, à celui qui est créé, comme à celui qui gouverne, devancèrent la loi. Ils désignent, en outre, les impulsions de nos sens qui se divisent en deux espèces, selon qu'elles gravent leur empreinte dans notre esprit, ou qu'elles procèdent de l'opération du corps ; double voie pour saisir

les objets. Les sens s'appliquent au monde de la matière, l'intelligence au monde de la pensée. Quant aux actions, elles sont aussi de deux sortes ; ici elles naissent de la réflexion, là d'un mouvement physique.

Le premier précepte du Décalogue nous met sous les yeux un Dieu unique, tout-puissant, qui tira de l'Égypte le peuple élu, pour le conduire à travers les solitudes dans l'héritage de ses pères. Par le second (49), le Créateur veut que les Hébreux, à l'aspect de ces divines merveilles, comprennent, autant qu'il est en eux, la grandeur de sa puissance ; il veut encore que, mettant leur espérance dans le vrai Dieu, ils n'adressent point un hommage idolâtrique à la créature. La majesté de l'Eternel, vraiment digne de tes respects, et qui n'est autre chose que son nom — la multitude ne pouvait alors en connaitre davantage — tu ne la prendras point en vain, pour appliquer cette dénomination auguste aux objets créés et périssables, que la main des hommes a forgés, et sous lesquels ne se trouve pas CELUI QUI EST : car, dans l'identité incréée, celui qui est existe seul ; tel est le sens du troisième commandement. Le quatrième 558 nous annonce que le monde est l'œuvre de Dieu, que Dieu nous a donné le septième jour pour nous reposer, à cause de l'affliction qui travaille notre vie, et des maux auxquels nous sommes sujets. Dieu, en effet, dans son éternelle vigueur et sa sainte impassibilité, n'a pas besoin de repos. Il n'en est pas de même de nous, qui portons le fardeau de la chair. Le septième jour est donc appelé jour de repos, qu'est-ce à dire? abstinence de tout mal, qui prépare en nous ce premier jour, où naquirent toutes choses, qui est véritablement notre repos et auquel remonte la première apparition de cette lumière, dans laquelle vous voyons et possédons l'infini. C'est à dater de ce jour que les premiers rayons de la sagesse et de la connaissance nous illuminent, je veux dire l'Esprit du Seigneur, lumière de la vérité, flambeau réel et indéfectible, qui, se distribuant sans se

diviser, dans ceux qui ont été sanctifiés par la foi, est le soleil des intelligences éclairant tout ce qui existe. Suivre ses clartés pendant toute la durée de notre vie, c'est nous établir dans une sainte impassibilité. Voilà ce que j'appelle nous reposer. Aussi Salomon nous montre-t-il le Tout-Puissant engendrant, bien des siècles avant le ciel, la terre, et tout ce qui est, la sagesse dont la possession, sinon par essence, au moins par les efforts qui nous élèvent à elle, révèle par voie de compréhension à ceux qui sont ici-bas les lois divines et humaines.

Parvenus à ce point, puisqu'il a été question du *septénaire* et de l'*octonaire,* il nous importe de rappeler brièvement que l'octonaire, absolument parlant, semble n'être que le *septenaire*, et que dans le même sens le *septénaire* devient le nombre six, qui lui-même est proprement le jour du sabbat. Le *septenaire*, ainsi envisagé, est destiné à l'action. En effet, nom voyons la création du monde terminée dans l'espace de six jours. Le soleil met six mois à compléter sa révolution d'an tropique à l'autre (50). Pendant cet intervalle, les feuilles 559 tombent une fois; une autre fois les plantes pullulent et les germes se développent. On dit encore que le fœtus est entièrement formé dans l'espace de *six mois*, c'est-à-dire, au bout de 182 jours et demi, comme l'écrivent le médecin Polybe dans son *Traité des enfants qui viennent à 8 mois*, et le philosophe Aristote dans son ouvrage *De la nature*. C'est sans doute à cause de la création de l'univers, consommée en six jours, que les disciples de Pythagore, guidés par le prophétique historien de la Genèse, regardent comme parfait, le nombre six (51), qu'ils appellent *Meseuthys* et *Gamos*. *Messuthys*, parce qu'il est une sorte de milieu placé a une égale distance entre 10 et 2 ; *Gamos*, parce que ce mot signifie mariage. En effet, de même que le mariage engendre par l'union de l'homme et de la femme, de même six est engendré par le nombre impair 3, et par le nombre pair 2, qui est regardé comme

femelle (52). Deux fois trois produisent six. D'ailleurs, les mouvements par lesquels se répand la génération sont variés, en haut, en bas, à droite, à gauche, en avant, en arrière.

C'est donc à bon droit que, regardant le nombre sept (53) comme né sans mère et n'engendrant aucune postérité, l'on en 580 fait le symbole du sabbat et l'allégorique emblème de ce repos

« dans lequel on ne se mariera point. »

Car ce nombre, qui n'est le produit d'aucun facteur, ne produit aucun des nombres compris entre un et douze.

L'*octonaire* ou le nombre huit, est appelé cube par ceux qui comptent la sphère immobile au nombre des sept planètes, an moyen desquelles s'accomplit la grande révolution de la grande année, qui verra la rétribution générale et l'accomplissement des promesses (54). Voilà pourquoi le Seigneur, étant monté sur le Thabor, lui quatrième (55) devient bientôt le sixième (56) et dans la splendeur de sa lumière, laisse échapper les vertus qui partaient de lui, autant du moins que pouvaient les soutenir cm qu'il avait destinés à ce spectacle. Une voix, c'est le septième personnage, le proclama Fils de Dieu. Que voulait-elle? que ses compagnons se reposassent en lui par la fermeté de leurs convictions; et que lui-même, complétant l'octonaire par la génération dont le nombre six, avec ses merveilleuses propriétés, était l'emblème, apparût un Dieu incarné, dans tout l'éclat de sa puissance, pris pour un homme véritable, mais ignoré dans le mystère de sa nature (57). Six en effet, a son rang parmi les nombres, mais la suite des lettres ne renferme pas le signe qui l'exprime (58). Dans la numération, chaque unité garde sa place jusqu'à sept et huit : dans l'alphabet, au contraire, le *théta* est la sixième lettre et l'*éta*, la septième ; mais le signe numérique ς' s'étant glissé, je ne sais comment, dans l'alphabet, 561 en

acceptant ce système, sept devient six, et huit devient sept. Voilà pourquoi il est dit encore que l'homme fut créé au sixième jour, l'homme fidèle à celui que représente la figure 6, (59) afin d'être investi sur-le-champ de l'héritage que promet le Seigneur. La sixième heure, qui est celle où se consommèrent l'agonie de l' homme et l'œuvre de notre salut, renferme aussi quelque chose de sacré. Il est donc prouvé que 8 équivaut à 7 et 7 à 6 pour le rang qu'ils occupent. Car c'est dans cet autre sens mystique que le *septénaire* a glorifié l'*octonaire*, et

« que les cieux annoncent aux cieux la gloire du Très Haut. »

Leurs figures sensibles sont nos lettres phonétiques. C'est ainsi que le Seigneur lui-même a été appelé l'Alpha et l'Oméga, le

« commencement et la fin, — par qui tout a été fait et sans lequel rien n'a été fait. »

Il ne faut donc pas s'imaginer que le repos de Dieu, comme quelques-uns le conçoivent, ait été une suspension d'activité. Bon par son essence, si Dieu venait à cesser de faire le bien, il cesserait au même instant d'être Dieu, parole qui serait un monstrueux blasphème. Il se reposa, qu'est-ce à dire ? il ordonna que l'ordre établi se maintint inviolablement pendant toute la durée des siècles, et que chaque créature se reposât de son antique confusion. Car les créatures qui sortirent du néant à des jours divers s'enchainèrent dans une merveilleuse harmonie, afin que les êtres fussent glorifiés d'après leur antériorité d'apparition, inégaux en honneur, quoiqu'ils aient jailli tous à la fois de la même pensée. La naissance de chacun d'eux n'eût pas été distinctement signalée par la voix du Très haut, si la création avait été désignée en masse. Il fallait que le langage procédât par ordre. Voilà pourquoi l'historien sacré nomme une première création, puis une seconde, lorsque néanmoins

la souveraine majesté tira simultanément l'universalité des êtres d'une même essence. La volonté de Dieu, si je ne me trompe, est une dans son unique identité. Comment, d'ail-562 leurs, la création se serait-elle accomplie dans le temps. si le temps lui-même eût été contemporain de la création ?

Mais que dis-je ? le monde tout entier, La nature vivante, comme la nature inorganisée, mule sur le septénaire. On compte sept anges premiers-nés, chefs de tous les antres, et revêtus de la plus grande puissance. Suivant les astronomes, la terre est gouvernée par sept planètes errantes, auxquelles les Chaldéens prêtent de merveilleuses sympathies avec ce qui nous arrive, et par l'inspection desquelles ils se vantent de connaître l'avenir. Au nombre des étoiles axes sont les sept Pléiades. Les deux ourses se composent de sept étoiles qui dirigent l'agriculture et la navigation. La lune aussi change de forme chaque septième jour ; simple croissant dans la première semaine, pleine an bout de la seconde, redevenue simple croissant à la troisième, depuis qu'elle a commencé de décliner, entièrement effacée à la quatrième. Il y a mieux : le mathématicien Séleucus lui assigne sept phases différentes. Invisible d'abord, courbée en croissant, puis demi-pleine, puis entièrement pleine et arrondie; puis déclinant toujours, arrondie, demi-pleine encore une fois et courbée en croissant.

« Chantons un hymne nouveau sur les sept tons de notre lyre, »

écrit un poète qui n'est pas sans gloire, nous apprenant ainsi que la lyre antique avait sept tons. Notre visage porte sept auxiliaires de nos sensations ; deux yeux, deux conduits pour les sons, deux narines, et la bouche qui complète le septénaire. Les élégies de Solon nous avertissent aussi, dans les vers suivants, que le septénaire préside aux diverses périodes de la vie humaine :

« Lorsque l'enfant aura vu s'accomplir les sept premières années de sa vie, tu regarderas dans sa bouche le rempart de ses dents. Que la Divinité lui donne encore sept années ; arrive l'époque de la puberté. Quand il aura grandi pendant sept années nouvelles, ses joues se couvriront d'une barbe épaisse. Ajoute à son âge un pareil nombre d'années, que dons toute la vigueur de sa force, il prend rang parmi 563 les hommes. La présence du cinquième septénaire l'avertit de chercher une épouse, et de songer à revivre dans sa postérité. La sixième révolution est venue : avec elle apparaissent la prudence, l'habileté, et le dégoût de tout ce qui est frivole ou insensé. Le septième et le huitième septénaire brillent par la richesse de l'éloquence et du génie. Dans le neuvième, la force du corps et de l'intelligence subsiste encore, mais affaiblie, et incapable de grandes choses : après la dixième période, l'homme, mûr pour le tombeau, tombe sous les coups de la mort. »

Poursuivons : dans les maladies, le septième et le quatorzième jours sont des jours critiques où la nature est aux prises avec le principe du mal. Hermippe de Béryte rapporte encore, dans son *Traité du septenaire,* mille autres propriétés merveilleuses. Mais écoutons le bienheureux David lui-même. Il va découvrir en termes formels aux regards du Gnostique une supputation mystique en rapport avec le septénaire et l'octonaire :

« Notre vie, dit-Il, est aussi fragile que la toile de l'araignée. Les jours de nos années, sont soixante-dix années, quatre-vingts pour les forts. Au-delà, c'est régner. »

Mais ne nous y trompons pas, le monde a été engendré et non fait dans le temps. Pour nous en convaincre, la prophétie ajoute :

« Telle fut l'origine des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que le Seigneur fit la terre et les cieux. »

Ces paroles, *lorsqu'ils furent créés*, expriment une énonciation indéfinie et que ne limite aucune époque ; mais ces mots, *au jour que le Seigneur* fit, c'est-à-dire, dans qui et par qui il créa toutes choses, et sans lequel rien n'a été fait, » désignent l'opération qui a lieu par le Fils, dont le Psalmiste a dit :

« C'est ici le JOUR que le Seigneur a fait; réjouissons-nous en lui et tressaillons d'allégresse? »

Qu'est-ce à dire ? Asseyons-nous au banquet divin par la connaissance qu'il nous a transmise. Le Verbe, en effet, qui illumine les plus épaisses ténèbres, et par l'intermédiaire duquel est arrivée à la lumière et à la vie toute créature, a été appelé notre *Jour*. En deux mots, le Décalogue nous montre par la lettre iota *nom* de 564 bénédiction par excellence, en nous mettant sous les yeux Jésus (60), qui est le Verbe.

Le cinquième précepte qui vient après, dans le Décalogue, a pour but l'honneur que nous devons à notre père et à notre mère. Il proclame ouvertement que Dieu est notre père et notre Seigneur ; de là le titre de fils et de dieux donné à ceux qui l'ont reconnu. Notre père, notre Seigneur, c'est donc le créateur de toutes choses. Mais quelle sera notre mère ? La chercherons-nous avec quelques-uns dans la substance dont nous avons été engendrés ? ou bien sera-ce l'Église, comme le veut plus d'un commentateur ? Nullement. Notre mère,

« la mère des justes, »

selon le langage de Salomon, c'est la divine connaissance, la sagesse, qu'il faut choisir pour elle-même. D'ailleurs la connaissance de tout ce qui est beau, de tout ce qui est honorable nous vient de Dieu par le Fils. Suit le précepte qui défend l'adultère. On est coupable d'adultère, lorsque, transfuge de l'Église, de la véritable connaissance, et de la foi à l'existence d'un Dieu, on se jette dans des

opinions condamnables ; ou bien quand on érige en Dieu quelque créature, ou bien encore quand ou taille eu forme de simulacre ce qui n'est pas, franchissant ainsi la limite de la connaissance, je me trompe, déserteur de la connaissance. Les opinions erronées sont aussi étrangères au Gnostique que les opinions véritables lui sont habituelles et comme inhérentes. Voilà pourquoi l'illustre apôtre appelle l'idolâtrie une sorte de fornication, d'accord avec le prophète, qui dit :

« Il s'est prostitué au bois et à la pierre. — Il a dit au bois : tu es mon père ; et à la pierre : tu m'as engendré. »

Vient ensuite le précepte qui défend le meurtre. Le meurtre est une suppression fermement arrêtée. Supprimer, au sujet de Dieu et de sou éternité, la doctrine véritable pour y substituer 565 le mensonge ; dire, par exemple, que nulle Providence ne gouverne l'univers, affirmer que le monde n'a pas été créé, nier enfin quelque dogme sacré dans l'ensemble de la doctrine, c'est faire acte de meurtrier. Le commandement qui suit défend le vol. De même que le ravisseur du bien d'autrui, quand le dommage est considérable, ajustement mérité le supplice qui le frappe, de même les téméraires qui usurpent les attributions divines par la peinture et la sculpture, et se proclament insolemment les créateurs des animaux et des plantes ; de même encore ceux qui imitent la philosophie véritable, sont des voleurs. Agriculteur, père d'un fils, qu'importe? ils sont les ministres de Dieu (61), chargés par lui de semer sa parole. Mais Dieu, qui donne l'accroissement, amène chaque plante au point qui convient à sa nature. Un grand nombre des nôtres, semblables là-dessus aux philosophes, attribuent l'accroissement des germes et leurs transformations à l'influence des astres, dépossédant ainsi, du moins autant qu'il en est en eux, le père de tous les êtres de son indéfectible puissance. Les éléments et les astres ! Puissances obéissantes, ils ont été créés par Dieu pour

exécuter les plans de sa divine providence, et ils volent en esclaves accomplir les commandements de leur maître, partout où les guide la parole du Seigneur, puisque l'éternelle puissance a coutume d'opérer eu toutes choses par des voies mystérieuses. Vous tous donc qui vous écriez : Nous avons imaginé ou fait quelqu'une des choses qui appartiennent à l'ensemble de la création, vous aurez à rendre compte de votre sacrilège entreprise.

Le dixième commandement interdit tous les désirs. Convoiter ce qui est contraire au devoir amène une responsabilité sévère. De même il n'est pas permis de soupirer après ce qui est faux, ni de s'imaginer que les êtres vivants sont capables de sauver ou de perdre par eux-mêmes, tandis que les objets inanimés ne le peuvent en aucune façon. L'antidote ne saurait guérir, ni la ciguë ôter la vie, me dites-vous! Vous êtes la dupe d'un 566 adroit sophisme! Rien n'opère sans le secours de l'intelligence qui emploie la plante et le médicament, pas plus que la hache ou la scie ne fend, et ne coupe sans le bras qui les dirige. Non sans doute, elles n'agissent point par une impulsion qui leur est propre ; mais elles sont douées de certaines énergies naturelles qui, appliquées par une main étrangère, consomment leur œuvre spéciale. Il en est de même de la providence générale de Dieu. Elle emploie le ministère des forces plus rapprochées d'elle et plus immédiates pour propager jusqu'aux derniers degrés de l'échelle des êtres l'efficacité de son opération.

CHAPITRE XVII.

Quoique la philosophie n'ait pas donné la parfaite connaissance de Dieu, elle est cependant un remède pour les âmes.

Les philosophes grecs, ne connaissent pas, si je ne me trompe, le Dieu qu'ils nomment, puisqu'ils ne rendent point à Dieu, le culte qui convient à un Dieu. Les doctrines professées dans leurs écoles ressemblent, dit Empédocle,

« à ces frivolités qui passent par les lèvres de la multitude, qui sait si peu de chose du grand Tout. »

Voyez-vous ce vase de verre, rempli d'eau? L'art imagine un procédé par lequel un rayon du soleil produit la flamme en traversant ses parois. Il en est de même de la philosophie. Qu'elle reçoive de la divine Écriture comme une étincelle de feu, la voilà qui rayonne aux yeux de quelques mortels privilégiés. Tous les animaux respirent le même air, mais chacun, d'une manière différente et pour une fin spéciale. Il en est de même pour la plupart des hommes : ils approchent de la vérité, disons mieux, des raisonnements qui promettent la vérité. Qu'ils révèlent quelque chose de Dieu, ne le pensez pas ! ils ne font que lui prêter les affections humaines. Ils consument leur vie dans la poursuite de la vraisemblance bien plus que de la vérité. Or, la vérité s'apprend non point à l'école de l'imitation, mais dans les enseignements de la discipline. Notre foi au Christ n'a point pour principe une vaine ostentation de croyance, pas plus que nous n'allons vers le soleil pour paraître unique- 567 ment exposés au soleil. Ici, nous cherchons les rayons de l'astre pour nous réchauffer ; là, nous nous efforçons d'être Chrétiens pour être des hommes de bien dans toute la rigueur du mot. Le royaume des deux appartient, en effet, à ceux qui se font le plus de violence, à ceux que l'examen, la discipline et l'exercice parfait investissent des honneurs de la royauté. Imiter une opinion, c'est prouver que l'on en avait quelque préjugé antérieur. Mais qu'on vienne à recevoir une parcelle de la vérité, vivante étincelle que l'on réchauffe au fond de son âme par le pieux désir et par l'enseignement ; on remue ensuite le monde pour monter au faîte de la connaissance. Ce que nous ne saisissons point par la pensée, nous ne pouvons, en effet, ni le désirer, ni en tirer quelque profit. Parvenu à ces hauteurs, le Gnostique embrasse, comme point culminant de la perfection, l'imitation de son maître, autant du moins

qu'elle est permise à la faiblesse de l'homme, s'imprégnant de la vertu du Seigneur, et se moulant à l'image de Dieu. Mais ignorer la connaissance, c'est n'avoir point de règle certaine pour mesurer la vérité. Renonçons donc pour jamais à participer aux contemplations gnostiques, si nous ne voulons pas vider notre âme de ses conceptions antérieures, car on nomme communément et dans une signification générale du nom de vérité tout ce que perçoivent l'intelligence et les sens.

Sans doute, il est facile de distinguer la peinture véritable de la peinture vulgaire, et la musique vertueuse de la musique dissolue. Il y a donc aussi pour le philosophe une certaine vérité qui n'est pas la vérité des autres philosophes et une beauté réelle différente de la beauté adultère. Ce qui appelle nos efforts, ce ne sont point seulement les parcelles de la vérité que l'on décore du nom de vérité ; c'est la vérité elle-même qu'il faut poursuivre, sans nous arrêter à sa ressemblance. Car les paroles qui ont Dieu pour objet ne sont pas unes, mais innombrables. Nommer Dieu, ou ce qui concerne Dieu, est bien différent. En général, dans l'appréciation de toutes choses, il faut distinguer l'essence de ses accidents. Il me suffit assurément de dire : Dieu, c'est le maître de l'univers; mais, dans un 568 sens absolu, je dis le maitre de l'univers sans rien excepter. Toutefois, la vérité se manifestant sous deux formes, à savoir les noms et les choses, bon nombre d'hommes, et ce sont les philosophes de la Grèce, courant après les grâces et la beauté du langage, s'arrêtent aux noms seulement, tandis que nom autres Barbares nous avons le fond des choses. Voilà pourquoi le Seigneur n'a point voulu sans intention descendre à des formes corporelles, humbles et vulgaires. Il craignait que les auditeurs, distraits par l'éclat de sa beauté, ne laissassent emporter leur esprit loin de ses paroles, et qu'attentifs à des apparences qui ne méritent que le dédain, ils ne fussent arrachés aux perceptions de l'intelligence. Que

nous importent donc les accidents du langage? il faut n'en considérer que la signification.

Mais la parole de ces hommes (62) qui ne sont pas aptes à comprendre, et dont les impulsions ne sont pas dirigées vers la connaissance, ne persuade pas. Les corbeaux n'imitent-fis pas la voix humaine, sans avoir néanmoins la moindre notion de ce qu'ils répètent ? Au contraire, une compréhension intelligente suit de près la foi.

« Père des hommes et des dieux, »

s'écrie aussi Homère, quoiqu'il ne sache pas quel est le père, ni comment il est père. Mais de même qu'il est naturel aux mains de saisir, à l'œil, qui n'est pas malade, de voir la lumière ; de même quiconque a reçu la foi possède la faculté de participer à la connaissance, pourvu qu'il veuille tailler l'or, l'argent, les pierres précieuses, et bâtir sur les fondements qu'il a posés. Il ne dit point : Je participerai un jour ; il commence à participer. Il ne remet point sa gloire aux chances de l'avenir : roi, lumineux, Gnostique, il l'est déjà. Il ne se contente point du nom : il atteint jusqu'aux choses elles-mêmes. La bonté de Dieu, en effet, magnifique envers le roi de la création, et désireuse de son salut, dirigea tout le reste vers cette fin. D'abord elle le gratifia dès l'origine du bienfait de l'existence. Que l'existence soit préférable au néant, personne qui le conteste. Puis la Pro- 569 vidence fait passer chacun dans la mesure qui lui est propre de ce qui est bon à ce qui est meilleur pour lui. N'allons donc point trouver étrange que la philosophie elle-même ait été donnée par la bonté souveraine afin de servir d'introduction à la perfection qui nous vient du Christ, pourvu que la philosophie ne rougisse point de dire à la connaissance barbare : Conduis-moi vers la vérité. Les cheveux de notre tête sont comptés. Nos plus légers mouvements sont inscrits. Pourquoi la philosophie n'aurait-elle point aussi sa valeur ? Il fut accordé à Samson une force qui résidait dans ses cheveux, afin de le convaincre que les

arts superflus qui ont pour objet la vie matérielle et qui, mourant avec le corps, se déposent dans le même tombeau, après la séparation de l'âme, ne peuvent s'acquérir sans le secours d'en haut. La divine dispensation de la Providence part des points culminants, nous disent les livres saints, pour s'épancher sur toutes les créatures, semblable

« au parfum qui coula de la tète d'Aaron sur son visage et se répandit sur le bord de ses vêtements. »

D'Aaron, c'est-à-dire du pontife suprême,

« par lequel tout a été fait et sans lequel rien n'a été fait. »

Sur le bord des vêtements et non sur le monde des corps : la philosophie du peuple en dehors du Juif et du Chrétien, n'est, à vrai dire, qu'un vêtement extérieur.

Ainsi les philosophes qui, exercés au sens propre par l'esprit d'intelligence, se sont laborieusement appliqués, non point à une portion, mais à l'ensemble de la philosophie, après avoir dépouillé tout orgueil et s'être laissés guider par l'amour de la vérité A laquelle ils rendent témoignage; qui ont profité de tout ce que les doctrines hétérodoxes renferment de bon pour s'élever à la compréhension par cette divine et ineffable bonté qui mène chaque nature, dans la limite du possible, vers ce qui lui est le meilleur ; qui ensuite ont eu commerce avec les Grecs, commerce avec les Barbares, ces philosophes passent en vertu de cet exercice commun, dans le domaine de la foi, et du domaine de la foi dans celui de l'intelligence particulière. Avec la vérité pour point d'appui, ils acquièrent une faculté plus large 570 d'investigation et de progrès. Dès lors, apprendre fait toutes leurs délices. Avides de connaitre, ils marchent à grands pas dans les voies du salut. Voilà pourquoi il est dit dans l'Écriture que l'esprit d'intelligence a été donné par Dieu aux ouvriers de l'arche. Que faut-il entendre par là, sinon la prudence, faculté de l'âme qui

contemple ce qui est, qui distingue et compare ce qui suit, aperçoit les ressemblances ou les dissemblances, divise, ou rassemble, commande et interdit, et enfin s'élance dans l'avenir par ses conjectures? La prudence ne se borne point seulement aux arts : elle gouverne la philosophie elle-même. Mais pourquoi la *prudence* est-elle assignée au sapent lui-même ? C'est qu'il y a au fond du maléfice enchainement, appréciation, plan, conjecture de l'avenir. Le mystère dans lequel restent ensevelis la plupart des crimes n'a pas d'autre motif. Le méchant se précautionne contre le supplice par toutes les combinaisons de son entendement.

Comme la prudence apparait sous des formes diverses, répandue qu'elle est partout l'univers et opérant dans chacune des actions humaines, elle change de dénomination dans chacune de ces occurrences. S'applique-t-elle à sonder les causes premières, elle s'appelle l'intelligence. Porte-t-elle la lumière dans les âmes par le raisonnement et la démonstration, alors c'est la connaissance, la sagesse, la science. Tout entière aux choses qui concourent à la piété, vient-elle à recevoir sans la contemplation, et par le maintien de son opération intérieure, le Verbe, raison primordiale, elle prend le nom de foi. Dans le monde sensible, a-t-elle démêlé ce qui lui semble le plus vrai, c'est alors l'opinion droite. Si elle réussit aux ouvrages mécaniques, elle reçoit la dénomination d'art. Que plus loin, laissant de côté la contemplation pour s'attacher aux analogies et recueillir des faits, elle forme des désirs ou des entreprises, elle se transforme en expérience. Son caractère spécial, c'est l'esprit qui préside à tout et qui descend, par la miséricorde divine, dans l'âme du néophyte après que la foi s'est affermie. Ainsi lorsque la philosophie a participé de cette intelligence supérieure, comme le prouve ce qui précède, elle entre elle-même 571 en partage de la prudence. Si par un enchaînement de principes et de déductions méthodiques elle disserte sur ce qui est

perceptible uniquement à l'intelligence, c'est alors la dialectique dont le bat est de rendre la vérité sensible par l'argumentation et de résoudre les difficultés qui se présentent.

Soutenir avec quelques-uns que ce n'est point Dieu qui a envoyé d'en haut sur notre terre, la philosophie, c'est affirmer, ce me semble, que Dieu ne peut point voir le détail, et qu'il n'est point la cause première de tous les biens, puisque chacun d'eux, pris à part, est un bien isolé, et que rien de ce qui est n'existe sans la volonté de Dieu. Dieu l'a voulu. Donc la philosophie émane de Dieu ; donc il l'a voulue telle qu'elle a été, dans l'intérêt des nations qui n'avaient pas d'autre frein pour s'abstenir du mal. Rien, en effet, n'échappe aux regards de Dieu, ni le présent, ni l'avenir, ni la manière dont chaque être doit exister. Lisant d'avance quels seront les moindres mouvements de ses créatures,

« Il voit tout, il entend tout (63), »

Il regarde à nu dans le fond de toutes les âmes, il a de toute éternité la connaissance la plus lumineuse de chaque individu, attentif à ce qui se passe sur la scène du monde, et dans toutes les parties de la scène. D'un regard il embrasse simultanément l'ensemble et le détail. Tel est Dieu. Néanmoins, quoiqu'il aperçoive d'un seul et même regard tous les êtres à la fois, son opération n'est pas toujours directe ni dominante. Combien de choses dans la vie naissent des combinaisons humaines, après que la main divine y a déposé le germe primitif l La médecine vous rend la santé ; l'huile du gymnase entretient les forces de votre corps ; les spéculations du commerce accroissent votre fortune. De qui tenez-vous ces biens? De la Providence sans doute, mais d'une providence qui laisse sa part à l'œuvre de l'homme. Eh bien t l'intelligence vient aussi de Dieu. Le libre-arbitre de l'homme vertueux obéit surtout à la volonté divine. Le méchant a beau partager avec le juste une

multitude d'a- 572 vantages, ces avantages ne profitent qu'à l'homme vertueux dans l'intérêt duquel Dieu a tout fait. Oui, c'est pour l'usage des hommes vertueux qu'est née l'énergie des dons sacré. Il y a mieux ; les pensées des hommes de bien s'engendrent par une sorte d'inspiration divine, l'âme étant disposée d'une certaine façon et la volonté divine se communiquant à l'âme humaine, par le ministère d'agents spéciaux qui l'assistent dans ces opérations. Les gouvernements des anges sont répartis entre les nations et les cités : peut-être même des anges particuliers sont-ils préposés à chacune d'elles. Le pasteur dow prend soin des brebis une à une ; mais les soins de la providence s'étendent plus immédiatement sur ceux que distinguent leurs lumières et qui peuvent être utiles à leur nation. Chefs et instituteurs du genre humain, ils sont appelés à mettre en lumière les bienfaits de la bonté souveraine, quand elle veut se manifester à la terre par la voie de la doctrine, du gouvernement, ou de l'administration. Quand elle veut se manifester, disons-nous ! Telle est sa volonté constante, et voilà pourquoi elle suscite les instruments les plus capables d'exécuter tout ce qui peut concourir au règne de la paix, de la vertu, de la bienfaisance. Tout ce qui est vertueux en soi découle de la vertu, se rapporte à la vertu, et nous est donné, ou pour nous rendre bons, ou pour que, vertueux déjà, nous usions des avantages que nous a départis la nature. Encore un coup, la Providence nous vient en aide dans l'ensemble comme dans les détails.

Maintenant, je le demande, n'est-ce point une grossière inconséquence d'attribuer à celui que l'on proclame le père du désordre et de l'iniquité, l'invention de la philosophie, c'est-à-dire d'une chose honnête et vertueuse ? A ce compte, le démon aurait travaillé à l'amélioration morale des Grecs avec un soin plus miséricordieux que la divine Providence elle-même. Telles ne sont pas mes pensées. Le caractère de la loi et de la droite raison, c'est, à mon avis, de

rendre à chacun ce qui lui convient, ce qui lui est propre, ce qui lui appartient. Au joueur de guitare, d'animer la lyre ; aux doigts expérimentés sur la flûte, de manier cet instrument. De même les présents [573] du ciel sont les possessions de l'homme vertueux, comme il est naturel à l'âme bienfaisante de faire du bien, au feu d'échauffer, à la lumière d'éclairer. La vertu ne commettra jamais le mai, pas plus que de la lumière ne sortiront les ténèbres, ni du feu le froid. Au contraire, vous ne verrez jamais le vice produire la vertu : il est condamné à produire le mal, comme les ténèbres, à confondre les couleurs. La philosophie qui conduit l'homme à la vertu, n'est donc pas l'œuvre du vice. Il ne reste plus qu'à faire remonter son origine jusqu'à Dieu, dont la bonté est le sublime privilège. Tout ce que Dieu donne est donné et reçu dans l'ordre du bien. D'ailleurs la philosophie n'a point été l'apanage des méchants; ce sont les plus vertueux et les plus illustres d'entre les Grecs qui l'ont possédée : nouvelle preuve qu'elle émane d'une divine Providence qui distribue à chacun l'aliment qui lui est propre. C'est donc avec une profonde sagesse que la loi brilla pour les Juifs, et la philosophie pour les Grecs, jusqu'à l'avènement du Seigneur. Depuis ce moment, la vocation est pour tous sans exception. Elle convie les peuples à se confondre dans la doctrine qui vient de la foi ; nation nouvelle consacrée à la justice et réunie sous un même pasteur, par le maître commun des Grecs et des Barbares, disons mieux, par le maître du genre humain.

La philosophie, nous l'avons déclaré plus d'une fois, est l'instrument, mais l'instrument partiel, qui découvre la vérité. Il y a plus ; tout ce que les arts renferment de bon, sous le point de vue de l'art, est une émanation de Dieu. L'habile exécution d'une œuvre d'art appartient à la spéculation ; de même, un acte de prudence est rangé sous le chef de la prudence ; or, la prudence est une vertu dont le propre est de connaitre les antres, et avant tout, ce qui la

concerne elle-même. Quant à la sagesse, faculté suréminente, elle n'est rien moins que la science des biens de Dieu et de l'homme.

« La terre et tout ce qu'elle renferme, est à Dieu, »

nous dit l'Écriture, pour nous convaincre que les biens nous viennent d'en haut, et sont répartis sur la faiblesse humaine par une puissance et une force divines.

574 Parcourez les divers avantages qu'un être peut tirer d'un autre être, vous trouverez qu'ils sont au nombre de trois. Le premier cas procède par imitation : c'est l'instituteur façonnant l'intelligence de l'enfant. La seconde manière est l'assimilation: c'est l'homme qui conduit son semblable au progrès par l'ample de son propre progrès. Tout à l'heure secours pour l'apprentissage, maintenant exhortation pour qui connait déjà, la troisième manière est le précepte. Ici plus de maitre qui forme un disciple ; plus d'instituteur qui lutte contre lui-même pour se donner à l'enfant comme un modèle à suivre : il regarde l'élève comme suffisamment exercé ; il lui prescrit la lutte sus forme de commandement. Par conséquent, lorsque le Gnostique véritable a reçu de Dieu la faculté d'aider ses frères, II se fait un devoir de leur être utile. Il façonne ceux-là par l'imitation ; il encourage ceux-ci par l'assimilation ; les autres, il la instruit et les redresse par le précepte. N'en doutons point, Dieu a procédé vis-à-vis de lui par les mêmes voies. Les exhortations des anges ne nous sont-elles pas un témoignage que Dieu est l'auteur de tout ce qui nous arrive de bon ? La vertu divine, eu effet, opère notre bien par l'intermédiaire des anges, visible ou invisibles. Ce mode est irrécusable dans l'économie de l'incarnation. D'autres fois, la puissance d'en haut *inspire* la pensée et la raison de l'homme, ou bien *envoie* dans son esprit la force et une intelligence plus parfaite, ou bien *ranime* son cœur et le *réchauffe* (64) dans les voies de l'examen et de la vertu. Le récit des actions extraordinaires et pleines de sainteté par

lesquels se signalèrent les justes est encore pour nous une prédication qui nous porte à les imiter et à leur ressembler. Cette forme d'enseignement est surtout manifeste dans l'ancien et le nouveau Testaments du Seigneur, dans les lois dont les Grecs sont les dépositaires, et enfin dans les prescriptions de la philosophie. Disons-le en deux mots : tous les biens qui concernent la vie, conformément à la souveraine sagesse, nous sont accordés par le Dieu tout-puissant, qui gouverne l'univers.

575 L'intermédiaire entre la créature et le Père, c'est le Fils qui, à cause de cela, dit l'apôtre,

« est le sauveur de tous les hommes, mais surtout des fidèles. »

Mais il y a quelque chose de plus saisissable et de plus rapproché, je veux parler des commandements et des instructions laissées par celui que des rapports immédiats unissent à la cause première.

CHAPITRE XVIII.

Le Gnostique ne touche qu'en passant, et comme pour se délasser, à la philosophie grecque. Il se hâte d'arriver à la doctrine chrétienne, source de toute sagesse.

Notre Gnostique est constamment occupé de l'étude principale. Mais a-t-il quelque loisir? on bien est-il contraint de reposer son esprit de ces hautes investigations ? Il touche, en guise de délassement, à la philosophie grecque comme à une de ces délicates superfluités que l'on apporte à la table du banquet, non pas qu'il ait négligé les aliments plus substantiels, mais parce qu'il a reçu tonte la part qui lui convient, et cela, pour les raisons énoncées plus haut. Les imprudents qui ont convoité dans la philosophie au-delà du nécessaire, et s'abandonnent aux sophismes et aux vaines disputes, s'écartent de ce qui est nécessaire, prédominant ; insensés qui poursuivent l'ombre de la raison ! Sans doute il est bon de tout savoir ; mais l'esprit, trop faible pour porter

le lourd fardeau de ces doctrines, ne s'arrêtera qu'à celles qui sont importantes et préférables. La science réelle, apanage exclusif du Gnostique, comme nous le disons, est une compréhension inébranlable qui conduit, par des raisons véritables et irrésistibles, à la connaissance du premier principe. Avoir sur un point la science de ce qui est vrai, quelque soit ce point, c'est avoir sur le même point la science de ce qai est faux. J'approuve donc cette thèse : Faut-il philosopher, quand même il ne faudrait pas philosopher, sans un examen préalable, impossible de porter un jugement qui approuve ou condamne ? La philosophie est donc nécessaire.

576 Avec ces principes, il faut que les Grecs s'initient, par la loi et les prophètes, à la manière d'adorer le Dieu unique, le véritable Tout-Puissant. L'apôtre leur promulguera ensuite cet oracle :

« Pour nous, nous n'avons point d'idole dans le monde, » parce que de tous les êtres de la création, il n'en est pas un seul qui puisse rappeler l'image de Dieu. Ils apprendront en troisième lieu que leurs simulacres ne sont pas même la représentation de ceux qu'ils honorent : la forme des âmes ressemble-t-elle donc aux statues des Grecs ? Non ; les âmes ne tombent point sous les sens, pas plus celles des êtres raisonnables, que celles des animaux dépourvus de raison. Quant au corps, ils ne font jamais partie de ces âmes ; ils ne sont que de véritables instruments, sièges pour celles-ci, véhicules pour celles-là, possessions d'une façon ou d'une autre pour toutes. Mais nous sommes impuissants même à reproduire l'image de ces instruments. Représentez-moi, par exemple, le soleil, tel que vous le voyez! figurez-moi l'arc-en-ciel avec des couleurs! Puis, lorsque les Grecs auront abandonné leurs idoles, il leur sera dit :

« Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, »

dont l'abstinence du mal est toute la justification, afin que, supérieurs à cette perfection vulgaire qui est en eux, vous puissiez aussi *aimer le prochain* et lui faire du bien, vous ne serez point les disciples de la loi royale (65). En effet, l'accroissement de la justice qui vient de la loi est comme le sceau du Gnostique. Ainsi quand le fidèle sera placé sur le chef qui gouverne son corps, et qu'il sert parvenu au faite de la foi, je veux dire, sur les hauteurs de cette connaissance elle-même qui renferme toute intelligence, il obtiendra du même coup l'héritage suprême. Que la connaissance occupe le premier rang, l'apôtre l'atteste à quiconque sait voir, lorsqu'il.écrit ces mots aux Grecs de Corinthe :

« Nous espérons que, votre foi croissant de plus en plus, nous étendrons suivant la règle notre partage beau- 577 coup plus loin, en portant l'Évangile au-delà de vous. »

Son dessein n'est pas de désigner ici l'extension ultérieure de son apostolat, par rapport au lieu, puisque la foi, dit-il, *abondait en Achaïe*.. Il y a mieux, les Actes des apôtres nous le montrent annonçant le Verbe à Athènes. Paul nous apprend par là que la connaissance, qui est la perfection de la foi, va plus loin que la catéchèse, conformément à la majesté de la sainte doctrine et à la règle de l'Église. Voilà pourquoi il ajoute un peu plus bas :

« Si je suis grossier et peu instruit pour la parole, il n'en est pas de même pour la science. »

Au reste, vous autres Grecs qui possédez, dites-vous, la vérité, parlez ; de qui vous glorifiez-vous de l'avoir apprise ? Que Dieu ait été votre maître, vous n'oseriez le répondre. Nous la tenons des hommes, vous écriez-vous ? S'il en va ainsi, ou vous l'avez apprise bien tardivement de vous-mêmes, comme quelques-uns d'entre vous le proclament orgueilleusement, ou bien vous l'avez apprise de vos semblables. Mais ignorez-vous donc que personne n'est

digne de foi quand il parle de Dieu en son propre nom ? Le moyen que l'homme argumente convenablement sur Dieu, la faiblesse et la mort sur l'être incorruptible, éternel ; la créature sur le Créateur ! Ce n'est pas tout. Quand l'homme ne peut pas même bégayer la vérité sur sa propre nature, faudra-t-il souscrire à ses prétentions d'expliquer Dieu? Autant l'homme, en effet, s'abaisse au-dessous de la puissance divine, autant son langage est faible, lors même que, sans vouloir s'élever jusqu'à la personne de Dieu, il parle de Dieu et de son Verbe divin. Telle est l'impuissance naturelle de nos discours qu'elle ne saurait énoncer Dieu. Il ne s'agit pas ici de proférer son nom, qui est sur les lèvres de tous les philosophes et même de tous les poctes, encore moins d'approfondir son essence, cela est impossible; mais décrire les attributs et les merveilles de Dieu, nous ne le pouvons pas. Ceux-là même qui se proclament instruits par Dieu parviennent difficilement à la notion de Dieu, soutenus par la grâce qui développe en eux une connaissance bien faible encore, quoique accoutumés à 578 contempler la Volonté par la Volonté, et l'Esprit-saint par le Saint-Esprit,

« parce que l'Esprit pénètre même les profondeurs de Dieu. Mais l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'esprit de Dieu. »

La sagesse dont les Chrétiens sont dépositaires est donc la seule qui ait été transmise par Dieu : d'elle seule jaillissent toutes les sources de sagesse qui aboutissent à la vérité. Point de doute. L'avènement de notre Seigneur, qui descendait parmi les hommes pour les instruire, fut prophétisé de mille manières différentes : messagers, hérault, introducteurs, précurseurs, tous se donnent la main depuis le berceau du monde, pour prédire par des actes ou par des paroles la venue da Sauveur, le mode de son apparition et les prodiges qui accompagneraient cette merveille. La loi et les prophéties le signalent de loin. Puis le Précurseur le montre du doigt déjà présent; après le

Précurseur, les apôtres prêchent ouvertement la vertu de l'Incarnation. Les philosophes n'ont plu qu'aux Grecs, et seulement à quelques Grecs. Platon avoue Socrate pour son maitre ; Xénocrate choisit Platon; Théophraste jure par Aristote; Cléanthe obéit à Zénon. Ces chefs n'ont persuadé que leurs disciples. Mais la parole de notre maitre n'est point restée captive dans l'enceinte de la Judée comme la philosophie dans celle de la Grèce. Répandue par tout l'univers, elle a persuadé simultanément chez les Grecs et les Barbares, nations, bourgades, cités, maisons, individus ; elle a vaincu quiconque l'a écoutée; elle a fait plus : elle a conduit à la vérité bon nombre de philosophes. Que la philosophie grecque soit entravée par les menaces des magistrats, la voilà qui s'évanouit soudain. Mais notre doctrine à nous, depuis la première fois qu'elle a été prêchée, a vu se soulever contre elle, rois, tyrans, princes, gouverneurs, magistrats. Ils lui ont déclaré la guerre avec une armée de satellites et de complices de tout genre, afin de nous anéantir autant qu'il est en eux. Qu'est-il arrivé? La sainte doctrine fleurit de jour en jour ; car elle ne peut mourir à la manière des inventions humaines, ni languir comme un don dépourvu de vigueur : tous les dons de Dieu sont mar- 579 qués de sa force. Elle demeure donc victorieuse de tous les obstacles, mais n'oubliant pas la promesse de l'oracle divin : Tu souffriras toujours la persécution. Ensuite Platon a dit de la poésie (66) :

« Le poète est chose légère et sacrée : il lui est impossible de faire des vers s'il n'èst touché par le souffle de Dieu, et s'il n'est hors de lui-même. »

Démocrite tient un langage semblable :

« Tout ce que le pocte écrit sous le souffle de Dieu et de l'Fsprit sacré est merveilleusement beau. »

Ce que disent les poètes, nous le savons. Et personne ne s'extasierait d'admiration devant les prophètes du Tout

Puissant, qui furent les organes de la voix divine !

Attentif à reproduire l'image du Gnostique, nous avons tracé, comme dans un tableau, la grandeur et la beauté de sa vie morale. Comment se gouverne-t-il dans sa manière d'envisager les objets naturels ? Nous le montrerons, quand nous traiterons de l'origine du monde.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Le véritable Gnostique est un sincère adorateur de Dieu ; c'est injustement que les incrédules l'accusent d'atheisme ou d'impiété.

Le moment est venu de montrer aux Grecs qu'il n'y a de solidement religieux que le Gnostique, afin que les philosophes, connaissant une fois le véritable Chrétien, d'une part, condamnent leur ignorance, persuadés que l'acharnement avec lequel ils poursuivent un nom est sans aucun motif, et de l'autre, confessent qu'ils flétrissent injustement du nom d'athées ceux qui honorent le vrai Dieu. En face des philosophes, il faut apporter des raisons d'une évidence humaine, afin qu'exercés par leurs propres doctrines, ils soient à même de comprendre, quoiqu'ils ne se soient pas encore rendus dignes de participer à la faculté de croire. Nous laisserons de côté pour le moment les oracles prophétiques, remettant l'usage des Écritures à un temps plus opportun. Nous indiquerons sommairement ce qu'elles signifient, quand nous décrirons le Christianisme, afin de ne point interrompre l'enchainement du discours, si nous faisions marcher concurremment l'Écriture et les raisonnements, destinés à ceux qui ne comprennent pas encore le sens des textes sacrés. Mais après que nous aurons montré le sens de l'Écriture, nous fournirons à des cœurs qui croient une ample moisson de témoignages. Que si nos paroles semblaient à quelques esprits vulgaires différentes de l'Écriture du Seigneur, qu'ils le sachent, 582 nos discours

tirent de là leur force et leur vie; et, fournis par les livres saints, ils en prennent l'esprit à défaut de la lettre. Il arrive souvent qu'une discussion trop exacte et hors de saison passe avec justice pour superflue : de même, ne pu donner un seul moment d'attention à ce qui est fondamental, attesterait non moins d'incurie que d'indigence. Mais ils sont vraiment « heureux, ceux qui interrogent les commandements du Seigneur et qui le cherchent de tout leur cœur. » Or, la loi et les prophètes rendent témoignage à notre Seigneur.

Notre dessein est donc de prouver que le Gnostique seul possède la sainteté, que seul il rend au Dieu véritable le culte qui convient à sa grandeur. De ce qu'il rend à Dieu le culte qui appartient à sa majesté, il suit infailliblement qu'il aime Dieu, qu'il est aimé de Dieu. Tout ce qui excelle, il le considère comme honorable à proportion de son excellence et de sa dignité. Parmi les objets sensibles, il se dit qu'il faut honorer le magistrat, ceux de qui on tient la vie, et en général tout vieillard. Parmi les doctrines, ses respects s'adressent à la philosophie la plus ancienne, et à la prophétie qui a l'antériorité. Parmi les choses qui ne sont perceptibles qu'à l'intelligence, il vénère avant tout l'être qui est le premier du côté de la génération, principe éternel, que les temps n'ont jamais vu commencer, et auquel commence tout ce qui est, je veux dire le Fils, de la bouche duquel ii nous faut apprendre lu cause qui a devancé toutes les autres. Quelle est-elle ? Le Père de tous le êtres, cause à la fois la plus ancienne et la plus bienfaisante, celle dont le

langage humain ne peut transmettre le nom, mais qu'il faut adorer avec un profond silence, dans les anéantissements du respect et de l'admiration. Le mystère de son essence est énoncé par le Seigneur dans la mesure où peuvent le porter les disciples de la foi : il est conçu par ceux que le Seigneur a prédestinés à la connaissance et « dont l'intelligence « est exercée à comprendre, » selon le langage de l'apôtre.

Le culte, rendu à Dieu par le Gnostique, consiste donc dans le soin assidu de son âme, et sa constante occupation de tout ce 583 qui concerne Dieu, soutenu par une indéfectible charité. Quant aux services que l'on rend aux hommes, les uns ont pour but leur amélioration, les autres, un ministère d'assistance et de soulagement. La médecine, par exemple, guérit le corps; la philosophie réforme les âmes. Dans la seconde espèce, les enfants prêtent secours à leurs parents, les sujets aux princes et aux magistrats. Il en va de même dans l'Église. Les prêtres (1) sont les représentants du culte qui rend meilleur : les soins et l'assistance sont dévolus aux diacres. Les anges servent Dieu par ce double ministère dans le gouvernement des choses terrestres. Le Gnostique, lui aussi, sert Dieu et découvre aux hommes les sublimes spéculations par lesquelles ils peuvent devenir meilleurs, lorsqu'il est appelé à les enseigner et à les réformer. Point de piété, ni de respect pour Dieu ailleurs que dans le fidèle qui sert Dieu avec gloire et d'une manière irréprochable dans les choses d'ici-bas. De même que la meilleure de toutes les cultures est celle qui, profitable aux hommes par l'industrie et la science du

laboureur, produit les moissons et les échanges du commerce ; de même la piété du Gnostique, concentrant en elle-même les fruits de ceux qui ont cru par son ministère, recueille de sou habileté les plus riches de tous les trésors, lorsqu'elle conduit à la connaissance et au salut un grand nombre de ses frères. S'il est vrai que la *théoprépie* soit une disposition habituelle qui rend à Dieu le culte en harmonie avec sa majesté, le Chrétien qui l'adore ainsi est seul l'ami de Dieu. L'ami de Dieu, c'est l'homme instruit de ce qui convient, et qui sait, au point de vue de la théorie et de la pratique, de quelle vie doit vivre celui qui sera Dieu dans l'avenir, et dans le présent s'assimile à Dieu.

Par la même raison, le Gnostique aimera Dieu par-dessus tout. Honorer son père, c'est aimer son père : de même honorer Dieu, c'est aimer Dieu. La faculté gnostique nous paraît 584 conséquemment renfermer trois effets : d'abord elle connaît le fond des choses ; secondement elle accomplit ce qu'ordonné le Verbe; en troisième lieu, elle est capable de transmettre, par un enseignement conforme à la dignité de Dieu, les mystères de la vérité. Maintenant, je le demande, à quel titre transformer en athée l'homme qui croit à l'existence du Tout-Puissant et a reçu de la bouche même du Fils incréé du Tout-Puissant la science des divins mystères? Un athée est un impie qui nie l'existence de Dieu. Ne le travestissez pas davantage en superstitieux ! Le superstitieux craint les démons, place au rang des dieux tous les êtres, le bois, la pierre, et réduit à la servitude de la peur (2) l'esprit et l'homme qui vit de la raison.

CHAPITRE II.

Le Fils de Dieu est établi par son Père chef et modérateur de tout ce qui existe. Il prend soin des hommes et opère leur salut.

Le premier degré de la foi, c'est de connaître Dieu; puis, après la confiance que l'on a placée dans la doctrine du Sauveur, il faut répudier toute injustice, et penser que cela est conforme à la connaissance de Dieu. Envisagé sons cet aspect, l'homme qui rend à Dieu le culte le plus pur est quelque chose d'honorable ici-bas . Honorable est aussi dans le ciel l'ange qui, par le privilège du séjour qu'il habite et de sa pureté, participe à la vie éternelle et bienheureuse. Mais la plus parfaite, la plus sainte, la plus éminente, la plus souveraine, la plus royale, la plus bienfaisante de toutes les natures, est celle du Fils de Dieu, la plus rapprochée (3) de la nature du Tout-Puis- 585 sant. Voilà quelle est la plus haute supériorité, celle qui ordonne toutes choses d'après la volonté de son père, et gouverne sagement l'univers, opérant tout ce qu'elle exécute avec une puissance qui ne connait ni la fatigue, ni l'épuisement, parce qu'elle agit dans la contemplation des lois les plus mystérieuses. Le Fils de Dieu, en effet, ne s'éloigne jamais de son centre d'observation, indivisible, étranger à tout partage, n'ayant pas besoin de se transporter d'un lieu dans un autre, mais constamment partout sans être contenu nulle part, toute intelligence, toute lumière paternelle, tout œil, voyant tout, entendant tout, connaissant tout, scrutant les puissances par sa puissance. La milice des anges et des dieux lui obéit respectueusement, à lui, Verbe paternel, qui n'a pris la dispensation de toutes choses que pour complaire à celui qui lui a tout subordonné. Voilà pourquoi tous les hommes sont à lui; les uns, parce qu'ils le connaissent déjà; les autres, quoiqu'ils ne le connaissent pas encore ; ceux-ci à titre d'amis, ceux-là comme fidèles serviteurs, d'autres en simples serviteurs.

Tel est le maitre qui forme par les mystères le Gnostique véritable, par la bonne espérance le simple fidèle, par les corrections de la discipline aidée d'une opération efficace, l'homme dont le cœur est dur. Par lui enfin se manifeste la Providence en public, en particulier, en tous lieux. Il est le Fils de Dieu, il est notre Sauveur, il est notre maître.

De là vient que, maître des Grecs et des Barbares sans exception, il persuade ceux qui veulent se laisser persuader. Pourquoi employer la contrainte vis-à-vis de celui qui peut recevoir le salut de ses mains par la détermination volontaire de son choix et l'accomplissement de ce qu'il demande pour la réalisation de la promesse ? C'est lui qui donne la sagesse aux Grecs par les anges inférieurs. Car un décret divin et antique a distribué les anges entre les nations. » Mais l'*héritage du Seigneur* est l'opinion de ceux qui croient. De deux choses l'une, ou le Seigneur ne prend pas soin de tous les hommes, ce qui arriverait ou par impuissance, horrible blasphème qui prête à Dieu notre faiblesse ! ou parce qu'avec la faculté de le faire, 586 il ne le voudrait pas, ce qui exclut la bonté. On ne dira pas non plus que la mollesse l'enchaîne dans les délices : la mollesse à qui daigna revêtir par amour pour nous les infirmités de notre chair ! Ou bien, il faut confesser qu'il prend soin de tous, ce qui est conforme à son essence, puisqu'il est le Seigneur de tous. De plus, il est le Sauveur des hommes et non pas le Sauveur de ceux-ci, à l'exclusion de ceux-là. Il a réparti, suivant l'aptitude de chacun, le don de sa grâce sur les Grecs et sur te Barbares, sur les fidèles et sur les élus, qu'il avait prédestina d'avance parmi les uns et les autres, mais qu'il appela sous ses étendards au temps marqué.

Dira-t-on qu'il envie à quelque la faveur de l'adoption ? Mais tous ont été conviés par lui indistinctement ; les honneurs les plus grands, il les mesure air l'énergie de la foi. Qu'il soit entravé dans ses desseins par une force étrangère, on ne peut le soutenir. Maître de toutes choses, il accomplit

la volonté du Père, auquel appartiennent la bouté et la toute-puissance. D'ailleurs l'envie ne peut s'attaquer au Seigneur, qui est impassible et naquit sans avoir de commencement ; et puis, les choses de la terre sont elles de nature à exciter l'envie du Seigneur? Il y en a un autre qui jalouse l'homme, et dans lequel fermentent toutes les passions.

Soutiendrez-vous que le Seigneur refuse le salut au genre humain par ignorance et faute de savoir comment sa bonté doit prendre soin de chacun? Nouvelle absurdité. L'ignorance ne peut être imputée à un Dieu qui, avant le berceau du monde, était le conseiller de son Père : c'est lui qui, sous le non de *Sagesse* faisait les *délices* du Tout-Puissant (4). Le Fils te Dieu, en effet, c'est la force du Père, c'est-à-dire son Verbe et sa sagesse, antérieure à tout ce qui a été engendré. On peut donc, dans toute la rigueur du mot, l'appeler le maître de ceux qui ont été formés par lui. Mais peut-être qu'il se laisser détourner par l'attrait du plaisir? Comment le supposer de celui qui, ayant revêtu notre chair passible de sa nature, la façonne par ses enseignements à la plus complète impassibilité ? Mais à 567 quel titre serait-il donc Sauveur et Seigneur, s'il n'était le Sauveur et le Seigneur de tous ? Oui, Sauveur pour tous ceux qui ont cru, parce qu'ils ont voulu connaitre ! Seigneur, pour ceux qui ne croient pas, jusqu'au jour où, capables de le confesser, ils recevront de lui un bienfait spécial et approprié à leur situation ! Chaque opération du Seigneur remonte au Tout-Puissant, et le Fils lui-même est pour ainsi dire, une opération du Père. Le Sauveur ne haïra donc jamais les hommes, lui qui, entrainé par un amour suréminent pour les hommes, sans dédain pour la faiblesse de notre chair, en a revêtu les infirmités pour venir sauver tous les hommes sans distinction ; la foi est le patrimoine commun de tous ceux qui veulent l'embrasser. Il n'est point à craindre que jamais il néglige l'œuvre qui lui appartient. Ne savez-vous pas qu'à

l'homme seul entre toutes les créatures sorties des mains divines a été donné le privilège de l'intelligence? D'autre administration qui soit meilleure que l'administration établie, et ou règne un plus harmonieux accord, il n'y eu aura jamais pour Dieu. Il convient donc éternellement à l'être dont l'essence est supérieure de gouverner l'être inférieur, et l'empire appartient de droit à qui peut l'exercer glorieusement.

Or, qui commande et préside dans la réalité ? Le Verbe divin et sa providence, qui a les yeux ouverts sur toutes les parties de l'ensemble, et ne dédaigne le soin d'aucune créature qui lui appartient. Les hommes qui ont voulu lui appartenir et devenir ses amis, sont ceux qui reçoivent l'initiation par la foi. Le Fils, conformément à la volonté du Père Tout-Puissant, est le premier principe de tout bien, le premier auteur du mouvement, puissance inintelligible à l'entendement humain. En effet, il n'a point paru ce qu'il était véritablement a ceux qui ne pouvaient comprendre, à cause de l'infirmité de la chair. Mais voilà qu'il revêt une chair sensible : il vient montrer aux hommes qu'ils ont assez de force pour être à même d'obéir aux commandements.

Comme il est la vertu de son Père, il exécute sans peine tout ce qu'il a résolu, présent aux plus minces détails de son gouvernement, sans permettre à 600 un seul d'échapper à sa vigilance. Supposez que cela put être, comment dire alors que le tout a été règle par la sagesse ? Un témoignage, si je ne me trompe, de la plus haute puissance, c'est une intervention attentive dans toutes les parties du gouvernement, depuis la plus élevée jusqu'à la plus humble, qui remonte à ce premier modérateur de toutes choses, auquel la volonté du Père a commis la conservation de l'univers, par une hiérarchie de chefs subordonnés les uns aux autres, jusqu'à ce que l'on arrive de degrés en degrés au pontife suprême. Principe dominateur et unique, exécuteur, comme nous l'avons dit, de la volonté paternelle, de lui

relèvent les puissances du premier, du second et du troisième ordre. Puis, aux derniers confins du monde visible ont été placées les bienheureuses légions des anges, échelonnées de degrés en degrés jusqu'à nous, dans une hiérarchie mutuelle, conservées elles-mêmes par un seul, et veillant par un seul à notre conservation.

Les plus petites parties du fer obéissent à l'attraction de l'aimant qui circule à travers les nombreux anneaux du métal. De même, les hommes vertueux, attirés par le souffle divin, s'unissent aux premiers tabernacles, et ainsi de suite jusqu'aux derniers. Mais ceux qui sont méchants parce qu'ils ne veulent pas faire effort sur eux-mêmes, conduits à des dispositions mauvaises par suite de leur intempérance, impuissants désormais à se soutenir, abandonnés par la main qui les soutenait, flottent ça et là, emportés par la tourmente des passions, et tombent enfin à terre. Une loi fut établie dès l'origine : tout homme est libre d'embrasser la vertu. Voilà pourquoi les commandements qui, dans la loi et avant la loi, n'avaient pas été donnés pour les justes, « la loi n'a pas été portée pour le juste » proposèrent pour récompense de la libre détermination, l'héritage du bonheur et de la vie éternelle. A l'homme qui se complairait flans le vice, ils permirent de vivre avec les objets de sa prédilection. Mais à l'âme qui travaille tous les jours à devenir meilleure par l'acquisition de la vertu, «t l'accroissement de la justice, ils destinèrent le meilleur de tous les tabernacles, salaire bien légitime. Ne monte-t-elle pas de 589 progrès en progrès jusqu'à l'impassibilité elle-même, pour entrer dans l'*âge de perfection*, c'est-à-dire, dans ce que la connaissance et l'héritage ont de plus éminent ?

Ces salutaires révolutions sont différenciées d'après l'ordre dans lequel elles s'accomplissent, par des temps, des lieux, des dignités, des connaissances, des héritages et des ministères appropriés à chacune d'elles, jusqu'à ce que vienne la transcendante et indéfectible contemplation du

Seigneur. Ce qui est aimable de sa nature attire à la contemplation de son essence quiconque livre toutes les facultés de son être à la contemplation, par amour pour la connaissance. De là vient que le Seigneur, puisant à une source unique, a donné des commandements primitifs, puis des commandements postérieurs, ne voulant pas que ceux qui avaient précédé la loi vécussent sans règle fixe, ni que les peuples étrangers à la philosophie barbare s'emportassent à tous les excès, sans frein pour les retenir. Aux uns donc les préceptes ; aux autres la philosophie. Par là, il fermait la porte à l'incrédulité jusqu'à son avènement, époque où quiconque ne croit pas demeure sans excuse. Que le point de départ soit grec ou barbare, n'importe, il conduit à la perfection qui vient de la foi. Mais qu'un membre de la gentilité, franchissant la philosophie grecque qui a brillé la première, embrasse tout à coup la véritable doctrine, si grossier qu'on le suppose, il laisse les autres à un immense intervalle derrière lui puisqu'il a choisi par la foi la route abrégée du salut et de la perfection.

Tout ce qui n'entravait pas l'exercice du libre arbitre, est devenu par le Seigneur l'auxiliaire de la vertu, afin que, d'une façon ou d'une autre, les hommes, au regard court et débile, pussent entrevoir dans l'Être unique et tout-puissant un Dieu plein de miséricorde, qui nous sauve d'âge en âge par l'intermédiaire de son Fils. Mais il n'est en aucune manière le principe du mal. Le plan de la création, dans son ensemble comme dans ses détails, a été combiné pour le salut universel par celui qui est le maitre universel.

La fonction de la justice, qui opère le salut, consiste donc à conduire, dans la mesure du possible, chaque être à ce qui lui 590 est le meilleur : les créatures les moins relevées sont ordonné» conformément à leurs mœurs, par rapport au salut et a la permanence des créatures supérieures. Dès ce moment, tout et qui est doué de vertu, se transforme en mieux, parce qu'il possède en soi-même, la cause de sa

transformation, c'est-à-dire la vérité qu'il a embrassée, et que l'âme était à même d'embrasser jusque là. Mais grâce à la bonté du juge suprême qui observe toutes nos actions, des châtiments infligés soit par k ministère de ses anges, soit par la si unifient ion de différente sentences non exécutées, soit. par des jugements dont l'effet à déjà commencé, contraignent à la pénitence ceux qui se repentent de leurs prévarications.

CHAPITRE III.

Le Gnostique travaille de toutes ses forces à ressembler à Dieu et à son Fils.

Je laisse de côté tout le reste, me bornant à glorifier le Seigneur. Disons-le cependant. Les âmes véritablement gnostiques qui, par l'excellence de la contemplation, surpassent le régime et les habitudes de la sainte hiérarchie; ces âmes auxquelles les tabernacles des dieux sont départis une fois que leur sainteté les a inscrites parmi les saints, et que, transportées tout entières d'un lieu où l'on arrive tout entier, elles passent de séjours fortunés en séjours plus fortunés ; ces âmes qui, au lieu de contempler l'essence divine à travers les ombres, et dans un miroir, accueillies au banquet de l'immortalité, et nourries de la bienheureuse vision qui ne peut rassasier l'amour surnaturel, se repaissent, de voluptés qui ne finiront jamais; ces âmes demeurent, s'il m'est permis de parler ainsi, honorées pour toujours de l'identité de nature avec celui qui possède toutes les perfections. Voilà qu'elle est la contemplation intuitive de ceux qui ont le cœur pur; voilà conséquemment qu'elle est l'opération du l'homme consommé dans la connaissance. Il a commerce avec Dieu au moyen du 591 grand Pontife, en s'assimilant au Seigneur autant qu'il le peut par les hommages d'une piété qui, en honorant Dieu, tend au salut des hommes par l'exercice du saint ministère, par la propagation de la doctrine, et enfin, par l'accomplissement des bonnes œuvres.

Ouvrage de lui-même, le Gnostique se fonde et s'édifie de ses propres mains. Il fait plus; il orne de vertus les disciples qui l'écoutent, devenu semblable à Dieu; c'est-à-dire que, vivant avec Dieu dans un commerce dont les passions humaines ne sauraient l'arracher, il assimile, dans la mesure de ses forces, à l'impassibilité par essence l'impassibilité qui est chez lui le fruit de la lutte et de l'exercice. La bénignité, la mansuétude, et une grande piété envers Dieu, sont, à mon avis, les règles de l'assimilation gnostique, « sacrifice d'excellente odeur, » puisque, selon l'Écriture, un cœur sans orgueil » et la science véritable, sont l'holocauste chéri de Dieu, que lui offre tout homme qui s'élève à la sainteté, et s'illumine jusqu'à consommer cette union où l'œil ne peut plus rien discerner ! En effet, r*éduire son propre corps en captivité, mourir à soi-même*, en *tuant le vieil homme qui nous corrompt par les désirs*, et en suscitant des *antiques habitudes* de la mort l'homme nouveau, l'Évangile et l'apôtre nous l'ordonnent, après que nous avons déposé le fardeau du péché et les troubles de l'âme. C'était là ce qu'insinuait secrètement la loi quand elle enjoignait d'enlever le pécheur du milieu du peuple, et de le faire passer de la mort à la vie, c'est-à-dire, à l'impassibilité qui vient de la foi. Cette vérité ne fut point comprise par les docteurs de la loi. Ils en interprétèrent les prescriptions comme si elle avait pour but de susciter leurs rivalités et leurs débats : par là même ils fournirent des prétextes à ceux qui veulent la calomnier sans la connaître. Voilà pourquoi nous faisons sagement de ne point sacrifier à Dieu, auquel rien ne manque et qui a tout donné aux hommes. Mais nous glorifions celui qui s'est sacrifié pour nous, en nous sacrifiant nous-mêmes à l'être auquel rien ne manque, précisément parce qu'il a tout en abondance, à l'être 592 impassible ; précisément en vertu de cette même impassibilité. Dieu, en effet, n'est réjoui que de notre salut.

Oui, c'est à bon droit que nous n'offrons point de sacrifices à l'être sur lequel le plaisir n'a aucune prise. Le parfum de la victime, toujours arrêté dans les régions inférieures, ne parvient que difficilement aux nuages les plus rapprochés de nous, si tant est qu'il y parvienne. Dieu n'a donc pas besoin de nos offrandes (5), et ne se laisse point charmer par le plaisir. Que lui font les richesses et les trésors de la terre? Il possède en lui-même tous les trésors, et il prodigue à la créature indigente l'abondance de ses largesses. N'allez pas croire non plus qu'on se le rend favorable par des oblations, par des offrandes, par des honneurs, ni qu'on l'amorce par rien de semblable. Il ne se manifeste qu'aux hommes vertueux qui n'ont jamais trahi la justice par la violence des menaces ou par la séduction des promesses. Quelques esprits, fermant les yeux à la liberté humaine qui, dans les déterminations morales, ne peut être ployée sous le joug de la servitude, ont supporté avec impatience les excès d'une grossière et inhabile injustice, et se sont écriés qu'il n'y avait point de Dieu (6). Par une opinion à peu près la même, des hommes plongés dans les désordres de l'intempérance, ou bien, travaillés par des souffrances aiguës, ou bien atteints par des catastrophes soudaines, et des revers de fortune, ne croient plus à l'existence d'un Dieu, ou n'admettent qu'un Dieu dont les regards ne s'étendent pas à toutes les créatures. D'autres s'imaginent que les dieux de leurs pensées peuvent être apaisés par des sacrifices et des offrandes jusqu'à devenir les complices de leurs passions, et ils refusent de 593 reconnaitre qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu véritable, identique avec la vérité, la justice et la bonté.

Notre Gnostique est donc pieux : il prend soin de lui-même, ensuite du prochain, à l'amendement progressif duquel il concourt de toutes ses forces. Un fils n'est-il pas les délices d'un bon père, quand il travaille à devenir bon et semblable à son père ? j'en dis autant du sujet vis-à-vis du

prince. Croire et obéir, sont deux choses en notre pouvoir. Qu'on ne vienne pas nous dire étourdiment que la perversité de la matière, les mouvements inconsidérés de l'ignorance, et les nécessités aveugles dans l'absence du savoir sont le principe du mal ! Le Gnostique commence par vaincre au moyen de la discipline ces bêtes féroces. Après le triomphe, il fait du bien, dans la mesure de ses forces, à tous ceux qui donnent les mains à son assistance. Est-il revêtu de l'autorité ? nouveau Moïse, il marchera, pour le salut commun, à la tête du peuple qu'il a mission de conduire, et il adoucira les natures sauvages et infidèles, distribuant aux meilleurs et aux plus vertueux, des récompenses, aux méchants des supplices dans la mesure qu'avoué la raison pour l'amendement du coupable. L'âme du juste, en effet, est comme une image et une ressemblance de la Divinité. Disons-mieux. L'obéissance aux préceptes l'a convertie en un sanctuaire où vient habiter réellement le chef des mortels et des immortels, le roi et le créateur de tout ce qui est bon, la loi véritable, le précepte, le Verbe éternel, enfin l'unique sauveur de chacun en particulier et de tous en général. Oui, c'est le Fils unique, c'est la splendeur du monarque universel, la gloire du Père Tout-Puissant, qui imprime à son image, dans l'âme du Gnostique, la contemplation parfaite. Par là, le Gnostique devient une troisième image divine qui, autant que cela est possible, s'assimile à la cause seconde, à la vie véritable, par laquelle nous vivons de la vie réelle, en reproduisant nous-mêmes le 594 Gnostique tel que nous le décrivons, consolidé dans tout ce qui est permanent et immuable.

Maitre de lui-même et de ce qui relève de lui, affermi dans l'immuable compréhension de la science divine, le Gnostique s'approche de la vérité avec un cœur pur. En effet, la connaissance et la compréhension des objets perceptibles à l'intelligence peut être appelée justement la science immuable. Une de ses parties, celle qui s'occupe des

choses divines, a pour fonction d'envisager quelle est la cause première, quel est le principe « par lequel tout a été fait et sans lequel rien n'a été fait ; » quelles sont les essences qui pénètrent et celles qui contiennent, celles qui s'unissent et celles qui se divisent, quels sont le rang, la vertu, le ministère de chacune d'elles. Dans les choses humaines, elle se demande : qu'est-ce que l'homme ? quelle est la fin conforme ou contradictoire à sa nature ? Comment doit-il se gouverner? comment faut-il qu'il souffre? quels sont ses vertus et ses vices ? où sont les biens, les maux, les objets qui tiennent le milieu ? qu'est-ce que la prudence, le courage, la tempérance? qu'est-ce que la justice, vertu qui surpasse toutes les autres? La prudence et la justice servent au Gnostique à l'acquisition de la sagesse. Par le courage, non content de résister aux coups de l'adversité, il fait face au plaisir, à la convoitise, à la souffrance, à la colère, en un mot, à tout ce qui peut maitriser l'âme par la violence ou par la séduction. Nous n'avons point à supporter uniquement le vice et le mal, mais encore tout ce qui peut inspirer la crainte. La douleur est un agent destiné à guérir, à instruire, à corriger : il réforme les mœurs au profit de l'homme.

Le courage a plusieurs nuances, telles que la tolérance, l'élévation de l'âme, la force du cœur, la libéralité, la magnificence. De là vient que le Gnostique ne s'affecte en rien de la censure du vulgaire, et ne se soumet ni aux opinions ni aux flatteries du dehors. S'agit-il de supporter la douleur et le travail? soit qu'il accomplisse le devoir, soit qu'il oppose au malheur une constance inébranlable, c'est toujours véritablement un homme, quand les autres ne sont que des enfants. En outre, fidèle à la prudence, qui ne l'abandonne jamais, il vit avec modéra- 596 tion dans le repos de l'âme, accueillant ce qui lui est prescrit comme la chose qui lui convient le mieux, répudiant comme ennemi de sa nature tout ce qui traîne après soi la honte, se conduisant avec décence et pureté, au souvenir qu'il est pur et très-pur,

étranger enfin à tout ce qui peut souiller l'âme. Il nage dans l'opulence, parce qu'il ne désire rien, n'ayant que des besoins peu nombreux, et parce qu'avec la connaissance il possède la plénitude des richesses. Le premier caractère de sa justice, c'est d'aimer ceux qui sont de même origine que lui, de vivre et de commercer avec eux, sur la terre aussi bien que dans le ciel. Voilà pourquoi il donne volontiers lorsqu'il possède ; humain et miséricordieux pour la personne, il hait d'une haine parfaite le méchant et le péché.

Il faut donc apprendre à être fidèle à soi-même et au prochain et à se conformer aux préceptes. On est le serviteur de Dieu quand on se soumet volontairement à la loi ; mais purifier son cœur, non plus en vertu du commandement, mais par amour pour la connaissance, voilà dans quelles conditions ou devient l'ami de Dieu. Nous ne naissons point naturellement vertueux, et la vertu, quand nous sommes nés, ne se développe point en nous à la manière de nos organes, sans notre concours : s'il en allait ainsi, notre volonté et notre mérite n'y seraient pour rien. La vertu ne ressemble point non plus au langage que l'habitude et les événements forment de jour en jour ; ce mode de propagation est à peu près celui du vice. Il en est de même de la connaissance. Elle n'est le fruit d'aucun art, soit qu'il se propose le gain pour objet, soit qu'il ait pour but le soin du corps. Ne demandez pas non plus aux sciences libérales leur assistance. C'est les traiter magnifiquement, que de leur reconnaître la possibilité de préparer notre âme et d'en aiguiser l'intelligence. Sans doute les lois civiles peu veut réprimer les délits ; mais tous ces raisonnements, laborieusement combinés pour opérer la persuasion, s'arrêtent à la surface et ne produisent jamais la permanence inébranlable et scientifique de la vérité. Nous l'avons dit, la philosophie grecque est pour l'âme une purgation préliminaire et une intro-596 duction préparatoire à

l'admission de la foi. La vérité vient ensuite édifier la connaissance sur ces fondements.

Voilà le véritable athlète qui reçoit la couronne dans le grand cirque ; c'est-à-dire, sur la scène magnifique du monde, après avoir remporté la victoire sur toutes les perturbations de l'âme. L'ordonnateur des jeux publics est le Dieu tout-puissant ; son fils unique distribue les récompenses ; pour spectateurs, nous avons les anges et les dieux (8). Quant à la matière du combat, elle est multiple et constante. En effet, nom n'avons point « à lutter seulement contre la chair et le sang, » mais contre les puissances spirituelles qui, par notre chair, soulèvent les tempêtes des passions. Le Chrétien qui sera sorti victorieux de ces grands combats, et aura renversé à ses pieds le tentateur occupé à nous susciter des luttes, est déjà en possession de l'immortalité, puisque dans la justice de ses jugements la sentence divine ne peut mentir. Le théâtre tout entier a été convié au spectacle ; mais il n'y a que les athlètes qui descendent dans l'arène ; parmi les athlètes, le vainqueur est celui qui a été le plus fidèle aux leçons du gymnasiarque (9). N'est-il pas vrai que Dieu a suspendu au bout de la carrière les mêmes récompenses pour tous, et que le blâme de la défaite ne peut retomber sur lui ? Qui mérite la miséricorde obtient la miséricorde ; et lu plus brave est celui qui a le plus de volonté ! Nous n'avons reçu l'intelligence que pour savoir ce que nous avons à faire, et ce précepte : Connais-toi toi-même, signifie en cette occurrence : sachez quelle est votre fin dernière. Or, nous avons été placés dans ce monde pour embrasser volontairement la fidélité aux préceptes, si nous voulons parvenir au salut : rigoureuse et inflexible nécessité par laquelle il n'est pas permis d'échapper à Dieu.

Le devoir de l'homme, c'est donc d'obéir au Dieu qui a promulgué différents degrés de salut par l'exécution de ses commandements. Nous disposons Dieu à nous être favorable

par l'aveu de ses bienfaits ; car la munificence du bienfaiteur a devancé notre gratitude. Avons-nous embrassé volontairement le précepte avec toutes les considérations nécessaires, l'avons-nous observé dans sa rigueur, nous sommes fidèles ; mais si notre reconnaissance monte vers Dieu par la charité pour le remercier, autant qu'il est eu nous, des bienfaits que nous en avons reçus, nous obtenons le titre d'amis. Il n'est pas pour l'homme de meilleure action de grâces envers son Créateur, que d'accomplir ce qui est le meilleur devant Dieu. En effet, le maitre et le Sauveur accueille les progrès dans le bien et l'amélioration que l'homme s'impose, pour lui plaire et le remercier, comme si l'avantage lui revenait à lui-même, comme si c'était un tribut qui lui profite. Au contraire, les fidèles éprouvent-ils au dehors quelque dommage, ou quelque offense, il se regarde comme outragé par l'ingratitude dans leur personne ; le mépris qu'on leur témoigne, il le prend pour lui, et leur honte est la sienne. Quel autre déshonneur, je le demande, pourrait atteindre Dieu ? C'est pourquoi l'action de grâces humaine ne peut jamais égaler l'importance et la dignité du salut, si nous la comparons avec les libéralités du Seigneur. Dans l'ordre civil, faire tort à la propriété, c'est nuire au maitre ; insulter au soldat, c'est outrager le général. Il en est de même du Seigneur. Vous vous attaquez à ceux qui lui sont consacrés : vous l'avez méprisé personnellement. Regardez le soleil. Ses rayons n'éclairent pas seulement le ciel ; il répand sa lumière sur l'universalité des êtres, sur la terre, sur la mer. Pas une ouverture où il ne pénètre ; pas de lieu si secret dans l'intérieur des maisons qu'il n'éclaire. La lumière du Verbe n'est pas moins universelle : vous ne trouverez pas un seul point de la vie humaine, si imperceptible qu'il soit, sur lequel ne s'épanchent les rayons de ses clartés.

596 CHAPITRE IV.

Les païens ont imaginé des dieux semblables à eux-mêmes, pour la forme extérieure et les mouvements intérieurs de l'âme : de là l'origine et le berceau de toute superstition.

Les Grecs, peu contents d'attribuer aux dieux la forme « l'homme, les assujettissent aussi à nos passions. Chaque peuple leur prête sa ressemblance personnelle. « Les Éthiopiens, dit Xénophane, les représentent avec un visage noir et un nez camard ; les Thraces leur donnent des yeux azurés, et une figure qui tire sur le rouge. » De même les fabricateurs de dieux leur supposent une âme semblable à la leur. Interrogez le Barbare : ses dieux ont des mœurs sauvages et brutales ; le Grec, ses dieux sont plus civilises, mais accessibles néanmoins à toutes nos passions. Qu'arrive-t-il de là ? que nécessairement les méchants conçoivent de la Divinité des opinions mauvaises; les hommes vertueux, de vertueuses opinions. Voilà pourquoi le Chrétien, dont l'âme est royale et versée dans la gnon, aussi fidèle adorateur de Dieu qu'il est éloigné de tonte superstition, croit fermement qu'il n'existe qu'un seul Dieu, digne d'adorations, vénérable, magnifique, bienfaisant, auteur suprême de tous les biens, mais étranger à tous les maux.

Nous avons convaincu suffisamment les Grecs d'idolâtré dans l'ouvrage que nous avons appelé *Exhortation*, où nous avons cité de nombreux témoignages qui allaient à notre but. Nous ne voulons point revenir sur une démonstration évidente. Mais, puisque notre sujet nous ramène à cette question, il nom suffira, pour éclaircir la discussion présente, de choisir dans la foule de nos autorités une ou deux preuves pour attester qu'assimiler Dieu aux hommes les plus pervers, c'est faire acte d'impiété. Dans la pensée de ces profanateurs, de deux choses l'une : ou les dieux sont outragés par les hommes, et dès lors l'offensé paraît manifestement inférieur à l'homme qui l'of-599 fense; ou bien ils ne ressentent en aucune façon l'outrage. Dans cette hypothèse, pourquoi sont-ils transportés d'indignation,

pareils à une vieille femme prête à s'irriter et incapable de retenir sa colère. N'est-ce point ainsi que Diane se venge d'Œnée sur le peuple des Etoliens ? Quoi ! Diane, tu étais déesse et tu n'as point songé que l'action d'Œnée, simple oubli, ou bien légère inadvertance, dans la pensée qu'il avait déjà sacrifié en ton honneur, n'était point un mépris pour ta personne ? Mais que Latone (10) plaide sa cause devant Minerve, qui lai reproche d'être accouchée dans son temple, elle lui dit avec un grand sens :

« Si tu aperçois des dépouilles à demi-brisées, que la main du vainqueur a dérobées aux morts sur le champ de bataille, ce spectacle charme tes regards, au lieu de les révolter. Mais que j'accouche dans ton sanctuaire, ta colère éclate... Et cependant, si les animaux mettent bas dans les temples, la profanation disparait (11). »

En vérité, je ne m'étonne plus que ces païens superstitieux, si portés à la colère, soient toujours dans les transes, à la pensée que chaque événement est un principe de malheur et un sinistre présage. Le rat a percé l'autel qui était construit en boue. Ne trouvant rien de mieux à manger, il a rongé le vase des provisions lui-même. Le coq que vous nourrissez a chanté vers le coucher du soleil (12) : tremblez ! vous Êtes menacés de quelque grande catastrophe.

Le comique Ménandre tourne ainsi en ridicule un personnage, dans sa comédie intitulée le *Superstitieux*.

« Dieux immortels, quelle source de prospérité pour moi ! La courroie qui attachait la chaussure de mon pied droit vient de se rompre. — Qu'y a-t-il là de surprenant, im- 600
bécille ? elle était usée jusqu'à la corde. Elle ne prouve qu'une chose, ta malencontreuse parcimonie quand il fallait la renouveler. »

La répartie d'Antiphon est pleine d'à-propos et de finesse. Une truie avait dévoré ses petits. Grande appréhension de la part du propriétaire, qui se croyait par-là sous le coup de

quelque malheur. Antiphon s'aperçut que la bête se trouvait en mauvais état par l'avarice de celui qui la nourrissait ! « Réjouis-toi du présage, dit-il à son trembleur ; avec une faim pareille, tu dois remercier les dieux de ce que l'animal n'a point dévoré tes enfants.

— Quelle merveille dit Bion, qu'un rat, ne trouvant rien de mieux à manger, ait rongé la corbeille ! Ce qui devrait surprendre, c'est que la corneille, comme le disait en riant Arcésilas, eût mangé le rat. »

Aussi j'applaudis de grand cœur à la réponse suivante de Diogène : Un homme ayant trouvé un serpent roulé en cercle autour du pilon de son mortier, s'extasiait sur le prodige. « Cesse de t'étonner, lui dit le philosophe, il serait bien plus merveilleux que le pilon se fût roulé autour du serpent resté droit et immobile. »

Ne faut-il pas, en effet, que les animaux, dépourvus de raison, se meuvent, courent, combattent, se reproduisent et meurent ? Tous ces accidents leur sont naturels. N'allons donc point les prendre pour des phénomènes hors de la nature.

« Des multitudes d'oiseaux apparaissent à la lumière du soleil (13). »

Le comique Philémon raille ainsi sur la scène comique cet terreurs religieuses :

« Si je vois mon esclave observer qui éternue, qui vient à parler, qui sort par hasard, je cours le vendre sur la place publique. Chacun marche, parle, éternue pour son propre compte Les choses se développent conformément aux lois qui ont présidé à leur naissance. »

Poursuivons. Ici l'homme sobre invoque la santé ; là, l'in-
601 tempérant qui se gorge d'aliments et fait la débauche les jours de fête, attire les maladies. Bon nombre redoutent les inscriptions suspendues au front des édifices. De là ce mot

piquant de Diogène. Il avait lu sur une maison habitée par un méchant : « Hercule, fameux par sa victoire, habite en ces lieux. Défense a rien de mauvais d'y entrer. — Et comment donc entrera le maitre de céans, s'écria Diogène ? » Ces mêmes hommes qui adorent tout bois, toute pierre, humide des libations qu'elle reçoit (14), tremblent à l'aspect d'un flocon de laine roussâtre, devant un grumeau de sel, une torche, un peu de souffre, dès que les magiciens les ont enchantés par d'immondes expiations. Mais Dieu, qui est le Dieu véritable, ne connait que la sainteté du juste et la scélératesse du méchant. Assurément on peut voir des œufs, qui ont été couvés, éclore, après les purifications auxquelles ils ont servi (15) ; mais cela n'arriverait pas, s'ils avaient contracté la souillure de la purification.

Le comique Diphile raille avec finesse les enchanteurs dans les vers suivants :

« Je purifie les filles de Prœtus, Praetus leur père, fils d'Abas, et une vieille édentée pour cinquième personnage, avec une seule torche et un seul ognon marin. Quelle multitude pour de si minces ressources ! J'y joins un peu de souffre, un peu de bitume, et quelques gouttes d'eau puisées sur les rivages de la mer retentissante. Mais toi, bienheureux Jupiter, envoie-moi à travers les nuages quelques grains d'hellébore, afin que cet insecte se change pour moi en bourdon. »

Ménandre a dit aussi avec un grand fond de sagesse :

« Si tu étais véritablement malade, mon ami, il te faudrait un remède véritable. Mais pour la maladie imaginaire qui te travaille, voilà un remède imaginaire : il te servira, n'en doute point, si des magiciennes te purifient en tournant autour de toi, si elles t'arrosent d'une eau puisée à trois fontaines différentes, avec une pluie de lentilles et de sel. Sais-tu quel est l'homme véritablement purifié ? Celui

auquel le témoignage de sa conscience ne reproche aucun mal. »

« Oreste, Oreste, s'écrie la tragédie, quel mal t'a perdu? — Ma conscience elle-même, parce qu'une voix intérieure m'avertit que j'ai commis un grand crime. » Point d'autre pureté, en effet, que de s'abstenir de tout mat.

Épicharme a dont raison de dire : « Si ton esprit est pur, toute ta personne l'est aussi. »

Voilà pourquoi nous soutenons que les âmes doivent se purifier de leurs opinions perverses par la saine raison, et ainsi vides de toutes pensées mauvaises, se tourner vers les principaux dogmes de la religion. Il faut que les futurs initiés passent par quelques expiations préparatoires avant que les mystères leur soient livrés, afin que les traditions erronées fassent place aux traditions véritables ?

CHAPITRE V.

L'âme pure est un temple plus agréable à Dieu que les plus beaux édifices élevés par la main des hommes.

N'avons-nous pas raison de ne circonscrire dans aucun lien celui que rien ne peut circonscrire, et de ne point enfermer dans un temple la majesté de celui qui embrasse tout l'univers ? A quel titre une enceinte de pierres, œuvre grossière d'artisans grossiers, serait-elle une œuvre sainte ? J'aime mieux ceux qui ont pensé que l'éther et ce qu'il contient, ou pour mieux dire, le monde tout entier et l'universalité des êtres, sont dignes de l'excellence de Dieu. Il serait, en effet, ridicule de soutenir que l'homme, *jeu de la Providence*, selon le langage des philoso- 603 phes (16), puisse fabriquer Dieu, et que la Divinité devienne à son tour le jeu des mains de l'homme. Ce que l'on élabore est identique à la matière élaborée. Ainsi un ouvrage d'ivoire est de l'ivoire ; un ouvrage d'or est de l'or. Les simulacres et les temples qui sont dressés par des hommes grossiers sont

tirés d'une matière inerte; par conséquent ils resteront inertes, matériels et profanes comme elle. Donnez à l'art toute la perfection imaginable : la matière garde constamment la grossièreté de son origine. Ainsi les œuvres de l'art, quel qu'il soit, ne sont jamais sacrées et divines. D'ailleurs, quel être pouvez-vous ériger de nouveau, lorsque, dans la disposition universelle, il n'en est pas un qui n'ait sa place assignée. L'objet que l'on érige est placé par quelqu'un, parce qu'il ne l'était pas encore. Si Dieu est placé là ou là par les hommes, il y eut donc un moment où il n'avait pas sa place, où il n'existait pas conséquemment. L'être qui n'existait pas, n'avait point de place, puisque, pour en occuper une, il faut exister. D'autre part, l'être existant ne pourra être placé par un être chimérique ; il ne pourra point l'être davantage par un être réel : il existe, donc il est placé. Il reste qu'il soit placé par lui-même. Mais comment un être s'engendrera-t-il lui-même; ou comment l'être se placera-t-il en tant qu'être ? Direz-vous que, sans place auparavant, il s'en est fait une lui-même ? Il n'en est rien. L'être imaginaire ne peut occuper de place. Vous l'avez cru placé. Comment, ce qu'il a eu d'abord dans votre opinion, est-il parvenu à le réaliser ? Mais l'être par excellence, auquel appartient tout ce qui est, ne peut avoir besoin de sa créature. Les formes de Dieu sont celles de l'homme, dites-vous. Mais alors il aura les besoins de l'homme. Il lui faudra des aliments, une maison, des vêtements, et tout ce qui en est la suite. Du moment que vous donnez à deux êtres une forme et des affections semblables, vous les soumettez aux conditions du même régime. S'il est vrai qu'un temple représente ces deux idées, la majesté de Dieu lui-même, et l'enceinte matérielle bâtie en sou honneur, pourquoi ne nommerions-nous 604 pas véritablement temple de la Divinité l'Eglise qui, sanctifiée par la connaissance, s'est élevée en l'honneur de Dieu ; sanctuaire d'un grand prix, que n'ont point édifié des mains grossières, que n'a point embelli l'habileté d'un magicien,

mais que la volonté de Dieu lui-même a converti en temple. Je n'appelle point ici du nom d'Église l'enceinte matérielle. Je réserve cette appellation pour l'assemblée des élus. Voilà le temple le mieux fait pour recevoir la grandeur et la dignité de Dieu. En effet, une victime d'un grand prix a été consacrée par l'éminence de sa sainteté ù celui qui est digne de tout prix, disons mieux, au prix duquel rien ne répond dans la nature. Quelle sera cette victime! Le Gnostique, cher à Dieu, en honneur devant lui, et chez lequel Dieu est érigé; c'est-à-dire, dans lequel la connaissance de D'eu a son sanctuaire et sa consécration. Oui, c'est dam l'âme du juste que nous trouverons la sainte image et la divine effigie, puisqu'elle est heureuse par les purifications légales qu'elle a subies, et heureuse encore par les bonnes œuvres qu'elle accomplit tous les jours. Voilà l'objet qui n'est pas encore placé et qui cependant l'est déjà, ici, dans ceux qui ont embrassé la perfection gnostique, là, dans ceux qui sont à même de l'embrasser, quoiqu'ils ne soient pas dignes encore de recevoir les dons de la science divine. Tout ce qui croira dans l'avenir, déjà fidèle à Dieu pour ainsi parler, s'élève d'avance comme un vertueux simulacre consacré en l'honneur du Tout-Puissant.

CHAPITRE VI.

Les prières et les actions Je grâces, offertes sans relâche par un cœur pur, sont préférables à tous les sacrifices.

Dieu n'est circonscrit par aucun lieu ; la forme de Dieu ne ressemble à rien de ce qui vit : par conséquent Dieu n'éprouve aucune des perturbations qui agitent l'humanité, et n'a pas besoin de désirer, à la manière de la créature, un sacrifice qui soit comme un aliment pour apaiser sa faim. Partout où fermentent les passions, là est aussi la mort ; présenter des aliments à 605 qui ne se nourrit pas, est un acte de folie.

Le comique Phérécrate nous montre avec une ironie mordante, dans sa comédie des *Fugitifs*, les dieux reprochant aux hommes la parcimonie de leurs oblations. « Quand vous sacrifiez aux dieux, disent les Immortels, vous commencez par mettre à l'écart ce qui pour nous est une cause d'ignominie. Quand vous avez léché et relèché les cuisses jusqu'à l'aine, et que les reins sont bien dépouillés, vous nous jetez ensuite, comme à des dogues (17), l'épine dorsale à-demi-rongée. Mais la honte vous monte réciproquement au visage. Vous rachetez la maigreur de l'offrande par force gâteaux de farine (18). »

Eubule s'exprime de même au sujet des sacrifices :

« Vous consacrez au dieux la queue et les deux cuisses de l'animal, comme à de lâches corrupteurs de la jeunesse. » Ailleurs, Bacchus se plaint ainsi dans *Sémélé* : « Si par hasard on m'offre quelque sacrifice, c'est toujours la vessie et le sang de la victime. De cœur, il n'en est pas question. De grasses offrandes, de cuisses succulentes, jamais. »

Ménandre a écrit :

« Après qu'ils ont mis en réserve pour les dieux le fiel, l'extrémité des reins et quelques os inutiles, ils consument eux-mêmes les autres parties. »

N'est-il donc pas raisonnable de renoncer à la fumée des sacrifices et à l'immolation des animaux ? Que si le parfum de la victime est le tribut des divinités de la Grèce, pourquoi ne pas commencer par inscrire au nombre des dieux les cuisiniers, qui jouissent plus qu'eux encore de la même béatitude ? Prosternez-vous donc humblement devant le fourneau qui est le plus rapproché de la vénérable odeur ! Mais voilà qui est mieux encore. S'il en faut croire Hésiode (19), Jupiter, trompé par Prométhée, reçut dans le partage des viandes qui lui revenaient, des os recouverts, avec une perfide habileté, d'une enve- 606 loppe de graisse. De là vient que les hommes, dignes fils de Prométhée, quand ils

sacrifient sur les sainte autels, offrent aux dieux les os qui ne peuvent leur servir. »

Diront-ils qu'ils nourrissent Dieu dans la crainte qu'il ne souffre du désir qu'engendré le besoin ? Non assurément. Ils feraient de Dieu une espèce de végétal qui s'alimente sans appétit ; ou bien ils l'assimileraient à ces monstres (20) qui vivent dans les ténèbres des cavernes, où ils se nourrissent, dit-on, des parties grossières de l'air, peut-être même des exhalaisons de leur propre corps, et se développent sans rien consommer. Si vous offrez des aliments à un Dieu qui n'en connaît pas la nécessité, pourquoi la nourriture à qui n'en a pas besoin ? Mais s'il est vrai que la divinité se plaise aux hommages qu'on lui rend, les Chrétiens font donc sagement de l'honorer par des prières, et d'envoyer vers son trône la sainte et suréminente oblation de la justice, en l'adorant par le Verbe, en qui réside toute justice, de qui nous avons reçu la connaissance, et par qui nous glorifions le Seigneur de ses dons et de ses lumières. Les Chrétiens ont ici-bas un autel terrestre ; c'est la réunion de tous ceux qui s'appliquent à la prière, en ne formant pour ainsi dire qu'une voix et qu'un esprit. Les aliments qui s'introduisent par les narines, quoiqu'ils aient quelque chose de plus subtil et de plus divin que les aliments qui entrent par la bouche, accusent cependant la respiration. Mais quoi ? Dieu respire-t-il à travers des pores à la manière de la plante, ou bien à la manière des poissons par l'ouverture des branchies, ou bien à la manière des insectes par la compres-607 sion des anneaux où s'attachent les ailes. Quiconque est doué de raison répudiera de pareilles idées. Les animaux qui respirent avec la dilatation périodique du poumon contre le parois de la poitrine, attirent l'air. Si vous donnez à Dieu des entrailles, des artères, des veines, et des organes divers, en quoi la divinité différera-t-elle de l'homme? Mais la communauté de la respiration se trouve à proprement parler dans l'Église. Le sacrifice de l'Église, c'est la prière, qui est

comme l'exhalaison des saintes âmes, pendant que la victime et l'âme du suppliant sont à découvert devant Dieu. Le vulgaire a dit qu'à Délos il y avait un temple consacré qui remontait à la plus haute antiquité. Jamais il ne fut souillé par le meurtre ni par le sang. Pythagore, s'il en faut croire son historien (22), fut le seul qui put en approcher. Et quand nous proclamons que l'âme du juste est la seule véritablement sainte, et que sa respiration naturelle est la prière, on refusera d'ajouter foi à nos paroles ! Les hommes ont imaginé, si je ne me trompe, l'usage des sacrifices pour avoir quelque prétexte de manger la chair des animaux : mais il était libre à qui le voulait d'adopter cet aliment sans qu'il fût besoin d'honorer ainsi les idoles. Les sacrifices que prescrivait la loi mosaïque n'étaient que la figure du culte chrétien. La tourterelle et la colombe, par exemple, qui sont offertes pour les péchés, signifiaient que la purification des parties irraisonnables de l'âme est agréable à Dieu. Que le juste ne veuille point charger son âme d'une chair qui a vécu ; il est guidé dans cette abstinence par des raisons d'une haute sagesse, qui n'ont rien de commun avec les rêveries de Pythagore et de ses disciples sur la transmigration des âmes. Xénocrate, en traitant spécialement de la *chair des animaux appliquée à la nourriture* de l'homme, et Polémon, dans son ouvrage *De la vie conformément à la nature,* déclarent, en termes formels que la chair est un aliment funeste, parce qu'elle a déjà reçu une élaboration 608 et comme une assimilation avec les âmes des bêtes.

Voilà pourquoi les Juifs s'interdisent avec tant de scrupule la chair du pourceau, animal qui, poussé par des instincts pervers, déterre et ruine les moissons d'autrui.

Mais les animaux ont été donnés a l'homme pour son usage. — Pour son usage, nous en convenons avec vous; mais pas absolument pour lui servir de nourriture. Quelques-uns seulement ont reçu cette destination, et parmi ces

derniers, ceux qui ne travaillent point (23). Voilà pourquoi Platon le comique, dans sa comédie *Des Fêtes*, dit avec raison (24) :

« Nous ne devons plus à l'avenir immoler aucun quadrupède, à l'exception du pourceau. Mort, sa chair, est pleine de saveur; vivant, en fait d'utilité, il ne nous revient de lui, que de la soie, de la boue et des cris. »

C'est ce qui a fait dire à Ésope :

« aussitôt que l'on tire le pourceau, il crie à pleine gorge, sentant bien qu'il n'est bon que pour les sacrifices. »

Aussi Cléanthe a-t-il dit que « cet animal avait reçu une âme en guise de sel, pour empêcher sa chair de se corrompre. » Les uns donc s'en nourrissent parce qu'il est inutile ; les autres, parce qu'il ruine les moissons ; ceux-là s'en abstiennent parce que c'est un animal ardent en amour. Telle est aussi la raison pour laquelle la loi ne sacrifie pas de bouc, excepté dans le cas unique du bouc émissaire pour l'éloignement des péchés, parce que la volupté est la mère de tous les maux. On assure d'ailleurs que l'usage de la chair du bouc dispose à l'épilepsie, et que celle du pourceau amène l'obésité. Cet aliment peut donc être utile à ceux qui exercent le corps. Mais si vous travaillez au développement de l'âme, il n'en va pas de même : l'habitude de cette nourriture épaissit l'intelligence. Il n'est pas impossible que le Gnostique, pour amortir la violence de la lutte, 609 s'interdire toute chair qui a vécu, de peur que, dans la vigueur luxuriante de ses forces, ses sens ne s'allument immodérément. « L'usage du vin, nous dit Androcyde (25), et l'abondance des aliments, en fortifiant notre corps, débilitent notre âme. » Cette nourriture impie étouffe donc la parfaite intelligence. Voilà pourquoi les Égyptiens, dans les purifications expiatoires, interdisent à leurs prêtres l'usage des viandes, et n'usent que de la chair des jeunes oiseaux, qu'ils regardent comme la plus légère de toutes.

Quant aux poissons, ils n'y touchent jamais, tant à cause de quelques fables accréditées, que parce que cet aliment produit la mollesse et l'inconsistance des chairs. Les oiseaux et les animaux qui vivent sur la terre se nourrissent, en respirant le même air que nos âmes, doués qu'ils sont d'un principe en affinité avec le souffle aérien. Il n'en va pas de même des poissons : ils n'aspirent qu'un air moins subtil, qui fut, dès l'origine du monde, mélangé avec l'eau, et les autres éléments; témoignage de permanence matérielle.

Il faut donc offrir des sacrifices, non pas des sacrifices splendides, mais qui soient agréables à la majesté divine. Faisons monter vers elle ce parfum aromatique, qui est composé par la loi (26), encens qu'en voient à Dieu les langues et les voix en communauté de prières, je ne dis point assez, sainte exhalaison des sexes, des tribus, des nations de toute la terre, qui, par le don des révélations successives, conspire à l'*unité* de la foi, et se réunit dans la glorification ; harmonieux ensemble de justice, de pureté, d'œuvres saintes, et de chastes prières.

« Est-il, en effet, un homme assez extravagant, et d'une crédulité assez inepte, dit la muse poétique, pour s'imaginer que les dieux voient avec plaisir le foie rôti d'une victime, et quelques ossements que ne voudraient pas même ronger des chiens affamés? Quoi ! ce serait là l'offrande qu'ils solliciteraient! quoi ! ils rendraient grâces à de pareils adorateurs, » fussent-ils pirates, brigands, despotes cruels ! Oui, sans doute, 610 et nous le proclamons, le feu sanctifie, non pas le corps, mais l'âme du pécheur. Nous n'appelons point de ce nom la flamme grossière qui consume et dévore, mais cette flamme intelligente qui pénètre l'âme quand elle passe à travers le feu.

CHAPITRE VII.

Quelle est la prière du véritable Gnostique, et comment Dieu l'exauce.

Il nous est enjoint d'honorer et d'adorer celui-là même que nous reconnaissons pour le Verbe, pour le Sauveur, pour le modérateur universel, et par lui, le Père, non point à des jours choisis, comme le pratiquent quelques-uns, mais assidûment pendant toute la durée de la vie, et par toutes les voies possibles. « Seigneur, je vous louerai sept fois le jour, » s'écrie avec le Psalmiste la race des Élus que justifie l'accomplissement du précepte. Voilà pourquoi le Gnostique ne loue pas Dieu dans une enceinte circonscrite, dans un temple privilégié, il l'honore pendant toute sa vie; tous les lieux lui sont indifférents. Qu'il soit seul, qu'il se trouve au milieu d'hommes qui ont embrassé la même foi, n'importe, il adore Dieu, c'est-à-dire qu'il lui rend grâces de lui avoir fait connaitre quelle est la vie véritable. Si la présence habituelle de l'homme de bien, par le respect et la vénération qu'il inspire, élève la pensée et le cœur de quiconque vit auprès de lui, comment le Chrétien, à qui Dieu est toujours présent par la connaissance, le plan de conduite, et l'action de grâces, ne deviendrait-il pas chaque jour meilleur qu'il n'était la veille dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles, dans toutes ses affections ? Tel est celui qui croit fermement que Dieu est partout, et non que des lieux fixes et limités peuvent le renfermer, afin que s'estimant une fois loin de ses regards, il se plonge sans remords, la nuit comme le jour, dans l'intempérance et la volupté. Pour nous, la vie tout entière est un long jour de fête. Nous voyons Dieu partout : à la campagne, nous publions ses louanges en cultivant la terre ; sur la mer, nous chantons des hymnes en navi- 611 guant. Quelque soit enfin notre occupation, nous savons toujours la concilier avec la gloire de Dieu.

Le Gnostique toutefois se rapproche plus immédiatement de Dieu, en montrant dans chacune de ces actions la gravité et la gaité. La gravité, parce qu'il se tourne vers Dieu, la

gaité parce qu'il regarde les présents de Dieu comme les biens de l'homme.

Il semble que le prophète a voulu nous manifester, dans les mots qui suivent, l'éminente dignité de la connaissance.« Découvrez-moi quelle est la bonté, la sagesse et la science, » dit-il, glorifiant ainsi par cette gradation ce que la perfection a de plus relevé. Voilà l'homme vraiment royal ! voilà le saint pontife de la Divinité ! Au reste, les plus éclairés d'entre les Barbares (27) demeurent, même encore sous nos yeux, fidèles à la coutume de porter au trône les membres de la race sacerdotale. Ne demandez point à un pareil homme de livrer sa personne au tumulte de la multitude qui s'agite et règne dans les théâtres. Paroles, actions, spectacles, tout ce qui a pour but d'amorcer les passions, il n'y ouvre jamais son âme, pas même en songe. Eloignez de lui les voluptés qui séduisent les yeux ! Bannissez la foule des plaisirs qui flattent les autres sens ! qu'en ferait-il ? Il ne veut connaitre ni les somptueux parfums qui charment l'odorat, ni les assaisonnements des mets ou les mille vins délicats dont l'arôme flatte le goût, ni ces guirlandes de fleurs diverses qui énervent l'âme par l'excitation des sens. Il rapporte constamment à Dieu le légitime usage de toutes choses, nourriture, boisson, parfums ; il en offre les prémices à celui qui a tout donné ; il lui rend de continuelles actions de grâces, et par ses dons et par ses biens, et par le Verbe intérieur dont 612 il l'a doté. Il assiste rarement aux banquets, à moins que le repas, en lui promettant une réunion de frères confondus dans le même esprit, ne le décide à s'y trouver. Que Dieu sache et entende toutes choses, il en est profondément convaincu. Le langage n'a pas plus de mystères que la pensée pour le Tout-Puissant. En effet, ce n'est point par une faculté particulière au corps, mais par une intelligence et une sorte de compréhension physique que l'ouïe, dont nos organes sont l'instrument,

recueille des mots qui ont une signification. Dieu donc n'entend point à la manière de l'homme : il n'a pas besoin de sens, comme il a plu aux Stoïciens de l'imaginer, « principalement de la vue et de l'ouïe. Il est impossible de saisir les objets autrement que par ces deux voies, » disent-ils. Ils se trompent Il y a encore la merveilleuse facilité de l'air à se déplacer ; les rapides sensations qui sont le privilège commun de la milice angélique; puis enfin l'énergie de la conscience, qui, d'accord avec la pensée, par une puissance inexplicable et sans le secours d'organes physiques, connait tout ce qui se passe.

Mais la voix, me dira-t-on, se perd dans les couches inférieures de l'air, sans monter jusqu'à Dieu. Les pensées des saints, répondrai-je, traversent non seulement l'air, mais le monde tout entier. La puissance divine ressemble à la lumière : elle n'est pas plutôt tombée sur une âme, qu'elle la manifeste et l'illumine de toutes parts. Mais que dis-je ? Les projets que forme une âme ne parviennent-ils pas jusqu'à Dieu ? N'ont-ils pas une voix qui les précède ? Ne sont-ils pas transmis par le cri de la conscience lui-même ? Et d'ailleurs, pourquoi faudrait-il donc qu il attendit les avertissements de la voix, celui qui, dans l'éternité de ses conseils, et longtemps avant la formation de l'élu, le contemplait d'avance et lisait dans l'avenir comme si l'avenir était déjà présent ? Serait-il possible que le rayon de la puissance divine ne portât point sa lumière dans les profondeurs de l'âme, lorsque, suivant le langage de l'Écriture, « le flambeau de la puissance pénètre les lieux les plus secrets ? » Dieu est tout ouïe, il est tout œil, si je puis me servir de ces expressions.

613 Une opinion mal sonnante au sujet de Dieu, loin de conserver aux chants, aux discours, aux Écritures et aux dogmes leur caractère de sainteté, descend à des notions vulgaires et à des pensées inconvenantes. De là vient que « la bénédiction du plus grand nombre ne diffère en rien du

blasphème, » parce qu'ils ignorent la vérité. Les choses vers lesquelles se portent l'appétit, le désir, et, pour le dire en un mot, toutes les impulsions de l'âme, la prière les sollicite. De même que l'on ne soupire point après la boisson en elle-même, mais qu'on veut boire le breuvage ; après l'héritage en lui-même, mais qu'on veut hériter, de même aussi l'on ne veut pas la connaissance, mais connaitre ; on ne veut pas une administration régulière, mais administrer régulièrement : on prie conséquemment pour obtenir ce que l'on demande, et l'on demande ce que l'on désire. Prière ! désir ! ils s'enchainent et se succèdent alternativement pour obtenir les biens et les avantages qui leur sont attachés. Celui qui ne fait encore qu'élever l'édifice (28) de la connaissance supplie Dieu de lui envoyer les biens véritables, à savoir les biens de l'âme, pendant qu'il travaille lui-même à s'établir dans un état permanent de bonté, de manière à ne plus posséder à l'avenir les biens comme des acquisitions étrangères, mais à s'identifier avec la bonté elle-même. La prière convient donc surtout à ceux qui connaissent Dieu comme il veut être connu : point de vertu raisonnable et bien entendue sans l'obligation de savoir quels sont les biens véritables, ce qu'il faut demander, quand cl comment il faut demander chaque objet. N'est-ce pas, en effet, le comble de l'extravagance, que d'aller porter ses prières à des dieux menteurs comme s'ils étaient des dieux réels, ou de solliciter, sons l'apparence de biens, des maux qui tourneraient à la ruine du solliciteur? Voilà pourquoi, persuadés qu'il n'y a qu'un seul Dieu en qui réside toute bonté, nous demandons, les anges et nous, mais à des titres divers, tantôt que les biens nous soient octroyés, tantôt qu'il nous demeurent. Car, supplier Dieu 614 de nous conserver ses dons, ou bien travailler dès l'origine à nous en rendre dignes, n'est pas la même chose. Il y a mieux. La détestation du mal et l'acte par lequel nous le repoussons est une sorte de prière, mais il faut se garder qu'elle devienne jamais sur nos lèvres un instrument de dommage

contre les hommes, à moins que le Gnostique, sagement fidèle aux exigences de la justice, n'applique sa demande aux méchants qui ont dépouillé tout sentiment du bien. Parlons avec plus de hardiesse. La prière est un entretien avec le Seigneur. Nous avons beau nous exprimer à voix basse, ou méditer en nous-mêmes sans remuer les lèvres, nous avons crié du fond du cœur. Dieu a entendu cette parole intérieure qui arme toujours jusqu'à lui.

De là vient que nous élevons la tête et les mains vers le ciel ; que nous agitons les pieds dans la dernière acclamation de la prière (29). Il semble que le Chrétien, par ce symbole, poursuive avec les élans de l'esprit l'essence qui n'est perceptible qu'à l'intelligence. Détachant en quelque sorte de la. terre son corps avec ses paroles qui montent vers les cieux, il soulève son âme, qui, portée sur l'aile des pieux et saints désirs, plane dans les régions célestes et pénètre jusque dans le sanctuaire de Dieu, d'où elle regarde avec dédain la prison de la chair. Nous le savons, en effet, le Gnostique sort de la captivité de ce monde avec non moins de joie que l'Hébreu, quand il quitta la servitude de l'Égypte, afin de prouver qu'il est toujours prêt à se rapprocher le plus possible de son Dieu.

Quelques-uns assignent à l'oraison certaines heures particulières, par exemple, la troisième, la sixième et la neuvième. Le Gnostique, lui, consume sa vie dans la prière, désireux de vivre par elle dans l'intimité de Dieu. Parvenu à ce point, il a laissé, pour le dire en un mot, tout ce qui n'est pas utile, afin de puiser dans cet auguste commerce la consommation de l'homme qui n'agit que par amour. Cette triple division des 615 heures (30), honorées par autant de prières, est connue de ceux qui n'ignorent pas que les célestes demeures renferment trois degrés différents.

Ici me reviennent à la mémoire certains hérétiques qui, attachés à l'opinion de Prodicus, proclamaient l'inutilité de la prière. De peur qu'ils ne viennent nous exalter leur

sagesse impie comme une nouveauté dont ils seraient les inventeurs, apprenons aux sectaires qu'ils l'ont empruntée à l'école de Cyrène (31). Nous repousserons en leur temps les blasphèmes de ces prétendus Gnostiques. Mêlée à ce commentaire, cette longue dissertation Interromprait la démonstration présente, où nous établissons qu'il n'y a point d'autre fidèle et religieux adorateur de Dieu, que le Gnostique véritable, éclairé par la doctrine de l'Église, et que Dieu lui accorde à lui seul tout ce qu'il demande conformément à la volonté de Dieu, qu'il le sollicite par la parole ou par In pensée. Oui, Dieu peut tout ce qu'il veut. De même tout ce que demande le Gnostique, le Gnostique l'obtient. C'est que Dieu connait jusqu'au fond de leur cœur quels sont les hommes dignes ou indignes de ses dons. De là vient qu'il accorde à chacun ce qui lui est expédient. Que les indignes le sollicitent, sa main reste fermée : il se plait, au contraire, à l'ouvrir pour tous ceux qui méritent ses largesses. Il les octroiera même sans qu'on les lui demande. Ne nous imaginons pas toutefois que la prière soit superflue.

L'action de grâces et la supplication pour tout ce qui se rattache à la conversion du prochain, sont encore dans les attributions du Gnostique. Aussi voyons-nous le Seigneur rendre grâces à son Père de ce que son ministère est accompli, et lui demander 616 que le plus grand nombre possible de fidèles parviennent à la connaissance, afin que Dieu soit glorifié dans la personne de ses élus, par le salut, qui est le fruit de la vérité, et que le Dieu, seul bon, seul sauveur, soit connu, par l'intermédiaire du Fils, de génération en génération. La foi par laquelle nous espérons obtenir l'objet de nos demandes est elle-même une. sorte de prière intellectuellement déposée au fond du cœur. Du reste, si la prière est une occasion de converser avec Dieu, point de doute qu'il ne faille négliger aucune occasion de se rapprocher de Dieu. La sainteté du véritable Gnostique en harmonie avec la bienheureuse Providence manifeste, par la

confession spontanée, la perfection du bienfait divin. Car la pureté du Gnostique et la bienveillance réciproque de Dieu pour son serviteur, sont les deux extrémités correspondantes du gouvernement providentiel. Dieu n'est pas bon malgré lui, comme le feu, qui possède, sans le vouloir, la vertu d'échauffer. Il dispense ses biens par un acte de sa volonté, même quand il prévient les demandes. D'autre part, l'élu n'est pas sauvé malgré lui, puisqu'il a reçu une âme qui peut choisir; mais il marche au salut dans la direction qu'il a embrassée par une détermination spontanée. Telle est la raison pour laquelle les commandements ont été donnés à l'homme, créature qui se meut librement et par elle-même, afin qu'elle puisse se déterminer librement pour le bien ou pour le mal. Dieu ne fait donc pas le bien par une nécessité qui l'enchaîne : il exerce dans la plénitude de sa volonté sa munificence à l'égard de ceux qui se jettent volontairement entre ses bras. La Providence qui descend d'en haut jusqu'à nous n'est point une puissance aveugle, fatalement occupée à servir les créatures (32) en remontant 617 progressivement de l'être le moins bon à celui qui l'est le plus (33). Non sans doute. Pleines de compassion pour notre néant, les dispensations non interrompues de la Providence s'exercent envers nous comme celles d'un pasteur à l'égard de son troupeau, d'un monarque à l'égard de ses sujets, comme notre obéissance à l'égard des préposés qui nous gouvernent, d'après les ordres qui leur ont été transmis par Dieu.

Quels sont donc les serviteurs et les adorateurs de Dieu ? Ceux qui lui rendent, par la piété non moins que par la connaissance, le culte véritablement magnifique et royal. Par là même tous les lieux, tous les temps où notre esprit conçoit la pensée de Dieu, sont réellement sacrés. Mais lorsque l'homme dont les dispositions sont vertueuses et le cœur reconnaissant demande par la voix de la prière, il contribue en quelque façon à s'investir lui-même de ce qu'il

sollicite, puisque la prière est l'attestation qu'il recevra volontiers l'objet de son désir. Le dispensateur suprême de tous les dons n'a pas plutôt reçu l'expression de ce souhait, qu'il la fait suivre du trésor de ses largesses. Il est constant que la prière manifeste au dehors les dispositions intérieures que nous apportons à l'accomplissement du devoir. Si la parole et le langage nous ont été donnés pour nous comprendre mutuellement, comment Dieu n'entendrait-il pas notre âme, puisque sous nos yeux une âme comprend tous les jours une urne, un esprit un autre esprit ? J'en conclus que Dieu n'a pas besoin d'attendre, comme les interprètes des hommes, que la bouche articule des paroles : il connait, pour le dire en an mot, les plus secrètes conceptions de tous. Ce que la voix exprime à nos oreilles, notre pensée le déclare à Dieu, qui savait même, avant la création, que cette pensée nous viendrait à l'esprit. Il est donc possible de prier sans articuler aucun mot, pourvu que, par une attention inséparablement at- 618 tachée à Dieu, le fidèle applique à cette voix de l'intelligence toutes les facultés spirituelles de son être.

L'Orient est le symbole de celui qui est notre Jour. De l'Orient est partie la lumière qui jaillit pour la première fois des ténèbres. De l'Orient s'est levé le flambeau de la vérité sur la tête de ceux qui étaient plongés dans l'ignorance, à peu près comme le soleil se lève sur le monde sensible. Voilà pourquoi nous nous tournons vers le Levant quand nous prions. C'est encore pour cette raison que les temples, dans la plus haute antiquité, regardaient l'Occident (34), afin que ceux qui sacrifiaient debout et le visage tourné vers les simulacres des dieux, apprissent à se tourner vers l'Orient. « Que ma prière s'élève comme l'encens en votre présence ; que l'oblation de mes mains soit comme le sacrifice du soir, » disent les Psaumes.

La prière des méchants n'est point seulement funeste aux autres, elle est encore fatale à eux-mêmes. En effet, qu'ils

viennent à recevoir les prétendus biens qu'ils ont demandés, ils se perdent par les dons même qu'ils obtiennent, puisqu'ils en ignorent le légitime usage. Envoyez-nous les biens que nous n'avons pas, s'écrient-ils ; et ils demandent ce qui leur paraît bon et non pas ce qui l'est véritablement. Mais le Gnostique, lui, demande la stabilité de ce qu'il possède, l'aptitude pour les biens qu'il attend et l'éternité pour ceux qu'il recevra. Les biens véritables, c'est-à-dire, les trésors de l'âme, il en sollicite l'obtention et la permanence. Aussi ne désire-t-il rien au-delà de ceux qu'il possède, satisfait de ceux qu'il a. Peut-on dire qu'il est dénué de biens personnels, quand il se suffit à lui-même par la grâce divine et par les richesses de la connaissance?

619 Content de ce qui lui appartient, ne soupirant après rien de ce qui est à autrui, sachant à fond qu'elle est la volonté du Tout-Puissant, voyant ses vœux accomplis aussitôt que formés, attaché surtout à la puissance dans laquelle réside toute force, en travaillant à devenir spirituel, il s'identifie avec l'Esprit par une charité sans bornes. Ainsi plein de hautes pensées, cet homme, qui possède par la connaissance le trésor inestimable et le plus excellent de tous les biens, s'applique aisément à la contemplation, et porte au dedans de lui-même la faculté permanente de la contemplation, je veux dire le coup d'œil rapide et clairvoyant de la science. Ses efforts se dirigent principalement vers l'acquisition de cette faculté. Maître de tous les mouvements qui combattent l'esprit, établi dans l'indéfectible habitude de la contemplation, exercé de longue main à s'abstenir de ce qui est agréable, et à gouverner l'ensemble de sa conduite d'après les lois de la raison, que dirai-je encore ? riche des trésors de l'expérience, sous le rapport de la doctrine non moins que sous le rapport de la vie, il se distingue par la liberté de son langage. Ne croyez point qu'il tombe pour cela dans un débordement de paroles violentes et sans frein. Non ; son

discours est simple. Jamais il ne dissimule, ni par complaisance ni par crainte, la vérité, toutes les fois qu'elle peut se dire en temps convenable, quelles que soient les personnes devant qui le devoir lui fait une loi de parler.

Celui donc qui a reçu du chœur mystique de la vérité elle-même la science de ce qui concerne Dieu ; qui, de plus, démontre avec la dignité que réclame la matière, et l'excellence de la vertu, et la nécessité de tout ce qui se rattache au culte divin, puise l'élévation de son âme dans la prière, et s'unit par un lien intellectuel aux choses de l'intelligence et de l'esprit. De là vient qu'il est toujours bienveillant, plein de mansuétude, d'un abord facile, patient, affable, reconnaissant, ne recevant de sa conscience que d'honorables témoignages.

Le Gnostique s'arme encore d'une austère rigidité, non pas seulement pour échapper à la corruption, mais afin qu'on n'essaie pas même de le corrompre. Jamais il n'ouvre son âme ni à la 620 volupté ni à la douleur : encore moins se laisse-t-il subjuguer par elles. Assis sur le tribunal du juge, si le Verbe l'appelle à ces fonctions, il demeure impassible, sans rien accorder aux mouvements des passions, marchant d'un pas immuable dans la route que lui trace la justice, avec la conviction que la plus haute sagesse préside au gouvernement de ce monde, et que les âmes qui ont embrassé librement la vertu gravitent incessamment vers le bien, jusqu'à ce qu'elles touchent au bien par essence, arrivées déjà, pour ainsi-dire, dans les vestibules du Père, quand elles sont rapprochées du grand Pontife de la loi nouvelle.

Le Gnostique fidèle est donc celui qui est persuadé de cette vérité : Les choses de ce monde sont gouvernées pour le mieux. Avec cette pensée, il supporte sans plainte et sans murmure tous les événements qui surviennent. Ce qui est nécessaire aux besoins journaliers de la vie matérielle, il ne le demande pas. Pourquoi le ferait-il? N'a-t-il pas l'invincible

conviction que le Dieu à la providence duquel rien n'échappe, fournit à l'homme de bien ce qui lui est utile, sans attendre même ses sollicitations? L'artisan est nourri par son art, le Gentil reçoit l'aliment qui convient au Gentil. Il en est de même du Gnostique : il reçoit par la gnose tout ce dont il a besoin. Le païen qui se convertit implore le don de la foi, celui qui monte les degrés de la connaissance soupire après la perfection de la charité. Mais le Gnostique qui est parvenu au faite de la science divine demande l'accroissement et la permanence de la contemplation, à peu près comme l'homme vulgaire fait des vœu pour que sa santé demeure toujours florissante.

Seigneur, que ma vertu ne défaille jamais, dira-t-il encore, pendant qu'il contribue de son coté à l'asseoir sur un fondement inébranlable. Il sait bien que la négligence précipita de leurs trônes quelques anges infidèles qui n'avaient pas su encore arrêter les inconsistantes fluctuations de leur volonté dans l'équilibre d'une nature unique. Mais êtes-vous parvenu des degrés inférieurs au point culminant de la connaissance? Vous êtes-vous comme exercé aux sublimités de la perfection? dès-lors, et le temps et le lieu, tout vient en aide à qui embrasse avec 621 fermeté d'âme un régime de vie immuable et travaille à s'établir dans la constante uniformité du bien. Si vous laissez, au contraire, dans l'édifice quelque angle ruineux et penché vers la terre, les matériaux que vous avez déjà dressés en l'air avec le levier de la foi, vont crouler eux-mêmes dans une ruine commune. Ainsi, le fidèle qui a conquis dans l'exercice de la gnose une vertu inamissible, a transformé l'habitude de la vertu en une seconde nature. La pesanteur est inséparable de la pierre : de même, sa science lui devient une propriété inaliénable, et cela, non pas malgré lui, mais dans la plénitude de son choix, par la puissance combinée de la raison, de la gnose et de la prévoyance.

La vigilance, en effet, le conduit à cet état inamissible. Gardé par une précaution sévère, il ne pèche pas; retenu par la prudence et le bon conseil, il conserve le fruit de ses efforts. Or, la Gnose fournit, ce me semble, à qui la possède le bon conseil, en lui apprenant à discerner tout ce qui peut l'aider à se maintenir dans la vertu. La connaissance de Dieu, voilà donc le plus précieux de tous les trésors. Par conséquent, elle veille à l'inamissibilité de la vertu. Connaitre Dieu, c'est être saint et pieux. Donc le véritable Gnostique, ainsi que nous l'avons établi précédemment, possède seul la piété. Sans doute, les biens présents le réjouissent ; mais les biens promis le transportent d'allégresse, comme s'ils étaient déjà présents. Ne dites pas : L'absence les lui cache : il connait d'avance tout ce qu'ils sont. Persuadé par la gnose que l'avenir sera de telle et telle manière, il est déjà en possession de l'avenir. Ce qu'il y a d'incomplet et de défectueux doit se mesurer sur le degré de ses forces. S'il est vrai qu'il possède la sagesse et que la sagesse proprement dite, soit un attribut divin, celui qui participe de l'être auquel rien ne manque, ne manquera de rien lui-même. Car, dans la communication de la sagesse, l'être qui distribue et celui qui participe, ne se meuvent ni ne se retiennent mutuellement. Le premier ne s'appauvrit pas de ce que le second lui a enlevé. Par conséquent, l'abondance de celui qui donne ne s'épuise pas dans la fréquence de la communication.

Le Gnostique a donc tous les biens imaginables, virtuelle-
622 ment sinon en réalité, par ce qu'autrement il serait déjà investi sans retour des tabernacles par où l'âme passe de degrés en degrés, ainsi que des dispensations divines qui l'attendent.

Dieu lui vient aussi en aide en l'honorant d'un soin plus immédiat L'ensemble des êtres n'a-t-il point été créé pour que l'homme vertueux en use et les possède, disons mieux, afin que les créatures servent au salut de l'homme

vertueux? Comment croire après cela que la Providence enlève les auxiliaires de la vertu à celui pour qui elle a tout opéré? Nul doute qu'en soutenant la bonne nature et la sainteté du régime qu'ils ont embrassé, la divine sagesse ne communique à ceux qui ont résolu de bien vivre des forces pour consommer l'œuvre de leur salut, ici, en leur parlant par la voie de la simple exhortation, là, en tendant une main secourable à ceux qui l'ont mérité par leurs efforts personnels. Tout bien de cette espèce va donc naturellement chercher le Gnostique dont la fin est de savoir, et d'agir en toutes choses avec une parfaite connaissance. Regardez le médecin. Il rend la santé aux malades qui, par leur énergie intérieure, concourent avec lui au rétablissement de leur santé. Dieu se conduit de même vis-à-vis de nous. Il accorde le saint éternel à ceux qui travaillent concurremment avec lui à l'édifice de la connaissance et des bonnes œuvres. Oui, la promesse divine ne se réalise que par l'action de l'homme, puisque l'accomplissement des obligations imposées par le précepte est laissé en notre pouvoir. Aussi ne puis-je refuser mon admiration a ce mot de la Grèce. Un athlète qui n'était pas sans gloire dans l'antiquité avait longtemps exercé ce misérable corps pour l'accoutumer à la valeur. Il va combattre aux jeux olympiques. Tout à coup il aperçoit la statue de Jupiter qu'adoraient les Pisans : « Père des dieux, s'écria-t-il, si je n'ai rien omis pour me préparer au combat, donne-moi la victoire ! Tu me la dois. »

Il se passe quelque chose de semblable pour le Gnostique. Après qu'il a rempli, dans la mesure de ses forces, sans reproche et avec le témoignage d'une bonne conscience, tout ce qui concerne la doctrine, l'exercice, les œuvres et le désir de plaire à Dieu, il est sûr d'avoir conduit à terme dans toutes 628 ses parties l'affaire de son salut. Dieu n'exige donc de nous que ce qu'il nous est possible de faire, c'est-à-dire, dans les biens absents ou présents qui

intéressent notre salut, la détermination volontaire, le désir, la possession, l'usage, la persévérance.

Voilà pourquoi l'homme qui converse avec Dieu doit avoir une âme pure et sans tache, condition imprescriptible, s'il travaille à posséder en lui-même la perfection de la bonté. Sinon, qu'il cherche du moins à s'élever à la connaissance ; qu'il soupire après elle, mais surtout qu'il se tienne bien loin du mal.

Il convient encore au Gnostique de n'adresser à Dieu que des prières vertueuses et dans la compagnie des hommes vertueux. La communication avec les péchés d'autrui est contagieuse. Avec ceux dont la foi est récente encore, le Gnostique ne priera que sur les points ou la publicité de la demande est permise. Quant à sa vie entière, nous l'avons dit, c'est un long jour de fête. Ses sacrifices ordinaires sont ses prières elles-mêmes, les louanges de Dieu qu'il répète, les saintes Écritures qu'il lit avant ses repas, les psaumes et les hymnes qu'il chante, soit pendant qu'il est à table, soit avant de s'endormir, et enfin les prières de la nuit. Grâce à elles, enrôlé qu'il est déjà dans l'indéfectible contemplation qui lui rend Dieu toujours présent, il s'unit à tout le chœur divin par la constante application de sa pensée. Mais quoi ! le Gnostique ne connait-il pas d'autres sacrifices encore ? Ne fait-il pas à l'indigent l'aumône des salutaires vérités et des biens matériels qu'il possède ? Oui, sans doute, et dans une mesure abondante. Mais comme il tient de la bouche du Seigneur lui-même quels sont les biens qu'il faut demander, jamais il ne recourt à ces longues et verbeuses prières que la voix articule. Il priera donc en tout lieu, mais non pour attirer sur lui les regards de la multitude. Sa promenade, sa conversation, son repos, ses lectures, les œuvres que dirige la raison, c'est toujours la prière sous mille formes différentes. Qu'il descende seulement par la pensée dans le sanctuaire de son âme, et qu'il invoque le Père avec des *gémissements inénarrables*, il n'a point encore achevé de

parler que 624 le Tout-Puissant l'a exaucé. Toutes les actions de l'homme sont déterminées par trois fins principales. La chose est-elle bonne et utile ? Voilà quel est le but de tout ce qu'entreprend le Gnostique. Il laisse le mobile du plaisir à ces âmes qui suivent à travers les misères et les angoisses la vie la plus commune.

CHAPITRE VIII.

Le Gnostique, austère zélateur de la vérité, n'a pas même besoin de recourir au serment.

Avec une piété qui a fait ses preuves, ce serait insulter le Gnostique que de lui supposer un penchant au mensonge et an serment. Le serment est une déclaration définitive par laquelle on prend à témoin le nom de Dieu. Mais à quel titre l'homme, investi de la foi, se montrera-t-il assez infidèle pour avoir besoin de recourir au serment ? Comment n'ordonnera-t-il pas sa vie tout entière de façon que l'immuable uniformité de sa conduite et de son langage devienne une décisive et authentique affirmation (35)? Si le dommage réside dans le jugement de celui qui fait et qui parle, et non dans le tort qu'à éprouvé la personne du plaignant, le Gnostique se gardera bien de mentir ni de se parjurer. L'insulte qu'il ferait à Dieu retomberait sur lui-même : il sait bien que par son essence Dieu ne peut éprouver de dommage. Vous ne le verrez pas non plus mentir, ou transgresser quelque point de la loi par haine du prochain que son maitre lui apprend à aimer, quoiqu'il ne vive pas sous le même toit que lui. Il mentira ou se parjurera bien moins encore pour lui-même, puisqu'on ne le surprendra jamais dans une injustice volontaire contre sa personne.

625 Enfin, il ne jure pas, attendu que pour affirmer il se contente de répondre oui ; pour nier, de répondre non. Car jurer, qu'est-ce autre chose, sinon proférer un serment, ou produire, en guise de serment, une conception de l'esprit

dans le but de persuader? Il suffit au Gnostique de terminer sa dénégation ou son affirmation par ces paroles : J'ai dit la vérité, pour achever de convaincre ceux qui hésitent encore sur l'autorité de son témoignage. Il devra donc, si je ne me trompe, avoir vis-à-vis des étrangers une conduite qui inspire assez de confiance pour qu'il paraisse inutile de l'obliger au serment, vis-à-vis de luimême et de ceux qui ont commerce avec lui, une probité de tous les moments, qui est la justice volontaire. Ainsi jure le Gnostique, mais comme la raison l'y autorise. Loin de se sentir de l'inclination pour le serment, il s'y soumet de la manière que nous l'avons dit, le moins qu'il peut. Quant à la sincérité de son affirmation, elle est le fruit de l'étroite harmonie qui l'unit à la vérité. On n'y parvient que par une constante et irréprochable application au devoir. Ne demandez donc plus des serments à celui qui vit de manière à vous prouver qu'il est au faite de la vérité. Celui qui ne jure pas sera bien plus loin encore de se parjurer : mais celui qui ne viole jamais un seul article des conventions ne peut être appelé à jurer. A-t-il rempli les engagements qu'il a pris ? les a-t-il violés ? Il laisse parler les faits. Assurément, le mensonge dans les paroles, et le parjure dans le serment, sont une infraction à la loi. Mais le juste, qui ne transgresse pas une seule des obligations qu'imposé le devoir, en appelle à sa vie quand arrive l'examen de la vérité. Ses actions, voilà son serment. Le témoignage des levres lui est donc absolument inutile. Toujours convaincu que Dieu l'environne partout où il est, rougissant de ne pas dire la vérité et regardant comme indigne de lui la ressource du mensonge, il se contente du témoignage que lui rendent Dieu et sa propre conscience. Voilà pourquoi jamais il ne trompe, jamais il ne viole un engagement. Voilà pourquoi encore il refuse le serment quand on le lui demande, et fidéle à la vérité, ne renie jamais ce qu'il a juré, fallût-il livrer sa vie au milieu des supplices.

626 CHAPITRE IX.

La supériorité, dam les vertus précedentes, appartient à celui qui enseigne le prochain.

Quelle est grande la dignité du Gnostique ! Toutefois c'est la rehausser singulièrement. que d'avoir la charge d'instruire ses frères. Destiné à répandre par sa parole et par ses exemples le plus grand bien qu'il y ait ici-bas, l'homme investi de cette mission est une sorte de médiateur qui unit l'homme à la Divinité, Le païen qui adore la pierre et le bois, adresse ses vœux à de stupides simulacres comme s'ils avaient des oreilles pour l'entendre, et respecte les conventions qu'il a signées sous leurs yeux. De même, les images qui vivent et respirent, je veux dire les hommes, reçoivent de la bouche d'un maitre qui mérite leur créance la réalité des magnificences du Verbe. Le bienfait qui leur est communiqué rappelle l'œuvre du Seigneur lui-même. A son image, l'homme véritable qui répand la semence de la parole, à la fois créateur et réformateur, renouvelle pour le salut l'homme qu'il catechise. Les Grecs donnent au fer le nom de Mars, au vin le nom de Bacchus, en vertu de quelque relation secrète Il en est de même du Gnostique. Comme il voit dans l'utilité du prochain son propre salut, ou peut dire avec raison qu'il est l'image vivante du Seigneur, sinon dans les propriétés de sa nature, au moins dans les communications de sa puissance, et dans la conformité de la prédication.

Tout ce qu'il porte au fond de l'âme, il le porte également sur ses lèvres. Plein d'harmonie dans sa doctrine et ses actions. il prêche d'exemples et de paroles devant tous ceux qui sont dignes de l'entendre. En effet, il exprime toujours la vérité qu'il pense, à moins que, semblable au médecin (36) qui déguise au malade une realité dangereuse, il ne lui arrive parfois de dissimuler, ou plutôt, selon 627 le langage des sophistes, de ne pas dire la vérité par forme de remède.

Regardez, en effet. Voilà que l'illustre apôtre circoncit Timothée, à l'instant même où il écrit et proclame à haute voix que la circoncision pratiquée par la main de l'homme est une vaine cérémonie. Pourquoi cette condescendance ? Il craint que le brusque passage de la circoncision mosaïque, à la circoncision que la foi opère sur le cœur, ne poussse à une éclatante rupture avec la synagogue les Juifs qui chancellent encore. Il s'accommode donc à leur faiblesse, « et se fait Juif pour les gagner tous. » Descendre pour se mettre à la portée du prochain, uniquement dans l'intérêt de son salut, sans jamais néanmoins prendre lâchement conseil du péril que la malveillance tient toujours suspendu sur la tête du juste, ce n'est ni faillir, ni violer le précepte. Mais il n'y a que le désir d'être utile à ses frères qui puisse déterminer le Gnostique à des actes auxquels il ne se serait pas prêté dans l'origine, s'il n'avait été guidé par ce motif. Il se livre, en effet, lui-même pour l'Eglise, pour les disciples qu'il a personnellement engendrés à la foi, afin de servir de modèle à ceux qui revêtiront dans l'avenir ce rôle de bienveillant et pieux docteur, victime dévouée à la manifestation de la vérité, et aux œuvres d'amour envers notre Seigneur. Il marche dans sa voie sang redouter la prison, ni la servitude, vrai dans ses doctrines, patient dans la fatigue, véridique dans ses paroles, et n'usant jamais du langage qu'avec innocence ! En effet, dès que le mensonge a pour but quelque supercherie, il est plus qu'un discours oiseux : il commence à devenir l'instrument du mal.

Paroles, actions, le Gnostique lui seul rend donc un témoignage unanime à la vérité, puisque dans ses discours, dans ses actions, dans ses pensées elles-mêmes, partout enfin, il 628 se conduit avec une inviolable loyauté. Telle est, pour te dire sommairement, la piété du Chrétien. Si chacun de sa nctes est conforme au devoir et réglé par la droite raison, sa conduite est pieuse et juste. Mais s'il en va ainsi, le Gnostique sera donc lui seul pieux, juste, et religieux

adorateur de Dieu. Conséquemment le Chrétien n'est point un athée, proposition que nous avions dessein de démontrer aux philosophes. Il résulte de sa conduite qu'il ne fait jamais rien de méchant et de honteux, ce qui serait contraire à la justice. Enfin, pour dernière conclusion, il n'est point un impie. Seul sur la terre, il rend au Dieu véritable et tout-puissant au roi, au monarque universel, un culte de respect et de piété, conforme à ce que la religion véritable demande de loi.

CHAPITRE X.

Degrés par lesquels le véritable Gnostique s'élève à la perfection.

La connaissance, si je pouvais m'exprimer ainsi, est la perfection de l'homme en tant qu'homme, complétée par la science des choses divines, où tout se correspond dans une sorte d'harmonie, mœurs, conduite, paroles, et enfin d'accord avec elle même et avec le Verbe divin. Elle est, à vrai dire, la consommation de la foi, puisque, par elle, le fidèle qui croit arriver à la perfection. La foi conséquemment est un bien intérieur qui, sans chercher Dieu par la voie de l'examen, le proclame et le glorifie comme réellement existant. De là, pour le Chrétien, engendré par elle et développé dans son sein, nécessité impérieuse de travailler avec le secours divin, à connaître Dieu dans la mesure et la proportion de ses forces. La connaissance diffère, à notre avis, de la sagesse que l'on acquiert par les enseignements de la doctrine. Ce qu'est la connaissance, la sagesse l'est aussi à quelques égards ; mais ce qu'est la sagesse, la connaissance ne l'est pas absolument. On applique le nom de sagesse plus spécialement à la connaissance que nous transmet un maître. Mais croire à Dieu d'une foi non équivoque et inébranlable, est le fondement de la connaissance. Or, le Christ 629 est tout ensemble le fondement et l'édifice, le principe et la fin de toutes choses. Le principe et la fin de toutes choses, c'està-dire la foi et la

charité, ne sont pas l'objet de l'enseignement, tandis que la connaissance qui nous est communiquée par la tradition suivant la grâce de Dieu, est un dépot confié à ceux qui se sont rendus dignes de la doctrine, par laquelle resplendit l'excellence de la charité, de lumière en lumière. En effet, il a été dit: « On donnera à celui qui possède déjà; » qu'est-ce à dire ? A la foi s'ajoutera la connaissance ; à la connaissance la charité, à la charité; la possession de l'héritage. Les vœux du chrétien sont comblés, quand, suspendu au Seigneur par la foi, la connaissance et la charité, il est monté, conjointement avec lui, au séjour où règne le Dieu et le gardien de notre foi et de notre charité. C'est de là, enfin, que la connaissance descend dans l'âme de ceux qui sont aptes et prédestinés à cette faveur, parce qu'il faut de longs et nombreux exercices préparatoires, soit pour écouter l'enseignement de la science, soit pour régler sagement sa vie, soit pour marcher avec une constante application vers le but qui est placé plus haut que la simple justice de la loi. C'est la connaissance qui nous conduit à la fin sans limites et parfaite, en commençant par nous initier à cette vie toute divine que nous mènerons dans la société des bienheureux, aussitôt que nous serons délivrés des épreuves et des supplices qui châtiaient nos péchés pour nous servir de salutaire enseignement. Après cette rédemption, la récompense et les honneurs sont distribués à ceux qui sont parvenus à la consommation, et pour lesquels a cessé toute purification ultérieure, tout exercice de ministère, quelque saint qu'il fût, et quoiqu'il s'accomplit parmi les saints. Puis, viennent ceux qui ont vécu avec un cœur pur dans une sorte de proximité avec le Seigneur : ils s'approchent pour rentrer en possession de la contemplation éternelle. Ceux qui siègent sur des trônes semblales à ceux des autres dieux que le Sauveur a constitués les premiers après lui, sont appelés des dieux.

La connaissance achève donc rapidement la purification intérieure, et porte en elle-même ces désirables révolutions, par 630 lesquelles nous nous élevons graduellement an bien. De là vient qu'elle conduit aisément l'âme à cette essence divine et sainte avec laquelle nous avons quelque parenté, et fait passer l'homme par les progrès mystiques de sa lumière, jusqu'à ce que, dégagé de la moindre souillure, elle le rétablisse dans la demeure suprême du repos, en lui apprenant à contempler Dieu face à face par la science et la compréhension. Telle est, en effet, la perfection de l'âme arrivée à la connaissance. Libre de toute purification, affranchie de ses différents ministères, elle habite avec le Seigneur aux lieux où elle règne sous son patronage. La foi, si je puis ainsi m'exprimer, est donc une connaissance abrégée des vérités nécessaires. Mais la connaissance est la démonstration invincible et permanente des vérites adoptées par la foi, démonstration qui, bâtie sur l'édifice de la foi, par l'enseignement de notre Seigneur, conduit l'entendement à la science, à la compréhension parfaite, à l'infaillibilité. La première de ces salutaires révolutions, c'est, à mon jugement, le passage du paganisme à la foi, comme je l'ai dit plus haut. La seconde est le passage de la foi à la connaissance. Cette dernière, aboutissant à la charité, unit l'être qui aime à l'être aimé, ce qui connait à ce qui est connu. Il me semble que l'homme qui en est arrivé là, s'est établi d'avance dans la possession de la nature angélique. A-t-il atteint le degré de perfection que comporte la chair qui le retient encore ici-bas ? ses diverses révolutions do bien à un bien plus élevé se sont-elles accomplies dans l'ordre et la mesure qui convenaient? il se hâte de remonter au palais paternel, de regagner à travers le saint *septénaire* (37) le séjour du Seigneur pour y être, en quelque façon, une lumière permanente, vivant d'une vie particulière, immuable à tout égard. C'est là le premier mode de l'opération du Seigneur, témoignage de rémunération et salaire de la piété, comme nous l'avons déjà 631 dit. De nombreuses autorités

confirment ce que nous avançons. Qu'il suffise d'un seul exemple où le prophète David s'exprime ainsi sommairement : « Qui montera sur les montagnes du Seigneur ? qui s'arrêtera dans son sanctuaire ? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, qui n'a jamais été parjure, celui-là recevra la bénédiction du Seigneur, et obtiendra la miséricorde de Dieu son sauveur. Telle est la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui aspirent à la face du Dieu de Jacob. » Le Psalmiste nous a brièvement indiqué le Gnostique, ce me semble : il nous montre aussi en passant que notre Sauveur est Dieu, en appelant *face du Dieu de Jacob* celui qui a prêché et enseigné tout ce qui concerne l'Esprit. Voilà pourquoi l'apôtre nomme également le Fils la *splendeur du Père, le caractère de sa substance*, parce qu'il a enseigné aux hommes la vérité sur Dieu, et qu'il a proclamé que Dieu le Père est un, qu'à lui seul appartient la toute-puissance, que « personne ne le connait si ce n'est le Fils, et celui auquel le fils l'a révélé. » L'unité de Dieu est indiquée par ces mots, ceux qui aspirent à la face du Dieu de Jacob. Que le Dieu unique soit seul un père plein de bonté et de miséricorde, Dieu notre Sauveur le déclare formellement. Il faut entendre par la *génération de ceux qui le cherchent* la race des élus, qui est douée de la faculté d'investigation, pour arriver à la connaissance.

Aussi l'apôtre nous dit-il : « De quelle utilité vous serais-je, si, aux langues que je pourrais vous parler, je ne joignais ou la révélation, ou la prophétie, ou la science, ou la doctrine ? »

Je sais bien qu'il arrive quelquefois à ceux qui ne sont pas Gnostiques de bien faire; mais leurs actions n'ont pas la raison pour moteur. Ainsi du courage, par exemple. Certains hommes, naturellement irascibles, devenus plus fougueux encore par l'habitude d'une passion qu'ils ont nourrie sans la combattre par la raison, en s'abandonnant à une aveugle

impétaosité, exécutent les mêmes actes que le courage réel, ou bien, pareils à des artisans grossiers, résistent aux labeurs et aux supplices avec âne doré opiniâtreté. Qu'ils se résignent 632 tant qu'ils voudront, leur patience, n'a pas la même cause ni le même but que celle du Gnostique, non, quand même ils livreraient leur vie au milieu des supplices. L'apôtre va nous expliquer pourquoi. C'est « qu'ils n'ont pas la charité » qui s'engendre par la connaissance. Tout ce qui se fait avec connaissance est une action droite : tout ce qui se fait hors de la connaissance est une action mauvaise, quelque soit l'énergique persistance de son auteur, parce que son courage ne repose point sur le jugement, et qu'il ne rapporte point sa conduite à un de ces biens qui conduisent à la vertu et dérivent de la vertu. J'en pourrais dire autant de toutes les vertus en particulier, et de la piété principalement. Le Gnostique n'est pas guidé par la raison dans la sainteté uniquement. La science dirige le reste de sa conduite comme elle dirigeait le culte qu'il rend à Dieu.

Nous avons dessein de retracer maintenant la vie du Gnostique. Nous laisserons de côté l'exposition de ses dogmes, que nous renvoyons à un autre lieu, suivant l'ordre que nous avons adopté.

CHAPITRE XI.

Vie du Gnostique. Son courage à supporter les maux, et même la mort, si telle est la volonté de Dieu.

Le Gnostique a recueilli la doctrine qui émane de Dieu, et, avec elle, les biens les plus vrais et les plus magnifiques. Il commence par admirer les merveilles de la création. Comme il apporte avec lui du sein de sa patrie primitive le témoignage qu'il est apte à la connaissance, il devient un disciple zélé du Seigneur. Il n'a pas plutôt entendu nommer Dieu et la Providence, qu'il croit déjà, incliné à la foi par l'admiration. Poussé par ce premier moteur, il s'applique sans relâche à l'étude de la doctrine, en se soumettant à

tout ce qui peut le conduire à la connaissance des vérités après lesquelles il soupire. Le désir ardent et tendre qui le sollicite d'avancer dans la foi se mêle de recherche et d'examen. Par là, on devient digne 633 d'une si haute contemplation. Avec ces dispositions, le Gnostique goûtera la volonté de Dieu ; car ce ne sont pas les oreilles du corps, mais celles de l'âme qu'il ouvre à la signification cachée sous les paroles qu'il entend. Maintenant qu'il a reçu par les mots l'essence des choses, et les choses elles-mêmes, il élève sagement son âme vers des régions plus sublimes. Cette double défense, par exemple : « Tu ne commettras point l'adultère. » — « Tu ne seras point homicide, » il la comprend dans un sens particulier, telle qu'elle a été formulée pour le Gnostique, et non avec la signification vulgaire qu'elle a pour le reste des hommes.

Il poursuit donc l'exercice de la contemplation scientifique afin de se former graduellement aux vérités qui portent avec elles plus d'universalité et de magnificence, bien convaincu que l'*instituteur véritable* de l'homme, ainsi que parle le prophète, c'est le Seigneur, le Seigneur qui opère par la bouche de l'homme. Voilà pourquoi il a revêtu lui-même les infirmités de notre chair.

Jamais le disciple de la science ne préfère ce qui est agréable à ce qui est utile, non, jamais, quand même une femme dans l'éclat de la beauté, le provoquerait au crime avec des allures de courtisane. La femme du maitre que servait Joseph a-t-elle pu parvenir à ébranler ses résolutions ? Il abandonne sa tunique et se laisse dépouiller par ces mains impudiques. Je me trompe. Il n'est dépouillé que des vêtements du péché : il a revêtu la robe de l'innocence et de la gloire. Sans doute les yeux du maitre, du maitre égyptien veux-je dire, n'apercevaient pas Joseph ; mais le Tout-Puissant le voyait. L'homme entend, il est vrai, la parole ; il aperçoit les corps. Dieu va plus loin, il sonde la personne elle-même d'où partent la parole et les regards. Par la même

raison, que la maladie, qu'un événement soudain, que la mort, de tous les événements le plus terrible, fondent sur le Gnostique, il conserve l'intrépidité de son âme, à la pensée que toutes ces catastrophes sont une condition inaliénable de notre nature. Il sait d'ailleurs que la puissance divine les convertit en remèdes salutaires, destinés à réformer par la correction et le malheur ceux qui résistent à la 634 transformation spirituelle, attendu qu'une Providence vraiment miséricordieuse distribue ces enseignements selon les mérites de chacun.

Comme il n'use des créatures que dans le temps et dans la mesure qui lui sont assignés par le Verbe, en rendant toujours grâces au Créateur, c'est le Seigneur lui-même qui préside à cet usage. A-t-il reçu quelque injure, jamais il ne s'en souvient. Jamais il ne s'irrite contre qui que ce soit. quand même la personne serait digne de haine par ses actions. Il honore, en effet, le Créateur, et il aime le compagnon de son exil : il a pitié de lui, il prie pour lui à cause de son ignorance. Il compatit également à la faiblesse de son propre corps, enchaîné qu'il est à un corps de souffrances et de misères. Toutefois, il ne se laisse pas ébranler le premier par les assauts de la passion. Que des événements involontaires viennent à la traverse, se dégageant de la douleur pour se replier dans ce qui lui appartient réellement, il demeure impassible et comme fermé à tout ce qui se passe hors de lui. Il ne condescend qu'an nécessaire, autant qu'il le faut pour conserver à l'âme sa liberté d'action. Que lui importe, en effet, l'opinion des hommes? que lui font les apparences ? Il veut être fidèle en réalité, fidèle par la vérité comme par la connaissance, c'est-à-dire par des actions qui ne se démentent jamais, non moins que par des discours efficaces.

Il ne lui suffit donc pas de louer ce qui est bon : il s'efforce lui-même d'être bon ; de vertueux et fidèle serviteur qu'il était, il s'élève par l'amour au rang d'ami, et

voit récompenser par ce titre la perfection des dispositions habituelles, qui sont en lui la pure conquête de la discipline véritable et d'un exercice prolongé. Le voilà donc travaillant de toutes ses facultés à parvenir au faîte de la connaissance, orné dans ses mœurs, recueilli dans son extérieur, possédant tous les avantages du véritable Gnostique, les yeux fixés sur les glorieux modèles, et contemplant les nobles devanciers qui l'ont précédé dans la perfection, les patriarches, les prophètes, les anges sans nombre qui veillent sur nous, et enfin le Seigneur qui nous a enseigné, par ses paroles et ses exemples, qu'il nous était possible 635 d'arriver aux sublimités de cette vie. Le Gnostique, par conséquent, se garde bien de s'attacher à tous ces biens du monde qui se trouvent sous sa main : il ne veut pas séjourner sur la terre. Il chérit las biens qu'il espère, ou plutôt qu'il connait déjà, qu'il espère du moins par la compréhension. Voilà pourquoi il supporte les labeurs, les tortures, les tribulations, non pas à la manière de ces philosophes dont le courage se soutient uniquement par l'idée que ces douleurs auront une fin, et céderont la place encore une fois au plaisir. Telles ne sont pas ses pensées. La connaissance lui a inculqué l'inébranlable conviction qu'il recevra les biens que lui promet l'espérance. De là vient qu'il méprise non-seulement les supplices, mais tous les plaisirs de la terre. On raconte que le bienheureux Pierre, ayant vu les bourreaux conduire son épouse à la mort, se réjouit de ce que l'heure de son rappel était venue, disant que c'était une exilée qui retournait dans sa patrie. Il l'exhortait, la soutenait par ses consolations, et, l'appelant par son nom, « femme, lui disait-il, souvenez-vous du Seigneur (38). » Telle était dans le mariage la vie de ces bienheureux : telle était leur manière d'être, même vis-à-vis de ceux qu'ils chérissaient le plus. Aussi l'apôtre nous dit-il « que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient pas. » Il ne voulait pas que le mariage descendit aux sympathies humaines, ni qu'il se séparât de cet amour pour

le Seigneur, que le modèle des époux recommandait à sa femme de garder intact au moment où elle sortait de la vie pour aller rejoindre le Seigneur. Tous ces martyrs, qui rendaient grâces à Dieu au fort de la torture, ne proclamaient-ils point assez haut l'énergie de leur foi aux biens qui les attendaient après la mort? Ils avaient, si je ne me trompe, une confiance inébranlable que suivaient les œuvres inspirées par la foi.

Elle est donc robuste et courageuse au milieu de tous les événements, l'âme du Gnostique qui, pareille à ces tempéraments athlétiques, est douée d'une saine constitution, et d'une 636 vigueur à toute épreuve. Dans tout ce qui regarde les hommes, elle est une sage conseillère, et signale au juste la route qu'il lui faut suivre. Pourquoi s'en étonner ? Elle va puiser au ad ses principes, et, pour accroître sa ressemblance avec Dieu, elle s'est accoutumée à maîtriser les plaisirs non moins que les douleurs du corps. Mais, armée de sa confiance en Dieu, elle lève fièrement la tête contre toutes les terreurs. L'âme du Gnostique apparaît donc réellement ici-bas comme l'image terrestre de la puissance divine, embellie des vertus les plus parfaites qu'elle doit au concours simultané de la nature, de l'exercice, et d« la raison qui s'est développée avec elle. Cette beauté de l'âme devient le sanctuaire du Saint-Esprit, quand elle garde pendant toute la durée de la vie une manière d'être en harmonie avec l'Évangile. Avec ces dispositions, l'homme brave la crainte, le péril, tout ce qui est formidable. Que lui importent, non seulement la mort, mais l'indigence, la maladie, l'outrage et ce qui peut leur ressembler? La volupté ne le domine jamais, et il commande eu souverain aux aveugles désirs. Il sait pertinemment ce qu'il faut faire et ce qu'il faut s'interdire, parce qu'il connaît de science certaine quels sont les objets véritablement formidables ou non. Conséquemment, il supporte avec connaissance de cause ce qu'il doit supporter, et ce que la

raison lui montre convenable. Il distingue, aux rayons d'une lumière qui ne le trompe pas, sur quel fonds il doit placer sa confiance, c'est-à-dire qu'il discerne les biens réels d'avec les biens imaginaires, et les maux véritablement formidables d'avec les maux apparents, tels que la mort, la pauvreté, la maladie, qui appartiennent bien plus à l'opinion qu'à la vérité. Le voilà l'homme de bien, qui, tenu à l'écart de toute impulsion déraisonnable par la constante habitude d'une âme vertueuse, plane au-dessus de cette vie de tourments et de passions. Toutes les facultés qui relèvent de lui-même sont dirigées vers le but qu'il s'efforce d'atteindre ; car les revers de la fortune, selon le langage vulgaire, ne sont point formidables à l'homme de bien, puisqu'ils ne sont pas des maux réels. Quant aux maux vraiment à redouter, ils sont étrangers au Chrétien gnostique, puisque, 637 en leur qualité de maux, ils sont diamétralement opposés aux biens, et qu'il est impossible que le même homme réunisse en même temps les contraires.

Le chrétien qui poursuit, sans mériter un seul reproche, le rôle de la vie dont Dieu l'a chargé sur ce théâtre du monde (39), connait donc ce qu'il faut faire et ce qu'il faut endurer. La pusillanimité n'a-t-elle pas son origine dans l'ignorance des objets réellement formidables ou non ? J'en conclus que le Gnostique lui seul a du courage, puisque seul il connait les biens présents et à venir. Éclairé, comme je viens de le dire, sur les maux qui ne sont pas à redouter, et persuadé que le vice lui seul est la ruine et la mort de ceux qui marchent vers la connaissance, muni des armes de Dieu, il livre au vice une guerre de tous les moments. Qu'il échappe à la faiblesse humaine quelque surprise, soit par imprudence, soit par opération, ou, pour mieux dire, par coopération de Satan, ce n'est point là une imprudence habituelle, ni une malice diabolique. Point d'acte, en effet, qui soit la prudence, puisque la prudence est une manière d'être, et que nulle œuvre, n'importe laquelle, n'est la

prudence. L'action qui a lieu par ignorance n'est donc pas l'ignorance, mais le vice est amené par l'ignorance, sans toutefois se confondre avec elle. En effet, ni les passions ni les fautes ne sont des vices, quoiqu'elles procèdent du vice. Quiconque se montre courageux en dehors de la raison, n'est donc pas véritablement Gnostique. Autrement il faudrait honorer du nom de courage l'impassibilité de quelques enfants devant un péril dont ils n'ont pas l'idée (40). Ne les voyons-nous pas chaque jour toucher ainsi au feu? Eh bien ! alors, qu'on attribue au même titre la bravoure aux bêtes féroces qui se précipitent aveuglément au milieu des lances et des piques I qu'on proclame le courage de ces histrions de nos places publiques qui, bondissant avec une certaine adresse sur des épées, exercent pour un 638 vil salaire un art criminel ! Il n'en va point ainsi de l'homme véritablement courageux. La fureur populaire lui prépare-t-elle un supplice auquel il n'échappera point ? il accepte résolument la mort qu'on lui présente ; et c'est là une circonstance qui le distingue du reste des martyrs. Les uns vont au devant de l'occasion, et, s'il est permis de parler ainsi, se jetant étourdiment au milieu du péril. Les autres commencent par se tenir à l'écart, ainsi que le conseille la droite raison. Mae que Dieu les appelle, ils livrent avec empressement leurs personnes, rendent témoignage à leur vocation, parce qu'ils n'ont pas disposé d'eux-mêmes à la légère, et montrent à la terre l'homme véritablement digne d'admiration, dans l'exercice d'un courage éclairé par la raison et la vérité. Supportent-ils, comme le font la plupart des mortels, des supplices légers pour échapper à de plus grands supplices ? Persistent-ils dans la confession de leur foi parce qu'ils craignent le blâme de leurs égaux en dignité, de leurs frères eu religion ? Nullement. Ils obéissent volontiers à la voix qu'ils entendent, entraînés par leur amour pour Dieu, sans se proposer d'autre but que de loi plaire, laissant de côté toute espérance de voir récompenser leurs travaux. En effet, il

arrive communément que les hommes souffrent la mort ; mais les uns l'endurent par un désir de s'illustrer; les autres, pour échapper à un supplice plus redoutable ; ceux-là, pour entrer après cette vie en possession de la joie et du plaisir. Enfants qui essaient leurs premiers pas dans la foi, heureux, si vous le voulez, mais qui ne marchent pas en nommes faits, à la manière du Gnostique, dans l'amour de Dieu ! Oui, l'Église, de même que les Cirques et les Gymnases, a des couronnes pour les hommes et pour les enfants (41). Mais il faut dési- 639 rer la charité pour elle-même, et non pour tout autre motif. La perfection du courage se développe donc, chez le Gnostique, simultanément avec la connaissance par l'exercice de la vie morale, et dans les efforts journaliers pour remporter la victoire sur les passions.

Ainsi, la charité, en marquant de son onction sainte le front de son athlète et en exerçant ses bras à la lutte, en fait un combattant libre de toute pusillanimité, ferme et plein de confiance en Dieu, de même que la justice lui apprend à dire constamment la vérité. L'abrégé de la justice est renfermé dans cet oracle : « Que votre discours soit, oui, oui, non, non ! »

Il en est de même de la tempérance. Il ne faut pas qu'elle ait pour mobile le désir des honneurs, comme il arrive aux athlètes qui combattent pour la couronne et la gloire ; ni le désir des richesses, comme il arrive à quelques-uns qui poursuivent une vertu sous l'inspiration d'un vice funeste. Je n'appelle pas du nom de tempérant l'homme qui, par amour de soi-même, dans un intérêt de santé, ou bien par suite de mœurs grossières, s'abstient des plaisirs dans une espèce de continente rigidité. Quand ceux qui usent leur vie dans de rudes labeurs viennent à goûter aux plaisirs, ils ne tardent point à briser contre l'écueil des voluptés l'inflexible dureté de leur continence. Le fait est incontestable. Il se passe quelque chose de semblable pour ceux que retiennent la crainte et les menaces de la loi. Présentez-leur une occasion

favorable, les voilà qui désertent la vertu et transgressent furtivement la loi. Mais la tempérance qu'il faut rechercher pour elle-même, parce que la connaissance en est la perfection, et le ciment toujours ferme et durable, érige l'homme en maitre et eu souverain. Aussi regardez le Gnostique ! quelle tempérance ! Jamais les passions ne le troublent, jamais il ne fond au creuset de la douleur, pareil au diamant qui résiste, dit-on, à la flamme la plus ardente (42).

640 Le principe d'où découlent ces conséquences, c'est la charité, de toutes les sciences la plus sainte et la plus éminente. Par uν culte fidèle à tout ce qui est très-bon et très-excellent, auquel l'être unique imprime son inviolable caractère, elle élève au rang d'ami et de fils, le Gnostique qui « est parvenu à l'âge de l'homme parfait et à la plénitude de Jésus-Christ. » Il y a mieux. L'assentiment sur les mêmes points forme l'harmonie : l'identité produit l'unité. Or, l'amitié s'achevant par la ressemblance, puisque la communauté se confond dans un seul être, il suit de là que le Gnostique, en aimant celui qui est véritablement le Dieu unique, est l'homme véritablement parfait, qu'il est l'ami de Dieu, et son fils adoptif. Telles sont las saintes dénominations qui expriment la noblesse, la connaissance et la perfection dans la vision de Dieu, dernier progrès où arrive l'âme du Gnostique, quand elle a été purifiée de ses moindres souillures, et qu'elle a été jugée digne de contempler face à face le Tout-Puissant dans toute la longueur de l'éternité. En effet, une fois qu'elle est devenue toute spirituelle, elle va rejoindre dans l'Église spirituelle le principe d'où elle est sortie et demeure dans le repos de Dieu.

CHAPITRE XII.

Le Gnostique est bienfaisant, pratique la continence, et méprise toutes les frivolités du monde.

Que les détails précédents nous suffisent. Puisque tel est le régime du Gnostique vis-à-vis de son corps, vis-à-vis de son âme, vis-à-vis de ses proches, il n'y a point à ses yeux d'esclave, d'ennemi public, ni rien de pareil. Tous les hommes sont ses égaux et ses semblables. La loi divine lui ordonne de ne point *mépriser le père* qui est né du même père et de la même mère que lui. Loin de là l Tout homme qui souffre, il le 641 soulage par ses consolations, il le réconforte par ses discours, et lui fournit tout ce qui est nécessaire à l'entretien du corps : il donne à tous les indigents, sinon dans une égale proportion, au moins avec justice et dans la mesure de leurs mérites. Il fait plus, il donne même à celui qui le persécute et le hait, quand son ennemi et son persécuteur a besoin de ses secours. Il lui a donné par un motif de crainte, dira-t-on peut-être ? Que lui importent les censures, s'il l'a fait uniquement pour lui venir en aide ? Quand on n'épargne pas ses trésors pour soulager ses ennemis, et que néanmoins on hait le mal, à plus forte raison est-on prodigue d'amour envers les siens. Le Gnostique animé de ces sentiments part de ce point pour connaitre de science parfaite à qui, dans quelle mesure, en quelle occurrence, et comment il doit surtout donner. Nous avons prononcé le mot d'ennemi ; mais qui se déclarera l'adversaire de celui qui ne fournit jamais à qui que ce soit un prétexte d'inimitié ? Dieu, disons-nous, n'est l'ennemi ni l'antagoniste de personne, parce qu'il est le créateur de tous les êtres et que rien de ce qui subsiste ne subsiste contre sa volonté. Il n'a d'autres ennemis que les rebelles qui, au lieu de lui obéir, marchent hors de la voie de ses préceptes, et poursuivent de leur haine la sainteté de son Testament. Nous trouverons quelque chose de semblable dans le Gnostique. Il ne haïra jamais personne, a moins qu'on ne veuille appeler du nom d'ennemis ceux qui suivent des voies contraires à la sienne. Cette disposition intérieure qui nous porte à donner, s'appelle compassion (43). Le discernement qui nous apprend à distribuer à chacun selon

ses mérites, ici plus, là moins, balance qui doit être tenue avec sagesse, est une des parties les plus relevées de la justice.

Il est certaines vertus, la continence par exemple, que plusieurs pratiquent à la manière du vulgaire, à peu près comme parmi les nations païennes un individu s'abstient parce qu'il 642 ne peut atteindre l'objet qu'il convoite, ou bien parce qu'il a peur de hommes. D'autres, par un raffinement de délicatesse, s'interdisent les voluptés présentes pour en posséder plus tard qui les surpassent. Un apporte les mêmes calculs dans la foi. Un nombre de Chrétiens s'abstiennent, soit en vue de la promesse, soit par crainte de Dieu. Cette espèce de continence, tellement de la Gnose, est comme un degré pour arriver à a état meilleur, comme une impulsion vers ce qui est parfait « Le commencement de la sagesse, est-il dit, c'est la crainte. du Seigneur (44). » Or, l'homme parfait *supporte tout* par amour, *il endure tout pour plaire, non pas à l'homme, mais à Dieu* ! Sa conduite lui attire pour conséquence les éloges publics, bien moins pour sa propre utilité que pour servir d'imitation et de modèle à ceux qui le louent. Sous un autre point de vue, on est encore *continent*, non-seulement quand on maîtrise les mouvements désordonnés de l'âme, mais quand on a *contenu* les biens, et que l'on a conquis sans retour la grandeur de la science d'où jaillissent les opérations de la vertu. Sous ses auspices, qu'une catastrophe imprévue survienne, le Gnostique ne sort jamais de sa manière d'être ; car la possession du bien qui constitue la science est solide, immuable, puisqu'elle est la science des choses divines et humaines. La connaissance ne peut donc jamais devenir l'ignorance, ni le bien se transformer en mal. Voilà pourquoi il mange, il boit, il épouse, non pas pour lui-même, ni dans un but principal, mais parce que la nécessité l'y soumet. Épouser, ai-je dit ? Oui, si le Verbe le lui ordonne, et comme il convient.

L'homme parfait a pour exemple les apôtres. Et véritablement la force de l'homme ne se manifeste pas dans le choix de la vie solitaire. Vous avez surpassé le courage le plus héroïque, si dans le mariage, dans la procréation des enfants, parmi les soins que réclame une famille, maître de la volupté comme de la douleur, vous restez inséparablement uni à Dieu par l'amour au 643 milieu de ces mille embarras, et si vous vous armez contre toutes les tentations qui vous viennent de vos enfants, de votre épouse, de vos serviteurs et de votre fortune. Qui n'a point de famille a supprimé par là même la meilleure partie des tentations. Ainsi, l'homme qui ne s'occupe que de lui-même est surpassé par celui qui, inférieur dans les choses de son salut, mais supérieur dans la dispensation de ce qui concerne la vie matérielle, reproduit une image affaiblie de la Providence par sa sollicitude pour la vérité.

Mais nous avons l'obligation d'exercer notre âme par tous les efforts possibles, afin qu'elle marche d'une allure libre et dégagée sous le fardeau de la connaissance. Ne voyez vous pas comment la cire se liquéfie, comment l'airain se purge de ses parties grossières pour recevoir une nouvelle empreinte ? De même que la mort est la séparation de l'âme d'avec le corps, de même la connaissance est comme une mort spirituelle par laquelle l'âme, dégagée et isolée des passions qui la troublent, s'élève à une vie de bonnes œuvres, jusqu'à pouvoir dire à Dieu avec une sainte liberté : Je vis de ta vie. Votre but est de plaire aux hommes, vous ne pouvez conséquemment plaire à Dieu. La plupart, en effet, choisissent moins ce qui est expédient que ce qui leur est agréable. Au lieu de cela, quiconque plaît à Dieu, se rend par là même cher aux hommes de bien. Ne demandez donc plus que les délices de la table ou les voluptés des sens conservent quelque attrait pour lui, puisque tout discours, toute application de sa pensée, toute action d'où peut naître un plaisir, il les tient pour suspects. « Nul, en effet, ne peut

servir deux maîtres, Dieu et Mammon ; » paroles qui, dans leur simplicité, ne signifient pas l'argent, mais l'abondante pâture qu'il fournit aux différentes passions. J'estime qu'il est réellement impossible à l'homme, qui a connu Dieu dans l'éclat de sa magnificence et de sa vérité, de s'assujettir ensuite en esclave aux passions qui s'élèvent contre son maître.

Il n'y a donc d'entièrement libre de tout mouvement désordonné, et libre dès l'origine, que le Seigneur miséricordieux qui s'est fait homme 644 par amour pour l'homme. Quiconque désire de s'assimiler à l'empreinte qu'il a laissée ici-bas, lutte incessamment contre soi-même et travaille à s'établir dans une région supérieure aux orages. Convoiter d'abord et s'abstenir ensuite, c'est ressembler à la veuve qui reprend sa virginité par la continence. Ce courageux athlète vient de payer à son sauveur et à son maitre le prix de la science que lui-même a demandé, je veux dire l'abstinence de tout mal, et l'accomplissement des bonnes œuvres qui engendrent le salut. Comme les artisans qui sont nourris par l'exercice de l'art auquel ils se sont appliqués, le Gnostique vit de la science qu'il a apprise et se sauve par elle; car ne pas vouloir extirper les passions, c'est se donner la mort. Mais l'ignorance est pour l'âme, si je ne me trompe, l'absence de nourriture, tandis que son aliment est la connaissance. Telles sont les âmes gnostiques, comparées par l'Évangile aux vierges saintes qui attendent le Seigneur. Sans doute elles sont vierges I Ne s'abstiennent-elles pas de tout mal ? N'attendent-elles pas l'époux avec les aspirations de l'amour ? N'allument-elles pas leurs lampes pour la contemplation? Ames prudentes et sages, qui s'écrient : « Ô Seigneur ! il y a longtemps que nos tendres désirs vous appellent. Nous avons vécu conformément à vos ordres, sans omettre un seul de vos préceptes. Nous vous supplions par conséquent d'exécuter vos promesses. Ce qui est utile, nous vous le demandons,

puisqu'il ne convient pas de solliciter auprès de vous ce qui est le plus beau. Nous recevrons comme des biens tout ce que vous enverrez ; si amères que soient les épreuves auxquelles vous nous soumettrez, nous nous rappellerons que votre bonté les dispense pour affermir notre courage. »

Le Gnostique véritable est plus disposé, par l'éminence de sa sainteté, à échouer dans les demandes qu'il adresse qu'à réussir dans celles qu'il n'adresse pas. Sa vie est une longue prière et un entretien assidu avec Dieu. Que s'il est pur de toute faute, il obtiendra tout ce qu'il désire ; car Dieu dit au juste : « Demande, et je te donnerai ; forme un vœu, et je l'accomplirai. » Ses requêtes lui sont-elles avantageuses, elles seront immédiatement exau- 645 cés. Quant aux choses inutiles, il ne les sollicite jamais, par conséquent, il ne les reçoit pas. Ainsi, tout ce qu'il veut s'exécute. Il y a des pécheurs, s'écriera-t-on peut-être, qui obtiennent ce qu'ils souhaitent. Il est vrai ; mais cela n'arrive que rarement, à cause de la juste bonté de Dieu. Il donne à ceux qui peuvent faire du bien aux autres ; par conséquent la grâce n'est point accordée en vue de celui qui la réclame; mais la divine Providence qui prévoit qu'un autre sera sauvé par son intermédiaire lui accorde une grâce toute de justice. Au contraire, quiconque s'en rend digne reçoit les biens véritables sans même les demander.

Quand ce n'est ni la crainte ni l'espérance qui porte à la justice, mais la libre détermination de l'âme, cette conduite est nommée la voie royale dans laquelle marchent ceux qui sont de naissance royale. Toutes les routes qui s'écartent de celle-ci sont glissantes et pleines de précipices. Supprimez par conséquent le mobile de la crainte ou des récompenses. Dès lors, je doute fort que ces illustres philosophes, dont les pompeuses maximes affichent tant de liberté, supportent encore la tribulation.

Les chardons et les ronces dont parle l'Écriture désignent les péchés. Ouvrier de la vigne du Seigneur, le Gnostique

plante, taille, arrose, divin agriculteur de ceux qui sont plantés dans la foi. Tous ceux qui n'ont point commis le mal s'estiment dignes de recevoir le salaire de ce pieux repos. Mais l'artisan du bien, qui l'a embrassé uniquement pour lui-même et de sa libre volonté, réclame le salaire à titre de bon ouvrier. Il recevra infailliblement double récompense, celle du bien qu'il a fait, celle du mal qu'il n'a pas fait. Un Gnostique de cette trempe n'est tenté par qui que ce soit, à moins que Dieu ne permette l'épreuve pour l'utilité de ceux qui vivent avec lui. Le courage viril avec lequel il repousse la tentation est comme une provocation qui confirme ses frères dans la foi. Il n'en faut point douter, des Églises à établir et à cimenter par leur sang, telle a été la raison qui a conduit les apôtres aux épreuves et au témoignage de la perfection. Comme cette parole, « Celui sur lequel ma main s'appesantira, prends-le en pitié, » reten- 646 tit constamment aux oreilles du Gnostique, il demande que ses persécuteurs reviennent à résipiscence. Car, d'aller contempler au cirque l'exécution des malfaiteurs, c'est un spectacle qui ne convient pas même à ceux qui ne sont qu'enfants dans la foi. Ces scènes hideuses deviendront-elles jamais une école d'enseignement ou un principe de plaisir pour le Gnostique qui s'est exercé au bien et à l'honnêteté par un choix volontaire ? Aussi, toujours armé d'un courage invincible contre les voluptés, et vivant loin de toute prévarication, n'a-t-il pas besoin que te supplice d'autrui le châtie et le réforme. Les voluptés de la terre ! les grossiers spectacles du monde ! que peuvent-ils pour celui qui regarde avec indifférence les promesses de la vie présente, quoiqu'elles aient Dieu lui-même pour auteur ?

Tous ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur, n'entreront point pour cela dans le royaume de Dieu, mais bien celui qui fait la volonté de Dieu. » Ce serviteur fidèle, sera l'ouvrier gnostique qui triomphe des désirs du monde, quoiqu'il demeure encore dans la prison de la chair. Tout invisible

qu'est aux yeux de la chair l'avenir qu'il connaît, il est si fermement convaincu de sa réalité, qu'il le regarde comme plus présent que le présent lui-même.

Ainsi fait l'habile ouvrier : il se réjouit des biens qu'il connaît. Laissant le corps rouler dans le nécessités de la vie matérielle, il se replie tout entier au fond de son âme, où il attend qu'il soit jugé digne de participer efficacement aux biens qu'il possède par l'intuition. Voilà pourquoi il use de cette vie comme d'une possession étrangère, aussi longtemps que la nécessité l'exige. Il pénètre aussi la signification symbolique du jeûne que l'on observe an quatrième et au sixième jours (45), c'est-à-dire aux jours de Mercure, et de Vénus. 647 De là vient qu'il impose à toute sa vie le jeûne de l'avarice, et de la volupté, principes féconds de tous les vices. En effet, nous avons déjà distingué avec l'apôtre trois espèces de fornication, la volupté, l'avarice, l'idolâtrie.

Il s'abstient donc, par un jeûne d'une nature plus relevée, et des œuvres mauvaises que défend la loi mosaïque (46) et des pensées coupables que défend la perfection de l'Évangile : s'il lui survient des tentations, elles n'ont pas pour but de le corriger, nous l'avons dit, mais d'être utile à ceux qui l'approchent, afin que sa constance à vaincre la douleur et la tribulation leur serve de modèle. J'en dis autant de la volupté. Il faut un grand effort de l'âme pour s'abstenir de ses joies après en avoir essayé. Quel triomphe, en effet, que la tempérance dans ce que l'on ne connait pas ! Mais le Gnostique qui exécute le précepte de l'Évangile, observe le jour du Seigneur, quand il dépouille les mauvaises pensées du cœur pour recevoir celles qui viennent de la connaissance, en glorifiant la résurrection du Seigneur, qui réside en lui-même. Il y a mieux. Dès que, par la compréhension, il est investi de la contemplation scientifique, il s'imagine voir le Seigneur parce qu'il attache ses regards sur le monde invisible (47). Lui semble-t-il qu'il

voit ce qu'il ne voudrait pas voir, il réprime la faculté intuitive aussitôt qu'il sent le plaisir naitre de l'élan et de l'application de ses regards. Il ne veut voir et entendre que ce qui lui est convenable. N'envisageant rien au delà de l'âme de ses frères, il contemple la beauté de la chair dans l'âme elle-même, qui a coutume de considérer le bien, dégagé de tout plaisir charnel. Les frères véritables sont ceux 648 qui, par la seconde création (48) des élus, par la conformité des mœurs, par l'essence des œuvres, pensent, parlent, agissent avec une sainteté qui leur est commune et dans laquelle Dieu veut qu'ils se rencontrent parce qu'ils sont élus. La foi consiste à embrasser les mêmes dogmes, la connaissance à apprendre et à sentir les mêmes doctrines, l'espérance à exécuter les mêmes œuvres. Que si les nécessités de la vie et l'aliment du coqs emportent une légère partie de son temps, il regarde tout embarras qui l'arrache à lui-même comme une espèce de banqueroute dont il est la victime. De là vient que jusqu'à ses songes, tout chez lui convient à l'élu. En effet, il est absolument étranger et voyageur pendant le cours de sa vie, l'habitant de la cité qui regarde avec un œil d'indifférence tout ce qui dans la cité, captive l'admiration des autres, et qui vit au milieu de l'État comme dans une solitude, afin de prouver que sa justice est l'effet de sa volonté bien plus que de la contrainte imposée par les lois.

Un Gnostique de ce caractère, pour le dire en un mot, dédommage le monde de l'absence des apôtres en vivant avec droiture, en connaissant avec exactitude, en aidant ses proches, en transportant les montagnes de ses voisins, et en comblant les vallées de leur âme. Mais que dis-je ? chacun de nous est à soi-même sa vigne et son ouvrier. Quelque bien que fasse le disciple de la science, il cherche toujours à le dérober aux hommes, content d'avoir le Seigneur et sa propre conscience pour témoins de sa fidélité aux préceptes, et attaché à la vertu par les révélations de la foi. « Car là où

est votre trésor, est-il dit, là est aussi votre cœur. » Il s'abaisse lui-même par la perfection de la charité, afin de ne pas mépriser son frère tombé dans la tribulation, s'il venait à connaitre qu'il supporterait le dénuement avec plus de courage que son frère.

Du moins regarde-t-il sa douleur comme sa propre douleur ; et si, en prenant sur sa propre indigence pour le secourir, il se met 649 lui-même dans la gêne par sa générosité, loin de s'en plaindre, il redouble de bienfaisance. Il a, en effet, une foi pure, agissante, la foi qui glorifie l'Évangile par les œuvres et par la contemplation. Aussi « tire-t-il sa gloire non pas des hommes, mais de Dieu, » en accomplissant ce qu'a enseigné le maître. Séparé de ce monde par l'espérance qui l'attend, Il ne goûte pas aux biens et aux joies de ce monde ; il méprise avec une noble fierté tout ce qu'il renferme. Toutefois il prend en pitié ceux qui, châtiés après leur mort, rendent témoignage malgré eux dans les supplices (49), toujours en paix avec sa conscience, toujours prêt à sortir de la vie, *étranger et voyageur* au milieu des héritages de la terre, n'ayant de pensées que pour les biens qui lui appartiennent. Ne lui parlez point des richesses de ce monde ! elles lui sont absolument étrangères. Non-seulement il admire les préceptes du Seigneur; mais, participant de la divine volonté par l'intermédiaire de la connaissance, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en sa qualité de juste, il est l'ami de Dieu et l'élu de ses commandements ; en sa qualité de Gnostique, il est de sang royal et gouverne en souverain. Examinez-le ! Tout l'or qui est répandu sur la surface de la terre, tout l'or qu'elle cache dans ses entrailles, tous les royaumes qui s'étendent de l'une à l'autre limite de l'Océan, il les méprise pour être uniquement fidèle au culte du Seigneur. Aussi qu'il mange, qu'il boive, qu'il choisisse une épouse quand le Verbe le lui conseille, que des visions lui apparaissent

pendant le sommeil, pensées, actions, rien que de saint en lui-même. Il est par conséquent toujours pur pour la prière.

Il y a mieux. Il prie avec les anges, lui, ange de la terre, jamais un moment hors de la sainte milice. Il a beau prier seul : il a tout le chœur des vertus célestes pour assistant.

La 650 foi, il ne l'ignore pas, est double. Elle se compose de l'opération de celui qui croit, et de l'excellence proportionnelle de celui en qui l'on croit. Il y a de même deux espèces de justices, l'une qui procède par amour, l'autre par la crainte. N'a-t-il pas été dit : « La crainte du Seigneur est sainte : elle subsiste dans l'éternité ? » Ceux, en effet, qui passent de la crainte à la foi et à la justice vivent dans toute la durée des siècles. L'homme que gouverne la crainte commence par s'abstenir du mal. Puis vient la charité qui le presse de bâtir sur ce fondement l'édifice de l'amour et de la volonté, afin qu'il entende ces paroles sortir de la bouche du Seigneur : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais je vous donne le nom d'amis, » et qu'il s'approche de la prière avec un cœur plein de confiance. La forme elle même de sa prière, c'est l'action de grâces pour le passé, le présent, et l'avenir qui lui est déjà présent par la foi ; puisque la réception de la gnose l'a réellement devancé. Il demande aussi de vivre d'une vie limitée dans la chair, en Gnostique, en être purement spirituel, et d'obtenir les biens véritables, de fuir les maux réels. Il demande encore l'allégement des fardeaux que nous avons amassés par nos fautes, et notre conversion à la connaissance, aussi empressé de suivre le Dieu qui le rappelle au moment du départ, que son Dieu lui-même est empressé de le rappeler et de marcher devant lui, pour ainsi dire, se précipitant dans l'action de grâces par la pureté de sa conscience, afin qu'identifié avec le Christ, privilège dont la sainteté de sa vie l'a rendu digne, il possède par une sorte de fusion la puissance de Dieu qui est administrée par le Christ. Il ne veut point être embrasé, ni lumineux, par une

simple participation à la flamme ou bien à la lumière : il veut être la flamme et la lumière elle-même.

Il connait encore toute la profondeur de cet oracle : « Si vous ne haïssez votre père, votre mère, votre vie elle-même, et si vous ne portez mon signe. » Il hait les affections de la chair qui renferment en elles le plus puissant aiguillon du plaisir, et il dédaigne avec grandeur d'âme tout ce qui se rattache à la création et à la nourriture de la chair. Il s'arme avec non 651 moins de vigueur contre l'âme corporelle (50), en soumettant au frein l'esprit rebelle et irraisonnable, parce que « la chair s'élève contre l'esprit. » Porter le *signe*, c'est promener avec soi-même de vivantes funérailles, de telle sorte que dans ce corps terrestre on renonce à tout ce qui existe, parce que la tendresse est inégale dans celui qui a *semé la chair* (51) et dans celui qui a créé l'âme pour la destination de la science.

Notre Gnostique est donc parvenu à la constante habitude de la bienfaisance. Conséquemment il répand le bienfait plus rapidement que la parole, en demandant au ciel de décharger ses frères d'une partie de leurs péchés pour les transporter sur lui-même, afin d'aider à leur confession et à leur conversion, toujours prêt à communiquer à ses plus chers amis les biens qui lui appartiennent. Par là même ils lui rendent amour pour amour. Travaillant toujours à développer en lui, par cette divine agriculture qu'a recommandée le Seigneur, les semences de salut qui sont, déposées dans sa personne, il demeure exempt de la plus légère souillure, homme de privations et de continence. Vos yeux l'aperçoivent encore sur cette terre, où le retient la prison de la chair; mais ce n'est plus véritablement qu'un esprit vivant au milieu du chœur des saints, auxquels il ressemble. Comme il exécute en paroles ou en actions, pendant toute la durée du jour et de la nuit, les ordres du Seigneur, l'allégresse qui le transporte est inexprimable, non-seulement le matin

lorsqu'il se lève, non-seulement quand le soleil est à son midi, mais lorsqu'il se promène, lorsqu'il dort, lorsqu'il dépose ou reprend ses vêtements, lorsqu'il enseigne son fils, si un fils lui est né; toujours inviolablement uni aux commandements et à l'espérance, toujours l'action de grâces sur les lèvres, comme ces animaux 652 allégoriques qui glorifient le Seigneur dans le prophète Isaïe (52) ; toujours victorieux dans les épreuves, au milieu desquelles il répète : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a enlevé. » Tel était aussi Job qui, dans la ferveur de son amour pour le Seigneur, livre à qui veut les emporter ses biens extérieurs et jusqu'à sa santé elle-même ; car c'était un homme « plein de justice, et de sainteté qui s'abstenait de tout mal. » Plein de sainteté ! Ce mot comprend l'ensemble des obligations qui nous lient au Seigneur, et tout le plan de la vie morale. Job, qui avait la science de ces doubles lois, était donc véritablement Gnostique ? Si nous avons des biens, en effet, gardons-nous de nous y attacher outre mesure, parce qu'après tout ils sont humains. Les maux, supportons-les sans murmure, supérieurs aux uns comme aux autres, ceux-ci en les foulant aux pieds, ceux-là en les distribuant aux nécessiteux. Mais le Gnostique est réservé sur l'article de la condescendance: il craint ou que l'on ne se méprenne sur le motif qui le conduit, ou que la facilité d'humeur ne dégénère en disposition constante.

CHAPITRE XIII.

Le Gnostique pardonne les torts et les outrages dont il a été l'objet.

Le Gnostique ne se souvient jamais des outrages : il pardonne à ceux qui l'ont offensé. Par conséquent sa prière est conforme à la justice quand il dit : « Pardonnez-nous; car nous pardonnons aussi. » C'est encore là un des points que prescrit la volonté du Seigneur : Ne rien convoiter ; ne haïr personne, puisque tous les hommes sont l'ouvrage d'une seule et même volonté. Lorsqu'il prononce ces paroles : «

Venez, mes fils, je vous enseignerai la crainte du Seigneur, » le Sauveur, qui veut que le Gnostique soit *parfait comme le Père céleste*, c'est-à-dire, comme lui-même, ne lui annonce-t-il pas qu'il n'a plus besoin de l'assistance qui vient des anges, mais qu'il doit la recevoir du Fils lui-même, quand il l'aura méritée par ses efforts et par sa docilité? L'homme qui remplit ces con- 653 ditions ne demande plus au Seigneur, il exige. Si ses frères sont dans le besoin, il ne sollicitera pas des trésors pour les leur distribuer : il conjurera simplement son Dieu de leur envoyer ce qui leur est bon. Car le Gnostique accorde à ceux qui en ont besoin l'aumône de ses prières, mais une aumône de prières intelligentes, qui laissent au Tout-Puissant le choix et la faculté de ses dons. N'arrive-t-il pas souvent, en effet, que la pauvreté, la maladie et toutes les épreuves de même nature, sont données à l'homme sous forme d'avertissement pour guérir le passé, pour surveiller l'avenir? Le fidèle dont nous traçons le portrait demandera que la tribulation de ses frères soit allégée. Il n'a pas reçu le don suréminent de la connaissance pour faire étalage de vaine gloire, il le sait bien : mais il se rappelle qu'il est Gnostique. Conséquemment il exerce la bienfaisance, eu instrument des miséricordes divines.

Les *Traditions* (53) racontent que l'apôtre Mathias répétait par intervalle : « Si le voisin d'un élu vient à pécher, l'élu a péché ; car si l'élu s'était conduit comme le prescrit le Verbe, son voisin eût porté à sa vie assez de respect pour se tenir en garde contre le péché. » Mais que dire du Gnostique ? « Ne savez-vous pas, dit l'apôtre, que vous êtes le temple de Dieu ?» Le Gnostique qui porte Dieu dans lui-même et que Dieu inspire est donc un être divin et consacré déjà par la sainteté. Puis, afin de mieux nous convaincre que le Très-Haut a le péché en abomination, l'Écriture vend les prévaricateurs aux nations étrangères. « Tu ne regarderas point la femme étrangère dans un but de convoitise » (54) ajoute-t-elle, pour signifier ouvertement que le péché est

quelque chose d'étranger et de contraire à la nature du temple de Dieu. Il y a deux espèces de temples, l'un aux proportions immenses, c'est l'Église ; l'autre, plus humble et plus resserré, c'est l'homme 654 qui conserve la descendance d'Abraham. Quiconque possède Dieu reposant au fond de lui-même n'a donc plus de désirs à former. Le voyez-vous, dégagé de tous les obstacles et foule aux pieds la matière qui le retenait ici-bas, entrouvrir par la science les régions du ciel, s'élancer par delà les essences spirituelles, planer au-dessus des principautés et des dominations, et toucher aux trônes suprêmes, emporté par l'amour vers celui qui était l'unique but de ses lumières ? Maintenant qu'il a uni le *serpent* avec la *colombe*, il vit dans la sainteté parfaite, avec le témoignage d'une bonne conscience, mêlant dans l'attente de l'avenir l'espérance à la foi. Il goûte le don qu'il a reçu, en homme qui a été jugé digne de cette faveur, en homme qui a passé des chaînes de l'esclave dans l'adoptien du fils, conformément à la science, et qui a connu Dieu, je me trompe, qui a été connu de Dieu en vertu de sa fin, et correspond à la dignité de sa vocation par l'excellence de ses œuvres. Oui, de ses œuvres ! Elles suivent la connaissance, de même que l'ombre suit le corps.

C'est donc à bon droit qu'il reste impassible au milieu des événements de la terre, sans jamais appréhender rien de ce que la divine sagesse a décidé pour lui dans un but d'utilité. Il ne rougit pas à l'heure de la mort, il est en paix avec sa conscience ; il va paraître devant les principautés, pur de tout ce qui pourrait altérer la candeur de son âme; ne sait-il pas d'ailleurs qu'il échange la vie présente contre une vie meilleure ? De là vient qu'au lieu de préférer aux dispensations divines ce qui lui semble agréable ou utile, il s'exerce, par l'accomplissement des préceptes, à plaire au Seigneur en toutes choses, et à mériter les éloges du monde lui-même, puisque tout dépend de la volonté du Dieu unique et tout-puissant. Le Fils de Dieu « est venu chez soi,

et les siens ne l'ont pas reçu, » dit l'Évangéliste. Voilà pourquoi, dans l'usage des biens de la terre, non-seulement il rend grâces et admire la créature, mais se fait louer par la manière même dont il en use, parce que sa fin dernière aboutit à la contemplation, qui, née de la faculté gnostique, s'exerce conformément aux préceptes. Fais, lorsque riche des trésors de la con- 655 templation qu'il a recueillis par la science, il a joui dans toute sa plénitude du bienfait de la contemplation, il s'avance vers la sainte rémunération qui va couronner son passage. Il a entendu, en effet, le Psalmiste s'écrier : « Allez autour de Sion ; examinez son enceinte : comptez ses forteresses et ses tours. » Le prophète nous donnait à entendre, si je ne me trompe, que les hommes qui auront reçu profondément le Verbe s'élèveront comme des tours et se maintiendront inébranlablement dans la foi et dans la connaissance.

Tels sont les traits rapides sous lesquels nous avons voulu exposer comme en germe le Gnostique aux regards des Gentils. Le simple fidèle, il faut le savoir, se conduira bien dans une ou deux circonstances ; mais l'ensemble de sa vie ne reproduira jamais ni la constante régularité, ni surtout la science éminente, qui sont le caractère du Gnostique.

CHAPITRE XIV.

L'auteur achève le portrait du Gnostique en citant un passage de saint Paul, qu'il commente.

Nous avons attribué au Gnostique une sorte d'impassibilité par laquelle la perfection du fidèle « s'élève à l'âge de l'homme parfait et à la plénitude du Christ, » assimilée qu'elle est à la Divinité, et devenue l'égale de la nature angélique. L'Écriture nous fournit plus d'un témoignage à l'appui de cette vérité. Mais nous préférons, à cause de l'étendue de cette dissertation, abandonner ce mérite à d'autres mains qui voudraient compléter cette œuvre, en les invitant à formuler aussi par les textes sacrés

la partie dogmatique. Pour moi, je ne rappellerai, le plus brièvement possible, qu'un seul passage, afin de ne point laisser passer la question sans preuve. Le divin apôtre dit, dans sa première épître aux Corinthiens: « Comment se trouve-t-il quelqu'un parmi vous qui, ayant un différend avec son frère, ose l'appeler en jugement devant les méchants et les infidèles, et non pas devant les saints? Ne 656 savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde? etc. » Comme le passage est d'une certaine étendue, après avoir cité les paroles apostoliques qui vont le mieux à la question, nous expliquerons le plus rapidement qu'il nous sera possible, et comme en passant, le texte sacré ; puis nous exposerons dans quel sens Paul entend la perfection gnostique. Il ne veut pas, en effet, que la perfection de ce caractère consiste en cela seul qu'il subit la violence au lieu de la faire subir. Il nous apprend en outre qu'il oublie l'injure dont il a été l'objet, sans permettre que l'on appelle la malédiction sur l'auteur de l'outrage. Il se souvient que le Sauveur a dit formellement : « Priez pour vos ennemis. » Déclarer que l'offensé doit porter sa plainte devant les hommes de l'iniquité, c'est paraître, à ce qu'il semble, prêt à user de représailles, et à rendre injure pour injure, ce qui équivaut à se constituer soi-même l'agresseur. Mais, quand l'apôtre dit : « Portez votre différend devant les saints, » il désigne ceux qui demandent, par leurs prières, qu'il soit fait aux agresseurs comme ils ont commencé de faire eux-mêmes. Sans doute les premiers valent mieux que les seconds. Qu'ils le sachent bien, toutefois ! On n'est vraiment docile au précepte qu'à la condition d'oublier complètement l'injure, et de prier même pour ses ennemis.

Ainsi le veut la doctrine du Seigneur. La gloire véritable, c'est de leur attirer par le repentir de la foi des dispositions bonnes et pacifiques. En effet, quoiqu'elle semble avoir des ennemis qui l'abhorrent, la vertu n'est l'ennemie de personne. « Dieu ne fait-il pas lever son soleil sur les

méchants comme sur les bons? » Il y a mieux. Il a envoyé le Seigneur lui-même pour les justes comme pour les injustes, et quiconque s'étudie à se rapprocher de Dieu, remet par la plus large mesure jusqu'à septante fois sept fois l'outrage ; qu'est-ce à dire? pardonne pendant toute la période de sa vie, que figure ici la répétition du septénaire. Voilà l'homme bienveillant et miséricordieux pour tout le monde, dût-il être offensé pendant toute son apparition ici-bas. C'est que Dieu n'a pas dit seulement à l'homme de bien : Abandonne tes possessions à ceux qui t'accablent d'outrages, il veut 657 encore que le juste demande à ces juges la rémission des péchés en faveur de feux qui l'ont insulte. Prescription pleine de sagesse ! quand même les ennemis du Gnostique séviraient contre lui jusqu'à l'immolation, ils ne peuvent lui occasionner de dommage que dans son corps et ses biens extérieurs. Il n'y a là rien qui appartienne véritablement au Gnostique. Je vous le demande, à quel titre jugerez-vous les anges rebelles, vous rebelles à la douceur et à l'oubli des injures que prêche l'Évangile?

« Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? Pourquoi ne pas supporter plutôt quelque perte ? Mais c'est vous qui faites le tort et qui causez la perte. » Oui, sans doute, en souhaitant du mal à ceux qui pèchent par ignorance; et vous frustrez de la clémence et de la bonté divine, autant qu'il est en vous du moins, ceux que poursuivent vos malédictions. « Et cela à l'égard de vos propres frères ! » L'apôtre comprend sous ce nom ceux qui sont déjà les enfants de la foi, et ceux qui le deviendront un jour. Que l'ennemi d'aujourd'hui ne soit pas dans l'avenir un fervent néophyte, nous ne le savons pas encore. Il faut conclure de ce qui précède que nous devons regarder tous les hommes comme des frères, quoiqu'ils ne le soient pas tous. Le Gnostique, par conséquent, qui s'élève des actes de la créature à l'adoration de la volonté divine est le seul qui sache envisager dans les hommes l'ouvrage d'un seul et

même Dieu, une seule et même ressemblance dans une seule et même nature, quoique l'empreinte de l'image soit plus ou moins affaiblie.

« Ne savez-vous pas que ceux qui commettent l'injustice ne seront point les héritiers du royaume de Dieu ? » Donc c'est commettre l'injustice que de rendre injure pour injure, soit en actions, soit en paroles, soit même en pensées, comme l'interdit l'Évangile après les enseignements de la loi. « Voilà ce qu'étaient naguère quelques-uns de vous, » c'est-à-dire ce que sont encore les hommes auxquels vous refusez de pardonner. « Mais vous avez été lavés ; » non pas dans un sens général comme tous les autres ; mais vous avez dépouillé par la connaissance les affections animales pour vous assimiler, 658 dans la mesure de vos forces, à la bonté de la divine Providence, et par le support et par l'oubli de l'injure que vous avez reçue. « Sur les justes comme sur les injustes; » en répandant, soleils lumineux, les rayons bienfaisants de vos paroles et de vos œuvres. Le Gnostique atteindra ce but soit par l'élévation de son âme, soit par l'imitation de ce qui est le meilleur. Il y a un troisième motif : « Pardonne, et il te sera pardonné, dit le précepte, comme pour nous contraindre au salut par l'excellence de la bonté. « Vous avez été sanctifiés. » C'est que l'homme qui est parvenu à s'établir dans cette manière d'être ferme et impassible, ne tombe plus dans le trouble des passions. Il est investi de la sainteté. comme un être dégagé du corps et libre des influences de la terre. Voilà pourquoi « vous avez été justifiés, » poursuit l'apôtre,« au nom de notre Seigneur;» il vous a rendus justes comme lui-même, pour ainsi dire, et vous avez été fondus et mélangés avec l'Esprit saint autant qu'il a été possible. « Tout ne m'est-il donc pas permis? mais je ne subirai l'esclavage de quoi que ce soit, » c'est-à-dire que rien ne me contraindra jamais de penser, de parler, d'agir contrairement à l'Evangile. « Les aliments sont pour l'estomac et l'estomac pour les aliments, que Dieu

détruira un jour. » Oui, il détruira les hommes qui pensent et vivent comme s'ils étaient entrés dans la vie pour manger, au lieu de manger pour entretenir la vie du corps, mais surtout pour s'appliquer à la connaissance. Ne vous semble-t-il pas que l'apôtre appelle ces intempérants la chair du corps sanctifié? L'Église, chœur saint et spirituel, est nommée dans un sens allégorique le corps du Seigneur : quiconque se borne à porter le nom de Chrétien, sans vivre de la vie du Verbe, n'est que chair. « Mais ce corps spirituel, » c'est-à-dire la sainte Eglise, ne doit avoir commerce en aucune manière ni avec « la fornication, » ni avec la révolte contre l'Évangile, deux choses qui caractérisent le paganisme. Car c'est prostituer l'Église et son propre corps, que de transporter dans l'Eglise, soit par ses actions, soit par ses paroles, soit même par ses pensées, les mœurs de la vie païenne. L'homme « qui se joint à cette courti- 659 sane, » c'est-à-dire à la transgression du Testament, devient un autre *corps*, et non un corps saint dans *une seule et même chair.* C'est un païen sous le nom d'un Chrétien ; ses espérances ne sont pas les nôtres. Mais « celui qui adhère au Seigneur *en* esprit» devient, par la différence de l'union, un corps spirituel ; qu'est-ce à dire ? fils dans toute la vérité du mot, homme de sainteté, impassible, gnostique, parfait, formé à l'école du Seigneur, afin qu'après avoir *adhéré* d'actions, de paroles, et surtout d'esprit, au Seigneur, il aille recevoir les demeures promises à qui s'est élevé par ces moyens à la force de l'homme.

En voilà suffisamment pour qui a des oreilles. Il ne faut pas, en effet, mettre à nu le mystère : bornons-nous simplement à l'énoncer, pour réveiller la mémoire de ceux qui, participant déjà de la connaissance, comprendront dans quel sens le Seigneur a dit : « Soyez parfaits comme votre Père, » c'est-à-dire, en remettant intégralement les offenses, en oubliant les injures, en vivant dans une vertueuse impassibilité. Nous disons la perfection du médecin, la

perfection du philosophe ; nous pouvons dire aussi, j'imagine, la perfection du Gnostique. Aucune d'elles toutefois, si élevées qu'elles puissent être, ne nous assimilent complètement à Dieu. Car nous ne répétons pas le blasphème impie des Stoïciens (55), qui ne donnent à l'homme et à la Divinité qu'une seule et même vertu. — Mais nous ne devons donc pas, me dira-t-on, être parfaits comme le veut le Père céleste ; car il est impossible à l'homme d'égaler la perfection de Dieu ? — Ce que demande le Père, c'est que nous devenions irréprochables et parfaits par une vie conforme aux prescriptions évangéliques. Cet oracle ayant été prononcé de manière à ce qu'il faille y sous-entendre quelque chose, si nous le complétons par ce qui lui manque, afin que la pensée l'embrasse intégralement, nous connaitrons la volonté de Dieu, et nous vivrons avec une noblesse de sentiments et une piété qui répondront à la dignité du précepte.

660 CHAPITRE XV.

Réponse à l'objection de ceux qui refusent d'entrer dans l'Église à cause des différentes sectes qui la divisent.

Comme il nous reste maintenant à réfuter quelques objections des Grecs et des Juifs, et que les hérésies attachées à une autre doctrine nous adressent à peu-près les mêmes reproches que les précédents sur quelques points litigieux, nous croyons à propos de déblayer d'abord le terrain sur lequel nous marchons, afin d'arriver, libres de tout obstacle, au livre suivant de nos Stromates.

— Comment embrasser votre foi au milieu des divisions qui vous déchirent ? La vérité chancelle et croule sous la multitude des novateurs qui élèvent dogmes contre dogmes. — Tel est le premier grief dont on s'arme contre nous. Voici notre réponse : Parmi les Juifs et au milieu des philosophes que la Grèce a tenus dans la plus grande estime il a surgi des sectes nombreuses. Et cependant les dissidences qui

séparent vos écoles sont-elles une raison pour vous de douter de la nécessité de la philosophie, ou de la vérité de la doctrine judaïque ? En outre, le Seigneur a prédit que l'hérésie serait semée dans le champ du la vérité comme l'ivraie dans les moissons : il est impossible que la prophétie n'ait pas son accomplissement dans ce qu'elle prédit. La cause de cet impur mélange, c'est que la jalousie s'attache à tout ce qui est beau.

Eh quoi ! parce qu'un faussaire est infidèle à ses serments et viole la déclaration par laquelle il s'est engagé à l'Église, le scandale d'une foi qui s'est démentie sera-t-il une raison pour nous de répudier la vérité ? Non sans doute, l'honnête homme ne recourt jamais au mensonge et demeure inviolablement fidèle a ce qu'il a promis, quoique l'on manque autour de lui à l'engagement que l'on a signé. Il en va de même de nous. Il ne nous convient en aucune façon de prévariquer contre la règle de l'Église. La profession de foi qui porte sur les points les plus relevés, trouve en nous de religieux observateurs, en eux 661 d'impies transgresseurs. Il faut donc croire à ceux qui adhèrent fermement à la vérité.

Mais usons largement de ce moyen de défense, et disons à nos adversaires que les médecins ne laissent pas néanmoins de guérir, quoiqu'ils aient des opinions contradictoires, chacun suivant l'école à laquelle ils appartiennent. Un malade dont la santé réclame les secours de l'art s'est-il jamais avisé de renvoyer le médecin parce que de nombreuses dissidences divisent la médecine ? De même celui dont l'âme est malade et pleine d'idoles n'allègue pas, pour se guérir et pour se convertir à Dieu, le prétexte des hérésies. « Il faut qu'il y ait des hérésies pour que l'on reconnaisse quelle est la vertu éprouvée. » Par éprouvés, l'apôtre entend ou ceux qui arrivent à la doctrine du Seigneur avec un choix plus intelligent, pareils à ces changeurs dont l'œil exercé démêle infailliblement d'après

son empreinte, la monnaie altérée d'avec celle qui est de bon aloi ; ou bien encore, il désigne ceux qui ont fait leurs preuves dans la foi, dans les bonnes œuvres, dans la connaissance. Il faut donc par conséquent plus d'efforts et de prévoyance pour examiner sérieusement quel doit être notre plan de conduite, et reconnaitre la piété légitime. Il est manifeste, en effet, qu'étant chose ardue et laborieuse, la vérité suscite des discussions qui, échauffées par l'amour-propre et par un vain désir de gloire, engendrent l'hérésie chez des hommes qui, au lieu d'avoir appris à fond et recueilli la doctrine véritable, se persuadent faussement qu'ils possèdent la connaissance.

Il sort de là de nouvelles obligations pour nous d'apporter plus de soin à la découverte de la vérité, qui ne se trouve qu'avec le Dieu véritable. La découverte de la vérité, si douce à l'âme, et la possession de ce trésor gardé par la mémoire, suivent le travail de l'examen. Je vois donc dans les hérésies un motif d'investigation bien plus que d'apostasie ou d'éloignement. On vous présente deux fruits : l'un est véritable et parvenu à son point de maturité; l'autre n'est qu'une imitation en cire, mais d'une exacte ressemblance. Vous abstiendrez-vous de l'un et de l'autre à cause de la fausseté du dernier ? Non sans doute. Il faut 662 discerner, par une compréhension intelligente et un jugement incorruptible, la réalité d'avec ses apparences. Je suppose encore qu'ici se prolonge une large vole publique. Mais de celle-ci partent des sentiers sans nombre, dont les uns conduisent à un précipice, les autres à un fleuve rapide, les autres à l'abime profond de la mer. Parce que ces mille sentiers se séparent et se détournent de la route principale, le voyageur hésitera-t-il à s'engager dans la route qui est frayée et ne lui promet aucun péril ? Quoi qu'on dise de la vérité, redoublons d'ardeur et d'efforts pour la connaitre, au lieu de renoncer à elle. Les herbes parasites croissent en même temps que les légumes : sera-ce une raison pour

l'agriculteur d'abandonner le soin des jardins ? Puisque nous portons en nous-mêmes un besoin si actif d'investigation et d'examen, nous sommes par là même destinés aux résultats de la vérité. Voilà pourquoi nous sommes justement condamnés pour n'avoir pas obéi quand il fallait obéir, pour n'avoir pas distingué ce qui répugne, ce qui est honteux, ce qui est opposé à notre nature, tout ce qui est mensonger enfin d'avec ce qui est véritable, conséquent, glorieux, et conforme à notre origine. Ces impulsions vivent au fond de notre âme comme autant d'auxiliaires pour discerner ce qui est la vérité.

Les Gentils s'appuient donc sur un prétexte frivole. La découverte de la vérité est toujours entre les mains de quiconque la cherche. Au contraire, une condamnation sans excuse attend ceux qui mettent en avant des motifs déraisonnables. Qu'ils répondent, avouent-ils qu'il y a ou qu'il n'y a pas une démonstration ? Ils m'accorderont sans doute qu'il en existe une à l'exception de ceux qui anéantissent (56) les sensations elles-mêmes. S'il existe une démonstration, il est donc nécessaire d'entrer dans les discussions de la controverse, et d'apprendre démonstrativement par les Écritures comment d'une 663 part, se sont introduites les hérésies; de l'autre, comment la vérité seule et l'Église à laquelle appartient l'antériorité, sont les dépositaires de la connaissance la plus parfaite et du choix le plus légitimement arrêté. Parmi ceux qui répudient la vérité, les ans ne cherchent qu'à se tromper eux-mêmes, les autres, à séduire aussi leurs proches. On donne aux premiers le nom de Doxosophes, c'est-à-dire, hommes qui, sages à leurs propres yeux, s'imaginent avoir mis la main sur la vérité, quoique la démonstration véritable leur échappe, et se trompent eux-mêmes en se complaisant dans la vanité de leurs illusions. Le nombre est grand de ces infortunés qui déclinent la discussion et l'examen de peur d'être convaincus, et se dérobent à l'enseignement de la doctrine

pour ne pas s'entendre condamner. Les seconds, ceux qui tendent des pièges à l'innocence de leurs frères, sont des hommes accoutumés à la ruse. Quoiqu'ils s'attachent aux pas de leurs victimes en leur répétant humblement : Nous ne savons rien, ils ne laissent pas d'obscurcir la lumière par des probalités spécieuses. Mais les arguments probables diffèrent, j'imagine, des arguments véritables. Que le nom de l'hérésie soit nécessaire pour opposer le mensonge à la vérité et distinguer l'un de l'autre, nous le savons. Quand les sophistes sont parvenus à dérober, pour la ruine des hommes, quelques lambeaux de vérité, ils ensevelissent orgueilleusement ces dépouilles dans quelques arts humains de leur invention; puis ils battent des mains, fiers de présider aux débats d'une école plutôt que de gouverner l'Eglise.

CHAPITRE XVI.

Il existe deux moyens pour distinguer la foi véritable de l'hérésie.

Le premier de ces moyens c'est de recourir aux Écritures et de les appeler en témoignage pour prononcer sur une doctrine, quelle qu'elle soit.

Mais les hommes qui sont disposés à consacrer leurs efforts aux études les pins éminentes ne cesseront de chercher la vérité 664 qu'après avoir puisé la démonstration aux sources des livres sacrés. Sans doute le jugement est commun à tous; il en est de cette faculté comme des sens. Toutefois le discernement est plus aiguisé dans ceux qui se sont appliqués à cet exercice : leur esprit, dirigé par des méthodes, démêle plus aisément la vérité d'avec le mensonge. Mais le point décisif, dans cette matière, c'est de se dépouiller de sa propre opinion pour s'arrêter dans un juste tempérament entre la science ardente à tout scruter, et une sagesse aveugle et téméraire. Il suffit de savoir ce que n'ignore pas quiconque attend le repos éternel, c'est-à-dire, que l'entrée en est étroite et laborieuse. Mais vous, sur qui est tombée la prédication de l'Évangile, n'allez point à

l'heure où a brillé pour vous la lumière du salut, « regarder en arrière comme la femme de Loth, » ni retourner aux premiers errements de cette vie, qui ne s'occupait que des choses sensibles ; encore moins retomber dans l'hérésie, qui, étrangère à la connaissance du Dieu véritable, n'oublie rien pour gagner des disciples. En effet, « quiconque aime son père et sa mère plus que moi, » qui suis le père véritable, le maitre de la vérité ; qui renouvelle, régénère, et nourris de mon lait l'âme que j'ai honorée de l'élection, « n'est pas digne de moi, » c'est-à-dire, ne peut devenir le fils de Dieu, le disciple de Dieu, son ami et son frère. Encore un coup, « celui qui, après avoir mis la main à la charrue regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. » Suivant une opinion accréditée jusqu'à ce jour (57), Marie, par la naissance de son fils, est devenue mère sans subir les conséquences de la maternité. Car quelques-uns veulent qu'ayant été examinée par la sage-femme après l'enfantement, elle ait été trouvée vierge. Je lui comparerais volontiers les Écritures du Seigneur. Mères de la vérité, elles l'enfantent en demeurant vierges par le secret qu'elles gardent sur les mystères de la vérité. « Elle a enfanté et n'a point enfan-665 té (58), » dit l'Écriture, pour signifier que Marie a conçu par elle-même, et non par aucun commerce humain. Voilà pourquoi nos Écritures conçoivent pour les Gnostiques. L'hérésie, faute de comprendre cette vérité, les répudie comme stériles. Tous les hommes ont donc le même jugement. Les uns, dociles aux décisions du Verbe, s'appuient sur des autorités qui font foi. Les autres, après s'être livrés aux plaisirs déréglés, torturent les livres saints pour les ployer à leurs fantaisies.

Nous ne le dissimulons pas, il faut au zélateur de la vérité une grande force d'âme. Car ceux qui entreprennent les plus grandes choses sont exposés aux chutes les plus terribles, s'ils ne gardent fidèlement la règle de la vérité qu'ils ont reçue de la vérité elle-même. Mais les infortunés qui se sont

jetés hors de la voie droite trébuchent, la plupart du temps, dans les questions particulières. Faut-il s'en étonner? Ils ne possèdent point, dans le discernement du mensonge et de la vérité, un jugement que l'exercice ait pleinement formé aux déterminations vers le bien. Assurément, s'ils l'avaient, ils ne manqueraient point de se soumettre à l'autorité de l'Église. Pareil à ces hommes qui seraient métamorphosés en bêtes, comme il arriva, dit la fable, a ceux qui trempèrent leurs lèvres aux poisons de Circé, quiconque regimbe contre la tradition de l'Église pour embrasser les opinions humaines, perd au même instant la qualité de créature de Dieu et de serviteur fidèle au Seigneur. Mais que, revenu de son égarement, il obéisse aux Écritures et recommence d'épanouir son âme à la vérité, la scène change : c'est un homme qui devient Dieu, en quelque façon. En effet, nous avons pour principe de notre doctrine le Seigneur qui, par les prophètes, par l'Évangile, par les bienheureux apôtres, « en diverses occasions et de plusieurs manières, » conduit l'homme de l'origine à la fin de la connais- 666 sance. Du moment que l'on s'imagine avoir besoin d'un antre principe, le principe cesse véritablement de subsister. Celui qui est fidèle par lui-même mérite donc notre créance dans l'Écriture et la parole du Seigneur, qui opère pour le salut de l'homme par le Seigneur lui-même. Elle est entre nos mains comme un critérium universel. Toutes les fois que le jugement est appelé à prononcer, on ne croit pas avant la décision du jugement : par conséquent rien de ce qui a besoin da jugement n'est un principe. C'est donc à bon droit qu'après avoir saisi par la foi le principe qui échappe à toute démonstration, puisant dès lors par surcroit toutes nos démonstrations au principe essentiel, pour les appliquer au principe subordonné, nous sommes façonnés par la voix du Seigneur à la connaissance de la vérité. Nous n'ajouterons pas foi à la simple affirmation des hommes qui ont la permission d'affirmer également le contraire. Mais s'il ne nous suffit pas de dire simplement : Cela est ; s'il faut encore

des arguments à l'appui de ce que nous avançons, alors, sans attendre le témoignage des hommes, nous éprouvons, par la parole du Seigneur, la question en litige, parole qui est plus digne de créance que la démonstration la plus lumineuse. Je me trompe; elle est la démonstration unique, la science par laquelle sont fidèles ceux-là même qui n'ont fait que goûter aux Écritures. Ceux qui ont été plus loin sont les parfaits indicateurs de la vérité. J'ai nommé les Gnostiques. Regardez dans la vie commune. L'artiste expérimenté l'emporte sur l'esprit dépourvu de culture ; il rend mieux que tes conceptions vulgaires toutes les notions du beau. Il en est de même du Chrétien. Empruntant à l'Ecriture elle-même la démonstration de l'Écriture, il persuade par la foi, qui se convertit en démonstration.

— Mais les hérétiques, me dira-t-on, appellent aussi à leur secours les traditions apostoliques, — A cela nous répondons qu'ils n'admettent pas tous les livres saints, ni chaque livre dans son intégrité, ni avec le sens que réclament le corps et la contexture de la prophétie. Mais que font-ils ? Ils choisissent à dessein quelques passages obscurs qu'ils emploient 667 à leurs propres opinions, en se bornant à des mots isolés, et en s'arrêtant à la lettre au lieu d'entrer dans l'esprit véritable du texte sacré. Telle est leur tactique ordinaire dans les passages qu'ils allèguent. N'envisageant que les mots, ou bien ils en altèrent la signification, ou bien ils ignorent quel est le sens légitime, ou bien ils enlèvent à l'autorité qu'ils mettent en avant son intention primitive. Mais la vérité ne se trouve pas dans l'altération du sens attaché aux mots, sans quoi la doctrine véritable croulerait promptement. La vérité se rencontre dans le sérieux examen de ce qui est parfaitement en harmonie avec le Seigneur et le Dieu tout-puissant ; l'explication doit toujours demeurer digne ; il faut de plus appuyer de textes semblables chacun des passages que l'on démontre par les Écritures. Les sectaires ne veulent donc pas se convertir à la vérité parce

qu'ils rougissent de renoncer aux caresses de l'amour-propre. D'autre part, contraints de faire violence à l'Écriture, ils ne savent comment asseoir leurs opinions. Aussi quand ils se répandent dans la multitude pour y semer le poison de leurs nouveautés, sentant bien qu'ils sont en contradiction flagrante avec toutes les Écritures, toujours réfutés d'ailleurs par les raisonnements que nous leur opposons, ils continuent jusque nous sous nos yeux, ici, de rejeter une partie des livres saints, là, de nous calomnier sans pudeur. Ecoutez-les ! Ils prennent en pitié l'infériorité de notre nature : nous sommes incapables de comprendre des doctrines qui appartiennent à des esprits si relevés.

Les avez-vous convaincus de mensonge, il leur arrive souvent encore de nier les dogmes qu'ils professent, rougissant ainsi de proclamer au grand jour les maximes qu'ils se vantent d'enseigner dans les ténèbres. Ainsi font tontes les hérésies chaque fois que l'on combat la perversité de leurs inventions. En effet, dès que nous avons confondu les novateurs eu leur prouvant qu'ils se mettent en opposition avec les Écritures, ils ne manquent jamais de se jeter dans l'une de ces deux extrémités ; ou bien ils repoussent la conséquence de leurs dogmes, ou bien ils foulent aux pieds la prophétie, disons-mieux, leur propre 668 espérance. La prétendue évidence qui sourit à leur raison individuelle, ils la préfèrent constamment aux oracles du Seigneur parlant par la bouche des prophètes, aux vérités de l'Évangile, et au témoignage par lequel les apôtres ont confirmé ces dernières. Menacés, non pas seulement dans l'existence d'un de leurs dogmes, mais dans le salut et le maintien de leur hérésie, chercheront-ils la vérité? Ne le croyez pas. Ils méprisent comme basse et rampante une doctrine facile et professée par tous, qu'ils ont lue dans le sein de l'Église; et, à force de viser à des conceptions moins vulgaires dans le domaine de la foi, ils se jettent hors du chemin de la vérité. Comme ils n'ont ni étudié les mystères

de la connaissance dont l'Église a le dépôt, ni compris l'excellence de la vérité, parce que leur incurie, contente de lire à la surface, a négligé de pénétrer jusque dans le fond des choses, ils ont dit adieu au Écritures. Les voilà donc enflés de la vaine opinion de leur » gesse, livrés à d'interminables débats et prouvant avec la dernière évidence qu'ils courent bien plus après les apparences de la philosophie qu'après la philosophie réelle. Plus de principes nécessaires sur lesquels ils veuillent s'appuyer; pour fondement unique, des opinions humaines ; désir d'ailleurs effréné de parvenir à leur fin. Conséquemment plus ils se voient convaincus, plus ils redoublent de fureur contre ceux qui les combattent avec la philosophie réelle. Ils se jetteront dans tous les excès, ils remueront ciel et terre, comme dit le proverbe (59) et ne craindront pas de nier les Écritures, par une scandaleuse impiété, plutôt que de renoncer à la réputation dont ils jouissent dans leur secte, plutôt que de renoncer à ce siège d'honneur, si vanté dans leurs conciliabules et en vertu duquel ils vont occuper la première place à ces repas qu'ils décorent faussement du titre d'agapes. Tel n'est pas le Christianisme. Chez nous l'admission de la vérité part d'un principe certain, afin 669 d'amener la foi à croire ce qu'elle ne croit pas encore. C'est là, pour ainsi dire, l'essence de la démonstration.

Mais les oreilles de l'hérésie, fermées, dès l'origine, à tout ce qui est utile, ce me semble, ne s'ouvrent qu'aux paroles agréables et flatteuses. Sans quoi le sectaire reviendrait de son égarement, s'il voulait simplement obéir à la vérité. Or, l'amour propre, comme en général toute passion, se guérit par trois moyens : d'abord connaitre le principe mauvais ; secondement savoir par quel remède il faut le combattre ; en troisième lieu, exercer son âme et s'accoutumer à suivre les jugements de la saine raison. Pareille à l'œil malade dont le regard s'altère, l'âme, que troublent toutes ces opinions opposées à la nature, ne peut plus distinguer dans leur

plénitude les rayons de la vérité. Les objets les plus voisins de ses yeux se confondent. Voilà pourquoi le pêcheur lui aussi commence par troubler l'eau, afin de mieux prendre les anguilles après leur avoir dérobé la vue (60) . De même que des disciples pervers chassent le maitre, les sectaires éloignent de leurs Églises les prophéties, toujours suspectes à leurs yeux, parce qu'ils en craignent les réprimandes et les avertissements. Aussi que de laborieux commentaires, que de mensonges ajustés les uns aux autres pour justifier l'exclusion qu'ils donnent aux Écritures! Vous êtes des impies, pouvons-nous leur dire, puisque vous n'obtempérez pas aux préceptes divins, c'est-à-dire, au Saint-Esprit. On appelle vides, non pas seulement les amandes qui ne renferment pas de fruits, mais encore celles qui ne renferment qu'une pulpe inutile. Par une dénomination semblable, nous disons qu'ils sont vides de la volonté de Dieu, vides des traditions du Christ, les hérétiques qui, non moins amers que l'amande sauvage, se constituent les chefs de leurs propres dogmes, à moins que, grâce à l'évidence de la vérité, ils n'aient été contraints d'en garder quelques-uns qu'ils n'ont pu ni déposer ni soustraire.

Sur un champ de bataille, le soldat ne peut abandonner, 670 sans crime, le poste que lui assigna son général : soldats du Christ, nous devons garder non moins fidèlement le poste où nous plaça le Verbe que nous avons reçu pour chef de la connaissance et de la vie. Mais le vulgaire marche à l'aventure sans même se demander s'il est besoin d'un chef, quel il doit être, et comment il faut suivre ses drapeaux, il convient, en effet, au fidèle de modeler sa vie sur le Verbe, afin de pouvoir suivre le Dieu qui, dès l'origine, conduit toutes choses avec sagesse. Mais, après avoir prévariqué contre le Verbe, et par lai contre Dieu, quelque infortuné vient-il à s'affaiblir par l'apparition soudaine de quelque opinion chimérique, qu'il travaille a placer sous sa main les arguments de la raison et de la vérité. Si, déjà vaincu pur

une habitude qui a prévalu, il est devenu, selon le langage de l'Écriture (61) un homme de la multitude, il fait qu'il veille à détruire en lui le germe funeste, et qu'il exerce son âme à résister aux entraînements de l'habitude. Que s'il semble absorber quelques dogmes ennemis et qui se combattant à lui de les écarter soigneusement, et de recourir à ceux qui, habiles à pacifier les dogmes tumultueux, et à enchanter, par les divines Écritures, les natures sauvages et grossières, rendent la vérité sensible par l'accord des deux Testaments. Mais telle est la nature de l'homme. Il incline plus volontiers l'oreille aux choses de l'opinion, quelque contradictoires qu'elles poissent être, qu'à la vérité elle-même, parce que la vérité est grave et austère.

Trois affections diverses se disputent notre âme, l'ignorance, l'opinion, la science. L'ignorance est le partage des nations ; la science appartient à l'Église ; l'opinion, aux disciples de l'hérésie. Ces hommes qui prennent l'opinion pour guide, n'affirment aucune de leurs inventions avec plus d'évidence que ne le font les hommes de la science, puisqu' ils se contentent d'affirmer sans produire de démonstration. Aussi quel mépris ils affichent les uns pour les autres ! comme ils se poursuivent de leurs railleries mutuelles I comme le sentiment, admiré par celui-ci, est tenu par celui-là pour la plus insigne des 671 extravagances ! Nous savons, pour l'avoir appris, qu'autre est le plaisir qu'il faut attribuer aux nations infidèles, autre l'esprit de rivalité qui déchire le sein de l'hérésie, autre la joie qui est le caractère spécial de l'Église, autre enfin l'allégresse, apanage exclusif du véritable Gnostique. Confiez-vous aux mains d'un maitre : Ischomaque fera de vous un laboureur, Lampis (62), un nautonier ; Charidème, un général ; Simon (63), un cavalier ; Perdix, un cabaretier; Crobyle (64), un cuisinier; Archélaüs, un danseur ; Homère, un poète ; Pyrrhon, un sophiste ; Chrysippe, un dialecticien ; Aristote, un observateur de la

nature ; Platon enfin, un philosophe. Ainsi l'homme qui obéit au Seigneur et se montre docile à la prophétie émanée du Seigneur, se moule exactement sur l'image de son maitre. C'est un Dieu dans une chair mortelle.

Mais ils se précipitent de ces hauteurs, ceux qui refusent de suivre Dieu partout où il les conduit : or, Dieu conduit l'homme par les Écritures, qui sont divinement inspirées. Quoique les fautes dans lesquelles nous tombons soient sans nombre, elles dérivent toutes de deux principes, l'ignorance et la fragilité ; l'une et l'autre sont laissées à notre disposition, quand nous ne voulons ni apprendre, ni nous contenir. Par l'une, nous sommes hors d'état de juger sainement ; par l'autre, nous ne pouvons mener à terme les sages décisions. Je vous le de- 672 mande, avec des opinions erronées, pourrez-vous accomplir le bien, même en vous supposant assez d'énergie pour exécuter te dessein que vous avez conçu ? D'autre part, que la sagacité de votre esprit discerne le devoir, vivrez-vous exempt de tout reproche, si l'indolence de votre caractère ne sait pas mettre la main à l'œuvre ? Double infirmité de l'âme, qui se guérit conséquemment par deux enseignements divers ! L'ignorance est combattue par la Gnose et par l'évidente démonstration qui repose sur le témoignage des Écritures. La fragilité a pour remède cette lutte généreuse, avouée par le Verbe, et qui s'enseigne à l'école de la crainte et de la foi. L'une et l'autre le consomment par des accroissements successifs dans la perfection de la charité. Une double fin, si je ne me trompe, est ici proposée au Gnostique : dans quelques points il contemple d'après l'intuition de la science; dans d'autres, sa vie est toute d'action. Puissent, nous le souhaitons, les hérétiques nommés ci-dessus, revenir de leurs égarements à la lecture de nos commentaires, et se convertir au Dieu tout-puissant ! Mais si, pareils à des serpents sans oreilles, expression qui, pour être nouvelle, n'en est pas moins très-ancienne, ils

n'écoutent pas le cantique du salut, ils seront infailliblement châtiés par Dieu, et subiront ces admonitions paternelles qui précèdent le jugement, jusqu'à ce qu'ils rougissent de leurs prévarications, et les pleurent dans les larmes du repentir. Mais, de grâce, qu'ils ne se jettent point, par une monstrueuse indocilité, dans les conséquences et la consommation du jugement ! Il est certaines disciplines partielles auxquelles nous donnons le nom de régime correctif. Telles sont les épreuves que subissent quelques-uns de nos frères quand ils sont tombés dans la prévarication, membres déchus de la nation chère au Seigneur. Mais la Providence nous châtie comme un maître ou comme un père châtie des enfants. Dieu ne punit pas : la punition, c'est la représailles de l'injure : il châtie en général comme en particulier, pour l'utilité de ceux qu'il éprouve.

Ces réflexions m'ont été suggérées en partie afin d'empêcher ceux qui ont du goût pour l'instruction de se jeter par orgueil 673 dans l'hérésie ; en partie afin de porter remède à une ignorance qui n'est qu'à la surface, soit extravagance, soit mauvaise disposition, soit tout autre affection de même nature; en partie aussi afin de ramener de l'erreur à la vérité ceux dont la guérison n'est pas absolument sans espoir. Il est des malades opiniâtres qui n'essaient pas même de prêter l'oreille aux exhortations de la vérité. Ils font plus, ils s'arment de frivolités et d'impudence ; blasphémateurs hardis de la vérité, les voilà qui s'attribuent la connaissance des dogmes les plus relevés, et cela, sans avoir rien appris, sans examen, sans effort préalable, sans avoir découvert la moindre conséquence. Lamentable perversité, qui mérite mille fois plus de pitié que de haine ! Mais s'il est un malade susceptible encore de guérison et capable d'endurer la sainte franchise de la liberté qui, pareille à la flamme ou à l'acier, tranche et brûle les fausses opinions, je l'en conjure, qu'il ouvre les oreilles de l'âme. Cela ne manquera point

d'arriver, si on ne prend pas conseil de la mollesse et de l'indolence pour refouler la vérité, ou si un vain désir de gloire ne jette pas dans la violence et l'innovation. Je dis qu'il y a mollesse et indolence chez les hommes, lorsque, pouvant puiser dans les Écritures elles-mêmes des démonstrations en harmonie avec les Écritures, ils négligent absolument ce devoir, et embrassent les opinions qui flattent leurs désirs. Les autres sont maîtrisés par un vain amour de gloire, lorsqu'éludant volontairement les doctrines conformes aux Écritures divinement inspirées, telles que les bienheureux apôtres et nos maîtres nous les ont transmises, ils opposent par des raisonnements étrangers les pensées de l'homme aux traditions de Dieu pour constituer l'hérésie. Parmi ces grands hommes dont l'autorité fut si décisive dans la science dont l'Église a le dépôt, quelle découverte restait-il à faire, à un Marcion par exemple, à un Prodicus, et à leurs pareils qui n'ont pas marché dans la voie droite ? Assurément ils n'ont pu surpasser en sagesse leurs devanciers, ni inventer une vérité nouvelle qu'il faille ajouter aux précédentes. Apprendre tout ce qui avait été transmis jusqu'à eux était une gloire dont ils devaient déjà se contenter.

Le 674 Gnostique est donc le seul qui, ayant vieilli sur les Ecritures et gardant l'inviolable pureté des dogmes qui lui viennent des apôtres et de l'Eglise, vive d'une vie bien réglée selon l'Evangile et trouve des démonstrations telles qu'il les cherche. Faut-il s'en étonner ? Il s'inspire du Seigneur, de la loi et des prophètes. La vie du Gnostique, en effet, ne me semble qu'un enchainement d'actions et de paroles conformes aux traditions du Seigneur.

Mais « tous ne sont pas éclairés. Car, dit l'apôtre, vous ne devez pas ignorer, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tons mangé la même viande mystérieuse, et qu'ils ont bu le même breuvage mystérieux, » confirmant ainsi manifestement que tous ceux qui

entendent la parole du Verbe n'ont pas compris, soit en actions, soit en paroles, la grandeur de la connaissance. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Cependant la plupart d'entre eux ne furent point agréables. » A qui ne furent ils point agréables ? A celui-là même qui a prononcé ces mots : « Pourquoi m'appelez-vous, Seigneur, et ne faites-vous pas la volonté de mon père, » c'est-à-dire, pourquoi n'observez-vous pas la doctrine du Sauveur, aliment spirituel, breuvage mystérieux qui ne connait pas la soif, fontaine d'où jaillit l'eau de la vie gnostique? — Mais « la Science enfle le cœur, (**65**) m'objecte-t-on. » — Sans doute, la connaissance qui n'existe que dans les dehors *enfle* s'il faut entendre par ce mot les fumées de l'orgueil ; si au contraire, et ce sens nous nous parait préférable, l'expression de l'apôtre équivaut à comprendre dans toute la magnificence et la plénitude de la vérité, la question litigieuse a trouvé par là même sa solution. Suivant pas à pas les Écritures, confirmons cette interprétation par un témoignage analogue.

« La sa- 675 gesse, dit Salomon, a enflé le cœur de ses enfants. » Assurément le Seigneur n'a pas déposé l'insolence et l'orgueil au fond de quelques parcelles de doctrine ; mais son prophète a voulu dire que se confier à la vérité, et nourrir des idées magnifiques dans la connaissance que transmettent les Écritures, sont deux choses par lesquelles nous apprenons à mépriser tous les entrainements au péché. L'expression enflé n'a pas ici d'autre sens. Elle nous manifeste la magnificence de la sagesse dans ceux qui sont les fils de Dieu par la doctrine. Plus loin l'apôtre nous dit encore : « Alors je connaitrai non les paroles de ceux qui sont enflés, mais leurs actes; » c'est-à-dire, s'ils comprennent les Écritures dans toute leur magnificence, ou dans la plénitude de la vérité, car qu'y a-t-il de plus magnifique que la vérité ? Là, en effet, réside la vertu des fils que la sagesse a enflés. Comme si l'apôtre disait : Je saurai si vous avez raison de penser

magnifiquement de votre connaissance. « Dieu « est connu dans Juda, » s'écrie David; qu'est-ce à dire? Dieu est connu de ceux qui sont Israélites par la connaissance ; car Judée signifie confession. Quelle sagesse donc dans ces prescriptions de l'apôtre : « Vous ne commettrez point d'adultère ; vous ne tuerez point, vous ne déroberez point; vous ne désirerez rien des biens de votre prochain, et s'il est quelque autre commandement, ils sont tous compris dans cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même ! » En effet, il ne faut jamais, à l'exemple des hérétiques, adultérer la vérité, ni dérober la règle de l'Église pour satisfaire un vain désir de gloire personnelle au détriment du prochain, auquel nous devons apprendre à chérir et à embrasser la vérité. Aussi nous a-t-il été formellement dit : « Annoncez parmi les peuples les œuvres de Dieu, » afin que ceux qui les auront entendues, au lieu d'être jugés, se convertissent. « Mais tous ceux qui cachent l'artifice dans leurs paroles » sont châtiés par des peines dont la sentence est déjà portée.

676 CHAPITRE XVII.

Le second moyen pour découvrir la vérité consiste à examiner laquelle des deux traditions possède l'antériorité, celle de l'Église ou celle de l'hérésie.

Que font donc les téméraires qui abordent les discours tapies et les transmettent à leurs adhérents? Ils corrompent les divines Écritures dont ils abusent ; ils se ferment à eux-mêmes l'entrée du ciel ; et ils égarent, loin de la vérité, les victimes qu'ils ont trompées. N'ayant pas la clé qui ouvre la porte d'entrée, pour s'introduire, comme nous le faisons, en tirant le voile et par la tradition du Seigneur, à la clé véritable ils substituent la fausse clé, la clé de derrière, pour parler la langue proverbiale ; ils abattent la porte, ils percent ténébreusement le mur de l'Église, et, sacrilèges violateurs de la vérité, ils se proclament les initiateurs des mystères impies de l'âme. En effet, que leurs conciliabules sans autre

autorité que celle de l'homme, soient postérieurs à l'Église catholique, il ne faut pas de longs arguments pour décider la question. La prédication du Seigneur, manifestée par son Incarnation, commence à Auguste et finit à peu près vers le milieu du règne de Tibère. La prédication de ses apôtres, y compris le ministère de Paul, s'achève sous Néron. Ce ne fut que plus tard, vers l'époque de l'empereur Adrien environ, que parurent les chefs de l'hérésie. Ils se propagèrent jusqu'au règne du premier Antonin, tel que Basilide, par exemple, quoi qu'il se donne pour disciple de Glaucias, qui lui-même, s'il en faut croire les Novateurs, fut l'interprète de Pierre. On dit aussi que Valentin eut pour maitre Theudas, disciple de Paul. Quant à Marcion, qui naquit à peu près en même temps que ces derniers, sa vieillesse s'éteignit dans des sectes plus jeunes que la sienne. Avant lui, Simon put entendre un moment les prédications de Pierre. Si ce calcul est juste, la priorité et la légitimité de l'Église attestent manifestement que les sectes qui naquirent après elle et 677 celles qui touchent à notre époque, filles du temps, sont marquées du sceau honteux de l'adultère.

Il sort de ce qui précède qu'il n'y a qu'une seule Église véritable, l'Église, à laquelle appartient à juste titre l'antériorité, et dans le catalogue de laquelle sont inscrits ceux qui sont justes avec la ferme volonté de l'être. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un seul Seigneur. Conséquemment la chose éminemment digne de notre vénération ici-bas, se distingue aussi par son unité, reflet du principe unique. L'Église qui est une et que les Novateurs essaient de diviser violemment en une infinité d'Églises, s'unit donc inséparablement dans l'individualité d'une seule et même nature. Essence, dogme, principe, excellence, nous proclamons une sur chacun de ces points l'Église ancienne, l'Église catholique, dont tous les membres conspirent vers l'unité d'une même foi et qui s'appuie sur les Testaments particuliers, je me trompe, sur le Testament qui conserva son inviolable unité aux diverses

époques, où, d'après la volonté d'un seul Dieu et par un seul Seigneur, il convoque sous ses lois les élus et les prédestinés de Dieu, parce que Dieu connaissait, par sa prescience, même avant le berceau du monde, que ces élus et ces prédestinés pratiqueraient la justice. Au reste, la dignité de l'Église, non moins que son principe constitutif, repose sur l'unité ; supérieure à tout ce qui existe, elle ne connait rien sur la terre qui lui ressemble ou qui l'égale.

Mais nous nous réservons de traiter ensuite cette matière. Parmi les hérésies, les unes portent le nom de leur chef, comme celles des Valentiniens, des Marcionites, des Basilidiens, quoiqu'ils se vantent de suivre les sentiments de Mathias. Mensonge grossier ! la doctrine de tous les apôtres est une aussi bien que la tradition. Les autres portent le nom du lien qui les vit naître ; les Pératiques, par exemple (66). Celles-ci reçoivent leur dénomination de la contrée à laquelle elles appartiennent, tels 676 que les Phrygiens (67) ; celles-là des pratiques auxquelles dis se livrent, tels que les Encratites ou Continents (68) ; quelques-unes sont caractérisées par les dogmes qu'elles professent, les Dokètes (69) et les Hématites (70) par exemple ; quelques antres par leurs rêveries et les simulacres objets de leur adoration; de ce nombre sont les Cainites (71) et les Ophites (72) ; d'autres enfin doivent leur désignation à leurs déportements et à leur audace, comme les disciples de Simon dont le nom s'est converti en Eutychites (73).

679 CHAPITRE XVIII.

Le sens mystique de la loi, quand elle classe les animaux en purs et en impurs, peut encore aider à distinguer de l'Eglise les Juifs et les hérétiques.

Pour nous, aussitôt que nous aurons ouvert aux regards avides une sorte de fenêtre par où ils pourront contempler l'intérieur de l'Église, content d'avoir indiqué comment les prescriptions de la loi (74), en classant les victimes pures et impures, désignaient dans un sens mystique les Juifs, les

hérétiques et les infidèles qu'elles séparaient ainsi de l'Église, nous arrêterons à ce point la marche de notre discours. Les animaux qui ont la corne du pied fendue et qui ruminent, victimes pures et agréables à Dieu, suivant l'Écriture, sont l'emblème des justes qui marchent par la foi vers le Père et le Fils. La stabilité est le partage de ceux qui ont la corne du pied fendue et qui ruminent le jour comme la nuit l'aliment de la sainte doctrine dans le réceptacle de l'âme. Quand la loi mosaïque nous parle de victime pure qui rumine, elle a donc voulu nous désigner allégoriquement l'exercice de la gnose. Mais les animaux qui n'ont pas les deux ou au moins l'une des deux propriétés légales, elle les répudie comme immondes. Ceux qui ruminent, sans avoir la corne du pied fendue, représentent symboliquement le vulgaire des Juifs qui, tout eu ayant à la bouche la parole du Seigneur, n'ont cependant ni la foi, ni la base qui repose sur la vérité, et conduit au Père par la médiation du Fils. De là vient que cette espèce d'animaux trébuche facilement, faute d'avoir les pieds fendus et de s'appuyer sur le double support de la foi. « Car nul ne connait le Père, si ce n'est le Fils, et ce« lui auquel le Fils l'a révélé. » D'autre part, les animaux sont encore immondes, lorsqu'avec la corne du pied fendue ils n'ont 680 pas cependant la faculté de ruminer. Cette catégorie représente les hérétiques qui marchent au nom du Père et du Fils, mais qui, impuissants à triturer l'interprétation des saintes paroles, et à réduire la doctrine en subtiles molécules, n'exécutent que grossièrement, sans soin ni exactitude, les œuvres de la justice, si tant est qu'ils les exécutent. C'est à eux et à leurs pareils que le Seigneur adresse ces mots : « Pourquoi me dites-vous Seigneur ! Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je vous ordonne ? » Quant à ceux qui n'ont pas la corne du pied fendue, et qui de plus ne ruminent pas, la loi les déclare entièrement immondes.

« Pour vous, habitants de Mégare, s'écrie Théognis, vous n'occupez ni le troisième, ni le quatrième, ni le douzième rang, soit en raison, soit en nombre (75). » — Qu'êtes-vous donc ? « Une paille légère que le vent emporte de la surface du sol (76) ; une goutte d'eau dans un vase d'airain (77). »

Nous avons comme préludé par ces matières. Maintenant que, fidèle à notre engagement, nous avons discuté rapidement et a diverses reprises le point de morale ; maintenant que les dogmes auxquels s'allume le flambeau de la connaissance véritable ont été disséminés par nous, ça et là, dans le bat de dérober les .saintes traditions à ceux qui ne sont pas initiés aux mystères, mettons la main à la discussion que nous avons promise. Nos livres des *Stromates*, sont loin de ressembler à ces jardins soigneusement entretenus où les arbres et les plantes sont alignés dans un ordre symétrique pour le plaisir des yeux. Je les comparerais plus volontiers à un coteau chargé d'ombres et de fraîcheur, où croissent le cyprès, le platane, le laurier, le lierre, le pommier, l'olivier et le figuier, de sorte que la plante stérile s'élève a côté de l'arbre fécond. Pourquoi ce désordre apparent ? Parce que l'Écriture veut demeurer secrète et 681 mystérieuse, afin d'échapper aux mains rapaces qui dérobent et emportent les plus beaux fruits. Mais dites au laboureur d'aller dans cette pépinière enlever les arbres avec leurs racines vivantes et de les transplanter dans un autre terrain. Il en formera un jardin plein d'agrément et un délicieux bosquet. Nos *Stromates* n'ont visé ni à la méthode, ni à l'élégance. Les Grecs eux-mêmes suppriment à dessein les ornements du langage, et enveloppent leurs dogmes d'expressions obscures qui ne rendent pas la vérité telle qu'elle est, afin de tenir en haleine l'application et l'intelligence des lecteurs. En effet, il y a des amorces nombreuses et diverses appropriées à la différence des poissons.

Après notre septième livre des *Stromates*, nous prendrons un autre principe pour point de départ dans les matières qui suivent (78).